

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.

Historisk-filologiske Meddelelser. I, 1.

UNE INSCRIPTION
DE LA TROUVAILLE D'OR
DE NAGY-SZENT-MIKLÓS

(HONGRIE)

PAR

VILHELM THOMSEN



KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN

BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1917

C'est en 1799, dans le village de Nagy-Szent-Miklós (dans le banat d'alors, le comitat actuel de Torontal au midi de la Hongrie) près de la rivière de Maros, qu'on faisait fortuitement, en creusant la terre, une des plus riches trouvailles archéologiques qu'on connaisse. Elle comprenait non moins de 23 vases différents : aiguières, cuvettes, coupes, et une corne à boire, le tout en or fin et exécuté avec un grand art. Pris ensemble, ces objets représentaient un poids de 1678 ducats, soit environ 5 kg 858, ce qui d'après la valeur actuelle de l'or correspondrait à plus de 20,000 frcs. Il va sans dire que la valeur scientifique et artistique est infiniment plus grande et ne saurait être mesurée en argent. La trouvaille fut acquise par le »k. k. Münz- und Antikenkabinet« de Vienne, et elle est installée aujourd'hui dans cette ville, dans le »k. k. Kunsthistorisches Hofmuseum« qui a remplacé le dit musée¹.

Évidemment nous avons ici l'ensemble d'un trésor appartenant jadis à quelque chef notable et riche, et déposé ici en un lot, pour ne pas tomber entre les mains de l'ennemi, probablement pendant une des nombreuses révolutions des peuples dont ces contrées ont successivement été le théâtre. Mais, comme il est souvent arrivé dans des cas analogues,

¹ Pour les détails de cette trouvaille, descriptions et reproductions de tous les objets, voir ARNETH, *Die Gold- und Silbermonumente des k. k. Münz- und Antiken-Cabinets*, Wien 1850 ; J. HAMPEL, *Der Goldfund von Nagy-Szent-Miklós*, dans la *Ungarische Revue*, 5^{ter} Jahrg. 1885, pp. 161—199, 598—619.

le propriétaire et tous ceux qui étaient initiés au secret auront trouvé la mort, et le trésor est resté oublié et négligé pendant de longs siècles. Qui était le possesseur au moment de la déposition? A quelle nation appartenait-il? Bien entendu nous n'en savons rien de certain, et nous sommes réduits à des hypothèses. Encore moins saurions nous deviner entre combien de mains ce trésor, en entier ou en parties plus ou moins grandes, a pu passer avant cette époque. La légende populaire l'a tout de suite, et bien naturellement, rapporté à la nation la plus célèbre de l'Invasion des Barbares, aux Huns, et on y a donné le nom de »Trésor d'Attila«, nom qui n'est pas encore complètement oublié, mais qui est bien entendu tout à fait arbitraire, si l'on veut désigner par là le dépositeur. Il est hors de doute, et j'espère le démontrer clairement dans les pages qu'on va lire, qu'en tout cas la déposition doit être postérieure de plusieurs siècles à l'époque d'Attila.

Quant à la provenance des objets, il y a sans doute certaines différences, soit pour le temps, soit pour le lieu de leur genèse. Quelques-uns semblent avoir été vieux et usés au moment d'être déposés, d'autres au contraire ont été relativement neufs et peu utilisés. Les plus nombreux et les plus grands, surtout dans le premier de ces groupes, ont un caractère décidément oriental et offrent dans leur ornementation des traits qui rappellent jusqu'à un certain point le style persan, plus spécialement sassanide; ils font penser aussi à des objets (d'origine scythe ou khazare?) trouvés dans le sud et l'est de la Russie¹. D'autre part il y en a,

¹ Comparer p. ex. HAMPEL, ouvrage cité p. 170, fig. 5: figure cuirassée coiffée d'un diadème, à cheval sur un grifon ailé à corps de lion et à tête d'homme, se retournant pour tirer en arrière sur une panthère sautante. La tête du grifon est surmontée d'un symbole caractéristique pour l'époque des Sassanides, symbole supposé représenter un instrument usité dans le culte des Parses, le *mâhrû*. Voir L. MÜLLER, *Religiøse Symboler af Stjerne-, Kors- og Cirkel-Form*, dans les *Vidensk. Selsk. Skrifter*, 5^e série t. 3, p. 163 note 59; ARTHUR

surtout parmi ceux qui semblent d'origine moins ancienne, qui présentent des motifs décidément byzantins-chrétiens, soit que ces ornements y aient appartenu dès l'origine, soit qu'on les ait ajoutés plus tard. Quant aux influences directement classiques qu'on a cru autrefois y trouver çà et là, il faut certainement abandonner complètement cette idée.

Mais malgré tout ce qui a été écrit jusqu'ici sur cette trouvaille, assez de questions restent à résoudre, et bien des mystères demandent encore à être éclairés. Comment ce trésor a-t-il été rassemblé ici? Tous ces objets ont-ils été créés au milieu du peuple qui en dernier lieu les a laissés après lui — peuple qui en tout cas n'était pas autochtone, comme je pense le démontrer ci-après — et s'il en est ainsi, est-ce après que ce peuple s'est établi dans ces parages, ou pendant qu'il vivait encore dans des pays de l'est, d'où les objets seraient donc amenés? Ou se peut-il qu'ils proviennent, tous ou en plus ou moins grand nombre, de pillages faits sur des peuples tout autres, avec qui la tribu en question se serait rencontrée pendant ses migrations? De ces nombreuses questions aucune n'est en réalité encore éclaircie.

On pourrait s'attendre à trouver quelques renseignements sur l'origine et l'histoire du trésor dans les inscriptions que portent le plus grand nombre des objets trouvés.

La plupart de ces inscriptions sont écrites dans un alphabet par ailleurs inconnu. Sur quelques-uns des objets elles sont seulement tracées légèrement à l'aide d'un instrument pointu; sur d'autres elles sont repoussées plus soigneusement

CHRISTENSEN, *L'Empire des Sassanides*, *ibid.*, 7^e série, t. 1, p. 90. Comp. en outre p. ex. *Archäologischer Anzeiger* 1908, p. 151 (Abb. 1), p. 159 (Abb. 5); APPELGREN-KIVALO, *Suomen Museo, Finskt Museum XXIII*, 1915, p. 16 (gouvernement Kharkov), complètement pareil au griphon de HAMPEL, fig. 2, p. 166.

à l'aide d'un poinçon ; mais il est parfaitement évident que ni dans l'un ni dans l'autre cas l'inscription n'a été destinée à former une partie de l'ornementation (pas même sur les deux vases où celle-ci est employée comme un cadre autour des signes repoussés, fig. 1) ; il est également clair que l'inscription n'a pas été exécutée en continuation immédiate de la fabrication de l'objet. Elle a été ajoutée plus ou moins longtemps après, comme c'est la règle pour les initiales ou autres inscriptions dont nous avons la coutume de pourvoir des objets d'une certaine valeur. Et cette application d'inscriptions a-t-elle eu lieu dans le pays où les objets ont été trouvés et au milieu du peuple ou de la tribu qui en a causé la déposition ? Ou est-ce qu'elle date de l'Orient, lieu d'origine indiqué clairement par le style artistique de presque tous ces objets ? Ou encore, est-elle exécutée chez un tout autre peuple ? Voilà des questions auxquelles on ne peut répondre avec la moindre sûreté.

Pour donner une idée de ces inscriptions et de leur alphabet je joins ici des reproductions de presque toutes, basées sur les dessins de HAMPEL (ouvr. cité p. 618). Fig. 1 figure sur deux coupes toutes pareilles ; le premier mot de droite en outre légèrement tracé sur deux autres vases. Fig. 2b figure cinq fois en repoussé ; fig. 4 deux fois gravée.

Le déchiffrement et l'interprétation de ces inscriptions a été essayée de plusieurs côtés et par des voies différentes, mais dans le principe avec le même manque de méthode ; jusqu'ici on n'y a pas réussi, et nous ne savons même pas encore dans quelle langue elles sont conçues. C'est ainsi qu'en 1866, le germaniste allemand FR. DIETRICH écrivit un mémoire intitulé « Runeninschriften eines gothischen Stammes auf den Wiener Goldgefässen des Banater Fundes » (dans le périodique *Germania* XI, pp. 177—209). Par des rapprochements extrêmement arbitraires entre ces lettres inconnues et les caractères runiques les plus anciens, il lit les inscriptions

comme gothiques; mais ce qu'il y lit est également arbitraire et absurde quant à la langue et le contenu et en ce qui concerne son interprétation des lettres; p. ex. (fig. 1): + *Arv(i)k* + *v(a)kai* + *v(a)kns(ê)l* + *s(a)th* + »Arvik [n. pr.] wache das Wachen gesättigt an Gutem«.



Fig. 1.

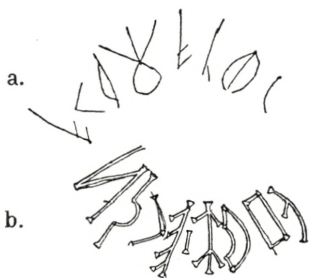


Fig. 2.

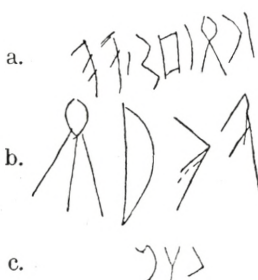


Fig. 3.

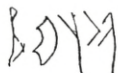


Fig. 4.



Fig. 5.



Fig. 6.



Fig. 7.

Certains savants hongrois ont essayé d'interpréter ces inscriptions à l'aide de la singulière écriture »en taille« (hongrois *rovás-írás*) spécialement employée par les Székles de la Transilvanie, écriture jusqu'à présent généralement appelée »hunno-scythique« ou »hunno-hongroise«; mais cet essai n'a mené à aucun résultat¹.

Après que l'alphabet »runique« vieux turc des inscriptions de la Mongolie et de la Sibérie a été connu, on a essayé de plusieurs parts d'en faire usage pour le déchiffrement des inscriptions qui nous occupent. Il y a déjà environ 8 ans

¹ Voir p. ex. FISCHER K. A., *A hun-magyar írás és annak fennmaradt emlékei*, Budapest 1889, pp. 40—59.

qu'un savant hongrois m'a communiqué d'une manière confidentielle un essai de déchiffrement, par cette voie, de quelques-unes des courtes inscriptions gravées, désirant entendre mon avis là-dessus. (Ce savant n'ayant rien publié, que je sache, à ce sujet, je ne crois pas être en droit de le nommer ici.) Il lisait p. ex. fig. 7 *säb* «aimez!» et fig. 3 c *u η ur* «Hongrois» (nom qui toutefois n'a pas contenu la nasale vélaire η , mais $n + g$, et qui dérive en réalité du turec *On- σ ur* < *On- σ uz* (comp. plus loin p. 23—24), «les Dix-Ogouz». Des raisons paléographiques autant que linguistiques m'empêchaient d'adhérer à cet essai, qui du reste donnait un résultat aussi peu satisfaisant si on introduisait dans d'autres mots les valeurs de lettres supposées.

Un nouvel essai d'interprétation de toutes les inscriptions par cette même voie a été fait dernièrement par un autre savant hongrois, M. G. SUPKA¹. Malgré les prétentions avec lesquelles cet auteur expose ses résultats, son ouvrage considéré sous un point de vue philologique est celui d'un pur et simple amateur, et il n'a pas la moindre valeur scientifique. Le déchiffrement manque absolument de méthode. La combinaison des signes et les valeurs qu'il leur prête sont tout à fait arbitraires et inconséquentes, et l'auteur ne se fait aucun scrupule de lire les inscriptions tantôt de droite à gauche, comme il faut toujours les lire, tantôt en sens inverse, comme bon lui semble, bien qu'il n'y ait pas dans les textes la moindre indication d'une différence de procédé, p. ex. par une inversion de la forme des lettres («écriture reflétée dans un miroir») ou autrement. De plus, l'auteur est dépourvu des notions les plus élémentaires sur les langues turques. Laissant de côté avec un mépris souverain toutes les exigences de la grammaire il prend pour source unique RADLOFF: Versuch eines Wörterbuches der Türk-dialekte. Sans appliquer

¹ Das Rätsel des Goldfundes von Nagyszentmiklós, Monatschrift für Kunstwissenschaft, IX Jahrg., Heft 1, Januar 1916, pp. 13—24.

la moindre critique il prend pour bon un mot quelconque, pourvu qu'il le trouve dans cet ouvrage, n'importe à quel dialecte ce vocable appartienne, depuis la Sibérie jusqu'à la Turquie; tout est confondu pêle-mêle. Ce qu'il croit lire dans les inscriptions, ce n'est donc que des hypothèses gratuites, le plus souvent de pures banalités, dont personne n'aura pu vouloir défigurer ces vases précieux. Voici quelques exemples: (fig. 3 a) *k(a)k[!] | d(i)p(i)n[!] boc*¹ [lu de gauche à droite] = »schlage es fest! der Boden (ist) los« [il ne me paraît pas très clair quel son l'auteur désigne par *c*; est-ce peut-être simplement le *c* russe = *s*, d'après la transcription de Radloff en caractères russes?]; (fig. 5) »*bäd(i)c* = Verzierung, Bildhauerarbeit« [vieux turec et ouïgour *bädiz* signifie »peinture«]; (fig. 3 c) »*ul(u)g* = gross«; (fig. 7) »*c(a)b* = Stiel, Griff« [serait-ce parce que la petite coupe à pied où ce mot figure n'a pas d'anse et n'est pas faite pour en avoir?]; (fig. 3 b) »*ko j(ä)b(ä)* = Schöne, Pfeil (Eigennamen)«; (fig. 2 a) »*ko[!] j(ä)b(ä)[!] k(o)ltu* = Schöne[!] und Pfeil[!] Verlobte[!]« [se serait donc une sorte de proclamation de fiançailles formelle]; (fig. 1) »*k(u)d(a)tu ku5n koj(a)n öi* = der Freier[!] lobpreist[!] mit der Schale« [quel son le signe 5 représente-t-il?]; (fig. 2 b) »*yduk t(a)i-p(e)g* = Taibeg der Fürst[!]« [lu de gauche à droite].

Il ne vaut pas la peine de démontrer en détails à quel point chaque leçon et chaque mot de ces interprétations est arbitraire et inadmissible. Après avoir admis, il est vrai, la possibilité que »weitere Forschungen gewisse Abweichungen in den Einzelheiten hervorbringen werden«, l'auteur écrit vers la fin de son mémoire la phrase suivante: »der felsenfeste Grundsatz aber, dass *diese Inschriften mit alttürkischen Lettern und in alttürkischer Sprache* verfertigt wurden, dürfte durch

¹ Je mets entre parenthèses les lettres (voyelles) qui ne sont pas écrites dans les textes originaux, mais simplement ajoutées par l'interpréteur.

nichts mehr geändert werden«¹, etc. En contradiction absolue avec cette opinion moi, pour mon compte, j'ose soutenir » avec une fermeté de rocher « que l'alphabet en question n'a aucune relation directe avec l'écriture runique du vieux turc. Le trait essentiellement caractéristique de celle-ci — la variation des signes consonnes selon la nature des voyelles — ne se retrouve point ici, et les ressemblances se bornent en réalité à un nombre limité de signes de forme assez simple qui se retrouvent aussi dans beaucoup d'autres alphabets, avec des significations extrêmement variées — tels que I, 1, 3, >, 3, N, — tandis que la majorité des signes sont si divergents qu'une imagination très vive peut seule trouver des ressemblances. Il est possible, cela va sans dire, que l'alphabet de Nagy-Szent-Miklós se soit développé sur une base pareille à celle de l'alphabet vieux turc ; mais le développement spécial des deux systèmes a en tout cas dû se produire d'une manière différente. En outre, je sais avec une sûreté inébranlable que la langue trouvée dans les inscriptions par M. Supka n'a rien à faire avec le vieux turc, ni avec aucun autre idiome turc défini. Je suis loin de vouloir contester, qu'une fois les lettres déchiffrées, la langue *pourrait* se montrer turque. Ce que je conteste, c'est seulement que le caractère turc des inscriptions soit en aucune façon prouvé par l'auteur, ou que son interprétation puisse fournir aucune preuve de leur origine turque ou de l'existence d'un art spécialement turc².

¹ Souligné par l'auteur.

² Si je me suis prononcé si longuement et si sévèrement sur cet essai d'interprétation, c'est en partie parce que j'ai vu avec étonnement un orientaliste aussi profond et aussi considéré que M. v. KARABACEK adopter sans réserve les résultats de M. Supka, et parce qu'il me paraît regrettable si, grâce à cette recommandation, ils seraient regardés comme des vérités scientifiques. M. Karabacek dit p. ex. : » Dem Verfasser ist der Nachweis geglückt, dass die angeblichen Runenzeichen Inschriften mit *alttürkischen Lettern und in alttürkischer Sprache abgefasst darstellen*«, etc., et » Es besteht meines Erachtens

Si l'on veut déchiffrer des inscriptions conçues en des écritures inconnues, c'est la plus mauvaise voie que de partir de ressemblances spécieuses avec des lettres connues appartenant à quelque alphabet choisi au hasard; si ces ressemblances sont si évidentes et si nombreuses qu'on a le droit de compter directement avec des identités, alors seulement cette voie peut être praticable; sinon, elle n'a jamais encore mené au but. On ne peut résoudre les énigmes de cette nature qu'en approfondissant les textes mêmes, en étudiant les situations dans lesquelles les signes divers figurent, en se rendant compte de ce qui peut être regardé comme des désinences grammaticales, etc. Dans le cas qui nous occupe le problème est cependant particulièrement difficile. Ces inscriptions, qui ne contiennent probablement pour la plupart que des noms ou des titres, sont si peu nombreuses et si courtes qu'à coup sûr elles ne présentent pas même d'exemples de toutes les lettres de l'alphabet, et parmi celles qui figurent il y en a qui ne se trouvent employées qu'une seule fois. Moi-même j'ai à plusieurs reprises, au cours des années, perdu pas mal de temps en m'en occupant, mais j'ai fini par arriver à ce résultat qu'il est impossible d'en trouver le déchiffrement, à moins que quelque hasard heureux ne nous en fournisse un jour la clef: on ne peut pas trouver 20 inconnus à l'aide de 10 équations qui toutes ont la forme de $x + y \dots = z$.

A part les objets — tous d'un caractère décidément oriental — qui portent les inscriptions dont nous venons de parler, le trésor comprend un plus petit nombre de vases qui montrent une influence byzantine-chrétienne plus ou moins prononcée, et dont trois portent des inscriptions dans l'alphabet

durchaus kein Zweifel an der Entdeckung des Herrn Supka, dass der eingekratzte Schriftinhalt der Goldgefäße türkisch ist, etc. Voir Anzeiger d. Kais. Akad. d. Wiss. in Wien, 1916, No. III, p. 10.

grec. C'est premièrement deux coupes plates pareilles¹, toutes les deux finement ornementées et pourvues d'une boucle qui a servi à les attacher. Le milieu porte une croix à bras égaux se terminant en feuilles de trèfle. Rangée en cercle autour de cette croix se trouve une inscription grecque mal tracée, commençant par quelque chose comme *Δεα υδατος αναπλυσον* (ou *αναπαισσον*) mais la suite devient de plus en plus illisible, et elle finit par de pures pattes de mouche². Celui qui l'a gravée ne l'aura guère comprise lui-même, ni su lire le grec. Ces deux inscriptions ne seront cependant pas étudiées de plus près ici.

Mais il y a une autre inscription appartenant à ce groupe et qui présente un très grand intérêt. C'est même là ce qui devrait former essentiellement le sujet de ce court mémoire.

L'inscription se trouve sur une coupe plate (figg. 8 et 9), décrite par M. HAMPEL³ dans les termes suivants: »Eine runde Schale, gehört sowohl wegen ihrer Inschrift als wegen ihrer Ornamentik zu den wichtigsten Stücken des Schatzes. Den inneren Boden [fig. 8] ziert eine Scheibe in durchbrochener Arbeit, welche von einem flachen Ringe umrahmt ist. In den Ring ist eine griechische Inschrift eingravirt. — Manche Vorgänger ziehen die Gleichzeitigkeit dieser Inschrift und der Schale in Zweifel. Ich finde meinerseits zu solchem Zweifel keinen genügenden Grund. Die Schale wird durch ein gleicharmiges Kreuz in acht Felder geteilt, den Mittelpunkt des Kreuzes bildet ein Kreis, welcher von Zweiggeflecht umrahmt wird. Der Raum zwischen den Kreuzesarmen und diese Arme selbst sind mit Zweiggewinden verziert. Die Lücken der durchbrochenen Arbeit füllten vermutlich Steine oder Email. Auf dem äusseren Boden der Schale [fig. 9] sehen wir in

¹ Voir HAMPEL, *ouv. cité*, pp. 196—198, nos 19 et 20, avec la fig. 30, p. 194.

² HAMPEL, pp. 609—614.

³ *Ouv. cité* pp. 198—199, n° 21, avec les figures 31 et 32, p. 195 et 196, d'après lesquelles les figures insérées ici ont été exécutées.

einem der inneren Scheibe entsprechenden runden Felde, das von Laubgewinde umrahmt ist, eine Kampfszene dargestellt. Ein geflügelter Löwe drückt in heftiger Bewegung einen in den letzten Zuckungen hinfallenden Gamsbock mit seinen kräftigen Tatzen nieder. Den Hintergrund füllen Zweig



Fig. 8.

ornamente. Die Oberfläche der Tiere und der Raum zwischen den Guirlanden ist an vielen Stellen raspelig und war wahrscheinlich emaillirt. Der Rand der Schale ist ein wenig nach innen gebogen. Unmittelbar nächst dem Rande ist ein Laubgewinde in durchbrochener Arbeit aufgelötet, dessen Zwischenräume vermutlich emaillirt waren. Entsprechend dieser Bordüre ist auch die innere Gefäßwand mit einer

Blumenguirlande in erhabenem Relief ornamentirt. Am Rande der Schale sitzt eine Schnalle mit Charnier. Der Durchmesser ist 12 cm, das Gewicht 212 gr, das Gold 22 karätig. «



Fig. 9.

Cette coupe, de même que les deux nommées ci-dessus, a donc porté une boucle qui permettait de l'attacher à une courroie tenant à la ceinture ou à la selle; on pouvait ainsi l'emporter dans des courses à cheval.

Ce que cette coupe a de plus remarquable est pourtant l'inscription qu'elle porte :

* ΒΟΥΗΛΑ · ΖΟΑΠΑΝ · ΤΕΧ · ΔΥΓΕΤΟΙΓΗ · ΒΟΥΤΑΟΥΛ ·
ΖΩΑΠΑΝ · ΤΑΓΡΟΓΗ · ΗΤΖΙΓΗ · ΤΑΙΧ.

Les opinions ont été partagées sur la question de savoir si cette inscription, de même que l'ornement du fond intérieur dont elle fait partie, a été exécutée en même temps que la fabrication de la coupe, ou si elle y est ajoutée après coup. ARNETH p. ex. a soutenu cette dernière opinion, rapportant la coupe elle-même au V^e siècle, tandis que l'inscription pourrait se dater du X^e. HAMPEL au contraire tient pour la première alternative. Je crois avoir démontré dans les pages qui vont suivre que ce « disque » en entier avec son motif de croix chrétien et l'inscription à l'entour, n'a pu être appliquée qu'après la fabrication de la coupe elle-même, tandis que l'ornement de la face inférieure, avec son motif purement oriental d'animaux fabuleux, y a sans doute appartenu du premier fait.

Le seul mot de cette inscription qu'on ait depuis longtemps reconnu avec justesse, c'est *ζοαπαν*, *ζωαπαν*; de même on a vu que les mots précédents *Βουηλα* et *Βουταουλ* sont des noms propres. *Zoapan* — mot dont nous avons ici, je le crois, le plus ancien exemple — est, malgré la vocalisation différente, évidemment identique au *župan* des langues slaves, spécialement slaves du sud = « chef d'un district » (en qualité de représentant de la royauté), d'où roumain *jupan* « maître, seigneur », en outre hongrois *ispán*, d'où encore allemand *Gespan*, « préfet d'un comitat », en latin hongrois rendu par « comes », mais correspondant aussi à d'autres titres donnés à de hauts fonctionnaires¹. L'étymologie du mot ainsi que la question de savoir s'il est d'origine slave (de *župa* = « district d'administration », à moins que ce dernier ne soit

¹ Comp. G. SZARVAS et S. SIMONYI, *Lexicon linguae hungaricae aevi antiquioris I* (Budapest 1890), p. 1620; A. BARTAL, *Glossarium*

au contraire dérivé de *župan*?), ou emprunté à une autre langue qu'il n'est pas possible de désigner avec quelque sûreté (le persan?, l'avare?), question sur laquelle les opinions sont partagées — ce sont des problèmes que je laisserai de côté ici¹. Il suffit de constater que, dès le haut moyen-âge, ce titre a été communément employé partout dans les pays du Danube inférieur.

Abstraction faite des mots déjà nommés, les interprétations jusqu'ici proposées diffèrent fortement sur les détails tout en tendant essentiellement dans la même direction; elles sont d'accord pour chercher dans les autres mots de l'inscription des noms de paysages ou de peuples dont les deux personnages auraient été les chefs. ARNETH dit²: »Unwillkürlich denkt man bei der Lesung dieser Schrift (die ich für später eingeschnitten halte, als die Schale verfertigt wurde) an Bela den Zupan an der Theiss und Butaul den Zupan der Jazygen«. A voir les expressions dont il se sert, on dirait que c'étaient deux personnages connus de l'histoire, mais tel n'est point le cas. Au contraire il établit leur existence sur la seule autorité de cette même inscription. *Βουηλα* est par lui identifié avec le nom hongrois *Béla*; dans le mot *τεση* il voit le nom de la rivière Theiss, appelée en grec après l'Invasion des Barbares *Τισος*, *Τισσος*, *Τισα* (*Τήσα*), en latin *Tisa*, *Tisia*, de même que *Tisa* dans les langues slaves et *Tisza* en hongrois. Quant aux Iazyges il les introduit en identifiant le mot *ταρρογη* avec *Δάγρογοι*, nom de peuple iazyge qu'on trouve dans Dio Cassius.

Les mots de l'inscription sont interprétés d'une manière

mediae et infimae latinitatis regni Hungariae (Lips. 1901), p. 307 (*hispanus*), p. 644 (*supanus*), p. 709 (*zupanus*).

¹ Comp. BRUGMANN, Indogerm. Forsch. XI, pp. 111—112; BRÜCKNER, ibid. XXIII, p. 217; MUNKÁCSI B., Árja és kaukázusi elemek a finn-magyar nyelvekben I (Budapest 1901), pp. 377—78.

² Ouvr. cité p. 22, en partie d'accord avec JOS. VON HAMMER, Geschichte des osmanischen Reiches (Pest 1828) III, p. 726.

un peu différente par HAMPEL (ouvr. cité pp. 599—609). Il voit dans la terminaison $-\gamma\eta$, trois fois occurrente, le grec $\gamma\tilde{\eta}$ = »pays«: »Es ist in der Inschrift die Rede von den Ländern oder Provinzen Dygetoiland, Tagroland und Etsizland«. A l'aide de rapprochements assez hardis, auxquels il est inutile de nous attarder, il trouve des relations entre ces mots et des noms gétiques ou daciens de l'antiquité classique, et de même pour le pays de »Taise«. Il identifie Bouela ou Bouila avec le nom ostrogothique de Baduela ou Baduila ou plutôt avec le nom du Gépide $\theta\beta\acute{\iota}\lambda\alpha\varsigma$, et enfin Boutaoul avec des noms germaniques en »aulf« ou en »ulf«. D'après l'opinion qu'il a prononcée dans son ouvrage cité ci-dessus, l'inscription remonterait à des chefs de tribus gépidides des IV^e ou V^e siècles, opinion qu'il a cependant abandonnée plus tard en faveur de celle qu'elle daterait du temps du régime des Avars ou plutôt des Bulgares dans ces parages, c'est-à-dire entre le VIII^e et le X^e siècle. Son interprétation elle-même ne sera sans doute plus approuvée par aucun savant scrupuleux.

Plus tard un autre savant hongrois, M. GÉZA NAGY, a proposé encore une nouvelle interprétation de la même inscription. Je vois dans le mémoire de M. SUPKA dont j'ai parlé plus haut que l'ouvrage de M. GÉZA NAGY a été publié, mais je n'ai pas pu me le procurer. La manière de voir de M. NAGY m'est cependant bien connue, puisqu'il a eu, en 1908, l'extrême obligeance de me donner à ce sujet, dans une lettre privée très détaillée, d'amples renseignements développés avec beaucoup de savoir historique. Je me bornerai ici à en communiquer les points principaux. Dans $\tau\alpha\iota\sigma\eta$, $\tau\epsilon\sigma\eta$ il voit un titre que les zoapans auraient porté tous les deux, chacun pour son district, et il identifie ce mot avec le mongol *taidschi*, qu'il a rencontré dans l'ouvrage de PALLAS sur les Mongols et que celui-ci traduit par »ein Fürst, der einen abgesonderten Haufen Volks (ulus) eigen-

thümlich und als der Aelteste von seinem Stamm regiert¹. La terminaison *-γγ* est selon lui = hongrois *-gy(i)* [= *-d'(i)*], qui peut devenir *-di > d* (ou = des datifs supposés bulgares en *-ga, -ge*, employés ici pour des génitifs[?]; dans ce cas pourtant *ταγρο-*, à cause de l'harmonie des voyelles, aurait dû porter la terminaison *-γα*). De *Βουταουλ* il dégage *-ουλ* comme un mot selon lui indépendant = turc *uluγ, ulu* »grand« [lequel ne pourrait pas possiblement s'abrèger en *ουλ*]. Il identifie le reste du nom, *Βουτα*, avec *Boyta*, nom d'un chef koman, mentionné dans des chroniques hongroises vers 934. Pour abrèger, je ne ferai qu'ajouter sa traduction: »Bouela ou Bouila (Béla) le zoapan, taïsi de *Δουγετοιγγ*(?), Bouta, grand-zoapan, taïsi de Tagrogy (Tarhos, à présent Tarras) et d'Icsigy (à présent Öcsöd)«.

D'après ma conviction toutes les interprétations jusqu'ici données de cette petite inscription sont complètement erronées et tout à fait inadmissibles d'un point de vue linguistique. Aucune ne tient compte de la langue définie dans laquelle l'inscription serait conçue. Et en somme, quelle langue pourrait-ce être, où p. ex. la relation du génitif s'exprimerait en plaçant le génitif tantôt avant, tantôt après le mot régissant, sans l'emploi d'aucun moyen grammatical (désinence, particule, etc.)? Ce n'est pas le turc, voilà qui est certain, et je ne connais en somme aucune langue de ce genre.

Quand on veut tâcher d'interpréter l'inscription, le premier pas est de se rendre compte de la valeur phonétique que les lettres grecques, particulièrement les voyelles, avaient à l'époque byzantine, à laquelle l'inscription doit en tout cas être rapportée. Or, c'est un fait que, dès les premiers siècles

¹) PALLAS, Sammlungen hist. Nachrichten über die Mongolischen Völkerschaften (Pet. 1776), I p. 186. Selon A. D. RUDNEV, Материалы по говорамъ восточной Монголии, 1911, pp. 125-126, ce mot est en réalité emprunté au chinois *t'ai-tzū*, traduit par H. GILES, A Chinese-English Dictionary, 1892, nos 10,573 et 12,317 comme »the Heir-Apparent. Also, the sons of feudal nobles« (littéralement »grand fils«).

de notre ère, *αι* est tout à fait = ε (ἐ *φιλόν*, par opposition à l' ε traditionnellement écrit *αι*, ἐ *δίφθογγος*), et à partir d'environ le même temps, *οι* = *υ*, *γ* (*u* français) (ὀ *φιλόν* par opposition à ὀ *δίφθογγος*, c.-à-d. *οι*); de même, que η est = *i*. Quant aux consonnes, il n'y a aucune raison de ne pas poser $\beta = b$ et γ devant ε et $\eta = g$; quand même la prononciation commune en grec aurait alors déjà été *v* et, pour γ dans la position nommée, *i* consonne, β et γ sont communément employés pour désigner *b* et *g* dans des mots et des noms étrangers. De même je conserve dans ma transcription $z = \zeta$ et $tz = \tau\zeta$, sans décider si le premier désigne le son *z* ou *ž* (*j* français), et si $\tau\zeta(i)$ désigne, comme je le pense, plutôt *č* (*tch*) que *ts*.

Suivant ces principes l'inscription, transcrite en lettres latines, aura cette forme:

Bouila zoapan tesi dygetygi, Boutaoul zoapan tagrogi itzigi tesi.

Le mot *zoapan* — au premier lieu écrit *ζοαπαν*, au second *ζωαπαν*, bien entendu sans différence phonétique — a déjà été mentionné plus haut p. 15. Les deux mots *Bouila* et *Boutaoul* précédant le mot *zoapan* doivent, comme je l'ai également mentionné, être regardés comme des noms propres, fait sur lequel tous les interprètes ont été d'accord. Les noms eux-mêmes, ainsi que le fait que le titre de *zoapan* est placé après le nom propre, portent décidément la pensée sur une langue d'origine turque. Un mot *buila* ou *boila* figure plusieurs fois dans les inscriptions de l'Orkhon, toutefois c'est probablement une sorte de titre honoraire et pas un nom propre; de même on trouve dans d'anciens monuments bulgares *βοιλας*, pl. *βοιλαδες*, ou *βολιας*, qui peut être le même mot. Il n'y a pourtant rien qui empêche qu'un tel mot ait aussi pu passer dans la fonction de nom propre ou nom de famille. Les formes *Βοηλα*, *Βουηλα*, *Βοιλα* qu'on

rencontre dans des inscriptions bulgares¹, y semblent tenir ce rôle; que le mot ait passé, dès une époque ancienne, de quelque idiome turc dans le hongrois et que le nom de *Béla* en soit issu, est assez douteux². L'autre nom, *Boutaoul*, est sans doute aussi purement turc. La syllabe finale *-oul* (*-ul*) doit certainement être regardée comme une forme raccourcie de *ogul*, *oγul* » fils », comme souvent ailleurs dans divers idiomes turcs, et ne peut nullement être = *ulug*, *uluγ* » grand ». Quant au sens primitif de la première partie du nom, *bouta* (*buta*), il ne me paraît pas clair.

Ces noms reconnus pour turcs, il est à priori probable que la coupe provient d'un peuple turc et que l'inscription est conçue dans quelque idiome turc. Je crois qu'elle se laisse complètement interpréter en partant de cette manière de voir, et que le texte se trouvera être ce qu'on pourrait naturellement s'attendre à lire, mais bien différent, il est vrai, de ce qu'on en a tiré jusqu'ici.

Dans le mot important et jusqu'ici litigieux *tesi* (τῆσι, ταισι) je vois une forme dialectale de *tepsi* ou, comme on le transcrit plus souvent, *täpsi*, mot commun en ouïgour et dans la plupart des autres idiomes turcs, en *djagataï* et *osm. täbsi* تېسى, — ici avec l'élosion, ailleurs inconnue, il est vrai, de *p* (*b*) devant *s* ou l'assimilation de *ps* en (*s*)*s*. Le sens de ce mot est d'après RADLOFF, Wörterbuch der Türk-dialecte, III p. 1115: »kleine Schlüssel, Teller« (comp. »*tabschi*. Ein kleines Trinkgeschirr«, KLAPROTH, Sprache und Schrift der Uiguren, p. 22); *osm.* »assiette plate en métal« (SAMY-BEY, Dict. turc-français) — justement un objet comme celui qui nous occupe. Or, si on avait voulu écrire: »la coupe

¹ Voir p. ex. *Archaeologisch-epigraphische Mittheilungen aus Oesterreich-Ungarn*, XIX, 1896, p. 239 n° 4; MIKKOLA, *Die chronologie der türkischen Donaubulgaren* (*Journ. Soc. Finno-ougr.* XXX, 33), pp. 19 et 23.

² Cf. GOMBOCZ et MELICH, *Magyar etymologiai szótár*, p. 345, où cette étymologie de *Béla* (nom biblique [?]) est déclarée inadmissible.

de Bouila «, cela aurait dû s'appeler *Bouila *tesisi*, avec l'affixe pronominal *-si* ajouté à la voyelle finale. On pourrait peut-être admettre que, par un cas de haplogogie, l'une des deux syllabes pareilles *-si* fût tombée, ce qui est pourtant très peu probable¹. Il faut donc que la construction soit une autre et qu'on la considère en rapport avec le mot suivant.

Ce mot, *dygetygi* — ou selon la transcription plus usitée des voyelles turques *dügätügi* — doit être formé d'un thème verbal *dyget-*, *dügät-* = turc de l'Orkhon et ouïgour *tükät-*, turc oriental, djagataï, koman, etc. *tügät-*, osm. *dükät-* «achever, finir»², forme transitive de *tükä-*, en ouïgour, «être achevé, fini»; comp. ouïg. *tükäl*, djag. *tügäl*, osm. *dügälli* «tout, tous». De ce thème c'est le participe ou le substantif verbal en *-dük*, *-duq* (ou *-ük-*, *-uq* avec la même signification?), donc *dügät(d)ük*, ici augmenté de l'affixe pronominal possessif pour la 3^e personne *-i*, portant sur le sujet. Ici *k* entre deux voyelles est devenu *g* (*y*?), comme en osm. et beaucoup d'autres idiomes turcs: *dügätügi* «achevé par lui», ou comme substantif = anglais «his having finished». A cause de l'ordre des mots ce ne peut pas être le complément de *tesi*, car dans ce cas il aurait dû le précéder; *tesi* doit être le régime direct

¹ Comp. BROCKELMANN, Zur Gramm. des Osm.-Türk, ZDMG. 70, pp. 186—187; BANG, Studien zur vergleich. Gramm. der Türk-sprachen, Sitz.-Ber. Pr. Ak. W. 1916, p. 531 note 2. — Si, au lieu de la forme ailleurs inconnue *tesi*, on voulait penser ici à osm. *tas*, avec l'affixe pronominal (ou peut-être à l'accusatif) *tasy*, «soucoupe; vase de métal à fond arrondi; écuelle de cuivre, tasse», je répondrais que, même abstraction faite des hésitations qu'il y aurait à supposer un emprunt aussi ancien à l'arabe (طاس), ce mot aurait dû avoir la voyelle *a* et non pas *e* (car le changement turc-oriental [tarantchi] de *a* en *e* devant *i* ne doit en aucun cas entrer en considération); et est-ce que l'objet en question pourrait être nommé un *tas* plutôt qu'un *te(p)si*?

² Cette signification peut aussi passer à celle de «consommer une chose de façon complète; n'en plus laisser; dépenser» (SAMY-BEY); mais ce n'est là aucunement le sens propre; comp. p. ex. Qutadju Bilig 7, 22: *kitabni tükätmiš* «il a achevé (fini) le livre», ou 60, 16: *tükädi bitig* «il acheva (finit) la lettre».

de *dügätügi*. Or, nous trouvons quelquefois des exemples de la forme en *-duq*, *-dük*, augmentée d'un des dits affixes pronominaux, figurant au lieu d'une des formes ordinaires du passé et avec la même signification que celles-ci. Dans la ligne 61 de l'inscription de Tonyoukoug (l. 62 de l'édition de RADLOFF, *Alttürk. Inschriften, Zweite Folge*, p. 27, comp. pp. 113 et 122) nous lisons p. ex.: *Eltəriş qağan Bilgä Tojuquq qazıandıq ücün Qapağan qağan türk sir(?) budun joryduqi*, » parce que Elteriş kagan et le sage Tonyoukoug ont fait des conquêtes, Kapagan kagan et le peuple ture sir(?) ont prospéré (littéralement: marché)«. *Joryduqi* a ici un sens qu'on peut mieux rendre mot à mot en anglais qu'en français: » (there is) their having walked, prospered «¹. Une construction tout à fait analogue se trouve en ouïgour (voir p. ex. *Qutadıu Bilig* 6, 4, 17, 25, etc.) et de même en iakoute². Dans les langues turques modernes elle semble essentiellement vieillie, mais on peut la rencontrer dans des sources de vieille date, surtout dans des propositions interrogatives et négatives d'ordre commun³. C'est ainsi qu'elle se présente plusieurs fois dans VAMBÉRY, *Alt-osmanische Sprachstudien*, p. ex. p. 40¹⁷ = 70³: *ki 'ömrinze anuñ gibi gördügi işitdügi joq* » dont jamais de sa vie il n'avait vu ni entendu (mentionner) le pareil « (littéralement: » — his having seen or heard is not «). La signification est absolument la même qu'avec un prétérit ordinaire en *-miş*, p. ex. *ibid.* p. 43⁵ = 74¹³: *ki — naziresini göz görmemiş-dur qulaq işitmemiş-dur* » dont aucun œil n'a vu ni aucune oreille entendu (nommer) le pareil «. De même p. 52 = 92: » — *gördüğüñ var-mi-dur?*

¹ Au sujet de cette signification de *jory-*, qui n'est pas mentionnée dans le *Wörterbuch* de RADLOFF, comp. p. ex. *Qutadıu Bilig* 85, s: *joryr utru äv* » la maison prospère «, vers que j'ai étudié dans mon mémoire: » Sur le système des consonnes dans la langue ouïgoure «, Keleti szemle, *Revue orientale* II, p. 256 note 2.

² BOEHLINGK, *Jakutische Gramm.*, pp. 284 et 285, §§ 745 et 750.,

³ Comp. ZENKER-KASEM BEG, *Gramm. d. türk.-tatar. Sprache* p. 217 § 115.

bunuñ gibiler gördügüm joq-dur, « as-tu jamais vu — ? Je n'en ai pas vu de pareils ». De même p. 72³, 102².

La première moitié de l'inscription signifie donc selon moi :

« Le zoapan Bouila a achevé la coupe ».

Vers la fin de l'autre moitié qui commence par *Βουταουλ ζωαπαν*, nous avons encore le mot *tesi*, cette fois écrit *ταιση*, précédé par *itzigi*, *ητζιγη*, que j'identifie avec osm., etc. *ički*, djag. *ičkü*, ouïgour *ičgü* « boisson », et qui doit représenter la prononciation **ičgi*¹. *Itzigi tesi* signifie donc « coupe à boire ».

L'interprétation du mot précédent *ταρογη* m'a causé et me cause encore certaines hésitations. A mon avis ce mot ne peut se rattacher qu'au thème verbal *taq-* « fixer, attacher, accrocher, pendre ». On pourrait être tenté de regarder *-ρογη* comme représentant une forme primitive *-duqi*, avec changement de *d* (*δ*, *δ*) en *r* comme en tchouvache (continuation supposée de la langue des anciens Bulgares du Volga), où nous avons cette transition, p. ex. dans des formes de préterit comme *ak-rēm*, *ak-rām* « je semais » < vieux turc *āk-dīm*² (le participe en *-duq*, *-dük* est complètement perdu en tchouvache). Une telle interprétation me paraîtrait pourtant assez douteuse, ce changement n'étant certainement pas ancien. Tandis que les mots d'emprunt bulgares qui ont été adoptés dans le hongrois à une époque où les Hongrois vivaient encore au voisinage du Volga, présentent régulièrement ce changement de *z* en *r* qui caractérise aussi le tchouvache, un *d* (*δ*) primitif figure ici toujours comme *d*, jamais comme *r*³. Aussi

¹ Concernant la terminaison comp., par ex., dans les inscriptions gréco-bulgares *υβιγι*, *υβυγη*, épithète du titre du khan (*zavas*, *zaves*) bulgare = **övgi*, ouïg. *ög-gü* « louable, glorieux ». Voir *Archaeolog.-epigr. Mittheilungen aus Oesterreich-Ungarn*, XIX, 1896, p. 238, 239.

² Les formes tchouvaches montrent le peu de fondement qu'a la théorie qui veut contester la valeur phonétique en vieux turc de la lettre *d* (*δ*) après les consonnes soufflées, et « corriger » *d* en *t* dans ces cas.

³ Voir GOMBÓCZ, *Die bulgarisch-türkischen lehnwörter in der ungarischen sprache* (Mém. Soc. Finno-ougr. XXX, 1912), pp. 168, 177 — 178.

dans les reliques conservées de la langue des Bulgares du Danube il paraît possible d'indiquer des exemples du changement $z > r$, tandis qu'il n'y a pas d'exemple de d (δ) changé en r . Or, si dans la forme dont nous parlons nous avons un cas de ce changement, ne devrait-on pas s'attendre à trouver **dügätrügi* avec un r , supposé que la terminaison primitive *-dük* n'ait pas ici été remplacée par *-ük* (comp. p. ex. tchouvache *küt-rēm, küt-räm* »j'attendais« < vieux turc *küt-dim*)? Voilà pourquoi il est sans doute nécessaire de chercher une autre explication de $\tau\alpha\gamma\rho\sigma\gamma\eta$, et je crois qu'elle s'offre naturellement par la forme transitive de *taq-*. Cette forme est p. ex. en turc oriental *taqtur-*, en djag. *taqtir-*, en kirgiz *taqtyr-*, en osm. *taqdyr-* dans le sens de »faire fixer, faire accrocher, etc.« Supposé donc que nous ayons ici cette formation, il faut recourir à une hypothèse, il est vrai, pour expliquer $\tau\alpha\gamma\rho\sigma\gamma\eta$; voici cette hypothèse: la dite forme transitive, probablement ancienne, aura été remplacée dans le dialecte en question par **taqyr-* ou **taqur-*, où q entre deux voyelles est devenu γ : **taγyr-*, ou **taγur-*, et avec la terminaison *-uq = -duq* on en aura formé **taγruq*; avec l'affixe pronominal de la 3^e personne pour exprimer le sujet, cette forme donnerait **taγruγi, ταγροσγη*.

La construction est ici autre que dans le premier passage, en tant que $\tau\alpha\gamma\rho\sigma\gamma\eta$, qui précède ici $\tau\alpha\sigma\eta$, doit avoir la signification ordinaire, purement participielle de complément de ce mot: »fait accrocher (suspendre) par lui«, »adapté par lui à être accroché (suspendu)«.

L'inscription en entier signifiera donc selon moi:

»Le zoapan Bouila a achevé la coupe, (cette) coupe à boire qui par le zoapan Boutaoul a été adaptée à être suspendue«.

Des deux zoapans nommés dans l'inscription Bouila est évidemment le plus jeune. C'est lui qui a mis la coupe dans

l'état dans lequel elle se présente, ayant fait graver sur le fond le petit « disque » avec ses ornements byzantins-chrétiens et l'inscription à l'entour¹. L'autre, Boutaoul, a dû être un de ses prédécesseurs, les plus prochains probablement (p. ex. son père?), autrefois possesseur de la coupe et, nous pouvons le supposer, du trésor entier. Il l'a pourvue de la boucle à l'aide de laquelle elle a pu être attachée pendant des courses. La coupe elle-même dans sa première facture, avec son ornementation orientale de la face inférieure, doit être considérée comme plus ancienne encore. Sur les deux personnages eux-mêmes nous ne savons rien d'autre. Ils ont été des zoapans, ni plus ni moins, c'est-à-dire les plus hauts représentants civils et militaires de l'autorité souveraine dans un certain district, et non pas des princes régnants, quand même leur dignité a pu être héréditaire, et ce serait donc étrange s'ils avaient été mentionnés dans les rares documents historiques de ces temps-là.

Reste à savoir quel est le peuple ture qui a vécu dans ces contrées. Et de quelle époque s'agit-il ici? L'idiome de l'inscription, lequel présente à certains points des écarts dialectaux en comparaison avec d'autres idiomes tures connus (*tesi, tagrogi*), ne peut guère nous fournir une réponse directe à ces questions. Nous pouvons cependant affirmer immédiatement que ce ne peut pas être du koman; premièrement la langue ne s'accorde pas bien avec les sources assez riches que nous possédons pour le connaître, et puis l'établissement des Komans dans ce voisinage est postérieur à l'époque que d'autres raisons désignent comme probable. On pourrait plutôt penser aux Avars qui se rendirent maîtres de la plaine du Theiss et du Danube en 568 et qui y restèrent jusqu'à leur disparition

¹ Il a par conséquent, dans le cas de cette coupe, joué un rôle semblable à celui que, selon moi, Hlewagastir a joué à l'égard de notre corne d'or perdue avec son inscription en caractères runiques. Voir mon mémoire: »Hvad betyder guldhornets *tawido*?« Arkiv for nord. filol. XIV, p. 36—40.

au commencement du IX^e siècle. Mais sur la langue de ce peuple nous ne savons du reste absolument rien. Cette hypothèse me paraît pourtant également peu probable, vu qu'on ne sache pas qu'ils aient reçu de l'empire byzantin ni le christianisme ni aucune autre influence civilisatoire. Il y a encore la possibilité que ce trésor d'or a pu être une fois dans la possession des Avars et qu'il a fait partie de leurs »*congesti ex longo tempore thesauri*« (Einhardi Vita Karoli Magni, c. 13); sur ce point nous pouvons laisser libre cours à l'imagination.

Ce qui paraît le plus vraisemblable, et sur ce point je suis d'accord avec la plupart de ceux qui ont déjà étudié la question, c'est que la vie et l'activité des deux hommes mentionnés dans l'inscription appartiennent à la période où les Bulgares turcs (ne pas confondre avec le peuple slave qui porte aujourd'hui le même nom) établis sur le cours inférieur du Danube, depuis 827 jusqu'à la conquête des Hongrois dans la dernière dizaine de ce même siècle, s'étaient aussi rendus maîtres de certaines parties de la Hongrie orientale et y avaient établi une administration bulgare¹. La probabilité veut alors aussi que la langue de l'inscription ait été le bulgare, lequel, comme le semblent indiquer les sources très limitées que nous possédons, a présenté des traits particuliers à plusieurs égards. D'autre part il y a dans la langue de l'inscription certains phénomènes qui semblent plutôt la rattacher au groupe méridional des langues turques, groupe représenté par ex. par l'osmanli, les dialectes de la Crimée, du Caucase, etc., et dont le bulgare proprement dit n'a certainement pas fait partie. Aussi se peut il que l'auteur de l'inscription ait appartenu à quelque autre tribu turque, assujettie aux Bulgares ou alliée avec eux, et dont l'idiome a pu présenter des divergences d'avec le bulgare. Mais nos

¹ CONST. JIREČEK, Geschichte der Bulgaren (Prag 1876), pp. 147, 164, 167.

connaissances du groupement des dialectes parlés par les différents peuples turcs qui figurent dans l'histoire de cette époque, et les matériaux qui nous aideraient à en juger sont, encore du moins, si restreints qu'il vaut certainement mieux laisser pendante toute cette question.

Toutes les autres circonstances semblent convenir bien à l'époque bulgare. Un des résultats que l'influence de la civilisation de l'empire byzantin avait sur les anciens Bulgares, c'est qu'en 866 ceux-ci adoptèrent le christianisme¹. Si nous avons vu juste en supposant à cette inscription une origine bulgare, il faut — vu qu'elle montre une évidente influence byzantine et chrétienne non seulement par l'emploi de l'alphabet grec, mais aussi dans l'ornementation qui se combine avec l'inscription — il faut, dis-je, qu'elle soit postérieure à cette date. Les conclusions qui me mènent à situer l'inscription dans le IX^e siècle se trouvent en outre corroborées par la forme des lettres; sur ce point c'est surtout la forme particulière de **B**, avec un trait horizontal à la base, qui mérite d'arrêter l'attention. Cette forme de β se rencontre justement dans des inscriptions provenant du khan Omourtag — le chef qui conduisit en 827 la susdite expédition de conquête dans la Pannonie orientale (Hongrie) — et de son fils et successeur probable Malamir². D'après HAMPEL (ouvr. cit. p. 605), cette forme figure pour la première fois sur des pièces de monnaie frappées par l'empereur grec Basilio (867—886). On pourrait enfin rappeler le fait que dans les mentions faites des khans et dignitaires bulgares, leurs grandes richesses en or sont spécialement relevées³.

¹ J. MIKKOLA, Die chronologie der türkischen Donaubulgaren (Journ. Soc. Finno-ougr. XXX, 33), p. 24; JIREČEK, Archiv für slav. Philol. XXXV, p. 552 (tandis que dans son ouvrage nommé ci-dessus p. 153 l'auteur avait donné 864).

² Archaeol.-epigr. Mittheil. aus Oesterreich-Ungarn, XIX, 1896, pp. 238—239.

³) JIREČEK, ouvr. cit., p. 166.

Ainsi tout peut s'accorder pour désigner le dernier tiers du IX^e siècle comme l'époque où le zoapan Bouila a fait mettre l'inscription sur la coupe en question. Il se peut qu'il ait aussi été le dernier possesseur de cette coupe et du trésor entier ; mais il va sans dire que nous ne pouvons rien affirmer là-dessus. La déposition du trésor ne peut en tout cas pas être postérieure de beaucoup d'années à la conception de l'inscription.

Comme je l'ai dit au commencement de ce mémoire, il faut supposer que le trésor entier a été déposé en une fois et sous le coup d'une catastrophe imminente et imprévue. Cette catastrophe ne peut guère être que l'invasion irrésistible des Hongrois dans la dernière dizaine du IX^e siècle. Cette invasion a effacé tout ce qui rappelle l'empire des Bulgares dans les parties du pays où les Hongrois s'établissent dès lors à permanence. Un seul et dernier souvenir des richesses de ceux-là a été fidèlement gardé par la terre pendant 900 ans.

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.

Historisk-filologiske Meddelelser. **I**, 2.

L'IMAGE
D'ATHANA LINDIA

PAR

CHR. BLINKENBERG



KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL

BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1917

La littérature antique où il est fait mention à plusieurs reprises du sanctuaire dédié à Athana Lindia ne nous parle pas, ou presque pas, de ce qui fut pourtant le centre sacré du temple¹, je veux dire de l'image de la déesse. Les quelques observations que nous fournissent les auteurs à son sujet sont toutes relatives à son origine légendaire: sur la statue qui représentait, aux temps historiques, la déesse vénérée dans le temple, les informations font complètement défaut. Toutes précaires que soient les conclusions ex silentio, il est donc probablement permis de supposer que la statue ne fut pas l'œuvre d'un de ces grands maîtres de l'art qui sculptèrent l'Athéna Parthénos, la Héra argienne, l'Aphrodité de Knidos. Peut-être aussi n'est-il pas téméraire de présumer que l'antiquité postérieure n'a pas connu non plus au temple de Lindos une image vénérable par son âge et par sa réputation de sainteté, comme le fut, par exemple, l'Athéna Polias de l'Erechthéion.

La justesse de cette dernière hypothèse se trouve confirmée par la remarquable inscription qu'il nous a été donné de découvrir auprès de l'église de Hagios Stéphanos à Lindos et que nous désignons, pour simplifier, sous le nom de Chronique du temple². La même inscription nous renseigne

¹ Comp. le terme sous lequel Pausanias désigne l'image d'Athènes (1, 26, 6): τὸ δὲ ἀγώτατον ἐστὶν Ἀθηνᾶς ἄγαλμα.

² La chronique du temple lindien, publiée par CHR. BLINKENBERG dans le Bulletin de l'Académie royale des sciences et des lettres de Danemark, 1912, pp. 317—457. Une édition remaniée a paru sous le titre „Die lindische Tempelchronik“ dans la série des *Kleine Texte für Vorlesungen und Übungen*, fascicule 131, Bonn 1915. Dans ce qui suit, l'inscription en question sera partout désignée sous l'abréviation CHRON.

sur la raison de cette absence d'une image remontant à la haute antiquité: le temple a été détruit par un incendie dont les flammes dévorèrent non seulement l'ancienne image, mais encore la plupart des anciens ex-voto. Sur la date du sinistre, la tradition locale était très exactement informée: il eut lieu dans l'année où Euklès, fils d'Astyanaktidas, remplissait les fonctions de prêtre de Hélios dans la ville de Rhodes¹. Malheureusement, cette indication ne nous avance guère, la liste des prêtres éponymes de Hélios ne nous étant pas connue. Il nous faut donc déterminer par voie indirecte la date approximative de l'incendie: on peut considérer comme acquis qu'il s'est produit entre 407 et 330 av. J.-C., et selon toute probabilité il doit être placé vers la fin de cet espace de temps, mettons entre 350 et 330².

En dehors de l'information touchant l'incendie qui aurait consumé l'ancienne statue-image, la Chronique du temple contient divers renseignements, plus ou moins précis, concernant cette image. Voici un exposé sommaire de ce que nous pouvons dès à présent mettre en fait ou regarder, du moins, comme vraisemblable.

I.

Les excavations du sanctuaire lindien ont mis au jour quantité d'ex-voto, dont la plupart sont des objets d'usage courant, dédiés à la déesse pour des motifs que nous n'avons pas à rechercher ici. Ces trouvailles constituent une série s'ouvrant à un moment déterminé de la période du Dipylon soit du style géométrique; citons parmi les objets qui datent de plus loin des vases du style géométrique rhodien, des fibules, des épingles, des figurines en terre cuite, des fusaioles, etc. Certains de ces objets se trouvent représentés en grand nombre, telles les fibules. A partir de cette époque de

¹ CHRON. D 40.

² Bull. 1912, pp. 449 sqq.

commencement la série des objets votifs se continue sans interruption pendant les siècles suivants. Il est clair que la date initiale, qui marque le point de départ de cette série d'ex-voto, nous renseigne également sur l'origine du sanctuaire. Elle nous fait connaître ou l'époque même de sa fondation ou bien, en admettant qu'il remonte à un temps préhistorique, celle où le culte hellénique et l'usage des ex-voto ont été introduits sur l'acropole. Sans doute, on a trouvé, dans le terrain du sanctuaire, des objets provenant d'une antiquité encore plus reculée, soit de l'âge de la pierre, soit des différentes époques de la période mycénienne, mais les trouvailles de ces temps très anciens sont trop peu nombreuses pour nous permettre de conclure à l'état habité de l'acropole au moment où les objets dont elles se composent furent fabriqués¹. A plus forte raison devons-nous nous interdire toute conjecture au sujet de leur rapport possible avec un culte adopté dans cette localité; tout ce que nous pouvons inférer de leur présence ici, c'est que dès l'âge de la pierre ces lieux ont vu aller et venir les hommes dont le séjour a pu quelquefois se prolonger en un établissement passager. Le sanctuaire qu'ont connu les temps historiques date de la période dite géométrique sans remonter pourtant tout à fait à son début. Dans la série des fibules et des vases, les types les plus anciens font défaut, ceux qui se rapportent au temps qui suivit immédiatement la fin de la civilisation mycénienne. Vu la nature des trouvailles, on n'est guère à même de fixer à une date absolument précise le début des ex-voto lindiens, mais en tout cas nous ne serons pas loin de la vérité en l'attribuant au IX^e siècle avant notre ère.

L'indication ainsi obtenue nous permet d'avancer dans le chemin des conclusions. Nous savons que l'apparition des Doriens dans l'île de Rhodes a été postérieure d'un

¹ La période mycénienne ne nous a pas non plus laissé de débris de maçonnerie, ni d'autres restes semblables.

certain espace de temps à l'immigration dorienne dans le Péloponnèse. Jusqu'à plus ample informé, nous pouvons donc admettre que le point de départ de la série des ex-voto lindiens aussi bien que l'aménagement du sanctuaire sous sa forme définitive coïncident avec l'occupation de l'île par les Doriens.

Ici se pose la question, ci-dessus indiquée, qui est de savoir si c'est à ce moment que nous devons rapporter la première origine du sanctuaire, ou bien s'il existait ici, avant l'invasion des Doriens, un culte plus ancien et qui se transforma du fait de leur établissement dans l'île. Dans cette hypothèse, il faudrait tâcher de se rendre compte de ce qu'on peut savoir au sujet de la divinité qui fut l'objet de l'ancien culte et, en effet, c'est à ce point de vue que plusieurs auteurs, tel M. Dittenberger, ont déjà envisagé la question. Les matériaux déterrés par les fouilles semblent témoigner dans le même sens. Un certain nombre des ex-voto font entrevoir dans la personne de la déesse lindienne des éléments que nous reconnaissons déjà à certaines déesses de l'Asie antérieure, mais qui sont étrangers à l'Athéna grecque et aux autres déesses d'origine hellénique. Ajouter à cela des rites de sacrifice qui, par leur caractère non-grec, se dénoncent comme survivances des temps préhistoriques et, enfin, la tradition même des Grecs relative à la fondation du sanctuaire. Quant aux allusions au grand âge et prestige du sanctuaire, que nous lisons dans le décret cité au commencement de la Chronique du temple¹, ce ne sont que des formules banales qui ne prouvent rien, pas plus que les offrandes faites, selon la même Chronique, par les héros des temps homériques ou par des générations encore plus anciennes. Un fait, par contre, qu'il convient de noter, c'est qu'aucune des traditions existantes n'attribue la fondation

¹ A 2—3: τὸ ἱερόν τὰς Ἀθάνας τὰς Λωδίας ἀρχαιότατόν τε καὶ ἐπιμύτατον ὑπάρχον.

du sanctuaire à Tlapolémós, chef de la colonisation argienne. Dans la tradition, deux courants se distinguent, mais l'une et l'autre tradition nous rapportent aux temps primordiaux qui précèdent l'invasion des Doriens: selon l'une le culte d'Athana aurait été institué à Lindos par les Héliades; selon l'autre c'est Danaos et ses filles qui l'y auraient introduit¹.

Que le culte grec de l'acropole lindienne se rattache ainsi à un culte plus ancien, cela n'a rien de surprenant. Les cas analogues abondent dans l'Hellade proprement dite. Et en ce qui concerne l'époque où se serait opérée la transformation du culte ancien en un culte grec, elle est sans doute antérieure aux temps éclairés par la lumière de l'histoire, mais elle s'en trouve pourtant assez rapprochée pour que le culte primitif ait pu y laisser des survivances capables de nous renseigner sur certaines particularités du culte prédorien. Les éléments survivants que, pour ma part, je crois pouvoir y constater, sont au nombre de trois²:

1° L'ancien sanctuaire était un petit bois (olivette?); Pindare le désigne comme *ἄλλος ἐν ἀκροπόλει*.

2° Les sacrifices par le feu n'étaient pas connus; on n'employait que des *ἄπυρα ἱερά*. Cette coutume, maintenue au temps historique, s'écartait à ce point de l'usage généralement admis en Grèce que le récit, chez Pindare, de la fondation du sanctuaire, prend la forme d'un *αἴτιον*: les Héliades mettent à ériger l'autel de la déesse une précipitation telle qu'ils oublient d'apporter du feu en montant sur l'acropole (cf. la note 2 de la p. 34).

3° Le sanctuaire ne renfermait pas d'image sacrée proprement dite; la divinité n'y était représentée que par un poteau de bois ou par une planche non façonnée, à surface lisse.

¹ Voir Bull. 1912, pp. 428—433, où nous avons réuni les matériaux relatifs à ces deux traditions. Dans une note publiée dans *Hermes*, 1913, pp. 236 sqq. nous avons essayé de les expliquer.

² Voir Bull. l. c.; comp. VAN GELDER, *Geschichte der alten Rhodier*, pp. 315 sq.

Ce dernier point mérite une mention spéciale. On sait, en effet, qu'il en était de même d'un certain nombre de sanctuaires appartenant à l'antiquité grecque¹ et M. Evans a essayé de démontrer pour l'âge mycénien, qui est précisément la période dont il s'agit, l'existence d'un „pillar cult“ généralement répandu². Dans le cas de Lindos, la tradition nous est transmise par Kallimachos dont les poésies abondent en notices savantes relatives à la mythologie et à l'histoire religieuse. Il dit, en parlant de Héra Samia qui, de même qu'Athana Lindia, fut primitivement représentée par une planche non sculptée:

*Ὀῦπω Σκέλμιος³ ἔργον ἐύξοον, ἀλλ' ἐπὶ τεθμῶ
 θηναίῳ γλυφάνων ἄξοος ἦσθα σανίς·
 ὦδε γὰρ ἰδρύνοντο θεοὺς τότε· καὶ γὰρ Ἀθήνησ
 ἐν Λίνδῳ Δαναὸς λιτὸν ἔθηκεν ἔδος.*

Les doutes qu'on pourrait soulever au sujet de certains détails du texte ci-dessus ne portent pas sur le sens qui ne saurait être contesté: le *λιτὸν ἔδος* d'Athana Lindia est comparé à l'*ἄξοος σανίς* qui représentait Héra Samia. Et ce rapprochement ce n'est certainement pas Kallimachos qui l'imagine. Nous avons démontré ailleurs⁴ que la remarque qu'il en fait contient une erreur provenant de la confusion de deux traditions; l'une, bien connue, selon laquelle la plus

¹ M. W. DE VISSER en a donné une vue d'ensemble dans son livre intitulé: *Die nicht menschengestaltigen Götter der Griechen*, Leiden 1903.

² A.-J. EVANS, *The Mycenaean Tree and Pillar Cult*, London 1901.

³ Fragm. 105. Au moment où je rédigeais mon commentaire sur la Chronique du temple, j'ignorais l'existence du scholion sur Pausanias qui avait été publié par M. Spiro dans *Hermes* vol. 29 p. 148; c'est pourquoi j'ai adopté là la conjecture de Valckenaer qui voulait corriger *Σκέλμιος* en *Σμίλιος*. Or, M. Wilamowitz a observé avec raison (*Hermes* 29, 245) que *Σμίλις* (dérivé de *σμίλη* „couteau de sculpteur en bois“) ne représente que la traduction grecque de *Σκέλμις*, nom de Dactyle et de Telchine dérivé de *σκάλημη* (Hesychios: *σκάλημη μάχαιρα θρακία*).

⁴ Voir *Bull.* 1912, p. 432.

ancienne statue d'Athana aurait été instaurée par Danaos, l'autre voulant que pendant les temps primordiaux Athana ait eu pour toute image une pièce de bois simple (*λιτόν*). Cette dernière tradition a pu être fournie à Kallimachos par la littérature rhodienne locale dont la richesse est assez attestée par les nombreuses citations contenues dans la Chronique du temple. Quant à la légende qui se rattache au nom de Danaos, elle lui était certainement connue par la tradition littéraire générale.

Ce que nous venons d'exposer nous autorise, à mon avis, à rapporter aux temps prédoriens le culte dépourvu d'image qui se pratiquait à Lindos. Ajoutons que, d'après une tradition conservée par l'antiquaire local Ménodotos de Samos, le sanctuaire samien qui se trouve rapproché dans Kallimachos de celui de Lindos et dont le culte offre plusieurs autres traits particuliers de haute antiquité, remonterait également à la population qui précéda les Grecs en ces lieux¹.

D'un autre côté, je crois bien que M. van Gelder (ouv. cité, p. 318) va trop loin lorsqu'il croit retrouver, dans l'histoire relatée par les paroemiographes pour expliquer l'origine de l'expression '*Ροδίων χρησμός*', les éléments d'une cérémonie cultuelle très ancienne. D'ailleurs, le récit n'est pas présenté, chez lui, sous une forme absolument exacte².

¹ FHG III 103 = Athénaios 15,672 a: *Ἐγὼ δ' ἐντυχὼν τῷ Μηνοδότῳ τοῦ Σαμίου συγγράμματι, ὅπερ ἐπιγράφεται τῶν κατὰ τὴν Σάμον ἐνδόξων ἀναγραφῆ, εἶδρον τὸ ζητούμενον. Ἀδμήτην γὰρ φησιν τὴν Εὐρουσθέως ἐξ Ἄργους φυγοῦσαν ἐλθεῖν εἰς Σάμον, θεασαμένην δὲ τὴν τῆς θεοῦ ἐπιφάνειαν καὶ τῆς οἴκοθεν σωτηρίας χαριστήριον βουλομένην ἀποδοῦναι ἐπιμεληθῆναι τοῦ ἱεροῦ τοῦ καὶ νῦν ὑπάρχοντος, πρότερον δὲ ὑπὸ Λελέγων καὶ Νυμφῶν καθιδρυμένου κτλ.*

² En voici le texte suivant Apostolios XV 25 (Corp. paroemiogr. II, p. 634), après restitution, à l'aide de l'Append. Vatic. III 76 (Adagia ed. A. Schottus, Antverp. 1612, p. 309), du texte de la lacune qui revient dans Photios et dans Suidas: '*Ροδίων χρησμός* · ἐπὶ τῶν περιεργότερον πυνθανομένων. *Ῥόδοι γὰρ τῇ Λωδία Ἀθηνῶ θύοντες καθ' ἑκάστην ἡμέραν ἐνδιετέλουν τῷ ναφῷ εὐωχούμενοι. Οὐκ ἦν δὲ αὐτοῖς ἔθος ἀμίδα εἰσφέρειν. [Δόξαν οὖν αὐτοῖς ἠρώτησαν τὸν Ἀπόλλωνα, εἰ τοῦτο δέοι*

A ce croquis, bien incomplet, de la plus ancienne déesse de Lindos et du culte qui lui était consacré, on pourrait ajouter certains traits caractéristiques tirés des inscriptions et des ex-voto trouvés dans le sanctuaire. Car, comme nous l'avons déjà indiqué plus haut, la méthode nous semble bien établie qui considère comme provenant de la déesse préhellénique tous les éléments de la divinité lindienne qui ne dérivent pas de l'Athéna grecque. Mais ce point de vue doit attendre pour être mis pleinement en valeur, que les inscriptions et les ex-voto aient été publiés. Nous nous bornerons à relever ce fait que nombre des plus anciennes antiquités provenant du sanctuaire semblent accuser une certaine parenté avec la déesse qu'on a coutume de désigner sous le nom de reine des animaux féroces (*πότνια θηρῶν*). La nature de la localité (le sanctuaire occupait le sommet d'une falaise isolée et inhabitée) se prête assez bien à cette hypothèse.

II.

Voilà à peu près l'état actuel de notre connaissance sur la déesse dont le culte, établi sur l'acropole lindienne, fut adopté au IX^e siècle par les Doriens envahisseurs qui lui imprimèrent au fur et à mesure un caractère hellénique. Pour des raisons que nous n'entrevoions aujourd'hui que par conjecture, ils virent en elle leur propre déesse Athana tout en lui attribuant une individualité particulière exprimée par l'épithète qui fait pour ainsi dire partie intégrante de son nom¹. En effet, pendant toute l'antiquité, à Lindos

ποιῆσαι]. *Συγκατανέσαντος δὲ πάλιν ἀνεπυθάνοντο, χαλκῆν ἢ ὄστρακίνην; Ὅ δὲ ὄργισθεῖς ἀπεφύγατο ἰμηδέτραν.* Dans la note annexée, dans le Corpus paroemiogr. I, p. 305, au passage correspondant chez Diogénianos on est renvoyé à Athénaios 12, 519 e et 1, 17 e. Des peintures de vases à figures rouges nous font voir d'où les tragiques ont pris le sujet des scènes qui font l'objet des reproches conservés dans les citations d'Athénaios.

¹ DITTENBERGER, De sacris Rhod. II 1887, pp. 6 sq. (cf. VAN GELDER, p. 313) a émis une hypothèse qui fait de cette épithète le nom primitif de la déesse.

même aussi bien qu'ailleurs, la déesse fut désignée sous le nom d'Athana Lindia; les tentatives de générations plus récentes pour en faire une Athana Polias¹ n'ont pas abouti. Or, pour une déité de l'antiquité grecque le nom est chose tout à fait essentielle et celui d'Athana a sans doute contribué à déterminer le sens dans lequel devait se produire l'hellénisation de la déesse lindienne.

Dès leur entrée en possession du sanctuaire; les Doriens organisateurs du culte de la déesse se sont heurtés à un problème. L'usage des sacrifices exigeait des *ἄπυρα ἱερά* et cette règle ne souffrait pas d'exception: les fouilles n'ont pas mis au jour la moindre trace d'un autel ayant servi à brûler des victimes. Or, d'après les idées familières aux Grecs Athéna voulait des sacrifices bovins. C'est ainsi que nous lisons déjà dans l'Iliade, Z 90 sqq. (cf. 308):

*πέπλον, ὃ οἱ δοκέει χαριέστατος ἢ δὲ μέγιστος
εἶναι ἐνὶ μεγάρῳ καὶ οἱ πολλὸν φίλτατος αὐτῇ,
θεῖναι Ἀθηναίης ἐπὶ γούνασιν ἠρχόμοιο,
καὶ οἱ ὑποσχέσθαι δυοκαίδεκα βοῦς ἐνὶ νηῶ
ἧμις ἡκέστας ἱερευσέμεν².*

Alors, pour tourner la difficulté, on a fait probablement, ici comme souvent ailleurs: on a eu recours à un compromis. Le culte public de l'acropole est resté fidèle au principe des sacrifices sans feu. Pour les sacrifices bovins, un emplacement spécial fut aménagé sur le terrain rocheux, non loin du grand port, et on laissa le soin de leur accomplissement aux diverses familles et associations (*θῖασοι*). Une petite chapelle fut même érigée sur l'endroit et un „repas divin“ était combiné avec les sacrifices bovins. C'est ainsi que je

¹ Voir CHRON. B. 4 avec le commentaire.

² Voir aussi K 292; γ 382. Xerxès, désirent se conformer aux coutumes grecques et soucieux de surpasser tous ses devanciers, sacrifie à Athéna Ilia *βοῦς χιλίας*, v. Hérod. 7, 43. Cf. STENGEL, Kultusaltertüm² p. 108 Aux témoignages des inscriptions et de la littérature viennent s'ajouter ceux de nombreuses peintures de vases archaïques.

m'explique la mention, faite dans un certain nombre des inscriptions locales, de *βουκόπια θευδαΐσια*. M. Hiller présume que ces *βουκόπια* avaient été institués en l'honneur de Hé-raklès, tandis que M. M.-P. Nilsson de son côté est d'avis que la déité célébrée par ces festins était plutôt Dionysos¹. Mais le fait même que la tradition ne nous apprend rien sur l'attribution des *βουκόπια* me semble plaider en faveur d'une hypothèse qui les rapporte à la divinité principale de la localité en question, c'est à dire à la déesse lindienne, et notre manière de voir se trouve confirmée par la coutume généralement usitée de sacrifier des vaches à Athéna. Ajoutons que l'hypothèse que je viens d'exposer éclairerait d'un jour nouveau trois passages de la Chronique du temple. Nous y apprenons² qu'Alexandre, Ptolémaïos et Pyrrhos ont dédié à Athana les crânes d'un certain nombre de vaches immolées par eux, avec des inscriptions commémorant les sacrifices accomplis; citons-en une à titre d'exemple: *Βασιλεὺς Πτολεμαῖος προμετωπίδια βοῶν εἴκοσι, ἐφ' ὧν ἐπιγέγραπται* „*Βασιλεὺς Πτολεμαῖος ἔθυσσε Ἀθάνας Λινδαίαι ἐπ' ἱερέως Ἀθανᾶ τοῦ Ἀθανυαγόρα*“ (vers 304 av. J.-C.). L'application d'une telle inscription dans le sanctuaire de l'acropole s'explique mieux dans l'hypothèse de l'acte sacrificiel accompli au dehors de ce sanctuaire, sur la place consacrée aux boukopia.

Que l'ancien symbole de la divinité ait été maintenu pendant quelque temps par les Doriens immigrés, cela ne fait guère de doute. Autrement la tradition n'en parlerait certainement pas, et au IX^e siècle, les Grecs n'avaient probablement pas encore adopté l'usage d'images sacrées. Ce n'est que vers la fin de l'époque du Dipylon que le culte grec

¹ Cf. Hiller dans PAULY-WISSOWA, s. v. *Βουκόπια θευδαΐσια*; Bulletin 1903, pp. 82 sqq.; A.M. 1906, 368; M.-P. NILSSON, Griechische Feste, p. 279. Que les victimes des sacrifices en question fussent consumées par le feu, c'est ce que nous montre la dénomination de *προσχάριος θυσία*.

² CHRON. C 103 sqq.

prit, d'une manière générale, la forme qu'il devait garder. Selon toute vraisemblance, le plus ancien temple, qui fut sans doute d'apparence modeste, a été érigé sur l'acropole dans le courant du VIII^e siècle. Et si nous admettons l'hypothèse ci-dessous proposée au sujet d'une série de terres cuites trouvées à Géla, l'image d'Athana qui périt dans l'incendie du temple semblerait remonter à une époque antérieure à l'an 700 ou plus exactement à l'an 690 av. J.-C. A ce premier temple nous devons attribuer les ex-voto de la première époque archaïque dont des fragments nombreux ont été mis au jour par les fouilles, et il faut également y rapporter les plus anciennes dédications historiques dont parle la Chronique du temple. Quelle que soit la force probante des notices relatives à ces dédications prises séparément, nous pouvons regarder comme établi que certaines d'entre elles datent du temps d'avant Kléoboulos. C'est à cette même époque et, par conséquent, au même temple primitif que nous devons rapporter les *ἀφιδρόματα* institués dans les colonies pendant les grands jours de l'expansion lindienne. La tradition nous fournit des données positives sur le culte d'Athana Lindia à Géla, Akragas, Soloi et dans quelques autres villes (VAN GELDER, p. 316), mais il va sans dire que le culte de la déesse a été transporté dans toutes les colonies tant soit peu importantes.

Les Grecs attribuaient en règle les images-mères de leurs déités à des fondateurs légendaires. C'est ainsi que, suivant la meilleure tradition, la très ancienne statue d'Athéna, en bois d'olivier, que possédait l'acropole d'Athènes et dont les données historiques nous permettent de constater l'existence au VII^e siècle, aurait été élevée par Erichthonios: autrement dit, elle remontait à une époque antérieure à la tradition historique bien établie. De même pour la statue du temple lindien¹. Une tradition légendaire en faisait remonter

¹ Voir Bull. 1912, pp. 115 sqq.

l'origine à Danaos, qui joue ici le même rôle qu'à Argos où divers sanctuaires et images étaient attribués à lui et à sa fille Hypermétra¹. Il est donc probable que les origines de la statue lindienne se perdent également dans les temps préhistoriques, ce qui s'accorderait bien avec les faits ci-dessus mentionnés². Quant au Héraion samien, qui a été rapproché par Kallimachos du sanctuaire de Lindos, les noms de Skelmis et de Smilis³, attribués à l'auteur de l'image de culte y installée, nous renvoient également à une époque préhistorique, et si un historien local de l'île de Samos s'est aventuré à préciser la date de sa création⁴, c'est une indication de pure fantaisie.

Avant de chercher à nous faire avec les données à notre disposition une idée de l'ancienne image lindienne il faut poser la question jusqu'à quel moment a duré son existence. Nous savons que le sanctuaire subit une restauration assez radicale sous Kléoboulos, tyran lindien qui a certainement vécu au VI^e siècle avant notre ère, mais dont la vie et l'activité échappent aux essais de localisation plus précise. Diogénès Laërtios (I, 6) se sert en parlant de lui de l'expression *τὸ ἱερόν τῆς Ἀθηνῶς ἀνανεώσασθαι* qui fait sans doute allusion, en premier lieu, à l'érection par lui d'un nouveau temple destiné à remplacer l'ancien édifice modeste qui n'était plus conforme aux exigences du temps. Une telle reconstruction du sanctuaire serait en concordance parfaite

¹ Cf. OVERBECK, *Schriftquellen*, nos 227—229.

² Un fragment des écrits de l'auteur Nikolaos de Damas (FHG III 459, 116) nous apprend que dans une localité de l'île de Rhodes les Telchines *Ἀθηνᾶς Τελχίνιας ἄγαλμα πρῶτον ἰδρύσαντο*. Il est tout à fait possible que l'Athana à laquelle il est fait allusion par ces mots soit la déesse lindienne (v. Hermes 1915, p. 283), mais cette tradition-là n'était pas officiellement reconnue et dans la liste des images de culte telchiniennes que nous donne Diodoros (5,55) nous ne trouvons porté, pour Lindos, que le nom de *Ἀπόλλων Τελχίνιος*.

³ V. Paus. 7, 4, 4; cf. la note 3 de la p. 8.

⁴ FHG IV 287,1 : *τὸ τῆς Σαμίας Ἥρας, ὡς φησὶν Ἀέθλιος, πρότερον μὲν ἦν σάνις, ὕστερον δὲ ἐπὶ Προκλέους ἄρχοντος ἀνδριαντοειδὲς ἐγένετο*.

avec ce que nous savons par ailleurs sur l'évolution historique des sanctuaires grecs. Le VI^e siècle vit surgir les temples de grande et belle apparence : l'activité fondatrice de Kléoboulos concorde bien avec celle de Polykratès à Samos et celle de Peisistratos à Athènes, pour ne parler ici que des deux sanctuaires que nous avons déjà rapprochés de celui de Lindos : les trois hommes d'État ont tous employé le culte principal de leur patrie comme levier de leurs aspirations politiques. Un fait relaté par l'antiquaire local Théognis de Rhodes a précédemment été allégué par nous en faveur de l'hypothèse suivant laquelle Kléoboulos aurait eu recours, pour financer la construction du nouveau temple, à un expédient souvent utilisé dans un but analogue, je veux dire : à une souscription publique (*ἀγερμός*)¹.

Faut-il croire maintenant que pour ce temple Kléoboulos a fait faire une nouvelle image ou bien a-t-il conservé celle qui existait déjà? Une note consignée par l'auteur byzantin Kédrénos et portant que Sésostris ou Amasis avait fait cadeau à Kléoboulos d'un *ἄγαλμα* d'Athana Lindia, exécuté par Skyllis et par Dipoinos, doit être écartée², n'étant que pure fantaisie d'un bout à l'autre, et la question de savoir si par le terme *ἄγαλμα* il faut entendre l'image de la déesse ou bien une statue votive ordinaire ne se pose donc pas ici. Au moment où nous fîmes paraître la Chronique du temple, je croyais possible que l'un des chapitres manquants (XVIII—XXII) eût pu relater l'érection d'une nouvelle image par Kléoboulos³. Après avoir considéré ce point de plus près nous regardons aujourd'hui la chose comme peu probable. D'abord, la tradition n'en fait pas mention et pourtant elle ne manque pas de nous parler en divers endroits de l'intérêt témoigné par Kléoboulos au culte d'Athéna, et,

¹ Bull. 1912, p. 436.

² Bull. 1912, pp. 444 sqq.

³ Bull. 1912, p. 379.

en outre, les expressions employées par la Chronique du temple se prêtent mieux à l'idée de l'ancienne image conservée. Ajoutons que les traditions littéraires relatives à Danaos¹ n'ont guère pu se rapporter à une statue du VI^e siècle. Les analogies fournies par l'histoire d'autres sanctuaires grecs parlent aussi en faveur du maintien de l'ancienne image comme centre du culte lindien. La restauration n'aurait donc porté que sur ce qui en constituait l'encadrement. Or, s'il en est ainsi, nous pouvons espérer d'arriver à connaître ce qu'a été l'ancienne image, tandis que la chose devenait extrêmement malaisée dans le cas d'une statue ayant cessé d'exister à une époque où la littérature grecque se trouvait encore à l'état naissant. Nos éléments d'information sont de nature diverse : nous devons consulter nos connaissances générales relatives aux images d'un âge correspondant, rechercher les parallèles fournis par d'autres sanctuaires d'Athéna, mais avant tout, cela va sans dire, examiner les renseignements directs et positifs qui nous sont parvenus touchant l'image lindienne, aussi bien que les témoignages de second ou de troisième main. Il est vrai que ces moyens ne peuvent fournir l'équivalent d'une description directe ou d'une représentation authentique de l'image sacrée. Mais si les données peu nombreuses et nécessairement assez vagues que nous pouvons obtenir en nous engageant dans les voies ci-dessus indiquées concordent entre elles, elles peuvent pourtant réparer dans quelque mesure les lacunes de notre savoir.

En premier lieu il est tout à fait vraisemblable qu'une déesse nationale de l'importance d'Athana Lindia a été représentée assise sur son trône. La divinité protectrice du pays était conçue par analogie avec les souverains terrestres, et, en dépit de son nom, la déesse lindienne était aux yeux des Doriens leur Athana Polias. Assise au fond de son

¹ Pour ne point parler ici des Telchines, v. p. 14, note 2.

temple, à l'instar des rois et des reines homériques qui occupaient la place d'honneur du mégaron, la déité locale reçoit les habitants du pays qui s'avancent pour lui rendre hommage ou pour lui adresser des prières. C'est bien ainsi qu'Alkinoos et Arété voient entrer Odysseus dans la demeure royale des Phéaciens: ce n'est que lorsque l'étranger s'est assis humblement dans les cendres du foyer que le roi se lève pour lui assigner sa place. De même, dans l'ancien groupe de fronton et dans les peintures de vases représentant l'entrée de Héraklès en Olympe, Zeus et Héra lui font accueil assis sur leurs trônes, sans se donner la peine de se lever pour aller à sa rencontre. C'étaient bien là les manières conformes à l'ancienne conception de bienséance et de majesté.

Pour ce qui touche la déesse Athéna en particulier, nous pouvons invoquer, en outre, la scène déjà citée du VI^e chant de l'Iliade et, aussi, le passage de Strabon (XIII, p. 601) discutant les termes d'Homère et ajoutant: *πολλὰ δὲ τῶν ἀρχαίων τῆς Ἀθηναῖς ξοάνων* (par opposition avec ce qui était généralement le cas des images plus récentes de la déesse) *καθήμενα δείκνυται, καθάπερ ἐν Φωκαίᾳ, Μασσαλίᾳ, Ῥώμῃ, Χίῳ, ἄλλαις πλείοσιν*. Parmi les «autres villes», nous signalerons d'abord et surtout Erythrai (voir p. 19, note 4) et Athènes, l'attitude assise de l'ancienne statue, en bois d'olivier, d'Athéna Polias sur l'acropole pouvant être regardée maintenant comme acquise.

Dans la Chronique du temple, deux passages différents (chap. XXIII et XXXIV) font mention de l'image de culte (*τὸ ἄγαλμα*) et de ses ornements. Aux deux endroits, il s'agit de cette statue de la déesse qui existait avant l'incendie du IV^e siècle et qui serait donc, d'après ce qui a été exposé ci-dessus, la statue primitive. Des passages en question il ressort que la statue portait, avec d'autres parures de grande valeur, un diadème en or et plusieurs colliers (ou pectoraux)¹.

¹ C 81: *Τάν τε χρυσεάν στεφάναν καὶ τοὺς ὄρμους καὶ τοῦ ἄλλου κόσμου . . . τὸν πλείστον.*

Les historiens locaux cités par la Chronique ne sont pas les mêmes aux deux endroits : au chapitre XXIII, Timokritos et (d'après lui) Polyzalos relatent que le diadème (et huit boucliers) avait été offert par l'armée victorieuse de Kléoboulos revenant d'une expédition en Lycie ; dans le chapitre XXXIV Xénagoras fait des parures de l'image de culte (voir p. 17, note 1) un don offert par l'État lindien comme dîme sur le butin remporté d'une guerre avec Crète. Probablement, nous nous trouvons ici en présence de deux traditions différentes relatives à un seul et même objet, et tout malaisé qu'il soit de se prononcer péremptoirement en faveur de l'une ou l'autre source, ce que l'on sait par ailleurs sur ces deux auteurs¹ nous fait plutôt pencher pour la version de Timokritos. La dédication, mentionnée au chapitre XXIII, d'une parure en or et de huit boucliers (suspendus aux deux extrémités du temple tétrastyle?) s'accorderait bien avec l'activité déployée par Kléoboulos — nous en avons parlé plus haut — pour donner plus d'éclat au prestige dont jouissait la déesse patronne de sa ville natale. Les notices que je viens d'alléguer nous autorisent à croire que les parures en question constituaient la partie la plus remarquable et la plus précieuse de l'attirail de l'image, qui n'aurait donc pas porté l'égide, ni le casque ou la lance. Et en cela il n'y a rien qui puisse nous étonner : à l'exception des Palladia, les plus anciennes images d'Athéna représentent la déesse sans aucun attribut guerrier. Deux autres dédications d'objets d'art représentant Athéna et datant de l'époque où l'ancienne image de culte existait encore n'ont pas de rapport avec le sujet qui nous occupe, ce sont : une „Pallas“ figurant dans un groupe ou dans un relief qui représentait Héraklès

¹ Xénagoras se plaît dans les légendes sur les dédications des héros et d'autres historiettes apocryphes (voir Bull. 1912, pp. 418 sq. et p. 428). Par contre, ce que nous savons sur le contenu de l'ouvrage historique de Timokritos semble montrer que ce travail a eu un caractère plus réaliste, voir plus loin, p. 37.

étouffant le lion¹ et un Palladion offert par les Akragantins sur le butin fait à Minoa².

Le récit de Timokritos qualifie de *στεφάνα χρυσέα* l'objet offert en don par l'armée de Kléoboulos. Il faut donc supposer que la couronne qu'avait portée avant cette époque Athana Lindia était de matière inférieure, car il serait téméraire de conclure qu'avant l'âge de Kléoboulos la déesse eût été représentée nu-tête. Le mot de *στεφάνα* prête à équivoque, désignant tantôt le diadème ordinaire que portent par exemple les *κόραι* ioniennes de l'acropole d'Athènes, tantôt la haute couronne cylindrique à laquelle s'applique également le nom de *polos*³. Des deux acceptions c'est bien la dernière qui s'impose ici, non seulement d'après ce que nous savons sur la coiffure que portait, à une époque plus avancée, la déesse lindienne (voir plus loin, pp. 41 sqq.), mais aussi en raison du milieu artistique auquel appartient l'image ancienne. Sans parler ici d'autres représentations de déesses de la Grèce orientale aux premiers temps archaïques, nous rappellerons l'Athéna d'Erythrai⁴ et d'autres statues

¹ CHRON. B 110 sqq.

² CHRON. C 56 sqq.

³ Cf. VALENTIN-KURT MÜLLER, *Der Polos, die griechische Götterkrone*, pp. 102 sq.

⁴ Paus. 7, 5, 9: *Ἔστι δὲ ἐν Ἐρυθραῖς καὶ Ἀθηναῖς Πολιάδος ναὸς καὶ ἄγαλμα ξύλου μεγέθει μέγα καθήμενόν τε ἐπὶ θρόνου καὶ ἡλαχάτην ἐν ἑκατέρῃ τῶν χειρῶν ἔχει καὶ ἐπὶ τῆς κεφαλῆς πόλον τοῦτο Ἐνδοίου τέχνην καὶ ἄλλοις ἐτεκμαιρόμεθα εἶναι καὶ ἐς τὴν ἐργασίαν ὄρωντες † ἔνδον τοῦ ἀγάλματος καὶ οὐχ ἦμιστα ἐπὶ ταῖς Χάρισί τε καὶ Ὠραῖς, αἱ πρὶν ἐσελθεῖν ἐστήσαν ἐν ὑπαίθρῳ λίθου λευκοῦ. La statue ne portait pas d'inscription. Si Pausanias la rapporte à Endoios, c'est en vertu d'un raisonnement de valeur douteuse. Dans l'édition de Spiro, le texte est imprimé sans indication d'aucune corruption. Schubart a proposé de corriger en *τοῦ ἔνδον* le *ἔνδον τοῦ* qui ne donne pas de sens. Pour mon compte, je m'associerais plutôt à M. Hitzig qui croit à une altération plus profonde du texte. Tout en renonçant à en restituer avec certitude la forme primitive, on est peut-être fondé à ne pas attribuer à un pur hasard la ressemblance qu'il y a entre le *ἔνδον τοῦ*, décidément inadmissible, et le nom de l'artiste: *Ἐνδοίου* et à proposer, par exemple, la leçon hypothétique que voici: *ἄλλων (ἐπιγεγραμμένων) Ἐνδοίου ἀγαλ-**

d'Athéna de l'Asie Mineure¹ qui portent des couronnes semblables.

En fait de parures portées par l'image, la Chronique du temple mentionne, en outre, des *δρμοι* (voir p. 17, note 1), sans en indiquer le nombre. Par *δρμοι* on ne peut entendre autre chose que les grands colliers ou pectoraux qui ont été en usage, à l'époque archaïque, dans plusieurs régions grecques².

Résumons brièvement les résultats acquis: l'ancienne image, qui était sans doute en bois (cf. p. 19, note 4), quoique, à vrai dire, les textes n'en disent rien, datait du temps antérieur à l'an 700 et fut transférée au nouveau temple qu'érigea Kléoboulos, où elle a péri dans un incendie qui consuma le sanctuaire dans le courant du IV^e siècle. Cette ancienne image représentait la déesse assise sur son trône, sans attributs guerriers, mais richement ornée de parures

μάτων ou bien *τοῦ Ἀθήνησιν Ἐνδοίου ἀγάλματος*. Quoi qu'il en soit de l'interprétation du texte transmis, la déesse tenait très certainement à la main gauche une quenouille et à la droite un fuseau: les cas sont rares où l'image tient le même attribut aux deux mains, et nous n'en connaissons guère qui puisse être allégué à l'appui de l'hypothèse d'une déesse tenant un fuseau à chaque main. Ce n'est pas le fait d'un hasard que la première image archaïque à nous connue qui représente une déesse assise coiffée d'un polos et tenant une quenouille, se rencontre sur la côte de l'Asie Mineure. Des représentations analogues se retrouvent sur des stèles funéraires hétéennes de Marash (voir ED. MEYER, *Reich und Kultur der Chetiter*, p. 37, fig. 28). Et nous savons aussi que le culte d'une déesse fileuse était familier aux populations de l'Asie antérieure. Dans le petit bas-relief de Suse, bien connu sous le nom de „la fileuse“, l'autel où se trouve déposée l'offrande d'un poisson montre assez que nous n'avons pas affaire à un tableau de genre (*Mémoires de la délégation en Perse I*, pl. 11). Dans cette manière de voir, la figure hybride sur les monnaies d'Ilion (DÖRPFELD, *Troja und Ilion II*, Beilage 61) s'explique aisément (comp. le dictionnaire de ROSCHER, I p. 690).

¹ Voir VALENTIN-KURT MÜLLER, ouv. cité p. 70. Une figurine en terre cuite d'Assos, reproduite dans les *Mélanges Perrot*, p. 266, fig. 5 (Perdrizet), représente une Athéna coiffée d'un bonnet haut et pointu.

² Pour la signification de *δρμοι*, cf. FRICKENHAUS, *Tiryns I*, p. 57. Et pour la manière dont ils étaient disposés, voir plus loin p. 33, note 2 et pp. 35 sq.

d'or dont les plus remarquables étaient une haute couronne (*στεφάνα*) et plusieurs colliers ou chaînes (*δρμοι*). Ces parures l'image ne les portait pas toutes dès l'origine; un certain nombre d'entre elles ont dû lui être attribuées successivement, probablement en substitution d'autres de valeur inférieure. Les antiquaires rhodiens rapportent là-dessus diverses traditions. L'indication précise selon laquelle la couronne en or (et huit boucliers accrochés au temple) proviendrait d'une expédition armée faite par Kléoboulos en Lycie, nous paraît assez vraisemblable.

Nous avons déjà signalé, dans notre commentaire sur la Chronique du temple, que cela s'accorderait bien avec ce qui nous est parvenu sur la parure des femmes dans l'antiquité primitive en Grèce orientale et que, d'autre part, la concordance est parfaite avec les informations que nous possédons sur les ornements de la plus ancienne image d'Athènes¹. Mais il est clair que, quelque précieux que puissent être les renseignements de ce genre, fournis par la tradition écrite, mieux vaudrait une reproduction artistique de la statue en question. Il faut examiner s'il en existe parmi les monuments figurés qui nous sont parvenus, fût-elle loin d'être parfaite, fût-elle de seconde ou de troisième main.

Une circonstance qui se montre peu favorable aux recherches d'une reproduction, c'est que les Lindiens n'avaient pas coutume, pendant les temps archaïques, de dédier, comme ex-voto, des figurines représentant la déesse elle-même, telles qu'on en a découvert sur l'acropole d'Athènes, où les figurines en question sont suffisamment caractérisées par le gorgonéion. Nous n'avons pas à étudier ici quel a été le sujet exprimé dans les statuettes votives archaïques de Lindos. Il suffit de signaler qu'en tout cas elles ne reproduisent pas l'image du temple d'autant plus qu'elles sont en grande majorité des travaux étrangers, fabriqués dans des localités dont les

¹ Voir Bull. 1912, p. 396.

koroplastes ne connaissaient guère la déesse lindienne: à Naukratis, en Chypre et dans la partie ionienne de l'Asie-Mineure.

A part quelques fragments insignifiants, une seule figurine



Fig. 1. Figurine en terre cuite. Lindos 2:3.

en terre cuite, trouvée à Lindos et datant d'une époque relativement ancienne, représente sans aucun doute la déesse Athana (voir la fig. 1 ci-contre). Elle est creuse, aux parois très minces, fabriquée en une terre gris jaune qui a été enduite de l'engobe blanc ordinaire. Le style nous reporte au commencement du Ve siècle. L'occiput, la nuque et les deux côtés de la tête sont couverts d'un casque à crête faisant corps avec la calotte et surmontée d'un long panache qui retombe dans le dos. Le visage est d'un galbe allongé. Sous le casque se voient, sur le front, deux rangées de boucles et, de chaque côté, une longue mèche de cheveux descend sur la poitrine. La déesse se tient assise sur un trône sans bras, mais à dos élevé et muni, en haut, des deux ailes qui étaient d'usage courant. A la droite, abaissée, elle

tient une phialé; de la main gauche, qui était également abaissée, il ne reste rien. L'égide entoure le buste d'une façon particulière: son bord descend en écharpe de l'épaule droite sur la poitrine dont le côté gauche s'y trouve entièrement enveloppé aussi bien que la plus grande partie du bras gauche; de là, l'égide passe derrière le dos pour réapparaître sur le côté extérieur du bras droit abaissé, un pan

arrivant jusque sur l'épaule. Le bord de l'égide est garni de devants de serpents, le reste est tout uni, sans aucun dessin¹. Par suite de cet arrangement, le gorgonéion, qui occupe ordinairement la place centrale sur la poitrine, se trouve déplacé vers l'avant de l'épaule droite où il sert à agraffer l'égide. Sous l'égide, la déesse porte le peplos ionien ordinaire dont on voit apparaître les plis verticaux tombant sur le côté droit du corps et des plis en zigzag se dessinant au-dessous de la patère. La partie conservée de la figurine a 0^m143 de haut et se compose de trois fragments. De la partie inférieure de la statuette, le côté gauche fait défaut jusqu'au ventre; le genou droit est conservé avec les parties avoisinantes; l'épaule droite manque, comme aussi des fragments antérieurs et postérieurs de la crête et un gros morceau du nez. — La figurine a été déterrée dans le grand dépôt d'objets votifs déclassés qui remonte aux VI^e et V^e siècles². A en juger par l'ensemble des traits distinctifs, elle est probablement originaire de l'une des villes ioniennes. En tous cas, nous avons certainement affaire à un objet importé; c'est ce qui explique la place isolée qu'elle occupe parmi les nombreuses figurines en terre cuite de ce dépôt d'ex-voto: un type de figurine originaire du pays même n'aurait pas été représenté par un seul exemplaire. Par son attirail cette figurine rappelle certaines représentations d'Athéna assises qu'on voit quelquefois sur des vases attiques à figures noires³, et qui se rattachent, bien que d'assez loin, à la statue-image qui se trouvait dans l'ancien

¹ Une pareille disposition asymétrique de l'égide se voit non seulement dans les représentations d'Athéna de date plus récente, telles que l'Athéna Lemnia de Pheidias et dans d'autres œuvres plus récentes encore, mais aussi, quoique moins souvent, dans des travaux archaïques, voir, par exemple, *Εφημερ. ἀρχαιολ.* 1887, pl. 4 (= de Ridder, Bronzes de l'Acropole, no. 794).

² Voir Bull. 1905, pp. 83 sqq.

³ GERHARD, Auserl. Vasenb., pl. 242, 1; Journal of hell. stud. 1911, p. 8 fig. 8.

temple de l'acropole d'Athènes. Le rapport entre la terre cuite lindienne et l'image sacrée est encore plus vague, vu que la figurine en question n'est point fabriquée dans le pays même, comme le sont les vases d'Attique dont nous venons de parler. Elle est donc — nous avons à peine besoin de le dire — sans valeur quand il s'agit de déterminer à quel type appartenait l'image de la déesse lindienne.

C'est peut-être à une statuette d'Athéna qu'a appartenu le bouclier en terre cuite (voir fig. 2) qui fait également



Fig. 2. Bouclier en terre cuite.
Lindos 2:3.

partie du grand dépôt d'ex-voto. Ce bouclier a 0^m08—0^m083 de largeur; il est fait d'une argile rouge, noire au dedans, et enduit d'un engobe blanc. Sur le revers se voit une partie élevée à surface ébréchée, sans doute un reste du bras qui a porté le bouclier. La plus grande partie du devant est occupé par une tête de Méduse, exemple caractéristique

du «type moyen» — comme l'a nommé M. Furtwängler¹ — du gorgonéion grec.

Le style le reporte à la seconde moitié du V^e siècle; les circonstances de la trouvaille ne nous permettent pas de penser à une date plus récente. Un bouclier orné d'une tête de Méduse pourrait être porté par d'autres personnages que par une Athéna. Mais même en supposant, ce qui est le plus naturel, qu'il ait appartenu à une statuette d'Athéna, il ne nous renseigne pas plus que la figurine mentionnée ci-

¹ Voir ROSCHER, *Lexikon der Mythologie* I 2, p. 1718.

dessus, sur l'image de culte lindienne. Le bouclier (et la figurine dont il a fait partie) est un objet importé, comme le sont le plus grand nombre des terres cuites trouvées dans le dépôt d'ex-voto. Étant donnée l'origine étrangère de ces deux fragments, leur existence n'a aucune importance pour la solution du problème qui nous occupe ici: ils ne servent qu'à prouver — ce qu'on croirait facilement sans ces preuves — qu'Athana Lindia voulait bien accepter comme ex-voto des figurines d'Athéna provenant d'autres parties de la Grèce. Le même fait est attesté par la Chronique du temple qui mentionne, parmi les dons plus considérables, la dédication d'une »Pallas« et d'un »Palladion« (voir plus haut, p. 19, notes 1 et 2).

Une voie semble pourtant s'ouvrir pour arriver au but de nos recherches, à savoir: des reproductions figuratives d'Athana Lindia. Il est vrai que cette voie nous mène par un détour. En Sicile on a trouvé un assez grand nombre de figurines en terre cuite représentant une figure de femme assise sur un trône et dont les traits distinctifs constituent sans contredit une individualité particulière. J'ai pu en examiner quelques-unes dans les divers musées qui en possèdent des exemplaires. La plupart de ces figurines datent du V^e siècle, quelques-unes en remontent peut-être au VI^e. Il est pourtant hors de doute qu'elles reproduisent un type bien plus ancien, témoin les traits suivants qui se répètent dans plusieurs cas: le costume est tout uni, sans plis, la tenue de la figure est raide, le buste est plat, et les bras ne sont pas indiqués. D'autres figurines rendent le type ancien sous une forme décidément plus moderne; c'est un phénomène qu'on rencontre souvent dans les imitations faites dans l'antiquité grecque des œuvres d'art datant de temps plus reculés.

Quelques-unes de ces statuettes, connues depuis longtemps, ont souvent été reproduites, mais personne, que je sache,

n'a essayé d'interpréter ce type particulier. Parmi les travaux qui en ont fait mention, je citerai: KEKULÉ, *Terrakotten von Sicilien*, pp. 17—19 (Akragas) et p. 22 (Géla); WINTER, *Typenkatalog I*, pp. 125—127 et préface p. XCIII; WALTERS, *Catalogue of the terracottas in the British Museum*, B 396 et suivants; ORSI, *Monum. ant.* XVII, p. 709, figg. 536—537; ORSI, *Notizie degli scavi 1905*, p. 440 fig. 23; FOUGÈRES, *Sélinonte* (1910), p. 307. En outre, j'ai vu des exemplaires inédits dans l'Antiquarium de Munich et dans l'Ashmolean Museum d'Oxford (figurines provenant de Géla).

La grande majorité des figurines proviennent de Géla et de sa colonie Akragas. Une vue d'ensemble sur les endroits de trouvaille nous conduit à la conclusion que c'est des deux villes nommées que sont issues toutes les figurines en question, qui sont assurément les produits d'un art local; toutefois il n'est pas possible de distinguer dans chaque cas spécial, si tel exemplaire a été exécuté à Géla ou à Akragas¹.

Le siège des figurines est quelquefois bas et sans dos; en d'autres cas il est pourvu d'un dossier élevé à sommet élargi et dont les ailes proéminentes apparaissent derrière les épaules de la femme. Il paraît hors de doute que le personnage représenté est une déesse; la parure exagérée (voir plus loin) convient mieux à l'image d'une divinité qu'à une femme mortelle; remarquons en outre qu'une des figurines (British Museum B 404) tient entre les mains un animal reçu en sacrifice. On ne peut pas voir dans la figure une porteuse d'offrande, car une telle ne serait pas représentée

¹ A ce propos il convient d'appeler l'attention sur une série de beaux et grands bustes en terre cuite datant du Ve ou du IV^e siècle avant J.-C., publiés par ORSI, *Monum. ant.* VII (1897), pp. 247 sq., XVIII (1908), pp. 123 sq. pl. 1, et par RIZZO, *Jahreshefte XIII* (1910), pp. 63—86, pl. 1—2. Ces bustes se rattachent en quelque mesure aux figurines qui nous occupent, vu que le type qu'ils représentent dépend du type statuaire transféré de Lindos dans ses colonies siciliennes (voir plus bas). Cette filiation tout artistique de l'ancien type est également localisée à Akragas.

assise. Quant à la désignation de «chthonian goddess» que nous trouvons chez Walters, elle est tout à fait arbitraire; il faut supposer qu'elle est suggérée à ce savant par le style archaïque de l'image, par la haute couronne et par une vague

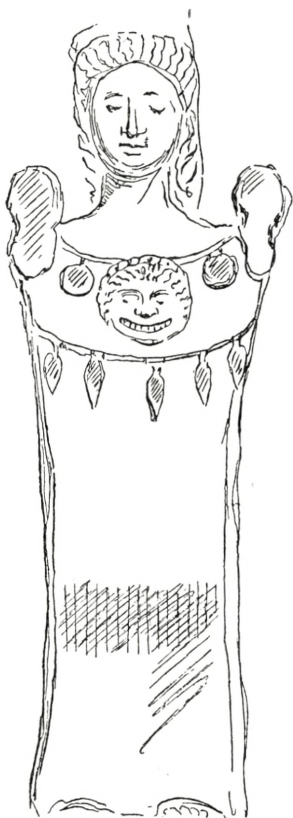


Fig. 3. Figurine en terre cuite. Akragas.



Fig. 4. Figurine en terre cuite. Géla.

ressemblance avec certaines images de l'Italie du sud qu'on interprète généralement comme des déesses chthoniennes.

Les reproductions ci-jointes présentent une choix de ces figurines.

Fig 3. Terre cuite d'Akragas, ayant eu probablement 0^m31 de hauteur. Elle faisait à un certain moment partie

d'une collection privée en Sicile; plus tard elle a disparu. Reproduite ici d'après WINTER, Typen I, p. 127 no. 1; cf. KEKULÉ, Terrakotten von Sicilien, p. 17 fig. 22. Deux chaînes descendant sur la poitrine; celle d'en haut porte



Fig. 5. Figurine en terre cuite. Géla.

deux disques ronds et entre ceux-ci une tête de Méduse; celle d'en bas porte cinq pendants glandiformes. Sur les épaules, deux fibules qui semblent avoir eu la même forme que celles de la fig. 7.

Fig. 4. Terre cuite de Géla, aujourd'hui dans l'Ashmolean Museum d'Oxford (n° 1891, 695); 0^m191 de hauteur. Reproduite ici d'après une photographie que le directeur du musée, M. D.-G. Hogarth, a eu l'obligeance de me pro-



Fig. 6. Figurine en terre cuite, probablement d'Akragas.

curer. Cf. WINTER, Typen I, p. 125 n° 2. Sur les épaules, deux agrafes à forme de disque; entre celles-ci une chaîne descendant sur la poitrine et d'où pendent deux ornements ronds et un glandiforme.

Fig. 5. Terre cuite de Géla, aujourd'hui dans l'Ashmolean Museum d'Oxford (n° 1891, 694); 0^m206 de hauteur. Reproduite d'après une photographie, dont nous avons de même à remercier M. D.-G. Hogarth. Trois chaînes descen-



Fig. 7. Figurine en terre cuite. Géla.

dant sur la poitrine, et portant des pendants glandiformes. Cf. WALTERS, Catalogue of terracottas in the British Museum, pl. XI, à gauche.

Fig. 6. Terre cuite, probablement d'Akragas, à présent dans l'Antiquarium de Berlin. Hauteur 0^m27. Reproduite ici d'après KEKULÉ, Terrakotten von Sicilien, pl. 2 n° 1;

cf. WINTER, Typen I, p. 126 n° 2. Un collier (*ἰσθμιον*: voir FRICKENHAUS, Tiryns I, p. 57) avec un petit ornement rond et trois chaînes couvrant la poitrine et portant des pendants glandiformes; les chaînes sont toutes ou en partie attachées à deux grosses fibules sur les épaules (même forme que sur la fig. 7?).

Fig. 7. Terre cuite de Géla; aujourd'hui dans le British Museum (WALTERS, Catalogue of terracottas, B 396). Reproduite ici d'après une photographie prise par l'auteur. Le buste seul est conservé; hauteur 0^m22, largeur 0^m18. Sur les épaules, deux grosses fibules ornées de palmettes doubles et soutenant trois chaînes qui couvrent la poitrine; celle d'en haut porte cinq disques ronds, celle du milieu quatre ornements glandiformes et un en demi-lune; de la chaîne d'en bas n'est conservé qu'un fragment qui porte deux pendants glandiformes¹.

Le type statuaire d'où dépendent ces terres cuites est — nous l'avons déjà dit — très ancien; il remonte au moins au VII^e siècle. Cette datation nous mène à chercher son lieu d'origine à Géla plutôt qu'à Akragas; cette ville l'aura reçu de sa ville-mère. De ce fait nous sommes à même de nommer la déesse représentée par le type statuaire en question: c'est Athana Lindia, de prime abord la déesse principale des colonies, et à qui ces deux villes avaient érigé des temples. Le culte d'Athana est commun aux deux villes, comme le sont les statuettes en terre cuite; la déesse

¹ (Note ajoutée avant l'impression). La même figurine a été publiée par MEURER, Röm. Mitteil. 1914, p. 210 fig. 7, 2. On trouvera l. c. la reproduction d'autres statuettes des types qui nous intéressent, provenant de Sicile et de Tharros en Sardaigne. La figurine de Tharros (l. c., fig. 7, 1) a été probablement importée de Géla; en tout cas elle dépend du type géloen. Le présent mémoire était terminé avant la publication de celui de M. Meurer, la photographie reproduite plus haut a été prise en 1913, pendant mon séjour à Londres. — M. Johan Rohde, peintre danois, possède une petite collection de figurines semblables, mises à jour dans la nécropole d'Akragas.

lindienne et le type statuaire que reflètent les figurines sont domiciliés dans les mêmes endroits de la Sicile¹.

La Chronique du temple lindien contient plusieurs témoignages du lien étroit qui rattachait les deux colonies siciliennes à la déesse de la patrie, deux ou trois siècles encore après la fondation de Géla (690 avant J.-C.): les chapitres XXV et XXVIII parlent des dédications venant de Géla, XXVII et XXX des envois faits d'Akragas; dans l'inscription dédicatoire citée au chap. XXV, les Géloens nomment la déesse lindienne *Ἀθάνα πατρώια*. Les rapports continus avec Lindos se manifestent de plusieurs manières dans les trouvailles faites dans le temple archaïque de Géla qu'une inscription d'un pithos colossal² trouvé dans les ruines a permis à M. Orsi de déterminer comme consacré à Athana.

Le trait commun le plus frappant qui distingue les figurines, c'est la haute couronne (*στεφάνα*) et les chaînes (*ἄρμυοι*) qui couvrent la partie supérieure de la poitrine et qui sont toutes, ou en partie, retenues sur les épaules par de grosses fibules: les mêmes genres de parures constituaient, comme nous l'avons vu plus haut, ce que l'attirail de la statue lindienne avait de plus caractéristique.

Les deux types principaux des ornements suspendus aux colliers, le disque rond et le gland, sont représentés parmi

¹ (Note ajoutée avant l'impression). Un compte rendu de M. Pierre Paris sur les trouvailles faites en Espagne nous a fait connaître un type apparenté de figurine, découvert dans l'île d'Ibiza (Ebusus), v. Archäol. Anzeiger 1914, p. 339 fig. 26. Or, d'après une tradition antique qu'on a eu tort, je crois, de révoquer en doute, les îles Baléares auraient été colonisées par les Rhodiens, v. VAN GELDER, Geschichte der alten Rhodier, pp. 25 sq. et p. 69. Il est donc fort possible que la statuette d'Ebusus représente la même déesse que les terres cuites siciliennes. Mais peut-être dépend-elle simplement du type carthaginois (v. p. 33, note 1), qui est dérivé à son tour de l'Orient (Chypre). La reproduction publiée ne suffit pas, à mon avis, pour trancher la question.

² ἈΘΑΝΑΙΑΣ, voir Notizie degli Scavi 1907, pp. 38—40.

les objets trouvés sur l'acropole de Lindos. Par conséquent, ces types de parure ont été portés dans les temps archaïques par les femmes lindiennes qui, à leur tour, les ont reçus de l'Orient, probablement de Chypre d'où venaient à Rhodes tant d'autres éléments de sa civilisation¹. La parure à forme de demi-lune que nous voyons sur la fig. 7 est représentée parmi les *ex-voto* de Lindos par un exemplaire en argent. Elle se rencontre aussi ailleurs dans l'âge archaïque; témoin p. ex. le vase crétois reproduit dans Athen. Mitteil. 1897 pl. 6. La pose générale des terres cuites géloennes correspond exactement à l'idée que nous sommes parvenus à nous faire de l'image du temple lindien; de même, je me bornerai à constater brièvement que l'âge de ce type remonte assez haut pour qu'il puisse être amené à Géla à l'époque de la fondation de cette ville. Si mon hypothèse a encore besoin d'être appuyée par des preuves, j'appellerai l'attention sur le gorgonéion qui se trouve sur la poitrine d'une de nos statuettes (voir fig. 3), attribut qui prouve que cette figurine du moins doit représenter Athana². Il me semble donc permis de nous servir des plus anciens parmi les types en question pour suppléer en quelque mesure les notions que nous pouvons nous former sur l'ancienne image de Lindos.

¹ Comp. les figurines carthaginoises (phéniciennes) dont un exemplaire est reproduit par WINTER, Typen I, p. XCI.

² Gerhard a déjà reproduit cette figurine dans son traité «Über die Minervendidole Athens» 1844, pl. 1 fig. 1 (cf. p. 6). — Si l'on rapporte avec raison à Argos la coutume d'attacher les ὄρροι à des fibules placées sur les épaules (comme nous l'avons indiqué plus bas, pp. 35 sq.), c'est là une nouvelle raison pour voir dans les terres cuites siciliennes des images d'Athana Lindia. Les ὄρροι argiens, de même que ceux que portaient les femmes d'Athènes, n'avaient pas de pendants. Cet ornement, d'origine asiatique, est ajouté dans les contrées orientales du monde grec. Si on les trouve combinés avec l'arrangement argien de la parure sur les statuettes de déesses trouvées dans les colonies de Sicile, il n'y a qu'un seul endroit où cette combinaison ait pu naître, à savoir Lindos, ville-mère des colonies siciliennes et fondée elle-même par des colons venant d'Argos.

III.

Parmi les éléments qui se font sentir dans l'histoire de la déesse lindienne, il y en a un que nous avons jusqu'ici laissé de côté : les habitants de Lindos ont sans doute de bonne heure éprouvé le désir de faire rivaliser leur temple d'Athana avec celui qui tenait sans contredit le premier rang dans l'antiquité, nous parlons du sanctuaire sur l'acropole d'Athènes. Cette émulation a pu influencer de différentes manières aussi sur l'apparition extérieure d'Athana Lindia et sur l'encadrement du culte qu'on lui vouait. Quant aux rites sacrés eux-mêmes, ils ont dû moins subir cette influence, étant trop profondément enracinés dans les us et coutumes héréditaires.

Les traditions qui nous sont léguées indiquent sur plusieurs points une tendance de cette nature. J'ai fait remarquer dans un mémoire antérieur¹ que c'est ainsi qu'il faut expliquer la forme qu'a prise chez Pindare la légende sur la fondation du sanctuaire (Olymp. VII), le poète ayant naturellement suivi ici les indications des Ératides de Rhodes. Voici le récit de Pindare : Après la naissance d'Athéna, c'est à qui érigera le premier « un autel qui saute aux yeux » et qui offrira le premier « un pieux sacrifice » à la déesse. Les Héliades arrivent les premiers, mais le sacrifice qu'ils portent à la déesse reste incomplet², parce qu'ils oublient d'apporter du feu (voir plus haut p. 7). C'est ainsi que le sanctuaire de Lindos fut certainement le plus ancien, mais il devait céder le pas à celui d'Athènes en ce qu'on ne pouvait pas y offrir à la déesse le sacrifice bovin qui était regardé

¹ Bull. 1912, p. 429.

² C'est bien ainsi qu'il faut comprendre les vers de Pindare, et le même sens ressort clairement des termes employés par Philostrate (Imag. II 27, p. 381 : *οἱ μὲν ἄπορα ἱερά καὶ ἀτελεῖ, ὁ δὲ Ἀθήνησι δημὸς πῶρ ἔχει καὶ κλισία ἱερῶν*). STENGEL (Kultusaltertümer² p. 92) et FURTWÄNGLER (Antike Gemmen III 46) me semblent avoir tort en attribuant aux *ἄπορα ἱερά* une sainteté spéciale, comp. appendice II (plus loin, pp. 57 sqq.).

comme le plus honorifique. Ces faits donnés, lequel des deux sanctuaires a pu prétendre au rang le plus élevé? Cette question prête à la discussion, et sans doute elle a souvent été discutée.

Une telle rivalité ayant laissé des traces jusque dans les vers de Pindare, dès la première moitié du V^e siècle, on pourrait se demander si l'attirail de l'ancienne statue lindienne n'était pas en quelque mesure influencé par celui de la déesse protectrice d'Athènes. Malgré la pauvreté des traditions qui nous sont parvenues, il est possible, en effet, de reconnaître la ressemblance avec la parure de la statue attique en bois d'olivier. Je crois pourtant devoir répondre par un non à cette question. Les détails analogues, c'est-à-dire la *στεφάνα* et les *ὄρμοι*, ne suffisent pas pour soutenir la supposition d'une influence exercée d'une statue sur l'autre, dans le cas où on ne sait d'ailleurs rien sur un rapport existant entre elles. Les attributs d'un caractère plus particulier que possédait la statue d'Athènes, p. ex. l'égide et le gorgonéion, n'apparaissent pas à Lindos. Reste donc seulement cette ressemblance générale que les deux statues ont représenté une femme assise, richement parée selon la coutume ancienne. Mais cette ressemblance est contre-balançée par une différence distincte. D'après les renseignements assez complets que nous possédons au sujet de l'ancien xoanon d'Athènes, il faut supposer que les chaînes qui ont paré la déesse ont simplement entouré le cou de la statue. Les terres cuites géloennes, par contre, montrent que les parures d'Athana Lindia ont été retenues à l'aide de grosses fibules placées sur les épaules. Cette mode nous est familière par d'autres figurines en terre cuite datant de l'archaïsme naissant, à savoir celles mises à jour à Tégéa et en Argolide¹,

¹ WINTER, Typen I, pp. 26—28; SCHLIEMANN, Tiryns, pl. 25 c; FRICKENHAUS, Tiryns I, pl. 1 et suiv.; Heraeum II, pll. 42 sq. (sur la datation des figurines, voir FRICKENHAUS, ouv. cité, p. 59).

et si nous osons nous servir de celles-ci pour la reconstruction de la plus ancienne statue de la Héra argienne que nomme la tradition, c'est ainsi que la déesse a porté ses parures. Si tant est qu'il faille reconnaître une influence étrangère dans l'arrangement des parures d'Athana Lindia, c'est à Argos, ville-mère des Rhodiens¹, qu'il faut d'abord penser. On pourrait rappeler encore à ce sujet la tradition qui veut que l'image du temple ait été instaurée par Danaos.

L'histoire de la déesse lindienne offre pourtant d'autres traits qui témoignent de l'ascendant qu'exerçait sur les esprits le sanctuaire d'Athènes. J'ai mentionné plus haut la dédication d'un Palladion à Lindos faite par les Akragantins (voir p. 19, note 2). Cette dédication, qui date vraisemblablement de la fin du VI^e siècle, a plusieurs parallèles parmi les ex-voto qui ont orné l'acropole d'Athènes². Le plan du sanctuaire lindien, comme il se développait dans l'antiquité classique postérieure, offre une ressemblance assez prononcée avec les propylées de Mnésiklès³. Encore d'autres points de rapprochement ont déjà été indiqués dans mon commentaire sur la Chronique du temple.

IV.

Après l'incendie qui le détruisit au IV^e siècle, le temple fut reconstruit. Ce sont les restes du second temple qui ont été mis à jour par les fouilles⁴. Beaucoup de mesures de nature différente ont nécessairement été prises par les Lindiens pour rétablir le culte de leur Athana et pour en

¹ Le type de Tégéa est sûrement dérivé d'Argos; la supposition contraire est inadmissible; voir FRICKENHAUS, l. c., p. 55.

² Voir ROSCHER, *Lexikon der Mythologie*, art. Palladion, p. 1326. Ce genre de dons votifs a sans doute pour base l'existence de la statue du Hékatompedon athénien, dont l'archétype était un Palladion de style ancien.

³ Voir Bull. 1905, p. 33.

⁴ Voir Bull. 1904, pp. 65 sqq.

maintenir le prestige; l'activité déployée pour atteindre à ce but a sans doute été beaucoup plus grande que le laisse deviner le petit nombre de renseignements dont nous disposons¹.

On peut considérer comme acquis que l'ancienne image de culte a péri dans l'incendie, et qu'une nouvelle image a été exécutée. Que savons-nous sur celle-ci?

Dans la Chronique du temple nous trouvons sous le titre d'apparitions (*ἐπιφάνειαι*) le récit d'un suicide commis dans le temple. Les Lindiens se proposaient d'aller consulter à ce sujet l'oracle de Delphes, lorsque pendant la nuit la déesse apparut devant le prêtre et l'instruisit sur les mesures à prendre pour expier la profanation du lieu sacré². Cet événement est daté de la même manière que l'incendie: l'année est indiquée par le nom du prêtre de Hélios (Pythannas, fils d'Archipolis); mais nous ignorons quand a été en fonction ce prêtre. Dans la Chronique du temple ce récit est inséré entre deux autres »apparitions«, dont la première a eu lieu en 490, la seconde en 305 ou 304 avant J.-Chr. Nous pouvons approcher considérablement de la date cherchée en examinant les sources citées dans l'inscription. Une de ces sources offre un point de repère assez sûr pour la chronologie, nous voulons parler de l'historien Timokritos, qui est souvent cité par Timachidas. Timokritos nomme

au livre 1: Kléoboulos — voir CHRON. C 3;

» » » Artaphernès et Datis — voir CHRON. C 69 et D 52;

au livre 2: Artaxerxès III — voir CHRON. C 91;

au livre 3: la profanation par le suicide — voir CHRON. D 88;

au livre 4: Ptolémaïos Philadelphos — voir CHRON. C 100.

Il ne me paraît pas téméraire de supposer que l'ouvrage historique (*χρονικά σύνταξις*) de Timokritos ait suivi l'ordre

¹ Voir Bull. 1912, pp. 132 sqq.

² CHRON. D 60—93.

chronologique. Or, chez ce chroniqueur, le récit du suicide commis dans le temple se place dans l'époque qui sépare Artaxerxès III (358—337) de Ptolémaïos II (285—246); en nous servant du renseignement cité ci-dessus, nous sommes à même de resserrer encore cette espace de temps en écartant les années postérieures à 305 ou 304; c'est avant cette date qu'a eu lieu le suicide.

C'est le début du récit qui nous intéresse surtout ici: »Un homme qui avait été renfermé dans le temple, sans que personne ne s'en aperçût, s'est pendu dans la nuit aux supports horizontaux entre la muraille et le revers de l'image¹. Suivant la datation mentionnée ci-dessus nous mettrons qu'il s'agit ici de la nouvelle statue-image, celle qui fut érigée après l'incendie. Cette hypothèse est confirmée par le fait que nous allons relever. L'ancienne image a eu des dimensions modestes; c'est ce qui convenait aux usages des temps anciens, et tel était le cas pour l'image athénienne, avec laquelle nous avons souvent comparé l'Athana Lindia². Il n'aurait pas été nécessaire d'ancrer cette première statue dans le mur du sékos à l'aide de supports horizontaux. Autrement donc pour la nouvelle statue, placée dans le temple après l'incendie. Celle-ci a dû avoir des dimensions considérablement plus grandes³.

¹ *Συνκαταλαιχθεῖς τις λάθραι νυκτὸς αὐτὸν ἀπεχρέμασε ἐκ τῶν ἀντηρίδων τὰν κατὰ νότου τοῦ ἀγάλματος ποτηρησιμῶν τῶι τοίχῳ.*

² Nous ne sommes pas, il est vrai, à même d'indiquer par des chiffres les dimensions du xoanon athénien; mais il est certain que l'image a été facile à transporter, donc relativement petite: chaque année, à la fête des plyntéria, on l'emmenait à Phaléron, et on la porta sans difficulté en lieu sûr lors de l'invasion menaçante des Perses.

³ L'exposé donné ci-dessus m'amène à corriger une erreur que j'ai commise dans mon commentaire sur la Chronique du temple. J'avais pensé que Xénagoras pourrait être la source des «lettres» écrites par les prêtres Gorgosthènes et Hiéroboulos, que cite à plusieurs reprises le début de l'inscription. D'autre part, Xénagoras a aussi fait mention du suicide (D 89). Or, si les lettres des prêtres sont occasionnées par l'incendie, comme je l'ai supposé, et si la profanation

Les paroles de l'inscription nous permettent cependant de faire encore une conclusion assez importante. Une statue en marbre ou en bronze n'aurait pas eu besoin d'être fixée au mur à l'aide de supports; la base aurait suffi. Que la statue n'ait pas été exécutée en marbre, voilà un fait qui ne nous étonne pas quand il s'agit de l'île de Rhodes. J'attache plus d'importance au renseignement qui nous dit qu'elle n'a pas non plus été coulée en bronze, cette matière étant généralement employée par les sculpteurs rhodiens. Presque toutes les bases trouvées sur l'acropole de Lindos ont porté des statues en bronze. Il n'est guère possible de penser à une image chrysléphantine: une statue si précieuse a sans doute dépassé les moyens des Lindiens dans un temps de pénurie telle que l'inscription citée plus bas (v. la note 2) nous fait entrevoir. La seule supposition plausible c'est donc que la statue ait été sculptée en bois, ou plutôt, comme une figure de bois ne satisfaisait probablement pas aux exigences de l'époque, la statue en bois a eu le visage, les mains et les pieds exécutés en ivoire¹. On avait à cœur que la déesse recouvrât ses parures, et pour en procurer les moyens on ouvrit une souscription publique qui devait en outre fournir un nouveau service de vases à boire: *ἐς τὰν ἀποκατάστασιν τοῦ κόσμου τῆι Ἀθάναι καὶ τῶμ ποτηρίων*².

Nous ne possédons aucune tradition directe pour savoir sous quel aspect la nouvelle statue représentait la déesse.

du temple par l'acte de suicide est postérieure à ce désastre, alors Xénagoras n'a pas pu être employé comme source. Il faut supposer que l'ouvrage de Gorgosthénès est essentiellement de première main ou qu'il a suivi des sources plus anciennes, à nous inconnues. Le désaccord existant entre les récits des prêtres et celui de Xénagoras, relevé également par moi (Bulletin 1912, p. 412), s'explique alors aussi plus facilement.

¹ C'est dans cette technique qu'était exécuté le Palladion ci-dessus mentionné offert au temple de Lindos par les Akragantins; CHRON. C 56: *Παλλάδιον, οὗ ἦν τὰ ἀχρωτήρια ἐλεφάντινα.*

² Voir l'inscription IG XII 764 et la datation que j'en ai donnée Bull. 1912, pp. 443 sq. et p. 449.

Il faut, je le crois, rejeter tout d'abord l'idée d'une simple copie agrandie de l'ancienne, remaniée dans un style nouveau. Le IV^e siècle est une époque encore si féconde en créations artistiques que ce genre de renouvellements ont dû être extrêmement rares, si tant est qu'ils aient existé. La liberté dont jouissaient à cet égard les artistes grecs ressort clairement de la comparaison des statues d'Athéna qui furent érigées successivement dans les temples et sur le plateau en plein air de l'acropole d'Athènes. La déesse protectrice de la ville était une, mais la forme que prenait sa personnalité dans les œuvres d'art variait avec les générations qui les avaient produites. Au IV^e siècle encore, le caractère d'une statue sacrée était déterminé moins par une tradition reçue que par les exigences artistiques de l'époque: on admettait encore les nouvelles créations et l'action de l'art supérieur d'autres pays grecs¹. Rien ne nous empêche de supposer que l'influence d'une œuvre comme p. ex. l'Athéna chrysléphantine de Phidias se soit fait sentir à Lindos, où nous avons déjà signalé tant de parallèles avec le culte d'Athènes. Dans cette ville, l'Athéna debout était devenue, dès la première moitié du VI^e siècle, bien plus populaire que la déesse assise. On aimait à se représenter la patronne de la cité comme une divinité énergique et active: une figure debout convenait sans contredit mieux à cette idée que la dignité réservée et le calme apathique de l'ancienne image². L'Athéna debout était depuis lors variée à l'infini

¹ La religion grecque souffrait même une transformation aussi hardie que celle de l'Artémis Soteira à Mégara, ouvrage du sculpteur Strongylion.

² Comparer l'anecdote que raconte Hérodote (1,60) sur Peisistratos instruisant la gigantesque paysanne attique dans le rôle d'Athéna. Il n'est pas douteux que ce «tableau vivant» n'ait dû représenter la statue qui se trouvait dans le nouveau et magnifique temple du Hékatopedon. Nous devons nous figurer la jeune fille portant les attributs d'Athéna telle qu'elle apparaît sur les amphores panathénaïques de la première période.

dans la sculpture, et il n'y a aucun doute que cette position de la déesse était la plus familière à l'art du IV^e siècle. D'autant plus que cette époque ne pouvait guère faire abstraction du caractère guerrier d'Athéna; c'est pourquoi la déesse est généralement pourvue d'un équipement d'armes plus ou moins complet. Les arts archaïques avaient le plus souvent logiquement choisi une de ces deux alternatives: une déesse pacifique, paisiblement assise, ou une déesse guerrière en tenue de combat. A la fin du V^e siècle et plus tard on préférait généralement cette union des deux types qui a trouvé son expression la plus grandiose dans l'Athéna Parthénos, et que nous retrouvons aussi dans les autres statues d'Athéna créées par Phidias. La voie de la comparaison et du raisonnement ne nous mènera guère au delà de ces notions générales et peu précises qui ne sont pourtant pas dépourvues de valeur lorsqu'il s'agit de fixer le type de la seconde image d'Athana Lindia.

Mais, heureusement, nous possédons une autre source d'information plus directe. Tandis qu'il n'est guère possible de constater parmi les figurines conservées aucune représentation d'Athana d'origine lindienne et datant de l'époque où existait l'ancienne statue de culte, il en est autrement pour le temps de la seconde statue. Devant la stoa occidentale de l'acropole on a mis à jour, dans le champ VII 8¹, un dépôt enterré de terres cuites d'un style relativement récent et qui sont les produits d'un art local. Parmi les objets provenant de cette trouvaille, dont la publication complète doit d'ailleurs être réservée au compte-rendu définitif des fouilles, nous reproduisons ici quelques statuettes qui représentent la déesse ou qui pourraient être censées la représenter.

Type I. Figure de femme tranquillement debout; le genou gauche légèrement fléchi. Chiton sans manches, tom-

¹ Voir Bull. 1905, le plan ajouté à la p. 29.

bant jusqu'aux pieds; en dessus le himation, qui paraît n'avoir descendu que vers les genoux et dont un pli a été ramené sur le bras gauche qui tient le bouclier rond. Cheveux tombants; diadème haut. La droite baissée, vide. Assez bien modelée. Hauteur environ 0^m15. Voir fig. 8, dont la partie supérieure est dessinée d'après le n° 1, et la partie inférieure d'après le n° 2.

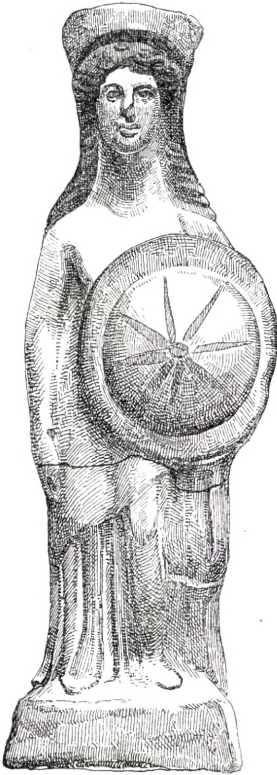


Fig. 8. Figurine en terre cuite. Lindos 2:3.

1. La partie supérieure seule est conservée jusques et avec le bord inférieur du bouclier. Bien conservée. Cheveux brun-rougeâtre. Ornement du bouclier: une étoile noire à huit rayons.

2. Les jambes conservées, de même que le corps (jusque vers les épaules). Rassemblée de fragments assez petits. Aucune trace de couleur conservée.

Type II. Figure debout, au repos, même pose à peu près que WINTER, Typen II, p. 176 n° 5. Le genou droit fléchi; la droite baissée tient une phialé, la gauche est appuyée sur le bord du bouclier. Cheveux tombants; diadème.

Himation couvrant le bras et l'épaule gauche, tombant sur le dos et ramené en avant sur la hanche droite de manière à couvrir la partie inférieure du corps (jusque sous la poitrine) et les jambes. La poitrine paraît découverte et de forme masculine; ce qui est dû probablement à la médiocrité de l'exécution (comp. la peinture sur le n° 4). Voir fig. 9, qui reproduit n° 3; la tête suppléée d'après le n° 4.

3. Torse, depuis le cou jusqu'au bas des jambes. Modelé peu fin. Cheveux brun-rougeâtre.

4. Le buste seul conservé, jusqu'au ventre. La poitrine enduite d'une teinte brun-rougeâtre qui doit sans doute représenter le chiton, tandis que le himation est blanc.

Type III.

5. Un fragment de bouclier seul est conservé, ayant appartenu sans doute à une figure d'Athéna plus grande que les précédentes.

Type IV. Figure debout, au repos; le genou gauche tant soit peu fléchi. La tête légèrement inclinée vers l'épaule droite. Casque rond à bord épais, cheveux tombants. La droite, apparemment vide, repose sur la hanche; le bras gauche porte le bouclier rond. Chiton court, descendant un peu plus bas que les genoux, manches courtes (couvrant la moitié du bras). Le bas des jambes mal formé; elles semblent couvertes d'un pantalon; les pieds sont chaussés de souliers. Entre les pieds et des deux côtés le fond est laissé comme appui de la figurine. La base est arrondie par devant. Modelé peu fin. Hauteur un peu au-dessus de 0^m15. Voir fig. 10, dessinée d'après le n° 6.

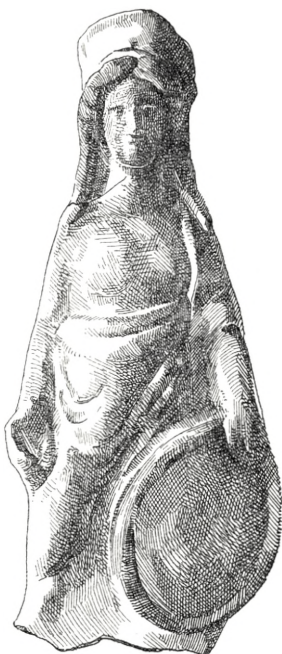


Fig. 9. Figurine en terre cuite. Lindos 2:3.

6. Presque entière, rassemblée de fragments, une partie du bouclier manque. Hauteur 0^m152. Peinture: les cheveux brun-rougeâtre; le bouclier rose (sans marque); la partie inférieure de la base orange clair.

7. Conservé: la poitrine, la plus grande partie du bouclier

et le bras droit entier. Peinture abondante: les cheveux brun-rougeâtre, la peau du cou et du bras rouge; pour le bouclier, voir l'esquisse ci-jointe (fig. 11): l'ornementation du milieu

est noire, le bord est orné de points brun-rougeâtre, figurant des clous à grosse tête.

8. Conservé: la tête et une partie de la poitrine avec le bouclier; la surface très endommagée. Le casque un peu plus gros que celui du n° 6; la tête à peine autant inclinée; bien que la figure corresponde d'ailleurs aux n°s 6—7, elle ne peut donc guère être sortie du même moule. Sur le bouclier les faibles restes d'une peinture rougeâtre qui pourrait être une étoile à huit rayons.

9. Petite tête (non inclinée) couverte d'un casque, appartenant probablement à une figurine semblable, mais plus petite.

Les figurines rangées sous le type IV n'ont été décrites



Fig. 10. Figurine en terre cuite.
Lindos 2:3.

ici que pour ne pas passer sous silence aucune statuette provenant de ce dépôt et qui pourrait être considérée comme une représentation d'Athana. Pour mon compte je ne puis y voir une figuration de cette déesse. Le costume — chiton court et pantalon(?) — de même que la pose désignent ces figurines grossièrement formées plutôt comme des Amazones.

Restent les deux types I et II. Ils offrent une certaine ressemblance avec les statuettes d'Athéna de date relativement récente, reproduites par WINTER, Typen II, pp. 176—178. Ils offrent le trait commun de ne posséder ni l'égide ni le casque. Des attributs spéciaux d'Athéna ces statuettes ne portent que le bouclier, ce qui suffit pourtant, j'ose le présumer, pour en assurer l'interprétation, vu qu'il ne serait guère possible de signaler parmi le répertoire de l'art antique aucun autre personnage qui pourrait être représenté par ces figurines.

Ces deux types correspondent bien aux idées assez vagues que nous étions déjà parvenues à nous former sur la seconde statue-image. Par *ἀποκατάστασις τοῦ κόσμου τῆι Ἀθάναι* il faut en premier lieu penser à la parure de tête et aux longues chaînes qui couvraient le cou et la poitrine de la déesse. Il est évident que ces parures conviennent mieux à une déesse sans casque et égide qu'à une déesse guerrière complètement armée. Le diadème haut se retrouve sur les figurines de terre cuite ; si celles-ci avaient été plus grandes et mieux exécutées, les colliers y seraient probablement indiqués aussi. Il faut supposer que l'artiste auteur de la statue du temple l'aura réellement pourvue d'un bouclier, faisant ainsi une concession à l'idée que ses contemporains se faisaient d'une Athéna, sans toutefois lui donner d'autres armes. Il paraît vraisemblable que l'artiste a subi ainsi, sciemment ou à son insu, une influence partant de la déesse attique.

La question se pose ici, si l'un des deux types se rattache plus intimement à la statue du temple, et alors lequel. La réponse n'est pas vite trouvée et on n'y arrive pas en



Fig. 11. Ornementation d'un bouclier tenue par une figurine en terre cuite de Lindos.

examinant les figurines elles-mêmes. Nous en sommes préalablement réduits à un jugement indéci. Pour mon compte il me semble que notre type II, tenant dans la droite une phialé et appuyant la gauche sur le bord du bouclier, répond mieux que l'autre à l'idée qu'il faut se faire d'une image de culte comme celle de Lindos. En outre, le koroplaste lindien, chez qui nous ne pouvons pas supposer une faculté créatrice très développée, à en juger par les autres échantillons de son art que nous offre la trouvaille, ce koroplaste aura bien pu se permettre de suspendre le bouclier au bras de la déesse, même si la statue du temple appuyait son bouclier sur le sol; le changement contraire du même motif se laisserait moins facilement expliquer.

Mais en appui de cette opinion, nous pouvons encore citer quelques autres terres cuites appartenant à ce même dépôt d'ex-voto qui a fourni les statuette d'Athéna reproduites dans les figg. 8—9, et comme celles-ci, de facture locale. Elles représentent des femmes qui portent sur la tête un objet qui a dû être un appareil de culte. Malheureusement, les figurines en question sont d'un modelé peu précis et la conservation n'en est pas bonne, de sorte que les détails qui nous intéresseraient ici se laissent à peine observer. Elles ont appartenu à deux types différant peu entre eux.

I. Femme debout, vêtue d'un chiton sans manches, et qui supporte des deux mains un appareil de culte qu'elle porte sur la tête. Les cheveux n'ont pas tombé dans le dos. Voir fig. 12.

1. La plus grande partie de la figurine conservée (jusqu'aux genoux); elle est rassemblée de nombreux fragments et très endommagée. Hauteur 0^m116. Sur le devant de l'appareil de culte se distinguent vaguement les contours d'un personnage vêtu.

2. L'appareil de culte seul, avec la tête et les mains de la porteuse.

II. Sujet analogue. On ne peut pas voir, si la femme a eu les cheveux longs et tombants. Voir fig. 13.

1. L'appareil de culte seul conservé, avec la tête, les mains et les avant-bras de la porteuse. Sur le devant de l'appareil se dessinent les vagues contours d'une femme, couverte d'un long vêtement, et qui semble avoir reposé sur la jambe droite, ayant la jambe gauche légèrement fléchie et appuyant la main gauche baissée sur un bouclier reposant sur le sol.

2. L'appareil de culte seul, avec la tête et les mains de la porteuse. Hauteur 0^m056. L'appareil, dont les détails sont ici relevés par une peinture brun-rougeâtre, a la même forme que dans les figures ci-dessus nommées, mais il n'y a pas de représentation en relief sur le devant.



Fig. 13. Figurine en terre cuite. Lindos 2:3.



Fig. 12. Figurine en terre cuite. Lindos 2:3.

Sur les lieux d'occurrence et l'emploi de l'appareil en question voir l'appendice ci-après (pp. 51 sqq.). Que ces terres cuites lindiennes représentent des femmes qui ont fonctionné au culte, voilà ce que les exemples cités mettent hors de doute, et les figurines étant, nous l'avons déjà dit, exécutées dans l'île de Rhodes et

probablement dans la ville même de Lindos, il est vraisemblable que la petite image de déesse qui se voit en deux cas en relief sur le devant de l'objet, doit reproduire la statue du temple lindien. L'image se dessine très vaguement; mais sur l'une des figurines elle semble représenter une femme vêtue, appuyant la main sur un bouclier, pose que j'ai supposé être celle de la statue du temple. Le dessin de cette pièce (fig. 13) a été exécuté à Lindos par Mme Kinch qui n'a pas pu être guidée par l'hypothèse ici présentée, vu que je ne m'étais pas alors rendu compte de l'importance que pourraient avoir ces figurines pour une reconstruction de l'image du temple.

La Chronique (chap. XXXVI) fait mention d'un don votif offert à la déesse par les Lindiens, c'est-à-dire par la communauté de Lindos: une Niké (en or) de la valeur de 1300 statères d'or. Le chapitre précédent raconte comment l'État rhodien offrit un équipement d'armes et de parures précieuses, évaluées à 1375 statères, qu'il avait reçues comme un cadeau d'honneur de la part d'Artaxerxès III. Dans mon commentaire j'ai tâché de démontrer que les récits des deux chapitres sont intimement liés l'un à l'autre, et que les dédications dont il s'agit doivent probablement être rapportées au temps qui suit immédiatement l'incendie du temple. Les objets d'or que l'État donnait aux Lindiens ont été fondus, et, déduction faite du déchet causé par la fusion et des frais nécessaires, le résultat fut une statuette de Niké dont la valeur en or montait à la somme susdite.

Dans cette dédication, comme sur tant d'autres points, il faut reconnaître l'influence d'Athènes. Grâce à la statue de Phidias qui ornait le Parthénon, la déesse de la victoire fut liée plus intimement à Athéna qu'auparavant: une Niké devenait un attribut presque aussi indispensable que les armes de la déesse. A Athènes, mention est faite plus d'une fois de telles statuettes en or que l'État a fait exécuter et

offrir à la déesse¹. A Lindos, la statuette de Niké n'est pas nommée en rapport avec la statue du temple: donc elle ne faisait pas partie de son attirail (comme les parures), mais elle constituait un don votif indépendant: par conséquent, la statue n'a pas tenu la main droite étendue et vide, à l'instar de l'Athéna Parthénos. Si j'ai bien compris les chapitres XXXV—XXXVI, ils montrent qu'on a pourtant eu le sentiment qu'une Niké formerait un supplément convenable à l'image du temple; sinon, les Lindiens n'auraient pas employé le don généreux de l'État rhodien à s'en procurer une. Il faut remarquer qu'on ne la donnait pas à la déesse en reconnaissance d'une victoire gagnée (l'inscription l'aurait dit alors), mais simplement comme un *χαριστήριον*.

Encore une inscription lindienne fait mention² de la dédication d'une Niké en or, qui n'aurait pourtant pas constitué un don indépendant, mais qui aurait appartenu à une statuette d'Athéna: [*εἰκόνα τῆς Ἀθηνᾶς ἔνοπλο(ν) σὺν χρ[υ]σέαι Νίκαι*]. Il s'agit évidemment ici d'un groupe statuaire qui se rattachait plus intimement à l'Athéna Parthénos que ne le faisait l'image du temple, suivant les observations que nous venons d'exposer. Même en risquant

¹ Leur nombre a probablement monté jusqu'à dix, comme l'a déjà supposé M. Foucart; chacune d'elle pesait environ deux talents. Dans les monuments écrits qui nous sont parvenus, ces figurines de Niké sont mentionnées pour la première fois dans une inscription datant de 435 avant J.-Chr. En 407 quelques-unes en furent mises en fusion, le pays ayant besoin d'argent pour mener la guerre. Vers 370 av. J.-Chr. 7 en faisaient défaut; il paraît que Lycourgue ait procuré de nouveau le nombre originel, à en juger par le récit dans Vitae X oratorum (Plutarchi Moralia ed. Bernardakis, t. 5, p. 171, 15 et p. 201, 4 et suiv.). Aristote (*Ἀθην. πολιτ.* 47, 1) en mentionnant les fonctions des trésoriers d'Athéna, nomme ces statuettes immédiatement après l'image du temple: *παραλαμβάνουσι δὲ τό τε ἄγαλμα τῆς Ἀθηνᾶς καὶ τὰς Νίκας καὶ τὸν ἄλλον κόσμον καὶ τὰ χρήματα ἐναντίον τῆς βουλῆς*. Voir FOU CART, Bull. de corr. hell. 1888, pp. 283—293.

² D'après les suppléments, évidemment justes, proposés par M. Hiller v. Gaertringen, Archäol.-epigr. Mittheil. XVIII (1895) p. 124, 12—13.

de donner trop de portée aux paroles de l'inscription, je serais incliné à penser qu'elles parlent en faveur de mes conclusions: si la statue du temple avait représenté la déesse en pleine armure, un habitant de Lindos n'aurait pas, je le crois, trouvé nécessaire d'ajouter le mot *ἔνοπλος* dans une inscription qui parle d'une statuette votive de la déesse; on l'aurait sous-entendu.

Ces indications marquent, je le crois, une limite au delà de laquelle nous n'avons pas actuellement les moyens d'avancer nos recherches sur l'apparence de la seconde image de culte. Qu'elle ne fût pas créée par un des grands maîtres de l'art, c'est une conjecture qui se recommande par le silence que garde la tradition à ce sujet. Et il ne faut pas s'en étonner quand on réfléchit sur les difficultés qui entouraient sa genèse: une ville, assez médiocre alors, mais ayant à maintenir des traditions d'ancienne grandeur, dut réinstaurer le temple incendié et y fournir une nouvelle image de culte, et l'honneur de la ville demandait qu'elle le fit à elle seule, sans que les autres Rhodiens prissent part à l'œuvre et eussent ainsi part à l'ancien sanctuaire lindien. Lindos pour les Lindiens, c'est la devise dès lors adoptée (voir I G XII 761). L'emploi qu'on faisait du don considérable de l'État rhodien se comprend pleinement, si l'on tient compte de ces circonstances; on n'en usait pas pour le temple ou pour l'image de culte elle-même, mais on en faisait un don spécial à la déesse. La forme de la statue, prenant toujours pour acquises les indications ci-dessus données, ne témoigne pas non plus d'une main de maître: une figure de femme debout, couverte de parures et qui, sans motif apparent, appuie la main gauche sur un bouclier. La figure elle-même ne nous renseigne pas sur la raison d'être de ce bouclier; le spectateur est supposé le savoir d'autre part.

Comment cette image a-t-elle traversé les siècles tourmentés qui précèdent le commencement de notre ère? Le

prestige et la sainteté du temple ont-ils pu protéger contre la rapine et la violence ses parures précieuses et la Niké d'or à ses côtés? Nous l'ignorons.

Le caractère principalement non-hellénique d'Athana Lindia n'a pas laissé son empreinte sur les deux images qu'a possédées la déesse pendant la longue durée de temps où se maintenait son culte. Toutes deux étaient essentiellement helléniques. La plus ancienne était une figure de femme assise, correspondant à l'idée de majesté et de dignité élevée que se faisait une époque reculée, et ornée des riches parures féminines de ces temps-là. La plus récente hérita de celles-ci — la déesse recouvra ses ornements après l'incendie; mais le personnage qui les portait était, sous tous les rapports, l'enfant d'un siècle tardif et de race moins pure que sa devancière. Malgré tous les anciens contrastes qui séparaient les Ioniens et les Doriens, la tenue, l'attirail et l'encadrement de la statue se réunissaient pour témoigner que la ville qui faisait la guerre la plus acharnée aux Doriens du continent, avait créé un nouvel idéal d'Athéna.

APPENDICE

I. Sur un appareil de culte particulier.

Des figurines en terre cuite d'une catégorie semblable à celles mentionnées plus haut (p. 46) et portant sur la tête le même appareil de culte, ont été mises à jour dans plusieurs endroits du monde grec, principalement en Chypre. En voici les exemples qui me sont connus.

Chypre.

1. OHNEFALSCH-RICHTER. Kypros, pl. 207 n° 4, texte p. 487 (= WINTER, Typen der figürlichen Terrakotten I, p. 158 n° 3 c), aujourd'hui dans l'Antiquarium de Berlin. Tête et buste d'une figurine trouvée à Larnaka. Hauteur 0^m11. Grande

ressemblance avec les figurines lindiennes. Sur le devant de l'appareil un relief, encadré d'une double ligne courbée et représentant une figure de femme vêtue.

2. FROEHNER, Collection J. Gréau, terres cuites (1891), n° 536 (fig.); aujourd'hui au Musée National de Copenhague (Coll. d'antiquités classiques n° 3724 b). L'appareil de culte seul conservé; hauteur 0^m05. Certains détails indiquent qu'il a fait partie d'une figurine comme les autres: la face de dessous a été raturée, à une époque relativement récente, pour effacer les inégalités de la fracture; à droite et à gauche, on voit les restes des doigts qui ont supporté l'objet. Sur le devant, un relief pareil à celui du n° 1; des deux côtés de l'image de la déesse quelques petits objets se dessinent vaguement. M. Froehner compare le relief aux images que portent quelques pièces de monnaie frappées par Élagabal et Uranius Antoninus et qui représentent la pierre d'Émésa.

3. HEUZEY, Figurines antiques de terre cuite du musée du Louvre, pl. 16 bis n° 3 (= WINTER, Typen I, p. 158 n° 3 b). Conservé: l'appareil avec la tête et les mains de la porteuse; hauteur 0^m07. L'image en relief diffère sensiblement de celle des figurines lindiennes. M. Heuzey, dans son Catalogue des terres cuites p. 195, désigne l'appareil comme «une sorte de corbeille ou de cage de rameaux entrelacés.»

4. WALTERS, Catalogue of terracottas in the British Museum, A 388 pl. 14 (= WINTER, Typen I, p. 158 n° 3 a). L'appareil (désigné par M. Walters comme une «cista») conservé, avec la tête de la porteuse; trouvé à Larnaka. Le relief, ici encore décidément différent de celui des figurines lindiennes, représente une figure de déesse, en mouvement vers le côté gauche.

Autres lieux de provenance.

5. WALTERS, Catalogue, C 69 (= WINTER, Typen I, p. 158 n° 1). La figurine entière conservée; hauteur 0^m122; trouvée

à Mélos. La reproduction que donne Walters ne montre pas de relief de déesse. M. Walters désigne l'objet qui surmonte la tête de la figurine comme un »*καροῦνα*».

6. WINTER, *Typen I*, p. 158, 2. La figurine entière conservée; la reproduction n'indique aucun relief. M. Winter cite deux exemplaires: à Karlsruhe, hauteur 0^m20, trouvé en Grèce; et à Athènes, hauteur 0^m22, trouvé à Kyréné.

L'objet que portent ces figurines est aussi représenté dans les peintures de quelques vases attiques.

Vases archaïques à figures rouges.

7. Aiguière, aujourd'hui à Berlin, trouvée à Chiusi; FURTWÄNGLER, *Beschreibung der Vasensammlung II*, n° 2189; plusieurs reproductions, la meilleure dans le *Festschrift für Otto Benndorff* (1898), p. 188, comp. p. 319. Procession de trois femmes dont la seconde porte l'appareil sur la tête, de la même manière que les statuettes de terre cuite mentionnées plus haut.

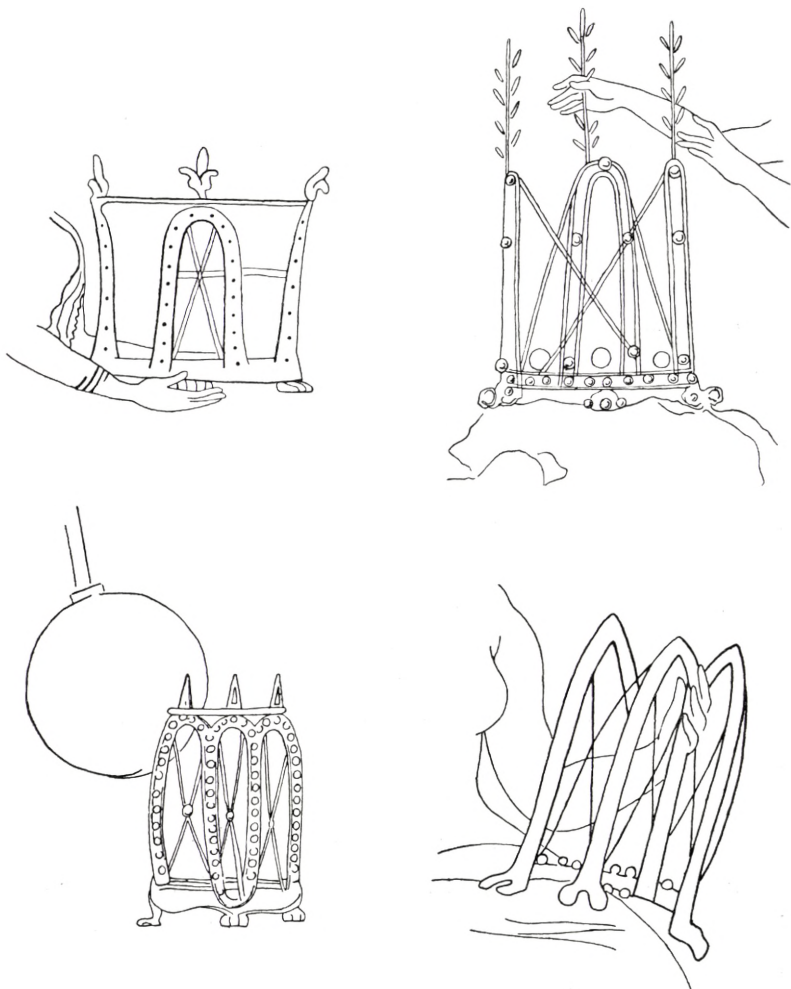
8. Amphore à Palerme, trouvée à Géla. Publiée par HEYDEMANN, *Archäologische Zeitung XXIX* (1871), p. 53, pl. 45, d'où notre fig. 14 ci-contre. Niké en vol s'approche d'un autel où brûle un feu; la déesse porte l'appareil dans sa main.

Vases des V^e—IV^e siècles avant J.-Chr.

9. Aryballe, trouvé à Athènes (sur le Mouséion); v. Stackelberg, *Gräber der Hellenen*, pl. 29, d'où est tirée notre fig. 15. Aphrodité est assise sur un rocher, entourée d'un groupe de divinités inférieures. L'appareil est placé sur le rocher à côté d'Aphrodité, Peitho est en train de l'orner de trois branches de myrtes qu'elle fixe sur le haut de ses trois arcs.

10. Coupe large à couvercle, pour des objets de toilette, trouvée à Pantikapaïon, reproduite par FURTWÄNGLER et

REICHHOLD, *Griechische Vasenmalerei* pl. 68 (texte II, p. 38) et *Compte rendu de la commission archéologique pour 1860*, pl. 1; la fig. 16 ci-dessous est reproduite d'après Furtwängler



Figg. 14—17. Brûle-parfum, d'après les peintures de vases nos 8—11.

et Reichhold. — La peinture représente des préparatifs de noces. L'appareil est placé sur le sol devant la mariée; derrière celle-ci un thymiaterion en guise de pendant.

11. Vase de haute forme, à deux anses et à couvercle (un „stamnos“), reproduit par DUMONT-CHAPLAIN, *Les céramiques de la Grèce propre I*, pl. 38—39; d'où la fig. 17 ci-contre. Aphrodité, entourée de divinités servantes et d'Érotés, est assise tenant sur les genoux l'appareil.

Enfin ce même appareil se rencontre sur un bas-relief votif.

12. Relief, IV^e siècle av. J.-Chr., trouvé à Olbia, reproduit par OUVAROFF, *Recherches sur les antiquités de la Russie méridionale* (1855), pl. 13 (texte, p. 58). Sacrifice offert à un héros assis; devant la procession des sacrifiants une femme debout porte l'appareil sur la tête.

La série de monuments que je viens d'alléguer et à laquelle on pourrait ajouter sans doute encore d'autres exemples, s'échelonne sur plus de deux cents ans. Elle fait voir que l'appareil en question était répandu, pendant les 5^e—4^e siècles, dans l'Orient grec et dans la Grèce propre; un exemple provient de Kyréné. Je ne saurais dire si c'est par hasard que l'Italie et la Sicile ne sont par représentées dans la série.

Quant à la forme, les figurines en terre cuite pourraient faire croire qu'il s'agit d'un récipient clos. Les peintures de vases démontrent pourtant clairement que tel n'est pas le cas: l'appareil se compose d'arcs ajourés et de bâtonnets croisés, montés soit sur une base solide soit sur un anneau horizontal supporté par trois petits pieds à forme de pattes de lion. Évidemment tout cela était en bronze: dans une peinture de vase [11] le métal est indiqué par la dorure, dans d'autres cas [8, 10] les arcs sont décorés de bossettes en repoussé qui rappellent également les procédés de la métallurgie. Les arcs sont au nombre de trois. Ils paraissent réunis avec la partie inférieure de manières un peu différentes. En haut, ils se prolongent quelquefois en pointe ou sont surmontés d'accessoires ornementaux imitant une fleur [8]. Les bâ-

tonnets croisés occupent soit les espaces encadrés par les arcs soit les espaces intermédiaires. A en juger par les terres cuites, on a pu, du moins dans la partie orientale du monde grec (Rhodes, Chypre), appliquer sur l'un des arcs une petite plaque avec un bas-relief en répoussé.

L'ensemble présente une certaine ressemblance avec le châssis d'un trépied et quant à sa forme, l'appareil en question paraît avoir subi l'influence de ce meuble bien connu. Il est pourtant parfaitement établi qu'il n'a pas servi de support: autrement l'objet qu'il devait supporter ne ferait pas toujours défaut dans les représentations figurées. Les peintures de vases font voir qu'il s'agit d'un objet utilisé soit dans le culte public soit dans les fêtes de la vie privée. Nous avons signalé plus haut que dans un cas [10] il figure comme pendant du brûle-parfum ordinaire (thymiatérion). Aussi, Furtwängler a prononcé, à propos de ce vase, l'hypothèse très vraisemblable que l'appareil ait rempli une fonction analogue („es scheint eine Art Kohlenbecken zum Räuchern“). On pourrait alléguer, en faveur de cette manière de voir, la peinture qui représente Niké en vol, portant l'objet en question vers le feu flamboyant d'un autel [8]. Les scènes de culte où il apparaît se rattachent à la vénération des divinités féminines, et on le voit constamment supporté par de jeunes filles, même dans le seul cas où il s'agit de l'adoration d'un être mâle [12].

Les terres cuites de Chypre [1—4] et de Lindos (v. plus haut p. 46) nous font voir des femmes qui ont pris part au culte des déesses locales, de même façon que les arrhéphores, hydrophores, kanéphores, etc. (cf. le vase de Chiusi [7] où une porteuse semblable occupe sa place dans une procession de fête). Il faut voir, par conséquent, dans le bas-relief qui décore le devant du brûle-parfum qu'elles portent sur la tête non pas une femme quelconque, mais la déesse vénérée ou plus exactement l'image de culte de cette déesse.

II. Ἱερά.

Certains savants contemporains, s'appuyant principalement sur un passage chez Platon (Nomoi 782 c) ont voulu conclure que les Ἱερά aient possédé une sainteté spéciale¹. Cette conclusion me semble erronée: il est évident que dans chaque sanctuaire les rites fixés par la tradition étaient les bons, donc tous également sacrés en eux-mêmes. Le passage de Platon porte: *Τὸ δὲ μὴν θύειν ἀνθρώπους ἀλλήλους ἔτι καὶ νῦν παραμένον ὁρῶμεν πολλοῖς· καὶ τοῦναντίον ἀκούομεν ἐν ἄλλοις, ὅτε οὐδὲ βοὸς ἐτολμῶμεν γεύεσθαι θύματά τε οὐκ ἦν τοῖς θεοῖσι ζῶα, πέλανοι δὲ καὶ μέλιτι καρποὶ δεδουμένοι καὶ τοιαῦτα ἄλλα ἀγνά θύματα, σαρκῶν δ'ἀπέιχοντο ὡς οὐχ ὕσιον ὄν ἐσθίειν οὐδὲ τοὺς τῶν θεῶν βωμοὺς αἵματι μιαίνειν κτλ.* Le contexte fait comprendre qu'il ne faut pas traduire ici ἀγνά θύματα par "de saints sacrifiés," mais par "des sacrifices purs, immaculés," c'est-à-dire non souillés par le versement du sang d'un être vivant.

Les deux rites (la déposition de gâteaux, de grains, de fruits, etc. sur une table à offrande et le sacrifice d'une victime) sont d'une haute antiquité, c'est-à-dire ils remontent à la période de la civilisation mycénienne. Pour le sacrifice, le second en âge de ces deux coutumes, il suffit de renvoyer au sarcophage de H. Triada, aux couches de cendres dans le sanctuaire de Petsofá et ailleurs. La simple offrande de divers comestibles est attestée par les tables à offrande découvertes dans plusieurs sanctuaires crétois et par les appareils compliqués auxquels on donne ordinairement le nom de kernoi. L'un et l'autre rite remontent au Minoen moyen, sinon plus haut.

Lorsque les Grecs immigrés occupèrent le territoire de l'ancienne civilisation mycénienne, la sainteté des endroits de culte se perpétuait dans beaucoup de cas. Certains tombeaux auprès desquels s'était pratiquée la vénération des

¹ Voir plus haut, p. 34 note 2.

défunts se transformaient en héros helléniques: l'exemple le plus connu est fourni par la tombe à coupole de Ménidi. Des temples grecs se superposaient non rarement aux palais des rois mycéniens, qui avaient été les sièges d'un culte préhistorique. Nous voyons le même fait se répéter vers la fin du paganisme: les églises chrétiennes ont souvent pris la place des sanctuaires helléniques. Rien de plus commun que cette conservation des lieux sacrés. Mais comme les chrétiens ont remplacé les divinités grecques par la vierge ou par les saints, de même les dieux grecs avaient pris, à leur tour, la place des divinités encore peu connues des Mycéniens. Dans l'un et l'autre cas ce sont les personnes divines qui ont changé et souvent aussi les rites tandis que l'endroit du culte restait le même. Telle divinité hellénique qui avait occupé un sanctuaire mycénien ne se contentait pas des rites locaux transmis de génération en génération. Nous entrevoyons dans certains cas les problèmes que soulevait cet état des choses et dont la solution s'est pratiquée sans doute de manières différentes. Quant à Lindos j'ai exposé dans le texte¹ comment les *ἄπυρα ἱερά* dûs à l'ancienne déesse locale (Lindia) se maintenaient comme le rite officiel du sanctuaire de l'Acropole, tandis que les sacrifices demandés par la nouvelle venue (Athana) prenaient place au dehors de ce sanctuaire et affectaient la forme d'un culte pratiqué par des associations religieuses.

Une analogie remarquable est fournie par le culte de Zeus Polieus localisé sur l'acropole d'Athènes. Ce culte s'attachait à un autel où l'on n'apportait originellement que des *ἄπυρα ἱερά*. Mais après l'occupation grecque ce rite fut supplanté par le sacrifice d'un taureau. Dans ce cas-ci l'immolation eut effectivement lieu auprès de l'autel original, mais le souvenir de l'ancien culte se maintint dans les étranges rites des Dipolia: le taureau tué, le prêtre qui avait

¹ Voir plus haut, pp. 11 sqq.

ensanglanté l'endroit sacré devait s'enfuir et le sacrifice était suivi d'un procès devant le tribunal du Prytanéion. Le problème cultuel était exactement le même qu'à Lindos, mais il fut résous d'une manière différente. La transformation des rites a laissé dans l'un et l'autre cas un souvenir dans le langage: elle était assez importante pour donner leur nom aux fêtes en question: *βουκόπια* (Lindos) — *βουφόνια* (Athènes). Les Grecs ont immolé des bœufs en bien d'autres endroits, mais ils n'ont pas employé le nom de buphonia pour tous les sacrifices de ce genre.¹

¹ Les matériaux pour étudier les questions traitées sont réunis ou cités dans les articles *ἄπορα*, Bukopia, Buphonia de l'encyclopédie de Pauly-Wissowa; sur les buphonia voir aussi Stengel, Griechische Opferbräuche pp. 203—221.

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.

Historisk-filologiske Meddelelser. **I**, 3.

CONTES PERSANS
EN LANGUE POPULAIRE

PUBLIÉS AVEC UNE TRADUCTION ET DES NOTES

PAR

ARTHUR CHRISTENSEN



KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL

BLANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1918

INTRODUCTION

Pendant mon séjour à Téhéran en 1914, je fis la connaissance d'un Sayyid qui, ne voulant pas, par principe, profiter de la pension d'État à laquelle avait droit chaque membre de la famille du prophète, gagnait sa vie en enseignant la langue persane aux étrangers. Son nom est Sayyid Faïzullāh Adīb et son nom de guerre Sayyid Mu'allim. Comme c'est de lui que je tiens la collection de contes et d'anecdotes que je reproduis ici, il n'est peut-être hors de propos de donner d'avance quelques notices sur la personnalité de ce Persan.

Le Sayyid Mu'allim était originaire de Mechhed, où il avait reçu l'instruction théologique. Sa famille n'avait pas de fortune. A l'âge de 18 ou 19 ans il avait commencé de courir le monde. Par suite d'une querelle avec son père, il avait quitté la maison paternelle, n'ayant sur lui que la somme de 4 tūmāns 2 qrāns et sa table de géomancie (raml). Il erra à l'aventure de ville en ville, vivant tantôt en opulence, partageant un festin de noce après avoir exécuté les rites du mariage, tantôt au jour le jour en disant la bonne aventure aux gens ou en retrouvant, par ses connaissances de la géomancie, des objets volés. Après une absence de quelques mois, il retourna à Mechhed à la maison de son père avec une caravane, ayant dans sa poche 14 tūmāns qu'il avait gagnés par son raml. Plus tard, il recommença sa vie errante, parcourant la Perse dans toutes les directions et essayant comme Hadji Baba les métiers les plus hétéro-

gènes. Il avait même visité le Turkestan russe, ayant choisi, pour venir de Téhéran à Mechhed, la route la plus rapide par Enzeli, Krasnovodsk et Askhabad. Le bateau à vapeur, le chemin de fer, les villes russes du Turkestan, c'était presque l'Europe, et l'Europe fut pour lui la terre promise. Son plus grand désir était de trouver une occasion pour faire un voyage en Europe. Il était absolument convaincu de la supériorité de l'Europe et des Européens sur sa pauvre patrie et ses pauvres compatriotes. Aucun sentiment religieux ne l'empêchait d'admirer les sciences, les arts et la technique des Européens qu'il considérait comme supérieurs aux Orientaux même quant à la morale. Il était franchement irreligieux et adorateur de la raison. Mais à son respect pour l'Occident se mêlait une certaine dose de l'ancienne sagesse orientale: il n'attachait que peu d'importance à l'argent et aux commodités de la vie, bien qu'il sût goûter un bon repas et un verre de vin. Je garde le souvenir du Sayyid Mu'allim comme d'un homme désintéressé, toujours prêt à servir les Européens auxquels il s'était attaché, même au dépens de ses compatriotes.

Pour m'exercer dans l'usage de la langue persane parlée, j'avais engagé le Sayyid Mu'allim à venir tous les jours me donner une leçon de conversation. Au cours de ces heures de conversation, j'observais qu'il possédait un fonds inépuisable d'historiettes et d'anecdotes, qu'il savait raconter avec une gaieté assez fine et absolument sans prétentions littéraires. Je formai alors le dessein de mettre sur le papier ces historiettes d'après sa dictée, sans rien changer dans la forme, et d'augmenter ainsi d'une petite collection de textes faciles et caractéristiques le peu de matériaux qui existent pour l'étude de la langue persane de tous les jours. Pour aider sa mémoire, je commençai par lui raconter une ou deux anecdotes que j'avais préparées d'avance en mettant à contribution toutes les petites histoires qui étaient restées dans

ma mémoire; alors une situation ou un mot lui rappelait une des histoires qu'il connaissait, et il se mettait à raconter.

Il avait, me dit-il, recueilli ses histoires par voie orale. Pendant ses longs voyages en caravane, il les avait entendu raconter par ces compagnons. Quelques-unes, cependant, se retrouvent dans des collections d'anecdotes modernes comme le *Riḡāz-el-ḥikāyāt*, les *Laṭāif u ẓarāif* ou les *Ḥikāyāt u lāṭāif*. Souvent, le Sayyid Mu'allim recommandait lui-même une de ses histoires en disant: »Ce conte-ci ne se trouve dans aucun livre imprimé.« J'aurais désiré entendre aussi des contes de fée de la bouche du Sayyid Mu'allim. Il me disait qu'il en savait beaucoup, mais de tels produits de l'imagination populaire ne l'intéressaient évidemment pas beaucoup — il avait en aversion tout ce qui sentait la superstition —, et il continua à ajourner les contes de fée jusqu'à ce que notre commerce prit fin: le Sayyid Mu'allim s'établit dans la caserne des cosaques au dehors de la ville pour se vouer entièrement à l'enseignement des officiers russes.

En lisant les historiettes du Sayyid Mu'allim on reconnaîtra bien des motifs connus, de ces motifs ambulants qui existent dans les livres d'histoires et dans les contes populaires de maint peuple d'orient et d'occident. D'où viennent ces motifs? La question de l'origine et de la propagation des motifs de contes est très difficile à aborder. Il n'est pas possible de séparer la tradition orale de la tradition littéraire: La plupart des motifs ambulants se trouvent dans telle ou telle collection d'histoires, et si nous mettons par écrits quelque conte que nous avons recueilli par voie orale, nous ignorons, dans la plupart des cas, si, en remontant la chaîne de la tradition orale, nous ne rencontrerions pas quelque part la tradition littéraire. Les deux traditions s'entrecroisent.

M. J. BÉDIER a fait, en son temps¹, la critique de la théorie »orientale« ou »indienne« quant à l'origine des motifs

¹ J. BÉDIER, Les Fabliaux. Paris 1893.

de fables, de contes et de nouvelles. Il a maintenu, que cette théorie est fautive quand elle attribue à l'Inde un rôle prépondérant, quand elle l'appelle «le réservoir, la source, la matrice, le foyer, la patrie des contes.»¹ Les peuples de l'Inde, auraient-ils parmi tous les peuples du monde le privilège de l'imagination? Sinon, si d'autres peuples sont également capables de créer des motifs de contes et de fables, pourquoi ces motifs-ci ne se propageraient-ils pas au dehors des frontières de la nation créatrice? Les Indiens ont commencé de bonne heure de fixer par écrit leur contes de toutes espèces. Il en existe de nos jours de nombreuses collections dans les langues de l'Inde, et nous pouvons suivre leurs routes et constater, comment beaucoup des ces collections ont été traduites de langue en langue et se sont propagées ainsi par voie littéraire, dans les pays de l'occident, dans le nord et l'est de l'Asie etc., tandis que les matériaux dont nous disposons quant à la migration des motifs de provenance non-indienne sont assez pauvres. Voilà ce qui explique la vogue de la théorie «indienne». Cependant M. ØSTRUP a démontré² que les Ottomans ont emprunté beaucoup de leurs contes populaires à leurs voisins magyars et slaves, et que ces contes-ci passent des Turcs aux Arabes. Parmi les contes du Sayyid Mu'allim qui renferment des motifs ambulants, on en trouvera aussi quelques-uns qui ont, selon toute probabilité, une origine européenne.³

Bref, un motif de conte peut naître n'importe où, et s'il possède les qualités qui rendent un motif populaire, il se propage de peuple en peuple en suivant les routes ordinaires de communication. BÉDIER appuie avec raison sur le fait, que les motifs ambulants sont, en général, tellement universels, tellement libres, en leur substance, de toute dépendance d'un

¹ Introd. p. XVI.

² Dania, IX, p. 82.

³ Voir les notes des nos 18 et 19.

milieu historique quelconque, que, dans la plupart des cas, il serait inutile d'en rechercher l'origine. Pour BÉDIER, l'intérêt des contes populaires est dans la localisation spéciale de chaque version, dans les tableaux de la vie populaire d'une époque de l'histoire humaine qu'elle donne. « Les mêmes contes à rire indifférents sous leur forme organique, immuable, commune à Rutebeuf, aux Mille et une Nuits, à Chaucer, à Boccace, deviennent des témoins précieux, chez Rutebeuf, des mœurs du XIII^e siècle français; dans les Mille et une Nuits, de l'imagination arabe; chez Chaucer, du XIV^e siècle anglais; chez Boccace, de la première renaissance italienne. »

Cela est vrai pour les contes tout faits. Mais les motifs qui forment la substance des contes, les motifs nus, détachés de tous les accessoires qui font leur intérêt historique, ont leur intérêt à eux, un intérêt psychologique: ils nous fournissent les matériaux pour étudier les voies et les limites de l'imagination poétique, la genèse de l'épopée.

Les contes du Sayyid Mu'allim sont intéressants comme de petits tableaux de la vie et des mœurs persanes. Les situations et le milieu sont bien persans, et l'esprit des historiettes ne l'est pas moins. Voilà les cadis tantôt vénaux et méchants, tantôt sagaces et justes, les médecins ingénieux et quelque peu charlatans, les maîtres d'école sots, les Kurdes fourbes et rustres, les parasites impudents. Voilà des scènes de la vie des pauvres, qui se soumettent à toutes sortes de privations pour faire fête une fois de l'année et manger du pilau, en prenant soin que tout le monde sache, qu'ils ont, ce soir-là, de la viande sur la table. Voilà le pauvre diable qui, pour n'avoir pu payer le repas pris chez un traiteur, est mené par les rues du bazar, placé à l'inverse sur un âne, dans un cortège ridicule et suivi des badauds. Les historiettes sont empreintes d'un esprit bouffon et moqueur qui, tout en gardant son caractère oriental particulier, rappelle celui des

contes européens du moyen âge, des fabliaux et des romans picaresques. Comme ceux-ci, nos historiettes sont quelquefois d'une obscénité assez grossière.

D'après les sujets, on pourra classer ainsi les contes du Sayyid :

Propos ou réponses spirituels ou facétieux, nos 2, 5, 7, 8, 10, 11, 18, 20, 21, 22, 25, 26, 28, 32, 35, 38, 40, 42, 43, 44, 45, 52.

Sottises, nos 12, 15, 23, 24, 30, 31, 33, 34, 36, 37, 41, 49, 50, 54.

Histoires de fourbes et de trompeurs, nos 1, 6, 9, 11, 17, 19, 27, 29, 46, 47, 53.

Fables d'animaux, nos 4, 39.

Mensonges extravagants (à la façon de Münchhausen), n° 16.

Ruses de femme, n° 48.

Songes, n° 51.

Legendes étiologiques, n° 3.

Satires contre les habitants de certaines contrées, nos 6, 11, 12, 13, 33, 34.

Esprit, sottise, fourberie, voilà les sujets principaux des contes populaires orientaux. Dans le personnage populaire que les Arabes nomment *Juħa*, les Persans *Jūħī*¹, et que les Turcs ont identifié avec le Khodja *Naħr-ed-dīn*, toutes les trois qualités sont réunies. En Perse, ce *Jūħī*, le héros de plusieurs anecdotes racontées dans le fameux *Matnavī* de Jalāl-ed-dīn Rūmī, est une figure qui s'efface, mais beaucoup des réparties pleines de sel, des fourberies et des sottises que les Arabes et les Turcs attribuent à *Juħa* et au Khodja *Naħr-ed-dīn*, sont racontées par les conteurs persans. On en trouvera quelques-unes dans la collection présente.

La sottise est un thème favori dans presque toutes les littératures populaires. Dans l'Inde les sottises sont très en vogue; on trouve par exemple une collection de sottises

¹ Écrit fautivement *Jūħī*.

dans le *Kathāsaritsagara*.¹ De l'Inde, des histoires de sots ont passé en Chine avec les collections de contes et de fables bouddhiques.² Je ne fais que rappeler les contes allemands des »Schildbürger« et les sottises des Molbos au Danemark et des habitants de Sainte Dode en Gascogne. Les Grecs de l'antiquité savaient déjà racontés de la sottise des Abdérites. Pour les Persans, les représentants de la sottise pour ainsi dire épique sont les habitants du Māzāndārān et de la ville de Ḥoms en Syrie (Émèse).

Les contes du Sayyid Mu'allim ont en outre un intérêt linguistique. Ils sont racontés, je l'ai déjà remarqué, dans la langue de tous les jours sans finesses artistiques et littéraires. Or, il existe assez peu de matériaux pour l'étude de la langue persane vulgaire. La vraie littérature moderne, celle qui compte dans l'opinion des littérateurs et des critiques persans, suit toujours les modèles classiques, tant pour la forme que pour les sujets, qui, généralement, sont très éloignés de la vie réelle et des phénomènes de tous les jours. Les livres populaires, qui se vendent dans les bazars en des éditions lithographiées souvent mal lisibles et pleines de fautes, traitent quelquefois, il est vrai, des sujets qui, pour fantastiques qu'ils soient, permettent aux auteurs de peindre des scènes de la vie quotidienne, mais le style, malgré quelques concessions à la langue vulgaire, est toujours à demi littéraire. C'est le chah Naṣir-ed-dīn (1848—96) qui, dans ses journaux de voyage, a créé, le premier, une œuvre littéraire en langue vulgaire; mais une certaine monotonie dans ses descriptions et le fait qu'il a vécu dans des cercles sociaux exclusifs diminue en quelque mesure la valeur de ses jour-

¹ SÖREN SÖRENSEN en a donné des extraits en danois dans son mémoire »Indiske Eventyr og Molbohistorier«, Indbydelsesskrift til Herlufsholms lærde Skole 1878.

² Voir STAN. JULIEN, Les Avadānas, I—III (Paris 1859) passim; CHAVANNES, Cinq cent contes et apologues tirés du Tripiṭaka chinois, II, p. 153 sqq.

naux de voyage comme matériaux d'instruction pour l'étudiant. Outre les journaux de voyage du chah, et à part les dialogues donnés par NICOLAS, GUYARD, WAHRMUND, ROSEN et CLAIR-TISDALL¹, on ne trouve guère d'autres textes persans vulgaires que les comédies de Mīrzā Muḥammād Jā'far Qarājādāghī qui sont traduites de l'original āzārbāijānī de Mīrzā Fetḥ 'Alī Āẓūndzādā.² M. CLAIR TISDALL, dans son *Modern Persian Conversation Grammar*, a publié une partie des *Ṣad Hikāyāt*, collection d'historiettes persanes, qu'il a fait revoir et adapter à la langue vulgaire par un Mīrzā Asadullāh; mais si le Mīrzā a remplacé des mots obsolètes par des vocables plus modernes, la structure de la langue est restée essentiellement classique.

La langue des journaux est un mélange curieux de langue littéraire et de langue populaire. Dans les « faits divers » et les notices écrites sans prétentions littéraires, on trouve le pluriel en *-hā* pour les mots désignant des êtres vivants, le nombre *yāk* employé comme un article indéfini; on trouve des prépositions qui appartiennent à la langue parlée etc. Mais les articles de fond, qui n'échappent pas non plus à l'influence de la langue vulgaire, imitent pourtant jusqu'à un certain point le style littéraire, par les longues périodes, par un emploi abondant de mots abstraits de provenance arabe, par la citation de vers, etc. Du reste, les journaux jouent un rôle important en enrichissant la langue d'une quantité

¹ NICOLAS, Dialogues persans-français, 2^e éd., Paris 1869. — GUYARD, Manuel de la langue persane vulgaire, Paris 1880. — WAHRMUND, Persische Grammatik, Giessen 1889. — F. ROSEN, Sprechen Sie Persisch? Lpz. 1890; *Modern Persian Colloquial Grammar*, London 1898. — ST. CLAIR TISDALL, *Modern Persian Conversation Grammar*, London 1902.

² *The Vazir of Lankurān*, by HAGGARD and LE STRANGE, London 1882. — BARBIER DE MEYNARD et S. GUYARD, *Trois comédies. trad. du dialecte turc azéri en persan par Mirza Dja'far et publiées avec glossaire et des notes.* Paris 1886.

de néologismes et de mots d'emprunt tirés des langues européennes, surtout du français.

Tout compris, le nombre des textes dont dispose celui qui désire se familiariser avec la langue persane vulgaire n'est pas grand. Aussi je me flatte de l'espoir, que les anecdotes et les historiettes du Sayyid Mu'allim, racontées dans une langue vulgaire assez pure, pourront avoir une mission toute pratique.

Les particularités les plus saillantes des textes du Sayyid, en comparaison avec la langue classique sont les suivantes¹:

L'emploi pléonastique du pronom personnel: من پول ندارم من خیال کردم که... « je n'ai pas d'argent, j'ai cru que... » (n° 6, l. 10); « من خیال کردم که تو کور هستی », « je croyais que tu étais aveugle » (n° 10, l. 5—6).

Le pronom personnel suffixe est employé parfois là où la langue classique exigerait le pronom réfléchi يك روز : خود . با پسرش رفت « un jour il alla avec son fils » (n° 24, l. 2); پسرش « le fils demanda à son père » (ibid. l. 5—6).

L'emploi de که, alterne avec celui de از devant le second terme de comparaison après un comparatif: سفیدی چشم هر کس بیشتر است که سیاهیش « le blanc de l'œil de tout le monde est plus grand que le noir » (n° 2, l. 9).

Le démonstratif ān (à prononcer un) est employé parfois presque comme un article défini: در جلو آن خر که آن کرد . سوار شده بود... « devant l'âne sur lequel ce kurde était assis » (n° 6, l. 16); این مرد فقیر با آن در بر روی آن زن

¹ Je ne mentionne qu'en passant les particularités déjà enregistrées dans les grammaires modernes de Rosen et de St. Clair-Tisdall et dans les observations grammaticales des éditeurs des trois comédies du Mirzā Muḥammād Jāfar, tels le pluriel en -hā employé pour des êtres vivants, l'emploi du nombre yāk comme article indéfini, celui de nā au lieu de mā devant un impératif prohibitif, l'usage de désigner le lieu de l'action sans aide de prépositions (dār-i dukkān istād, « il était debout à la porte de la boutique ») et les formes bā-ō, bā-in, bā-un, au lieu de bād-ō, bād-in, bād-ān.

آبسته افتادند, «cet homme pauvre tomba avec la tête à la tête de la femme enceinte» (n° 19, l. 27).

Comme présent du verbe «être», *hāstām* est généralement employé, même là où «je suis» etc. est tout simplement la copule: مهمان شما هستم, «je suis votre hôte» (n° 6, l. 10), خیلی خوشبخت هستم, «je suis très heureux» (n° 9, l. 24); مگر تو دیوانه هستی, «est-tu fou?» (n° 11, l. 4); ou fait partie d'un verbe composé: بر الاغ سوار هستم, «je monte un âne» (n° 6, l. 23—24). On emploie de la même manière *nīstām*: من کور نیستم, «je ne suis pas aveugle» (n° 10, l. 6).

Le verbe, qui, dans la langue classique, a normalement sa place à la fin de la phrase, est souvent placé plus près du sujet. Il est placé presque régulièrement devant une proposition avec son régime: يك زن آمد پیش پیغمبر, «une femme vint au prophète» (n° 2, l. 1); رفت نزدیک رفیق خود, «il s'approcha de son ami» (n° 6, l. 20); اورا برد بدکان يك, «il le porta a un marchand d'oiseaux» (n° 8, l. 1); مرغ فروش, «donne-moi la poule» (n° 4, l. 6); devant un adverbe: آمد بیرون, «il sortit» (n° 6, l. 8); devant le régime direct: گرفت گریبان آن مرد, «il saisit le collet de cet homme» (n° 19, l. 7—8); ... در هر ماه باو میدادم پنج من نان, «chaque mois je lui donnais cinq *mān* de pain» (n° 18, l. 10); devant le second terme de comparaison: سفیدی چشم شوهر شما بیشتر شده است از سیاهیش, «le blanc de l'œil de votre mari est devenu plus grand que le noir» (n° 2, l. 3—4).

Après un verbe de sensation, on trouve parfois une proposition complétive sans la conjonction *kih*: دید در دکان آشپزی پلوهها خورشها . . . چیده بودند, «il vit, que dans la boutique du cuisinier des pilaus, des ragoûts . . . étaient étalés» (n° 6, l. 1—3); دید بُزرا دزدیده اند, «il s'aperçut, qu'on avait volé la chèvre» (n° 9, l. 12).

Une certaine quantité de mots et de locations qu'on rencontre constamment dans les contes du Sayyid Mu'allim, ne se

trouvent pas, ou rarement, dans la langue classique, tels خیلی, « beaucoup, très », مُفت, « gratuitement », نخیر (نه خیر), « non », شروع کردن, « commencer », جستن کردن, « sauter » (au lieu de جستن), et les adverbes et conjonctions formés à l'aide du mot وقت: آن وقت, « puis, ensuite », وقتی که, 1. « lorsque, au moment que », 2. « comme, vu que », هر وقت که, 1. « chaque fois que », 2. « aussitôt que ».¹

Comme exemple des constructions plus décousues qui appartiennent à la langue parlée, on pourra citer la phrase : وقتی که فنجان قهوه باو دادند تاشق که در قهوه بود وقتی که آن تاشق گرفت دید که ... « quand on lui avait apporté une tasse de café, la petite cuillère qui était dans le café, lorsqu'il prit cette cuillère, il vit que ... » (n° 5, l. 1—3). On trouve le verbe mis au singulier après un sujet au pluriel dans ces phrases-ci : چون دیوارهای کاروانسرا محکم است, « comme les murs du caravanseraï sont solides » (n° 47, l. 9—10); این برنهای که در خانهای من هست, « ces masses de neige qui sont dans mes maisons » (n° 17, l. 17, cf. l. 23—24). Le pluriel arabe جواهر est employé comme un singulier (n° 52, l. 32).

¹ La plupart de ces mots et locutions sont employés dans les journaux de voyage du chah, dans les comédies de Mirza Muḥammād Jā'far et dans les journaux, où, du reste, on trouvera également des exemples de l'une ou de l'autre des particularités susnommées.

TEXTES

1.

یک نفر فرنگی در ایران ده گوسفند بنوکر ایرانی خودش
دان که از برای دوستش ببرد نوکر یک گوسفند برای خودش گرفت
و نه دیگر پیش دوست آقای خود برد با آن کاغذ که در او نوشته
بود که ده گوسفند برای شما فرستادم از نوکر من بگیر آن
شخص فرنگی کاغذ را خواند دید ده گوسفند نوشته است
گوسفند شمرده دید نه گوسفند است گفت بنوکر که گوسفندها
باید که ده تا باشند چرا نه هستند یکی دیگر کو گفت چه
عرض کنم هرچه هست همین است گفت آخر در کاغذ ده گوسفند
نوشته است و تو نه گوسفند آورده گفت چه عرض کنم آقا این
تقصیر من نیست که در کاغذ ده نوشته است و من نه آورده‌ام
آقا خیال کرد که این نوکر شاید نمیداند که نه چند تاست
ده چند تاست ده نفر از نوکرهای خود صدا کرد گفت بان نوکر
که گوسفند آورده بود این نوکرهای من بشمار شمرده و گفت
اینها ده نفر هستند بعد بنوکرها گفت هر کدام یک گوسفند
بگیرید آنها هر کدام یک گوسفند گرفتند اما از برای ده گوسفند
نبود آقا بان نوکر گفت که حالا میبینی که این نه نفر هر کدام

يك گوسفند دارند اما آدم دم هيچ گوسفند ندارد نوكر گفت
چه عرض كنم آقا اين تقصير من نيست آن نه نفر زرنك بودند
هر يك يك گوسفند گرفتند اين يك تنبل بود نتوانست بگيرد
تقصير من چه هست

2.

پيغمبر ما خيلي شوخي ميكرد يك روز يك زن آمد پيش
پيغمبر چون شوهر او بسفر بود پرسيد كه ايا شوهر من سلامت
است يا نه پيغمبر گفت كه سفيدى چشم شوهر شما بيشتر
شده است از سياهيش اين زن بيچاره خيال كرد كه چشم شوهر
او كور شده است هميشه گريه ميكرد كه چشم شوهر من ناخوش
شده است تا وقتي كه شوهر او از سفر آمد زن گفت كه من شنیده
ام كه چشم تو ناخوش شده است پيغمبر گفت كه سفيدى چشم
تو بيشتر شده است از سياهيش مرد گفت كه پيغمبر راست گفت
سفيدى چشم هر كس بيشتر است كه سياهيش

3.

يك تاجر بوده است در شيراز از تاجرهای ديگر مال تجارت
پيش او خيلي بوده است يك شب مغازه او آتش ميكيرد آنوقت
خبردار ميشود مردم جمع ميشوند و آتش خاموش ميكند تاجر
ميروند ميخوايد در تخت خواب خيال ميكند با خودش كه بهتر
اين است كه فردا من بگويم كه تمام مالها و تجارتهاى مردم
سوخته است آنوقت هيچ كس نتواند از من پول بگيرد آنوقت
ميگويد كه اين خيال خوب نيست زود بر ميخيزد ميروند در

پشت بام خانه میگوید که آتش گرفت خانه من آتش گرفت
 بیایید مردم همه جمع شدند وقتی که مردم جمع شدند گفت
 که ای مردم مال شما هیچ نسوخته است مال خودم سوخته است
 فردا بیایید همه مالتان از من بگیرید میروم آسوده میخوابد
 حالا پانصد سال است که اسم آن خانواده آتشی است

4.

يك پير زن يك مرغ داشت يك شب يك شغال مرغ او گرفت
 بدنندان و فرار كرد پير زن فریاد میکرد که شغال يك مرغ که
 وزن او يك من بود از من برد يك روباه رسید بشغال شغال گفت
 ای روباه ایا میشنوی که این پیر زن چطور دروغ میگوید مرغ
 او ده سیر گوشت ندارد میگوید مرغ من يك من گوشت دارد
 روباه گفت مرغ بده بمن که من وزن بکنم شاید پیرزن راست
 میگوید شغال مرغ باو داد روباه مرغ گرفت بدنندان و گفت يك
 من قبول دارم و فرار كرد

5.

يك آدم رفت در يك قهوه‌خانه قهوه خواست وقتی که
 فئان قهوه باو دادند قاشق که در قهوه بود وقتی که آن
 قاشق گرفت دید که این دم موش است که مثل دم قاشق
 میماند و يك موش از فئان بیرون آورد بان قهوه‌چی گفت در
 فئان قهوه چرا موش است قهوه‌چی گفت شما دو شاهمی دادید
 میل دارید که يك شتر بیرون بیاید

6.

يك نفر كُرد رفت در بازار بدُكان آشپزی رسید دید در دكان آشپزی پلوه‌ها خورشها و مرغ و ماهی و دیگر خوراكهای خوب چیده بودند چون كُرد خیلی گرسنه بود بوهای خوراك اورا خیلی خوش آمد در دكان ایستاد بتماشا كردن استاد آشپز گفت آقا بفرمایید داخل شوید كُرد خیال كرد كه مثل مهمان است و داخل شد و نشست از برای او خوراكها آوردند و آن كُرد خورد تا سیر شد در این وقت كه میخورد ازان پلوه‌ها در دامن خود كرد كه برای پسرش بَبَرَد خوراك تمام شد آمد بیرون استاد آشپز باو گفت كه پول بده تقریباً يك تومان خوراك برای تو آورده ام گفت من پول ندارم من خیال كردم كه مهمان شما هستم گفتند اینجا دكان پلوفروشی است کسی مهمان نمیشود باید پول بدهی كُرد گفت من كه پول ندارم استاد آشپز فهمید كه راست میگوید هیچ پول ندارد كه از او بگیرد گفت من هم با تو حالا يك كار میکنم كه دیگر پلو مُفت نخوری بشاگردها گفت يك خر آوردند و آن كُرد را بر خر برهنه معكوس سوار كرد و دو سه موسیقی آوردند و در جلو آن خر كه آن كُرد سوار شده بود موسقه میزدند و خیلی مردم در دَوَر او دست میزدند میخندیدند و در بازارها میگشتند يك كُرد كه هموطن این كُرد بود در این وقت رسید و خیلی تعجب كرد كه چرا با رفیق او این طور رسوای میکنند رفت نزدیک رفیق خود گفت برادر چه کرده كه این طور شده كُرد گفت هییم نگو كه بهتر از این

کار نمیشود بجهت این که یک پلوی خوب مفت خورده ام و در دامنم برای پسر خودم میبرم و بر الاغ همچنان بی پول سوار هستم و موسقه مفت همچنان میشنوم و گردش میکنم چه بهتر از این است آن مرد گفت که این بداست که معکوس ترا سوار الاغ کرده اند کرد گفت عیب ندارد این مردم میل ندارند که من موسیقیها و رقاصها که در جلو هستند ببینم اما من هر وقت که میل دارم از زیر بغل خود نگاه میکنم و میبینم هیچ چیزی نیست

7.

یک نفر بقال طوطی داشت که وقتی که بقال بخانه میرفت آن طوطی دکان را پاسبانی میکرد یک روز بقال رفت و طوطی در دکان مثل همیشه نگاه میکرد یک وقت گریه جستن کرد و طوطی ترسید و پرید و چند شیشه که روغن داشت افتاد و شکست وقتی که بقال آمد شیشهها را شکسته دید در خشم شد زد با چوب بسر طوطی سر طوطی زخم و مثل سر کچل شد دیگر حرف نمیزد هر قدر که صاحب او باو مهربانی کرد و باو حرف زد هیچ جواب نمیداد صاحب او خیلی پشیمان شد که چرا این شیرین زبان را رنجانیدم که دیگر سخن نمیگوید یک روز یک درویش که سر او برهنه و کچل بود بدر دکان این بقال آمد که گدای کند یک مرتبه طوطی گفت ای مرد آیا تو هم شیشههای روغن شکستی که مثل من کچل هستی تمام مردم خندیدند و بقال خیلی خوشحال شد که طوطی او سخن گفت

8.

يك شخص يك طوطی داشت اورا برد بدان يك مرغ فروش که آن طوطی را بفروشد مرغ فروش گفت قیمت آن طوطی چند است گفت صد تومان مرغ فروش گفت چرا مرغ باین کوچکی صد تومان صاحب طوطی گفت بجهت این که مرغ من هنر دارد و حرف میزند مرغ فروش گفت نمیخرم گران است صاحب طوطی دید که آنجا يك بوقلمون بود گفت این بوقلمون چند میفروشی مرغ فروش گفت صد تومان آن مرد گفت چرا صد تومان مرغ فروش گفت اگر مرغ تو همیشه حرف میزند مرغ من همیشه خیال میکند

9.

يك دهاتی آمد در شهر در حالتی که سوار يك الاغ بود و يك بز داشت که يك زنگ بگردن او بسته بود و ریسمانش در دست داشت و میرفت چون صدای زنگ میشنید خاطر جمع بود که بز از عقب او میاید سه نفر دزد بوده اند وقتی که این دهاتی دیدند یکی گفت بزرا من میدزدم دیگری گفت که خرش را هم من میدزدم دزد سیم گفت لباسشرا هم خوام دزدید دزد اول آمد آهسته زنگرا از گردن بز باز کرد و بدم خر بست و بزرا گرفت و از کوچه دیگر فرار کرد اما دهاتی چون صدای زنگ میشنید خاطر جمع بود که بز با او هست و عقب سر نگاه نمیکرد دزد دویم جلو آمد گفت ای مرد مگر دیوانه شدی زنگرا مردم بگردن خر میبندند تو چرا بدم خر بسته دهاتی وقتی که عقب

نگاه کرد دید بیزرا دزدیده اند گفت من زنگرا بگردن بز خودم بسته بودم بزمرا دزدیده اند دزد گفت راست میگوئی من دیدم که یکی بزترا در آن کوچه میبرد اگر زود میروی میتوانی باو برسی و بزترا بگیری دهاتی گفت پس ای مرد از برای خدا این خر مرا نگاه دار تا من بروم و بیزرا پیدا کنم دزد قبول کرد خررا گرفت مرد دوید بآن کوچه که نشان داده بود دزد خررا از کوچه دیگر برد و دهاتی هر چند گردش کرد بز خودش نیافت وقتی که بر گشت دید که خر نیست متکبیر شد و در کوچه میرفت تا رسید بدزد سیم که آن دزد در کنار يك چاه نشسته بود و گریه میکرد دهاتی پرسید ای مرد چرا گریه میکنی گفت من يك جعبه جواهر داشتم که ده هزار تومان قیمت داشت و در این چاه افتاد دهاتی خیلی خوشحال شد که من نسبت باین مرد خیلی خوشبخت هستم بجهت آنکه خر و بز من پنج تومان میارزد اما این مرد ده هزار تومان گم کرده است دزد گفت که اگر تو در چاه میروی و جعبه من بالا میآوری من پنججاه تومان بتو میدهم دهاتی قبول کرد لباس بیرون کرد و بدزد سپرد و خود در چاه رفت وقتی که بنته چاه رسید هرچه جست و جو کرد دید که بجز سنگ و خاک هیچ چیز دیگر نیست و دزد لباسهایش برد دهاتی هر قدر فریاد زد هیچ کس نبود که جواب بدهد با خیلی زحمت از چاه بیرون آمد دید که لباس او نیست و آن مرد نیست فقط چوب او مانده است آن دهاتی چوب گرفت در حالتی که هیچ لباس نداشت و در بازار میرفت

و وقتی که مردم میدید با چوب خود حمله میکرد و میگفت نزدیک نیایید که میزنم آخر یکی باو گفت که چرا این کار میکنی مگر دیوانه شده دهاتی جواب داد خیر دیوانه نشده ام اما میتروسم که خودمرا همچنین بدزدید

10.

يك نفر دهاتی آمد در شهر در بازار میگذاشت رسید بدان قنادی شیرینیهای رنگارنگ در دکان چیده اند این شیرینی فروش نشسته است و نگاه میکند این مرد دهاتی خیال کرد که قناد کور است جلو رفت و دو انگشت خود برابر چشم قناد اشاره کرد و گفت هو قناد گفت چرا این کار کردی گفت من خیال کردم که تو کور هستی نمیبینی گفت من کور نیستم میبینم دهاتی گفت اگر میبینی چرا از شیرینیها نمبخوری

11.

يك كُرد رفت بدان آشپزی و برای او همه طور خوراکیها آوردند خورد و بیرون آمد آشپز گفت که پول خوراک بده گفت راست میگویی آشپز گفت خیلی خوب راست میگویی پول بده گفت راست میگویی آشپز گفت مگر تو دیوانه هستی گفت راست میگویی مختصراً هرکس هرچه بآن دهاتی میگفت آن دهاتی جواب میگفت راست میگویی آخر یکی گفت شاید پول ندارد گفت این راست میگویی

12.

اهل کاشان دو نفر کاشی فرستادند در تبریز برای این که

زبان ترکیان بیاموزند و برگردند بکاشان که اگر يك وقت ترك بیاید باین شهر مترجم داشته باشند این دو نفر رفتند بتبریز و دو سال ماندند و هر کدام يك کلام یاد گرفت یکی یاد گرفت (گل اوتور) یعنی بیا بنشین دیگری یاد گرفت (پوخ یمه) یعنی گوه بخور بعد از دو سال برگشتند بکاشان و در دکان مشغول بتجارتشان بودند تا این که يك روز يك ترك متشخص آمد بدکان آنها و خواست که از آنها يك جنس بخرد با دست بيك چیز اشارت کرد و گفت (بو نیجه) یعنی این چند تاجر کاشانی گفت پوخ یمه ترك در خشم شد شمشیر خود کشید خواست او را بکشد رفیق او بر خاست و دست ترك گرفت و مکرر میگفت گل اوتور گل اوتور ترك از خشم بیرون رفت این مثل تا حالا در همه ایران مانده است که اگر گل اوتور نبود آن ترك پوخ یمه را کشته بود

13.

يك وقت شاه خواست که از کاشان سرباز بگیرد فوج را از کاشان خواست که بطهران بفرستند وقتی که این فوج با توپ يك منزل آمدند چند نفر آنها برگشتند بکاشان پیش حاکم گفتند که ده نفر دزد آمده اند که ما را بدزدند شما کمک بدهید که فوج را خلاص بکنیم

14.

مسئله لا جواب

يك شخص از يك آدم پرسید که اگر يك سنگ از سر دیوار

خانه يك شخص جستن بکند از روی کوچه بسر دیوار خانه طرف دیگر و در وسط جستن يك باد ازو جدا بشود این باد مال کدام يك از این دو همسایه است

15.

يك مرد در دامن خود هفت تخم مرغ داشت در کوچه مردی را ملاقات کرد باو گفت که اگر گفتی که در دامن من چه هست من این تخم مرغها بتو میدهم و اگر گفتی که چند دانه هست هر هفت تا بتو میدهم آن شخص يك قدر فکر کرد گفت نفهمیدم يك علامت دیگر بگو شاید که بفهمم گفت که يك چیز سفید است که در میان او يك چیز زرد است گفت حالا فهمیدم چه هست این توب است که میان او سوراخ کردند و يك زردن گذاشته اند ، این حکایت را شخص در جمعیتی حکایت کرد آخر که تمام کرد یکی از آن مردم گفت آخر چه بود در دامن او

16.

يك آدم در يك مجلس حکایت کرد که در ولایت من اینقدر هوا سرد میشود که سوار اسب از روی رودخانه که یخ بسته است میگذریم دیگری از اهل آن مجلس خیال میکرد که این دروغ است گفت يك وقت در شهر من آن طور هوا سرد شد که يك گربه از دیوار يك طرف کوچه جستن کرد برای طرف دیگر در میان هوا یخ بست و تقریباً يك ماه این طور بود تا این که هوا گرم شد و یخ گربه باز شد و افتاد بر زمین و فرار کرد

يك مرد تاجر كه خيلي دولتمند بود هيچ اولاد نداشت هر قدر پول بادمه‌هاى خوب و بفقيرها نذر كرد خدا باو هيچ اولاد نداد آخر گفت خدايا اگر بمن يك پسر ميدهى من صد تومان نذر كردم كه بدم بيدترين و ظالمترين مردم خدا باو يك پسر داد آن تاجر صد تومان گرفت و باخود خيال كرد كه بيدترين مردم مير غضبها هستند و رفت پيش مير غضب باشي و گفت كه من چيزي از خدا خواستم و خدا بمن داد حالا اين صد تومان نذر كردم بشما بدم مير غضب باشي گفت چرا بايد بمن بدهى گفت بجهت اين كه نذر من اين بوده است كه صد تومان بيدترين مردم بدم و خيال ميكنم كه چون شما هميشه آدم ميشيد گوش ميبريد دست ميبريد پا ميبريد بمردم چوب ميزنيد پس شما بيدترين مردم هستيد مير غضب باشي گفت تو اشتباه كردي ما اگر مردم ميكشيم بحكم حاكم ميكشيم اين پول پيش حاكم ببر و باو بده بجهت آنكه ما بميل خود آدم نميكشيم تاجر صد تومان برداشت و رفت پيش حاكم شهر و همان طور كه بمير غضب باشي گفته بود بحاكم گفت حاكم گفت تو اشتباه كردي من اگر آدم ميكشم بحكم قاضي ميكشم كه وقتي كه قاضي حكم ميدهد كه يك آدم بكشيد ما اطاعت ميكنيم پول ببر پيش قاضي تاجر رفت پيش قاضي و همان طور حكاييت خودش را گفت قاضي بعد از شنيدن گفت اين طور كه تو نذر كردي نذر تو موافق شرع صحیح نيست تاجر گفت چه

بکنم قاضی گفت چون حالا زمستان است میبینی که برف آمده است و خانهای من پر از برف است این برفهای که در خانهای من هست از من بخر باین صد تومان تاجر گفت برفهای که در خانهای تو هست باین صد تومان خریدم قاضی پول گرفت و تاجر رفت روز بعد نوکر قاضی آمد پیش تاجر که قاضی شمارا میطلبد تاجر رفت قاضی گفت که چرا شما این برفها که از من خریدید نمیبرید در خانه من جا برای برفهای تو نیست تاجر بیچاره گفت کجا ببرم قاضی گفت من نمیدانم تاجر مجبور شد و پول زیاد داد تا برفهای خانهای قاضی را بردند در بیرون شهر تا آنکه وقت تابستان شد باز قاضی تاجر را خواست پرسید از تاجر که ایا آن برفها که در زمستان از من خریدی و بردی چند خروار بود گفت آنا خیال میکنم پنجاه هزار خروار بود قاضی گفت امروز در بازار برف خروار چند قیمت دارد تاجر گفت خروار ده تومان قاضی گفت پس من مغبونم تو مرا گول زده ایا ممکن است که بصد تومان پنجاه هزار خروار برف ببری صد تومان تو قیمت ده خروار برف است الآن بانی قیمت برفهای مرا بده یا برفهای مرا بده تاجر بیچاره هرچه پول داشت داد بقاضی و در آخر هنوز قاضی از تاجر طلبکار بود تاجر گفت حالا فهمیدم که بدترین و ظالمترین مردم پیدا کردم

18.

يك شخص يك سنگ داشت که آن سنگ چند سال در خانه او پاسبانی میکرد سنگ پير شد و مرد آن شخص نعش سگرا برد

و در قبرستان مسلمانها دفن کرد مردم رفتند پیش قاضی و فریاد زدند که يك شخص سنگ خودشرا در قبرستان مسلمانها دفن کرده است قاضی آن مردرا خواست در نهایت سختی و شدت ازو پرسید که چرا این کار کردی حالا حکم میدهم که ترا بکشند آن مرد گفت جناب قاضی من عرض میکنم بعد از عرض کردن من هرچه میل دارید بکنید گفت سنگ چند سال در خانه من بود و شب و روز بمن خدمت میکرد و از من در هر ماه مواجب داشت مثلا در هر ماه باو میدادم پنج من نان يك من روغن پنجاه تخم مرغ چهار من گوشت وقتی که میمرد وصیت کرد که مواجب مرا بدهید جناب قاضی قاضی زود دستمال گرفت و شروع کرد بگریه کردن و گفت خدا او را بیمارزد دیگر چه وصیت کرد

19.

يك مرد هیچ پول نداشت و خیلی فقیر بود زن او گفت که ای مرد بر خیز از خانه بیرون برو و کاری بکن پول پیدا کن نان بخریم و بخوریم که نزدیکست از گرسنگی بمیریم مرد بیرون شد هر قدر فکر کرد که کجا برود چه بکند فکر او بجای نرسید آخر رفت در قبرستان و خوابید در پشت يك قبر در این وقت يك قاطرچی سوار قاطر بود آمد که بگذرد این مرد حرکت کرد قاطر رم کرد و قاطرچی روی زمین افتاد و دست او شکست گرفت گریبان آن مرد فقیررا که برویم پیش قاضی که قاطر من از تو ترسید و مرا بر زمین انداخت و دست من شکست دیت دست مرا باید بدهی برد بطرف خانه قاضی در بین راه اسب يك

مرد فرار کرده بود صاحب اسب فریاد میزد که اسب من بگیری
نگذارید که برود آن مرد فقیر يك سنگ گرفت و بطرف اسب
انداخت اتفاقاً سنگ بچشم اسب خورد و چشم اسب کور شد
صاحب اسب همچنان گریبان آن مرد فقیر گرفت و گفت که
برویم پیش قاضی تا دیت چشم اسب من از تو بگیرم این دو
نفر آن مرد فقیر را میبردند در این وقت مرد فقیر دید که دیوار
يك خانه کوتاه است و میتواند اینجا فرار بکند يك دفعه جستن
کرد روی دیوار و خودش را انداخت در خانه در پای آن دیوار
توی این خانه يك مرد بیمار خوابیده بود این مرد در روی آن
بیمار افتاد و آن بیمار مرد برادر بیمار مثل آن دو نفر گریبان
آن مرد فقیر گرفت که برادر من کشتی باید که دیت بدهی
هر سه او را کشیدند بطرف خانه قاضی در میان کوچه همین
طور که میرفتند آن مرد فقیر دید که يك در خانه نیم باز است
با خود خیال کرد که بهتر این است که در این خانه فرار کنم
يك دفعه خودش را انداخت در میان آن خانه چون آن در خانه
خراب بود افتاد و در عقب آن يك زن که بچه در شکم داشت
خوابیده بود این مرد فقیر با آن در بر روی آن زن آبسته
افتادند و بچه او در شکم مرد شوهر آن زن با آن سه نفر دیگر
چهار مدعی شدند از برای این مرد فقیر و آن مرد فقیر را
کشیدند بطرف خانه قاضی در میان راه يك مرد يك خر داشت
که بار او سنگین بود و آن خر خوابیده بود آن خردار خواهش
کرد از این پنج نفر که کمک بدهید که خر من بر خیزد یکی

گوشه‌های خر گرفت دیگر سر خر گرفت دو دیگر بار او گرفتند آن مرد فقیر دُم خر گرفت همه یک دفعه قوت کردند که خر بر خیزد دُم خر کنده شد خردار مدعی دیگر شد که همه پنج شدند رفتند در خانه قاضی این مرد فقیر گفت ای قاضی از برای خدا مرا از دست این مردم خلاص کن تا خدا بتو خوبی بکند قاضی دید که آن مرد فقیر بود و خواست که او را از دست آن مدعیها خلاص بکند از اولی پرسید چه میگوئی گفت من قاطرچی هستم سوار قاطر خودم بودم و میرفتم این مرد خوابیده بود یک دفعه برخاست و قاطر من رم کرد مرا بر زمین زد و دست من شکست حالا دیت دست خودم ازو میخوام قاضی گفت برو یک قاطر پیدا بکن تا این مرد فقیر را بر آن قاطر سوار کنیم و تو نیز مثل او بخواب و یک دفعه برخیز تا آن قاطر رم کند و او را مثل تو بر زمین بزند که دست او هم بشکند آن مرد گفت از برای من چه فایده است قاضی گفت حکم خدا همین است برو از دوم پرسید تو چه میگوئی گفت یک سنگ بچشم اسب من زده است که چشم او کور شده است دیت چشم اسب خود ازو میخوام قاضی گفت اسبت چند میارزد گفت ده تومان گفت اسب را نیم بکن آن نصف که چشم آن کور است باو بده و پنج تومان ازو بگیر برو حکم خدا همین است از دیگر پرسید تو چه میگوئی گفت آن مرد از روی دیوار جستن کرد بر روی برادر من برادر من مُرد حالا پول خون برادرم ازو میخوام قاضی گفت که این مرد همچنین می‌رود در پای یک دیوار میخوابد و تو برو از

روی دیوار بروی او جستن کن از دیگری پرسید تو چه میگوئی
گفت آقا زن من در پشت در خانه نشسته بود این مرد خودش را
با آن در که خراب بوده است بر روی زن من انداخته است
و بچه که در شکم او بود مرده است حالا من دیت خون بچۀ
خود مرا ازو میخواهم قاضی گفت که زنترا یک شب بده باو تا یک
بچۀ دیگر دُرست بکنند در این وقت خردار این حکمها را که دید
زود فرار کرد قاضی گفت بکنجا میروی خردار جواب داد من
میروم که شاهد بیارم که خر من از بچگی دم نداشت آن مرد
فقیر خلاص شد و بقاضی دعا کرد

20.

یک شخص یک مهمان بخانه برد و شام از برای او آورد در
پیش او گذاشت رفت بیرون که آب بیاورد وقتی که آمد دید
مهمان هر چه خوراک بوده است تمام خورده است گفت آقا بخورید
گفت چه بخورم چیزی نیست که بخورم صاحب خانه گفت چرا
چیزی نیست قاشق دَوری بشقاب میز صندلی من خانه خراب
که تو پدر سوخته را بخانه خود مهمان کرده ام

21.

یک شخص میرفت شخص دیگر باو رسید پرسید کجا میروید
آن شخص گفت که میروم بمهمانی گفت من هم با شما میایم آن
مرد گفت اگر صاحب خانه از من بپرسد که تو کیستی من چه
جواب گویم گفت بگو این طَقیلی من است رفتند شخص دیگر
رسید همچنان گفت من هم میایم مرد اول گفت که اسم تو چه

بگویم گفت بگو قفیلی است رفتند شخص سیم رسید گفت من هم با شما میایم گفتند که اسم تو چه بگذاریم گفت مرا صاحب خانه خودش میشناسد لازم با اسم نیست رفتند صاحب خانه دید که یک نفر وعده خواسته است حالا چهار شده اند پرسید از یکی که این آقا مهمان من است شما که هستید گفت من طفیلی گفت خیلی خوب بدیگر گفت شما که هستید گفت من قفیلی بچهارم گفت خوب این مهمان این هم طفیلی این هم قفیلی تو پدر سوخته کی هستی آن مرد بآن سه نفر گفت دیدید که من دروغ نگفته ام صاحب خانه مرا خوب میشناسد

22.

یک مرد که خیلی فقیر بود زن باو گفت که ما حالا یک سال است که پلو نخورده ایم بچه های من پلو میخواهند چه بکنیم گفت بهترین است که یک ماه شبها چراغ روشن نکنیم و قلیان نکشیم و روزها نان تنها بخوریم تا وقتی که پول اینهارا جمع بکنیم و یک شب پلو بپزیم همین طور کردند تا مدت دو ماه سه ماه هر روز پنج شاهی چهار شاهی جمع کردند تا بقدر خرج پلو جمع شد آن وقت برنج گوشت روغن خریدند که برای شب پلو بپزند زن گفت بمرن که برو امشب دم در بایست اگر دوستانه تو میگذرند بآنها با احترام بگو بفرمایید در خانه ما امشب پلو داریم اگر دیدی که هر کدام میل دراد که بیاید آن وقت عذر بگو انشا الله شب دیگر باز همین طور بتمام آشنای تو بگو که هر کس بداند که ما امشب پلو داریم اما

اگر دیدی يك نفر سیراست و میل بخوراك ندارد اورا بیار مرد آمد دم در خانه ایستاد با تمام دوستان خودش آن طور که زن گفته بود کرد تا آنکه آخر يك آخوند آمد مرد گفت بفرمایید ما امشب پلو داریم گوشت داریم آخوند گفت من امروز دو سه جا خوراك خورده ام بجهت این که يك تاجر مرده بود من ظهر در خانه او نهار خورده ام و عصر جای دیگر حالا هیچ اشتها ندارم بطوریکه شکم من پراست مرد گفت این همان است که من میل دارم اورا برد در خانه نشانید وزن تمام پلوهارا در يك سینی کشید و تمام گوشتها گذاشت هر قدر بچه‌های او گریه کردند که يك کم بما بدهی که بخوریم که گرسنه هستیم مادر گفت این مهمان سیراست هیچ نخواهد خورد بعد از آن که مهمان میبیند که ما خیلی پلو داریم آن وقت از پیش مهمان بر می‌گردد شما بخورید این طور کرد مرد شامرا برد در پیش مهمان گذاشت و بیرون آمد که آب ببرد وقتی که بر گشت دید که مهمان لقمه آخر در دهن گذاشت و گفت یا امام اعظم از تو کمك و پلو تمام شده است بیچاره خود او زن او بچه‌های او شب گرسنه خوابیدند باز از نو مثل این دفعه پیش شروع کردند بپول جمع کردن تا آنکه بقدر پول پلو جمع شد آن شب که میل داشتند که پلو بپزند بچه‌ها گفتند پیدر خودشان که بابا هرکس امشب میل داری بیار اما امام اعظم نیار

جمعی رفتند در باغی گردش میکردند تا رسیدند بیک

کلاه فرنگی که دوازده در داشت خیلی گفتگو میکردند یکی پرسید از دیگری که این کلاه فرنگی برای کدام فصل بهتر است آن دیگر گفت خیال میکنم که این کلاه فرنگی برای منزل کردن زمستان بهتر باشد همه تعجب نمودند پرسیدند از او بچه دلیل گفت بدلیل این که من يك اوطاف دارم که يك در دارد و در وقت زمستان در حالتی که در را میبندم اوطاف آن قدر گرم میشود که هیچ احتیاج باتش ندارم حالا این کلاه فرنگی دوازده در دارد وقتی که تمام دوازده در ببندیم انگاه دوازده مرتبه بیشتر گرم میشود

24.

يك مرد حكيم وقتی که ميرفت بدیدن يك مريض پسر خودش همچنين ميبرد يك روز با پسرش رفت بدیدن يك مريض نبض مريض گرفت و گفت مريض انار خورده است گفتند بلی ديشب يك کم باو داديم گفت همچنين اين مريض ماست خورده است گفتند بلی يك کم خورد وقتی که بيرون آمدند پسر پرسيد از پدرش که از کجا فهميدید که مريض ماست وانار خورده است حکيم گفت که ديدم قدری پوست انار در گوشه خانه و همچنين يك کم ماست بسپيل او ديدم دانستم که وقتی که در يك خانه يك چیز ميخورند يك کم همچنين بهريض ميدهند روز ديگر پسر حكيم رفت پيش يك مريض نبض مريض گرفت گفت اين مريض خر خورده است همه گفتند نخير خر خورده است بيرون آمد پيش پدرش رفت و حکايت کرد پدر پرسيد که از کجا

فهمیدی که مریض خر خورده است گفت بجهت این که وقتی که داخل خانه شدم دیدم که یک پالان خر هست اما خود خر نیست یقین دانستم که خررا خورده اند و بمریض داده اند

25.

یک شخص مادر خودش که نود سال داشت پیشش گرفت و برد پیش طبیب طبیب هر قدر دقت کرد ناخوشی او نفهمید بعیر از زیادی پیری گفت که این مریضه را بشوهر بده تا خوب شود پسر در خشم شد و گفت چگونه یک زن نود ساله بشوهر بدهم زن گفت پسر خاموش باش جناب حکیم باشی صحیح میفرمایند تو هیچ نمیفهمی

26.

شخصی کر بود رفت بدیدن یک مریض در راه با خود خیال کرد که من که هیچ نمیشنوم یقین است وقتی که از مریض میپرسم که احوال شما چطور است میگوید الحمد لله خوبست اگر میپرسم طبیب شما کیست اسم یک طبیب خواهد گفت اگر میپرسم امروز چه دوا خوردید مثلاً میگوید فلان دوا رفت پیش مریض از مریض پرسید احوال شما چطور است مریض گفت خیلی بد است من میمیرم آن مرد کر گفت الحمد لله پرسید که طبیب شما کیست گفت عزرایل گفت این خیلی خوب طبیب است و قدم او مبارک است پرسید امروز چه دوا خوردید گفت زهر مار گفت نوش جان شما دواي شما همین است بهتر از یان دوا از برای شما نمیشود

27.

يك مرد در يك باغ رفت زردك گرفت و در دامن خود
 كرد در اين وقت صاحب باغ آمد پرسيد كه در باغ من چه
 ميكني گفت من از بيرون باغ ميگذشتم يك باد سخت آمد و مرا
 در ميان باغ تو انداخت صاحب باغ گفت خيلي خوب چرا
 زردكها را كنده گفت چون باد سخت بود من بدست اين علفهاي
 زردكها ميگرزتم ام كه مرا باد نبرد زردكها كنده ميشده اند
 صاحب باغ گفت خوب چرا زردكها در دامن توست گفت من
 خودم هرچه خيال ميكنم نيمي فهمم

28.

يك مرد در يك باغ رفت و رفت در بالاي درخت زردالو
 مشغول خوردن بود در اين وقت صاحب باغ آمد گفت در باغ
 من چه ميكني دزد گفت تو چرا براي زن خودت يك شلوار
 سرخ نميخري صاحب باغ گفت سوال من با جواب تو هيچ
 مناسبتي ندارد گفت مگر اين مثل نشنیده كه حرف از حرف
 بيرون ميايد

29.

يك حكيم يك الاغ از يك الاغدار كرايه كرد كه از يك ده
 بده ديگر برود در ميان راه وقت ظهر بود و هوا خيلي گرم چون
 هيچ سايه نبود آن حكيم هجور شد كه قدری بماند تا هوا
 سردتر شود پياده شد و در سايه الاغ نشست تا اين كه هوا سرد
 شد رفتند بعد از آن كه بمنزل رسيدند حكيم كرايه الاغ را داد

الاغدار گفت يك تومان ديگر هم بايد بدهيد حكيم گفت يك تومان ديگر چرا گفت بجهت اين كه در سايه الاغ نشسته ومن بشما الاغ كرايه داده ام سايه الاغ كرايه نداده بودم آخر رفتند پيش قاضى هنوز نفهميده ايم كه آن قاضى چه حكم كرد

30.

يك معلم كه سر كوچك داشت وریش بلند يك شب در يك كتاب ديد كه نوشته است كه ریش بلند و سر كوچك و معلمی كردن بچها دليل احمقی هستند اين معلم فكر كرد ديد كه هر سه علامه باو هست معلم اطفال هست سر كوچك و ریش بلند هم دارد گفت خوب حالا ميتوانم ریشرا کوتاه كنم اگر سر خودم را نميتوانم بزرگ بكنم هر قدر جستجو كرد مقرض نيافت آخر ریش خود بدست گرفت و سر ریش روى شعله يك چراغ بخيال اين كه آن قدر كه از دست او بيرون هست بسوزد و آن مقدار كه در دست هست بماند وقتى كه ریش او آتش گرفت دست او سوخت ریش رها كرد تمام ریش و سبيل و ابرو و صورت او سوخت در آن كتاب نوشت كه اين حرف صحيح است و امتكان شد

31.

يك تاجر وقتى كه از دكان خود رفت براى يك كار بشاگرد خود گفت بهيچ كس نسيه ندهى يك طرار آمد و بقدر هزار تومان جنس از او خريد و گفت پول فردا ميدم شاگرد گفت چون شمارا نميشناسم اين انكشتر تاجر را در انكشت خود

بکنید که وقتی که شمارا میبینم بشناسم آن مرد انگشتر که خیلی قیمت داشت در دست کرد و رفت و دیگر هیچ وقت آن شاگرد او را ندید

32.

یک مرد با یک زن خیلی دوست بود بان زن گفت چون من ترا خیلی دوست دارم و میخواهم بسفر بروم انگشترت را بمن بده که هر وقت آن انگشتر میبینم یاد از تو میکنم گفت انگشتر نمیدم هر وقت که بانگشت خودت نگاه میکنی و میبینی که انگشتر من در انگشت تو نیست یاد از من بکن که تو انگشتر خواستی و من ندادم

33.

یک مازندرانی رفت بمشهد چند سال در آنجا ماند بدرس خواندن بعد که اجازه گرفت یک الاغ خرید و کتابهای خود بار الاغ کرد و رفت بطرف ولایت خودش در میان راه رسید بیک ده خواست از آن ده بده دیگر بروم مردم باو گفتند که آقا نروید که در راه درد است گفت درد چه میکنند گفتند لباسهای شما الاغ شما کتابهای شما میگیرند گفت ایا با دلیل میگیرند یا بی دلیل دهاتیان نفهمیدند که او چه میگوید گفتند برو وقتی که میل داری رفت در میان دره کوه که رسید دردها آمدند و گفتند آخوند پیاده شو و لباس بیرون کن آخوند گفت بچه دلیل درد با آن چوب کلفت که در دست داشت زد بگردن آخوند آخوند زود پیاده شد و لباس بیرون کرد و با کتابها و الاغ

بدزدها دان برهنه بر گشت مردم ده منتظر بودند وقتی که
آخوند رسید از او پرسیدند کو الاع کو کتاب کو لباست گفت
دزدها گرفتند گفتند ایا دزدها دلیل داشتند گفت يك دليل
كلفت و بزرگ داشتند که من در عمر خود ندیده بودم

34.

يك مازندرانی پولش افتاده بود در توی حوض عصای خود را
در آب فرو میکرد که پول باو بچسپد و بیرون بیاورد مازندرانی
دیگر باو گفت که عجب احمق هستی يك چیز خشك بچسب
خشك دیگر هیچ وقت نمیچسپد سر چوبرا با آب دهن تر بکن
که آن وقت پول باو بچسپد و بیرون بیاید

35.

يك وقت يك مرد مقدّس و مُلا مریض شد و طبیبهای
ایرانی نتوانستند که علاج بکنند آخر يك طبیب فرنگی برای
آن مریض بردند طبیب فرنگی بعد از فهمیدن مرض گفت که
شما باید شراب بخورید غیر از شراب شما دواي دیگر ندارید آن
مرد ملا گفت من هرگز شراب نخوام خورد بجهت این که شراب
در دین ما حرام است و اگر بخورم بجهت میروم طبیب گفت که
آقا اگر نخورید زودتر بجهت میروید

36.

در آن وقت که در انگلستان مردم عادت نکرده بودند
بسیگار کشیدن اگر کسی سیگار می کشید او را بسختی منع
میکردند يك آقا يك روز در اوطاف خودش نشسته بود ميل

داشت که يك سيگار بکشد بخد متنگار که در آن اوطاق بود بجهت این که نفهمد گفت برو و برای من آب بیار خد متنگار رفت و آقا شروع کرد بسیگار کشیدن در آن وقت که دود سیگار از دهن خود بیرون میکرد ناگهان خد متنگار وارد اوطاق شد دید که از دهن آقايش دود بیرون میاید خیال کرد که او آتش گرفته است ظرف آب که آورده بود ریخت در روی آقا و بیرون دوید و فریاد کرد که بیایید که آقاي من آتش گرفته است

37.

يك مرد رفت پیش حاکم گفت دیشب در باغ من هزار نفر دزد آمدند حاکم گفت هیچ ممکن نیست هزار نفر دزد بیک باغ نمیروند آن مرد گفت اگر هزار نبودند البته پانصد نفر بودند حاکم باز گفت هیچ وقت پانصد نفر دزد در يك باغ نمیروند گفت اگر پانصد نبودند یقین صد نفر بودند حاکم همچنان گفت هیچ وقت صد نفر دزد يك شب در يك باغ نمیروند آن مرد گفت اگر صد نفر نبودند یقیناً از ده کمتر نبودند حاکم گفت ای مرد ده نفر در يك باغ بدزدی نمیروند گفت اگر ده نفر نبود یقیناً يك نفر بوده است حاکم گفت ای تو آن يك نفر دیدی گفت نخیر من هیچ کس ندیدم حاکم گفت پس بچه دلیل میگوئی که دزد در باغ تو آمده است وقتی که هیچ کس ندیده گفت چون گاهی صدای شاخهای درخت میشنیدم که خشوش صدا میکردند من خیال کردم که شاید دزد آمده است

38.

يك دزد رفت در يك خانه هر قدر گردش و جستجو كرد
هيچ چيز پيدا نكرد صاحب خانه در اين وقت بيدار شد گفت
اي مرد من روز روشن در اين خانه هيچ چيز نميتوانم پيدا
بكنم تو در شب تاريك ميخواهي پيدا بكني

39.

يك روباه يك شب آمد نزديك يك ده كه در بيرون آن ده
يك درخت بود و در بالاي درخت چند مرغ با يك خروس بودند
روباہ با خروس سلام كرد گفت آقا خروس بفرماييد پايين تا نماز
جماعت بخوانيم خروس گفت كه آن پيشنماز آخا خوابيده است
اورا بيدار كن تا من هم پايين بيابيم و نماز جماعت بخوانيم همين
كه روباه نگاه كرد ديد يك سنگ بزرگ خوابيده است از ترس او
روباہ گوزيد و فرار كرد خروس گفت آقا روباه كجا ميرويد صبر كن
تا پايين بيابيم و نماز بخوانيم روباه گفت وضو من باطل شد
ميروم كه وضو بگيرم و باز بيابيم و فرار كرد

40.

يك دهاتی با پسر خودش زمينرا شيار ميكرد با گاوها پسر
دهاتی از پدرش ميپرسيد كه بابا ايا خوراك شاه چه است پدرش
كه پسر مردی بود با ريش سفيد گفت شاه دوشاب ميخورد كشمش
ميخورد اخير ميخورد گفت بابا سر شاهرا با چه ميتراشند گفت
سر و ريش شاهرا با دوشاب نم ميكنند با تيغ طلا ميتراشند گفت
بابا ايا گه شاهرا با چه پاك ميكنند گفت با بيل طلا گفت بابا

ایا از برای من ممکن است که يك کم از گُه شاه پیدا کنم و بخورم
گفت هرگز ممکن نیست بجهت اینکه وزیرها و سپهسالار آنها
خودشان میخورند بمن وتو هیچ وقت نخواهند داد

41.

یکی از علمای بزرگ که اسم او سکاکی بود در وقت که عمر
او پنجاه سال بود هیچ نخوانده بود رفت پیش يك آخوند و ازو
خواهش کرد که باو درس بدهد آخوند از برای او این درس
نوشت که قَالَ الشَّيْخُ: جِلْدُ الْكَلْبِ يَطْهَرُ بِدِبَاغِهِ يَعْنِي كُفْتُ شَيْخٍ
که پوست سگ پاک میشود بدباغی کردن او تا سه ماه هر روز
چندین هزار مرتبه سکاکی این عبارت را تکرار کرد و پس از سه
ماه وقتی که خواست بمعلم خودش امتحان بدهد گفت قَالَ
الْكَلْبُ جِلْدُ الشَّيْخِ يَطْهَرُ بِدِبَاغِهِ يَعْنِي كُفْتُ سَكِّ پُوسْتِ شَيْخٍ
پاک میشود بدباغی کردن او

42.

يك کاروان در يك راه میرفتند دزدها بآن کاروان حمله
کردند و همه را برهنه نمودند يك تاجر در زیر يك خر پنهان
شده بود دزد باو گفت بیرون بیا لباس خودت بده گفت ای
مرد برو لباس آدمهارا بگیر از من که حیوان هستم چه میخواهی
بگیری گفت مگر تو که هستی گفت من کره این خر هستم گفت
این خر نر هست تو چطور بچه او هستی گفت که من با مادر
خودم جنگ کردم حالا مدتی هست در خدمت پدرم هستم

43.

ناصر الدین شاه یک روز رفت در بازار آن روز همه تاجرها
جنسهای خودشانرا در جلو دکانها منظم چیده بودند شاه
رسید در یک دکان دید که در یک سینی عینک زیاد است چند
عینکرا بچشم خودش گذاشت و امتحان کرد تا آنکه یک عینک
نمره‌اش موافق چشم شاه بود گفت این خوب است قیمت این
چند تاجر گفت صد تومان شاه فرمود یک عینک صد تومان
عرض کرد بلی عینک که برای چشم شاه خوب است قیمت او هزار
تومان من بخالت کشیدم و کم گفتم

44

یک وقت خلیفه رفت بخانه وزیر بزرگ بمهمانی وزیر پسر
کوچک میداشت که تقریباً چهار پنج سال داشت وقتی که آمد
بجضور خلیفه از او پرسید که آیا خانه پدر تو بهتر است یا خانه
خلیفه پسر جواب داد که خانه پدر من بهتر است تا وقتی که
خلیفه آنجا است

45.

یک خانم یک بچه داشت و یک خدمتگار سیاه خانم
بخدمتگار گفت بچه را ببر بگردش بچه شروع کرد بگریه کردن
خدمتگار سیاه گفت چرا گریه میکنی اگر میترسی من همراه تو
هستم بچه گفت من از تو میترسم

46.

يك تاجر در دكان خودش يك شاگرد داشت يك قدری
 عسل خريد و در كاسه در دكان گذاشت و خودش چون ميخواست
 كه از براي كاري برود بشاگرد گفت كه در اين كاسه زهر است اگر
 ميخوري ميميري و خود او رفت شاگرد يك پارچه اطلس فروخت
 و نان خريد و با عسلها خورد و خوابيد تاجر آمد ديد كه عسلها
 نبست پرسيد كه كو عسل شاگرد گذاشت آقا يك دزد آمد و يك
 پارچه اطلس دزديد من از شما ترسيدم و زهر خوردم كه بميرم
 اما خيلي بدبخت هستم كه هنوز نمرده ام

47.

آن وقت كه نيشاپور خيلي آباد بود يك كاروانسرا بود در
 وسط شهر كه خيلي سخت و محكم ساخته بودند و تمام تاجرهای
 كه خيلي دوامند بودند در آن كاروانسرا حجره داشتند چند
 نفر دزد كه در دزدی استاد بودند هر قدر ميخواستند كه از آن
 كاروانسرا چیزی بدزدند نمیتوانستند و بهیچ وجه سوراخ در
 دیوارهای آن كاروانسرا كردن ممكن نبود آخر رفتند پيش يك
 مرد كه در مغاره منزل داشت و در آنجا مثل زاهد و عابد تنها
 زندگانی ميكرد از او خواهش كردند كه ما يك برادر داریم در آن
 كاروانسرا حبوس است و ميل داریم كه او را بپرون بياريم اما چون
 دیوارهای كاروانسرا محكم است نمیتوانيم اگر راهی بها نشان
 بدهيد زياد مسمنون از شما ميشويم آن مرد گفت كه من در
 جوانی دزد بودم اما حالا توبه كردم كه ديگر دزدی نكنم چون

برادر شما در آنجا محبوس است و از من خواهش میکنید بشما
 میگویم در فلان نقطه بیرون شهر یک چاهی هست که حالا آن
 چاه خراب است و خاک در روی او ریختند که هیچ کس نمیداند
 که آنجا یک وقت چاه بوده است و اگر آن چاه را پیدا بکنید
 و خاک او بیرون بکنید از ته چاه یک راه دارد تا چاهی که میان
 کاروانسرا هست آن درزها خیلی دعا کردند و خدا حافظی
 نمودند و رفتند در میان خندق و آن چاه را پیدا کردند و خاک
 او بیرون کردند اما در میان آن کاروانسرا یک سنگ خیلی بزرگ
 بود که وقتی که در شب در کاروانسرا میبستند آن سنگ را باز
 میکردند و روز در گوشه آن کاروانسرا آن سنگ بسته بودند درزها
 چند روز میرفتند در آن کاروانسرا و نان و گوشت بآن سنگ
 میدادند تا این که سنگ هم با آنها دوست شد و عادت کرد یک
 شب درزها از چاه خندق رفتند تا چاه کاروانسرا و بیرون آمدند
 و در آن اوطاقهای تاجرهای را که میدانستند که در آن اوطاقها
 جواهرها و پولها زیادتر هست باز کردند و داخل شدند آنچه
 که میتوانستند از جواهر و پول برداشتند و در همان چاه رفتند
 و از هیان خندق بیرون آمدند فردا صبح وقتی که در کاروانسرا
 باز کردند و تاجرهای آمدند دیدند که از تمام اوطاقها درزی
 کرده اند رفتند بحاکم عرض کردند حاکم خودش آمد در
 کاروانسرا با چوب و فلق هر بیچاره را که خیال میکردند که او
 درز است بچوب میبستند و حبس میکردند خیلی مردم جمع
 شده بودند درزها هم در میان مردم بودند و میدیدند که

حاکم مردم را اذیت میکند یکی از دزدها بدزد دیگر که رفیق او بود گفت خوبست بروم و این بیچاره مردم را خلاص کنم گفت برو آن دزد آمد جلو حاکم و گفت که چرا این مردم را اذیت میکنید حاکم گفت بجهت این که بقدر یک کرور تومان از این کاروانسرا مال دزدیده اند دزد گفت اینهارا مرخص کنید مالهای آن تاجرها پیس من است حاکم گفت کجا گفت در همین کاروانسرا هست با من بیایید تا نشان بدم دزد حاکم و تمام تاجرها و مردمها آورد بر سر چاه گفت مالها در این است یک نفر در چاه پایین بکنید تا مالها را بالا بدهد چون آن چاه خیلی گود بود هیچ کس جرأت نکرد که در چاه پایین برود گفتند خوب است که خودت بروی دزد گفت من میروم در چاه اما اگر یک راه پیدا بشود در ته چاه که من مالها را بر دارم و فرار کنم شما چه میکنید همه مردم خندیدند بدزد گفتند که اگر در ته چاه راهی پیدا شود هر چه مال در چاه است مال تو بردار و برو دزد یک ریسمان بکمر خودش بست و سر ریسمان را مردم دیگر گرفتند و دزد داخل چاه شد در ته چاه که رسید ریسمان را بست بیک سنگ و از راه خندق بیرون رفت مردم هر قدر منتظر شدند دیدند که بیرون نیامد یکی دیگر را در چاه کردند بعد از یک ساعت دیدند که آن مرد از در کاروانسرا داخل شد و مردم فهمیدند که مال ایشانرا از راه چاه بردند و دیگر آن دزد پیدا نمیشود نه مال

48.

سه نفر زن یمنی زن وزیر بود و یکی زن قاضی بود و یکی زن داروغه هر سه يك روز رفتند در حمام در میان حمام يك انگشتر الماس پیدا کردند که خیلی قیمتی بود و هر يك میل داشتند که آن انگشتر بگیرند يك پیر زن که صاحب حمام بود به او گفتند که ما هر سه این انگشتر پیدا کردیم کدام يك بهتر است که این انگشتر ببرد پیر زن گفت که هر کدام که با شوهر خودش يك مکر بکند و بعد بیاید بمن بگوید هر کدام که بهتر مکر کردید این انگشتر مال او باشد پس انگشتر را بآن پیر زن سپردند و رفتند زن وزیر با شوهر خودش جناح بست فردا وقتی که وزیر بیرون رفت زن آمد در بازار و در يك دکان جوان تاجر که جوان قشنگی بود نشست و قدری ازو جنس خرید و بچه‌ان گفت که من بتو عاشق هستم اگر میل داری بیا در خانه ما تا يك دو ساعت باهم صحبت بداریم جوان تاجر قبول کرد با زن آمد و از در دیگر که کسی نمیدید جوان را برد در اندرون و او را برد در اوطاق وزیر و حکم کرد تا نهار و شراب و شیرینی حاضر کردند و مشغول صحبت شدند در این وقت وزیر داخل خانه شد جوان خیلی ترسید بزنی گفت چه بکنم کجا فرار کنم زن گفت نترس برو در این صندوق جوان رفت در صندوق وزن در صندوق قفل کرد وزیر داخل اوطاق شد دید شراب است نهار است کفش و کلاه يك مرد دیگر هست از زن پرسید این چه حالت است که هست اینجا و خیلی خشمناک شد زن خندید گفت

بفرمایید بنشینید تا من بشما بگویم وزیر نشست زن گفت صبح وقتی که شما بیرون رفتید من رفتم در بازار يك جوان تاجر که خیلی قشنگ بود او را آوردم در خانه وبا او مشغول شراب خوردن ونهار خوردن بودیم که شما آمدید وزیر در نهایت خشم گفت آن جوان حالا کجا هست زن گفت آن جوان در این صندوق است و این هم کلید صندوق و کلید را داد بدست وزیر همین که وزیر کلید گرفت زن گفت مرا یادست و ترا فراموش وزیر کلید بر زمین زد و خیلی خندید و خیال کرد که زن این کارها کرده است که جناغ را از او ببرد و از اوطاف بیرون رفت آن وقت زن در صندوق را باز کرد و آن جوان بیچاره که نزدیک بمردن بود از صندوق بیرون آورد و او را از يك در بیرون کرد بطوری که کسی او را ندید ، اما مگر زن داروغه چون داروغه نصف شب بخانه آمد نشستند و شراب خوردند زن گفت خوب است که حالا خودمان يك حلوا بپزیم در همین اوطاف ظرف آوردند منقل آتش شکر و آرد برنج مغز پسته بادام گلاب میخک زن و مرد هر دو مشغول شدند بپختن حلوا همین که پختن حلوا بنصف رسید زن قدری روغن بنگ در شراب ریخت و داد بداروغه داروغه بیهوش شد زود زن او را در يك پارچه پیچید و در آن نزدیکی يك تکیه بود که منزل درویشان بود و داروغه را بیشت دو غلام گذاشت و گفت ببرید در آن تکیه در يك اوطاف بگذارید بردند و گذاشتند صبح داروغه بیدار شد کنیزان خود را فریاد کرد هیچ کس جواب نداد وقتی که خوب چشم خودش باز کرد

دید در میان تکیهٔ درویشها هست با لباس درویشی خیلی تعجب کرد و برخاست بطرف خانهٔ خودش روانه شد اما وقتی که در خانهٔ خودش رسید خواست داخل بشود غلامها و نوکرها باو فریاد زدند که ای درویش کجا میروی اینجا اندرون داروغه هست درویش گفت من داروغه هستم زن از توی اندرون فرمان داد بغلامها که این درویش را بزنید و برانید همچنان کردند داروغه مجبور شد و بر گشت بهمان تکیه و دریک اوطاق رفت و خوابید تا شب شد زن داروغه شام درست کرد و بغلامهای خودش داد و گفت ببرید در آن تکیه و بهر یکی از درویشها یک قسمت از شام بدهید بردند و دادند همچنان بداروغه که لباس درویشی داشت شام دادند اما در شام داروغه باز قدری روغن بنگ داخل بود همین که خورد بیهوش شد زن بغلامها گفته بود که در نزدیکی داروغه باشید هر وقت که داروغه بیهوش شد او را بپشت گرفته بخانه بیاورید غلامها همین کار کردند داروغه را آوردند بخانه زن زود لباس درویشی از تن داروغه بیرون کرد و لباسهای اول باو پوشانید و همان مجلس دیشب را از نو چید یعنی همان طور که دیشب مشغول پختن حلوا بودند و همان طور که خوراکیها دیشب در جای معین بودند امشب همچنان گذاشتند آنوقت قدری سرکه در بینی داروغه ریخت و بیهوش آمد همین که چشم باز کرد خودش را در خانهٔ خود دید بزنی گفت خیلی تعجب است ایا من خیلی خوابیدم زن گفت نه خیلی وقت نخوابیدی خیال میکنم نیم ساعت بیشتر

خوابیدی گفت ای زن من خواب دیدم که درویش شده ام و در تکیه درویشها هستم و خانه آمدم و غلامها مرا کتک زدند و بانای آنچه بر او گذشته بود حکایت کرد زن گفت عیب ندارد شراب يك قدری پرفوت بوده است شما خیلی خورده اید که باید خوابهای بد ببینید ، اما زن قاضی در همسایگی قاضی مردی بود نجار زن يك روز کنیز خودش را فرستاد تا نجار را آورد برای این که باو بگوید که يك صندوق بسازد با اندازه معین وقتی که نجار آمد در خانه قاضی زن قاضی اولاً باو گفت که بجهت این شما را خواستم که يك صندوق برای من بسازید و در این بین روی خود باو نشان داد و گفت من عاشق شما هستم نجار گفت من همچینین شما را دوست دارم اما چه بکنیم که يك وقت پیدا کنیم که باهم نشسته صحبت بکنیم بطوری که هیچ کس نفهمد زن گفت من میدانم چه باید کرد و آن این است که تو از میان زیرزمین خانه خودت يك نقب بزنی تا این که بزیر زمین خانه ما برسد آن وقت میتوانیم از آن سوراخ شبها روزها من پیش تو بیایم تو پیش من بیایی مرد نجار قبول کرد و رفت و مشغول کار شد تا این که بعد از يك هفته تمام کرد و بخانم نوشت که نقب تمام شده است زن در وقتی که قاضی بمسجد رفت از راه نقب پیش نجار رفت و باو گفت که باید هرچه من میگویم اطاعت بکنی مرد قبول کرد زن گفت که فردا شیرینی میخوری و اوطاق را زینت میکنی فردا صبح میروی پیش قاضی و از قاضی خواهش میکنی که من خیال دارم که زن بگیرم شما

تشریف بیاورید بخانه من و آن زن را از برای من عقد بکنید
نَجَّار قبول کرد فردا رفت پیش قاضی بعد از سلام کردن و دست
بوسیدن خواهش کرد از قاضی که الان از برای عقد کردن زن
ساعت خوب است تشریف بیارید بمنزل وصیغه عقد جاری
بکنید مرد رفت بخانه منتظر بود تا این که قاضی آمد قاضی
داخل اوطاق شد و نشست دید که در کج اوطاق زنی نشسته است
نَجَّار گفت بقاضی که من شمارا وکیل کردم که این زن را برای من
عقد کنید در این وقت زن روی خود بقاضی نشان داد و گفت
بلی جناب قاضی من راضی هستم که زن این نَجَّار بشوم و شما
وکیل هستید قاضی خوب نگاه کرد دید که زن خودش است
خیلی تعجب کرد گاهی بر زمین نگاه کرد گاهی بآسمان گاهی
بزن با خود گفت که زن من الان من او را در اوطاق خودش
دیدم و از پیش او اینجا آمدم چه طور اینجا آمده است باز
بخودش گفت که این زن خیلی شباهت با زن من دارد من
اشتباه میکنم در این وقت مرد گفت ای قاضی چرا عقد نمیکنید
زن گفت جناب قاضی چرا اینقدر بمن نگاه میکنید زود عقد
کنید ما کار دیگر هیچنین داریم قاضی دید اشتباه نکرده است
زن خودش است زود بر خاست و گفت کتاب عقد فراموش کردم
میروم والان میآورم و زود بیرون آمد و رفت در خانه خون زن از
راه نقب زودتر رفت قاضی وقتی که داخل اوطاق شد نگاه کرد
بزن خودش زن بقاضی گفت مگر دیوانه شدی چرا رفتی چرا بر
گشتی ایا مست شدی شاید بنگ خوردهی کار خودت نمیفهمی

که چه میکنی چرا میدوی قاضی گفت ببخشید يك خیال من کردم حالا میفهمم که خیال من راست نبوده است ببخشید زود برگشت بخانهٔ نجار زن همچنین زودتر از راه نقب رفت وقتی که قاضی رسید زن و مرد نجار گفتند ای جناب قاضی اگر پول میل دارید این يك تومان پیشکش شما زودتر صیغهٔ عقد جاری کنید قاضی باز نگاه کرد دید که زن خودش است ناچار صیغه خواند وقتی که صیغه تمام شد زن آمد که دست قاضی ببوسد قاضی يك تَلَنُكُلُ بر بینیش زد که از بینی او خون آمد و زود بر خاست و رفت بخانه همین که بخانه رسید دید که زن او موی خود میکند و بناخن صورت خود میکراشد و فریاد میزند که قاضی پدر سوخته میروم بجنده بازی و فحشهای دیگر قاضی شروع کرد بالتماس کردن و خواهش کردن که او را ببخشد و رفت بمسجد روز دیگر هر سه زن رفتند در حمام بجهت این که هر کدام مکر خود را از برای پیر زن بگویند و ببینند که پیر زن مکر کدام يك را خواهد پسندید که بهتر است که اذکشترا را باو بدهد وقتی که جستجو کردند دیدند که پیر زن اذکشترا را داشته است و از آن شهر بشهر دیگر فرار کرده است

يك مرد سواره از راهی میگذشت سه نفر آخوند که معلّم بچه بودند او را ملاقات کردند آن مرد براین سه معلّم سلام کرد و گذشت هر یکی از آن آخوندها بدیگری گفت که این مرد بمن سلام کرد آخر جنگشها شد زیرا که هر کدام مدعی بودند

این سواره بمن سلام کرد آخر گفتند میرویم و از خود آن سوار میپرسیم که او بکدام یکی سلام کرد از عقب سوار دویدند و فریاد کردند تا این که آن مرد ایستاد و غنی که باو رسیدند از او پرسیدند که تو بکدام یک از ما سلام کردی آن مرد گفت بهر کدام که احمقتر هستید هر یکی از این سه معلّم گفت که من احمقتر هستم بهتر این است که ما هر کدام حکایتی از احمقی خود بگوییم و ببینیم که کی احمقتر است اولی گفت من یک روز در مکتبخانه خود نشسته بودم و بچهها در دور من مشغول درس خواندن بودند ناگاه یک مرغ بچاه افتاد من یک ریسمان بکمر خود بستم و در چاه رفتم و سر ریسمان بدست بچهها بود در وسط چاه که رسیدم یک بچه عطسه کرد و بچهها دست زدند من از وسط چاه خشمناک شدم و گفتم چرا دست نزدیدی یک مرتبه بچهها دست از ریسمان برداشتند و دست زدند من افتادم بته چاه و پای من شکست که هنوز اینک هستم کدام احمقی بالاتر از این میباشد دومی گفت این چیزی نیست من یک روز شنبه در مکتبخانه باز کردم و نشستم بچهها در روز پیش که جمعه بود و مرخص بودند باهم قرار داده بودند که فردا هر یکی از ما که میروید پیش معلّم یک چیزی بگوید از برای ناخوش بودن معلّم شاگرد اول داخل شد سلام کرد نشست گفت جناب معلّم چرا رنگ شما این طور زرد است مگر ناخوش هستید دومی آمد گفت چشم شما چرا گود رفته است سیّم گفت بینی شما چرا اینطور دراز شده است شما چه ناخوشی دارید

من یقین کردم که ناخوش هستم برخاستم و بچه‌ها را مرخص کردم رفتم در خانه بزن خود گفتم که برو و یک طبیب بیاورد زن رفت برای طبیب آوردن من چون گرسنه بودم بر خاستم و در دو لابلچه باز کردم دیدم که قدری کوفته از خوراک دیشب حاضر بود شروع کردم بخوردن یک کوفته در دهن گذاشتم هنوز نجاویده بودم که طبیب از در داخل شد و کوفته در دهن من ماند فرو نبردم وقتی که این طبیب بروی من نگاه کرد خیال کرد که صورت من ورم کرده است گفت باید بیشتر زن وزود بیشتر بیرون کرد و صورت من پاره کرد یک برنج پخته با سر بیشتر بیرون آورد و گفت بزن من که این کرم است ببین که چه خوب بیرون آوردم و اگر نه شوهر تو میمرد طبیب پول گرفت و رفت و من چند روز خوابیدم تا خوب شدم و بچه‌ها مرخص بودند و بازی میکردند و من خیال میکنم که هیچ احمقی بالاتر از این نمیشود معلم سیمی گفت که این چیزی نیست من خیال میکنم که احمقتر هستم بجهت این که یک روز صبح رفتم پیش حوض که وضو بگیرم صورت خود در آب دیدم خیال کردم که در میان حوض یک دزد دست بشاگردها گفتم بیایید همه آمدند بدست هر یک یک چوب دادم و گفتم که در این حوض دزدست من میروم در میان حوض شما همه منتظر باشید که هر کس که از زیر آب سر بیرون آورد او دزد است و با چوب بزنید و خود رفتم در میان حوض و سر در زیر آب کردم هر قدر جستجو کردم هیچ کس نبود عجب‌وَرًا سر از آب بیرون کردم بچه‌ها خیال کردند که

در دست چوبها بسر و صورت من زدند من باز مجبوراً سر زیر آب کردم تا مدتی اینطور بود که هر قدر قوت داشتم در زیر آب میماندم و چون سر از آب بیرون میکردم بچها سر و صورت من چوب میزدند و هر قدر من میگفتم که من معلّم شما هستم دزد نیستم بچها قبول نمیکردند تا آخر زن من آمد و مرا از دست بچها خلاص کرد آخر معلوم نشد که آن مرد سواره بکدام يك از این سه نفر سلام کرده بود

50.

يك عرب بود که همیشه در خانه او مهمان داشته است و بیمهمان هیچ وقت نهار و شام نمیخورده است و رسم آن آقا این بوده است که بجای نوکر خود دست مهمانها میشسته است تا آن که يك شب جمع مهمان داشت و خود آن آقا خواست که دست مهمانها بشورد یکی از مهمانها راضی نمیشد هر قدر صاحب خانه التماس کرد که آب بریزد آن مهمان میگفت آفتابه بدهید بمن تا خودم دست بشورم زیرا که مثل شما شخص بزرگ دست من بشوید بی ادبیست آخر صاحب خانه در خشم شد و آفتابه و لگن بر سر او زد و مهمانها از خانه بیرون کرد و دیگر مهمان بخانه خود راه نداد

51.

يك مرد با زن خود در يك رخت خواب خواب خوابیده بود مرد خواب دید که بآسمان رفته است و در آسمانها گردش میکند تا رسید بیک جا که سوراخهای زیاد دید آن سوراخها مختلف

بودند يك سوراخ خیلی بزرگ بود یکی کمتر بزرگ بود یکی خیلی تنگ و کوچک بود از یکی پرسید که این سوراخها برای چه هستند گفت این سوراخهای روزی و خوراکیهای تمام مردم است گفت که سوراخ روزی من کدام است آن مرد يك سوراخ خیلی کوچک و خیلی تنگ باو نشان داد که اینست سوراخ روزی تو مرد دید که سوراخ روزیش خیلی تنگست انگشت خود را در سوراخ روزیش کرد و قوت میکرد که سوراخ بزرگتر بشود يك وقت زن او فریاد کرد که این چه کار است میکنی وقتی که بیدار شد دید انگشت خود بکون زنش کرد

52.

يك مرد که خیلی فقیر بود زن او يك روز رفت بحمام در حمام نشسته بود يك وقت آن حمامچیها بان زن فقیر گفتند که زود از اینجا برو خیز و برو در طرف دیگر زن فقیر گفت مگر چه خبر است گفتند در این جا باید زن رمالباشی شاه بنشیند در این وقت خدمتکارهای زن رمالباشی آمدند و آن زن را بیرون کردند و جا برای زن رمالباشی حاضر کردند آن زن فقیر از حمام بیرون آمد و رفت در خانه و با شوهر خود جنگ کرد گفت یا باید که تو رمال بشوی یا مرا طلاق بدهی آن مرد گفت ای زن من علم رمل نمیدانم چگونه میتوانم که رمال باشم زن گفت حرف يك کلمه است یا باید رمال بشوی یا مرا طلاق بدهی بجهت این که زن رمالباشی شاه مرا از حمام بیرون کرد مجبوراً مرد رفت و يك تخت رمل خرید و رفت در در همان حمام نشست

و تخت رمل در جلو خود گذاشت پس از دو روز سه روز از اندرون شاه يك زن بجمام آمد و در وقتی که برهنه میشد که بیرون در حمام انگشتر الماس خودشرا داد بیک کنیز که نگاه دارد تا وقت بیرون آمدن خانم کنیز همچنان چون میل داشت که توی آب بیرون آن انگشتر را در يك سوراخ که در دیوار حمام بود گذاشت و قدری از موی سر گذاشت در آن سوراخ و رفت در توی حمام و وقتی که خانم از حمام بیرون آمد از کنیز انگشتر خواست کنیز فراموش کرده بود که انگشتر را چه کرده است گفت انگشتر گم شده است هر چه جستجو کردند نیافتند آخر آن کنیز بخاطرش آمد که در حمام يك رمال نشسته است گفت میروم و از رمال میپرسم که انگشتر کجاست کنیز همان طور که برهنه بود يك چادر بروی سر انداخت و آمد جلو رمال سر پا نشست و برمال گفت که ترا بخدا يك انگشتر گم شده است زود رمل بکش ببین که کجاست رمال نگاه کرد دید کنیز این طور که نشسته است سوراخ مخصوص پیدا هست و خیلی پر مو هست رمل کشید و فکر کرد و نگاه بکنیز کرد آخر گفت ای کنیز هر قدر فکر میکنم در رمل من بغیر از يك سوراخ پر مو چیز دیگر نمیبینم کنیز گفت آفرین خوب گفتمی حالا یادم آمد و يك تومان برمال داد و رفت از سوراخ دیوار حمام انگشتر بر داشت و بخانم داد چند روز بعد در اندرون شاه يك جواهر گم شد هر قدر دقت کردند نتوانستند که پیدا بکنند آخر همان کنیز گفت يك رمال هست در حمام و خوب راست میگوید رفتند و رمال را بردند در اندرون شاه رمل کشید

با خود خیال کرد که البته باید دو نفر با هم دزد بشوند تا بتوانند يك چیز گران قیمترا بدزدند بعد از رمل کشیدن گفت من فهمیدم دزد دو نفر هستند اما حالا نمیگویم فردا میایم و باید هرچه جاندار هست در این خانه ببینم آن وقت میگویم که آن دزد که است و رفت بخانه خودش آن دو کنیز که جواهر دزدیده بودند با خودشان گفتند که یقین این مرد فردا مارا نشان خواهد داد بهتر این است که امشب برویم و صد تومان پول باو بدهیم که دزدی مارا نگوید صد تومان بردند پیش رمال رمال گفت خیلی خوب صد تومان گرفت و گفت دیروز در اندرون شاه يك مرغابی دیدم که پای او شکسته بود جواهر قیمتی را بدهید که آن مرغابی بخورد شما آسوده باشید فردا رمال رفت در اندرون کنیزها یکی یکی از جلو رمال گذشتند غلامها همچنین یکی یکی گذشتند تا این که مرغها و مرغابیها را از جلو او گذرانیدند تا آن مرغابی که پای او شکسته بود دید رمال گفت این مرغابی بکشید و جواهر در شکم این مرغابی هست وقتی که مرغابی کشتند جواهر پیدا شد رفتند بشاه گفتند شاه آن مرد را رمالباشی خودش کرد و هزار تومان باو داد

53.

يك درویش بسفر رفت رسید بیک آسیاب شب در آسیا خوابید در حالتی که آسیابان همچنین نزدیک او خوابید آسیابان خیال کرد که شاید من با این درویش عوض میشوم يك کدوی خشك آنجا بود آن کدورا سوراخ کرد و بیک ریسمان

بست وریسمان کدو بیپای خودش بست که علامت باشد که
عوض نشود درویش نصف شب بیدار شد و آن کدو از پای
آسیابان باز کرد و پای خودش بست صبح شد آسیابان بیدار
شد دید کدو بیپای درویش است گفت عجب اگر من خودم هستم
پس چرا کدو بیپای درویش است و اگر من درویش هستم

TRADUCTION ET NOTES

1.

Un Européen, qui habitait la Perse, livra dix moutons à son domestique persan avec l'ordre d'aller les présenter [comme un don] à l'ami de l'Européen. Le domestique prit un mouton pour lui-même et mena les neuf autres à l'ami de son maître avec la lettre dans laquelle le maître avait écrit : » Je vous envoie dix moutons. Prenez-les de la main de mon domestique.« — L'autre Européen lut la lettre et remarqua qu'on y avait écrit »dix moutons«. Il compta les moutons et constata qu'il n'y en avait que neuf. Il dit au domestique : »Il devrait y avoir dix moutons, pourquoi n'y en a-t-il que neuf ? Où est le dixième ?« Le domestique répondit : »Que dirai-je ? en voilà tout ce qu'il y a.« L'homme dit : »Mais enfin, on a écrit dans la lettre »dix moutons«, et tu n'en as amené que neuf.« »Que dirais-je, Monsieur ?« reprit le domestique, »ce n'est pas ma faute qu'on a écrit »dix« dans la lettre, et que je n'ai amené que neuf.« Le maître pensa, que ce domestique ne savait peut-être pas combien est dix et combien neuf. Il appela dix de ses domestiques à lui et dit au domestique qui avait amené les moutons : »Compte-moi ces domestiques-là.« Le domestique compta et dit : »En voilà dix personnes.« Puis le maître dit à ces domestiques : »Que chacun de vous saisisse un mouton !« Chacun saisit un mouton, mais pour le dixième il n'y avait pas de mouton. Le maître dit au domestique : »A présent tu vois que ces neuf hommes tiennent chacun un mouton, mais que le dixième n'a pas de mouton.« Le domestique

répondit : »Que dirai-je, Monsieur ? Ce n'est pas ma faute. Ces neuf personnes ont été adroites, et ont pris chacune un mouton, mais celui-là a été paresseux et n'a pas réussi à en saisir un. Est-ce ma faute à moi?«

Ce conte a été donné en dialecte yağnōbī par M. HEINRICH JUNKER (*Drei Erzählungen auf Yağnābī*, herausg. v. H. F. Junker, Sitzungsber. d. Heidelb. Akad. d. Wiss., philos.-hist. Klasse, Heidelb. 1914, p. 11 sqq.). Le motif se retrouve dans le sottisier du Khodja Naṣr-ed-dīn, WESSELSKI, *Der Hodscha Nasreddin*, Weimar 1911, Bd. 1, n° 143.

2.

Notre prophète plaisantait souvent. Un jour une femme se présenta au prophète. Son mari étant allé en voyage, elle demanda : »Mon mari est-il en bonne santé, oui ou non?« Le prophète dit : »Le blanc des yeux de votre mari est devenu plus grand que le noir.« La malheureuse femme croyait que son mari était devenu aveugle, et elle pleurait toujours de ce que les yeux de son mari étaient devenus malades. Enfin son mari retourna de son voyage. La femme dit : »J'avais entendu que tes yeux étaient devenus malades : le prophète a dit que le blanc de tes yeux était devenu plus grand que le noir.« Le mari répondit : »Le prophète a dit la vérité : le blanc des yeux de tous les hommes est plus grand que le noir.«

3.

Il y avait un marchand à Chiraz. Dans sa maison se trouvaient beaucoup de marchandises appartenant aux autres marchands. Une nuit son magasin prend feu. Il en est averti, les hommes accourent et éteignent le feu, et le marchand va se mettre au lit. En réfléchissant il se dit à lui-même : »Le mieux est, que demain je dise que toute la propriété et toutes les marchandises des gens sont brûlées ; alors personne ne peut tirer de l'argent de moi.« Puis il se dit : »Non, cette pensée n'est pas bonne.« Vite il se met debout,

va en haut du toit de sa maison et crie : « Feu ! ma maison a pris feu ! Venez à mon aide ! » Tous les hommes accourent, et lorsqu'ils se sont rassemblés, il dit : « Ô hommes ! votre propriété n'est pas brûlée, ce sont mes marchandises à moi qui sont brûlées. Venez demain prendre chez moi toutes vos marchandises. » Puis il s'en va et dort tranquillement. Il y a maintenant 500 ans que cette famille porte le nom *Ātāšī*.

Légende étiologique pour expliquer le nom d'une famille notable de Chiraz (*Ātāšī* dérivé d'*ātāš*, « feu »).

4.

Une vieille femme avait une poule. Une nuit un chacal prit la poule entre ses dents et s'enfuit. La vieille se mit à crier : « Le chacal m'a volé une poule qui pèse un *mān*¹. » Un renard s'approcha du chacal, qui lui dit : « Ô renard ! as-tu entendu, comment cette vieille femme ment ? sa poule n'a pas dix *sīr*² de chair, et elle dit : « ma poule a un *mān* de chair. » Le renard dit : « Confie-moi la poule, que je la pèse pour voir si peut-être la vieille a raison. » Le chacal lui donna la poule. Le renard la prit entre ses dents et s'enfuit en disant : « Je l'accepte comme ayant le poids d'un *mān*. »

5.

Un homme alla dans un café et commanda du café. Quand on lui apporta la tasse de café et qu'il saisit la cuillère qui était dans la tasse de café, il vit que c'était la queue d'une souris, qui ressemblait au manche d'une cuillère, et il tira une souris de la tasse de café. Il dit au cafetier : « Pourquoi y a-t-il une souris dans la tasse de café ? » Le cafetier répondit : « Vous avez payé deux *šāhīs*³; voulez-vous qu'[à ce prix] un chameau sorte [du café] ? »

¹ Un *mān* de Tabriz équivant à peu près à trois kilos.

² Un *sīr* est $\frac{1}{40}$ d'un *mān* de Tabriz.

³ Environ cinq centimes.

J'ai lu quelque part, je ne sais plus où, une anecdote européenne qui contenait le même motif : à un restaurant, un consommateur appelle le garçon et lui dit d'un ton irrité, qu'il vient de trouver, dans la soupe, un morceau d'un peigne en corne. Le garçon lui demande ironiquement, s'il avait espéré trouver un peigne en écaille neuf dans un potage à quatre sous.

6.

Un Kurde alla au bazar et arriva devant la boutique d'un cuisinier. Il vit que des pilaus, des ragoûts, des poules, des poissons et d'autres mets appétissants y étaient étalés. Comme le Kurde avait bien faim, l'odeur des mets lui était très agréable. Il se tenait debout à la porte de la boutique en regardant [les vivres]. Le maître-cuisinier dit : « Monsieur, entrez, s'il vous plaît. » Le Kurde s'imaginait qu'il était considéré comme un hôte, il entra et s'assit. On lui apporta des mets, et le Kurde mangea son soûl, et, tout en mangeant, il fourrait du pilau dans le pan de sa robe pour le porter à son fils. Le repas fini, il s'en allait, comme le maître-cuisinier lui dit : « Paie-moi ! Je t'ai apporté des mets pour un tûmân ¹ à peu près. » L'autre dit : « Je n'ai pas d'argent. J'ai cru que j'étais votre hôte. » On lui dit : « C'est ici la boutique d'un vendeur de pilau ; personne n'est ici un hôte ; il faut que tu paies. » Le Kurde dit : « Mais je n'ai pas d'argent. » Le maître-cuisinier comprit qu'il disait la vérité, et qu'il ne pouvait tirer de l'argent de lui, parce qu'il n'en avait pas, et il dit : « Maintenant je te traiterai d'une telle façon qu'une autre fois tu n'aïlles pas manger du pilau gratuitement. » Il donna des ordres à ses garçons qui allèrent chercher un âne, puis il fit placer le Kurde sur l'âne sans selle et la tête tournée vers la queue de l'animal. On amena en outre deux ou trois musiciens qui marchèrent en faisant la musique ²

¹ Environ cinq francs.

² *موسيقى* ou *موسيقه* (tiré du grec : *μουσική*) est l'ancienne musique orientale, tandis que la musique européenne est désignée par le mot *موزيك*, emprunté au français.

devant l'âne sur lequel le Kurde était assis; et beaucoup des gens se rassemblèrent autour de lui en battant des mains et en riant, et ainsi on le menait à travers les bazars. Un autre Kurde, compatriote du premier, arriva en ce moment. Très étonné il se demanda pourquoi l'on traitait son camarade de cette façon déshonorante. Il s'approcha de son camarade et dit: »Mon frère, qu'as-tu fait pour être traité d'une telle manière?« Le premier Kurde répondit: »Tais-toi, rien ne peut être mieux que cela; car j'ai mangé du bon pilau gratuitement, et j'en porte dans le pan de ma robe pour mon fils, et en outre je monte gratuitement cet âne, j'entends encore gratuitement la musique en me promenant. Qu'est-ce qui est mieux que cela?« L'autre dit: »Ceci au moins est mauvais, que l'on t'a placé à l'inverse sur l'âne.« Le premier Kurde répondit: »Cela ne fait rien. Ces gens-là ne veulent pas que je voie les musiciens et les danseurs qui sont au devant, mais chaque fois que l'envie me prend, je regarde sous mon bras et vois [tout ce que je veux]. Ce n'ai rien.«

Ce conte se retrouve sous une forme plus sommaire dans le *Qişşatu-Ǧuha*.¹ Les facéties de Ǧuha, répandues sur tout le monde arabe et connues aussi chez les Berbères, ont été savamment étudiées par M. RENÉ BASSET dans son introduction aux *Fourberies de Si Djeh'a, contes kabyles*, trad. p. A. MOULIÉRAS (Paris 1892). M. Basset a démontré que la rédaction arabe des contes de Ǧuha a été traduite du turc, et que le livre turc des facéties de Naşr-ed-din est à son tour une traduction d'un ancien recueil arabe, dont le héros est ce même Ǧuha, et qui a été mentionné déjà à la fin du quatrième siècle de l'hégire par Muḥammad ibn Ishāq el-Warrāq, auteur du *Kitāb-el-Fihrist*. L'anecdote du *Qişşatu-Ǧuha* qui nous intéresse ici est le n°117 de l'édition de Beyrouit: »Il (Ǧuha) entra chez un traiteur et mangea de tous les plats, puis il voulait s'en aller. Le traiteur lui dit: »Paie-moi!« Il répondit: »Je n'ai pas d'argent.« Le traiteur l'accusa devant l'émir, et celui-ci ordonna de placer Ǧuha à l'inverse sur un âne et de le mener à travers la ville. Tandis qu'il était transporté dans ce cortège, un de ses amis le vit, et on dit: »Que fait-tu là, Ǧuha?« Il

¹ Voir Introduction p. 8. A comparer A. WESSELSKI, *Der Hodscha Nasreddin* (Weimar 1911) 2 voll.

répondit: «Ce que je fais? Eh bien, j'ai mangé et bu, et après cela je fais une promenade.» Version kaïrote du même conte: A. H. SAYGE, Folk-Lore (Quarterly Review) vol. XVII, p. 193.

Le Sayyid avait entendu ce conte d'un natif d'Ispahan, dans quelle ville il y a beaucoup de Kurdes.

7.

Un épicier avait un perroquet, et quand l'épicier s'en allait à la maison, ce perroquet faisait la garde dans la boutique. Un jour l'épicier s'en alla, et le perroquet, comme toujours, fit la garde dans la boutique. Tout à coup un chat sauta là-dedans; le perroquet eut peur et vola deçà et delà. Une quantité de flacons qui contenaient de l'huile, tombèrent à terre et se cassèrent. Quand l'épicier vint et vit les flacons cassés, il se mit en colère, et d'un bâton il frappa le perroquet à la tête. La tête du perroquet en reçut une blessure, par suite de quoi elle devint chauve. Dès ce moment, le perroquet ne proférait plus un mot. Tant que son maître le caressait et lui parlait, il ne donnait aucune réponse, et le maître regrettait beaucoup, qu'il avait fait du mal à cet oiseau à la langue douce, de sorte qu'il ne parlait plus.

Un jour un derviche, dont la tête nue¹ était chauve, passa devant la porte de la boutique de cette épicier pour demander l'aumone. Tout d'un coup le perroquet dit: «O homme, as-tu aussi cassé des flacons d'huile, que tu es devenu chauve comme moi?» Tous rirent, et l'épicier fut très content de ce que le perroquet avait recommencé à parler.

Cette histoire est tirée du premier livre du *Matnavi* de *Ĵalāl-ed-din Rūmī* (Éd. Bombay 1310 a. H. I, p. 7—8). C'est une parabole à l'adresse des gens d'un esprit borné qui mesurent Dieu de leur propre mesure:

Il y avait un épicier, qui possédait un perroquet, un perroquet au chant harmonieux et au parler frais. Ce perroquet se tenait dans la boutique, qu'il gardait, et proférait des paroles pleines d'esprit à tous les marchands. Il parlait le langage des hommes et savait le chant

¹ Les Persans tiennent toujours la tête couverte du *kulah*; les derviches seuls vont tête nue.

des perroquets. Un jour que le maître était allé chez lui, et le perroquet était dans la boutique, qu'il gardait, un chat sauta subitement dans la boutique en poursuivant une souris. Le perroquet eut peur, vola cà et là dans la boutique et renversa quelques flacons d'huile de rose. Son maître retourna et s'assit tranquillement dans la boutique. Il vit que la boutique était pleine de l'huile et toute graisseuse, et il frappa le perroquet à la tête de sorte qu'il devint chauve par suite du coup. Pendant quelques jours, il ne prononça un seul mot, et l'épicier poussait des soupirs de regret, se tirait la barbe et dit: »Hélas! le soleil de mon bonheur s'est caché derrière un nuage. Que ma main fût brisée au moment où je frappai à la tête cet animal à la parole douce!« Il donna des présents à tous les derviches, afin que l'oiseau retrouvât la parole. Après trois jours et trois nuits passés en chagrin et en plaintes, il était assis dans la boutique tout désespéré. Il montra à l'oiseau cent choses merveilleuses, afin qu'il recommençât à parler. Un homme habillé du froc des derviches passa tout à coup, la tête chauve comme une tasse ou une coupe. Le perroquet retrouva alors la parole et lui cria: »O homme! Comment, ô homme chauve, es-tu devenu chauve? est-ce que tu as renversé des flacons d'huile?« Les gens se mirent à rire de cette analogie qu'avait imaginé le perroquet entre lui-même et l'homme en froc.

Clouston, dans son livre *Flowers from a Persian Garden* (p. 115—16 note) cite plusieurs versions occidentales de cet anecdote. Il y a d'abord l'histoire du perroquet du comte Fiesco, racontée par »les anciens novellistes italiens«, puis un conte anglais qui se trouve dans les *Fairy Tales from the North Country* du docteur FRYER¹, et enfin un conte de »nigger« reproduit par un journal américain. Une version danoise a été donnée par E. TANG KRISTENSEN (*Danske Skjæmtesagn* I, n° 299). En allemand j'ai trouvé l'histoire dans une collection d'anecdotes du 17^e siècle: *Wie der Wirth also auch die Gäste*, n° 283.

8.

Une personne avait un perroquet. Il le porta à la boutique d'un marchand d'oiseaux pour le vendre. Le marchand d'oiseaux demanda: »Quel est le prix de ce perroquet?« L'autre dit: »Cent tūmāns.« Le marchand d'oiseaux demanda: »Pourquoi un oiseau tellement petit coûte-t-il cent tūmāns?« Le maître du perroquet répondit: »Parce que mon oiseau est habile et sait parler.« Le marchand d'oiseaux dit:

¹ Le conte a été donné aussi dans W. HENDERSON, *Notes on the Folk Lore of the Northern Counties of England*, Appendix by S. BARING-GOULD, p. 331.

»Je ne l'achète pas, il est trop cher.« Le maître du perroquet, voyant qu'il y avait là une dinde, demanda: »A quel prix vendes-tu cette dinde?« Le marchand d'oiseaux dit: »Cent tūmāns.« »Pourquoi cent tūmāns?« demanda l'homme. Le marchand d'oiseaux répondit: »Si ton oiseau parle toujours, le mien pense toujours.«

Une variation de ce motif se trouve dans un conte anglais du 16^e siècle: Un Français achète un choucas qui parle, dit le vendeur, le français, l'italien, l'espagnol, le hollandais et le latin. Mais le choucas ne produisant jamais d'autres mots que »kaw, kaw«, le Français se console en se disant: »Si mon choucas ne parle pas, j'ai lieu de croire qu'il pense d'autant plus.« (Taylor's Wit and Mirth n^o 8, Hazlitt, Shakespeare Jest-Books III). — Le motif a été utilisé d'une façon spirituelle dans une fable de LA MOTTE HOUDART (*Fables nouvelles*, Paris 1719, livre I, fable 3): Un homme qui a perdu sa femme et en regrette le caquet, veut acheter une perroquet pour se distraire par son babill. Il va dans la boutique du marchand d'oiseaux et y voit une quantité de perroquets qui savent dire toutes sortes de mots absurdes. Un des perroquets est tout silencieux. L'homme lui demanda pourquoi il ne dit pas mot. Le perroquet répond: »Je pense tout de même.« L'homme, ravi de cette réponse, achète ce perroquet et le porte chez lui, mais s'apercevant enfin que l'oiseau ne sait pas dire autre chose que cette seule phrase: »Je pense tout de même«, il se fache:

Que maudite soit la pécore,
Dit le maître; tu n'es qu'un sot;
et moy cent fois plus sot encore,
de t'avoir jugé sur un mot.

— A comparer: Revue des Trad. pop. V, p. 568 et *Löyer*, Odense 1781, p. 94 sqq.

9.

Un paysan allait à la ville, monté sur un âne. Il menait par une corde, dont il tenait le bout à la main, une chèvre, qui portait une clochette au cou, et ainsi il poursuivait son chemin. Tant qu'il entendit le son de la clochette, il se sentait tranquille, étant assuré que la chèvre était derrière lui.

Il y avait trois voleurs. Lorsqu'ils aperçurent ce paysan, un d'entre eux dit: »Je vais lui voler sa chèvre.« L'autre dit: »Moi, je vais lui voler encore son âne.« Le troisième voleur dit: »Moi, je lui déroberai les habits qu'il porte.«

Le premier voleur s'approcha. Avec précaution il détacha la clochette du cou de la chèvre et la noua à la queue de l'âne, après quoi il saisit la chèvre et s'enfuit par une autre rue. Mais le paysan, en entendant le son de la clochette, était assuré que la chèvre le suivait, et ne regardait pas derrière lui. Le deuxième voleur s'avança et dit: »O homme! es-tu devenu fou? On attache une clochette au cou d'un âne, pourquoi l'as-tu attachée à la queue de l'âne?« Quand le paysan regarda derrière lui, il vit qu'on avait volé la chèvre. Il dit: »J'avais attaché la clochette au cou de ma chèvre, mais on m'a volé la chèvre.« Le voleur dit: »Tu dis la vérité. Moi, j'ai vu qu'une personne emportait ta chèvre par cette rue-là. Si tu cours vite, tu peux encore l'atteindre et reprendre ta chèvre.« Le paysan dit: »Alors, ô homme, pour l'amour de Dieu, garde-moi cet âne, tandis que je vais retrouver ma chèvre.« Le voleur y consentit et saisit l'âne. L'homme courut par la rue qu'on lui avait désignée. Le voleur emporta l'âne par une autre rue. Le paysan eut beau courir par ci par là, il ne trouva pas sa chèvre, et en revenant, il vit que l'âne avait disparu. Tout troublé il erra dans la rue, jusqu'à ce qu'il vint au troisième larron qui était assis au bord d'un puits et pleurait. Le paysan demanda: »O homme, pourquoi pleures-tu?« L'autre dit: »J'avais une boîte remplie de bijoux qui valait dix mille tūmāns; elle est tombée dans ce puits.« Le paysan en fut très joyeux et se dit à lui-même: »En comparaison de cette homme-là je suis très heureux, car l'âne et la chèvre que j'avais ne valaient que cinq tūmāns, mais cette homme-là a perdu dix mille tūmāns.« Le voleur dit: »Si tu veux descendre dans le puits et en tirer ma boîte, je te donnerai cinquante tūmāns.« Le paysan accepta, ôta ses habits et les confia à la garde du voleur, et il descendit dans le puits. Quand il fut arrivé au fond du puits, tant qu'il cherchait, il ne trouvait que des cailloux et de la terre. Le voleur

emporta ses habits. Le paysan avait beau crier, personne n'était là pour répondre à ses cris. Avec beaucoup de peine il réussit à sortir du puits, et vit que ses habits n'y étaient pas, et cet homme-là n'y était pas non plus et n'avait laissé que son bâton. Le paysan saisit le bâton, et n'ayant pas d'habits [pour couvrir sa nudité], il s'en alla vers le bazar, et quand il apercevait des gens, il les attaquait avec son bâton en criant : « Ne m'approchez pas, ou je frappe ! » Enfin quelqu'un lui demanda : « Pourquoi agis-tu ainsi ? es-tu devenu fou ? » Le paysan répondit : « Non, je ne suis pas devenu fou, mais je crains que vous ne finissiez par me voler moi-même ! »

Ce conte se trouve, avec des variations insignifiantes, dans le livre *Laṭā'if u zārā'if* (p. 34—35 de l'édition de Téhéran 1295 a. H.), dans le *Riyāz-el-ḥikāyāt* (chap. 20, n° 37), et dans les *Mélanges de littérature orientale* de Cardonne (Paris 1770, t. II, p. 58 sqq.), qui l'a tiré d'une collection nommée *Maǰmū'-i-ḥikāyāt*. Dans cette dernière version la conclusion badine manque; le pauvre paysan, ayant perdu sa chèvre, son âne et ses habits, »regagna avec bien de la peine un feu où l'on voulut couvrir sa nudité.« Un conte de la Haute-Bretagne, communiqué par M. P. SÉBILLOT dans la *Revue des trad. pop.* t. XI, p. 445, est en parfait accord avec la version de Cardonne, qui en est peut-être la source. L'aventure du paysan avec le troisième larron se trouve d'ailleurs parmi les fables qui portent le nom d'*Ésope*. Voici la 101^e fable d'Ésope d'après la traduction de BELLEGARDE (Copenhague 1784): Un enfant pleurait auprès d'un puits et donnait des marques d'une grande douleur. Un avare, qui passait par là, s'approcha de lui et lui demanda le sujet de ses larmes et pourquoi il s'affligeait de la sorte. « Que je suis malheureux », répondit cet enfant en pleurant toujours de plus en plus. « J'avais une cruche d'or qui vient maintenant de tomber dans le puits, parce que la corde s'est rompue. L'avare, aveuglé par sa convoitise, ne s'avisait point de demander à l'enfant d'où il avait apporté cette cruche d'or, ni comment elle lui était tombée entre les mains. Sans balancer davantage, il quitta ses habits et descendit dans le puits, où il ne trouva point la cruche d'or dont l'enfant lui avait parlé; mais il fut bien plus surpris, lorsqu'étant sorti du puits il ne trouva point ses habits que l'enfant avait emportés et qu'il avait cachés dans la forêt voisine, où il s'était sauvé.

10.

Un paysan se rendit à la ville. En passant par le bazar il arriva à la boutique d'un confiseur. Des sucreries de toutes

les couleurs sont étalées dans la boutique, et le vendeur de confiseries est assis là qui garde [la boutique]. Le paysan s'imagina que le confiseur était aveugle. Il s'approcha et étendit deux doigts vers les yeux du confiseur en disant: »Hou!« Le confiseur demanda: »Pourquoi fais-tu comme ça?« L'autre dit: »Je croyais que tu étais aveugle et ne voyais pas.« Le confiseur dit: »Je ne suis pas aveugle; je vois.« »Alors«, dit le paysan, »si tu peux voir, pourquoi ne manges-tu pas de tes sucreries?«

11.

Un Kurde vint dans la boutique d'un cuisinier. On lui apporta toutes sortes de mets. Il mangea et sortit. Le cuisinier dit: »Paie le repas.« Il dit: »Tu dis vrai.« »Très bien«, reprit le cuisinier, »je dis vrai; paie alors.« L'autre dit: »Tu dis vrai.« Le cuisinier demanda: »Es-tu fou?« »Tu dis vrai«, répondit l'autre. Bref, à quiconque adressait la parole à ce paysan, celui-ci répondit: »Tu dis vrai.« Enfin quelqu'un dit: »Peut-être qu'il a pas d'argent.« »Cet homme dit vrai«, dit le Kurde.

12.

Les habitants de Kachan envoyèrent deux Kachaniens à Tabriz afin qu'ils apprissent la langue des Turcs et puis retournassent à Kachan; alors, si une fois un Turc venait à cette ville, ils pourraient servir d'interprètes. Ces deux personnes allèrent à Tabriz et y restèrent deux ans, et chacun d'eux apprit un mot [turc]: l'un apprit à dire »*gel otur*«, cet-à-dire »viens et, prends place!«, et l'autre à dire »*puz jeme*«, c'est-à-dire »mange des ordures!«¹ Après une absence de deux ans ils retournèrent à Kachan et allèrent s'asseoir dans leur boutique et s'occuper de leur commerce.

¹ L'expression turque n'est pas correctement rendue; *puz jeme* signifie: »ne mange pas des ordures.« La forme correcte serait *puz je*.

Enfin un jour un Turc distingué arriva à leur boutique et voulut acheter d'eux quelque étoffe. Il désigna de la main une étoffe et demanda: «*Bu nice?*», c'est-à-dire «combien coûte cela?» Le marchand de Kachan répondit: «*Pux jeme!*» Le Turc se mit en colère, tira son épée et voulut le tuer. Son ami se leva et saisit la main du Turc en répétant toujours: «*Gel otur! gel otur!*» Le Turc fut apaisé.

Jusqu'aujourd'hui le proverbe est resté dans toute la Perse que si «Viens et prends place» n'avait été, le Turc aurait tué «Mange des ordures.»

Tabriz est la capitale de la province Azerbeïdjan, qui a une grande population turque. — Les Turcs ont la réputation d'avoir la tête près du bonnet. Les Kachaniens d'autre part sont peureux, comme on le verra de l'anecdote suivante.

Notre historiette rappelle un conte assez répandu en Europe. C'est la 22^e nouvelle des *Contes ou nouvelles récréations et joyeux devis de Bonaventure des Periers* (éd. Paul Jacob, bibliophile, Paris 1843, p. 106). Trois frères de maison s'étaient amusés à Paris au lieu d'étudier le latin. Enfin ils apprirent chacun un mot latin, l'aîné apprit la formule: *nos tres clerici*, le second sut dire: *pro bursa et pecunia*, et le cadet: *dignum et justum est*. Puis ils quittèrent Paris pour retourner à leur père, et il fut convenu entre eux qu'en présence d'étrangers ils ne parleraient que le latin. Ils passèrent par un bois, où se trouvait le cadavre d'un homme assassiné et dévalisé. Le prévôt des marchaux les trouva auprès du cadavre et leur demanda: «Qui a tué cet homme?» L'aîné répondit: «Nos tres clerici.» «Et pourquoi l'avez-vous fait?» dit le prévôt. «Pro bursa et pecunia», répondit le second. «Eh bien», reprit le prévôt, «vous en serez pendus.» «Dignum et justum est», fit le cadet. Cependant, en voyant que l'affaire tournait mal, ils commencèrent à parler le latin de leur mère et à dire qui ils étaient, et enfin le prévôt les laissa aller.

Dans une version hongroise, où il s'agit de trois frères qui partent de leur maison paternelle du pays des Slaves pour la Hongrie afin d'apprendre le hongrois, le diable s'y mêle, et l'histoire prend une fin plus tragique (G. STIER, *Ungarische Sagen und Märchen*, Berlin 1850, p. 25 sqq.). Une variation de cette histoire se trouve chez les FRÈRES GRIMM (*Kinder- und Hausmärchen* n° 120), mais dans cette version le trait qui nous intéresse ici, la langue étrangère mal apprise, est disparu. Une série de variations *finnoises* ont été énumérées par ANTI AARNE (F. F. Communications n° 5, Hamina 1911, p. 148).

13.

Une fois le roi voulut requérir des troupes de Kachan. Il ordonna d'envoyer une troupe de Kachan à Téhéran. Lorsque cette troupe avec un canon s'était avancé d'une station, quelques-uns des soldats retournèrent à Kachan et se rendirent chez le gouverneur, à qui ils parlèrent ainsi : »Dix voleurs nous ont attaqué pour nous dépouiller. Donnez nous une escorte qui puisse délivrer la troupe.«

Cette anecdote est une variation de celle donnée par MALCOLM dans ses *Sketches of Persia* (London 1861, p. 146—47): When Nadir Shah returned from India he published a proclamation, permitting the followers of his army to return to their homes. It is narrated that thirty thousand of those who belonged to Cashan and Isfahan applied to this monarch for a guard of a hundred musketeers to escort them safe to their wives and children. »Cowards!« exclaimed he, in a fury; »Would I were a robber again for the sake of waylaying and plundering you all. Is not my success a miracle«, said he to those around him, »with such a set of dastards in my camp!« — BROWNE (*A Year amongst the Persians*, London 1893, p. 173—74) raconte la même histoire de la manière suivante: It is currently asserted that there formerly existed a Kâshân regiment, but that, in consideration of the cowardice of its men, and their obvious inefficiency, it was disbanded, and those composing it were hold to return to their homes. On the following day a deputation of the men waited on the Shâh, asserting that they were afraid of being attacked on the road, and begging for an escort. »We are a hundred poor fellows all alone«, they said; »send some horsemen with us to protect us!«

La même histoire est racontée avec des variations diverses chez les *peuples balcaniques* et en *Slavonie*, voir Mélusine t. X, p. 14 et p. 47.

14.

Question sans réponse.

Une personne demanda à un homme: »Si un chien s'élançe d'un saut du haut du mur de la maison d'un tel au mur de la maison d'un autre à l'autre côté de la rue, et qu'à mi-chemin il lâche un vent, à qui des deux voisins appartient ce vent?«

Cette satire contre les questions subtiles des jurisconsultes se trouve dans les *Laḷāif u zarāif* (éd. de Téhéran 1295 a. H. p. 22—23),

où elle a la forme suivante : On raconte qu'un cadi voulant plaisanter avec un homme d'esprit lui dit : »J'ai une question à te poser, mais il faut que tu y répondes correctement.« L'autre dit : »Je répondrai ce que je sais, et quant à ce que je ne sais pas, je profiterai du savoir de Monsieur le cadi.« Le cadi dit : »Un chien saute d'un toit à un autre : il lâche un vent. A qui des deux propriétaires ce vent appartient-il?« L'autre dit : »A celui dont le toit est le plus proche.« Le cadi reprit : »Mais si la distance à l'un et à l'autre est égale, comment alors?« L'autre répondit : »Alors la moitié en appartient à l'un, la moitié à l'autre.« »Mais«, continua le cadi, »si les deux propriétaires sont morts?« L'autre dit : »En ce cas, le vent, étant une chose dont le possesseur est inconnu, appartient à celui qui exerce la juridiction, c'est-à-dire qu'il appartient à Monsieur le cadi.« Le cadi, confus, se repentit de sa plaisanterie. — L'anecdote figure, à peu près dans les mêmes termes, dans le *Riyāz-el-ḥikāyat*, chap. 15, n° 22. — A comparer WESSELSKI, Der Hodscha Nasreddin n° 107.

15.

Un homme portait dans le pan de sa robe sept œufs. Dans la rue il rencontra un homme et lui dit : »Si tu sais dire ce qu'il y a dans le pan de ma robe, je te donnerai ces œufs, et si tu sais dire combien il y en a, je te donnerai tous les sept.« L'autre réfléchit quelque temps, puis il dit : »Je ne comprends pas, donnez-moi une autre indication, afin que je comprenne.« L'homme dit : »C'est quelque chose de blanc au milieu duquel il y a quelque chose de jaune.« »Maintenant je comprends ce que c'est«, dit l'autre, »c'est un radis (blanc) au milieu duquel on a fait un trou, puis on y a fourré une carotte.«

Un homme raconta cette historiette dans une assemblée. Quand il avait fini, un des assistants demanda : »Enfin, qu'est-ce qu'il y avait dans le pan de la robe de cet homme?«

Cette historiette est une combinaison de deux anecdotes qui se trouvent dans le *Qiṣṣatu-Juha*. Voici d'abord le n° 1 de cette collection arabe d'après l'édition de Boulaq; Wesselski, Der Hodsha Nasreddin II, Nr. 340 : Juha passa devant quelques gens, ayant dans sa manche des pêches. Il leur dit : »Celui d'entre vous qui puisse me dire ce qu'il y a dans ma manche, à lui je donnerai la pêche la plus grande.« Puis ils dirent : »Tu y a des pêches.« Il s'écria : »Quel en-

fant de putain vous a dit cela?« — Dans l'édition de Beyrouth, où cette anecdote porte également le n° 1, la réponse de Juha est donnée dans une forme moins grossière. A comparer R. BASSET, *Rev. des trad. pop.* XVI, p. 459.

Voici le n° 37 de l'édition de Beyrouth : Il y avait un homme qui portait vingt œufs dans sa manche. Il dit: »Voyons, Juha, si tu peux me dire ce que j'ai dans ma manche, je t'en donnerai dix, avec lesquels tu peux te faire une crêpe.« Puis Juha dit: »Mais explique m'en les qualités.« L'autre dit: »C'est blanc au dehors et jaune au dedans.« Ayant réfléchi quelque temps, Juha dit: »Je crois que c'est un navet rond farci avec de la carotte.« — Cette dernière anecdote est le n° 48 des facéties du Khodja *Nasr-ed-din* d'après l'édition de MEHEMED TEWFIK (*Die Schwänke des Nassr-ed-din und Buadem von Mehemed Tewfik*, übers. v. E. Müllendorff, Reclam's Universal-Bibl. n° 2735); Wesselski n° 15. A comparer R. BASSET, *Rev. des trad. pop.* XVII, p. 483, et les notes de Wesselski I, p. 209. TANG KRISTENSEN, *Molbo-og Aggerbohistorier* II, n° 541.

16.

Un homme raconta dans une assemblée: »Dans mon pays le climat est tellement froid, qu'à cheval nous franchissons à sec les fleuves gelés.« Un autre des assistants, qui pensait que c'était un mensonge, dit: »Une fois, dans ma ville, la température fut tellement froide, qu'un chat, qui sautait d'un côté d'une rue à l'autre, gela à mi-chemin et resta pendant ainsi presque un mois, jusqu'à ce que la température s'adoucit. Alors le chat dégela, tomba à terre et s'enfuit.«

17.

Un marchand, qui était très riche, n'avait pas d'enfants. Il avait beau donner de l'argent aux hommes de bien et aux pauvres, Dieu ne lui donnait pas d'enfants. Enfin il dit: »O Dieu! si tu me donnes un fils, je fais vœu de donner cent tūmāns au pire et au plus injuste des hommes.« Dieu lui donna un fils. Le marchand pris cent tūmāns et, en pensant dans son cœur, que les pires des hommes devaient être les bourreaux, il alla au chef des bourreaux et lui dit:

» J'ai demandé quelque chose à Dieu, et Dieu me l'a accordé; maintenant j'ai fait vœu de vous donner ces cent tūmāns.« Les chef des bourreaux dit: » Pourquoi faut-il que tu me les donnes à moi?« L'autre dit: » Parce que mon vœu était de donner cent tūmāns au pire des hommes, et je m'imagine que, comme toujours vous tuez des hommes, en coupez les oreilles, les mains et les pieds et donnez la bastonnade aux gens, vous devez être le pire des hommes.« Le chef des bourreaux dit: » Tu t'es trompé. Si nous tuons des hommes, nous le faisons d'après l'ordre du gouverneur; porte ton argent à lui et le lui donne; car nous ne tuons pas des hommes selon notre propre désir.«

Le marchand emporta ses cent tūmāns et alla chez le gouverneur de la ville et lui tint le même discours qu'au chef des bourreaux. Le gouverneur dit: » Tu t'es trompé. Si je fais tuer des gens, je le fais selon une sentence rendue par le cadî; quand le juge rend la sentence, qu'il faut mettre à mort une personne, nous obéissons. Porte l'argent au cadî.« Le marchand alla chez le cadî et répéta son histoire devant lui. Le cadî, après l'avoir entendu, dit: » De cette façon que tu as fait vœu, ton vœu n'est pas juste selon la loi sainte.« Le marchand demanda: » Que ferai-je?« Le cadî répondit: » Comme maintenant c'est l'hiver, tu vois qu'il est tombé de la neige, et que mes maisons sont pleines de neige. Achète de moi pour ces cent tūmāns cette neige qui se trouve dans mes maisons.« Le marchand dit: » J'achète pour ces cent tūmāns la neige qui se trouve dans tes maisons.« Le cadî prit l'argent, et le marchand s'en alla.

Le lendemain, le domestique du cadî vint trouver le marchand et lui dit: » Le cadî vous cite devant lui.« Le marchand y alla. Le cadî dit: » Pourquoi n'emportes-tu pas cette neige que tu a achetée de moi? Dans ma maison il n'y a pas de place pour ta neige.« Le pauvre marchand dit: » Où faut-il que je la porte?« » Je ne sais pas, répondit le cadî.

Le marchand dut forcément dépenser beaucoup d'argent à faire porter la neige des maisons du cadi au dehors de la ville.

Cependant l'été arriva. Alors le cadi cita de nouveau le marchand et lui demanda : »La neige que l'hiver passé tu as achetée de moi et emportée, combien de *çarvār*¹ y en avait-il?« L'autre dit : »Seigneur, je crois qu'il y en avait cinquante mille *çarvār*s.« »Et quel est aujourd'hui au bazar le prix d'un *çarvār* de neige?« demanda le cadi. Le marchand dit : »Le *çarvār* vaut dix *tūmāns*.« — »Alors j'ai été volé«, reprit le cadi ; »tu m'as trompé. Est-il possible que tu aies pu emporter cinquante mille *çarvār*s de neige pour cent *tūmāns*? Tes cent *tūmāns* étaient la valeur de dix *çarvār*s de neige. Paie-moi à l'instant ce qui manque dans le prix de la neige ou rends-moi la neige.«

Le malheureux marchand donna au cadi tout ce qu'il possédait d'argent, et pourtant le cadi fut son créancier. Le marchand dit : »Maintenant je comprends que j'ai trouvé le pire et le plus injuste des hommes.«

C'est un trait bien connu de beaucoup de contes bleus orientaux et occidentaux, qu'un homme fait un vœu solennel pour le cas où Dieu (ou une divinité quelconque) lui donnera un enfant.

Le motif de ce conte a été utilisé par SAMUEL S. COX. Dans la première édition de A. WERNER et A. BRAHDE, *Lærebog i Engelsk*, on trouvera une histoire : The worst Man and the stupidest Man in the World, adapted from Sam. S. Cox. Je n'ai pu savoir à quel ouvrage de cet auteur Werner a emprunté l'histoire, qui remonte évidemment à une source orientale. La première partie de cette histoire est une variation de notre conte, mais le trait principal qui fait voir la méchanceté du juge (il exige de celui qui a acheté la neige pendant l'hiver le prix qu'a cette marchandise en été) manque, ce qui diminue considérablement l'effet de l'histoire.

18.

Un homme avait un chien qui, pendant bien des années, faisait la garde dans sa maison. Le chien veillit et mourut. L'homme emporta le cadavre du chien dans une bière et

¹ Un *çarvār* (charge d'âne) équivaut à 294 kilos environ.

l'enterra au cimetière des musulmans. Les gens allèrent au cadi et racontèrent avec indignation, qu'une personne avait enterré son chien au cimetière des musulmans. Le cadi cita l'homme et lui demanda avec une sévérité extrême: «Pourquoi as-tu fait cette action-là? A l'instant j'ordonnerai qu'on te mette à mort.» L'homme dit: »Seigneur cadi! j'expliquerai la chose, et après mon explication faites ce que vous voulez.» Il poursuivit: »Le chien avait été bien des années dans ma maison et m'avait servi nuit et jour, et il recevait chaque mois ses gages de moi. Ainsi je lui donnais chaque mois cinq män de pain, un män d'huile, cinquante œufs et quatre män de viande. En mourant il fit son testament de cette façon-ci: 'Donne mes gages au seigneur cadi'.« Le juge saisit vite son mouchoir et se mit à pleurer en disant: »Dieu lui pardonne. ... Qu'a-t-il décidé de plus dans son testament?«

Ce badinage se retrouve dans le *Riyāz-el-ḥikāyāt* (chap. 15, n° 16). Il est raconté aussi par d'HERBELOT (*Bibl. orient.*, article »Cadhi«) d'après *Lamāi*, poète turc mort en 1551 de notre ère: Un certain homme avoit un excellent chien qui chassoit le jour, et faisoit bonne garde la nuit, il ne quittoit jamais son maître, aussi en étoit-il fort aimé et préféré à quoy que ce fût, et il merita qu'un Poète fist les vers suivants à son occasion.

Ne vous étonnez pas si on fait souvent plus de conte d'un chien que d'un homme, qui est un animal ordinairement beaucoup plus avide.

Le chien de tous les biens de ce monde, ne prétend qu'un seul os.

Et tout ce qui est dans le monde n'est pas capable de remplir les yeux d'un seul homme, c'est-à-dire, de le contenter.

Donnez des coups à un chien, il ne vous quittera pas pour cela: cessez de faire du bien à un homme, il vous abandonnera aussi-tôt.

Ce chien venant à mourir, son maître en fut inconsolable: néanmoins pour soulager un peu sa douleur, il l'enterra fort proprement dans son jardin, et convia le soir ses amis à un banquet, pendant lequel il les entretenoit fort des louanges de cet animal, et ainsi finirent les obsèques. Le lendemain de ce festin, quelques gens mal intentionnez allèrent faire leur rapport au Cadhi de tout ce qui s'étoit passé le soir, et ajoutèrent à la vérité du fait un détail de toutes les ceremonies funebres des Turcs qu'ils disoient avoir été pratiquées dans l'enterrement du chien. Un Poète dit à ce propos:

Je souffre, et je pleure continuellement; car quoy que mon envieux soit noyé, il ne laisse pas de me tourmenter.

Et il n'y a rien de plus vray, que ce qui se dit par proverbe: L'eau dort, mais l'ennemi ne dort jamais.

Le Cadhi parut fort scandalisé de cette action, et envoya aussitôt prendre l'accusé par ses Sergens. Il lui fit d'abord de grands reproches, et lui demanda s'il étoit de ces infideles qui adoroient les chiens, puisqu'il avoit fait plus d'honneur au sien, que l'on n'en avoit fait à celui des sept Dormans, ni à l'asne d'Ozair qui est Esdras. Le maître du chien lui répondit: L'histoire de mon chien seroit trop longue à vous raconter: mais ce que l'on ne vous a pas peut-être dit, c'est qu'il a fait testament, et entr'autres choses dont il a disposé, il vous a fait un legs de deux cens aspres que je vous apporte de sa part. Le Cadhi entendant parler d'argent, se tourna aussi-tôt vers ses Sergens, et leur dit: Voyez comme les gens de bien sont exposez à l'envie, et quels discours on faisoit de cet honnête homme; puis s'adressant au maître du chien, il lui dit: Puisque vous n'avez pas fait de prieres pour l'ame du défunt, je suis d'avis que nous les commençons ensemble. — D'Herbelot ajoute: Ce mot en Turc est équivoque: car il signifie commencer des prieres, et ouvrir un sac d'argent.

En Europe, le motif est connu dès le 13^e siècle. Voici d'abord un *fabliau* de RUTEBEUF, »C'est li Testament de l'Âne« (Œuvres compl. de Rutebeuf, publ. p. A. Jubinal, nouv. éd., Paris 1874, t. II, p. 78; Montaigon et Raynaud, Rec. de Fabliaux III, p. 213): le curé fait enterrer son âne au cimetière, monsieur l'évêque en ayant eu connaissance, fait citer le curé et lui fait des remontrances, mais le curé lui dit, que l'âne a légué à monsieur l'évêque 20 livres, après quoi l'évêque prie Dieu de pardonner au défunt ses péchés et de lui accorder son saint paradis. L'histoire du testament de l'âne se retrouve dans le *Emplastrum Cornelianum* de J. SOMMER (n^o 87) d'après la *Mensa philosophica* 4. 28. — Dans les autres versions européennes l'animal dont il est question est ordinairement un chien comme dans les versions orientales, ainsi dans les »Cent nouvelles nouvelles« (nouv. 96), dans les *Fables* d'ABSTÉMIUS (où le prêtre apporte à l'évêque une somme en écus dont l'empreinte représente un roi qui a des armes en main, et l'évêque répond qu'il ne peut résister à tant d'hommes armés), dans les *Facéties* de POGGE (»De sacerdote qui caniculum sepelevit«, Poggii Florent. facet., Lond. 1798, I, p. 45, trad. de FLOERKE n^o 36) et dans celles de FRISCHLIN. Chez HANS SACHS (*Fabeln u. Schwänke*, éd. Goetze, III, p. 89) il s'agit d'un porc. Voir encore MALESPINI 200 nouvelle II, nov. 59; *Arcadia in Brenta* p. 325; PAULI, *Schimpf und Ernst* (éd. Oesterley, Stuttg. 1866, n^o 72: Man vergrub ein hund an das geweiht), *Ésope* de STEINHÖWEL (éd. Oesterley, Stuttg. 1873, p. 349). OESTERLEY, dans ses notes de l'édition de Pauli, énumère une série d'autres parallèles: BROMYARD, *Summa predicantium* 4. 13; PELBARTUS, *Pomerium sermon. de sanctis*, quadrages. 2 de vitiis 46; *Aesopus Dorpii* (Argent. 1519) 163; *Conviv. sermon.* I, p. 254; *La fleur de toutes nouvelles*, nouv. 4;

Facéties et mots subtils 17; *Scherz mit der Warheyt* (Frankf. 1563) 57; S. GERLACH, *Eutrapeliarum libri tres* (Lpz. 1656) I, 587; ABRAHAM a S. CLARA, Judas 2, 110; *Roomsche Uylen-Spiegel* (Amst. 1671), 396. — On peut y ajouter: *Vade Mecum für lustige Leute* II (Berlin 1776) n° 27 et un conte russe, qui existe en deux variantes; dans une c'est un chien, dans l'autre un bouc qu'on enterre (*Κρυπτάδια*, Rec. de doc. p. servir à l'étude des trad. pop. t. I, p. 151. — Le motif a été utilisé par LE SAGE (*Gil Blas* livre V, chap. 1, dans l'histoire de Don Raphaël) et par GUEULETTE (*Les Mille et un quart-d'heure*, contes tartares, 21^e-22^e quart d'heure: Hist. du Chien de Sahed et du Cady de Candahar) qui l'ont emprunté tous les deux, sans doute à la version turque de Lamāi traduite par d'Herbelot. On trouve l'histoire chez SEDAINE (*Poésies et Contes*) et chez E. T. KRISTENSEN (*Jyske Folkeminder* IX, p. 195). Enfin le motif a été utilisé par HOLBERG dans »*Det lykkelige Skibbrud*« acte III, scène 8:

Rosifleng. Nei, hils Jer Frue, lille Barn! og siig: at jeg giør ikke Vers over Hunde.

Henrich. Havde det været en Hund som andre Hunde, saa havde min Frue ikke begiert saadant, men han havde Forstand, som et Menneske, og har testamenteret ti Rixdaler paa sit Yderste til en Poet, som skulde giøre hans Gravskrift.

Rosifleng. Ja det er andet, efterdi Sagen er af den Beskaffenhed, saa vil jeg gjerne tiene Fruen; der dør hundrede Mennesker, og aldrig har den Eftertanke.

A comparer un conte de la Haute-Bretagne, communiqué par M. P. SÉBILLOT (*Revue des trad. pop.* t. XI, p. 392). Voir aussi WESSELSKI, *Euphorion* t. XV, p. 17.

Quant au rapport entre les versions orientales et occidentales de ce conte, il est à remarquer d'abord, que l'idée de la sépulture en terre sainte est bien occidentale, et l'idée de faire d'un chien le héros de l'histoire est bien peu orientale: le chien, qui est pour les musulmans un animal impur, n'est tenu comme un animal domestique que chez les nomades; mais l'histoire du testament du chien n'appartient pas au milieu des nomades. A cela s'ajoute une autre considération: dans la plus ancienne version européenne que nous connaissons, le fabliau de Rutebeuf, il s'agit d'un âne, tandis que les versions postérieures européennes — sauf quelques rares exceptions — et celles de l'Orient ont un chien. J'y vois encore un argument en faveur de l'origine européenne du conte: c'est dans la traduction turque de Pogge du 16^e siècle (KÖHLER, *Kl. Schr.* I, p. 506; voir ci-dessous les notes du conte 24) qu'il faut chercher l'origine des versions orientales.

19.

Il y avait un homme qui n'avait pas d'argent et était très pauvre. Sa femme lui dit: »O homme! lève-toi et sors de la maison, travaille et va trouver de l'argent, afin que

nous achetions du pain à manger, car peu s'en faut que nous ne mourions de faim.» L'homme sortit, mais il avait beau se creuser la tête pour savoir où aller et que faire : ses spéculations n'aboutissaient à rien. Enfin il alla au cimetière et s'endormit derrière un tombeau. A ce moment, un muletier vint à passer, monté sur son mulet. L'homme endormi fit un mouvement, le mulet s'enfuit effrayé, et le muletier tomba à terre et se cassa le bras. Il saisit l'homme pauvre au collet et lui dit : »Allons chez le cadî, car mon mulet a été effrayé en te voyant et m'a jeté à terre, de sorte que je me suis cassé le bras. Il faut que tu me payes une indemnité pour mon bras.» Il mena ainsi l'homme vers la maison du cadî.

A mi-chemin ils rencontrèrent un cheval qui s'était enfui de son maître. Celui-ci criait : »Saisissez mon cheval ! ne le laissez pas enfuir !« L'homme pauvre prit une pierre et la lança contre le cheval. Par hasard la pierre frappa le cheval à l'œil, et le cheval devint borgne. Le maître du cheval, à son tour, saisit l'homme pauvre au collet et dit : »Allons chez le cadî, que je puisse obtenir de toi une indemnité pour l'œil de mon cheval !«

Ces deux hommes menaient ainsi l'homme pauvre avec eux. Cependant l'homme pauvre s'aperçut que la muraille d'une certaine maison était basse, et qu'il pouvait fuir par là. Tout d'un coup il fit un bond au haut du mur et s'élança dans la maison. Mais au pied du mur, à l'intérieur de la maison, un homme malade était couché. L'homme pauvre tomba à la tête de ce malade qui en mourut. Le frère de celui-ci, à l'instar des deux autres personnes, prit l'homme pauvre au collet et dit : »Tu a tué mon frère, il faut que tu paies une indemnité.« Tous les trois l'emmenèrent vers la maison du cadî.

Comme ils marchaient ainsi dans la rue, l'homme pauvre observa que la porte d'une maison était entr'ouverte. Il

pensait par lui-même qu'il vaudrait mieux chercher un asile dans cette maison. Subitement il se jeta dans la maison. La porte de cette maison, étant pourrie, tomba à terre. Mais derrière la porte une femme, qui portait un enfant dans son sein, était couchée. L'homme pauvre tomba avec la porte sur cette femme enceinte, et l'enfant qu'elle portait dans son sein mourut. Le mari de la femme se joignit aux trois autres personnes, et tous les quatre allèrent porter plainte contre l'homme pauvre et le menèrent vers la maison du cadî.

Dans leur route se trouvait un homme avec un âne, dont le fardeau était trop lourd. Cet âne était couché à terre. L'ânier s'adressa à ces cinq personnes en disant : « Venez à mon aide que mon âne se relève. » Un d'eux saisit l'âne aux oreilles, un autre le prit par la tête, les deux autres en dégagèrent le fardeau, et l'homme pauvre saisit la queue de l'âne. A un même moment tous firent un effort pour relever l'âne, et la queue de l'animal fut arrachée. L'ânier ajouta sa plainte à celles des autres, et les plaignants, devenus cinq en nombre, allèrent à la maison du cadî.

L'homme pauvre dit : « O cadî ! pour l'amour de Dieu, délivre moi des mains de ces gens-ci, que Dieu te fasse du bien. » Le cadî voyait bien que cette homme était pauvre et voulut le tirer des mains des plaignants. Il demanda au premier : « Qu'as-tu à dire ? » Celui-ci répondit : « Je suis un muletier ; j'étais monté sur mon mulet ; cet homme-là était couché ; soudainement il se leva et fit peur à mon mulet, qui me jeta à terre, de sorte que je me cassai le bras. Maintenant je lui demande une indemnité pour mon bras. » Le cadî dit : « Va chercher un mulet. Nous y ferons monter cet homme pauvre, puis tu te coucheras comme lui, et subitement tu te lèveras de sorte que son mulet s'enfuie effrayé et le jette à terre et que lui aussi, comme toi, se casse le bras. » L'autre dit : « A quoi cela me servira-t-il ? » Le cadî répondit : « La sentence de Dieu est celle-là. Va-t-en ! »

Au deuxième il demanda: »Qu'as-tu a dire?« Celui-ci répondit: »Il a jeté une pierre à l'œil de mon cheval, de sorte que le cheval est devenu borgne. J'exige une indemnité pour l'œil de mon cheval.« Le cadi demanda: »Ton cheval combien vaut-il?« »Dix tūmāns«, dit l'autre. »Alors«, reprit le cadi, »coupe le cheval en deux et vends-lui pour cinq tūmāns la moitié dont l'œil est aveugle. Va-t-en! C'est ainsi la volonté de Dieu.«

Il demanda à l'autre: »Qu'as-tu à dire?« Celui-ci répondit: »Cet homme sauta par dessus le mur et tomba à la tête de mon frère, qui mourut. Maintenant j'exige de lui le prix du sang de mon frère.« Le cadi dit: »Que cet homme aille se coucher de la même manière au pied d'un mur; tu sauteras par dessus le mur et tomberas sur lui.«

A l'autre il demanda: »Et toi, qu'as-tu à dire?« »Seigneur«, dit celui-ci, »ma femme était assise derrière la porte de la maison. Cet homme-là se jeta avec la porte, qui était pourrie, à la tête de ma femme, et l'enfant qu'elle portait dans son sein mourut. A présent j'exige de lui l'indemnité pour le sang de mon enfant.« »Le cadi dit: »Donne lui ta femme pour une nuit, qu'il te fasse un autre enfant.«

En ce moment, l'ânier, qui était témoin de ces jugements, s'enfuit à la hâte. Le cadi lui demanda: »Où vas-tu?« L'ânier répondit: »Je vais trouver des gens qui puissent attester que mon âne, depuis l'âge tendre, n'a pas eu de queue.«

L'homme pauvre fut mis en liberté et fit des bénédictions au cadi.

Ce conte est une variation de celui communiqué par W. A. CLOUSTON dans son livre *Some Persian Tales from various sources* (Glasg. 1892) p. 36 sqq. sous le titre du »Cadi d'Emèse«, dont la première partie, qui n'a pas d'équivalent dans notre version, renferme le motif fameux du »Marchand de Venise« de Shakespeare: Un musulman emprunte cent dinars à un juif, et il est stipulé que celui-ci aura le droit, si le musulman ne peut pas payer la dette au terme fixé, de prendre un s'r de chair de son corps. Par suite d'un série de circonstances malheureuses, le musulman ne peut pas payer sa dette.

Le cadi rend la sentence qu'il doit se soumettre au pacte convenu, mais il fait appel au cadi d'Émèse connu pour ses connaissances profondes et sa justice. Le musulman et le juif se mettent alors en route pour Émèse. C'est pendant ce voyage qu'arrive l'aventure de l'animal fugitif (un mulet) frappé à l'œil par une pierre lancée, celle de l'homme tué par accident et celle de l'âne qui perd sa queue. Les deux autres aventures de notre version manquent. Le cadi d'Émèse rend les sentences qu'on connaît du «Marchand de Venise» et de notre histoire. Seulement pour l'affaire de la queue de l'âne, le dénouement est différent: le cadi fait amener son âne à lui et ordonne à l'ânier d'en arracher la queue; celui-ci y emploie en vain toutes ses forces, mais l'âne le régale de coups de pied et le force à le lâcher, et en fin de compte l'ânier déclare que son accusation a été fausse, et que son âne à lui n'a jamais eu de queue. Dans le livre persan *Jāmi-el-hikāyat* et le livre turc *Fārāj bād šiddā* on retrouve l'histoire racontée par Clouston (voir *Decourdemanche*, Rev. des trad. pop. t. XIX, p. 449 sqq.).

Une version arabe se trouve parmi les quatre contes arabes en dialecte cairote donnés par DULAC dans les Mém. de la mission archéol. française au Caire t. I. (Paris 1889) (Hist. du chasseur, du boulanger etc. avec le cadi), une autre chez YAKOUB ARTIN PASCHA (*Contes pop. de la vallée du Nil* p. 231 sqq.) et chez MARDRUS (1001 nuits t. 12, p. 241); voir CHAUVIN, *Bibliogr. des ouvrages arabes* VII, p. 172 sqq. et VIII, p. 200. On retrouve enfin notre conte parmi les facéties du Khodja *Nasr-ed-din* d'après la tradition grecque, Wesselski n° 515. — KÖHLER, *Kl. Schr.* I, p. 578; notes de Clouston au «Cadi d'Émèse» l. c. p. 120 sqq.; *Pasquill's Jest's and Mother Bunches Merriments* p. 16 (Hazlitt, Shakespeare Jest-Books III).

Il y a encore une certaine ressemblance entre notre conte et celui du cheikh aveugle dans le roman arabe des *Sept vézirs* (Les Mille et une Nuits, éd. de Breslau t. 12, p. 365, trad. angl. de Burton VI, p. 202; Chauvin VIII, p. 60 sqq.), dont le motif se retrouve —selon une notice de P. O. BÄCKSTRÖM (*Svenska folkböcker* I, Stockh. 1845, p. 127) dans un vieux roman français, *La Description, Forme et Hist. du noble Chevalier Berinus*.

20.

Un homme amena un hôte à sa maison. Il apporta et lui servit le dîner et sortit pour chercher de l'eau. Quand il entra, il vit que l'hôte avait mangé tout ce qu'il y avait de mangeable. Il dit: «Seigneur, mangez!» «Manger quoi?» demanda l'autre; «il n'y a rien que je puisse manger.» «Quoi?» dit le maître de la maison, «n'y a-t-il rien? N'y a-t-il pas la cuillère, le plat, l'assiette, la table et la chaise

et moi infortuné qui ai amené comme un hôte à ma maison un maudit [glouton] comme toi!»

Dans la 83^e nouvelle des *Cent nouvelles nouvelles*, il est raconté, comment un carme du couvent d'Arras fut invité à dîner chez une vieille veuve. Tout ce qu'elle fit mettre devant lui, fut dévoré en un instant. Le dîner fini, il remercia la dame et dit: «Je prie à celui que repeut cinq mille hommes de troys pains et de deux poissons, dont après qu'ilz furent saulez de menger, demoura de relief douze corbeilles qu'il le vous vueille rendre.» Puis la chambrière prend la parole: ... «Je croy se vous eussiez esté l'ung de ceulx qui là furent repeuz qu'on n'en eust point tant rapporté de relief, car vous eussiez bien tout mangé, et moy aussi se je y eusse esté.» «Vrayement, m'amy», dist le moyne, qui estoit ung garin tout fait, «je ne vous eusse point mengée mais je vous eusse bien embrochée et mise en rost, ainsi que vous pensez qu'on fait». — Une variation de la même histoire se trouve parmi les contes de *Bonaventure des Périers*. C'est la 75^e nouvelle, «du prêtre qui mangea à déjeuner toute la pitance des religieux de Beaulieu.» Après avoir raconté l'histoire du déjeuner de Jean Melaine, prêtre de Mans, l'auteur fait des réflexions sur la gloutonnerie de cet homme: s'il eût été avocat, il eût mangé non seulement papiers et parchemins, mais aussi ses clients — combien que les autres les mangent aussi bien —, et s'il eût été marié, il eût mangé aussi sa pauvre femme comme fit Cambles, roi des Lydes.

Un motif congénère est celui du n^o 43, des facétiés arabes de *Juha*: Juha a un convive. Dix fois il va chercher des fèves, du pain etc., et chaque fois qu'il revient, le convive a mangé ce qu'il avait apporté la dernière fois. Ce jeu se continue, jusqu'à ce qu'il n'y reste plus rien dans la maison. Puis le convive dit qu'il est en route pour Bagdad afin de consulter un médecin, parce qu'il a perdu l'appétit. Juha le prie de ne pas repasser par là, lorsqu'il aura recouvré son appétit. La même histoire est racontée par CARDONNE (*Mél. de litt. orient.* 1, p. 117), d'après les *Ajâib-el-ma'atir*. A comparer BASSET dans la *Revue des trad. pop.* t. XII, p. 400.

21.

Un homme passait [par la rue]. Un autre vient à lui et lui demanda: «Ou allez-vous?» L'homme dit: «Je vais à un festin.» L'autre dit: «Je vais avec vous.» «Mais», dit le premier, «si le maître de la maison me demande qui tu es, qu'est ce que je dois lui répondre?» L'autre répondit: «Dis: celui-là est mon *tufaili*.¹» Ils continuèrent leur route. Une

¹ C.-à-d. parasite.

autre personne vint et dit: »Moi, je vais aussi avec vous.« Le premier demanda: »De quel nom te nommerai-je?« Il répondit: »Dis: voilà *Qufaïli*.¹« Comme ils marchaient, voilà un troisième qui vint et dit: »Moi aussi, je vais avec vous.« Ils lui demandèrent: »Quel nom te donnerons-nous?« Il dit: Le maître de la maison me connaît bien; il n'est pas nécessaire de dire mon nom.« Ils allèrent ainsi [au festin]. Le maître de la maison vit qu'au lieu d'une seule personne, qu'il avait invité, il en était venu quatre. Il dit à un des hommes: »Ce monsieur-là est mon hôte, mais qui êtes-vous?« L'homme dit: »Je suis Tufaïli.« »Très bien«, reprit le maître de la maison, et s'adressant à l'autre: »Qui êtes-vous?« »Je suis Qufaïli«, répondit-il. Le maître de la maison dit en s'adressant au quatrième: »Celui-là est mon hôte, celui-là est Tufaïli, et celui-là est Qufaïli, mais toi, qui est-tu, maudit fripon?« L'homme dit au trois autres: »Vouz voyez, que je n'ai pas menti: le maître de la maison me connaît bien!«

L'anecdote se trouve dans les *Latāif u zārāif* (éd. de 1295 a. H. p. 68—69). A comparer *Buadām* n° 80 chez MEHEMED TEWFIK, Die Schwänke des Nassr-ed-din u. Buadem, übers. v. Müllendorff. *Buadām* («cet homme») est en effet, le même que le Khodja Naşr-ed-din. J'ai retrouvé la pointe dans un conte danois du 18^e siècle: Hertugen af *** gik engang at spadsere med Hertugen af Vermandois, Kongens naturlige Søn, af en Hændelse kom de forbie Hospitalet, som kaldes de femten Snese.² Hertugen af *** sagde: Min Herre! Jeg vil vædde med Dem, at denne Blinde, der staaer, skal nævne Dem ved Deres rette Navn, uden at jeg siger et Ord til ham derom. Top! svarede Hertugen af Vermandois, det gielder 100 Pistoler, at han ikke skal kunde giøre det. Da Veddemalet var giørt sagde Hertugen af ***: Gaae nu hen til ham og hold Deres Hænder for hans Øyne og knug ham ind til Dem. Hertugen af Vermandois giørde det, og den Blinde raabte: du Hoerunge! hvorfor knuger du mig? Hører De nu min Herre! sagde Hertugen af ***; har jeg nu ikke vundet? Hertugen af Vermandois svarede ikke et Ord; men betalte strax Veddemalet, og beed sig i Lipperne af Forbitrelse. (Fortælinger. Kiøbenhavn 1773).

¹ Un mot de fantaisie, qui n'a pas de sens.

² Les »Quinze-Vingts«, hospice des aveugles à Paris.

22.

Il y avait un homme qui était très pauvre. Sa femme lui dit: »Depuis un an nous ne mangeons pas du pilau. Mes enfants désirent du pilau. Que ferons-nous?« Il dit: »Le mieux est que pendant un mois nous n'allumions pas de lampe le soir et ne fumions pas de *qaliān*¹ et que chaque jour nous mangions du pain sec, jusqu'à ce que nous ayons mis de côté tant d'argent, qu'un soir nous puissions cuire du pilau.« Ils firent ainsi, et pendant deux ou trois mois ils mirent chaque jour quatre ou cinq *šāhīs* de côté, jusqu'à ce que l'argent dont ils avaient besoin pour se procurer le pilau fût amassé. Alors ils achetèrent du riz, de la viande et de l'huile pour en faire du pilau le soir. La femme dit à son mari: »Va ce soir te placer au seuil de la maison, et si tes amis viennent à passer, dis-leurs poliment: »Faites-moi l'honneur d'entrer; nous avons ce soir du pilau dans la maison«; mais chaque fois que tu verras que quelqu'un d'entre eux a envie d'entrer, alors excuse-toi et dis: «Ce sera pour un autre soir, s'il plaît à Dieu.« Dis la même chose à tous les gens de ta connaissance, afin que tout le monde sache que nous avons du pilau ce soir. Mais si tu vois que quelqu'un est rassasié et n'a pas envie de manger, fais-le entrer.«

L'homme alla se placer au seuil de la porte de la maison et agit envers tous ses amis de la façon que la femme avait dit, jusqu'à ce qu'enfin un théologien arriva. L'homme lui dit: »Faites-nous l'honneur d'entrer. Nous avons ce soir du pilau, nous avons de la viande.« Le théologien répondit: »J'ai déjà mangé à deux ou trois endroits: un marchand est mort, et à midi j'ai déjeuné dans sa maison, et cet après-midi j'ai encore mangé autre part. A présent je n'ai pas d'appétit, tant mon estomac est rempli.« L'homme se dit: »Voilà mon affaire.« Il le fit entrer dans sa maison et le fit asseoir, et la femme mit tout le pilau dans un plat et tout ce qu'il

¹ Le narghileh persan.

y avait de viande là-dedans. Chaque fois que les enfants criaient : »Donne-nous un peu à manger, nous avons faim«, la mère disait : »Notre hôte a l'estomac plein, il ne mangera rien ; après, quand l'hôte aura vu que nous avons beaucoup de pilau, le pilau présenté à l'hôte retournera ici, et vous mangerez.« On agit de cette façon. L'homme apporta le dîner, et le plaça devant l'hôte et sortit pour chercher de l'eau. Quand il revint, il vit que l'hôte avalait la dernière bouchée, et l'entendit dire : »O grand imam ! de toi vient le secours.«¹ Le pilau était fini, et les malheureux, lui, sa femme et ses enfants, allèrent se coucher à jeun.

Puis ils recommencèrent de nouveau, comme auparavant, à faire des épargnes, jusqu'à ce qu'ils avaient amassé l'argent nécessaire pour acheter du pilau. Le soir qu'ils voulaient préparer le pilau, les enfants dirent à leur père : »Papa ! amène qui que tu veux, mais non pas le grand imam.«

C'est un trait réaliste qui se retrouve dans d'autres contes orientaux, que celui qui n'a que rarement les moyens de se procurer un bon repas, veut que ses voisins le sachent, quand le cas arrive. On peut comparer une anecdote racontée par BAR HEBRAEUS (*Laughable Stories*, ed. and transl. by Budge, n° 448), ou un homme, ayant eu un bon dîner, a jeté les os devant sa porte, afin que tout le monde les voient ; son voisin prend les os et les jette devant sa propre porte, par suite de quoi une dispute s'engage entre les deux hommes.²

23.

Plusieurs personnes allèrent se promener dans un jardin. Ils arrivèrent à un pavillon³ qui avait douze portes. Ils en parlaient beaucoup. Un d'eux demanda à un autre : »Ce pavillon à quelle saison est-il le plus agreable [comme

¹ Se sentant gêné par son estomac surchargé, il invoque l'imam Ḥusāin, le grand saint des chiïtes.

² Cette anecdote existe en plusieurs versions arabes, voir R. BASSET dans la Revue des trad. pop. t. XIII, p. 225.

³ *kulāh-i-firāngī*, «chapeau européen» ; le pavillon est comparé à un chapeau rond.

demeure]?» L'autre répondit : »Je pense qu'il est le plus agréable de demeurer dans ce pavillon pendant l'hiver.« Tous furent étonnés et lui demandèrent : »Par quelle raison?« Il dit : »Par cette raison-ci : Moi, j'ai une chambre à une porte. L'hiver, quand je ferme la porte, ma chambre devient tellement chaude, que je n'ai pas besoin de feu. Or, ce pavillon a douze portes; quand on les ferme toutes les douze, on aura douze fois plus de chaleur.«

24.

Un médecin avait la coutume de se faire accompagner par son fils, quand il allait voir un malade. Un jour il alla ainsi avec son fils voir un malade. Il tâta le pouls du malade et dit : »Le malade a mangé de la grenade.« On dit : »Oui, hier soir nous lui en avons donné un peu.« Le médecin reprit : »Ce malade a aussi mangé du lait caillé.« On dit : »Oui, il en a mangé un peu.« Quand ils furent au dehors, le fils demanda au père : »Comment as-tu su, que le malade avait mangé du lait caillé et de la grenade?« Le médecin répondit : »J'ai vu un peu de pelure de grenade dans un coin de la maison, et j'ai vu un peu de lait caillé dans la moustache de l'homme. J'ai observé que chaque fois que l'on mange quelque chose dans une maison [où il y a un malade], on en donne aussi un peu au malade.«

Un autre jour, le fils du médecin alla chez un malade. Il tâta le pouls du malade et dit : »Ce patient a mangé de l'âne.« Tous les assistants dirent : »Non, il n'a pas mangé de l'âne.« Le fils du médecin sortit, alla trouver son père et lui raconta [ce qui était arrivé]. Le père demanda : »Comment as-tu eu l'idée que le malade avait mangé de l'âne?« Le fils répondit : »Parce qu'en entrant dans la maison, j'ai vu là un bât d'âne, mais l'âne lui-même n'y était pas; alors je compris pour sûr qu'on avait mangé de l'âne et qu'on en avait donné au malade.«

Ou trouve la même facétie dans le sottisier du Khodja *Nasr-ed-din* (trad. de Decourdemanche n° 88, Wesselski n° 167). En Europe elle est très répandue: facéties de POGGE (Poggii Florent. Facet. libellus unicus, London 1798, I, p. 113; trad. allemande de H. Floerke, n° 109); HANS SACHS, Der artzet mit des esels sattel; MONTANUS, Garten-gesellschaft chap. 34 (hgb. von J. Bolte p. 288); STRAPAROLE, 8^e nuit, 5^e conte (*Le piacevole notti* riprod. a cura di G. Rua II, p. 109); *Nouveaux contes à rire* (1702) p. 126: L'Apprenti médecin. L'anecdote existe aussi parmi les *contes siciliens* recueillis par M. GIUSEPPE PITRÉ (Fiabe, nouvelle e racconti pop. sicil., vol. III, p. 324: L'appriinnista di lu medicu), et M. Pitré dit dans une note, qu'il se souvient d'avoir lu la même nouvelle dans le *Utile col dolce* du P. CASALICCHIO. Un parallèle anglais, *the Silly Son*, a été donné par CLOUSTON (*The Book of Noodles* p. 169—70). A comparer *Mery Tales* n° 50, HAZLITT, Shakespeare Jest-Books I, p. 65). D'autres versions ont été énumérées par J. BOLTE dans les notes de son édition des facéties de Montanus (Montanus' Schwankbücher, Tüb. 1899, p. 600): BRANT, *Mythologi Esopi* (1501): de medico indocto (en allemand par ADELPHUS, *Esopus leben u. fabeln*, 1535); *Conviv. sermon.* (1541) d'après Pogge; PAULI, Schimpf und Ernst (1545); *Scherz mit der Warhey*t (1550); GERLACH, *Eutrapeliae* I, n° 766 (1656); BOUCHET, *Serées* n° 10 (2. 212, éd. Roybet); *Robert Bontemps en belle humeur* p. 29. D'autres parallèles se trouvent dans les notes de WESSELSKI, Der Hodscha Nasreddin I, p. 250. Selon R. KÖHLER (Kleinere Schriften I, p. 506) qui renvoie aux «Fables turques» de Decourdemanche, c'est à Pogge que remontent les versions orientales de l'histoire en question, les facéties de celui-ci ayant été lues et traduites au 16^e siècle par des auteurs turcs.

25.

Un homme prit sa mère, qui avait quatre-vingt-dix ans, sur son dos et la porta chez le médecin. Celui-ci, avec quel soin qu'il examinât la femme, ne trouvait en elle autre maladie que son extrême vieillesse. Il dit: «Trouve un mari pour cette femme malade, afin qu'elle recouvre la santé.» Le fils se mit en colère et dit: «Comment trouverais-je un mari pour une femme de quatre-vingt-dix ans?» La femme dit: «Tais-tois, mon fils! monsieur le médecin en chef a raison, et toi, tu n'y comprends rien.»

Une variation de cette anecdote existe dans la collection moderne *Riyāz-el-hikāyāt*, chap. 9, n° 1: Un jeune homme prit une vieille femme par la main et la guida. Un homme lui demanda: «qui est

celle-là et où la mères-tu?« Il répondit: »C'est ma mère qui est devenue malade, je la mène chez un médecin.« L'autre dit: »Donne-lui un mari, alors elle guérira.« La mère dit: »O mon fils, cette homme-là est peut-être le médecin ordinaire du roi, vu qu'il possède une telle expérience et une telle habileté.«

26.

Un homme était sourd. Il alla voir un malade. Chemin faisant il pensait ainsi en lui-même: »Je ne puis pas entendre, moi. Or, il est certain que, quand je demande au malade, comment il se porte, il répondra: »Grâce à Dieu, je me porte bien.« Si je demande: »Qui est votre médecin?« il dira le nom de quelque médecin. Si je demande: »Quelle médecine avez-vous prise aujourd'hui?« il dira par exemple: »J'ai pris telle ou telle médecine«.

Il alla trouver le malade et lui demanda: »Comment vous portez-vous?« Le malade répondit: »Très mal; je me meurs.« L'autre dit: »Dieu soit loué.« Puis il demanda: »Qui est votre médecin?« Le malade répondit: »L'ange de la mort.« »Voilà un très bon médecin«, dit l'autre: »ses pas sont bénis.« Et il demanda encore: »Quelle médecine avez-vous prise aujourd'hui?« »Du venin de serpent«, répondit le patient. Le second dit: »Qu'il soit du baume pour votre âme: c'est justement la médecine qui vous convient; il n'y a pas de meilleure médecine pour vous.«

Cette histoire est tirée du *Matnavide* JALĀL-ED-DĪN RŪMĪ (Éd. Bombay 1310 a. H., I, p. 81). Elle se retrouve dans le livre persan *Mahbūb-el-qulūb* (éd. Bombay 1298 a. H., p. 154—55), où la médecine du malade est »du chagrin et de la douleur«, et dans les *Lata'if u zarā'if* (éd. Téhéran 1295 a. H. p. 37), où la question sur le médecin est placée après celle sur la médecine. CLOUSTON, dans son livre *Flowers from a Persian Garden* (London 1890, p. 75) donne une autre variation persane du thème: »Un Persan sourd retournait à sa maison portant une quantité de froment. Arrivant à une rivière qu'il lui fallait passer, il se dit à lui-même: »Quand ce cavalier arrive ici, il me saluera d'abord avec un «La paix soit avec toi«, puis il demandera: »Quelle est la profondeur de cette rivière?« après quoi il me demandera, combien de mǎn de froment je porte.« Mais les suppositions de l'homme sourd

étaient toutes fausses, car quand le cavalier arriva à lui, il cria: «Holà, homme, quelle est la profondeur de cette rivière?» L'autre répondit: «La paix soit avec toi, et la miséricorde de Dieu et ses bénédictions.» Le cavalier rit de cet réponse et dit: «Que ta barbe te soit coupée!» Le sourd répondit: «Jusqu'à ma nuque et à ma poitrine.» Le cavalier dit: «La poussière soit dans ta bouche!» Le sourd répondit: «Quatre vingts män.»

Dans cette forme l'anecdote ressemble beaucoup à l'histoire «Bonjour homme! — Manche de hache» («Goddag Mand — Økseskaft») devenue proverbiale chez les peuples scandinaves, et qui se trouve dans diverses collections de contes populaires danoises, suédoises et norvégiennes: SVEND GRUNDTVIG, *Danske Folkeeventyr*, Copenhague 1903, p. 32; A. BONDESON, *Halländska Sagor* p. 117; G. DJURKLOU, *Sagor och Äfventyr* p. 119; ASBJÖRNSSEN, *Norske Folkeeventyr*, ny Saml. n° 33; OLSEN, *Norske Folkeeventyr* p. 204. A comparer aussi les autres histoires de sourds: GRUNDTVIG p. 33 et BONDESON p. 118; O. HACKMANN, *Märchen der finländ. Schweden* (F. F. Communications n° 6) p. 35. — Il est à remarquer que, dans toutes les versions de l'histoire du sourd et de son interlocuteur que je viens de mentionner, il y a une série de trois questions.

Voir en outre TANG KRISTENSEN, *Danske Skjæmtesagn* I, nos 52 sqq. et 630 sq. et les parallèles énumérés par BOLTE dans son édition des œuvres de Wickram III, p. 366.

27.

Un homme entra dans un jardin, y prit beaucoup de carottes et les fourra dans le pan de sa robe. A ce moment le maître du jardin arriva et demanda: «Que fais-tu dans mon jardin?» L'homme répondit: «Je passais au dehors du jardin, quand un coup de vent violent me jeta dans le jardin.» «Fort bien», dit le maître du jardin, «mais pourquoi as-tu arraché les carottes?» L'autre dit: «Comme le vent était violent, je saisis avec la main les feuilles des carottes afin que le vent ne m'emportât pas; alors les carottes furent arrachées.» «Bien», dit le maître du jardin, «mais pourquoi les carottes sont-elles dans le pan de ta robe?» L'homme répondit: «Moi aussi, combien que je me creuse la tête, je ne parviens pas à le comprendre.»

Cette anecdote, qui se retrouve en persan dans les *Laṭā'if u zārā'if* p. 31, appartient aux sottisiers du Khodja *Naṣr-ed-din* (Decourdemanche

n° 38, Mehemed Tewfik n° 21, Wesselski n° 7) et de *Juha* (éd. de Beyrouth n° 11). Une autre version arabe existe dans MACHUEL, *Méthode pour l'étude de l'arabe parlé* p. 239, et une version kabyle dans BELKASSEM BEN SEDIRA, *Cours de langue Kabyle* n° XVII et HANOTEAU et LETOURNEUX, *La Kabylie et les coutumes Kabyles* t. III, p. 233. — Voir l'introduction de M. RENÉ BASSET au livre des *Fourberies de Si Djeh'a, contes kabyles*, trad. p. A. MOULIÉRAS, p. 35 note 2, et les notes de BASSET, *Rev. des trad. pop.* t. XVII, t. 35, et de WESSELSKI, *Der Hodscha Nasreddin I*, p. 207 (versions persanes chez 'Ubaïd Zākānī et chez *Kuka*).

28.

Un homme entra dans un jardin. Il grimpa dans un abricotier et se mit à en manger les fruits. A cet instant le propriétaire du jardin arriva et dit : » Qu'as-tu à faire dans mon jardin ? « Le voleur dit : » Pourquoi n'achètes-tu pas un pantalon rouge pour ta femme ? « Le maître du jardin dit : » Il n'y a pas de relation entre ma demande et ta réponse. « L'autre dit : » N'as-tu pas entendu le proverbe : un propos fait naître un autre ? «

L'anecdote se retrouve dans le livre *Riyāz-el-ḥikāyāt* chap. 8, n° 15, où il est question, non pas d'un pantalon rouge, mais seulement d'un vêtement, et le proverbe est cité en arabe.

29.

Un médecin prit un âne à loyer d'un ânier dans l'intention d'aller d'un village à un autre. Quand il était en route, il fut midi, et l'air fut très chaud. Comme il n'y avait pas d'ombre, le médecin fut contraint de faire halte quelque temps, jusqu'à ce que l'air fût plus frais. Il descendit et s'assit dans l'ombre de l'âne, en attendant l'arrivée de la fraîcheur. Puis ils continuèrent leur chemin. Quand ils furent arrivés à la station, le médecin paya le louage de l'âne. L'ânier dit : » Il faut que tu payes encore un tūmān. « Le médecin dit : » Un tūmān encore ? et pourquoi ? « L'autre répondit : » Parce que tu as été assis dans l'ombre de mon âne, et je t'avais bien loué l'âne, mais non pas l'ombre de l'âne. « A la fin, ils

allèrent devant le cadî, mais jusqu'à ce moment, nous ne savons pas quel jugement a rendu le cadî.

Dans ce conte, le dénouement manque. On se demande, comment le cadî se tirera d'affaire. Or, on trouve la même histoire avec un dénouement tout à propos dans le sottisier tamoul du *gourou Paramârta*, publié au 18^e siècle par le missionnaire italien P. BESCHI, traduit pour la première fois par J.-A. DUBOIS et ajouté à sa traduction du Pañcatantra (*Le Pantcha-Tantra; Aventures de Paramarta, et autres contes*, trad. p. J.-A. Dubois, Paris 1826); une traduction plus récente est due à M. G. DEVÈZE (*Les huit aventures du gourou Paramârta*. Louvain 1890). La troisième aventure du gourou est la suivante:¹ Pour entreprendre un voyage, il loua un vieux bœuf. On se mit en route. Les disciples, pour le protéger contre l'ardeur du soleil, l'étendirent sur les sables en le mettant à l'ombre du bœuf. Lorsque, le soir, ils arrivèrent à un village, le conducteur du bœuf demanda le prix de sa journée et un salaire extra pour l'ombre du bœuf. Il s'ensuit une querelle, et enfin le chef du village, homme de la tribu Pally, s'offre pour leur servir d'arbitre, ce qu'ils acceptent. Après avoir entendu les rapports des deux partis, le chef du village raconte une épisode de sa propre vie: ayant une fois, pendant un voyage, passé la nuit dans une chaudière où l'on faisait cuire un excellent ragoût de mouton, il avait tenu, avec la permission du cuisinier, sa petite provision de riz, qui était enveloppée dans un linge, suspendue au-dessus du ragoût, afin que le riz s'imbibât du parfum de celui-ci; le lendemain le gardien de la chaudière lui avait demandé de l'argent pour la vapeur du ragoût de mouton, il avait refusé, on avait porté le litige devant le chef du village, qui avait rendu cet arrêt, que celui qui avait avalé les vapeurs du ragoût devait payer avec l'odeur de l'argent. En suivant l'analogie de cet arrêt, le chef du village de la tribu Pally décide, que pour s'être reposé à l'ombre du bœuf, le gourou doit payer avec l'ombre de l'argent; mais comme le soleil est déjà couché, on paiera avec le son de l'argent. Puis on fait tinter un petit sac d'argent en le frottant rudement contre l'oreille du conducteur du bœuf, jusqu'à ce que celui-ci se déclare content et s'en aille. Ce motif-ci: jugement rendu, d'après lequel une jouissance imaginaire doit être rétribuée par un paiement imaginaire, se rencontre assez souvent dans des contes orientaux. Dans le livre turc des «*Quarante vézirs*» (trad. de Behrnauer p. 321, de Gibb p. 313), le motif en question est combiné avec celui du roi mettant son âme dans le corps d'un animal et contraint d'y rester par suite de la perfidie de son ministre (motif connu déjà d'une rédaction du Pañcatantra, voir Benfey I, 127 sq.): Un perroquet qui est en réalité un roi métamorphosé rend un jugement dans un cas très difficile: une femme de mauvaise vie a rêvé, qu'un certain homme a passé la nuit avec elle, et exige de cet homme la rétribution ordinaire d'une nuit d'amour. Le faux per-

¹ Dubois p. 268 sqq.

roquet décide, que l'argent sera compté devant un miroir et que la femme sera payée avec l'image de l'argent. Sous cette forme, le motif¹ existe déjà chez PLUTARQUE (*Vie de Demetrius*, ed. Sintenis, Lpz. 1875, § 27). Combiné de la même façon avec le motif de la transplantation d'âme, le motif de la rétribution imaginaire se retrouve dans l'*Histoire des trois princes de Serendib*², qui, n'étant évidemment qu'un pastiche, est bâtie en grande partie sur des motifs orientaux, et, sous une forme un peu variée, dans la collection de contes composée en persan à Delhi par 'Ināyāt-allāh Kanbū (m. en 1671 de notre ère) et qui porte le nom de *Bāhār-i-Dānās*³: Un jeune homme baise l'image d'une jeune fille dans un miroir; le roi métamorphosé en *sāruk* (sanskrit *sārikā*) condamne l'ombre du jeune homme à la bastonnade.

Mais le motif de la jouissance imaginaire rétribuée par un paiement imaginaire se trouve également dans des contes populaires européens, et même sous une forme qui est plus proche de l'aventure de Paramārta que les contes turcs et persans que je viens de mentionner: l'odeur d'un rôti payée avec le son de l'argent. On le rencontre chez PAULI (*Schimpf u. Ernst*, hgb. v. Oesterley, n° 48: Ein nar vrteilt zu bezalen mit dem klang), dans le *Novellino* italien (texte de Gualtarruzzi n° 9, de Borghini n° 8; voir R. BASSET, *Rev. des trad. pop.* t. XVI, p. 636), dans l'histoire de *Till Utespiègle* (Eulenspiegel, MARCHBACH'S *Volksbücher* XII, p. 93), dans un conte danois (*Fortællninger*, Copenhague 1774, p. 24 sqq.; *Vade mecum*, Cop. 1781, n° 219) et dans un conte populaire de l'île de Malte (ILG, *Maltesische Märchen* 2, n° 87)⁴, et on le retrouve sous cette forme à l'Extrême-Orient dans un conte japonais (W. E. GRIFFITH, *Japanese Fairy World*, Londres 1887, p. 205-7, cité par R. BASSET, *Rev. des trad. pop.* t. XVI, p. 636). D'autres parallèles sont énumérés par CHAUVIN (*Bibliogr. des ouvrages arabes* VIII, p. 158), et par WESSELSKI (*Euphorion* t. XV, p. 7).

On serait tenté d'abord de croire que le conte du Sayyid Mu'allim n'est qu'un fragment, et que nous avons l'histoire complète dans le sottisier du gourou Paramārta. Il faut remarquer cependant, que l'authenticité des aventures de Paramārta est très contestée. Le P. Beschi (mort en 1746), missionnaire à Maduré et un des premiers Européens qui avaient étudiés à fond la langue tamoule, avait composé le livre des aventures du gourou à l'usage des Européens qui

¹ Version talougou: G. H. SUBRAMIAH PANTULU, *Folk-Lore of the Telugus*. (Madras), 7^e conte; voir BASSET dans la *Revue des trad. pop.* t. XXII, p. 332.

² *Peregrinaggio di tre giovani figliuoli del re de Serendippo*. Per opera de M. Christoforo Armeno dalla Persiana nell'Italiana lingua trapportato. Venezia 1557. Il existe plusieurs traductions françaises et allemandes de ce livre. Le conte en question se trouve p. 87 de la traduction française de 1719 (*Le Voyage et les Aventures des trois Princes de Sarendip*, trad. du persan. Paris 1719).

³ Trad. anglaise de Jon. Scott (Shrewsbury 1799) t. III, p. 211.

⁴ A comparer Pauli-Oesterley p. 478.

désiraient s'initier dans cette langue, et il y avait fait entrer des motifs puisés de sources occidentales.¹ Mais il y a autre chose encore. L'anecdote de l'âne de l'âne existe en Europe et dans une version très ancienne: elle date de l'antiquité grecque. PLUTARQUE, dans ses biographies de dix orateurs, vers la fin de la vie de Démosthène, raconte l'anecdote suivante: Démosthène, un jour, voulait haranguer devant le peuple, mais on ne voulait pas l'entendre. Puis il dit qu'il ne voulait parler que très brièvement, et alors les gens se turent. Démosthène parla ainsi: « Il y eut naguère un jeune homme qui, pendant l'été, loua un âne pour aller d'Athènes à Mégares. Vers midi, comme le soleil brûlait fort, le propriétaire et le locataire de l'âne voulurent tous deux s'asseoir à l'ombre de l'âne, et l'un voulait empêcher l'autre d'y prendre place: l'un disait, qu'il avait loué son âne, mais non pas l'ombre de l'âne, mais le locataire, d'autre part, disait, qu'il avait le droit de faire usage de tout l'âne [y compris son ombre]. » Ayant dit ceci, Démosthène s'en allait. Mais les Athéniens le retinrent et le prièrent de terminer l'histoire. Alors il dit: « Vous voulez bien entendre, lorsqu'il s'agit de l'ombre d'un âne, mais quand il s'agit d'affaires importantes, vous ne voulez pas entendre. »² — Ici, la pointe est justement dans ce fait, que l'histoire n'a pas de dénouement. De bonne heure, probablement, le trait d'esprit de Démosthène est venu en Perse, où il vit encore aujourd'hui sur les bouches du peuple. Mais ce qui, pour les Hellènes, était la morale de l'anecdote n'a pu se conserver en Perse, où l'on ignorait les usages de la démocratie hellène; l'ombre de l'âne est devenu tout simplement un objet d'exploitation pour un ânier entreprenant, mais l'histoire est restée sans dénouement.

Un conte allemand (*Vade Mecum für lustige Leute* II (1776) n° 254) s'accorde presque entièrement avec l'histoire du Sayyid, étant aussi sans dénouement. Voir en outre J. SOMMER, *Emplastrum Cornelianum* n° 12 d'après LUSCINI *Ioci ac sales* n° 6; WESSELSKI, *Euphorion* XV, p. 5—6. WIELAND, *Geschichte der Abderiten*, 4^e livre.

30.

Un maître d'école, dont la tête était petite et la barbe longue, lut un soir dans un livre que d'avoir la tête petite et la barbe longue et de donner des leçons aux enfants étaient des signes caractéristiques de la sottise. Le maître d'école réfléchit et comprit que ces trois signes étaient réunis chez

¹ Voir Vinson, Pages inédites du P. Beschi, Rec. de textes et de traductions, publ. par les professeurs de l'École des Langues orient. viv. I. Paris 1889, et S. Lévi dans la *Revue critique* 1891 p. 202.

² Une autre version: *Ésope* 54, 181 (Demades orator), Lafontaine *Fables* VIII, 4.

lui: il était instituteur d'enfants, et il avait en même temps la tête petite et la barbe longue. Il se dit à lui même: » Bien ! si je ne puis pas rendre ma tête grande, au moins je puis raccourcir ma barbe. « Mais il avait beau chercher des ciseaux, il n'en trouvait pas. Enfin il prit la barbe dans sa main et tint le bout de la barbe au dessus de la flamme d'une lampe, dans l'idée que la partie de la barbe qui sortait de sa main serait consumée par le feu, et que la partie qu'il avait dans la main resterait. Quand la barbe prit feu, il se brûla la main. Il lâcha prise, toute sa barbe et sa moustache et ses sourcils furent consumés, et il eut la figure brûlée. Il écrivit dans [la marge de] ce livre-là: » Cette assertion est vraie et prouvée. «

Anecdote très commune en Perse. On la retrouve dans le livre *Hikāyāt u laḷā'if* (Hikayate-latif or Amusing Stories, publ. by Kazi Abdulkarim bin Kazi Noormahomed, Bomb. 1898, n° 56, où il s'agit, non pas d'un maître d'école, mais d'une personne quelconque; puis dans le *Riyāz-el-hikāyāt* (chap. 6, n° 6), où le héros est un savant. Elle figure en outre parmi les *Pleasant Stories* contenues dans le tome II du *Persian Moonshee* de GLADWIN (n° 56) et elle est le n° 16 des historiettes données en dialecte māzāndārānī avec traduction persane dans la première partie (*Masanderanische Sprache*) des *Beiträge zur Kenntniss d. iran. Sprachen* de B. DORN et MIRSA MUH. SCHAFY (St. Pétersb. 1860). Dans ces deux textes, il s'agit d'un cadî. Au dehors de la Perse je n'ai trouvé qu'une seule variante de cette histoire; c'est l'anecdote suivante qui est racontée dans une ancienne collection danoise, » *Den lystige Kiøbenhavn* « (Copenhague 1768, IV, p. 20): Et godt Dummerhoved, der ved sin slette Opførsel og grove Vankundighed havde tilsadt en stor Deel af sine Midler, fik engang fat paa en Bog, som handlede om Physiognomien eller Ansigtets Lineamenter, og da han læste deri, blev han disse Ord var: Alle de, som har en bred og jævn Hage, kommer ikke til at besidde nogen synderlig Forstand. Han følede sig gesvindt paa Hagen, og da han nu syntes, at hans var temmelig breed, blev han gandske skamfuld, dog vilde han ret overbevises derom, derfor følede han straks til sin Vens, som sad ved Siden af ham, og da han mærkede, at dennes var lidt rundere, blev han fortrædelig, dog paa det han ret tydelig kunde erfare det, beskuede han sig ved Lys i Speylet, men kom med Lyset noget for nær Hagen, saa han brændte sit Skieg reent af. Nu saa han, at hans Hage var bred og jævn, og da han overvejede det grove Stykke, som han havde gjort imod sig selv, skrev han i Randen af Bogen: » Dette Stykke er probatum og traf rigtig ind. «

31.

Un marchand, en sortant de sa boutique à cause de quelque affaire, dit à son apprenti: »Ne vends rien à personne à crédit.« Un fripon arriva et lui acheta des étoffes pour cent tūmāns en disant: »Je payerai demain.« L'apprenti dit: »Comme je ne vous connais pas, mettez à votre doigt cet anneau, qui appartient au marchand, afin que je vous reconnaisse, quand je vous verrai.« L'homme mit l'anneau, qui était d'une grande valeur, à son doigt, et l'apprenti ne le revit jamais.

32.

Un homme aimait beaucoup une femme. Il lui dit: »Comme je t'aime beaucoup, et comme je vais aller en voyage, donne-moi ta bague; alors je penserai à toi chaque fois que je regarderai cette bague.« Elle répondit: »Je ne te donne pas ma bague, et chaque fois que tu regarderas ton doigt et verras que la bague n'y est pas, pense alors à moi qui ne t'ai pas donné la bague que tu m'avais demandée.«

Anecdote assez commune en Perse. Ordinairement il s'agit d'un avare qui refuse de donner sa bague comme un souvenir à son ami, qui va partir. Ainsi *Riyāz-el-hikāyāt* chap. 5, n° 17; GLADWIN, *Persian Moonshee* II, *Pleasant Stories* n° 62; en māzāndārāni et en persan chez DORN, *Masanderan. Sprache*, anecdote 19, p. 28; CLOUSTON, *Flowers from a Persian Garden* p. 72.

33.

Un natif de Māzāndārān¹ alla à Mechhed et y resta bien des années, occupé à faire ses études. Après, quand il eut reçu son certificat de *mujtāhid*², il acheta un âne, le chargea de ses livres et se mit en route pour son pays natal. Chemin

¹ Sur la sottise proverbiale des Māzāndārāniens, voir Introduction p. 9.

² Les *mujtāhids* forment la plus haute classe du clergé chiite. On obtient le diplôme de *mujtāhid* (*ijāzā*) après de longues études théologiques. Voir J. Greenfield, *Die Verfassung des persischen Staates* (Berl. 1904) p. 122.

faisant, il arriva à un village, d'où il voulut aller à un autre village. Les habitants lui disaient : « N'y allez pas, monsieur, car il y a des voleurs sur la route. » « Et les voleurs », demanda-t-il, « qu'est-ce qu'ils font ? » Les villageois répondirent : « Ils vous dépouilleront de vos hardes, de votre âne et de vos livres. » L'homme demanda : « Ont-ils des arguments pour dépouiller les gens, ou le font-ils sans aucun argument ? » Les paysans ne comprenaient pas ce qu'il voulait dire par cela, et reprirent : « Va, s'il te plaît. »

Le Māzāndārānien se mit en route. Quand il arriva au milieu d'une vallée dans les montagnes, les voleurs se présentèrent et dirent : « Descends, docteur, et ôte tes habits ! » Le théologien demanda : « Selon quel argument ? » Un des voleurs, d'un gros bâton qu'il tenait en main, lui asséna un coup sur la nuque. Le docteur descendit en hâte et ôta son habit et le donna aux voleurs avec l'âne et les livres. Et tout nu il rebroussa chemin. Les habitants du village l'attendaient. Quand le théologien arriva, ils lui demandèrent : « Où est ton âne ? où sont tes livres ? où sont tes hardes ? » L'homme dit : « Les voleurs les ont pris. » Ils demandèrent : « Les voleurs, avaient-ils un argument ? » Il répondit : « Ils avaient un argument tellement gros et solide que jamais de ma vie je n'en ai vu de semblable. »

34.

L'argent d'un certain Māzāndārānien étant tombé dans le bassin, le Māzāndārānien plongeait son bâton dans l'eau dans l'idée que les pièces s'y colleraient, et qu'il pourrait les retirer ainsi. Un autre Māzāndārānien lui dit : « Tu es singulièrement bête ! jamais chose sèche ne collera à une autre chose sèche. Il faut que tu trempes d'abord de salive le bout du bâton, alors les pièces d'argent y colleront, et tu pourras les retirer de l'eau. »

35.

Une fois un saint homme, un molla, tomba malade, et les médecins persans ne pouvaient pas le guérir. A la fin on amena au patient un médecin européen. Celui-ci, après avoir reconnu la maladie, dit: »Il faut que vous buviez du vin, outre le vin il n'y a pas de médecine pour vous.« Le molla dit: »Je ne boirai jamais du vin, parce que le vin est défendu par notre religion, et si j'en bois, j'irai aux enfers.« Le médecin dit: »Monsieur, si vous n'en buvez pas, vous y irez plus rapidement.«

36.

Aux temps où, en Angleterre, les gens n'avaient pas encore pris l'habitude de fumer des cigares, si quelqu'un voulait fumer un cigare, on employait la violence pour l'en empêcher. Un monsieur, étant assis un jour dans sa chambre, eut envie de fumer un cigare, et afin que le domestique, qui était dans la chambre, ne le sût pas, il lui dit: »Va me chercher de l'eau.« Le domestique sortit, et le monsieur commença de fumer. Mais au moment où il soufflait la fumée de sa bouche, le domestique entra tout-à-coup. En voyant que la fumée sortait de la bouche de son maître, il croyait que celui-ci avait pris feu, et il jeta le seau d'eau, qu'il portait, au visage du maître et sortit en toute hâte, en criant: »Venez! mon maître a pris feu!«

Le Sayyid avait trouvé cette anecdote dans quelque livre anglais, dont il avait oublié le nom. Une variation existe dans *Tarltton's Jest*s (Hazlitt, Shakespeare Jest-Books II, p, 221).

37.

Un homme alla devant le gouverneur et dit: »La nuit passée mille voleurs sont venus dans mon jardin.« Le gouverneur dit: »Cela n'est pas possible, car mille voleurs ne vont pas dans un même jardin.« L'homme reprit: »S'il n'y avait

pas mille, au moins il y avait cinq cents personnes. « Le gouverneur répéta: »Jamais cinq cents voleurs ne vont dans un même jardin.« »S'il n'y avait pas cinq cents«, continua l'autre, »assurément il y avait cent personnes.« Le gouverneur dit comme toujours: »Jamais cent voleurs ne vont, la même nuit, dans un même jardin.« L'homme dit: »S'il n'y avait pas cent personnes, il n'y avait certainement pas moins de dix.« »O homme«, reprit le gouverneur, »dix personnes ne vont pas voler dans un même jardin.« L'autre dit: »S'il n'y avait pas dix personnes, il y en avait assurément une.« »A-tu vu cette personne?« demanda le gouverneur. »Non«, répondit l'autre, »je n'ai vu personne.« Le gouverneur dit: »Alors, quelle raison as-tu pour dire, qu'un voleur est entré dans ton jardin, lorsque tu n'as vu personne?« L'autre répondit: »Comme j'ai entendu une fois un bruit venant des branches des arbres, qui laissaient entendre un murmure, j'ai pensé que, peut-être, un voleur s'était glissé là-dedans.«

Une variation danoise (de la Séeland occidentale) est donnée dans les »Histoires de Molbo« de TANG KRISTENSEN (*Molbo- og Aggerbohistorier*), 2^e collection, n^o 430: Mørtten løj sommetidens.

38.

Un voleur entra dans une maison, mais il avait beau chercher et fouiller partout, il ne trouva rien. A ce moment le maître de la maison se réveilla et dit: »O homme! moi, en cherchant en plein jour, je ne trouve rien dans cette maison, et tu penses y trouver quelque chose pendant l'obscurité de la nuit!«

La même anecdote se trouve déjà dans la collection syrienne de BAR HEBRAEUS: *Laughable Stories*, publ. and transl. by Budge, n^o 658. WESSELSKI, *Der Hodscha Nasreddin* n^o 83 et les notes I, p. 231, où une série de parallèles sont énumérés. On peut y ajouter une anecdote danoise: *Den lystige Kiøbenhavnner*, Copenhague 1768, I, p. 3: En lystig Fyr, som var meget fattig, fandt en Nat Tyve i sit Huus. »Ey, sagde

han, uden at blive bekymret, jeg kan ikke vide, hvad I tænker at ville finde her om Natten, da jeg ikke selv kan finde noget ved høyt lys Dag.» Autre version danoise: *Nyt Vade mecum* (Cop. 1783) n° 519. — A comparer aussi un *conte du Panjab* (CH. SWYNNERTON, *The Adventures of the Panjáb Hero Rájá Rasálu and other Folk-Tales of the Panjáb*. Household Stories, n° 42), où, cependant, la pointe est autre.

39.

Une nuit, un renard vint à un village. Au dehors de ce village il y avait un arbre, en haut duquel étaient perchés quelques poules avec un coq. Le renard salua le coq et dit: «Sieur coq, descendez, s'il vous plaît, afin que nous fassions nos prières ensemble.» Le coq répondit: «Voilà le *pīšnāmāz*¹ qui dort là-bas; réveille-le, alors je descendrai à mon tour, et nous ferons nos prières ensemble.» Le renard, en regardant dans la direction indiquée, aperçut un gros chien qui dormait. Par peur de lui, il lâcha un vent et s'enfuit. Le coq dit: «Sieur renard, où allez-vous? Ayez patience un moment que je descende, et que nous fassions nos prières.» Le renard répondit: «Mon ablution a perdu sa vertu²: je vais refaire mon ablution, et puis je retournerai.» Et il s'enfuit.

La fable du coq et du renard — au lieu du renard, quelque versions orientales ont un chacal; une colombe prend quelquefois la place du coq — est très répandue en orient comme en occident. Elle paraît sous trois formes principales:

a) Le renard engage le coq à descendre de l'arbre ou du mur où il est perché, en lui racontant qu'une paix universelle a été établie entre les animaux. Le coq fait semblant de le croire, mais dit, qu'il voit un chien qui accourt. Le renard s'enfuit en disant, que le chien n'a peut-être pas entendu la proclamation de la paix.

Dans cette forme, la fable se trouve dans le *Marzubān-nāmā*, collection de fables et de contes, dont l'original, écrit dans le dialecte du Ṭabaristān au commencement du 11^e siècle de notre ère, est disparu; des deux versions persanes qui existent, celle qui a pour auteur SA'D-ED-DĪN-I-WARĀWĪNĪ, et qui date des années entre 1210 et 1225

¹ Celui qui dirige la cérémonie des prières faites en commun.

² Comme il a lâché un vent après l'ablution, celle-ci a perdu sa vertu et doit être refaite avant que la prière ait lieu.

de notre ère, a été publié dans le Gibb Memorial Series par Mirzā Muḥammad ibn 'Abd-el-wahhāb Qazwīnī (Leide 1909). On y trouvera »l'histoire du renard avec le coq« p. 170 sqq. Elle se trouve en arabe dans quelques éditions et traductions des *1001 Nuits* (Trad. anglaise de BURTON, Suppl. Nights, vol. VI, p. 145). En Europe, ce groupe est représenté par une des fables attribuées à ÉSOPE (Select fables of Esope, Birmingham 1764, p. 48), par un *lai de Marie de France* (éd. de K. Warnke n° 61, p. 201), une fable de POGGE (De gallo et vulpe, Nic. Frischlini, Beb. et Poggii Facet., Amst. 1660, p. 268, trad. allemande de H. FLOERKE n° 79) et une fable de LAFONTAINE (II, 15).

b) Le renard engage le coq à descendre pour s'entretenir amicalement avec lui. Le coq fait semblant d'accepter et prie le renard d'éveiller le concierge, afin qu'il ouvre la porte au coq. Le renard éveille le concierge sans savoir que c'est un chien. Celui-ci lui saute à la gorge et le tue.

Dans cette variation la fable se rencontre chez ÉSOPE (éd. de Halm n° 225; trad. de Bellegarde, Amst. 1736, p. 358; à comparer CAXTON's *Fables of Aesop*, ed. J. JACOBS p. 74 sqq. et p. 267). Elle a été racontée par FAERNE (*Centum fabulae ex antiquis auctoribus delectae* et a Gabr. Faerno carminibus explicatae, Lond. 1672, p. 30) et, d'après lui, mise en vers français par PERRAULT (*Fables traduites de Faerne: Le Chien, le coq et le renard*). Une autre imitation est due à FLORIAN, qui a remplacé le coq par un écureuil (FLORIAN, *Fables*, livre IV, 2). Au même groupe appartient un *conte du Turkestan russe* (Revue des trad. pop. t. XV, p. 647).

c) Forme exclusivement islamique. Le renard (ou le chacal) engage le coq, dont le chant rappelle l'appel à la prière du muezzin, à descendre, afin qu'ils fassent leur prière ensemble. Le coq accepte, mais prie le renard d'appeler d'abord le *pišnāmāz* (qu'on appelle aussi *imām-i-jumā'at*), qui est là-bas. Le renard voit que c'est un chien et s'enfuit en disant qu'il doit d'abord faire (ou refaire) son ablution.

C'est sous cette forme qu'on trouve la fable dans le livre persan *Riyāz-el-ḥikāyāt* (chap. 15, n° 48):

Un coq et un chien qui étaient amis, allaient ensemble, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent au pied d'un arbre dans la prairie. Quand la nuit vint, le coq sauta au haut de l'arbre, et le chien demeura au pied de l'arbre et s'endormit. A l'aurore, le coq chanta. Un chacal entendit le chant, et, s'approchant de l'arbre, il dit: »O muezzin! descend, afin que nous fassions notre prière ensemble.« Le coq dit: »L'*imām-i-jumā'at* dort au pied de l'arbre, éveille-le, afin qu'il fasse son ablution.« Le chacal s'avança et vit le chien. Celui-ci se réveilla et courut après lui. Le chacal s'enfuit. Le coq cria: »Où vas-tu?« Il dit: »Je m'en vais refaire mon ablution.« — L'auteur ne dit pas, pourquoi le chacal doit refaire son ablution. Qu'est-ce qui l'a rendu inefficace? La version du Sayyid — où, du reste, l'animal dupé n'est pas un chacal, mais un renard, comme c'est le cas dans la plupart des versions de notre fable, — l'explique d'une façon facétieuse.

D'autres versions existent dans les *Märchen der Berbern von Tamazratt in Sudtunisien* de H. STUMME (Lpz. 1900), n° 22, et dans SWYNNERTON, *The Adventures of the Panjáb Hero Rájá Rasálu and other Folk-Tales of the Panjáb*, Story 29, p. 183—84. La dernière peut se résumer de la manière suivante: Un chien et un coq, qui sont de bons amis, se mettent en voyage ensemble. Le chien va toujours chercher la nourriture pour tous les deux, et ils conviennent que si, pendant son absence, le coq est menacé d'un danger, il appellera le chien par des cris réitérés. Un jour, le chien étant absent, un chacal arrive au pied de l'arbre, où est perché le coq, et le prie de descendre, afin qu'ils tiennent leurs prières ensemble. Le coq accepte la proposition, mais demande la permission de pousser d'abord le cri par lequel l'heure de la prière est annoncée aux musulmans.¹ Il chante plusieurs fois, et le chien, en l'entendant, retourne en hâte. Le chacal qui l'aperçoit prend la fuite. Le coq le prie de rester: le voisin arrive pour participer à la prière. Mais le chacal dit, qu'il se souvient d'avoir oublié de faire son ablution, et s'enfuit.

Sous une forme très remaniée, et combinée avec une autre fable, dans laquelle le coq est dupé par le renard, la fable qui nous occupe ici existe parmi les contes norvégiens qu'a publiés P. CHR. ASBJÖRNSEN (*Norske Folkeeventyr*, Ny Saml., 3^e éd., 1914, n° 34). A comparer un *lai de Marie de France* (éd. de K. Warnke, n° 60 p. 198), le *Roman de Renard*, éd. Méon I, p. 49 sqq.; SCHLEICHER, *Litauische Märchen* p. 100. Voir en outre BENFEY, *Pantschatantra* I, p. 310.

40.

Un paysan et son fils labouraient le sol avec des bœufs. Le fils du paysan demanda à son père: »Papa! quelle est la nourriture du roi?« Le père, qui était un vieillard à la barbe blanche, dit: »Le roi mange du sirop de raisin, des raisins secs et des figues.« »Papa!« dit le fils, »avec quoi est-ce qu'on rase la tête du roi?« Le père répondit: »On mouille la tête et la barbe du roi avec du sirop de raisin, et puis on les rase avec un rasoir d'or.« Le fils demanda: »Papa! avec quoi balaie-t-on les excréments du roi?« »Avec une pelle d'or,« dit le père. Le fils demanda: »Est-il possible que je trouve un peu des excréments du roi pour manger?« »Non«, répondit le père, »ce n'est point possible,

¹ Le mot persan *bāng* signifie en même temps le cri du muezzin et le chant du coq.

car les vézirs et le général en chef les mangent tous eux-mêmes, et ils n'en donneront jamais rien à moi et à toi.»

41.

Un des grands Oulémas, qui s'appelait Sākkākī¹, était arrivé à l'âge de cinquante ans sans avoir jamais rien lu. Il alla alors chez un théologien et le pria de lui donner des leçons. Le théologien écrivit pour lui cette leçon: »Le cheikh a dit: la peau du chien devient pure par le tannage.«² Pendant trois mois Sākkākī répétait cette phrase bien des milliers de fois, et après ce temps, voulant passer l'examen chez son professeur, il cita: »Le chien a dit: la peau du cheikh devient pure par le tannage.«

42.

Une caravane était en marche sur une route. Des voleurs l'attaquèrent et dévalisèrent tous les hommes. Un marchand s'était caché sous un âne. Le voleur (c.-à-d. un des voleurs) lui dit: »Sors [de ta cachette] et donne-moi tes hardes.« L'autre dit: »O homme, va prendre les habits des hommes. Que veux-tu me prendre, à moi qui suis un animal?« Le voleur demanda: »Mais qui es-tu donc?« »Je suis le petit de cet âne«, dit l'autre. »Mais«, fit le voleur, »cet âne est un mâle; comment peux-tu être son petit?« L'homme dit: »Je me suis pris de querelle avec ma mère, et maintenant il y a quelque temps que je suis au service de mon père.«

La même anecdote: *Riyāz-el-hikāyāt* chap. 8, n° 35.

¹ Sirāj-ed-dīn Abū Ya'qūb b. Abi Bākr es-Sākkākī était né au Xvārizm en 1160 et y mourut en 1229 de notre ère. Voir Brockelmann, *Gesch. d. arab. Litt.* I, p. 294.

² *Ḥadīṭ* sunnite.

43.

Un jour le chah Naşir-ed-dîn alla au bazar. Ce jour-là tous les marchands avaient étalé leurs marchandises, bien arrangées, devant leurs boutiques. Le roi arriva. Il aperçut dans une boutique une quantité de paires de lunettes étalées dans un plat. Il en mit plusieurs devant ses yeux pour les examiner, jusqu'à ce qu'il trouva une paire de lunettes d'un numéro qui convenait à ses yeux. »Celle-ci est bonne«, dit-il, »quel en est le prix?« Le marchand répondit : »Cent tūmān.« Le roi demanda : »Cent tūmān pour une seule paire de lunettes?« L'homme dit : »Oui, une paire de lunettes qui est bonne pour les yeux du roi, vaudrait bien mille tūmān; mais par modestie j'ai demandé un prix plus bas.«

Ce trait rappelle une anecdote très connue en Europe. Un roi d'Angleterre fit un voyage en Hollande. Arrivé devant une auberge de village qui avait l'air nette, il se fit apporter dans sa voiture deux œufs à la coque. L'aubergiste demanda deux cents ducats. Le trésorier trouva le prix tellement exorbitant qu'il crut devoir en informer le roi. »Mon ami«, demanda le roi à l'aubergiste, »est-ce que les œufs sont tellement rares en Hollande?« »Je vous demande pardon, Sire,« répondit respectueusement l'aubergiste, »les œufs ne sont nullement rares ici, mais les rois sont d'autant plus rares.« L'anecdote est racontée par exemple dans »Schnurren«, *Deutsche Volksbücher* 27, hgb. v. G. O. MARBACH, p. 28—29. La nuance qui existe entre la pointe de l'anecdote orientale et celle de l'anecdote occidentale est assez caractéristique.

44.

Le calife alla une fois participer à un banquet dans la maison de son grand vézir. Celui-ci avait un petit fils d'environ quatre ou cinq ans. Quand l'enfant se présenta au calife, celui-ci lui demanda : »Quelle maison est la plus belle, celle de ton père ou celle du calife?« L'enfant répondit : »La maison de mon père est la plus belle, lorsque le calife y demeure.«

45.

Une dame avait un enfant et un domestique noir. La dame dit au domestique : » Va promener l'enfant. « L'enfant commença de pleurer. Le domestique noir dit : » Pourquoi pleures-tu ? Si tu as peur, je suis avec toi. « L'enfant dit : » C'est de toi que j'ai peur. «

Riyāz-el-ḥikāyāt chap. 21 n° 70.

46.

Un marchand avait dans sa boutique un apprenti. Il acheta une quantité de miel et le mit dans une cruche qui était dans la boutique, et comme il voulait s'absenter pour quelque affaire, il dit à l'apprenti : » Dans cette cruche il y a du poison ; si tu en manges, tu mourras. « Il s'en alla. L'apprenti vendit un morceau de satin ; il acheta du pain et le mangea avec le miel, et puis il se coucha. Le marchand revint et vit qu'il n'y avait plus de miel. Il demanda où était le miel. L'apprenti dit : » Monsieur, un voleur est venu et a volé un morceau de satin. J'avais peur de vous, et j'ai pris le poison pour mourir, mais par malheur je ne suis pas encore mort. «

Cette historiette se trouve dans le livre *Laṭāif u. ḡarāif* (éd. de 1295 a. H. p. 55) et parmi les facéties turques de *Buadām* (Mehemed Tewfik, Buadem n° 25). Le motif a été utilisé dans le conte » Verdiello«, quatrième conte de la première journée du *Pentamerone* de BASILE. J'en ai rencontré une variation en danois dans un conte versifié et illustré, probablement d'origine allemande, dans le journal » Illustreret Familie-Journal « 19 Aug. 1883. Autre variation danoise : *Nyt Vade mecum* (Cop. 1783) n° 590. En Allemand : F. J. ROTTMANN'S *Lustiger Historien-Schreiber* (1712) n° 21.

47.

Au temps où Nichapour était une ville très florissante, il y avait au milieu de la ville un caravanseraïl qui était très solidement bâti. Tous les marchands, qui étaient très riches,

avaient leurs magasins dans ce caravanseraïl-là. Or, il y avait quelques voleurs, qui étaient très habiles dans leur métier. Combien qu'ils désiraient dérober quelque chose de ce caravanseraïl, ils ne pouvaient pas ; il ne leur était nullement possible de pratiquer un trou dans les murailles du bâtiment. Enfin ils allèrent chez un homme, qui habitait une caverne et y menait une vie solitaire à la manière des ascètes pieux. Ils s'adressèrent à lui en disant : « Nous avons un frère qui est emprisonné dans ce caravanseraïl-là, et nous avons le désir de le délivrer, mais comme les murs du caravanseraïl sont solides, il ne nous est pas possible. Si tu veux nous indiquer un moyen, nous te serons bien obligés. » L'homme répondit : « Dans ma jeunesse, j'étais un voleur, mais maintenant je me suis repenti et j'ai promis de ne plus voler. Cependant, comme votre frère est emprisonné dans cet endroit, et que vous vous êtes adressés à moi, je vous dirai ceci : à tel endroit au-dehors de la ville il y a un puits ; maintenant il est en ruines, on l'a bouché de terre de sorte que personne ne sait plus qu'il y a eu là un puits. Si vous trouvez ce puits et en rejetez la terre, [vous verrez qu']au fond du puits il y a une galerie qui mène à un puits au centre du caravanseraïl. »

Les voleurs prononcèrent beaucoup de bénédictions et prirent congé [de l'hermite]. Ils se rendirent au fossé, trouvèrent le puits en question et en rejetèrent la terre. Or, il se trouvait dans le caravanseraïl un très gros chien, qu'on lâchait le soir en fermant la porte du caravanseraïl ; mais, le jour, on tenait le chien enfermé dans un coin du caravanseraïl. Les voleurs allaient quelques jours dans le caravanseraïl et donnaient du pain et de la viande au chien, jusqu'à ce qu'ils eussent gagné l'amitié du chien, et que celui-ci fût accoutumé à eux. Puis une nuit les voleurs se rendirent par le puits du fossé au puits du caravanseraïl, par où ils sortirent, ouvrirent les portes des chambres des marchands, dans lesquelles ils savaient qu'il y avait le plus de bijoux

et d'argent, et entrèrent. Ils enlevèrent des bijoux et de l'argent, tant qu'ils pouvaient porter, ensuite ils descendirent dans le puits mentionné et sortirent par le fossé.

Le lendemain matin, quand on ouvrit la porte du caravanseraïl, et que les marchands arrivèrent ¹, on vit que toutes les chambres avaient été pillées. Ils allèrent chez le gouverneur et lui expliquèrent l'affaire. Le gouverneur vint en personne au caravanseraïl avec le bâton et le *fäläg*², et tous les malheureux qu'on soupçonnait d'avoir commis le vol eurent la bastonnade et furent mis en prison. Beaucoup de personnes étaient accourues, et les voleurs étaient au milieu de la foule et voyaient, comment le gouverneur faisait maltraïter les gens. Un des voleurs dit à l'autre voleur, qui était son ami: »Il serait bon, si j'allais délivrer ces malheureux.« »Va!« dit l'autre. Le voleur se présenta au gouverneur et dit: »Pourquoi maltraïtez-vous ces gens-là?« Le gouverneur dit: »Parce qu'ils ont volé, dans ce caravanseraïl, des effets montant à la valeur de cinq cent mille tūmān.« Le voleur dit: »Renvoyez-les: les effets de ces marchands-là sont dans ma possession.« »Où sont-ils?« demanda le gouverneur. L'autre répondit: »Ils sont dans ce même caravanseraïl. Venez avec moi, que je vous montre l'endroit.« Le voleur mena le gouverneur et tous les marchands et la foule à l'ouverture du puits et dit: »Les effets sont dans ce puits. Faites descendre un homme dans le puits pour monter les choses.« Comme le puits était très profond, personne n'osait y descendre. On dit: »Il est mieux que tu descendes toi-même.« Le voleur dit: »Je descendrai dans le puits, mais si je trouve, au fond du puits, une issue par laquelle je puisse m'enfuir en enlevant les effets, que

¹ Les marchands ont leurs demeures dans la ville, et ils ont loué des cellules dans le caravanseraïl pour y emmagasiner leurs marchandises.

² Appareil pour tenir les pieds du délinquant dans la position qu'il faut pour recevoir la bastonnade.

ferez-vous alors?» Tous les gens rirent et dirent au voleur: »Si tu trouves une issue au fond du puits, tous les effets qui sont dans le puits sont à toi, tu pourras les enlever et t'en aller.« Le voleur attacha une corde à sa ceinture. Les autres personnes tinrent le bout de la corde, et le voleur descendit dans le puits. Quand il arriva au fond, il attacha son bout de la corde à une pierre et sortit par la galerie qui aboutissait au fossé. Les gens avaient beau attendre, ils ne le virent point remonter. Ils descendirent un autre homme dans le puits, et après une heure le voilà qui entre par la porte du caravanseraïl. Alors les gens comprirent qu'on avait enlevé leurs marchandises par la galerie du puits, et que ni le voleur, ni les marchandises ne reparâtraient.

On trouve dans les *Mille et une Nuits* le motif du voleur qui, pour empêcher que des innocents ne soient punis pour le vol qu'il a commis lui-même, avoue son crime, mais s'y prend de telle manière, qu'il échappe avec son butin: trad. de BURTON IV, p. 269 et *ibid.* p. 275.

48.

Il y avait trois femmes, dont une était la femme du vézir, l'autre la femme du cadî, et la troisième celle du lieutenant de police. Un jour elles allèrent toutes les trois au bain. Au milieu de l'étuve elles trouvèrent un anneau orné d'un diamant d'une grande valeur. Chacune désirait posséder l'anneau. Elles dirent à une vieille qui était propriétaire du bain: »Toutes trois nous avons trouvé cet anneau. A qui de nous est-il le plus juste que l'anneau appartienne?« La vieille répondit: »Que chacune de vous invente une ruse pour tromper son mari. Vous viendrez après me raconter ce que vous avez fait, et l'anneau appartiendra à celle qui aura inventé la meilleure ruse.« Puis elles confièrent l'anneau à la garde de la vieille et s'en allèrent.

La femme du vézir joua au *jānāg*¹ avec son mari. Le lendemain au moment où le vézir était sorti, sa femme alla au bazar, s'assit dans la boutique d'un jeune marchand qui était un joli garçon, et ayant acheté diverses étoffes, elle dit au jeune homme : » Je suis amoureuse de toi. Si tu veux, viens dans ma maison : nous nous entretiendrons pendant deux ou trois heures. « Le jeune marchand accepta et alla avec la femme. Elle l'introduisit dans l'intérieur de la maison par une porte de dégagement, de sorte que personne ne les voyait, et l'amena dans la chambre du vézir, et elle ordonna qu'on apportât le déjeuner avec du vin et des sucreries. Ils étaient en train de causer, quand le vézir entra dans la maison. Le jeune homme fut très effrayé et dit à la femme : » Que ferai-je ? où fuirai-je ? « La femme dit : » N'aie pas peur. Entre dans cette caisse-ci. « Le jeune homme se cacha dans la caisse, et la femme en ferma la porte à clef. Le vézir entra dans la chambre, il vit là le vin, le déjeuner, les souliers et le chapeau d'un homme étranger, et demanda à sa femme : » Qu'est-ce que c'est ? Qui est ici ? « Et il se mit violemment en colère. La femme dit en riant : » Prenez place, s'il vous plaît, que je vous l'explique. « Le vézir s'assit. La femme dit : » Ce matin, lorsque vous étiez sorti, j'allai au bazar. Il y avait là un jeune marchand très joli. Je l'amennai avec moi à la maison et j'étais occupé, avec lui, à boire du vin et à prendre le déjeuner, quand vous arrivâtes. « Saisi d'une colère extrême, le vézir demanda : » Où est-il maintenant, ce jeune homme ? « La femme dit : » Ce jeune homme est dans

¹ C'est un jeu qui ressemble à la philippine. Deux personnes saisissent, chacun de son côté, l'os de la poitrine d'une poule (*jānāg*) et le rompent en signe de la gageure engagée. Chaque fois qu'une des deux personnes reçoit quelque chose de la main de l'autre, elle doit prononcer quelques mots convenus : *fārāmūš nā-kārdā-ām* (« je n'ai pas oublié ») ou quelque chose de semblable. Si elle l'oublie, elle a perdu, et doit payer le prix de la gageure. Ce jeu, qu'on appelle *jānāg bāstān* ou *jānāg šikāstān*, peut durer des semaines et même des mois.

cette caisse-là, et voilà la clef de la caisse.» Et elle donna la clef au vézir. Au moment où le vézir prit la clef, la femme dit : »Moi, je m'en souviens, et toi, tu l'as oublié!« Le vézir jeta la clef à terre et rit beaucoup. Il pensait que sa femme avait arrangé cette affaire afin de gagner sur lui le jeu du jänäg. Il sortit de la chambre. Alors la femme ouvrit la porte de la caisse, en tira le pauvre jeune homme qui avait failli mourir [de peur], et le fit sortir par une porte quelconque, de sorte que personne ne le vit.

Mais voici la ruse de la femme du lieutenant de police: Quand, vers minuit, le lieutenant de police retourna à la maison, [lui et sa femme] s'assirent et burent du vin. La femme dit : »Il serait bon, si dans cette même chambre nous cuisions maintenant du *ḥalvā*¹.« Ils apportèrent un pot, un réchaud, du sucre, de la farine, du riz, de la moëlle, des pistaches, des amandes, de l'eau de rose et des giroffes. La femme et le mari s'occupèrent tous les deux à cuire le *ḥalvā*. Au moment où le *ḥalvā* était à moitié cuit, la femme versa un peu d'huile de *bāng*² dans du vin et le présenta au lieutenant de police, et celui-ci[, ayant bu,] perdit connaissance. Vite la femme l'enveloppa dans un morceau d'étoffe. Il y avait dans le voisinage un *tākiā*³, qui servait de demeure à des derviches. Elle chargea le lieutenant de police sur le dos de deux domestiques et dit : »Portez-le dans ce *tākiā* et laissez-le dans une des chambres. Ils l'emportèrent et le laissèrent là. Le matin, le lieutenant de police s'éveilla et appela à haute voix ses servantes, mais personne ne répondit. Ayant bien ouvert les yeux, il vit qu'il se trouvait au milieu du *tākiā* des derviches, et qu'il portait l'habit des derviches. Très étonné, il se leva et se dirigea vers sa maison; mais quand il était arrivé au seuil de sa maison et voulait entrer,

• ¹ Espèce de gâteau sucré.

² Narcotique préparé avec du chanvre indien.

³ Monastère de derviches.

les valets et les domestiques lui crièrent : »Holà¹ derviche! où vas-tu? c'est ici le harem du lieutenant de police.« Le derviche dit : »Mais je suis le lieutenant de police, moi!« La femme, de l'intérieur du harem, ordonna aux valets : »Frappez ce derviche et chassez-le!« C'est ce qu'ils firent, et le lieutenant de police fut forcé de retourner au même tãkiä, où il se rendit dans une des chambres et dormit. Quand le soir fut venu, la femme du lieutenant de police prépara un dîner et le donna aux valets en disant : »Portez ceci au tãkiä et donnez une part à chacun des derviches.« Ils l'emportèrent et le distribuèrent, et ils en donnèrent aussi au lieutenant de police qui portait l'habit de derviche ; mais dans le dîner de celui-ci il y avait comme auparavant un peu d'huile de bång, et ayant mangé, il perdit connaissance. La femme avait dit aux valets : »Restez près du lieutenant de police, et au moment où il perd connaissance, chargez-le sur le dos et portez-le à la maison.« Les valets agirent ainsi et portèrent le lieutenant de police à la maison. La femme lui ôta vite l'habit de derviche et lui mit l'habit qu'il avait porté auparavant ; elle arrangea le festin de la même manière que la veille, comme s'ils étaient occupés de la même façon que la veille à cuire du halvã, et on plaça les mets de la même façon que la veille. Puis elle versa un peu de vinaigre dans le nez du lieutenant de police, et il reprit connaissance. En ouvrant les yeux, il se vit dans sa maison, et il dit à sa femme : »Voilà une chose très étonnante! Est-ce que j'ai dormi longtemps?« La femme répondit : »Non, tu n'as pas dormi longtemps, pas plus d'une demi-heure, je pense.« Il reprit : »O femme, j'ai rêvé que j'étais devenu un derviche ; j'étais dans le tãkiä des derviches, et je suis allé à la maison, mais les valets m'ont donné des coups . . .« Et ainsi il raconta le reste de ce qui lui était arrivé. La femme dit : »Ce n'est

¹ L'interjection est à prononcer : oï.

rien : le vin était un peu fort, vous en avez trop bu, ce doit être là la cause du mauvais rêve que vous avez eu.»

Mais voici l'histoire de la femme du cadi. Dans le voisinage du cadi il demeurait un charpentier. Un jour la femme envoya sa servante pour amener le charpentier afin qu'elle lui commendât de faire un coffre d'après une mesure indiquée. Lorsque le charpentier fut arrivé dans la maison du juge, la femme de celui-ci commença par lui dire : » Je vous ai fait venir, afin que vous me fassiez un coffre.« Et en même temps elle lui fit voir son visage et dit : » Je suis amoureuse de vous.« Le charpentier dit à son tour : » Moi je vous aime aussi ; mais comment nous y prendrons-nous pour trouver une occasion d'être ensemble et de nous entretenir de sorte que personne n'en sache rien ? « La femme dit : » Je sais bien comment il faut faire. Voici la chose : du centre de la cave de ta maison tu creuseras un souterrain menant à la cave de notre maison. Alors, au moyen de ce trou, nous pouvons venir, nuit et jour, moi chez toi, toi chez moi.« Le charpentier y consentit. Il s'en alla et se mit à l'œuvre, et il travailla jusqu'à ce qu'après une semaine il en vint au bout. Puis il écrivit à la dame, que le souterrain était fait. Au moment où le juge était allé à la mosquée, la femme, par le souterrain, se rendit chez le charpentier et lui dit : » Il faut que tu m'obéisses en tout ce que je te commande.« L'homme y consentit. La femme dit : » Demain tu achèteras des sucreries et orneras la chambre. Demain matin tu iras chez le cadi et lui profèreras la demande suivante : , J'ai l'intention de prendre femme ; veuillez venir dans ma maison et consommer mon mariage avec la femme en question'.« Le charpentier y consentit. Le lendemain il se présenta devant le cadi, et, l'ayant salué et lui ayant baisé les mains, il proféra sa demande au cadi : » C'est à présent l'heure propice pour entrer en mariage. Veuillez venir dans la maison de votre esclave et consommer l'acte de mariage.« Puis l'homme retourna à

la maison et attendit, jusqu'à ce que le cadi arriva. Celui-ci entra dans la chambre et s'assit. Il vit une femme assise dans un coin de la chambre. Le charpentier dit au cadi: »Je vous charge du soin de m'unir dans un mariage légal à cette femme-ci.« A ce moment, la femme montra son visage au cadi et dit: »Oui, Monsieur le juge, je consentis à devenir la femme de ce charpentier, et vous êtes celui qui devez nous unir devant la loi.« Le cadi la regarda attentivement et vit que c'était sa femme à lui. Il fut très étonné; tantôt il tournait ses regards vers la terre, tantôt vers le ciel, tantôt vers la femme. Il se dit à lui-même: »J'ai vu ma femme tout à l'heure dans sa chambre, et je l'ai quittée pour venir ici; comment est-elle arrivée ici?« Puis il se dit: »Cette femme-ci a beaucoup de ressemblance avec ma femme, voilà tout. Je me suis mépris.« A cet instant l'homme dit: »O Monsieur le cadi, pourquoi ne consommez-vous pas le mariage?« La femme dit: »Monsieur le cadi, pourquoi me regardez-vous ainsi? consommez vite le mariage; nous avons autre chose à faire.« Le cadi vit qu'il ne s'était pas mépris: c'était réellement sa femme à lui. Il se leva vite en disant: »J'ai oublié le livre des formules du mariage; je m'en vais, et je reviens à l'instant.« Il sortit vite et alla à sa maison. La femme y retourna plus vite encore par le souterrain. Le cadi, en entrant dans sa chambre, chercha des regards sa femme. Celle-ci dit au cadi: »Es-tu devenu fou? pourquoi vas-tu et pourquoi reviens-tu? Es-tu ivre? ou as-tu pris du bång, peut-être, de sorte que tu ne comprends pas tes affaires et ne sais pas ce que tu fais, pourquoi tu coures çà et là?« Le cadi dit: »Pardonnez-moi; il m'était venu une idée, maintenant je comprends que mon idée était fausse. Excusez-moi.« Vite il retourna à la maison du charpentier. La femme de même y retourna, et plus vite, par la voie du souterrain. Comme le cadi entra, la femme et le charpentier dirent: »O Monsieur le cadi, si vous désirez de l'argent, voici un

tūmān que nous vous présentons comme un don. Ayez la bonté de consommer le mariage au plus vite.» Le juge regarda encore une fois et vit que c'était là sa propre femme, mais ne voyant pas de moyen de refuser, il récita les formules. Quand il avait fini sa récitation, la femme s'approcha pour baiser les mains du cadī. Le cadī lui donna sur le nez une chiquenaude¹, de sorte que le sang lui sortit du nez, puis se leva vite et alla à la maison. En entrant dans la maison, il vit sa femme se tirant les cheveux et se déchirant le visage des ongles en criant : »Le maudit cadī fréquente des prostituées et pratique d'autres sortes d'infamies.« Le cadī commença de la prier et solliciter de lui pardonner, puis il s'en alla à la mosquée.

Le lendemain les trois femmes se rendirent au bain, afin que chacune racontât sa ruse à la vieille et afin de voir qui serait celle dont la ruse serait considérée par la vieille comme la meilleure, et à qui, par conséquent, elle donnerait l'anneau. Mais en cherchant ils trouvèrent que la vieille avait enlevé l'anneau et avait fui de cette ville-là à une autre.

Cette nouvelle est bien connue en orient comme en occident. On la trouve dans divers livres persans de date assez récente. Elle est racontée très amplement dans le *Mahbūb-el-qulūb*, composé vers 1700 de notre ère par BĀRZURDĀR IBN MAHMŪD TURKMĀN FĀRĀHĪ MUMTĀZ (p. 497 sqq. de l'éd. de Bombay 1298 a. H.). Un sommaire de la nouvelle d'après le *Mahbūb-el-qulūb* a été donné par F. F. ARBUTHNOT dans ses *Persian Portraits* (London 1887) p. 124 sqq. Je possède en manuscrit un ouvrage portant le titre *Jāmi-el-azbār* (daté 1261 a. H.), qui contient entre autres une partie du *Mahbūb-el-qulūb*, y comprise l'histoire des trois femmes rusées, rendue mot pour mot. La nouvelle et les trois contes qu'elle renferme sont substantiellement identiques avec notre version, mais au lieu de la femme du vézir, le *Mahbūb-el-qulūb* et le *Jāmi-el-azbār* ont la femme de l'inspecteur du bazar (*muhtasib*), et l'ordre des contes est celle-ci : 1) ruse de la femme du cadī, 2) de la femme du muhtasib, 3) de celle du *sāhnā* (= *dārūgā*, lieutenant de police). La nouvelle des trois femmes est mise en vers par l'auteur des *Lafāif u zarāif* (p. 92 sqq. de l'éd. de 1295). Ici, comme

¹ Le Sayyid m'a donné la forme *tālāngul*; dans le *Burhān-i-qāfī* on trouve la forme: *tālāng*.

dans le Maḥbūb-el-qulūb, c'est la femme du muḥtasib qui joue le rôle de la femme du vézir dans notre version, et l'ordre des contes est le même que dans le Maḥbūb-el-qulūb.

En Europe, la nouvelle des trois femmes a été très populaire dès le moyen âge. LIEBRECHT (*Germania* t. 21, p. 385 sqq. et *Zur Volkskunde*, 1879, p. 124 sqq.) en a trouvé treize versions, deux autres ont été produites par M. G. RUA (*Novelle del «Mambriano» del Cieco da Ferrara*, Turin 1888, à comparer *Antiche novelle in versi*, du même auteur, Palermo 1893 p. 39 sqq.). M. PIO RAJNA a attiré l'attention sur une autre version (*Romania* X, 19), et M. J. BÉDIER (*Les Fabliaux* p. 228 sqq.), y ayant ajouté six versions, a porté à vingt-deux le nombre des variations européennes connues de la nouvelle en question, datant du 13^e siècle jusqu'à nos jours. Dans la plupart des versions, le cadre a été conservé, mais les contes qui y sont contenus varient beaucoup, les histoires diverses des ruses de femmes qui ont circulé en Europe y ayant contribué. Les versions européennes de la nouvelle des trois femmes sont les suivantes¹: 13^e siècle: 1. *Fabliau français* anonyme des «Trois dames qui trouvent un anneau» (MONTAIGLON et RAYNAUD I, p. 168 sqq.); 2. *Fabliau d'Haisel* (ibid. VI, p. 1 sqq.); 3. JACQUES DE VITRY CCXLVIII ed. Crane (cadre tombé); 14^e siècle: 4. KELLER, *Erzählungen aus altdeutschen Handschriften* p. 210 (Bibl. d. lit. Vereins zu Stuttg. 1855); 15^e siècle: 5. *Una versione rimata dei Sette Savi* (Pio Rajna, *Romania* X, 19); 6. *Nouvelle de Mambriano de l'Aveugle de Ferrare* et transcription en prose de cette nouvelle par MALESPINI; 16^e siècle: 7. HANS FOLZ (*von dreyen Weiber die einen porten funden*, Zts. de Haupt VIII, 524), reproduit dans les *Facetiae Bebelianae* p. 86; 17^e siècle: 8. *Tirso de Molina* (Tesoro de novelistas españoles, Paris 1847, I, p. 234); 9. *Les comptes du monde aventureux* p. p. Félix Frank (Paris 1878, n° XLI); 10. *Le Sieur d'Ouille*, éd. Ristelhuber p. 146; 11. *Verboquet le généreux* (éd. de 1630, réimpr. p. Ch. Louandre. Conteurs français du 17^e siècle, II, 31); 12. LAFONTAINE, *Contes* II, 7 (*La Gageure des trois commères*); 18^e siècle: 13. *Nouveaux contes à rire ou récréations françaises* (Amst. 1741, t. II, p. 142); 19^e siècle: 14. *Liedersaal* de LASSBERG III, 5; 15. *Conte danois* (SVEND GRUNDTVIG, *Danske Folkeæventyr*, Kbh. 1876, n° 19, p. 221 sqq.: *De lystige Koner*); 16. *Conte norvégien* (ASBJÖRNSEN, *Norske Folke-Eventyr*, ny Sml., 2. Udg., Kbh. 1876, n° 78); 17. *Conte islandais* (JON ARNASON, *Islenskar Þjóðsögur & Æfintyri*, Lpz. 1864, II, 539); 18. *Conte gallois* (Coll. CAMPBELL n° 48); 19. *Conte de Palerme* (PITRÉ, *Racconti siciliani* t. III, p. 265); 20. *Conte de Cerda* (PITRÉ, ibid. p. 255); 21. *Conte de Borghetto* près Palerme (communiqué à Liebrecht par PITRÉ); 22. *Conte de la Russie méridionale* (Coll. RUDTSCHENKO n° 59. — Je puis y ajouter: 23. un conte danois dans la collection *Joco Seria eller Skiempt oc Aluor*, Copenh. 1725, p. 115.

Dans quelques-unes de ces versions, celui qui joue le rôle d'arbitre

¹ D'après les ouvrages cités de Liebrecht et de Bédier.

entre les trois femmes décerne le prix à une des femmes, dans d'autres, il ne donne aucune décision ou il déclare que, comme il n'est pas capable de décider laquelle des trois est la plus grande garce, on rompra l'anneau et le partagera entre les trois.

Des trois contes que renferme la nouvelle orientale des trois femmes, celui de la femme du vézir ou du muhtasib («le jeu de philippine») n'existe dans aucune des versions européennes. Le motif de l'histoire de la femme du lieutenant de police («le moine») existe dans douze des vingt-trois versions européennes, à savoir les nos 1, 2, 4, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 19, 20, 23. Le motif de l'histoire de la femme du cadi («le mariage») se trouve seulement dans le fabliau français anonyme, qui date du 13^e siècle. Comme, parmi toutes les versions européennes, ce fabliau du moyen âge est celui qui se rapproche le plus des versions persanes, j'en donne ici un sommaire : Trois femmes mariées trouvent un anneau et conviennent que celle de trois qui jouera le meilleur tour à son mari, en prendra possession. La première, ayant enivré son mari, l'habille d'un froc et lui coupe les cheveux en couronne, puis le porte, avec l'aide d'un amant, à un monastère. L'homme, en se réveillant, s'imagine que Dieu l'appelle à une vie sainte et demande d'être reçu parmi les moines. La femme fait semblant d'être désespérée de sa résolution, mais se laisse facilement consoler. La seconde sort, un vendredi, pour faire griller chez un voisin des anguilles salées et fumées, parce qu'elle n'a pas de feu à la maison. Elle reste une semaine avec son amant. Le vendredi suivant, elle entre chez le voisin et le prie de lui permettre de griller chez lui les anguilles, puis les porte toutes chaudes au logis, où elle s'efforce de convaincre son mari, qu'elle n'a été absente que le temps nécessaire pour griller les anguilles. Une scène s'ensuit ; le voisin accourt et jure que la femme n'est restée chez lui que le moment qu'il fallait pour griller les anguilles. L'époux qui persiste à prétendre que sa femme a été absente pendant huit jours, est considéré comme un fou et enfermé. La troisième femme fait à son amant la proposition de l'épouser. Elle se rend sous un déguisement chez un homme nommé Eustache (Huistasse), qui a été gagné par argent. L'amant dit au mari, qu'il va épouser une nièce de cette Eustache, et, à sa prière, le mari consent à conduire sa fiancée à l'église, donnant ainsi lui-même sa femme à l'amant de celle-ci. Enfin le poète remet au lecteur la décision de la question, qui des trois femmes a mérité l'anneau. — Ce fabliau est donc la seule version européenne connue qui contient deux des trois contes renfermés dans les versions persanes. Les motifs des histoires de la première et de la seconde femme du fabliau 1. le mari transformé en moine ; 2. un ou plusieurs jours s'étant écoulés depuis un certain événement, la femme fait accroire au mari que quelques moments seulement sont passés) se retrouvent tous les deux dans l'histoire du lieutenant de police, et l'histoire de la troisième femme du fabliau est substantiellement identique avec celle de la femme du cadi.

Mais les motifs des ruses des trois femmes dans le conte persan existent encore au dehors du cadre donné dans celui-ci.

L'histoire de la femme du vézir (motif du jeu de philippine) se trouve dans un *conte de l'île de Lesbos* (Revue des Trad. pop. t. XII, p. 194). On le trouve de même dans le livre turc des *Quarante vézirs* (Hist. du 36^e vézir dans le MS. de l'India Office Library, GIBB p. 401-3), combinée avec un autre motif très connu, celui de l'homme qui a rassemblé dans un livre toutes les ruses de femme, et qui se laisse duper pourtant par une ruse qui n'existe pas dans son livre¹. La même combinaison: CARDONNE, *Mélanges orientaux* I, p. 22, d'après le *Fākihāt-el-zulafā* de ŠIHĀB-ED-DĪN 'AḤMAD 'ARABŠĀH.² BALZAC a reproduit à sa façon le récit de Cardonne dans le post-scriptum de sa *Physiologie du mariage*. — Une variation de ce conte est représentée par l'histoire du 21^e vézir dans le livre des *Quarante vézirs* (Gibb p. 227) et par l'histoire de la favorite rusée dans les *Mille et une Nuits* (trad. allemande de HABICHT et de HAGEN t. 12, p. 238, 539^e nuit), où il n'est pas question du jeu de philippine, mais la femme en donnant la clef au roi son mari déclare avec fierté qu'en disant ce qu'elle a dit, elle a voulu l'éprouver: ayant constaté qu'il doute de sa fidélité, elle renonce désormais à l'amour du roi. Le roi dupé par l'aplomb de la favorite, jette la clef et s'efforce d'adoucir la femme.

L'histoire de la femme du lieutenant de police (motif de l'homme transformé en derviche) a une certaine ressemblance avec l'histoire du Dormeur éveillé dans les *Mille et une Nuits* (ed. de Beyrou t. II, 152^e à 171^e nuit, *Mardrus* X, p. 179 sqq., BURTON, Suppl. Nights I, 1 sqq.), dont le motif, plusieurs fois remanié en Europe (anecdote de Philippe le Bon et de l'ivrogne, l'Utopia de Biderman) a été utilisé par HOLBERG dans *Jeppe paa Bierget* et mis en musique par AD. ADAM, d'après une source indienne³ dans l'opéra «Si j'étais roi»⁴.

Le motif sur lequel est bâtie l'histoire de la femme du cadi (la femme qui déconcerte et trompe son mari en jouant en même temps deux rôles, se transportant rapidement d'une place à une autre au moyen d'un souterrain) n'est pas moins répandu. Il se trouve avec des variations diverses dans RADLOFF, *Proben der Volkslitteratur d. türk. Stämme Südsibiriens*, trad. t. IV, p. 393 sqq.; le livre des *Sept Sages* («De syv vise Mestre», chap. 35, 7^e apologue de l'impératrice); HAHN, *Griechische und alban. Märchen* n° 29; SAXO GRAMMATICUS, *Hist. Danica* ed. P. E. Müller et Velschow p. 220 (Saksnes Danesaga

¹ A comparer entre autre le *Disciplina clericalis*, ed. Hilka et Söderhjelm I p. 18, II p. 15, I p. 57; Revue des Trad. pop. XIV p. 407; Clouston, *Book of Sindibad*.

² *Fructus imperatorum* ed. Freytag, Bonn 1832.

³ Ad. Adam, *Souvenirs d'un musicien*, p. XLVI.

⁴ Voir les notes de la traduction allemande de HABICHT et de HAGEN des 1001 Nuits, t. 13, p. 289—291, et RENÉ BASSET dans le t. XVI de la Revue des Trad. pop. p. 84—86.

overs. af J. Olrik I, p. 242 sq.). A comparer R. KÖHLER, *Kleinere Schriften* I, p. 393 sq. Une reminiscence de ce motif existe dans les *Mille et une Nuits* (ed. de Breslau XI, p. 140—45: le Boucher, sa femme et le soldat, que W. BACHER, ZDMG. t. 30, p. 141 a rapproché du Miles gloriosus de Plaute; une autre variation ed. de Beyrouth V, p. 160¹) et chez Lassberg (*Liedersaal* III, 5) dans la ruse de la troisième femme.

49.

Un cavalier passait par le chemin. Trois maîtres d'école dont le métier était d'instruire des enfants, le rencontrèrent. Le cavalier salua ces trois maîtres d'école et poursuivit son chemin. Chacun des trois maîtres d'école dit aux autres: »C'est moi que cet homme a salué.« Bref, une dispute s'engagea entre eux², parce que chacun d'eux prétendait être celui que le cavalier avait salué. A la fin ils dirent: »Allons demander au cavalier lui-même, lequel il a salué.« Ils coururent après le cavalier en criant, jusqu'à ce que l'homme s'arrêta. Lorsqu'ils furent venus jusqu'à lui, ils lui demandèrent: »Qui de nous est-ce que tu as salué?« L'homme répondit: »Celui d'entre vous qui est le plus sot.« Chacun de ces trois maîtres d'école dit: »C'est moi qui suis le plus sot. Mais le mieux est, que chacun de nous raconte un trait de sa sottise à lui; alors nous verrons, lequel est le plus sot.«

Le premier raconta ce qui suit: »Un jour j'étais assis dans mon école, et, autour de moi, les enfants étaient occupés à lire leurs leçons. Tout à coup une poule tomba dans le puits. Je fis nouer une corde autour de mon corps et descendis dans le puits. L'autre bout de la corde était dans les mains des enfants. Quand je fus arrivé à mi-chemin dans le puits, un des enfants éternua, mais les autres enfants ne frappèrent pas des mains.³ Moi, au milieu du puits, je me fâchai et

¹ Voir J. ØSTRUP, Studier over Tusind og en Nat p. 38.

² A remarquer la forme *jāngāshā* au lieu de *jāngāsān*.

³ C'est la coutume dans les écoles persanes, que, lorsqu'un des enfants éternue, les autres battent des mains et disent: »*χudā mī-āmurzād*« (»Dieu te pardonne!«) ou »*sālāmūt bāsād*« (»que cela te porte bonheur!«) etc.

dis: » Pourquoi ne frappez-vous pas des mains? « Tout d'un coup les enfants lâchèrent la corde et frappèrent des mains, et je tombai au fond du puits et me cassai une jambe, de sorte que je suis encore boiteux. Quelle sottise peut surpasser celle-là? «

Le second dit: » Ce n'est rien. Quand à moi, un samedi j'ouvris la porte de l'école et m'assis. La veille, vendredi, les enfants, ayant eu congé, s'étaient accordé sur le plan suivant: » Demain, chacun de nous qui se présentera au maître d'école lui dira quelque chose pour lui faire accroire qu'il est malade. « Le premier élève entra, me salua et s'assit en disant: » Monsieur le maître, pourquoi votre visage a-t-il pris une couleur tellement jaunâtre? Seriez-vous peut-être malade? « Le second entra et dit: » Pourquoi vos yeux sont-ils tellement creux? « Le troisième dit: » Pourquoi votre nez est-il devenu tellement long? Quel maladie avez-vous? « Ainsi je fus convaincu que j'étais malade. Je me levai, donnai congé aux élèves et me rendis chez moi, où je dis à ma femme d'aller chercher un médecin. Ma femme sortit pour chercher le médecin. Comme j'avais faim, je me levai et ouvris la porte du garde-manger. J'y trouvai un peu de *kūftä*¹ du dîner de la veille, et je commençai de manger. Je pris un *kūftä* dans la bouche, mais je ne l'eus pas encore mâché que le médecin entra. Le *kūftä* resta dans ma bouche, sans que je réussisse à l'avaler. Lorsque le médecin me regarda en face, il s'imagina que mon visage était enflé. Il dit; » Il est nécessaire de faire une incision «; et vite il tira sa lancette et me coupa le visage. En retirant la lancette, un grain de riz y resta. Le médecin dit à ma femme: » C'est un petit ver. Voilà avec quelle adresse je l'ai retiré. Si je ne l'avais pas fait, votre mari en serait mort. « Le médecin prit ses honoraires et s'en alla, et moi, je me tins au lit pendant quelques jours, jusqu'à ce que je fus rétabli; et pendant ce

¹ Des boules faites de viande et de riz.

temps les enfants étaient en vacances et s'occupaient de leurs jeux. Je pense qu'aucune sottise ne peut surpasser celle-là.»

Le troisième maître d'école dit : «Ce n'ai rien. Je pense que je suis le plus sot, et voici pourquoi : »Un matin je me rendis au bassin pour faire mon ablution. J'aperçus mon visage dans l'eau et m'imaginai qu'il y avait un voleur dans le bassin. Je dis alors aux élèves : »Venez ici !« Ils accoururent tous. Je leur donnai à chacun un bâton à la main en disant : »Dans ce bassin-ci il y a un voleur. Je vais plonger dans le bassin, tandis que vous attendrez ici. Si quelqu'un fait voir sa tête au dessus de l'eau, c'est le voleur, frappez-le avec les bâtons.« Je plongeai alors dans le bassin et passai ma tête sous la surface de l'eau; mais j'avais beau chercher, il n'y avait personne. Enfin je fus forcé de sortir la tête de l'eau, mais les enfants croyaient que c'était le voleur, et me frappèrent à la tête et au visage avec leurs bâtons. Je fus contraint de replonger dans l'eau. Ainsi les choses se passèrent pendant quelque temps; je restai sous l'eau aussi longtemps qu'il m'était possible, et chaque fois que je faisais voir ma tête au-dessus de l'eau, les enfants me frappaient la tête et le visage à coups de bâton, et j'avais beau crier que j'étais leur maître et non pas le voleur, les enfants ne me croyaient pas. A la fin ma femme vint me délivrer des mains des enfants.»

Enfin, on ignore, laquelle de ces trois personnes le cavalier avait salué.

Le conte qui constitue le cadre des trois historiettes se retrouve parmi les *contes tamouls* annexés à la traduction du *Pañcatantra* de DUBOIS : c'est l'histoire des «*Quatre Brahmes fous*» (p. 351 sqq.). Ici comme le montre le titre du conte, il y a quatre sots, et le soldat qui salue les quatre hommes, ne joue pas lui-même le rôle d'arbitre dans leur dispute. Les aventures racontées par les quatre sots sont bâties, en partie, sur des motifs connus, mais différent tout-à-fait de celles de notre version.

Une autre variation indienne du motif du conte cadre existe dans

le livre de CECIL H. BOMPAS, *Folk-lore of the Santal Parganas* p. 352 : *The three Fools* ; mais les aventures des trois sots diffèrent également de celles des trois maîtres d'école du conte du Sayyid, et elles ne s'accordent pas non plus avec celles de la version tamoule. C'est le cas également d'une version béloûtche dans le Folk-Lore t. IV (Londres 1893) p. 195 : *The Three Fools*.

Dans une version arabe d'*Abū Midiān el-Fāsī* (trad. par R. BASSET dans la Rev. des trad. pop. t. XXI, p. 441), où il s'agit de trois maîtres d'école comme dans le conte du Sayyid, l'histoire du second maître d'école contient une combinaison des histoires du premier et du troisième maîtres d'école de notre version, et l'histoire du troisième correspond à celle du second du conte du Sayyid.

Les aventures des deux premiers maîtres d'école se trouvent dans les *Mille et une Nuits* (traduction allemande de HABICHT et HAGEN t. 11, p. 79, 82, 467^e-468^e nuits ; BURTON, Suppl. Nights IV, p. 90 sqq.), mais dans un autre cadre : le sultan de Caire, ayant ordonné de faire des préparations pour une fête populaire qui sera célébrée à l'occasion de son mariage, se promène un soir avec son vézir, déguisé comme lui-même, pour s'assurer que ses ordres soient exécutés. Ils passent devant une maison d'où ils entendent les voix de quelques hommes qui se plaignent de la façon dont le sultan met en œuvre sa libéralité. Sur l'ordre du sultan, le vézir frappe à la porte, on ouvre, et les deux hommes entrent et trouvent trois malheureux dont un est perclus des reins, l'autre boiteux et le troisième a la bouche de travers. Après la fête, le sultan fait appeler les trois hommes, anciens maîtres d'école tous les trois, et leur demande leur histoire. Le perclus et celui à la bouche fendue racontent des aventures qui, pour le fond, sont identiques avec celles des deux premiers sots de notre conte.¹ Dans la traduction de Habicht et de Hagen, le troisième maître d'école ne raconte pas son histoire ; dans celle de Burton, au contraire, il raconte une aventure, mais elle est bâtie sur un autre motif que celle du troisième maître d'école dans la version du Sayyid. Dans la traduction de MARDRUS (t. 14, p. 7 sqq. : Les Rencontres d'Al-Rachid sur le pont de Bagdad), il n'est question que d'un seul maître d'école qui est estropié et a la bouche fendue ; les deux sottises sont attribuées ici à la même personne. Voir CHAUVIN, Bibliogr. des ouvrages arabes VI, p. 137.

L'histoire du premier maître d'école est racontée en outre dans le *Riyāz-el-ḥikāyāt* (6, n° 20). Elle a été attribuée au Khodja *Naşred-din* (traditions serbe et grecque, Wesselski n° 477, Abbott, Macedonian Folklore p. 114 sqq.). Le motif se retrouve parmi les contes à rire danois recueillis par TANG KRISTENSEN (*Danske Skjæmtesagn* I, n° 402, d'après les collections de Svend Grundtvig). Ce motif a quelque affinité avec un autre motif de sottise populaire : un homme saisit

¹ A comparer RENÉ BASSET dans la Revue des trad. pop. t. 13, p. 60, note 6.

des mains le bord d'un puits ou la branche d'un arbre; un autre s'accroche à lui, un troisième s'accroche au second et ainsi de suite; enfin le premier se lasse et veut se cracher dans les mains, il lâche prise, et ils tombent tous (aventures des »*Schildbürger*«, MARBACH, *Volksbücher* n° 4, p. 7; conte de *Molbo danois*: l'arbre qui a soif). — Le motif de l'aventure du second maître d'école se retrouve dans CHAVANNES, *Cinq cent contes et apologues tirés du Tripitaka chinois* n° 308 (t. II, p. 213) et dans un conte de *Bulgarie* (*Mélanges de Bulgarie*, *Κροπτάδια* t. VI, p. 139 sqq.). — Quant à l'histoire du troisième maître d'école, elle est racontée brièvement dans le *Riyāz-el-ḥikāyāt* chap. 6, n° 42. Le n° 20 du chap. 6 du même ouvrage représente une combinaison des aventures du premier et du troisième maître d'école de notre version. On trouve une variation du motif de l'histoire du troisième maître d'école chez Bar-Hebraeus (*Laughable Stories* n° 583); à comparer une anecdote du Khodja Naṣr-ed-dīn (Wesselski n° 311), et les notes de Wesselski (I, p. 276).

50.

Il y avait un Arabe qui avait toujours des convives dans sa maison et qui ne prenait jamais le déjeuner ni le dîner sans convives. C'était la coutume de ce seigneur de laver personnellement les mains des convives au lieu de le faire faire par ses domestiques¹. Un soir, il avait rassemblé chez lui une compagnie de convives, et ce seigneur voulut laver lui-même les mains des convives. Un de ceux-ci ne voulait pas le permettre, et combien que le maître de la maison lui demandait la permission de lui verser de l'eau [sur les mains], le convive disait toujours: »Passez-moi l'aiguière que je me lave les mains moi-même: il n'est pas convenable qu'un grand homme comme vous me lave² les mains.« A la fin, le maître de la maison se fâcha, lui jeta l'aiguière et la cuvette³ au nez et chassa les convives de la maison, et depuis lors il n'invita jamais des convives.

¹ Avant et après le repas, on verse, au moyen d'une aiguière, appelée *āftābā*, de l'eau sur les mains des convives.

² A remarquer l'emploi sans distinction du thème littéraire *šū(y)* et du thème populaire *šār*.

³ Une cuvette, ordinairement en cuivre jaune comme l'aiguière, est employée pour recevoir l'eau versée sur les mains.

51.

Un homme dormait avec sa femme dans le même lit.¹ Il rêvait qu'il était venu au ciel et se promenait dans les cieux. A la fin il arriva à un endroit où il vit beaucoup de trous. Ces trous étaient tous différents; un était très grand, un autre plus petit, un autre encore était très étroit et très petit. Il demanda à quelqu'un: »Que signifient ces trous-là?« L'autre dit: »Ces trous représentent la provision journalière et la nourriture de tous les hommes.« L'homme demanda: »Quel est le trou qui représente ma provision journalière?« L'autre lui montra un trou très petit et très étroit, en disant: »Voilà le trou qui représente ta nourriture journalière.« L'homme vit que le trou de sa nourriture journalière était très étroit, et il enfonça son doigt dans le trou de sa nourriture en s'efforçant de le grossir. Tout à coup sa femme se mit à crier: »Qu'est-ce que tu fais là?« En s'éveillant, il aperçut qu'il avait enfoncé son doigt dans le derrière de sa femme.

Le motif de ce conte rappelle la 11^e nouvelle des *Cent nouvelles nouvelles*: un homme très jaloux, étant endormi à côté de sa femme, voit en rêve Saint Michel qui lui met sur le doigt un anneau, en lui disant que tant qu'il gardera cet anneau au doigt, sa femme lui sera fidèle. »Après l'évanouissement de ceste vision, nostre jaloux se resveilla, et cuyda à l'ung de ses doys le dit anneau trouver ainsi que semblé luy avoit, mais au derrière de sa femme bien avant bouté l'un de ses dis doys se trouva, de quoy luy et elle furent très esbahis.« On trouve la même facétie un peu variée chez POGGE (*Visio Francisci Philelphi, Poggii Florent. Facet.*, Lond. 1798, I, p. 141; trad. de FLOERKE n°133), d'après lequel GUILLAUME TARDIF l'a traduite en français (*La vision de François Philelpe ialoux de sa femme*). RABELAIS l'a utilisée dans son *Pantagruel* (livre III, chap. 28) en remplaçant le nom de Philelpe par celui d'Hans Carvel. L'ARIOSTE a mis à contribution le motif à la fin de sa cinquième satire, et LAFONTAINE en a fait le deuxième conte du second livre de ses *Contes* (L'Anneau d'Hans Carvel). LA MONNOIE l'a traité en vers latins (*Annulus*), et PRIOR en vers anglais. A comparer les *Plaisantes nouvelles*, nouv. 11 et *Malespini* II, nouv. 89. — Voir les remarques introductives du conte

¹ *raxt-i-χāb* est la couche des Orientaux, faite de tapis étendus sur la terre; le lit élevé des Européens s'appelle *taxt-i-χāb*.

de Lafontaine dans l'édition de H. REGNIER des Œuvres complètes de Lafontaine t. IV, p. 376—77.

52.

La femme d'un homme qui était très pauvre alla un jour au bain. Comme elle était assise là, les baigneuses lui dirent: »Lève-toi vite et va-t-en d'ici à un autre endroit.« La femme pauvre demanda: »Qu'est-ce qu'il y a?« Elles dirent: »C'est ici que doit s'asseoir la femme du premier géomancien du roi.«¹ A cet instant les servantes de la femme du premier géomancien arrivèrent, chassèrent cette femme et préparèrent la place pour la femme du premier géomancien. La femme pauvre s'en alla du bain et retourna à la maison, où elle querella son mari et lui dit: »Ou faut-il que tu deviennes un géomancien, ou bien tu te sépareras de moi.« L'homme dit: »O femme, je ne connais pas la science de la géomancie; comment pourrais-je devenir un géomancien?« La femme reprit: »Oui ou non! Il faut que tu deviennes un géomancien, ou que tu me renvoies; car la femme du

¹ Le *rammāl* ou géomancien s'occupe surtout de découvrir des objets volés ou perdus. Il travaille au moyen d'un *raml*, c.-à-d. »un sable préparé, sur lequel on marque plusieurs points qui servent à une espèce de divination. Ces points disposés en un certain nombre sur plusieurs lignes inégales, se décrivent aussi avec la plume sur le papier« (D'HERBELOT, *Bibl. orient.*, art. *Raml*). C. J. WILLS mentionne (*In the Land of the Lion and the Sun*, Londres 1891, p. 120 sq.) en ces termes leur adresse à découvrir des objets volés: This is often ingeniously done, after a good deal of hocus pocus, by working on the fears of the thieves. The old, old plans are adopted: sticks are given to the suspected, and they are told they will grow if they are guilty; the conscience-stricken breaks a piece off. Or they are told to dip their hands into a pot placed in a dark room; this is full of dye stuff; the guilty man does not dip his hand and is so detected. Or, more frequently, all the suspects are sworn to innocence in the name of some local saint, and are informed that the vengeance of the saint will fall on the guilty man if the property is not returned; in the morning it often mysteriously reappears. These men, then, are of use, and by their means property may often be recovered that should otherwise never be traced.

premier géomancien du roi m'a chassée du bain. « Malgré, qu'il en eût, l'homme alla s'acheter une table de géomancie; puis il alla s'asseoir à l'entrée de ce même bain en plaçant la table de géomancie devant lui.

Deux ou trois jours après, une femme du harem du roi vint au bain. Quand elle s'était déshabillée pour entrer dans la salle du bain, elle donna son anneau orné d'un diamant à une servante, afin qu'elle le gardât jusqu'à ce que sa maîtresse revînt. Comme la servante à son tour eut envie d'entrer dans l'eau, elle mit l'anneau dans un trou qui se trouvait dans le mur du bain et boucha le trou avec quelques poils qu'elle tira de sa chevelure; puis elle entra dans l'étuve. Lorsque la dame sortit du bain, elle demanda l'anneau à la servante. Celle-ci avait oublié ce qu'elle avait fait de l'anneau et dit: »L'anneau a disparu.« Elles avaient beau chercher, elles ne le trouvaient pas. Enfin la servante se souvint qu'un géomancien s'était posté à l'entrée du bain. Elle dit: »Je vais demander au géomancien, où est l'anneau.« Toute nue qu'elle était, la servante s'enveloppa d'un voile et vint s'accroupir devant le géomancien en lui disant: »Pour l'amour de Dieu je te prie [de m'aider]. Un anneau a disparu. Vite tire ton raml et vois où il est.« *Géomanticus eam contemplatus vidit, puellam tali modo sedere, ut foramen quoddam valde villosum visum sit. Il tira son raml et réfléchit, et regarda la servante. Enfin il dit: »O puella, quantumcumque in tabula geomantica mea inquiero, nihil video nisi foramen villosum.«* La servante dit: »Dieu soit loué! Tu dis vrai, maintenant je me rappelle [où est l'anneau].« Elle donna un tūmān au géomancien et s'en alla. Elle prit l'anneau dans le trou de la muraille et le rendit à sa maîtresse.

Quelques jours après, un bijou disparut dans le harem du roi. Quelque soin qu'on y mit on ne parvint pas à le trouver. Enfin la servante dont nous avons parlé dit: »Il y a

un géomancien à la porte du bain, et il est très habile à découvrir la vérité. On alla chercher le géomancien et le mena dans le harem du roi. Il examina sa table de géomancie en pensant à lui-même : « Certainement faut-il que deux personnes aient commis le vol ensemble, vu qu'elles ont pu voler une chose d'une telle valeur. » Après avoir fini son examen, il dit : « Je sais qu'il y a deux voleurs ; mais je ne les nommerai pas maintenant. Demain je reviendrai, et alors il faut que je voie tous les êtres vivants qui existent dans cette maison. Je vous dirai ensuite, qui est le voleur. » Et il retourna à sa propre maison. Les deux servantes qui avaient volé le bijou, se dirent à elles-mêmes : « Il est certain que, demain, cet homme nous indiquera ; il vaut mieux que nous allions ce soir [à sa maison] et lui donnions cent tūmān, afin qu'il ne dise pas, que nous avons commis le vol. » Elles apportèrent donc cent tūmān au géomancien. Celui-ci dit : « Très bien ! » Il prit les cent tūmān et dit : « J'ai vu hier, dans le harem du roi un canard qui avait une patte cassée. Donnez ce bijou précieux à manger à ce canard et soyez tranquilles. » Le lendemain le géomancien alla dans le harem. Les servantes défilèrent une à une devant le géomancien, les domestiques mâles défilèrent de même un à un devant lui, et enfin on fit défiler devant lui les poules et les canards, jusqu'à ce qu'il aperçut le canard qui avait une patte cassée. Alors le géomancien dit : « Tuez ce canard : le bijou est dans l'estomac de ce canard. » Lorsqu'on eut tué le canard, le bijou fut trouvé. On alla rapporter la chose au roi. Celui-ci fit de notre homme son premier géomancien de cour et lui donna mille tūmān.

Le motif de la première partie de cette nouvelle (le trou) est employé dans un *conte bulgare* d'origine turque (*Κροπτάδια* t. 11, p. 139). Dans CH. E. STEWARD, *Through Persia in Disguise* (London 1911, p. 318 sqq.) notre histoire est racontée d'une manière un peu différente : A certain cobbler, who lived at Ispahan and was no longer young, married a young and ambitious wife. She was not at all satis-

fied with her position as a cobblers wife, but wished to be a fine lady, and gave out that her husband was a noted astrologer, and could foretell events. The news of this astrologer reached the ears of the Shah's daughter, who, having lost her jewels, one day when the cobbler had brought her some shoes which he had repaired, told him the story of her loss, and asked him to tell her where the jewels were. While the poor man was meditating very unhappily on the difficulty of his position, he saw a rent in the Princess's skirt, and said: «Look at the rent», to call her attention to it. The Princess said at once: «You are quite right; when I went to the bath, I did place my jewels in the rent in the wall of the bathroom», and she went there and found her jewels. She gave a large reward to the cobbler, and it was noised abroad what a wonderful astrologer the old man was. Amongst others, the Shah heard the story.

Voilà, ce me semble, une bonne illustration de la thèse de M. KR. NYROP (*Nej* p. 12) que si un motif populaire nous est venu en deux versions, dont une est indécente d'après les idées de notre temps, et l'autre ne choque pas les convenances, la première, dans la plupart des cas, est la plus originale et la plus ancienne.

Chez Steward comme dans la version du Sayyid, l'épisode de l'anneau ou des bijoux est suivie d'une autre; mais le motif de cette seconde partie est différent dans les deux versions. Chez Steward, la seconde partie de l'histoire est, brièvement, la suivante: Un vol a lieu dans le palais du roi. Le géomancien est appelé, et le roi lui ordonne de trouver les voleurs avant quarante jours, sinon il sera exécuté. Le géomancien retourne à la maison en désespoir. Pour compter les jours qu'il a à vivre, il met quarante dattes dans un pot, et le premier soir, avant de se coucher, il mange un des fruits en disant à haute voix: «En voilà un, et il en reste trente-neuf.» Les voleurs qui sont quarante en nombre, ont peur d'être découverts par l'art du géomancien, et un d'entre eux va, le soir, se mettre aux aguets devant la maison du géomancien. En entendant les paroles de celui-ci, il croit qu'il connaît déjà les auteurs du vol. Le prochain soir il prend un de ses complices avec lui, et les deux hommes, s'étant mis aux aguets, entendent le géomancien qui dit, en mangeant encore une des dattes: «En voilà deux, et il en reste trente-huit.» Le troisième soir, trois des voleurs se rendent à la maison du géomancien et entendent ces paroles-ci: «En voilà trois, et il en reste trente-sept», et ainsi de suite. Avant que les quarante jours se soient écoulés, ils confessent leur crime au géomancien et lui révèlent l'endroit où sont cachés les objets volés. Le géomancien en informe le roi, qui lui donne une récompense magnifique. — Ce motif-ci a été étudié par CLOUSTON dans *Popular Tales and Fictions* II, p. 413 sqq. Aux matériaux fournis par Clouston on pourrait ajouter un *conte arabe*, *ʿAṣṣār wa Ǧarāda*, communiqué par DULAC dans les mémoires de la Mission archéologique française au Caire I (Paris 1889) p. 89 sqq., et le *Devin*, *conte de la Haute-Bretagne*, communiqué par M. P. SÉBILLOR dans la

Revue des trad. pop. t. XI, p. 450. A comparer en outre AARNE dans les *F. F. Communications* III, p. 57 (type 1641) et V, p. 142 et TANG KRISTENSEN, *Danske Skjæmtesagn* I, nos 66 et 632.

L'histoire d'*Aḥmād le savetier*, raconté par le conteur du chah à Sir JOHN MALCOLM et reproduite en anglais dans les *Sketches of Persia* de celui-ci (New edition, Lond. 1861, p. 253 sqq.), renferme quatre motifs; elle commence par le second motif de la version du Sayyid Mu'allim — avec des variations insignifiantes —, puis vient le premier motif de notre version, mais dans la forme atténuée que nous connaissons de la version de Steward, ensuite le second motif du conte de Steward et enfin une variation du motif du 8^e conte de la reine dans les *Quarante vézirs* (traduction de GIBB p. 105).

53.

Un derviche alla en voyage. Il arriva à un moulin, et, la nuit, il dort dans le moulin, et le meunier dort à côté de lui. Le meunier pensa: « Il est possible que je sois confondu avec ce derviche. » Il y avait là une citrouille séchée. Le meunier y fit un trou et y fixa un cordon, et ce cordon fixé à la citrouille, il l'attacha à sa jambe comme une marque, pour n'être pas confondu [avec l'autre]. Vers minuit le derviche se réveilla, détacha cette citrouille de la jambe du meunier et l'attacha à sa propre jambe. Le matin, quand le meunier se réveilla et remarqua la citrouille à la jambe du derviche, il dit: « Voilà qui est singulier! Si je suis moi-même, comment la citrouille est-elle attachée à la jambe du derviche? et si je suis le derviche... »

Le Sayyid me déclara qu'il avait oublié le reste de l'histoire. Cependant on reconnaît facilement le motif. Une variation existe dans le *Riyāz-el-ḥikāyāt* (chap. 6, n^o 48): Un homme alla loger dans un moulin et dit au meunier: « Éveille-moi demain matin de bonne heure. » Lorsqu'il se fut endormi, le meunier lui ôta le bonnet et lui plaça son propre bonnet à la tête. A l'aube du jour il le réveilla. Quand l'homme eut marché quelque temps, et qu'il fut devenu tout-à-fait jour, il arriva au bord d'une rivière. Il regarda son image dans l'eau, et voyant sur sa tête le bonnet du meunier, il dit: « Je lui avais dit de me réveiller, et il s'est réveillé lui-même. » Puis il retourna au meunier et le gronda: « Pourquoi ne m'a-tu pas éveillé? » — La même anecdote se trouve dans les *Laṭāif u ḡarāif* p. 69.

Le motif est bien connu en Europe. En *Allemagne*, on raconte

une histoire dont la substance est celle-ci: Un moine, un paysan et un barbier, voyageant ensemble, prennent logis un soir dans une auberge. Un d'eux doit veiller, tandis que les autres dorment. Le barbier prend la première veille, et afin de chasser le sommeil, il prend son rasoir et rase la tête du paysan à la façon de celle du moine. Quand la première veille est finie, le barbier réveille le paysan qui doit prendre la deuxième veille. Celui-ci se lève tout somnolent, se prend à la tête, et, sentant qu'il n'y a pas de cheveux, il s'écrie: »Qu'il est sot, le barbier: il devait m'éveiller moi, et le voilà qui vient d'éveiller le moine« (DÄHNHARDT, *Schwänke aus aller Welt* n° 43; RELANDER'S *curieuse u. lustige Zeitvertreiber* (Franç., Leipz. 1756) n° 151; *Vade Mecum für lustige Leute* V (Berl. 1775) n° 115).

Un Français m'a raconté autrefois l'anecdote suivante: Un voyageur descendit dans un hôtel et ordonna, qu'on l'éveillât le matin à une heure déterminée. Dans la chambre voisine logeait un nègre. Le voyageur passa la soirée dans le restaurant de l'hôtel avec quelques amis. On but beaucoup, et le voyageur finit par s'endormir. Ses amis lui noircirent la face et le portèrent au lit. Le matin on vient l'éveiller. Il sauta du lit, se regarde dans le miroir et dit: »Les voilà qui ont éveillé le nègre au lieu de moi.« Puis il se remit au lit et se rendormit.

Le motif se retrouve dans un des contes du Khodja *Naşr-ed-din*, WESSELSKI n° 298. Les notes de Wesselski (I, p. 274) contiennent d'autres parallèles.

Je rappelle aussi la fin du conte n° 31 des frères GRIMM (*Kinder- u. Hausmärchen*; voir AARNE, F. F. Communications III, p. 51, type 1383, et V, p. 126) et un conte de Molbo danois: *les Jambes étrangères*.

Une autre variation du même motif se trouve parmi les plaisanteries de *Buadäm* (MEHEMED TEWFIK, Müllendorf p. 86, Wesselski n° 43): Buadäm rencontra un étranger et le salua. L'étranger: »D'où me connais-tu? Où m'as-tu vu, que tu me salues?« Buadäm: »Je ne t'ai jamais vu. J'ai vu que ton turban et ton manteau ressemblent aux miens; alors je t'ai pris pour moi-même, et c'est pour cela que je t'ai salué.« A comparer Wesselski n° 278 et l'anecdote de POGGE (*Poggii Florent. facet.*, Lond. 1798, I, p. 75, traduction de FLOERKE n° 68) de l'homme qui prit pour lui-même un autre qui imitait sa voix; puis le *Emplastrum Cornelianum* de SOMMER n° 85 (Wesselski, *Emphorion* XV, p. 17) et C. SCHNELLER, *Märchen u. Sagen aus Wälschtirol*, p. 173. D'autres matériaux ont été rassemblés par WESSELSKI (*Der Hodscha Nasreddin* I, p. 214).

INDEX DES CONTES

	Pages
1. Le domestique et les dix moutons	58
2. Le blanc des yeux est plus grand que le noir	59
3. D'où la famille des Atäsi tient son nom	59
4. Le coq, le chacal et le renard	60
5. La souris dans la tasse de café	60
6. La promenade après le repas	61
7. Le perroquet qui avait cassé des flacons d'huile	63
8. Le perroquet parlant et la dinde pensante	64
9. Le paysan et les trois voleurs	65
10. Le paysan et le confiseur	67
11. »Tu dis vrai«	68
12. Les Kachaniens qui avaient appris le turc	68
13. Le courage des Kachaniens	70
14. Question sans réponse	70
15. L'énigme	71
16. Le chat gelé	72
17. Le pire des hommes	72
18. Le testament du chien	74
19. Le cadi ingénieux	77
20. Le glouton	81
21. Le parasite que le maître de la maison connaissait	82
22. Le »grand imam«	84
23. Le pavillon à douze portes	85
24. Le médecin et son fils	86
25. Une cure pour une vieille femme	87
26. Un sourd fait visite à un malade	88
27. Les carottes volées	89
28. »Un propos fait naître un autre«	90
29. L'ombre de l'âne	90
30. La sottise prouvée	93
31. L'apprenti sot	95
32. Le souvenir	95
33. Argumentum baculinum	95
34. Le Mäzändäränien qui pêchait des pièces de monnaie avec un bâton	96
35. Le molla qui ne voulait pas boire du vin	97
36. L'homme qui prit feu	97
37. Les voleurs dans le jardin	97

	Pages
38. Vains efforts	98
39. Le coq, le renard et le chien	99
40. Un paysan décrit la vie privée du roi	101
41. La leçon mal apprise	102
42. L'homme qui était un âne	102
43. Une paire de lunettes précieuse	103
44. Le petit courtisan	103
45. L'enfant et le domestique noir	104
46. Le poison qui ne tuait pas	104
47. Le vol commis dans le caravanserail	104
48. Les trois femmes qui trouvèrent un anneau	107
49. Les trois maîtres d'écoles sots	117
50. Dispute de politesse	121
51. Le rêve	122
52. Le géomancien	123
53. Le meunier et le derviche	127

ADDITIONS

1^e conte. A ajouter aux notes: Version roumaine, KR. NYROP, *Romanske Mosaiker* (Cop. 1885) p. 50—51.

7^e conte. A ajouter aux notes: *Roger Bontemps en belle humeur* (Cologne 1670) p. 230 et 235; *Kurzweiliges Lust-Hausz der heutigen Welt* (Hanau 1688) II, n^o 126; *Der kurzweilige Stockfisch* (env. 1700) p. 327.

8^e conte. A ajouter aux notes: *Vade Mecum für lustige Leute* VI (Berl. 1775) n^o 151.

15^e conte. A comparer P. M. MØLLER, *Scener i Rosenborg Have* II: »Kan du sige mig, hvormange, — skal du faa dem alle syv.«

18^e conte. Dans le *Festskrift til Ewald Tang Kristensen* qui vient de paraître, M. H. F. FEILBERG a traité le motif du testament du chien.

24^e conte. A ajouter aux notes: *Les Serées de Guill. Bouchet*, publ. p. Roybet, t. II, p. 212; *Contes du Sieur d'Ouville* I (Paris 1651) p. 210.

29^e conte. Le motif: l'odeur d'un rôti payée avec le son de l'argent se trouve encore dans *les Serées de Guill. Bouchet*, publ. par Roybet, t. III, p. 165 et dans *Das Buch ohne Namen* (Lpz. env. 1740) n^o 17.

52^e conte. A ajouter aux notes: Version turque, *Forty-four Turkish Fairy Tales*, coll. and transl. by I. Kúnos (London), p. 213 sqq.

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.

Historisk-filologiske Meddelelser. I, 4.

LES ORAISONS FUNÈBRES DE LYSIAS ET DE PLATON

PAR

KARL HUDE



KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL

BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1917

Un groupe particulier de la littérature attique est formé par les six oraisons funèbres (*ἐπιτάφιοι*), dont une seule est tout-à-fait historique et d'une authenticité incontestée, celle d'HYPÉRIDÈ, prononcée en 322 sur les Athéniens tués dans la guerre Lamienne. Quant aux autres, l'oraison conservée par THUCYDIDE, et attribuée à Périclès (431), exprime sans doute beaucoup de ce qu'a dit cet orateur; pourtant, comme production d'art elle appartient à Thucydide. L'oraison de GORGIAS, dont on n'a que des fragments, n'a pas été une oraison funèbre au sens propre, mais un discours (*ἐπίδειξις*), si elle a été prononcée du tout; du reste, son style a sans doute influencé Thucydide, de manière que l'oraison de celui-ci peut être datée après celle de Gorgias. Suit l'oraison de LYSIAS, dont le titre (*τοῖς Κορινθίων βοήθοις*) l'assigne à la guerre corinthienne, c'est-à-dire à l'an 394 ou à une des années suivantes; puis l'oraison qui est insérée au dialogue de PLATON intitulé Ménéxène, où l'auteur fait allusion à la paix d'Antalkidas (387), ce qui nous procure un *terminus post quem* incontestable. La sixième enfin, qui est attribuée à DÉMOSTHÈNE, est un produit tout-à-fait médiocre de l'école rhétorique, tandis que l'oraison que Démosthène a réellement prononcée sur les héros de Chéronée (338) est malheureusement perdue.

Quant à l'oraison de Lysias, ainsi qu'à celle de Platon, on a douté de leur authenticité, et les deux compositions étant rédigées vers la même époque et une certaine relation

existant peut-être entre elles il sera assez intéressant de les examiner ensemble. A propos de Lysias, il faut d'abord remarquer que, dans l'antiquité, on avait sous son nom un grand nombre de discours dont à peine la moitié était considérée comme inauthentique par les critiques experts; parmi le petit nombre de 34 discours, qui en sont conservés, deux au moins (VIII et XI) sont décidément inauthentiques, et c'est pourquoi il ne sera pas facile d'alléguer des preuves convaincantes de l'authenticité de l'oraison funèbre; on se contentera ici de réfuter les arguments qui ont été faits contre son authenticité. Elle a, en premier lieu, été contestée par REISKE; plus tard surtout par SAUPPE¹ et par BLASS². Parmi les défenseurs on nommera tout d'abord LE BEAU³. D'ailleurs, Mr. DIELS⁴, sans vouloir se prononcer sur le point principal, a réfuté beaucoup des assertions faites par Sauppe, dont par conséquent on ne s'occupera pas ici, par ex. de son opinion qu'il est impossible que des concours soient célébrés aux fêtes funèbres dès cette époque.

Voici un des arguments principaux contre l'authenticité: il serait impossible que Lysias, le métèque, eût eu la mission glorieuse de prononcer l'oraison funèbre sur des citoyens attiques; on ne veut pas non plus considérer la possibilité que le citoyen auquel on avait confié cette mission aurait fait écrire l'oraison par Lysias; resteront alors ces deux alternatives: ou que l'oraison n'ait pas été prononcée, ou bien qu'un autre en soit l'auteur. Toute cette argumentation est cependant très douteuse: après la chute des 30, Lysias occupait une place assez importante dans le parti radical qui, vainqueur, dirigeait la politique d'Athènes; le discours qu'il a prononcé en 388 dans l'assemblée solennelle d'Olympie

¹ *Ausgewählte Schriften* p. 355 s., 369 ss., 373 ss.

² *Geschichte der attischen Beredsamkeit*, vol. I.

³ *Lysias' Epitaphios als echt erwiesen* (1863).

⁴ *Über das III. Buch der aristotelischen Rhetorik*, *Abhandl. d. Berl. Akad.* 1886.

et qui est conservé, fait entrevoir qu'il a été un personnage politique jouissant d'une réputation assez grande. Il n'est pourtant pas improbable que l'oraison fût écrite pour un autre; quand on se rappelle qu'à ce temps des oraisons funèbres devaient être prononcées presque tous les ans sur ceux qui étaient tués dans la guerre, on comprend très bien qu'un citoyen quelconque, devant remplir cette mission, fût contraint à recourir à quelque orateur professionnel¹.

Que l'oraison ait été prononcée pendant la guerre de Corinthe est démontré par le § 67 ss.; il a été, cependant, assez difficile d'en fixer la date exacte. La reconstruction des murs d'Athènes commencée dans l'automne 393 est (§ 63) — peut-être avec quelque exagération — mentionnée comme achevée: donné ce *terminus post quem*, il serait tout naturel de penser à ce combat entre les murs de Corinthe dont parle Xénophon (Hell. IV 4, 9), où Iphicrate, avec ses mercénaires, essuya une défaite; la date en est généralement fixée à 392. Les circonstances locales de la bataille s'accordent avec l'expression chez Platon (Mén. 245 e: τῶν τε ἐν Κορίνθῳ χρησαμένων δυσχωρίᾳ), où il est dit textuellement, que les Athéniens ont perdu des hommes braves; c'est pourquoi on supposerait que des citoyens mêmes ont pris part au combat; la manière dont les morts sont mentionnés par Lysias (δυστυχήσαντες) montre clairement que le combat a été désastreux pour les Athéniens. KRUEGER² considérait comme absurde que Lysias eût négligé de faire mention de la victoire éclatante qu'a remportée Iphicrate quelque temps après, victoire dans laquelle fut détruit un corps entier de l'armée lacédémonienne. Pour ces raisons KRUEGER a daté l'oraison à 392, ce que SAUPPE, d'une manière assez étrange, semble

¹ L'expression seule de Thucydide (II 34, 6: ἀνὴρ ἤρρημένος ὑπὸ τῆς πόλεως ὅς ἂν γνώμη μὴ δοκῆ ἀξύνετος εἶναι καὶ ἀζώσει προήχη) fait entrevoir, qu'on n'a pas toujours eu à sa disposition des talents de premier ordre.

² Hist.-philol. Schriften I p. 232 ss.

avoir mal compris (»an 392 aber zu denken verbietet, wie Krüger (Stud. I 233) richtig bemerkt, die Nichterwähnung der durch Iphikrates vernichteten Mora«).

Quant au contenu de l'oraison, BLASS lui-même reconnaît qu'il n'y a pas de circonstances extérieures qui nous empêchent de l'attribuer à Lysias. Le discours est construit sur les modèles ordinaires: après une introduction (1—2), où l'auteur fait valoir les difficultés de son sujet, il mentionne les exploits des ancêtres, s'étendant surtout longuement sur les parties mythiques (3—16); quelques remarques transitoires sur l'ordre de choses spécialement attique, déterminé par l'autochthonie et la démocratie (17—19), nous mènent jusqu'aux guerres médiques (20—47), qui remplissent un bon tiers du discours; après un éloge de l'hégémonie d'Athènes, l'orateur passe vite à la catastrophe d'Aigospotamos (58) et à ses conséquences désastreuses: l'hégémonie de Sparte et la suprématie du Grand Roi. L'auteur décrit ensuite avec grande chaleur la lutte du parti populaire contre les 30 et la reconstruction de la démocratie (61—65); puis, il raconte la participation d'Athènes à la guerre de Corinthe et les morts sont glorifiés de leur courage (67—70). La compassion ressentie pour les parents des victimes est exprimée avec beaucoup de pathos (71—75), et l'orateur finit par dire que, loin de plaindre les morts eux-mêmes, il faut au contraire les estimer heureux, en se conformant, bien entendu, aux usages anciens. A tout prendre, l'oraison ne fait pas impression d'un chef-d'œuvre — comparée à celle de Périclès, elle paraît assez médiocre; les faits historiques ne sont pas toujours traités d'un point de vue strictement conforme à la vérité, mais plutôt de manière à plaire aux Athéniens, qui aimaient à entendre glorifier leur patrie et qui appréciaient peut-être aussi quelque variation du thème connu. Certaines parties sont pourtant d'un grand mérite et font honneur à l'auteur.

Dans l'antiquité, il n'y avait pas de doute de l'authenticité du discours; Harpocraton et Théon le citent sans méfiance; Dénys d'Halicarnasse n'en fait pas mention, ce qui semble suspect à BLASS. De l'autre côté, nous trouvons chez Aristote, dans la Rhétorique III 10 p. 1411 a, une citation de la plus grande importance: *καὶ οἷον ἐν τῷ ἐπιταφίῳ, ὁτίτι ἄξιον ἦν ἐπὶ τῷ τάφῳ τῶ τῶν ἐν Σαλαμῖνι τελευτησάντων κείρασθαι τὴν Ἑλλάδα ὡς συγκαταδαπτομένης τῇ ἀρετῇ αὐτῶν τῆς ἐλευθερίας*, citation qui se rapporte évidemment au § 60 du discours: *ὥστε ἄξιον ἦν ἐπὶ τῶδε τῷ τάφῳ τότε κείρασθαι τῇ Ἑλλάδι καὶ πενθῆσαι τοὺς ἐνθάδε κειμένους ὡς συγκαταδαπτομένης τῆς αὐτῶν ἐλευθερίας τῇ τούτων ἀρετῇ* (citée aussi Bekk. Anecd. I 129 et Schol. Aeschin. III 211). C'est à ceux qui sont tués dans la bataille d'Aigospotamos que se rapportent ces paroles de Lysias, paroles qui conviennent extrêmement bien à cette occasion. Au contraire, elles seraient très mal choisies à l'égard des vainqueurs de Salamine, ce qui a déjà été remarqué par DOBREE (Adv. I 184). Mr. DE WILAMOWITZ-MOELLENDORFF a essayé de référer la citation à l'oraison de Gorgias, mais cette opinion a été réfutée par Mr. DIELS (l. l.), qui renvoie à la tradition existant sur le contenu de ce discours; il serait vraiment trop dur de dire que la liberté des héros vainqueurs soit enterrée avec leur bravoure (ou leur gloire), et le parallèle de Lycourgue (§ 49), qu'avance Mr. DE WILAMOWITZ: *τὰ γὰρ ἄθλα τοῦ πολέμου τοῖς ἀγαθοῖς ἀνδράσιν ἐστὶν ἐλευθερία καὶ ἀρετή*, ne prouve rien: il y est dit très nettement que les morts de Chéronée ont conservé et leur liberté et leur gloire guerrière. On a voulu éliminer la difficulté en lisant *Λαμῖα* au lieu de *Σαλαμῖνι* (pas conjecture de SAUPPE, comme on le trouve dans mon édition, mais d'un anonyme) et en référant la citation à un discours d'Hypéride, pourtant pas à celui qui nous est conservé, avec l'esprit duquel ces mots s'accorderaient mal, mais à un autre discours, qu'il aurait prononcé dans l'au-

tomne 322, après la bataille désastreuse de Crannon. Cet expédient ne vaut guère mieux — Aristote mourut justement à cette époque — ce qui entre autres raisons a fait déclarer à quelques philologues que tout le III^{me} livre de la Rhétorique est inauthentique, opinion que Mr. DIELS a réfutée heureusement. Il suppose qu'ici comme souvent ailleurs, Aristote n'a pas cité textuellement, mot pour mot, mais de mémoire. Ni ici ni III 14 p. 1415 b, où il cite le Ménexène de Platon (ἐν τῷ ἐπιταφίῳ), il n'écrit le nom de l'auteur, ce qui fait présupposer que le discours en question aura été si bien connu, que ses élèves auront compris d'où provenait la citation. Mr. DIELS lui-même est porté à regarder les mots ἐν Σαλαμῖνι ou encore mieux τῷ τῶν ἐν Σαλαμῖνι τελευτησάντων comme une de ces interpolations byzantines, comme on en trouve assez souvent dans la Rhétorique. Pourtant, il reste ici une difficulté, mais pas assez grave pour affaiblir l'importance de la citation.

BLASS soutient qu'il faut juger sur l'authenticité par le style, qui sans doute diffère de beaucoup des plaidoyers de Lysias. Il pense comme SAUPPE qu'il est impossible d'attribuer à Lysias toutes les antithèses maniérées et prétentieuses, toutes les phrases creuses et rhétoriques qu'on trouve dans ce discours, moins encore des paronomasies comme dans le § 3: μνήμην παρὰ τῆς φήμης λαβών etc. Toutefois, il faut se souvenir du style convenu qui depuis Gorgias était de rigueur dans les discours de ce genre — style qui très naturellement a été imité par Lysias. Il y a aussi d'autres discours de Lysias, qui diffèrent de beaucoup de son style habituel, comme le discours qui est intercalé dans le Phèdre de Platon, l'*Erotikos*, dont BLASS lui-même ne conteste pas l'authenticité; si ce discours se présentait sans nom d'auteur, aucun connaisseur de Lysias ne le prendrait pour son œuvre. Cependant, nous avons un parallèle plus proche encore, l'*Olympikos* de Lysias, que BLASS trouve tout différent de

l'Epitaphios; il y a vraiment une très grande dissemblance, mais il faut admettre que le style de ce discours n'ait pas grande affinité avec le style habituel de Lysias. Le plaidoyer pour Nikias, qui n'a pas été prononcé, ne nous est malheureusement pas conservé; tout en blâmant les antithèses et les autres artifices rhétoriques, Théophraste, successeur d'Aristote, le considère comme authentique; Dénys, au contraire, le condamne «pour maintes raisons». Si l'on peut juger par le fragment conservé, il faut admettre qu'il semble surpasser même l'Epitaphios en affectation rhétorique. La critique ancienne varie, du reste, dans ses principes sur les questions d'authenticité, et les fondements en sont très vacillants.

Une partie du discours mérite notre attention particulière. La guerre du Péloponèse elle-même étant racontée en peu de mots, l'auteur s'arrête d'une manière plus détaillée sur les conséquences funestes de la défaite de 404, et l'hégémonie de Sparte, aussi bien que le pouvoir dangereux du Grand Roi, est dépeinte dans des termes vigoureux (59—60). L'auteur continue (61—65) avec des louanges sur le parti populaire qui renversa les 30, et des panégyriques sur la restitution de la démocratie. Nous y trouvons une chaleur personnelle, qui rappelle quelques passages du 12^{me} discours (contre Eratosthène), ardent d'indignation contre la tyrannie des 30. On semble ici entendre Lysias, le vrai Lysias, même s'il a tant soit peu atténué ses paroles par égard pour l'occasion. Encore plus caractéristique nous paraît le § 66, qui glorifie les étrangers participant à la lutte démocratique pour la liberté, et qui en conséquence furent honorés de la même manière que les citoyens tués: on se souvient que Lysias était lui-même un métèque¹ ainsi que son frère Polemarche, qui fut victime des 30. L'explication de ΚΡΥΕ-

¹ L'expression de Lysias sur les métèques: *πατρίδα τὴν ἀρετὴν ἡγγισάμενοι*, blâmée par Blass comme »Zugleich kühn und geschmacklos«, est, je l'ose espérer, améliorée par ma conjecture *αἰρετὴν*.

GER de la mention de *ξένοι* («freiwillige Fremde») comme défense de l'emploi de *ξένοι* («gedungene Söldner») me semble trop naïve. BLASS affirme que cette mention des *ξένοι* ne serait probante que dans le cas où on pût prouver que «Lysias mit diesen Gesinnungen in Athen allein stand»; certainement il ne le faisait pas — mais ce n'est point la même chose d'être bien disposé pour les métèques et de les introduire dans une oraison officielle. Thucydide (II 34, 4; 36, 4) ne les mentionne que comme participants à l'enterrement, et Périclès n'en a rien dit du tout. De reste, l'expression: *τῷ πλήθει βοηθήσαντες καὶ περὶ τῆς ἡμετέρας σωτηρίας μαχόμενοι* nous ferait supposer, que l'oraison n'ait pas été prononcée par Lysias lui-même, mais par un citoyen quelconque.

»L'ironie légère« (HEIBERG¹), qui caractérise l'imitation de Platon dans le *Ménexène*, tient surtout au cadre où est placé ce dialogue: le jeune *Ménexène* déclarant que c'est chose difficile de prononcer l'oraison officielle, Socrate lui répond qu'il est extrêmement facile de louer les Athéniens parmi les Athéniens (*Ἀθηναίους ἐν Ἀθηναίοις*, comme nous le trouvons chez Aristote, qui ne cite pas textuellement). Socrate s'avise alors de prononcer une oraison, qu'il dit provenir d'Aspasie, qui, à son tour, se serait servie de quelques lambeaux de la fameuse oraison de Périclès. Le caractère fictif du discours est surtout démontré par le fait qu'on y trouve mentionnée la paix d'Antalkidas en 387, époque où Socrate n'était plus en vie.

Parmi les œuvres de Platon ce dialogue occupe une place assez incertaine. STALLBAUM le tenait pour composé peu de temps après le *Phèdre* et pour supplément de celui-ci, devant servir à une nouvelle attaque contre la rhétorique dans la personne même de Lysias. Mr. DIELS, tout en le datant à peu près de la même époque, en donne une inter-

¹ Dans son essai intitulé *Liv og Død i græsk Belysning*, Københavns Universitets Festskrift 1915.

prétation spirituelle; le discours aurait été écrit pour montrer au public Athénien que Platon pût avec facilité, s'il voulait essayer, faire aussi bien que les rhéteurs¹; le prologue ironique ne serait qu'une justification envers les amis de Platon et sa propre conscience. Presque tous les critiques d'aujourd'hui s'accordent, cependant, sur l'opinion que le Phèdre est composé plus tard; Mr. RÖDER² pense qu'il date d'environ 380; au contraire il place le Ménexène à une époque postérieure à 387. SAUPPE le regardait comme inauthentique, s'appuyant, entre autres, sur la raison qui suit: il y aurait une certaine relation entre ce discours et l'Épita-phios de Lysias, qu'il jugeait inauthentique; il serait impossible, selon lui, que Platon eût pu écrire le Ménexène, si l'Épita-phios n'était point composé par Lysias, mais une *declamatio* de quelque rhéteur postérieur. BLASS, au contraire, déclare improuvable, que le Ménexène ait référence à l'Épita-phios: il faudrait donc, dit-il, que Platon eût mentionné Lysias, comme dans le Phèdre. Cet argument n'est point convaincant: dans le Phèdre nous avons une attaque directe contre Lysias, dont il cite l'Érotikos mot à mot; dans le Ménexène, au contraire, un discours qu'il faut pour la plus grande partie mettre au compte de Platon lui-même, mais qui contient néanmoins des attaques indirectes contre plusieurs contemporains, entre autres Thucydide et Lysias, ce que nous chercherons à prouver, d'accord avec STALLBAUM et d'autres critiques.

Nous trouvons des ressemblances, en vérité peu importantes, déjà dans le traitement des temps préhistoriques. Suit la glorification obligatoire de l'autochthonie des Athéniens, terminée par quelques réflexions montrant un accord caractéristique. Lysias (§ 17 s.) explique que les Athéniens avaient maintes raisons pour lutter unis pour la justice (comme ils

¹ GOMPERZ, Griechische Denker II³ p. 357, est de la même opinion.

² Platons philosophische Entwicklung p. 279.

l'avaient fait par exemple contre Eurystheus, pour protéger les Héraclides), le fondement entier de leur vie étant la justice. Autochthons, ils avaient la même mère et la même patrie, et ils furent les premiers à introduire la démocratie, pensant que la liberté de tous ferait la plus parfaite concorde. Platon (238 c s.) dit que l'un appelle la constitution d'Athènes une démocratie, un autre ce qu'il veut l'appeler lui-même, mais qu'en vérité elle est μετ' εὐδοξίας πλήθους ἀριστοκρατία, et que le fondement en est ἡ ἐξ ἴσου γένεσις, les Athéniens autochthons, μιᾶς μητρὸς πάντες ἀδελφοὶ ὄντες, ne voulant être ni esclaves ni maîtres les uns des autres; ἡ ἰσογονία ἡ κατὰ φύσιν est cause de l'ἰσονομία. — Nous trouvons, dans la partie historique, deux conformités qui ne sont peut-être pas tout-à-fait accidentelles: tous les deux auteurs indiquent le nombre de l'armée persane à 500000 (§ 21—240 a), et ils coordonnent, tous les deux, les idées ζῆλος et φθόνος (§ 48—242 a), en traçant le tableau des sentiments qui surgissaient contre les Athéniens; quand ils s'étaient emparés de l'hégémonie. — Lysias, après avoir proclamé le bonheur d'une mort glorieuse, plaint les pères des défunts dans des termes plutôt exagérés (§§ 72—74), et il dépeint ensuite leur perte et leur deuil dans les expressions les plus fortes. Dans les mots de Platon (247 c): χροὴ παραμυθεῖσθαι ... καὶ μὴ συνοδύρεσθαι il nous est impossible, malgré les objections de KRUEGER, de voir autre chose qu'une protestation voulue contre cette sorte de plaintes.

Nous avons démontré que le nombre des points de ressemblance et de contact entre les deux œuvres n'est pas trop grand, et on n'a pas épuisé la question du but que s'est proposé Platon en écrivant le Ménexène, simplement en disant qu'il aura voulu parodier Lysias et tourner la rhétorique en ridicule. La dernière partie de l'oraison (246 a—249 c), où les héros tués dans la guerre invoquent d'une manière saisissante d'abord leurs fils, ensuite leurs pères,

est, comme l'a remarqué déjà STALLBAUM, d'une trempe toute différente, et elle peut être comparée, à tous égards, au discours de Périclès: ce n'est point sans de bonnes raisons que les Athéniens, selon le témoignage de CICÉRON (*Orator* § 151), avaient arrêté que l'oraison de Platon fût récitée tous les ans à l'occasion de la fête funèbre. Il en est de même de Platon que de Lysias: tant que Lysias loue les ancêtres et leurs exploits, il emploie tous les artifices de la rhétorique, mais quand il arrive à l'époque qu'il connaît lui-même et aux événements auxquels il a assisté, son style devient naturel et fervent; Platon commence, selon Mr. DIELS, »mit einer nach allen Regeln der bisherigen Kunst ausgeführten, ja sie übertrumpfenden Epideixis«, mais le sujet l'entraîne¹, de sorte que, dans la péroration, il exprime les sentiments les plus beaux et les plus sublimes dans un langage aussi simple qu'élevé.

Personne ne contestera aujourd'hui que le Ménexène ne soit l'œuvre de Platon, même si le discours, au point de vue philosophique, est »eine taube Nuss« (Diels), et on pourrait dire que l'argumentation de Sauppe se tourne contre lui-même: donné que le Ménexène est authentique et que l'époque de sa composition est rapprochée à celle de l'Epitaphios, la vraisemblance que Lysias en est l'auteur est confirmée au plus haut degré. Notre connaissance des personnes et des circonstances littéraires d'Athènes est certes limitée, mais il serait assez difficile de trouver des écrivains qu'on pût, avec tant soit peu de vraisemblance, supposer auteurs de l'Epitaphios ou du Ménexène.

¹ De même GOMPERZ, I. I.

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.
Historisk-filologiske Meddelelser. I, 5.

NEGATION
IN
ENGLISH AND OTHER LANGUAGES
BY
OTTO JESPERSEN



KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL
BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1917

The nucleus of the following disquisition is the material collected during many years for the chapter on Negatives in vol. III or IV of my *Modern English Grammar* (abbreviated MEG), of which the first two volumes appeared in 1909 and 1914 respectively (Winter, Heidelberg). But as the war has prevented me (provisionally, I hope) from printing the continuation of my book, I have thought fit to enlarge the scope of this paper by including remarks on other languages so as to deal with the question of Negation in general as expressed in language. Though I am painfully conscious of the inadequacy of my studies, it is my hope that the following pages may be of some interest to the student of linguistic history, and that even a few of my paragraphs may be of some use to the logician. My work in some respects continues what DELBRÜCK has written on negation in Indo-European languages (Vergl. Syntax 2. 519 ff.), but while he was more interested in tracing things back to the "ursprache", I have taken more interest in recent developments and in questions of general psychology and logic.

With regard to the older stages of Teutonic or Germanic languages I have learned much from B. DELBRÜCK, *Germanische Syntax I. Zu den negativen Sätzen* (Sächs. Gesellsch. d. Wissensch. Leipzig 1910), supplemented by G. NECKEL, *Zu den germanischen Negationen* (in Kuhn's Zeitschr. 45, 1912). Of much less value are the treatments of the specially Old English negatives in M. KNÖRK, *Die Negation in der alteng-*

lischen Dichtung (Kiel 1907) and M. RAUERT, *Die Negation in den Werken Alfred's* (Kiel 1910) as well as E. EINENKEL, *Die englische Verbalnegation* (in *Anglia* 35, 1911, p. 187 ff. and 401 ff.). As in my Grammar, my chief interest is in Modern English; a great many interesting problems can be best treated in connexion with a language that is accessible to us in everyday conversation as well as in an all-comprehensive literature. Besides, much of what follows will be proof positive that the English language has not stagnated in the modern period, as Einenkel would have us believe (p. 234 "Bei Caxton ist der heutige zustand bereits erreicht"). Further literature on the subject will be quoted below; here I shall mention only the suggestive remarks in J. VAN GINNEKEN, *Principes de linguistique psychologique* (Amsterdam et Paris 1907, 199 ff.).

CHAPTER I

General Tendencies.

The history of negative expressions in various languages makes us witness the following curious fluctuation: the original negative adverb is first weakened, then found insufficient and therefore strengthened, generally through some additional word, and this in its turn may be felt as the negative proper and may then in course of time be subject to the same development as the original word.

Similar renewals of linguistic expressions may be found in other domains as well, but in this instance they are due not only to the general inconstancy of human habits, but to specific causes operating on these particular words. The negative adverb very often is rather weakly stressed, because some other word in the same sentence receives the strong stress of contrast — the chief use of a negative sentence being

to contradict and to point a contrast. The negative notion, which is logically very important, is thus made to be accentually subordinate to some other notion; and as this happens constantly, the negative gradually becomes a mere proclitic syllable (or even less than a syllable) prefixed to some other word. The incongruity between the notional importance and the formal insignificance of the negative (often, perhaps, even the fear of the hearer failing to perceive it) may then cause the speaker to add something to make the sense perfectly clear to the hearer.

On the other hand there is a natural tendency, also for the sake of clearness, to place the negative first, or at any rate as soon as possible, very often immediately before the particular word to be negated (generally the verb, see below). At the very beginning of the sentence it is found comparatively often in the early stages of some languages, thus *ou* in Homer (see, for instance, in *Od.* VI 33, 57, 167, 201, 241, 279, VII 22, 32, 67, 73, 159, 205, 239, 293, 309, besides the frequent instances of *ou gár*; *ou* is far less frequent in the middle of sentences). Readers of Icelandic sagas will similarly have noticed the numerous instances of *eigi* and *ekki* at the beginning of sentences, especially in dialogues. In later stages this tendency, which to us seems to indicate a strong spirit of contradiction, is counterbalanced in various ways, thus very effectively by the habit of placing the subject of a sentence first. But it is still strong in the case of prohibitions, where it is important to make the hearer realize as soon as possible that it is not a permission that is imparted; hence in Danish frequently such sentences as *ikke spise det!* with the infinitive (which is chiefly or exclusively due to 'echoism', see my *Nutidssprog hos børn og voxne*, 1916, 164) or *ikke spis det!* with the imperative; cf. Ibsen *Vildanden* 79 *Hys — hys; ikke sig noget endnu* | *ib.* 105 *Men ikke fordærv øjnene!* Further the German *nicht hinauslehnen*, etc., corresponding to the first

mentioned Danish form; and we might also include prohibitions in other languages, Lat. *noli putare*, etc.

Now, when the negative begins a sentence, it is on account of that very position more liable than elsewhere to fall out, by the phenomenon for which I venture to coin the term of *prosiopesis* (the opposite of what has been termed of old *apoiopesis*): the speaker begins to articulate, or thinks he begins to articulate, but produces no audible sound (either for want of expiration, or because he does not put his vocal chords in the proper position) till one or two syllables after the beginning of what he intended to say. The phenomenon is particularly frequent, and may become a regular speech-habit, in the case of certain set phrases, but may spread from these to other parts of the language.

Some examples of *prosiopesis* outside the domain of negatives may be given here by way of illustration. Forms of salutation like E. *morning* for *Good morning*, Dan. (*God*) *dag*, G. (*Guten*) *tag* are frequent in many languages. Further colloquial E. *See?* for *Do you see* | (Do you re)member that chap? | (Will) that do? | (I'm a) afraid not | (The) fact is ... | (When you) come to think of it | (I shall) see you again this afternoon | (Have you) seen the Murrays lately? | (Is) that you, John? | (God) bless you. Colloquial Fr. *turllement* for *naturellement* | (en)tends-tu? | (Est-ce) convenu? | (Par)faitement | (Je ne me) rappelle plus. Swedish (Öd)mjukaste tjenare.

The interplay of these tendencies — weakening and strengthening, and protraction — will be seen to lead to curiously similar, though in some respects different developments in Latin with its continuation French, in Scandinavian, and in English. A rapid sketch of the history of negatives in these three languages may, therefore, be an appropriate introduction to the more specified investigations of the following chapters.

The starting point in all three languages is the old negative *ne*, which I take to be (together with the variant *me*) a primitive interjection of disgust, accompanied by the facial gesture of contracting the muscles of the nose (Dan. *rynke på*

næsen, G. *die nase rümpfen*, Fr. *froncer les narines*; the E. *to turn*, or *to screw, up one's nose* is not so expressive). This natural origin will account for the fact that negatives beginning with nasals (*n*, *m*) are found in many languages outside the Indo-European family.

In *Latin*, then, we have at first sentences like

(1) *ne dico*.

This persists with a few verbs only, *nescio*, *nequeo*, *nolo*. *Ne* also enters into the well known combinations *neque*, *neuter*, *numquam*, *nemo*, *ne . . . quidem*, *quin*, etc., and is also used "as a conjunction" in subjunctival clauses; further as an "interrogative particle" in *scis-ne?* 'you know, don't you?'. But otherwise *ne* is felt to be too weak, and it is strengthened by the addition of *oenum* 'one thing'; the resulting *non* becomes the usual negative adverb and like *ne* is generally placed before the verb:

(2) *non dico*.

In Old French, *non* becomes *nen*, as in *nenil*, *nenni*, properly 'not he, not it', but more usually with further phonetic weakening *ne*, and thus we get:

(3) *jeo ne di*.

This form of negative expression survives in literary French till our own days in a few combinations, *je ne sais*, *je ne saurais le dire*, *je ne peux*, *n'importe*; but in most cases, the second *ne*, like the first, was felt to be too weak, and a strengthening was found to be necessary, though it is effected in a different way, namely by the addition after the verb, thus separated from *ne*, of some such word as *mie* 'a crumb', *point* 'a point', or *pas* 'a step':

(4) *je ne dis pas* (or rather: *je n' dis pas*).

Everyday colloquial French does not stop here: the weak *ne*, *n'* disappears and we have as the provisionally final stage:

(5) *je dis pas*.

If we turn to *Old Norse*, we first find some remnants of the old *ne* before the verb, inherited from Old Arian, = Got. *ni*, OS. OHG. *ni*, OE *ne*; thus

(1) *Haraldr ne veit*; cf. Lokasenna: þú gefa ne skyldir 'thou shouldst not give'.

This was strengthened in various ways, by adding *at* 'one thing' = Got. *ainata*, or *a*, which is generally explained as = Got. *aiw*, Lat. *ævum*, but may according to Kock be merely a weakened form of *at*; both were placed after the verb and eventually became enclitic quasi-suffixes; the result being

(2) *Haraldr ne veit-at*; or, with a different word-order, *ne veit-at Haraldr*.

In the latter combination, however, *ne* was dropped through prosiopesis:

(3) *veit-at Haraldr*.

This form, with *-at* or *-a* as the negative element, is frequent enough in poetry; in prose, however, another way of strengthening the negative was preferred as having "more body", namely by means of *eigi* or *ekki* after the verb; these also at first must have had a *ne* before the verb as the bearer of the negative idea, as they are compounded of *ei*, orig. 'always' like the corresponding OE *ā*, and *eitt* 'one (neutr.)' + *ge*, *gi*, which was at first positive (it corresponds to Got. *hun*, having a voiced consonant in consequence of weak stress; see Delbrück for relation to Sanskr. *caná*) but acquired a negative signification through constant employment in negative sentences. This, then, becomes the usual negative in Scandinavian languages; e. g. Dan. *ej* (now chiefly poetical; colloquial only in a few more or less settled combinations like "nej, jeg vil ej") and *ikke* (with regard to *inte* see below). The use of the original negative *ne* with a verb has in these languages disappeared centuries ago, leaving as the only curious remnant the first sound of *nogen*, which is, however, a positive pronoun 'some, any', from *ne veit (ek) hveirr* 'nescio quis'. Sic transit . . .

The Danish *ikke* shares with French colloquial *pas* the disadvantage of being placed after the verb: *jeg veed ikke* just as *je sais pas*, even after the verb and subject in cases like *det veed jeg ikke*; but in dependent clauses we have protraction of *ikke*: *at jeg ikke veed | fordi jeg ikke veed*, etc.

In *English* the development has been along similar lines, though with some interesting new results, due chiefly to changes that have taken place in the Modern English period. The starting point, as in the other languages, was

(1) *ic ne secge*.

This is the prevalent form throughout the OE period, though the stronger negatives which were used (and required) whenever there was no verb, *na* (from *ne + a* = Got. *aiw*, ON *ei*), *nalles* 'not at all', and *noht* (from *nawiht*, *nowiht*, orig. meaning 'nothing'), were by no means rare after the verb to strengthen the preceding *ne*. The last was the word surviving in Standard English, and thus we get the typical ME form

(2) *I ne seye not*.

Here *ne* was pronounced with so little stress that it was apt to disappear altogether, and *not* becomes the regular negative in all cases:

(3) *I say not*.

This point — the practical disappearance of *ne* and the exclusive use of *not* — was reached in the fifteenth century. Thus far the English development presents an exact parallel to what had happened during the same period in German. Here also we find as the earliest stage (1) *ni* before the verb, then (2) *ne*, often weakened into *n-* or *en* (which probably means syllabic *n*) before and *niht* after the verb; *niht* of course is the compound that corresponds to E. *not*; and finally (3) *nicht* alone. The rules given in Paul's *Mittelhochdeutsche Grammatik* (4th ed. 1894) § 310 ff. for the use of *ne* alone and

with *nicht* and of the latter alone might be applied to Middle English of about the same date with hardly any change except in the form of the words, so close is the correspondence. But German remains at the stage of development reached towards the end of the middle period, when the weak *ne, en* had been given up; and thus the negative continues in the awkward position after the verb. We saw the same thing in colloquial Fr. *pas* and in Dan. *ikke*; but these are never separated from the verb by so many words as is often the case in German, the result being that the hearer or reader is sometimes bewildered at first and thinks that the sentence is to be understood in a positive sense, till suddenly he comes upon the *nicht*, which changes everything; see, for instance "Das leben ist der güter höchstes nicht". I remember feeling the end of the following sentence as something like a shock when reading it in an article by Gabelentz (*Zeitschr. f. völkerpsychol.* 8.153) "Man unterschätze den deutschen stil der zopfzeit, den der canzleien des vorigen und vorvorigen jahrhunderts nicht". In dependent clauses *nicht*, like other subjuncts, is placed before the verb: *dass er nicht kommt | wenn er nicht kommt*.

In English, on the other hand, we witness a development that obviates this disadvantage. The Elizabethans began to use the auxiliary *do* indiscriminately in all kinds of sentences, but gradually it was restricted to those sentences in which it served either the purpose of emphasis or a grammatical purpose. In those questions in which the subject is not an interrogatory pronoun, which has to stand first, *do* effects a compromise between the interrogatory word-order (verb-subject) and the universal tendency to have the subject before the verb (that is, the verb that means something) as in "Did he come?" (See *Progress in Lang.* p. 93 for parallels from other languages). And in sentences containing *not* a similar compromise is achieved by the same means, *not* retaining its place

after the verb which indicates tense, number and person, and yet being placed before the really important verb. Thus we get

(4) *I do not say.*

Note that we have a corresponding word-order in numerous sentences like *I will not say* | *I cannot say* | *I have not said*, etc. But in this position, *not* cannot keep up its strongly stressed pronunciation; and through its weakening we arrive at the colloquial

(5) *I don't say.*

In many combinations even the sound [t] is often dropped here, and thus *nowiht*, *nought* has been finally reduced to a simple [n] tagged on to an auxiliary of no particular signification. If we contrast an extremely common pronunciation of the two opposite statements *I can do it* and *I cannot do it*, the negative notion will be found to be expressed by nothing else but a slight change of the vowel [ai kæn du· it | ai ka:n du· it]. Note also the extreme reduction in a familiar pronunciation of *I don't know* and *I don't mind* as [ai dn-nou] or [ai d-nou] and [ai dm-maind] or [ai d-maind], where practically nothing is left of the original negative. It is possible that some new device of strengthening may at some future date be required to remedy such reductions.

It is interesting to observe that through the stages (4) and (5) the English language has acquired a negative construction that is closely similar to that found in Finnish, where we have a negative auxiliary, inflected in the various persons before an unchanged main verb: *en sido* I do not bind, *et sido* thou dost not bind, *ei sido* he does not bind, *emme sido* we . . ., *ette sido* you (pl) . . ., *eivät sido* they do not bind. There is, however, the important difference that in Finnish the tense is marked not in the auxiliary, but in the form of the main verb: *en sitonut* I did not bind, *emme sitoneet* we did not bind (*sitonut*; pl *sitoneet* is a participle).

A few things must be added here to supplement the brief sketch of the evolution of English negatives. The old *ne* in some frequently occurring combinations lost its vowel and was fused with the following word; thus we have the following pairs of positive and negative words:

(a) verbs (given in late ME. forms):

am — nam
 art — nart
 is — nis
 has — nas
 had(de) — nad(de)
 was — nas
 were(n) — nere(n)
 will(e) — nill(e)
 wolde — nolde

These had all become extinct before the MnE. period, except *nill*, which is found rarely, e. g. Kyd Sp. I. 4. 7. I nill refuse; twice in pseudo-Shakespearian passages: Pilgr. 188 in scorn or friendship, nill I construe whether | Per. III prol. 55 I nill relate. Shakespeare himself has it only in the combinations *will you, nill you* (Shr. II. 273) and *will he, nill he* (Hml. V. 1. 19); and the latter combination (or *will I, nill I; will ye, nill ye*, which all would yield the same phonetic result) survives in mod. *willy-nilly*, rarely spelt as separate words, as in Byron DJ. 6. 118 Will I — Nill I (rimes with *silly*) | Allen W. 64 they would obtrude themselves, will he, nill he, upon him — where both the person (*he*) and the tense shows that the whole has really become one unanalyzed adverb.

(b) other words (given in MnE. forms):

one, an, a (OE *ān*) — none, no
 aught, ought — naught, nought, not
 either — neither
 or — nor
 ever — never.

It should be remembered that *no* represents two etymologically distinct combinations: OE *ne ān* (as in *no man*, also in *nobody*, *nothing*), and OE *ne + ā* (as in: are you ill? No; also in *nowhere*); cf. MEG. II 16. 7.

The transition between stages (2) and (3) is seen, for instance, in Mandeville (14th c.), where *ne* by itself is rare: 130 zif the snow ne were, but is more frequent with some other negative word: 45 it ne reynethe *not* | 51 yee ne schulle *not* suffre | 52 ne ben not | 58 there nys *nouthere* mete for hors ne watre | 181 ne . . . *nevere*. But *ne* is not required, see e. g. 45 they may not enlarge it . . . it reyneth not. — A late example of isolated *ne* is Gammer 140 he ne can; the usual negative in that play is *not*.

Before the *do*-construction was fully developed, there was a certain tendency to place *not* before the verb, in all kinds of sentences, thus not only in dependent clauses (the difference in word-order between main sentences and dependent clauses, which we have alluded to in Scandinavian and German, was never carried through in English). The word-order in “And if I *not performe*, God let me neuer thrive” for *performe not* is considered by Puttenham, *The Arte of Engl. Poesie* 1589, p. 262, as a “pardonable fault” which “many times giues a pretie grace vnto the speech”; it is pretty frequent in Shakespeare, see Al. Schmidt, *Lex.* p. 779, but is rare after the 17th c. Examples: Sh. H4B. IV. 1. 107 it not appeares to me | Hml. III. 2. 217 For who not needs, shall neuer lacke a frend | Lr. IV. 2. 1 I meruell our mild husband Not met vs on the way (ib. IV. 2. 50 both orders closely together) | Tp. II. 1. 121 I not doubt | Otway 239 if I not revenge Thy sufferings | Cowper Task IV. 39 the cups That cheer but not inebriate | Rup. Brooke Poems 23 Himself not lives, but is a thing that cries.

When *do* became the ordinary accompaniment of *not*, it was not at first extended to all verbs; besides the well-known instances with *can*, *may*, *must*, *will*, *shall*, *am*, *have*, *dare*, *need*,

ought we must here mention *know*, which now takes *do*, but was long used in the form *know not*, thus pretty regularly in the seventeenth and often in the eighteenth and even in the first part of the nineteenth century. In poetry forms without *do* are by no means rare, but they are now felt as archaisms, and as such must also be considered those instances in which prose writers dispense with *do*. In some instances this is probably done in direct imitation of Biblical usage, thus in Bennett C 1. 47 Somehow, in a way that Darius *comprehended not* — cf. A. V. John 1. 5. And the light shineth in darknesse, and the darknesse comprehended it not. Perhaps also in Hope F. 43 Isn't Haddington breaking up? I don't know. I *understood not* — this combination occurs Luke 2. 50 and elsewhere in the Bible.

There is a curious agreement among different languages in the kind of verbs that tend to keep up an old type of negative construction after it has been abandoned in other verbs; cf. Lat. *nolo*, Engl. *nill*, MHG. *en will* and Lat. *ne scio*, Fr. *je ne sais*, MHG. *i-n weiz*, Eng. *I know not*. These syntactical correspondences must, of course, have developed independently in each language — in consequence of natural human tendencies on a common basis. (But I do not believe in Miklosich's explanation which is accepted by Delbrück, Synt. 2. 523).

CHAPTER II

Strengthening of Negatives.

There are various ways of strengthening negatives. Sometimes it seems as if the essential thing were only to increase the phonetic bulk of the adverb by an addition of no particular meaning, as when in Latin *non* was preferred to *ne*, *non* being according to the explanation generally accepted compounded

of *ne* and *oenum* (= *unum*) 'one' (neutr.). But in most cases the addition serves to make the negative more impressive as being more vivid or picturesque, generally through an exaggeration, as when substantives meaning something very small are used as subjuncts. Some Engl. examples will show how additions of this kind are often used more or less incongruously, no regard being taken to their etymological meaning:

GE A. 173 She didn't know one *bit* how to speak to a gentleman | Trollope D. 1. 189 I don't believe it was Peppermont's fault a bit | Kipling J. 2. 127 he was not a bit impressed | Di D. 649 it's not a bit of use | Scott A. 2. 17 'An accomplice hid among them, I suppose.' 'Not a *jot*.' | Kipling S. 58 Never got a *sniff* of any ticket | Shaw P. 55 Am I not to care at all? — Not a *scrap* | Were you tired? — Not a scrap | Philips L. 93 he doesn't care a *snap of his* strong *fingers* whether he ever sees me again | Doyle M. 29 he doesn't care a *toss* about all that | Kipling L. 112 the real world doesn't care a tinker's — doesn't care a bit [he breaks off; cf. Farmer & Henley, not worth a *tinker's damn*, or *curse*, see also Lawrence Fortn. Review 1917. 328 Who now cares a tinker's curse for Cheops?] | Page J. 491 I don't give a *blank* what you think.

Collections of similar expressions have been made by J. Hein "Über die bildliche verneinung in der mittelenglischen poesie" (*Anglia* 15. 41 and 396 ff.) and H. Willert "Über bildliche verneinung im neuenglischen" (*Herrigs Archiv* 105.36 ff.). The term "bildliche verneinung", by the way, does not seem a very happy one for these combinations, as it is not the negation itself that is expressed figuratively; the term would be more suitably applied to some of the instances I have collected below under the heading of "Indirect negatives".

There is a curious use of the word *cat* in this connexion which is paralleled in Danish (*der er ikke en kat der veed det*, i. e. nobody) in Philips L. 285 there is not a cat he knows

(cf. the old: it shold not auaylle me a cattes tayl, Caxton R. 50).

To the same order belong, of course, the well-known French words already alluded to, *mie* (obsolete), *goutte*, *pas*, *point*. Originally *pas* could only be used with a verb of motion, etc., but the etymological meaning of all these words was soon forgotten, and they came to be used with all kinds of verbs. — Similar supplements to negatives are frequent in all languages; I have noted, for instance, the Italian “non mi batterò *un fico secco*” (Bersezio, Bolla di sapone 71). In Dan. *spor* ‘trace’ is the most usual addition: “han læser ikke spor”, etc., followed by partitive *af* not only before subs., as in “der var *ikke spor af aviser*”, but also before adjs. and verbs: “han er *ikke spor af bange*” | A. Skram, Lucie 187 Han skulde ikke fare op, *ikke spor af fare op*. One may even hear “Det forstår jeg mig *ikke spor af på*”, where *af* has no object. Another frequent combination is *ikke skygge* ‘not a shade’.

We must here also mention the extremely frequent instances in which words meaning ‘nothing’ come to mean simply ‘not’; these, of course, are closely related to *not a bit*, etc., meaning ‘not’. Thus Lat. *nihil* (cf. also *non*, above), Greek *oudèn*, which has become the usual Mod.Gr. word for ‘not’ *dèn* (pronounced ðen), Engl. *not* from *nought*, *nawiht*, Germ. *nicht* (cf. ON *vætiki*); further ON *ekki* from *eitki*, Dan. *ikke*, Swed. *icke*; also Dan. and Swed. *inte*, in Dan. now obsolete in educated speech, though very frequent within living memory even in the highest classes; in dialects it survives in many forms, *it*, *et*, *int*, etc. The expanded form *intet* is still in use as the pronoun ‘nothing’, chiefly however in literary style.

Where the word for ‘nothing’ becomes usual in the sense ‘not’, a new word is frequently formed for the pronoun: thus (probably) Lat. *nihil*, when *non* was degraded, Engl. *nothing* (besides *nought*, the fuller form of *not*), Dan. *ingenting*, G. *nichts*. But in its turn, the new word may be used as a sub-

junct meaning 'not', thus *nihil* (above), Engl. *nothing* as in *nothing loth*, etc., see the full treatment in MEG. II. 17. 36 ff.

Another way of strengthening the negative is by using some word meaning 'never' without its temporal signification. This is the case with OE *nā* (*ne* + *ā* = Got. *ni aiws*, Germ. *nie*); this *nā* was very frequent in OE and later as a rival of *not*, and has prevailed in Scotch and the northern dialects, where it is attached to auxiliaries in the same way as *-n't* in the South: *canna*, *dinna*, etc. In Standard Engl. its rôle is more restricted; besides being used as a sentence-word in answers it is found in combinations like *whether or no* | *no better*, *no more*, see MEG. II. 16. 8; sometimes it may be doubtful whether we have this original adverb or the pronominal adjective *no* from OE *nān*, *ne* + *ān*, see also ib. 16. 7. — The corresponding ON *nei* has given Engl. *nay* (on which see below); another ON compound of the same *ei* is *eigi*, which gradually loses its temporal signification and becomes the ordinary word for 'not', see Delbrück, and Neckel, KZ. 45. 15 ff.

Engl. *never* also in some connexions comes to mean merely 'not': Kipling L. 109 I never knew it was so chilly [= didn't know] | James S. 6 he knew that for a moment Brown never moved. A transitional case is Di. Do. 76 never once looking over his shoulder.

Never in this sense is especially frequent before *the* (OE *þȳ*) with a comparative (as in *nevertheless*), and in the combination *never a* = 'no', which has become a kind of compound (adjunct) pronoun, used to a great extent in some dialects (see EDD.: *never a*), and very frequent in colloquial English, especially in the phrase *never a word*: Gammer 134 then we be neuer the nearer || Ch. C. 670 it nedeth never a deel | More U. 264 to neuer a penny coste | Gammer 136 he would . . . leauē you neuer a hen on-liue | Eastw. 482 Canst thou tell nere a one | Marlowe F. (1616) 759 thou canst not tell ne're a word on't | Sh. H4 A. II. 1. 21 you [Q: they] will

allow us ne're a jourden [note the difference from: they will never allow us a j.] | Sh. H4 B. II. 2. 62 neuer a mans thought in the world keepes the rode-way better then thine | Buny. P. 232 the man answered never a word | Di F. 445 he bit his lip, and said never a word | GE. A. 62 when you're married, and have got a three-legged stool to sit on, and never a blanket to cover you | Stevenson JHF. 39 he answered never a word | Kipling L. 218 but never a word did Dick say of Maisie | id. J. 2. 53 but never a beast came to the shrine | Wells T. 21 blank slopes, with never a sign of a decent beast.

A Danish parallel is Holberg Ul. 1. 7 Jeg seer aldrig en smuk plet paa denne Helene.

Never is also used in surprised exclamations like Di F. 680 Why, it's never Bella! | Shaw M. 203 Why, it's never No. 406! — In the same way in Danish: det er da vel aldrig Bella!

Dan. *aldrig* also means 'not' in the combination *aldrig så snart* 'no sooner' as in Goldschmidt Hjeml. 1. 105 Men aldrig saa snart var seiren vunden, før den hos den seirende vakte den dybeste anger.

The frequent adverbial strengthenings of negatives as in *not at all*, *pas du tout*, *aldeles ikke*, *slet ikke*, *durchaus nicht*, *gar nicht*, etc., call for no remark here. It should be mentioned, however, that *by no means* and corresponding expressions in other languages are very often used without any reference to what might really be called 'means', in the same way as in the instances just referred to there is no reference to the time-element of 'never'. In colloquial Dan. one may sometimes hear sentences like "Jeg synes, at brevet var *ikke ud af stedet tørt*" for 'not the least'.

On the flux and reflux in Greek *oudéis*, strengthened into *oudè héis*, soldered into *outh'héis*, which was weakened into *outhéis*, and replaced in its turn by *oudéis*, see the interesting

account in Meillet, *Aperçu d'une histoire de la Langue Grecque*, 1913 290 f.

On strengthening through repeated negation see chapter VII.

CHAPTER III

Positive becomes Negative.

The best-known examples of a transition from positive to negative meaning are found in French. Through the phenomenon which Bréal aptly terms "contagion" words like *pas*, *point*, *jamais*, *plus*, *aucun*, *personne*, which were extremely frequent in sentences containing *ne* with the verb, acquired a negative colouring, and gradually came to be looked upon as more essential to express the negative notion than the diminutive *ne*. As this came to be used exclusively in immediate juxtaposition with a verb, the other words were in themselves sufficient to express the negative notion when there was no verb, at first perhaps in answers: "Ne viendra-t-il jamais?" "*Jamais.*" | "Ne vois-tu personne?" "*Personne.*" Now we have everywhere quite regularly: *Pas de ça!* | *Pourquoi pas?* | *le compartiment des pas-fumeurs* | *Mérimée* 2 *Hér.* 31 *Permettez-moi de lui dire un seul mot, rien qu'un seul* | *Daudet Sapho* 134 *Il frissonnait rien que d'y penser* | *id. Numa* 105 *une chambre et un cabinet . . . la chambre guère plus grande, etc.* In a somewhat different way *Daudet Tart. Alpes* 252 *Mais si vous croyez que Tartarin avait peur, pas plus!* † *Maupass. Bécasse* 201 *et toute la ligne [tous les enfants assis en ligne] mangeait jusqu'à plus faim [= jusqu'à ce qu'ils n'eussent plus faim].*

The next step is the leaving out of *ne* even where there is a verb. This may have begun through prosiopesis in interrogative and imperative sentences: (ne) *viens-tu pas?* | (ne) *dis pas ça!*

Cf. also (Il ne) faut *pas* dire ça! It may have been a concomitant circumstance in favour of the omission that it is in many sentences impossible or difficult to hear *ne* distinctly in rapid pronunciation: *on n'a pas* | *on n'est pas* | *on n'arrive jamais* | *la bonne n'a rien* | *je ne nie pas*, etc. Sentences without *ne*, which may be heard any day in France, also among the educated, begin to creep into literature, as in Halévy Notes 91 *c'est pas ces gredins-là* | ib. 92 *J'ai pas fini, qu'elle disait* (ib. 93, 240, 239) | Daudet Sapho 207 *Vaut-il pas mieux accepter ce qui est?* | Gonc. Germ. L. 200 *As pas peur!* | Maupass. Vie 132 *une famille où l'argent comptait pour rien* | id Fort 68 *tu seras pas mal dans quelque temps* (ib. 69) | Rolland JChr. 7. 96 *Voudrais-tu pas que je reprenne la vieille devise de haine?* (Similarly *ne* is now often omitted in those cases in which "correct grammar" requires its use without any *pas*, for instance *de peur qu'il vienne*). In the soldiers' conversations in René Benjamin's *Gaspard* there is scarcely a single *ne* left. In the case of *plus* this new development might lead to frequent ambiguity, if this had not been obviated in the popular pronunciation, in which [j ān a ply] means 'there is no more of it' and [j ān a plys] 'there is more of it' (= literary *il n'y en a plus* and *il y en a plus*). In *plus de bruit* we have a negative, but in *Plus de bruit que de mal* a positive expression, though here the pronunciation is always the same. Note the difference between *Jean n'avait plus confiance* and *Jean n'avait pas plus confiance* [*que Pierre*]; cf. also *Jean n'avait pas confiance, non plus* 'nor had . . .'. — There is a curious consequence of this negative use of *plus*, namely that *moins* may occasionally appear as a kind of comparative of its etymological antithesis: Mérimée 2 Hér. 50 *Plus d'écoles, plus d'asiles, plus de bienfaisance, encore moins de théologie*.

One final remark before we leave French. From a psychological point of view it is exactly the same process that leads to the omission of *ne* in two sentences like *il (ne) voit*

nul danger and *il (ne) voit aucun danger*; but etymologically they are opposites: in one an originally negative word keeps its value, in the other an originally positive word is finally changed into a negative word.

In Spanish we have some curious instances of positive words turned into negative ones: *nada* from Lat. *nata* (*res nata*) means 'nothing', and *nadie*, older *nadien* with the ending of *quien* instead of *nado* from *natus*, means 'nobody'. In both I imagine that the initial sound of *n-* as in *no* has favoured the change. Through the omission of *no* some temporal phrases come to mean 'never' as in Calderon, Alc. de Zal. 2. 12 *En todo el dia* Se ve apartar de la puerta | Galdós Doña Perf. 68 A pesar de tan buen ejemplo, *en mi vida* me hubiera sometido á ejercer una profecion... Thus also *absolutamente* 'durchaus nicht', see Hanssen, Span. Gramm. § 60, 5.

In ON several words and forms are changed from positive to negative, as already indicated above: the ending *-gi* (*-ge*) in *eigi*, *einngi* (*engi*), *eittgi* (*etki*, *ekki*), *hvárrgi*, *manngi*, *vættki*, *aldrigi*, *ævagi*, further the enclitic *-a* and *-at*.

In German must be mentioned *kein* from OHG. *dihhein*, orig. 'irgend einer' (*dih* of unknown origin), though the really negative form *nihhein* has of course also contributed to the negative use of *kein*; further *weder* from OHG. *ni-wedar* (*wedar* = E. *whether*).

In Engl. we have *but* from *ne...but*, cf. northern dial. *nobbut* (see below ch. XII), and a rare *more* = 'no more', a clear instance of prosiopesis, which, however, seems to be confined to the South-Western part of England, see Phillpotts M. 29 Not much of a scholar. More am I | ib. 144 You're no longer a child, and more am I | ib. 12 Couldn't suffer it — more

could he | ib. 322 you meant that I couldn't expect that man to like me. More I do. (Cf. with neg. v. ib. 309 he's a man that won't be choked off a thing — and more won't I). — Similarly *me either* = 'nor me either': Quiller-Couch M. 111 it so happens that I have no small change about me. — 'Me either', said Mrs. T. idiomatically (also ib. 181).

Similarly the order to the helmsman when he is too near the wind *Near!* is said to be shortened through prosiopesis (which is here also a kind of haplogy) from "No near!" (*near* the old comparative meaning what is now called *nearer*), see NED. *near* adv. 1 c.

CHAPTER IV

Indirect and Incomplete Negation.

In this chapter we shall discuss a great many different ways of expressing negative ideas through indirect or round-about means, and finally words that without being real negatives express approximately the same thing as the ordinary negative adverb.

A. Indirect Negation.

(1) Questions may be used implying a negative statement: (1) nexal question, e. g. "Am I the guardian of my brother?" = 'I am not . . .'; inversely a negative question means a positive assertion: "Isn't he stupid" = 'he is (very) stupid; — and (2) special question, e. g. "Who knows?" = 'I do not know', or even 'No one knows'; "And what should they know of England who only England know?" (Kipl.) = 'they know nothing'; "where shall I go?" = 'I have nowhere to go'.

Examples of the first:

Shaw 2. 16 Would you know him again if you saw him?
— Shall I ever forget him! | Mrs. Browning A. 326 Could I

see his face, I wept so [= I wept so much that I could not see] | Caine C. 34 Well, didn't I just get a wiggling from the sister now! | Kipling S. 72 Did you hit Rabbits-Eggs. — Did I jolly well not?

Must I not? = 'I must', e. g. Byron 627 must I not die? | Hawthorne Sn. 53 It has been a wilderness from the Creation. Must it not be a wilderness for ever? | Hardy R. 292 Must I not have a voice in the matter, now I am your wife?

Won't I? = 'I will': Byron 573 And wilt thou? — Will I not? | Di. N. 95 Oh my eye, won't I give it to the boys! | Brontë P. 24 There's Waddy making up to her; won't I cut him out? | Mered R. 27 I say, if you went to school, wouldn't you get into rows | *ib.* 27 I never drank much claret before. Won't I now, though! Claret is my wine.

The reply in Doyle S. 5. 75 was there ever a more mild-mannered young man? 'It is true' — clearly shows that the other person rightly understood the first speaker's seeming question as a negative statement: 'there never was . . .'

In the same way naturally in other languages as well. In Dan. this form has the curious effect that after *så sandelig* the same meaning may be expressed with and without *ikke*, the word-order being the same, only in the latter case we have the slight rising of the tone indicating a question: Nansen Guds fr. 62 Ja, saa sandelig er det ikke ham! Og han kommer her til mig! [= sandelig er det ham]. In the same way in Norwegian and Swedish: Ibsen Vildand 61 Jo så sandelig glemte jeg det ikke | Lagerlöf Gösta B. 1. 153 Nå sannerligen ser han ej något svart och stort komma. (In none of these quotations, however, there is any question mark.)

A variant of these nexal questions is the elliptical use of a subject and a ('loose') infinitive [see Progr. in Language § 164 f.] with a rising intonation, implying that it is quite impossible to combine the two ideas: Sh. Merch III. 1. 37 My

owne flesh and blood to rebell! | Sh. H4 B. II. 4. 45 You make fat rascalls, Mistris Dol. — I make them? Gluttonie and Diseases make them, I make them not | Farquhar B. 341 Oh la! a footman have the spleen | Goldsmith 660 you amaze me. Such a girl as you want jewels! | Thack. P. 2. 130 Why! they don't come down here to dine you know, they only make believe to dine. *They* dine here, Law bless you! They go to some of the swell clubs | id. V. 180 My son and heir marry a beggar's girl out of the gutter. D— him, if he does | id. N. 163 'Gracious God!' he cried out; 'my boy insult a gentleman at my table!' | Kipling J. 2. 72 Me to sing to naked men! | Galsworthy MP. 8 A man not know what he had on! No, no!

Examples of negative statements expressed by questions containing an interrogative pronoun: Sh. Tit. V. 3. 18 What bootes it thee to call thy selfe a sunne? | Gent II. 1. 158 [she hath not writ to me.] What need she, When shee hath made you write to your selfe? | Who cares? [= 'no one cares', or 'I don't care'].

In this way *what not*, especially after a long enumeration, comes to mean 'everything' (double negation), as in Sh. Shr. V. 2. 110 Marrie, peace it boads, and loue, and quiet life, An awfull rule, and right supremicie: And to be short, what not, that's sweete and happie | Buny. P. 121 silver, gold, pearls, precious stones, and *what not* | Scott OM. 68 Robin, who was butler, footman, gardener, and what not | Seeley E. 111 As now we put our money into railways or what not? so then the keen man of business took shares in the new ship | Hardy F. 314 Whether Newfoundland, mastiff, bloodhound, or what not, it was impossible to say | id. L. 179 Talking of Exhibitions, World's Fairs, and what not | Galsworthy P. 2. 30 if I want five shillings for a charity or what not | NP. 1912 whether he be Hindu or Mohammedan or what-not in religion | Shaw 1. 18 he wont consent unless they send letters and

invitations and congratulations and the dence knows what not || Di D. 544 (vg) they would give me what-not for to eat and drink.

Hence a *what-not* as a sb, 'piece of furniture with shelves for nick-nacks': Caine C 399 on a whatnot at the door-side of the room another photograph stood.

What not is used as a vb and adj in By DJ. 8.110 Had been neglected, ill-used, and what not | Morris N 46 the government, or the consul, or the commission, or what not other body of fools.

Pronominal questions implying a negative are, of course, frequent in all languages: Dan. *hvem veed?* Fr. *qui sait?* Sp. *quién sabe?* = 'no one knows', etc.

Here belong also questions with *why*: *Why should he?* = ['there is no reason why he should'] 'he should not'; *Why shouldn't he?* = 'he should'. — Note the continuation in Locke S. 197 Why should she, *any more* than I?

In the following two quotations the continuation *and not* shows clearly that the negative questions are to be taken = positive statements:

Defoe G. 28 Why should he not be accepted for what he is, and not for what he is not | Benson A. 40 Doesn't one develop through one's passions, and not through one's renunciations?

In colloquial Dan. one hears pretty frequently questions containing *næsten*, which is only justified logically if the sentence is transposed into the corresponding negative: "Kan du næsten se dærhenne?" (= du kan visst næsten ikke se) | hvordan kan her næsten blive plads til os allesammen? | Knudsen Lærer Ur 104 Hvad skulde saadan een næsten forslaa tiden med — andet end med det unaturlige! | Pontoppidan Landsbybill. 162 Tror jeg næsten ikke, det er første gang, solen skinner for mig paa denne egn.

A similar phenomenon is the use of *heller*, which is not common except with a negative, in Jensen Bræen 230 Hvorledes skulde de heller forstaa kæmper med lyst haar?

(2) Another popular way of denying something is by putting it in a conditional clause with "I am a villain" or something similar in the main clause: Devil E. 534 If I understand thee, I am a villain | Sh. H4. A. II. 4. 169 I am a rogue if I drunke to day | *ib.* 205 if I fought not with fiftie of them, I am a bunch of radish | Sh. Merch. II. 2. 120 I am a Jew if I serue the Iew anie longer | B. Jo. 3. 195 Don't you know it? No, I am a rook if I do.

A variant is "the devil take me" or "I will be damned" etc. in the main clause, often with prosiopesis "Be damned" or "damned"; any substitute for *damn* may of course be used: Swift J. 428 You may converse with them if you please, but the — take me if ever I do | Kipling L. 229 'We'll go into the parks if you like'. 'Be damned if I do' | Mered R. 394 'Will you leave it to me?' 'Be damned before I do!' | Norris P. 90 Darned if I know | Kipling L. 121 I'm dashed if I know [also Shaw D. 283] | Di F. 343 Dashed if I know! [Also Mered H. 346] | GE. S. 158 ding me if I remember | Read K. 17 Dinged ef I oughtenter be plowin' | Hardy R. 56 be dazed if he who do marry the maid won't hae an uncommon picture Be jown'd if I don't learn ten new songs | Smedley F. 1. 268 hang me if I can tell | Kipling L. 83 'Give me credit for a little gumption'. 'Be hanged if I do!' 'Be hanged then' | Shaw 2. 120 Blame me if it did not come into my head once or twyst that he must be horff 'is chump | Trollope D. 1. 50 I'll be shot if I am | Locke A. 95 I'm shot if you do | Di M. 280 It does you honour. I'm blest if it don't | Hughes T. 1. 220 blest if you ain't the best old fellow ever was.

With these last sentences containing *blessed* may be compared the following indirect negatives: Swift P. 92 God bless you, if you ha'n't taken snuff | Di D. 132 why, Lord love my heart alive, if it ain't a treat to look at him!

We have *but* = 'if not' in Sh. Merch. II. 6. 52 Beshrew me but I loue her heartily [= 'damn me if I do not' = 'I do']. Thus often

in Sh.; *but* here might be taken = Lat. *sed*, as *Beshrew me* is used as a single asseveration before a main sentence, e. g. Tw. II. 3. 85 *Beshrew me, the knights in admirable fooling.*

A curious variant is found in Swift P. 110 if that ben't fair, hang fair.

In Dan. we have corresponding expressions, such as: "Du må kalde mig Mads, om jeg gør det", cf. Holb. Arab. p. 1 *Jeg er aldrig ærlig, om det ikke er min gamle cammerat Andreas* | Faber Stegek. 33 *Jeg vil aldrig døe som en honnet kone, naar jeg de to sidste maaneder har hørt tale om andet end om politik.* — In a slightly different way Holb. Jeppe 1. 6 *En skielm, der nu har flere penger (= jeg har ikke flere p.).*

By a further development the main clause may be left out entirely, and an isolated *if I ever heard* comes to mean 'I never heard', and *if it isn't a pity* comes to mean 'it is a pity'. There is a parallel in French *argot*, where *tu parles s'il est venu* is an emphatic way of saying 'il n'est pas venu'. English examples: Eastw. 444 *as I am a lady, if he did not make me blush so that mine eyes stood a water [= he made me b.]* | Richardson G. 50 *Mercy! if ever I heard the like from a lady* | Di N. 127 *I declare if it isn't a pity* | GE. A. 65 *If there isn't Captain Donnithorne a-coming into the yard!* | Hardy T. 13 *Why, Tess, if there isn't thy father riding hwome in a carriage* | Gissing G. 196 *'Now if this isn't too bad!' he exclaimed in a thick voice. 'If this isn't monstrously unkind!'* | Ridge L. 252 *'Pon me word, if this ain't what comes of trusting a woman* | Shaw J. 102 *Well, I'm sure! if this is English manners!* | MacLaren A. 110 *If Dr. D. isna comin' up the near road!* (also 47, 107, 169) | Doyle NP. 1895 *'Well, if this don't lick cock-fighting!'* | London M. 276 *My goodness! — if I ain't all tired a'ready!* || Jerrold C. 56 *Well, if I've hardly patience to lie in the same bed!*

In Dan. and Norwegian with *om* very often preceded by some adverb of asseveration: *Næ, om jeg gjorde det!* | Ibsen

P. Gynt 195 De lovte før At spede lidt til. — Nej, om jeg gør! | id. Når vi døde v. 145 Kan du ikke mindes det nu længer? — Nej, så sandelig om jeg kan | Kielland Fort. 40 men nei saagu' om jeg ved, hvad jeg har gjort | Hørup 2. 267 men ved gud! om jeg vilde undvære oppositionen, ingen af os vilde undvære den | Niels Møller Kogl. 297 Og ja, så min sæl, om jeg ikke også ser William sidde derovre | Bang Haabl. sl. 357 Om det just er sundt at ligge og døse i saadan en hundekulde.

In the same way in German: Ob ich das verstehen kann! and in Dutch: Fr. v. Eeden Kl. Joh. 115 Of ik niet besta! Drommels goed. Cf. Fr. (with an oath) Droz Mons. 3 Du diable si je me souviens de son nom (see below on *the devil*).

As *if* is often used in the same way: B. Jo. 3. 154 "What college?" As if you knew not (= of course you know). In the same way in other languages: Somom du ikke vidste det! | Als ob du es nicht wüsstest! | Comme si tu ne savais pas!

(3) In Roister 38 Hence both twaine. And let me see you play me such a part againe — *let me see you play* means the same as 'don't play'; a threatening "and I shall punish you" is left out after *let me see*, etc.

More often we have the imperative *see* (or *you see*) with an *if*-clause: *see if I don't* = 'I shall':

Sh. H4. B. II. 2. 77 see if the fat villain haue not transform'd him ape | Brontë P. 27 I see such a fine girl sitting in the corner . . . see if I don't get her for a partner in a jiffy! | Thack N. 529 Make your fortune, see if you won't | Trollope O. 137 now I'll get the day fixed; you see if I don't | Gissing G. 64 I shall rise to the occasion, see if I don't | Wells L. 94.

Exactly the same phrase is usual in Dan., see, e. g., DgF. nr. 390 Stat op, her Ioen, och gach her-ud!" "See, om ieg gjør!" sagde Ioen — whence Baggesen: "Kom ud, ridder Rap,

til den øvrige flok!" "Ja see, om jeg giør!" sagde Rap || Holb. Pol. kand. 5. 1 Du skal nok see, at bormester staaer paa pinde for dig | id. Masc. 1. 1 Du skal nok see, at det er saa lyst klokken fire i januarii maaned.

(4) A somewhat similar phrase is *catch me doing it* = ['you won't catch me doing it' =] 'I shan't do it'; also with *at it*, *at that*; in the last quotation this is combined with the conditional way of expressing a negative: Swift P. 74 Catch him at that, and hang him | Di Do. 108 Catch you forgetting anything! | Di D. 104 Peggotty go away from you? I should like to catch her at it | Hughes T. 2. 127 Old Copas won't say a word — catch him | Shaw 1. 34 Catch him going down to collect his own rents! Not likely! || Fielding 5. 526 but if ever you catch me there again: for I was never so frightened in all my life.

With this may be compared the Dan. phrase with *lur*: Goldschm. Hjeml. 2. 767 Talen er det eneste, der adskiller os fra dyret; saa mangen fugl synger poesi; men lur den, om den kan holde en tale, men det kan jeg! | Hørup 2. 105 bladet anmodede i fredags Hørup om at tænke resten. Men lur ham, om han gør.

(5) *Excuse my (me) doing* is sometimes used in the positive sense 'forgive me for doing', but not unfrequently in the negative sense 'forgive me for not doing'. Examples of the latter (cf. NED. *excuse* 8, only one example (1726) of *-ing*): Hazlitt A. 108 she said she hoped I should excuse Sarah's coming up | Scott O. 76 you will excuse my saying any thing that will criminate myself | Di F. 28 You must excuse my telling you [= I won't] | Kingsley Y. 64 Excuse my rising, gentlemen, but I am very weak | Philips L. 64 you must excuse my saying anything more on the subject at the present moment.

(6) Ironical phrases implying incredulity (= 'I don't believe what you are just saying') are frequent in colloquial and jocular speech, thus: Go and tell the marines! | Ridge G. 291 That's my father. 'Go along!' said cook incredulously | Norris P. 84 Oh, get out, protested the broker | ib. 86 Oh, come now | ib. 98 Ah, go to bed, protested H. — Similarly in Dan. Gå væk! | Den må du længere ud på landet med!

Fiddlesticks is used either by itself (= 'nonsense') or after a partial repetition of some words that one wants scornfully to reject: Jerrold C. 53 . . . twenty pounds. — Twenty fiddlesticks | Caine C. 351 'Good men have gone to the mission-field'. 'Mission fiddlesticks!'

Similar exclamations in other languages are Fr. *Des navets!* and G. *blech!* In Dan. *en god støvle* is said either by itself or after a verb: H. C. Andersen O. T. 1. 88 Vilhelm forsikrede, at man maatte opfriskes lidt efter den megen læsning. "Ja, De læser nok en god støvle!" | Jacobsen N. Lyhne 299 han ligner Themistokles . . . Pyt, Themistokles, en god støvle! | Hørup 2. 228 Det viser dog "en ærlig og redelig vilje". Det viser en god støvle, gør det.

Among other rebuffs implying a negative may be mentioned Dan. *på det lag!* | *snak om en ting!* | Fr. *Plus souvent!* (Halévy Notes 247, frequent).

Swift in the same sense uses a word which is now considered very low: J. 57 they promise me letters to the two archbishops here; but mine a— for it all | ib. 61. Thus also formerly in Dan., see Ranch Skuesp. 322 Min fromme Knep, kand du mig kiende? — O, kysz mig i min bagende!

(7) A frequent ironical way of expressing a negative is by placing a word like *much* in the beginning of a sentence: *Much I care* (Stevenson T. 27, Di F. 659, Wells H. 122) = 'I don't care (much)' | Di D. 8 Mr. Copperfield was teaching

me — (Much he knew of it himself!) | Hardy W. 224 you yawned — much my company is to you | Galsworthy P. 3. 96 Much good that would have done | Shaw J. 114 Much good your pity will do it [England] | Id. P. 5 much good you are to wait up | Hope R. 37 Much you can do to stop 'em, old fellow | Kipling, J. 1. 230 A lot I should have cared whose fault it was | id. B. 58 Plucky lot she cared for idols when I kissed her where she stud! | Shaw J. 14 His brogue! A fat lot you know about brogues! | Hewlett Q. 117 She tossed her head, 'Fine he knows the heart of a lass'.

Similarly in Dan., for instance Fibiger Liv 236 han trak spottende paa skuldren og sagde: Naa, det skal vel *stort* hjælpe | Ibsen Inger 98 Det skulde *stort* hjælpe, om jeg . . . | Niels Møller Kogl. 235 Det skulde hjælpe *fedt* | Matthiesen Stjerner 30 men *ligemeget* hjalp det.

There is a curious use of *fejl* as a negative, only with *bryde sig om*: Pal.-Müller Ad. H. 1. 142 Du bryder dig jo feil om Eiermanden.

Among ironical expressions must also be mentioned Eng. *love* = 'nothing'. This, I take it, originated in the phrase "to marry for love, not for money", whence the common antithesis "for love or money". Then it was used extensively in the world of games, where it is now the usual word in counting the score, in tennis, for instance, "love fifteen", meaning that one party has nothing to the other's 15, in football "winning by two goals to love", etc. In this sense the Engl. word has become international in the terminology of some games.

(8) *The devil* (also without the article) is frequently used as an indirect negative; cf. from other languages J. Grimm, *Personenwechsel in der Rede* p. 23 f. In English we have *the devil* joined either to a verb, or to a substantive (*the devil a*

word = 'not a word'; *the devil a bit* = 'nothing'). There is a well-known little verse:

When the devil was ill, the devil a monk would be;

When the devil got well, *the devil a monk* was he.

(Sometimes quoted with *a saint* instead of *a monk*).

The following may serve as an illustration of the natural way in which the devil has come to play this part of a disguised negative: Black F. 184 Lady Rosamund is going to take a sketch of the luncheon party'. — 'Let her take a sketch of the devil!' said this very angry and inconsiderate papa.

Examples of *devil*, etc. with a verb:

Fielding T. 4. 174 the devil she won't [= she will] | Sheridan 11 Captain Absolute and Ensign Beverley are one and the same person. — The devil they are | ib. 242 she's in the room now. — The devil she is | ib. 256 | Trollope D. 2. 52 I was at that place at Richmond yesterday. 'The devil you were!' | id. O. 204 I am going back. — The devil you are | Hope M. 102 'I can't give you the money'. 'The devil you can't!' [= you can].

Examples of *devil* + subst. (in Sc. also with pronouns): Marlowe F. 766 My parents are al dead, and the diuel a peny they haue left me, but a bare pention | Sh. Tw. II. 3. 159 The diu'll a Puritane that hee is | Fielding 4. 290 and the devil a bird have I seen | Goldsmith 613 But now-a-days the devil a thing of their own . . . about them, except their faces | Di N. 76 Has nothing been heard? 'Devil a bit'. | Quiller-Couch M. 210 If she did not tell you . . . Tell me? Devil a bit of it | Scott A. 1. 21 it [the law-suit]'s been four times in afore the fifteen, and deil ony thing the wisest o' them could make o't | ib. 30 the deil a drap punch ye'se get here the day | ib. 31 the de'il ane wad hae stirred | ib. 341 de'il ony o' them daur hurt a hair o' auld Edie's head.

The following quotations exemplify more unusual employments (Irish?) of *devil* as a negative: Birmingham W. 6 Devil

the other idea there is in your head this minute [= there is no other i.] | *ib.* 34 and devil the word I'll speak to Mr. Eccles on your behalf | *ib.* 185 They're good anchors. Devil the better you'd see.

In Scotch there is an idiomatic use of *deil* (or *fient*) *hae't* [= 'have it'] in the sense of a negative: Burns 1. 16 For thae frank, rantin, ramblin, billies, Fient haet o' them's [not one of them is] ill-hearted fellows | *ib.* 17 Tho' deil-haet ails them [nothing] | Scott A. 2. 348 What do you expect? . . . De'il hae't do I expect. This leads to a curious use of *hae't* = 'a bit, anything': She has-na a haed left; see NED. hate sb 2.

Instead of the word *devil*, (*the*) *deuce* is very often used in the same way; the word probably is identical with *deuce* from Fr. *deux*, OF. *deus*, to indicate the lowest, and therefore most unlucky, throw at dice, but is now felt as a milder synonym of *devil*.

Examples with the verb negatived:

Housman J. 149 'I heard what you said'. 'The deuce you did!' | Mered R. 287 'Deuce he has' | Hope Z. 174 he lies in his room upstairs. — The deuce he does.

Examples with a substantive (or pronoun) negatived: Swift J. 130 I thought to have been very wise; but the deuce a bit, the company stayed | Sterne 98 the deuce of any other rule have I to govern myself by | Hazlitt A. 38 she did beguile me of my tears, but the deuce a one did she shed | *ib.* 40 The deuce a bit more is there of it | Hardy R. 209 'Sit down, my good people'. But the deuce a bit would they sit down | Mered H. 468 | Shaw J. 38 Jauce a word I ever heard of it | Hope Z. 37 if you stay here, the deuce a man [= nobody] will doubt of it.

Occasionally other words may be used as substitutes for *the devil* with negative purport: Di Do. 447 'You may give him up, mother. He'll not come here'. 'Death give him up. He will come here.' | Worth S. 238 But we're not mixed up

in the party fight. — The hell you're not! [= you are] | Scott A. 1. 145 but ne'er-be-licket could they find that was to their purpose.

In Irish *sorrow* (pronounced "sorra", [sɔrə]) is used as a synonym of the devil (see Joyce Ir. 70), also as a negative, cf. the following quotations: Buchanan F. 110 when he had to cross the mountains on an empty stomach to say Mass, and sorra a bite of bread or ship of water to stay his stomach | ib. 111 Anthony was all for books and book-learning; and sorra a colleen ever troubled the heart of him | ib. 114 Is there any more news? Sorra news, except that he's lying in the gaol | ib. 163 Do you think the intention was to hit the car?' 'Sorra doubt' | ib. 172 Did one of them think . . . Sorra one | Birmingham W. 308 Sorra the man in the town we'd rather be listening to than yourself | Quiller-Couch T. 181 [Irish lady:] Sam tells me sorra a sowl goes nigh ut | Ward D. 2. 113 He gets rid of one wife and saddles himself with another — sorrow a bit will he stop at home for either of them | ib. 3. 30 But sorrow a bit o' pity will you get out o' me, my boy — sorrow a bit.

The corresponding use of Da. *fanden* is extremely frequent in Holberg and later, see e. g. Holb. Er. Mont. 4. 2 jeg vil bevise af den sunde logica, at I er en tyr. — I skal bevise fanden | Ulyss. 2. 7 Havde jeg ikke været en politicus, saa havde jeg skiøttet fanden derom | Blicher 1. 43 Kan vi ikke sejle fra ham? . . . Fanden kan vi, svarte han | H. C. Andersen O. T. 1. 67 Jeg vidste fanden hvad det var | Pal.-Müller Ad. H. 1. 140 Jeg bryder fanden mig om eiermanden | Drachm. Forskr. 1. 195 De er virkelig født kommentator! — Jeg er fanden, er jeg | Bjørnson Guds v. 71 han brydde sig fanden om sang og solskin. Similarly with the synonym *djævelen*: Holb. Er. Mont. 4. 2 Jeg siger, at I er en hane, og skal bevise det . . . I skal bevise dievelen. This is not usual nowadays.

Fanden often stands for 'not I': Holb. Ulyss. Gid nu fanden staae her længer [= I won't], vi maa ogsaa have noget af byttet | Drachmann Kitzw. 85 Fanden forstaa sig paa kvind-folk! | Bang Ludvb. 38 Fanden véd, om det holder. — Thus also *satan*: Nexø Pelle 2. 129 Satan forstaa sig paa havet.

Fanden (Satan) heller is also used in a negative sense ('I would rather have the devil'), thus Blicher 3. 547, Goldschmidt Kol. 92.

Sometimes *fanden* is used simply to intensify an expressed negative: Wessel 204 "Gaae du til fanden!" Den anden Gik *fanden ei* til fanden | Juel-Hansen Ung. 186 og saa véd jeg *fanden ikke*, hvordan det gik til.

Two modern G. examples of *den teufel* = 'nicht' may suffice: Sudermann Fritzchen: Die fremden weiber gingen mich den teufel was an | "Im theaterstück sagt ein mann zu seiner stets keifenden, zanksüchtigen frau: "Ich weiss ja doch, dass ich einen sanften engel zur frau habe" — worauf sie mit artigem widerspruch schreit: "Den teufel hast du", wobei sie zunächst nur an widerspruch denkt, als ob sie sagen wollte "nein, gar nichts hast du" (Bruchmann, Psychol. studien zur sprachgesch. 172). For older examples, see Grimm, quoted above.

As *pox* (originally the name of a disease) was popularly used as a kind of substitute for the devil in imprecations, it can also be used in indirect negation, as in Swift J. 22 The Dean friendly! the Dean be poxed [= he is not].

In the same way Dan. *pokker* is used, as in Wessel 4 I kiørte pokker, I! og ikke til majoren | Topsøe Skitseb. 107 Han tror vistnok, at han gør mig en hel glæde . . . Han gør pokker, gør han | Hørup 2. 173 Han har pokker, har han! — Also with *heller*, as above: Kielland Jac. 67 Det retter sig med aarene. Det gjør pokker heller.

God [or *Heaven*] *knows* is in all languages a usual way of saying 'I don't know'; the underlying want of logic is brought out in Marlowe F. 200 wheres thy maister? — God in heauen knowes. — Why, dost not thou know? — Yes I know, but that followes not.

But inversely *Heaven knows* also serves as a strong asseveration, as in Di D. 786 "We were happy then, I think". "Heaven knows we were!" said I.

Elsewhere (Festschrift til Feilberg 1911 36) I have mentioned that in Dan. *gud veed* is used to express uncertainty, and *det veed gud*, certainty; cf. *Gud må vide om han er dum* (uncertainty), but *gud skal vide, han er dum* (certainty).

(9) Hypothetical clauses, like *if I were rich* (nowadays also in the indicative: *if I was rich*) or *if I had been rich* are often termed "clauses of rejected condition", but as it is not the condition that is rejected but that which is (or would be) dependent on the condition, (for instance, *I should travel*, or *I should have travelled*) a better name would be "clauses of rejecting condition". At any rate they express by the tense (and mood) that something is unreal, implying 'I am not rich'. — The negative idea may be strengthened in the same way as a pure negative, cf. Hope D. 202 What your poor wife would do if she cared *a button* for you, I don't know — implying: she does not care a button for you.

(10) There are other more or less indirect ways of expressing a negative, e. g. Scott A. 1. 65 recollections which were *any thing rather than* agreeable | Trollope W. 85 leaving her lover in *anything but* a happy state of mind | Di F. 275 it is *the reverse of* important to my position | Gissing B. 339 the constitution of his mind made it *the opposite of* natural for him to credit himself with . . . | I am *at a loss* to understand it.

Cf. Dan. Drachm. Forskr. 2. 190 Der havde været tidsafsnit, hvor han laa *alt andet end* paa den lade side. — Below we shall see a further development of *andet end*.

On the whole it may be said that words like *other* (*otherwise, else, different*) in all languages are used as negative terms; cf. also "I had to decide upon the desirability or otherwise [= or the undesirability] of leaving him there".

Negation is also implied in expressions with *too* (she is too poor to give us anything = she cannot . . .) and in all second members of a comparison after a comparative (she is richer than you think = you do not think that she is so rich as she really is); hence we understand the use of Fr. *ne* (*elle est plus riche que vous ne croyez*) and the development of negatives to signify 'than', as in Swift J. 499 you are more used to it *nor* I, as Mr. Raymond says | GE Mill 1. 6 and often *nor* as dialectal | Shaw C. 69 (vg) I'd sooner be a dog *nor* a trainer. See Holthausen IF. 32. 339 and for Slavonic Vondrák Vgl. gr. 2. 336.

The indirect way of expressing the negative notion is responsible for a pretty frequent continuation with *much less* (which is practically synonymous with "not to speak of" and corresponds very nearly in many instances to Dan. *endsige*, G. *geschweige denn* to introduce a stronger expression), as in Browning 1. 395 How very long since I have thought Concerning — much less wished for — aught Beside the good of Italy [= I have not long thought . . .] | Harrison R. 73 it would need long years, not a few crowded months, to master the history of Venice, much less that of Italy, for the whole Middle Ages [= it is impossible in the course of a few months] | id. [on Mark Pattison] Why did he ever write, much less publish, his memoirs? [= he should not have . . .] | Hardy L. 46 Why were you so weak as to admit such an enemy to

your house — one so obviously your evil genius — much less accept him as a husband? | *ib.* 201 a place of Dantesque gloom at this hour, which would have afforded secure hiding for a battery of artillery, much less a man and a child [= where you could not see . . . much less] | Zangwill in *Cosmopolis* '97. 619 the child thought it a marvellous feat to read it, much less know precisely how to chant it [= it was not easy . . .] | NP. 1907 Is it right to entrust the mental development of a single child, much less a class of children, to a man who is ignorant of mental science?

Thus also in Dan., e. g. Gravlund *Da. studier* 1909. 86 *hvem skulde ta sig det nær, langt mindre blive hidsig* | NP. '15 *Det er vistnok første gang, at han overhovedet har været i Rømersgade — langt mindre talt der.*

In a similar way we have *impossible* followed by *much less* = 'much less possible': London M. 314 It was impossible that this should be, much less in the labour ghetto south of Market | NP. 1914 it is impossible for a Prime Minister to follow, far less to supervise, the work of individual Ministers | Dobson F. 105 to make any extracts from it — still less to make any extracts which should do justice to it, is almost impracticable.

By a similar confusion Carlyle uses *much more*, because he is thinking of something like: "it is impossible for . . . to foster the growth of anything": S 73 How can an inanimate Gerund-grinder . . . foster the growth of anything; much more of Mind, which grows . . . by mysterious contact of Spirit?

Much more would have been more apposite than *much less* in London M 181 I loved you hard enough to melt the heart of a stone, much less the heart of the living, breathing woman you are.

B. Incomplete Negation.

Among *approximate negatives* we must first mention *hardly*, which from signifying 'with hardness, i. e. with difficulty' comes to mean 'almost not'; the negative import is shown by

the possibility of strengthening *hardly* by adding *at all* (which is only found with negative expressions). In this sense *hardly* follows the general tendency to place negatives before the notion negated (see above, p. 5): *I hardly know*. Cf. Sweet, New E. Gr. § 1847 on the difference between *I hardly think we want a fire* and *to think hardly of a person*.

Corresponding words in other languages, like Dan. *vanskeligt*, G. *schwerlich*, Fr. *à peine*, also have approximately the value of a negative, though perhaps not quite so much as *hardly*.

Scarcely (obsolete adv. *scarce*) also is what the NED. terms "a restricted negative" (= 'not quite'); in the same way Dan. *knap*, *næppe*, *knebent*, G. *kaum*. — Note the use after words meaning *before* in (NED. quot. 1795) Recollection returned before I had scarcely written a line | Rolland J.-Chr. 1. 168 Avant de savoir à peine écrire ses lettres, il s'évertua à griffonner | Henrichsen Mænd fra forfatn.-kamp. 108 Og før han knap selv vidste deraf, gik Berg med en politiker i maven.

In English *scarcely any*, *scarcely ever* is generally preferred to the combinations *almost no*, *almost never*.

But *almost* with *no*, *nothing*, *never* is not quite so rare as most grammarians would have us think; it is perhaps more Scotch (and American) than British, hence Boswell (I 32*) in later editions changed "I suppose there is almost no language" to "we scarcely know of a language". In the following quotations I have separated British, Scotch, and American examples by means of || : Gammer 104 here is almost no fier | Bacon, see Bøgholm p. 74 | Cowper L. 1. 188 I shall remember almost nothing of the matter | Austen M. 352 she has found almost nothing | Ward D. 2. 51 almost nothing definite (see also Storm E. Ph. 942) || Scott A. 2. 66 rights which are now rarely practised in Protestant countries, and almost never in Scotland | Carlyle H. 75 open to all, seen by almost none | id. F. 3. 62 Nothing, or almost nothing, is certain to me, except the Divine Infernal character of this universe | Buchanan, Father Anthony 97 On first entering I could see almost nothing || James A. 1. 265 He himself was almost never bored | G. R. Carpenter The Teaching of English 44 the academies paid almost no attention whatever to English instruction.

Little and *few* are also incomplete negatives; note the frequent collocation with *no*: there is *little or no* danger |

there have been *few or no* attempts at denial; note also the use of *yet* in Shelley Pr. 295 I have yet seen little of Florence. Other examples (the last with *little* before a pl.): Sh. John IV. 3. 3. There's few or none do know me | Wordsworth P. 3. 626 with few wise longings and but little love | Hope F. 38 the situation showed little signs of speedy development.

The negative force of *little* is seen very clearly when (like other negatives, see p. 5) it is placed before the verb. "This use is confined to the vbs. *know, think, care*, and synonyms of these" (NED. with examples so far back as 1200): Cowper L. 1. 352 I little thought, when I mounted him [John Gilpin] upon my Pegasus, that he would become so famous | Byron D. J. 5. 1 They little think what mischief is in hand | Scott A. 1. 21 I little thought to have seen your honour here | Kingsley H. 236 Little they thought how I was plotting for their amusement | Hope R. 205 He little knew the cause of what he saw. It may be mentioned for the curiosity of the thing that *little* and *much* (see above p. 30) mean exactly the same in *Little (much) she cares what I say*.

This negative *little* is frequent with verbs and adjectives, but rarer with substantives; in the following quotations we have it with verbal substantives, and *or* in the second shows clearly the negative value of *little*: Austen M. 55 reading in their minds their little approbation of a plan . . . | Carlyle R. 1. 294 as he or I had little interest in that.

While *little* and *few* are approximate negative, *a little* and *a few* are positive expressions: *he has little money* and *he has few friends* express the opposite of *much money* and *many friends* and therefore mean about the same thing as *no money* and *no friends*; but *he has a little money* and *he has a few friends*, generally with the verb stressed rather strongly, mean the opposite of *no money*, and *no friends*, thus nearly the same thing as *some money* and *some friends*. *Little* means 'less than you would expect', *a little* 'more than you would expect':

Unfortunately, little is left of the former splendour | Fortunately, a little is still left of the former splendour | Unfortunately, there are few who think clearly | Fortunately there are a few who think clearly (note here the stress on *are*). Cf. below on *not a little, not a few*.

Sh. uses *a few* in some cases, where now *few* would be used without the article e. g. All. I. 1. 73 Loue all, trust a few, Do wrong to none (see Al. Schmidt); the difference between *a little* and *little* is well brought out in Sh. Merch. I. 2. 95 when he is best, he is a little worse than a man, and when he is worst, he is little better than a beast. — On the other hand *little* is positive in “love me *little* and love me long” (mentioned as a proverb as early as 1548, NED.).

Note the different idioms with the two synonyms *but* and *only*: there is *but little* difference = there is *only a little* difference | there are *but few* traces left = there are *only a few* traces left. — See e. g. Sh. Ado. I. 1. 7 How many gentlemen have you lost in this action? But few of any sort, and none of name | NP. 1917 The fog has lifted only a little; only a few big landmarks are yet visible | Bunyan P. 156 For but few of them that begin to come hither, do shew their face on these mountains | Merriman S. 124 a passion such as a few only are capable of attaining.

In America *a little* is to such an extent felt as a positive term that it can be strengthened by *quite*: *quite a little* means nearly the same thing as ‘a good deal’, and *quite a few* as ‘a good many’. This is rare in England, see Wells Br. 264 In quite a little time Mrs. Britling’s mind had adapted itself.

Practically the same distinction as between *little* and *a little* is made between Fr. *peu* and *un peu*, It. and Sp. *poco* and *un poco*, G. (MHG.) *wenig* and *ein wenig*. Has this developed independently in each language? In Dan. the corresponding differentiation has been effected in another way: *lidet*

(literary) or generally *kun lidt* = 'little', *lidt* or very often *en smule* = 'a little'.

Small has not exactly the same negative force as its synonym *little*, cf. however Caine C. 36 *Small* thanks you get for it either — where *either* is due to the negative notion. Cf. also *slight* in Gissing B. 366 she had slight hope that any other caller would appear.

The comparative of *little* has a negative meaning, especially in the old combination OE *þy læs þe*, which has become *lest* and is the equivalent of 'that not'. (With a following *not* it means the positive 'in order that' as in Sh. Merch III. 2. 7 But least you should not vnderstand me well, I would detain you here some month or two). With this should be compared the Lat. *minus* in *quo minus* and *si minus*.

CHAPTER V

Special and Nexal Negation.

The negative notion may belong logically either to one definite idea or to the combination of two ideas (what is here called the nexus).

The first, or special, negation may be expressed either by some modification of the word, generally a prefix, as in

never (etc., see p. 12)
unhappy
impossible, *inhuman*, *incompetent*
disorder
non-belligerent

(See on these prefixes ch. XIII) —

or else by the addition of *not* (*not happy*) or *no* (*no longer*). Besides there seem to be some words with inherent negative meaning though positive in form: compare pairs like

<i>absent</i>	<i>present</i>
<i>fail</i>	<i>succeed</i>
<i>lack</i>	<i>have</i>
<i>forget</i>	<i>remember</i>
<i>exclude</i>	<i>include.</i>

But though we naturally look upon the former in each of these pairs as the negative (*fail* = *not succeed*), nothing hinders us from logically inverting the order (*succeed* = *not fail*). These words, therefore, cannot properly be classed with such formally negative words as *unhappy*, etc.

A simple example of negated nexus is *he doesn't come*: it is the combination of the two positive ideas *he* and *coming* which is negated. If we say *he doesn't come today*, we negative the combination of the two ideas *he* and *coming today*; compare, on the other hand, *he comes, but not today*, where it is only the temporal idea *today* that is negated.

Though the distinction between special and nexal negation is clear enough in principle, it is not always easy in practice to distinguish the two kinds, which accounts for some phenomena to be discussed in detail below. In the sentence "he doesn't smoke cigars" it seems natural to speak of a negative nexus, but if we add "only cigarettes", we see that it is possible to understand it as "he smokes, but not cigars, only cigarettes".

Similarly, it seems to be of no importance whether we look upon one notion only or the whole nexus as being negated in *she is not happy* = 'she is (positive) not-happy' or 'she is not (negative nexus) happy'; thus also *it is not possible to see it*, etc. In these cases there is a tendency to attract *not* to the verb: *she isn't happy, it isn't possible to see it*, but there is scarcely any difference between these expressions and *she is unhappy, it is impossible to see it*, though the latter are somewhat stronger. If, however, we add a subjunct like *very*,

we see a great difference between *she isn't very happy* and *she is very unhappy*.

The nexus is negated in *Many of us didn't want the war*, but many others did (NP. '17) — which rejects the combination of the two ideas *many of us* and *want the war* and thus predicates something (though something negative) about *many of us*. But in *Not many of us wanted the war* we have a special negative belonging to *many of us* and making that into *few of us*; and about these it is predicated that they wanted the war. Cf. below ch. VIII on *not all, all . . . not*.

Note also the difference between *the disorder was perfect* (*order* negated) and *the order was not perfect* (nexus negated, which amounts to the same thing as: *perfect* negated).

In a sentence like *he won't kill me* it is the nexus (between the subject *he* and the predicate *will kill me*) that is negated, even though it is possible by laying extra emphasis on one of the words seemingly to negative the corresponding notion; for "*he won't kill me*" is not = 'not-he will kill me', nor is "*he won't kill me*" = 'he will do the reverse of killing me', etc.

Cf. also the following passage from Stanley Jevons, *Elem. Lessons in Logic*, p. 175: — "It is curious to observe how many and various may be the meanings attributable to be same sentence according as emphasis is thrown upon one word or another. Thus the sentence 'The study of Logic is not supposed to communicate a knowledge of many useful facts,' may be made to imply that the study of Logic *does* communicate such a knowledge although it is not supposed to; or that it communicates a knowledge of a *few* useful facts; or that it communicates a knowledge of many *useless* facts".

There is a general tendency to use nexal negation wherever it is possible (though we shall later on see another tendency that in many cases counteracts this one); and as the (finite) verb is the linguistic bearer of a nexus, at any rate in all complete sentences, we therefore always find a strong tendency to attract the negative to the verb. We see this in the prefixed *ne* in Fr. as well as in OE, and also in the suffixed *-n't* in Mod. E., which will be dealt with in chapter XI, and

in the suffixed *ikke* in modern Norwegian, as in “Er ikke (erke) det fint?” and “Vil-ikke De komme?”, where Dan. has the older word-order “Er det ikke fint?” and “Vil De ikke komme?”. — In Mod. E. the use or non-use of the auxiliary *do* serves in many, but not of course in all, cases to distinguish between nexal and special negation; thus we have special negation in Shaw l. 160 He seems *not certain* of his way.

In French we have a distinction which is somewhat analogous to that between nexal and special negation, namely that between *pas de* and *pas du*: je ne bois pas de vin | ceci n'est pas du vin, c'est du vinaigre, see the full treatment in Storm, *Større fransk syntax*, 1911 p. 87 ff. Good examples are found in Rolland *JChr.* 9. 192 ce n'était *plus de la* poésie, ce n'était *pas de la* prose, c'était de la poésie, mise en prose; but ib. 197 Il n'y a *pas d'*amour, *pas de* haine, *pas d'*amis, *pas d'*ennemis, *pas de* foi, *pas de* passion, *pas de* bien, *pas de* mal. — With the partitive force of *pas* with *de* should be compared the well-known use of the genitive for the object in Russian negative sentences and with *nêt* ‘there is not’, etc., also the use of the partitive case for the subject of a negative sentence in Finnish.

In the case of a contrast we have a special negation; hence the separation of *is* (with comparatively strong stress) and *not* in Macaulay E. l. 41 the remedy is, not to remand him into his dungeon, but to accustom him to the rays of the sun. — *Do* is not used in such sentences as AV. Matt. 10. 34 I came not to send peace, but a sword | Wilde P. 135 my ruin came not from too great individualism of life, but from too little | Dickinson S. 14 We meet not in drawing-rooms, but in the hunting-field.

Even in such contrasted statements, however, the negative is very often attracted to the verb, which then takes *do*: we do not meet in the drawing-room, but in the hunting-field — the latter part being then equivalent to: but we meet in the hunting-field | I do not complain of your words, but of the tone in which they were uttered | I do not admire her face, but (I do admire) her voice | He didn't say that it was a shame, but that it was a pity | Tennyson 464 I did not come to curse thee, Guinevere (contrast not expressed).

In such cases the OE verb naturally had no *ne* before it, see e. g. *Beow.* 338 *wen ic þæt ge for wlenco, nalles for wræcsiðum ac for higeþrymmum, Hroðgar sohton* | *Bede IV.* 3 *ðæt he nalæs to idelnesse, swa sume oðre, ac to gewinne, in ðæt mynster eode* | *Apoll.* 25 *ðe ic lufode na for galnesse ac for wisdom.* The exception in *Matt.* 10. 34 *ne com ic sybbe to sendanne, ac swurd* — may be accounted for by the Latin word-order (*non veni pacem mittere, sed gladium*). But in *Ælfric Hom.* 1. 234 we have: *Ne getimode þam apostole Thome unforsceawodlice, þæt he ungeleafful wæs . . . , ac hit getimode þurh Godes forsceawunge* — where the meaning is: ‘it happened not-unprovidentially’, as shown by the indicative *wæs* and by the necessity of the repetition *hit getimode*. Cf. also the ME. version ed. by Paues 56 *For Christ ne sende noȝt me for to baptyze, bote for-to preche þe gospel* (= *AV.* 1. *Cor.* 1. 17 *For Christ sent me not to baptize, but to preach the Gospel*).

Other examples of constructions in which *not* is referred to the verb instead of some other word (‘I stepped . . . not without’, ‘pay, not only’): *Wordsworth P.* 4. 16 *I did not step into the well-known boat Without a cordial greeting* | *Hope Q.* 132 *Don’t pay only the arrears, pay all you can* | *Galsw. F.* 332 *it doesn’t only concern myself*.

Note also: *We aren’t here to talk nonsense, but to act* — where the sentence “we aren’t here” in itself is a contradiction in terms. (Differently in “We are here, not to retire till compelled to do so” where *not* belongs more closely to what follows).

When the negation is attracted to the verb (in the form *n’t*), it occasions a cleaving of *never, ever* thus standing by itself. In writing the verbal form is sometimes separated in an unnatural way: “*Can she not ever write herself?*” (*Hallam in Tennyson L.* 1. 258), representing the spoken “*Can’t she ever . . .*”; and thus we get seemingly *not ever* = ‘never’ (different from

the old *not ever* as in More U. 244, which meant 'not always'). Wells H. 422 You shan't touch those hostels ever again. Ever | Hope D. 40 I suppose you don't ever write to him? | Ward M. 242 I can't ever see that man again | Locke S. 269 Don't you ever go down beneath the surface of things? | Caine P. 219 so don't you ever be troubled about that || Sh. Hml. III. 2. 411 let not euer The soule of Nero enter this firme bosome | Shelley 83 A light around my steps which would not ever fade | Trollope D. 2. 40 Do you not ever go? | Shaw 1. 40 you shall not — not ever.

A special case of frequent occurrence is the rejection of something as the cause of or reason for something real, expressed in a negative form: "he is happy, not on account of his riches, but on account of his good health" expressed in this form "he is not (isn't) happy on account of his riches, but on account of his good health". It will easily be seen that "I didn't go because I was afraid" is ambiguous (I went and was not afraid, or, I did not go, and was afraid), and sentences like this are generally avoided by good stylists. In Di F. 348 Don't patronize *me*, Ma, because I can take care of myself — the clause gives the reason for the speaker not wanting to be patronized. Similarly Locke Ord 151 I have not drunk deep of life because I have been unathirst.

In the spoken language a distinction will usually be made between the two kinds of sentences by the tone, which rises on *call* in "I didn't call because I wanted to see her" (but for some other reason), while it falls on *call* in "I didn't call because I wanted to avoid her" (the reason for not calling).

In Mason R. 95 "You mustn't come whining back to me, because I won't have you" the clause indicates the reason for the prohibition. Thus frequently.

In other languages we have corresponding phenomena. Brandes's sentence (Tilskueren 1915. 52) "Napoleon handlede

ikke saadan, fordi han trængte til sine generaler” is ambiguous; and when Ernst Møller writes (Inderstyre 249, in speaking of “Christian Science”): “Men retningens magt opløses, som alt fremhævet, ikke fordi dens argumenter og læresætninger eftergås og optrævles; dens magt vil blive stående” — I suppose that most readers will misunderstand it as if *opløses* were to be taken in a positive sense; it would have been made clearer by a transposition: Men som alt fremhævet opløses retnin- gens magt ikke . . .

Not unfrequently *not* is attracted to the verb in such a way that an adverb, which belongs to the whole proposition, is more or less awkwardly placed between words which should not properly be separated, as in Trollope D. 1. 76 you *are not probably* aware . . . (= probably you are not aware, or: you are probably not aware) | Ward M. 228 were he at that moment Home Secretary, he *would not probably* be reading it | ead. E. 2 Edward M., however, *was not apparently* consoled by her remarks | NP. '17 This is a strong expression. Yet it *is not perhaps* exaggerated. — The tendency to draw the auxiliary and *not* together has, on the other hand, been resisted in the following passages: Shaw 1. 27 You *will of course not* meet him until he has spoken to me | id. D. 21 he *is clearly not* a prosperous man | Black Ph. 280 they *had clearly not* been unfavourable to him | Ward M. 133 a music-master, whose blood *was certainly not* Christian | Galsw. P. 55 It's *simply not* fair to other people (= is simply unfair) | Wells H. 120 the smashing up of the Burnet family was *disagreeably not in the picture* of these suppositions. — In most of these, *not* evidently is a special negative, belonging to the following word.

It has sometimes been said that the combination *he cannot possibly come* is illogical; *not* is here taken to the verb *can*, while in Danish and German the negative is referred to *pos-*

sibly: "han kan umuligt komme", "er kann unmöglich kommen". There is nothing illogical in either expression, but only redundancy: the notion of possibility is expressed twice, in the verb and in the adverb, and it is immaterial to which of these the negative notion is attached.

When *not* is taken with some special word, it becomes possible to use the adverb *still*, which is only found in positive sentences. *The officers were still not friendly* (NP. '17) is different from *the officers were not yet friendly* (*not yet* nexal negative) in so far as the latter presupposes a change having occurred after that time, which the former does not. Cf. also Letter '99 Although I wrote to him a fortnight ago, I have still not heard from him | Swift J. 503 my head is still in no good order (= 'is still bad', slightly different from *is not yet well*).

Yet not is rare: Johnson R. 112 P. was yet not satisfied.

Not a or *not one* before a substantive (very often *word*) is a kind of stronger *no*; at any rate the two words may be treated as belonging closely together, i. e. as an instance of special negative, the verb consequently taking no auxiliary *do*; cf. MEG. II. 16. 73, where many examples are given; see further:

Austen M. 395 say not a word of it | Hawthorne Sn. 46 the face seemed to smile, but answered not a word | Hardy R. 356 he mentioned not a word | Bennett B. 66 she said not a word about that interview | Doyle S. 5. 230 he lost not an hour in breaking with the murderer.

In a similar way *not* is attracted to *the least*, *the slightest*, and in recent usage *at all*, as shown by the absence of the auxiliary *do*: Swift 3. 200 his Majesty took not the least notice of us | Trollope W. 243 my resignation of the wardenship need offer not the slightest bar to its occupation by another person | Phillpotts M. 350 he rested but two hours and slept

not at all | Wells L. 65 an urgency that helped him not at all | Quiller-Couch M. 59 this explanation enlightened the Commandant not at all | Galsw F. 209 they talked not at all for a long time. — Cf. *ib.* 415 he cared not the snap of one of his thin, yellow fingers.

Where we have a verb connected with an infinitive, it is often of great importance whether the negation refers to the nexus (main verb) or to the infinitive. In the earlier stages of the language this was not always clear: *he tried not to look that way* was ambiguous; now the introduction of *do* as the auxiliary of a negative nexus has rendered a differentiation possible: *he did not try to look that way* | *he tried not to look that way*; and the (not yet recognized) placing of *not* after *to* serves to make the latter sentence even more unambiguous: *he tried to not look that way*. The distinction is clear in Bennett W. 2. 187 *She did not wish to reflect; she strongly wished not to reflect*.

Other examples with *not* belonging to an infinitive: Di D. 112 *Try not to do it again* | *ib.* 432 *Try not to associate* bodily defects with mental | *id.* X 20 the more he *endeavoured not to think*, the more he thought | Macaulay E. 1. 41 the fool who *resolved not to go* into the water till he had learnt to swim | Hope In. 38 Tommy *deserved not to be hated* | Black Ph. 61 if one were to live always among those bright colours, one would *get not to see* them | Galsworthy P. 6. 91 I soon *got not to care* | Swinburne L. 158 I may *come not to feel* such unbearable shame as I do now | Ward D. 3. 132 I knew he'd *come not to care* about the book-selling || Thack V. 200 I beseech you before you go, not perhaps to return, once more to let me press the hand | Mac Carthy 2. 521 the Prime-minister was too much absorbed in the zeal of his cause not sometimes to run counter to the feelings of men || Mrs. Carlyle F. 3. 24 I

wished to not treat you to more tears || Hope D. 94 I might not have gone. I might easily not have gone (cf. above p. 48 and ch. VIII below).

When *do* cannot be used, it is not always easy to see whether *not* belongs to the main verb or the infinitive, as in Sh. Merch III 2. 230 My purpose was not to haue seen you heere — where, however, the next line shows that what is meant is ‘it was not my purpose to have seen you here’, and not ‘it was my purpose not to have . . .’ This paraphrase further serves to show that in some cases word-order may remove any doubt as to the belonging of the negative, thus very often with a predicative; cf. also such frequent cases as Locke S. 232 He was beginning not to despise the day of small things. And in the spoken language the use of *wasn't* [wɔznt] in one case, and unstressed *was* [wəz] followed by a strongly stressed *not* in the other, will at once make the meaning clear of such sentences as the one first quoted here.

Don't let us is the idiomatic expression, where logically it would be preferable to say *let us* with *not* to the infinitive (an injunction not to . . .): Thack P. 2. 213 Do not let us, however, be too prodigal of our pity.

In the old construction without *do* we see the same attraction of *not* to *let* (though the last two quotations show *not* placed with the infinitive): AV. John 19. 24 let not vs rent it | B. Jo. 3. 183 let not my behaviour seem rude | Congreve 255 let not the prospect of worldly lucre carry us beyond your judgment | Di N. 443 And let not those whose eyes have been accustomed to . . . suppose that . . . | Mered H. 219 let not another dare suspect it || Goldsmith 636 let us not add guilt to our misfortunes | Johnson R. 101 let us not imagine evil which we do not feel.

While now *not* is always in natural language placed before the infinitive it belongs to, there is a poetic or archaic way of placing it after the infinitive, as in Wordsworth 131 one object which you might pass by, Might see and *notice not* | By 396 a continuance of

enduring thought, Which then I can *resist not* | Caine C. 59 God bless you, my son, . . . and when He smiles on you, may the frown of a man *affect you not*.

In other languages difficulties like those mentioned in English are obviated in different ways. Thus in Greek *mē* is used to negative an infinitive, while *ou* is used with a finite verb. In Dan. a certain number of combinations like *jeg beklager ikke at kunne hjælpe Dem* may be ambiguous, though less so in the spoken than in the printed form; but in some instances the colloquial use of a preposition shows where *ikke* belongs; instead of the literary *prøv ikke at se derhen* it is usual to say either *prøv ikke på at se derhen* or *prøv på ikke at se derhen*. There is another colloquial way out of the difficulty, by means of the verbal phrase *lade være* or rather *la vær*: *prøv at (å) la vær at (å) se derhen*. Thus also *du skal la vær å se derhen*, different from *du skal ikke se derhen*.

In Latin the place of *non* before the main verb or before the infinitive will generally suffice to make the meaning clear. Similarly in French: *il ne tâche pas de regarder* | *il tâche de ne pas regarder* | *il ne peut pas entendre* | *il peut ne pas entendre* — whence the possibility of saying *non potest non amare* | *il ne peut pas ne pas aimer* = Dan. *han kan ikke lade være at elske*, Eng. *he cannot but love, cannot help loving (cannot choose but love)*. Cf. below ch. VIII.

In this connexion I must mention an interesting phenomenon frequent in Russian; I take my examples from Holger Pedersen's *Russisk Læsebog* (København 1916) p. 12: *a pět' už ne stal* 'but sing now he not began' which is explained as standing for the logical 'not-to-sing he began', i. e. 'he ceased to sing' | *ne vélěno étogo dělat'* 'order is not given to do this instead of the logical 'order is given not to do this', i. e. 'it is prohibited to do this'. Similarly with *dolžen*. But how comes it that the negative *ne* is in such expressions attached to the wrong word? There is another way of viewing these

sentences, if we take the negative to mean not the contradictory, but the contrary term: *ne stal* 'did the opposite of beginning', i. e. 'ceased'; *ne velěno* 'the opposite of order, i. e. prohibition, is given'. And in Vondrák's *Vergleichende slavische Grammatik* (Göttingen 1908) 2. 400, I find: "mitunter wird der begriff des verbs nicht durch *ne* aufgehoben, sondern in sein gegenteil verwandelt: aksl. *nenaviděti* 'hassen' (b. *náviděti* 'lieben'), s. *něstati* 'verschwinden'.

This closely resembles a Greek idiom, see Krüger, *Griech. sprachlehre* 5th ed. § 67 1. a. 2.: "Einzelne begriffe werden besonders durch *ou* aufgehoben, ja zuweilen ins gegenteil verwandelt, wie *ou phēmi nego*, verneine . . . *ouk axiō* verlange dass nicht, *ouk eō veto*, verwehre, widerrate (auch erlaube nicht)." — Kühner, *Ausf. gr. d. griech. spr. v. Gerth* II. 2. 180: "litotes liegt vor, wenn *phēmi* die negation an sich zieht, die logisch richtiger beim abhängigen infinitive stehen würde: *ou phēmi toúto kalós ékhein nego hoc bene se habere*". Ib. p. 182 this is explained as change into the contrary: *ouk eō prohibeo . . . ou stérgō odi . . . ou sumbouleúō* dissuadeo.

As as "accusative with an infinitive" may be considered as a kind of dependent clause, the mention of *Lat. nego Gaium venisse* = 'I say that Gaius has not come' naturally leads us to the strong tendency found in many languages to attract to the main verb a negative which should logically belong to the dependent nexus. In many cases *I don't think he has come* and similar sentences really mean 'I think he has not come'; though *I hope (expect) he won't come* is more usual than the less logical *I do not hope (expect) he will come*, which is usual in Danish and German, and also, according to Joyce (*Ir.* 20) among the Irish, who will say, e g. *It is not my wish that you should go to America at all*, by which is meant the positive assertion: 'It is my wish that you should not go', — as well as *I didn't pretend to understand what he said* for 'I pretended not to understand'.

A few Scandinavian examples may be given of this tendency to insert the negative in the main sentence: Hostrup Genb. III. 6 saa vil jeg *aldrig* ønske, at du maa blive gift | Schandorff NP. '97 Jeg tror *ikke*, at mange har læst Brand og at færre har forstaaet den (note here the continuation, which shows that what is meant is: tror at ikke mange . . .) | Bjørnson Guds v. 21 Men det lot 'o [= hun] *ikke*, som 'o hørte | Strindb. Giftas 2. 134 Han trodde *icke* presterna voro annat än examinerade studenter och att deras besvärjelseord bara var mytologi (note also here the positive continuation).

Cf. from French Tobler's Verm. beitr. 1. 164 *il ne faut pas que tu meures*.

In English we must note the distinction between *I don't suppose* (*I am not afraid*), where the main nexus is negatived, and *I suppose not* (*I am afraid not*) where the nexus is positive, but the object (a whole sentence understood) is negative; how old is this use of *not* for a whole sentence? Examples: Congreve 121 I'm afraid not | Di D. 93 Whether it ever came to my knowledge? I believe not directly'. — 'Well, you know not' | Di N. 311 'I am afraid you can't learn it'. — 'I am afraid not' | ib. 590 can you bear the thought of that? No, I should imagine not, indeed! | Trollope D. 2. 81 'I should not mind'. 'I dare say not, because you have nothing particular to say'. 'But I have something particular to say'. 'I hope not'. 'Why should you hope not?' | Kipling L. 217 I'll tell the boys. — Please not, old man | Conway C. 1 I believe I asked him to hold his tongue. — He says not.

Inversely we have a negative adverb standing for a whole main sentence, *not that* meaning "I do not say that" or "the reason is not that" as in Sh. Cæs. III. 2. 22 Not that I lou'd Cæsar lesse, but that I lou'd Rome more | Bunyan P. 113 Not that the heart can be good without knowledge | ib. 213 | Wilde In. 212 Not that I agree with everything I have

said in this essay | Locke W. 309 Not that he had forgotten them. — We shall see in ch. XII the use of *not but (that)* and *not but what* in the same sense.

In other languages correspondingly: Ikke at han havde (or: skulde ha) glemst dem | nicht dass er sie vergessen hätte | Rolland J. Chr. 5. 306 Non pas qu'il parlât à personne

When we say ("He'll come back") *Not he!* it is not really *he* that is negatived, but the nexus, although the predicative part of it is unexpressed; the exclamation is a complete equivalent of *He won't!* (with stress on *won't*). Examples (after || with the accusative used as a modern (vulgar or half-vulgar) 'disjointed' nominative):

Sh. H4. A. I. 2. 153 Who, I rob? I a theefe? Not I | Tp. III. 3. 42 | Err. V. 420 | Bunyan P. 142 Let us go see. Not I, said Christian | Carlyle S. 169 Were I a Steam-engine, wouldst thou take the trouble to tell lies of me? Not thou! | Di X. 30 Meg don't know what he likes. Not she! | Galsw F. 255 They wouldn't touch us . . . Not they | GE M. 44 'It'll perhaps rain cats and dogs to-morrow'. 'Not *it*' | Bennett W. 1. 263 Do you think it will last long? — Not it! | id. Cd. 244 | Wells T. 49 || id. V. 338 We shan't hang upon any misunderstanding. Not us | Austen S. 269 you were all in the same room together, were not you? 'No indeed! not us'.

In OE we have the corresponding *nic* in Wright-Wülcker, Voc. 1. 94 Wilt þu fon sumne hwæl? Nic | John, ed. Skeat 1. 21 spelt *níc* and *nyc*, 18. 17 spelt *nicc* and *nich*. This (with the positive counterpart *I*, which is probably the origin of *ay* = 'yes', and *ye we* in Caxton R. 58 wille ye doo this . . . ye we, lorde) closely resembles the French *naje* 'not I' (in the third person *nenil*) and the positive *oje* 'hoc ego' (in the third person *oil*, *oui*), see Tobler K. Z. 23. 423, Verm. Beitr. 1. 1, G. Paris, Romania 7. 465.

CHAPTER VI

Negative Attraction.

While the preceding chapter has shown the universal tendency to attract the negative to the verb even where it logically belongs to some other word, there is another tendency to attract the negative notion to any word that can easily be made negative. In colloquial language the former is the stronger tendency, but in literary English the latter often predominates because it yields a more elegant expression. Thus to the colloquial "we didn't meet anybody" corresponds a more literary "we met nobody". Cf. also "union won't be an easy matter" and "union will be no easy matter".

In the following sentences the negative really belongs to the nexus and should therefore be placed with the verb; note especially the tag question in the last sentence (*have we?* as after a negative *we haven't got*): Scott Iv. 89 those of thy tribe give nothing for nothing [= don't give anything for nothing] | Hay B. 68 She was aware of having done nothing wrong | Hewlett Q. 50 she found that she could count certainly upon nobody | Hope R. 230 we ask him to do nothing against his cousin. We ask only his silence | Gilbert 90 she loves you so well that she has the heart to thwart you in nothing | GE M. 2. 114 we've got a glass of nothing in the house, have we? — In Defoe R. 2. 299 'tis none of my business, or any part of my design — the continuation with *or any* shows that the beginning is felt to be = 'it isn't any . . .' — Cf. also the examples MEG. II. 16. 74.

This is particularly frequent with *need*: Swift T. 25 of ladders I need say nothing | Goldsmith 24 you need be under no uneasiness | Scott A. 1. 63 ye need say nothing about that foolish story. — Cf. with a comparative: Swift J. 461 I need tell you no more | Di N. 125 We need detain you no longer.

A curious example is Darwin E. 93 the whole subject is

so obscure, that I have succeeded in throwing hardly any light on it — where *hardly any* is used as a mitigated *no*; the logical expression would be: I have hardly succeeded in throwing any light.

Note also Galsworthy D. 101 to be able to do nothing [= unable to do anything] without hurting someone | Benson D. 50 you and I will go to the smoking-room, and talk about nothing at all subtle [= something that is not subtle] | Norris P. 183 I'm no Bear any longer [= am a Bear no longer].

Storm E. Ph. 694 has a few curious quotations like this from Marryat: O'Brien stated that we were officers, and *had no right* to be treated like common soldiers [= and had a right not to be treated].

This tendency leads to the use of combinations like *he was no ordinary boy* in preference to the unidiomatic *he was a not ordinary boy*; for examples see MEG. II. 16. 751.

Similarly in Spanish, Galdós, Doña Perfecta 39 Era un santo varón piadosa y de *no común* saber.

The attraction of the negative element is the reason why a pronoun like *ingen*, *ingenting*, *intet* is very often in Danish placed in a position which would be impossible in the case of a positive pronoun, but is the one required for the adverb *ikke*: *det fører ingenting til* [= *det fører ikke til noget*] | *det er ingen skade til* | *når man ingenting har*, or, more popularly, *når ingenting man har*, etc. Cf. also the following quotations, the last two or three of which are, perhaps, not quite natural, though the attraction in them is easy to understand: N. M. Petersen Afhdl. 4. 123 Ti man må ingen gøre uret | ib. 126 Det franske sprog har ingen fordærvet, men den franske gouvernante har gjort det | Goldschmidt Hjeml. 2. 841 lad pøblen intet mærke | J. P. Jacobsen 2. 406 Tage mærkede imidlertid ingen kølighed til | G. Bang Tilsk. 1902. 386 Den samme jordlod, som for 20 aar siden intet eller lidet udbytte gav,

fordi der intet eller lidet arbejde var nedlagt i dens drift | Johs. Jørgensen NP. '15 Jeg veed ogsaa, at jeg intet af alt dette har gjort selv | Ibsen Bygm. Soln. 204 for at jeg ingen-ting andet skulde ha' at hæfte mig ved. — Bjørnson Det flager 48 *de bærer over med ingen* would in natural Danish be rather *bærer ingen over med*.

Whenever there is logically a possibility of attracting the negative element to either of two words, there seems to be a universal tendency to join it to the first. We may say “no one ever saw him angry” or “never did any one see him angry”, but not “any one never saw him angry” nor “ever did no one see him angry”. In the same way in Dan. “ingen har nogen-sinde set ham vred” or “aldrig har nogen set ham vred”, but not otherwise. Instead of “no woman would ever think of that” it is impossible to say “any woman would never think of that”, though it is possible to say “a woman would never think of that”, because *no* is not (now) felt to be a combination of the negative element and the indefinite article.

The negative is also attracted to the first word in the well-known Latin combinations *nec quisquam* (not *et nemo*), *neque ullus*, *nec unquam*; thus also *ne quis*, *ne quid*, etc., in clauses of purpose. The same tendency is found also in combinations like *without any danger* | *uden nogen fare* | *sine ullo periculo*, where, however, English has sometimes *with no danger* (to any one); cf. Ruskin Sel. 1. 9 it is a spot which has all the solemnity, with none of the savageness, of the Alps | Williamson S. 231 she went out, with not another word or look.

It strikes one as contrary to this universal tendency to find in OE poetry combinations in which *æfre* or *ænig* precedes a verb with prefixed *ne*, as in Andreas 15 þær *ænig* þa git Ellþeodigra eðles *ne* mihte Blædes brucan | 360 *Æfre* ic *ne* hyrde | 377 *ænig* *ne* wende, þæt he lifgende land begete | 499, 553 etc. Ib. 493 both combined: swa ic *æfre* *ne* geseah *ænigne* mann.

When the negative is attracted to the subject, the sentence is often continued in such a way that the positive counterpart of the first subject must be understood. In ordinary life such sentences will cause no misunderstanding, and it is only the critical, or even hyper-critical, grammarian that sees anything wrong in them. Examples: Marlowe T. 1560 Not one should scape, but perish by our swords [= but all perish] | Sh. R. 3. I. 3. 213 I pray him That none of you may liue his naturall age, But by some vnlook'd accident cut off | Bunyan G. 147 none of them are hurtful, but loving and holy [= but they are . . .] | Merriman V. 265 no man may judge another by looking down upon him, but must needs descend into the crowd | Jacobs L. 51 Neither spoke, but lay silently listening [= both lay] | Benson D. 2. 130 Don't let any of us go to bed to-night, but see the morning come | Galsworthy P. 2. 51 Nobody'll get anything till eight, and then [they'll get] only cold shoulder | Miss Paton, Radcliffe Coll. Monographs 15. 23 None of these versions throw any further light upon the original form, and are therefore not important for our analysis [= These versions throw no . . .].

We find the same phenomenon with *few*, as that, too, has a negative purport:

Johnson R. 40 few of the princes had any wish to enlarge their bounds, but passed their lives in full conviction that they had all | Mulock H. 2. 152 Few thought of Jessop — only of themselves [= they thought only of . . .].

Similarly in the following quotations: *forget* = 'do not remember' (Cf. also Sh. John I. 1. 188); *unfrequented* = frequented by (of) no one: Di N. 607 I forget, without looking back to some old letters, whether it was my great grandfather | Carlyle R. 2. 317 I quite forget the details, only that I had a good deal of talk with him | Wilkins P. 67 the house vnfrequented, onely of their owne householde | Dickinson After the War 22 it is idle to consider how much territory may

come up for settlement, nor how it may be disposed of [*idle* = 'no use'].

Danish examples of sentences begun negatively and continued as if begun positively: Rask Prisskrift 97 Intet af de finniske sprog adskiller kjøen, hvori de ligne grønlandsken, men have ellers en vidtløftig deklinering | Poul Møller (in Vilh. Andersen 181) Ingen piil bliver længe hængende derved [ved hjertet], men flyver tvert igjennem | Goldschmidt 5. 186 ingen begivenhed havde interesse uden som del af hans indre historie eller fik kun ved den sin rette farve | id. 7. 507 Bare ingen vil skoptisere over mig, men lade mig have ro! | H. C. Andersen To baron. 2. 66 Intet betragtede han som tilfældigt, men som et led i den store kjæde | Molbech brev t. Brøchner 155 jeg havde den tilfredsstillelse, at ikke en eneste af mine 10 tilhørere forlod mig, men holdt alle ud til den sidste time | Høffding St. humor 104 Intet menneskeligt forhold kan have værdi i sig selv, men har kun værdi, naar det bevidst underordnes . . . uendelighedssynspunktet | Feilberg Dania 5. 117 Når korn blev kørt hjem, drak ingen af sin egen flaske, men fik brændevin af manden | L. C. Nielsen Tilsk. '98. 694 jeg saa, at ingen elskede hende, men forførte hende og handlede ilde med hende | W. Johannsen Salmonsen 9. 184 Ingen af dem [teorierne] kan siges at være fyldestgørende og forbigaas derfor her | Ax. Sørensen Ariadnetråd 52 Ikke ên af hundrede læsere gør sig rede hvorfor, og vil også have nogen vanskelighed ved at indse grunden.

The following quotations are somewhat different: Holberg Er. Mont. IV. 2 Jeg kand skaffe attester fra hele byen, at jeg er ingen hane eller at nogen af mine forældre har været andet end christne mennesker | Aage Friis Politiken 6. 2. 06 Langt fra alle vil samstemme med prof. Steenstrup . . . men vil hellere slutte sig til Bricka's beskedne tvivl [= mange vil ikke . . .].

Thus also with Dan. *de færreste* [= de fleste . . . ikke]: NP. '92 de færreste af disse tropper er imidlertid bevæbnede

med nye gode rifler, men nøjes med gamle flintebøsser | Arn-
skov Tilsk. '14. 29 De færreste forstod meningen eller vilde
ikke forstaa den.

And with a negative infinitive means the same thing as
without -ing. This is felt to be perfectly natural in positive
sentences (a), but there is a growing awkwardness about the
construction in the following groups: negative sentences (b),
interrogative sentences, generally equivalent to negative
statements (c), and negative interrogative sentences (d);
the sentence in (e) is, strictly speaking, quite unanalyzable.
In "I couldn't see you, and not love you" (b) *couldn't* refers
at the same time to *see you*, and to *not love you*, the latter
in a way that would be quite unidiomatic if used by itself:
"I couldn't not love you" (cf. Latin *non possum non amare*);
we see that the expression is unimpeachable if we substitute:
"Impossible (to see you and) not to love you". But it is dif-
ficult to apply the same test to all our quotations.

(a) Sh. Alls II. 5. 91 Strangers and foes do sunder, and
not kisse | Sh. Lr. I. 1. 228 that glib and oylie art, To speak
and purpose not.

(b) Di D. 570 I couldn't see you, and not love you | Di
Do. 473 But he could not look at her, and not be afraid of
her | Tenn. 342 I cannot love my lord and not his name |
Stevenson M. 179 I could not live in a house where such a
thing was conceivable, and not probe the matter home | Mer-
riman S. 13 what are we to do? Can't bury the poor chap
and say nothing about it | Henley B. 20 I could not live and
not be true with him | Hardy W. 265 I must not stay here
and do nothing || Stevenson A. 84 no one can read it and
not be moved | Harraden F. 54 No one could have had such
a splendid old father as I have, and not believe in the people.

(c) Buny P. 68 how can I go back from this, and not be
hanged as a traitor? | Richardson G. 28 Who can touch pitch

and not be defiled? | Shelley 457 how Shall I descend, and perish not? | Ward E. 244 But oh! — what we can bear and not die!

(d) Otway 224 May not a man then trifle out an hour With a kind woman and not wrong his calling? | Hardy W. 270 why can't you marry me, and live here with us, and not be a Methodist preacher any more?

(e) NP. 1911 I'm doing just as little as I can and not be punished [= without being punished].

Conditional conjunctions also have a strong attraction for the negative notion in many languages (cf. Lat. *nisi*, Dan. colloquial *hvis ikke (at) han kommer* instead of *hvis han ikke kommer*). Thus we have in English the negative conjunction *unless* (formerly *onles*, *onles that*) = 'if . . . not'; *lest* (OE *þy læs þe*) = 'that . . . not'; *for fear* often is equivalent to '(in order) that . . . not'; cf. also *but* (*but that*, *but what*), ch. XII; Dan. *medmindre*; Fr. *à moins que*, Sp. *á menos que*.

CHAPTER VII

Double Negation.

When logicians insist that "two negatives make an affirmative" their rule is not corroborated by actual usage in most languages. But it would be wrong to divide languages into some that follow this rule and others that do not, for on closer inspection we find that in spite of great differences between languages in this respect there are certain underlying principles that hold good for all languages. We shall deal first with those instances in which the rule of the logi-

cians is observed; and afterwards with those in which the final result of two negatives is in itself negative.

First, it seems to be a universal rule in all languages that *two negatives make an affirmative*, if both are special negatives attached to the same word; this generally happens in this way that *not* is placed before some word of negative import or containing a negative prefix. But it should be noted that the double negative always modifies the idea, for the result of the whole expression is somewhat different from the simple idea expressed positively. Thus *not without some doubt* is not exactly the same thing as *with some doubt*; *not uncommon* is weaker than *common*, and *not unhandsome* (Kipl. L. 246) than *handsome*, the psychological reason being that the *detour* through the two mutually destroying negatives weakens the mental energy of the hearer and implies on the part of the speaker a certain hesitation absent from the blunt, outspoken *common* or *handsome*. "Tis not vnknowne to you, Anthonio" (Sh. Merch. I. 1. 122) = 'you are to some extent aware'. — Assertion by negative of opposite is a common feature of English as spoken in Ireland (see Joyce, p. 16): "this little rasher will do you no harm" meaning it will do you good, "Paddy Walsh is no chicken now" meaning he is very old, etc. This is really on a par with "not untragic", "not unentitled to speak", "not unpromptly", etc. which abound in Carlyle (E. St. 6. 388); with him *not without* has become quite a mannerism for which he is taken to task by Sterling: not without ferocity, not without result, not without meditation, etc. etc.

A special instance of this detour is Lat. *non-nunquam*, *non-nulli*, on the meaning of which see ch. VIII.

Next, the result is positive if we have a nexal negative in a sentence containing an implied negative, as in *I do not deny*;

this, of course, closely, resembles the first case. Here belong such frequent Fr. phrases as *il n'était pas sans être frappé par la différence*; the meaning of the round-about expression is 'you will readily understand that he was struck...'

In this place should, perhaps, be mentioned the Fr. *il n'y a pas que ça*, which means the opposite of *il n'y a que ça*, thus 'there is more than this'.

The negation of words like *nobody* resulting in the meaning of 'everybody' (*nemo non videt*) will be treated in ch. VIII.

Yet another way of affirming through a double negative is seen in Sh. Oth. II. 1. 120 For I am nothing, if not criticall | Henderson Burns 3. 297 The old Scots poets were nothing if not plain-spoken [= were pl.-sp. to a high degree]. — But this hardly belongs in this chapter.

If now we proceed to those cases in which *a repeated negative means, not an affirmative, but a negative*, we shall do well to separate different classes in which the psychological explanation is not exactly the same.

(1) In the first place we have instances of *double attraction*. Above we have seen the two tendencies, one to place the negative with the verb as nexal negative, and the other to amalgamate a negative element with some word capable of receiving a negative prefix. We have seen how now one, now the other of these tendencies prevails; but here we have to deal with those instances in which both are satisfied at once in popular speech, the result being sentences with double, or even treble or quadruple, negation.

This was the regular idiom in OE, so regular indeed that in the whole of Apollonius there is only one sentence containing *ne* with the verb in which we have another word that *might* take *n-* and does not (22 *ne* ondræt þu ðe æniges þinges), while there are 9 instances of *ne* + various forms of *nan*, 3 of *ne* + *naht* ('nothing' or 'not') and 15 of *ne* + some negative adverb begin-

ning with *n-* (*nahwar, næfre, na, naðer*). There are 40 instances of *ne* or *n-* with the verb without any other word that might take *n-*, and 4 of *na* as special negative without any verb. In this text there are no instances of treble or quadruple negation, but these are by no means rare in OE prose, as in *nan man nyste nan þing* | Boet. 102. 7 *ne nan neat nyste nænne andan ne nænne ege to oðrum*. In the same way in ME., e. g. Ch. A. 70 *He neuere yet no vileynye ne seyde* In al his lyf unto *no maner wight* | Recluse 200 *ne takeþ noþing to holde of noman ne of no womman, ne noither of the seruauantz ne here non vncouþ tales*.

Early MnE. examples of double negation:

Caxton B. 48 *the harneis was hole, and nought dammaged of nothyng* | id. R. 38 *whan he coude nowher none see* | ib. 84 *ne neuer shal none be born fairer than she* | More U. 238 *they neuer make none with anye nacion* [none i. e. leagues].

In Elizabethan English this kind of repeated negation is comparatively rare; from Sh. I have only two instances (but I may, of course, have overlooked others): Ro. III. 1. 58 *I will not budge for no mans pleasure, I* | Tw. II. 1. 171 *I haue one heart, one bosome, and one truth, And that no woman has, nor neuer none Shall mistris be of it, saue I alone*. — Bøgholm has one from Bacon: *he was never no violent man*. — I cannot explain how it is that this particular redundancy seems to disappear for two centuries; it can hardly be accidental that I have no examples from the beginning of the seventeenth to the end of the eighteenth century, when Pegge mentions this kind of “luxuriance” among the cockneys (I *don't* know *nothing* about it) and says that he has heard in Yorkshire, “No, I shall *not* do *no* such thing” and that a citizen is said to have enquired at a tavern, “if *nobody* had seen *nothing* of *never-a* hat *nowhere's*?”

Recent examples, put in the mouths of vulgar speakers (sometimes, no doubt, with some exaggeration of a tendency

ridiculed at school, however natural in itself): Di D. 19 *Nobody never* went and hinted *no* such a thing, said Peggotty | Di Do. 279 all he [the butler] hopes is, he may *never* hear of *no* foreigner *never* boning *nothing* out of *no* travelling chariot | Thack P. 3. 85 We *never* thought of *nothing* wrong | GE M. 1. 327 There was *niver nobody* else gen (gave) me *nothin'* | Hardy W. 23 I *can't* do *nothing* without my staff | Shaw C. 24 you *wont* like to spar with *nobody* without youre well paid for it | Zangwill G. 209 *No* compensation *nowhere* for being cut off | Herrick M. 87 you *won't* lose *nothing* by it | ib. 89 there *won't* be *no* hung jury.

Cumulative negation exactly resembling that of OE was very frequent in MHG., e. g. diz *en-mac* nu *nieman* bewarn | nu *en-kan* ich *niemanne* gesagen | ir ougen diu *en-wurden* *nie* naz (Delbrück 6). This was continued in later centuries, though as in English it was counteracted by schoolmasters. Luther has "Wir sind *niemand nichts* schuldig" and Goethe "Man sieht, dass er an *nichts keinen* anteil nimmt", Schiller "alles ist partei und *nirgend kein* richter", etc. (Andresen, Sprachgebrauch u. sprachrichtigkeit 1912 209). This is particularly frequent in vulgar language. In O. Weise's *Unsere muttersprache* 1897 78 I find the following: "Die verneinung wird nachdrücklich wiederholt, damit sie recht ins gewicht fällt. In Angelys Fest der handwerker wird einem gesellen auf die frage: 'Hat keener schwamm?' nicht geantwortet; als er aber dann derfrage die form giebt: 'Hat denn *keener keenen* schwamm *nich*?' findet er gehör. Doch kann einer der anwesenden seinen unwillen darüber nicht zurückhalten, dass er nicht gleich ordentlich deutsch geredet habe".

In Dan. similar expressions are extremely rare. El. Christine writes, Jammersm. 132 saa hand kiøbte *aldrig intet* for mig.

In Fr. *nul* with *ne* to the verb (*nul ne* vient | on *ne* le voit

nulle part) is a case in point, though now it is hardly felt to be different from the corresponding usage with *aucun*, which was originally positive, but has now acquired negative force, as we have seen above.

In Spanish repeated negation is not at all rare; I may quote Calderon Alcalde de Z. 1. 545 Estarémos, *sin que nadie*, *Ni aun el mismo sol, no sepa De nosotros* | Galdós D. Perf. 23 Aquí *no vienen nunca* soldados.

Thus also in Slavonic languages; Delbrück, Synt. 2. 526 gives among the other instances Serbian *i nikto mu ne mogaše odgovoriti riječi* 'and nobody him not-could answer word'. In the first few pages of Boyer et Speranski, Manuel de la langue russe, I find: *i nikomú zla ne dělaem* | *ničegó ne berët* | *ne davái že mužikú ničegó* | *Filipók ničegó ne skazál* | *na kryl'čé nikogó nět*, etc.

In Greek, repeated negation is very frequent, see any grammar. Madvig, Græsk ordføjningslære § 209, quotes for instance from Platon: *Áneu toutou oudeis eis oudèn oudenòs àn humôn oudépoté génoito áxios*.

In Hungarian (Magyar) we have corresponding phenomena, see J. Szinnyei, Ungarische sprachlehre 1912 § 119: Negative pronouns like *sénki* 'nobody', *sémmi* 'nothing' and pronominal adverbs like *séhol* 'nowhere', *séhogy* 'in no wise' are generally used in connexion with a negative particle or verbal form, e. g. *sénki sém volt ott* (or: *ném volt ott sénki*) 'there was nobody there' | *sémmit sém hallottam* (or: *ném hallottam sémmit*) 'I have heard nothing'. Sometimes there are three negative words in the same sentence: *ném felejték el sémmit sém* 'I forget nothing'. Negative words begin with *s-* or *n-*.

Repeated negation is found in many other languages. I shall mention only a few examples from Bantu languages. In H. G. Guinness's "Mosaic History in the Congo Language" (London, Hodder and Stoughton, n. d.) I find, for example, *ka bena mambu mambiko* 'not there are words evil not' | *yetu*

katulendi kuba monako 'we cannot them see not' | *kavangidi kwandi wawubiko, kamonanga kwandi nganziko, kaba yelanga kwa-u ko* 'not did he evil not, not feeling he no pain, not they sick they not, etc. In D. Jones and S. T. Plaatje, *A Sechuana Reader* (London 1916) p. 15 a sentence translated 'not will-not you-be-destroyed by-nothing'; other examples occur p. 33, 41.

Various explanations have been given of this phenomenon, but they mostly fail through not recognizing that this kind of repeated negation is really different from that found, for instance, when in Lat. *non* is followed by *ne . . . quidem*; this will form our second class, but the explanation from "supplementary negation" (ergänzungsnegation), which is there all right, does not hold in the cases here considered. Van Ginneken is right when he criticizes (*Principes de linguistique psychol.* 200) the view of Romance scholars, who speak of a "half-negation" (demi-négation) — an expression which may be more true of Fr. *ne* than of other negatives, but even there is not quite to the point. Van Ginneken's own explanation is that "negation in natural language is not logical negation, but the expression of a feeling of resistance". He goes on to say: "L'adhésion négative logique ou mathématique (dont deux se compensent) est leur signification figurée, née seulement dans quelques centres de civilisation isolés; jamais et nulle part elle n'a pénétré dans le domaine populaire". It is true that if we look upon *not*, etc., as expressing nothing but resistance, it is easy to see why such an element should be repeated over and over again in a sentence as the most effective way of resisting; but I very much doubt the primitivity of such an idea, and the theory looks suspiciously as having been invented, not from any knowledge of the natural mind of people in general, but from a desire to explain the grammatical phenomenon in question. I cannot imagine that when

one of our primitive ancestors said "he does not sleep", he understood this as meaning "let us resist the idea of sleep in connexion with him" — or how is otherwise the idea of resistance to come in here? I rather imagine he understood it exactly as we do nowadays.

But I quite agree with v. Ginneken, when he emphasizes the emotional character of repeated negation; already H. Ziemer, *Junggrammatische streifzüge*, 1883, p. 142 says in this connexion: "Der sondernde, unterscheidende verstand blieb bei ihrer bildung ganz aus dem spiel, während das erregte gefühl und der auf den eindruck gerichtete trieb frei schaltete" (though Mourek is probably right when he says that the strengthening is a result, rather than the motive, of the repetition). I may also, like v. Ginneken, quote with approval Cauer's clever remark: "das negative vorzeichen ist, allerdings höchst unmathematisch, zugleich vor und in der klammer gesetzt, indem sich die negative stimmung über den ganzen gedanken verbreitet".

There is one theory that has enjoyed a certain vogue of late years (though it is not mentioned by v. Ginneken) and which I must deal with a little more in detail. It was started by Gebauer with regard to Old Bohemian, but was made better known through Mourek's work on negation in MHG. (*Königl. böhm. gesellschaft der wissenschaften* 1902) and has been faithfully repeated in the above-named works on Old English by Knörk, Rauert and Einenkel. These writers go back to Kant's table of categories, where the three categories of "position (or realität), negation, limitation" are ranged under the heading of "qualität", while under the heading of "quantität" we find the three "einheit, vielheit, allheit". This leads to the distinction between qualitative and quantitative negation; in the former the verb and by that means the whole sentence (*die ganze aussage*) is negated, while in the latter only one part of the sentence is negated. As

examples of qualitative negation are given "the man is not truly happy" and "my guests have not arrived"; of quantitative negation "no man is truly happy, the man is never truly happy, the man is nowhere truly happy" (I translate *der mensch* as *the man*, though perhaps the generic *man* is meant) and "none of my guests have arrived, I see nowhere any of my guests". Now the supposition is that language started by having qualitative and quantitative negation separately, and that later the combination of both was arrived at in some languages, such as MHG. and OE, and this is looked upon as representing a higher and more logical stage. "Diese art der negation beruht auf der rein logischen forderung, dass, wenn ein satzteil quantitativ verneint auftritt, der ganze inhalt des satzes qualitativ verneint wird. Dies sei an einem beispiel verdeutlicht: *ne mæg nan man twam hlafordum hieran*. In diesem satz wird ausgesagt, dass kein mensch zwei herren zugleich dienen kann. Wenn sich nun kein mensch findet, der 2 herren zugleich dienen kann, so kann eben nicht mehr von einem "können", sondern logischerweise nur von einem "nicht können" die rede sein, daher in dem angeführten satz ganz richtig bei *mæg* "ne" steht". (Rauert 76). — To this line of reasoning several observations naturally offer themselves. Kant's table of categories is not unobjectionable, and in ch. VIII I shall venture to propose an improvement on the tripartition of *einheit*, *vielheit*, *allheit*. Kant does not look upon negation as sometimes qualitative and sometimes quantitative, but thinks it always qualitative. It would seem to be more logical to consider it as always quantitative; for even in such a simple sentence as "he does not sleep" we indicate the amount of sleep he obtains, though it is true that the amount is = 0. The true distinction between the two kinds of sentences cited does not, then, depend on two kinds of negation, as this is everywhere the same, but on two kinds of ideas negated. In the so-called "qualitative"

negation the idea negated is in itself non-quantitative, while in the other it is in itself quantitative, for *none*, *never* and *nowhere* negative *one* (or *any*), *ever*, and *anywhere* respectively, and these are all quantitative terms. But however this may be, it is curious here to find that language ranged highest that explicitly indicates the negativity of the sentence containing a quantitative negation (a negated quantity); for if it is logically self-evident that such sentences are in themselves negative, why should it need to be expressed? And if some nations are praised because they have reached this high stage of logical development that they have understood the distinction between qualitative and quantitative negation and have been able to combine both, it seems rather sad that they should later on have lost that faculty, as the Germans and the English have (at any rate the educated classes), for they say "kein mensch kann zwei herren dienen" and "no man can serve two masters". Cf. also Delbrück's criticism of the same theory from partly different points of view, which I need not repeat here (Neg. sätze 36 ff.). — We note incidentally the curious fact that the "logically highest" standpoint in this theory is exactly the reverse of what it was in v. Ginneken's.

My own pet theory is that neither is right; logically one negative suffices, but two or three in the same sentence cannot be termed illogical; they are simply a redundancy, that may be superfluous from a stylistic point of view, just as any repetition in a positive sentence (every and any, always and on all occasions, etc.), but is otherwise unobjectionable. Double negation arises because under the influence of a strong feeling the two tendencies specified above, one to attract the negative to the verb as nexal negative, and the other to prefix it to some other word capable of receiving this element, may both be gratified in the same sentence. But repeated negation seems to become a habitual phenomenon only in those languages in which the ordinary negative element is comparatively

small in regard to phonetic bulk, as *ne* and *n-* in OE and Russian, *en* and *n-* in MHG., *ou* (sounded *u*) in Greek, *s-* or *n-* in Magyar. The insignificance of these elements makes it desirable to multiply them so as to prevent their being overlooked. Hence also the comparative infrequency of this repetition in English and German, after the fuller negatives *not* and *nicht* have been thoroughly established --- though, as already stated, the logic of the schools and the influence of Latin has had some share in restricting the tendency to this particular kind of redundancy. It might, however, finally be said that it requires greater mental energy to content oneself with one negative, which has to be remembered during the whole length of the utterance both by the speaker and by the hearer, than to repeat the negative idea (and have it repeated) whenever an occasion offers itself.

(2) A second class comprises what may be termed *resumptive negation*, the characteristic of which is that after a negative sentence has been completed, something is added in a negative form with the obvious result that the negative effect is heightened. This is covered by Delbrück's expression "ergänzungs-negation". In its pure form the supplementary negative is added outside the frame of the first sentence, generally as an afterthought, as in "I shall never do it, not under any circumstances, not on any condition, neither at home nor abroad", etc. A Danish example from Kierkegaard (2 eth-rel. smaa-fh. 41) is: "saa afskyeligt har aldrig, aldrig nogensinde (,) ikke den værste tyrann handlet". But as no limits of sentences can be drawn with absolute certainty, the supplementary negative may be felt as belonging within the sentence, which accordingly comes to contain two negatives. This is the case in a popular Swedish idiom, in which the sentence begins and ends with *inte*, as in Strindberg Röda r. 283 *Inte ha vi några åsigtter inte!* | Wägner Nortullsl. 108 *Inte märkte han mig inte*. Similarly in a Greek instance like Od. 3. 27, where the

second *ou* might be placed between two commas: “*ou gar ofō Oú se theôn aékēti genésthai te traphémen te*”. On account of the difficulty of telling whether we have two sentences or a sentence with a tag it may sometimes be doubtful whether we have to do with this or the preceding class, as in Sh. As. II. 4. 8 “I cannot goe no further”, which might be divided: “I cannot go, no further”.

The most important instances of this class are those in which *not* is followed by a disjunctive combination with *neither . . . nor* or a restrictive addition with *not even*: “he cannot sleep, neither at night nor in the daytime | he cannot sleep, not even after taking an opiate” | Bunyan P. 80 he had not the discretion neither to stop his ears, nor to know . . . , etc. Cf. also Locke S. 174 You’ll do no such thing, not till you’ve told me about the flat.

In the same way in other languages, e. g. Lat. *non . . . neque . . . neque, non . . . ne . . . quidem*, Gr. *ou . . . oudé . . . oudé* etc. Examples are needless. (In Dan. also with insertion of *ikke* in the main sentence, Christiansen Fædrel. 135 Jeg troer ikke, at hverken De eller jeg skal tage nogen bestemmelse).

It is perhaps in consequence of the scholastic disinclination to repeated negation that some modern writers use *even* instead of *not even*, as in Shaw 1.182 I *cannot* give my Vivie up, *even* for your sake. — A few similar examples are given by Bøgholm, Anglia n. f. 26. 511.

I am inclined to reckon among the cases of resumption (with the last negative originally outside the sentence) also the repetition *it’ ikke* or *itik*, which in various phonetic forms is very frequent in Danish dialects (Seeland, Fyn, some of the southern islands, some parts of Jutland); Feilberg also in his dictionary quotes from various places in Jutland the combination *ik hæjer it* and from Fjølde *oller ek* (aldrig ikke; for the exact phonetic form I refer to the dictionary). — In colloquial Dan. we have also an emphatic negative [gu gør

jeg] *ikke nikke nej*, where *nikke*, which is otherwise unknown, is a contanimation of *ikke* and *nej*. In literature I have found this only in Nexø Pelle Er. 3. 19 Pipmanden havde delirium. Gu' ha'de jeg ikke nikke nej!

An English case of special interest is with *hardly* (on the negative value of this see p. 38) in combination with a preceding negative word, which is felt to be too absolute and is therefore softened down by the addition; the two negatives thus in this case neither neutralize nor strengthen one another: Examples (none in Shakespeare): Defoe R. 50 it gave us not time hardly to say, O God! | Swift J. 372 and nobody hardly took notice of him | Cowper L. 1. 154 nothing hardly is welcome but childish fiction | GE A. 197 I've never hardly known him to miss church before | id. M. 2. 209 | Darwin L. 2. 39 that no one has hardly a right to examine the question of species who has not minutely described many | ib. 2. 165 | Hardy R. 192 Who was there? Nobody hardly | Hope Q. 119 nobody hardly understands criticism as badly as you do | Shaw D. 194 you cant hardly tell who anyone is | id. 1. 29, 34 | Kipling S. 192 He wasn't changed at all hardly | Wells H. 112 they don't seem hardly able to help it | Bennett T. 354 I don't hardly care to stay | id. HL. 17.

Examples of *scarce(ly)* after a negative:

Swinburne T. 137 me not worthy scarce to touch thy kind strong hand | Ward E. 411 There is not a yard of it, scarcely, that hasn't been made by human hands | Morris N. 129 but no one scarcely could throw himself down.

Hardly and *scarcely* are also used after *without* and other indirect negatives: Byron D. J. 5. 66 The black, however, without hardly deigning A glance at that | Thack V. 476 without scarcely hearing a word | Norris P. 52 refusing to acknowledge hardly any fiction that was not classic | Read Toothpick Tales 17 I'll be dinged if I hardly know.

Cf. also Drachmann Forskr. 1. 425 Edith og Gerhard trykkede hinanden i haanden — uden at de knap vidste deraf.

Some instances of double negation with words like *nor* and *neither*, which are not exactly analogues of those given here, will be found in the chapter on Negative connectives (X).

(3) Closely connected with resumptive negation is what might perhaps be termed *paratactic negation*: a negative is placed in a clause dependent on a verb of negative import like 'deny, forbid, hinder, doubt'. The clause here is in some way treated as an independent sentence, and the negative is expressed as if there had been no main sentence of that particular kind. It is well known how this develops in some languages to a fixed rule, especially if the negative employed has no longer its full negative force: I need only very briefly refer, for instance, to the Latin use of *ne*, *quin*, *quominus*, and to the Fr. insertion of *ne* (which, by the way, is now disappearing like the other *ne*'s). But even in languages which do not as a rule admit a negative in such clauses, it is by no means rare even in good writers, though generally looked upon as an error by grammarians, see for Engl. e. g. Sh. R. 3. I. 3. 90 Yoy may deny that you were not the meane Of my Lord Hastings late imprisonment | Bacon A. 43. 34 we have forbidden . . . that they doe not shew any naturall worke | Lamb E. 2. 185 What hinders in your own instance that you do not return to those habits | Darwin L. 3. 69 it never occurred to me to doubt that your work . . . would not advance our common object in the highest degree.

Parallel instances from German may be found, for instance, in Andresen, Sprachgebr. u. sprachricht. 209 ff.

Danish examples: El. Christ. Jammersm. 62 forbøden, att ingen skulle lade mig faa naale | ib. 85 forhindre, att hun icke satte løgn sammen om mig | ib. 107 efftersom quinden saa

høyt haffde forsoeren icke att sige ded | ib. 120 hand nætete ded altiid, att ded icke war ham | ib. 201, 213 forhindre . . . icke | Holb. Ulyss. II. 7 for at hindre at misundelsens sæd ikke skal saaes iblandt os (also Ped. P. I. 2, I. 4, etc.) | H. C. Andersen Impr. 2. 136 mine venner burde forhindre at ingen af mine digte, der kun vare poetiske misfostre, kom for lyset | Sibbern Gab. 1. 130 alt skulde anvendes for at forebygge, at min lille pige ikke skulde blive koparret | Kierkegaard Øjehl. 7 at jeg af al magt skal stræbe . . . at bidrage til at afværge, at dette ikke skeer | Bang Fædra 161 vogtede hun sig for ikke at tale for meget om Carl. (Note here the difference between the usual Dan. idiom “man må vogte sig for at overdrive” and the corresponding Engl. “one must take care *not* to exaggerate”; cf. also “jeg advarede ham mod at gøre det” and G. “ich warnte ihn, das zu tun”, but E. “I warned him *not* to do it”).

In this connexion I must mention a Dan. expression which is extremely frequent in colloquial speech, but which is invariably condemned as illogical and put down as one of the worst mistakes possible: “man kan ikke *nægte andet end at hun er sød*”. This, of course is illogical if analyzed with *andet* as the sole object of *nægte*: ‘one can deny nothing else except that she is sweet’; but to the actual speech-instinct *andet end at hun . . .* goes together as one indivisible whole constituting the object of *nægte*; this is often marked by a pause before *andet*, and *andet-end-at* thus makes one negative conjunction comparable with Lat. *quin* or *quominus*. — In the same way one hears, e. g. Der er ikke to meninger om, andet end (at) han er en dygtig mand | der er ikke noget i vejen for, andet end at han skal nok gøre det | jeg kan ikke komme bort fra, andet end at han har ret. From Norwegian I have noted Garborg Bondest. 33 og det var ikke fritt, annat dei [draumar] tok hugen burt fraa boki med.

The following quotations may serve to illustrate the transi-

tion of *andet* (*end*) to a negative conjunction or adverb: Chr. Pedersen 4. 493 det er ellers wmweligt *andet end at* han ey skall fare vild | Goldschm. Ravn. 65 Det er sgu da ikke *andet end* til at lee ad | Pontopp. Landsbyb. 155 han bestilte ikke det, man kan tænke sig *andet, end* at drikke portvin | Bjørns. Flag. 432 men det var umuligt *annet æn* i hennes omgang at komme til at gå for langt | Grundtv. Folkeæv. 65 Stodderen laa stille som en mus, *andet end at* hun kunde høre ham trække vejret tungt || Jón Þorkelsson, Ark. f. nord. filol. 6. 163 það var ekki að sjá á honum *annað en* hann væri ungur maður || Blicher Bindst. 51 De war ett got *anned* | E. Brandes Lyk. bl. 3 Maaske højesteretssagføreren kender mig? — Bevares, det vilde være mærkeligt *andet* | Giellerup Rom. 98 begge dele har deres betydning, det kan man ikke sige *andet* | id. Minna 311 Det er jeg vis paa — det er umuligt *andet*.

The related use of E. *but* (*but that, but what*) will be treated in ch. XII.

(4) There is a curious use of a seemingly superfluous negative in Dan., which cannot be explained exactly in the same way as any of the phenomena hitherto dealt with, namely *langtfrå ikke*, which used to be the regular idiom in phrases like “hun er langtfrå ikke så køn som søsteren” from the time of Holberg till the middle of the 19th century, when it was superseded by *langtfrå* without *ikke*: “hun er langtfrå så køn som søsteren”; Engl. here has the positive form, but inserts the verbal substantive in *-ing*: “she is far from being as pretty as her sister”. *Langtfrå ikke* would be explicable as an instance of blending (contamination) if it could be proved that *langtfrå* was used as in recent times before the rise of *langtfrå ikke*, but I have no material to decide this question. (Cf. J. Levin, “Dagbladet” som det danske sprogs ridder, Københ. 1861).

(5) I collect here several partly heterogeneous instances of confusion in negative sentences, which I have found some difficulty in placing, either in this or in any other chapter. Such confusion will occur frequently, especially if two or more negative or half-negative words are combined, but more frequently, of course, in everyday speech than in printed literature. Shakespeare, in accordance with the popular character of Elizabethan plays, destined to be heard much more than to be read, pretty frequently indulges in such carelessness (see Al. Schmidt, *Sh.-lex.* p. 1420), e. g. *Wint* III. 2. 57 wanted lesse impudence [had less i. or wanted i. more] | *Cymb.* I. 4. 23 a begger without less quality [with less q.] | *Cor.* I. 4. 14 nor a man that feares you lesse then he [fears you more]. A doubtful instance is *Lr.* II. 4. 141 you lesse know how to value her desert, Then she to scant her dutie — for, as Koppel remarks, *Verbesserungsvorschläge* 70, everything is correct, if we understand ‘you are *still* less capable of valuing her than she is capable of scanting her duty’. But *Lr.* V. 3. 94 Ile proue [folio: make] it on thy heart, Ere I taste bread, thou art in nothing lesse Then I haue heere proclaim’d thee [i. e. a traitor] — evidently is a confusion of two ideas: thou art nothing less than . . . and: thou art in nothing [= in no respect] more than . . .

Cæs. II. 1. 114 if not the face of men, The sufferance of our soules, the times abuse; If these be motiues weake, breake off betimes. Here some editors change *if not* into *if that*, but this is not at all necessary: the sentence is meant to be continued: if not these suffice, or: are strong enough, but is then continued in a different way, as is very often the case in everyday speech.

Modern instances of a similar character: *Austen* P. 133 he can have nothing to say to me that anybody need not hear [= that anybody may not hear; that it is necessary that nobody hears] | *NP.* ’99 there was none too poor or too remote

not to feel an interest | Huxley L. 1. 118 a married man cannot live at all in the position which I ought to occupy *under less than* six hundred a year | Matthews Father's Son 243 you know what a weak softy he is. If there was *hardly any* mischief to be had he'd be in the thick of it [if there was any, even the slightest, m.; or, there was hardly any m., but . . .].

German instances of confusion have been collected by F. Polle, *Wie denkt das volk über die sprache*, 1889, 14, e. g. Lessing: "wie wild er schon war, als er nur hörte, dass der prinz dich jüngst *nicht ohne missfallen* gesehen!" (= 'nicht ohne wohlgefallen') | Man *versäume nicht*, die günstige gelegenheit *unbenutzt* vorübergehen zu lassen. — I remember seeing in a notice in the Tirol: "*Nicht unweit* von hier, in dem walde . . .", the meaning evidently being *nicht weit* = *unweit*.

Siesbye, in *Opuscula ad Madvigium* 241, and Mikkelsen, *Ordføjningsl.* 328, collect some examples like Hor.: *Invidus, iracundus, iners, vinosus, amator, Nemo adeo ferus est, ut non mitescere possit* | Goethe: *Musik, rollen und schuhe, wäsche und italiänische blumen . . ., keines verschmähete die nachbarschaft des andern* | G. Sand: *Pistolets, sabres recourbés et coutelas, rien ne manquait pour lui donner l'apparence du plus expéditif tueur d'hommes* | *sangene, indskrifterne, jordbærrene, intet blev glemt*. But Mikkelsen's description is not quite correct, and the real explanation evidently is that the writer begins his sentence with the intention of continuing it in a positive form (the envious, angry . . . all can be mollified, etc.) and then suddenly changes the form of his expression. Nor is it necessary, as Mikkelsen says, to have a whole series of words, as seen in Wells V. 258 *People, nobody, can do as they like in this world*. — Cf. Dan. NP. '15 *Mændene og endnu mindre kvinderne kender begrebet linned [i Japan]*.

The confusion is somewhat similar to the one found when an enumeration of things that are wanting ends with *no nothing*

(no paper, no pen, no ink, no nothing), which is meant as a negative of *everything*; the origin of the phrase is, of course, to be explained from a desire to go on with *no* + some other noun, but as the speaker can hit upon no more things to enumerate, he breaks off after *no* and finishes with *nothing*; *no* thus is only seemingly an adjunct to *nothing*: Carlyle F. 4. 223 no milk in the house! no nothing!

NED. *help* 11 c says "Often erron. with negative omitted (*can* instead of *cannot*), e. g. I did not trouble myself more than I could help | your name shall occur again as little as I can help". But it would certainly be unidiomatic to say, as Whately demands, *more than I can not help*; the idiom is caused by the fact that every comparison with *than* really implies a negative idea (*he has more than necessary* implies 'it is not necessary to have more', etc.) and it is on a par with the logic that is shown, for instance, in the French use of *ne* (*plus qu'il ne faut*) and in the dialectal *nor* for 'than'. — But there is some difficulty in explaining this meaning of *help*; note that where in England it is usual to say "I could not help admiring her", Americans will often prefer the negative expression with *but*: "I could not help but admire her".

Seldom or never and *seldom if ever* are blended into *seldom or ever*, which is said to be frequent where the influence of the school is not strong; Ellis in Trans. of Philol. Soc. 73 4. 12 Seldom or ever could I detect any approach to a labial.

CHAPTER VIII

The Meaning of Negation.

A linguistic negative generally changes a term into what logicians call the contradictory term (A and not-A comprising everything in existence) and is thus very different from a

negative in the mathematical sense, where -4 means a point as much below 0 as 4 (or $+4$) is above 0. We have, however, seen instances in which a negative changes a term into the "contrary term", as when *he begins-not to sing* (for *he begins not-to-sing*) comes to mean 'he ceases singing' (p. 52).

If we say, according to the general rule, that "not four" means "different from four", this should be taken with a certain qualification, for in practice it generally means, not whatever is above or below 4 in the scale, but only what is below 4, thus less than 4, something between 4 and 0, just as "not everything" means something between everything and nothing (and as "not good" means 'inferior', but does not comprise 'excellent'). Thus in "He does not read three books in a year" | "the hill is not two hundred feet high" | "his income is not £ 200 a year" | "he does not see her once a week".

This explains how 'not one' comes to be the natural expression in many languages for 'none, no', and 'not one thing' for 'nothing', as in OE *nan* = *ne-an*, whence *none* and *no*, OE *nanþing*, whence *nothing*, ON *eingi*, whence Dan. *ingen*, G. *k-ein*, etc. Cf. also Tennyson 261 That *not one* life shall be destroy'd . . . That *not a* worm is cloven in vain; see also p. 49. In French similarly: *Pas un bruit* n'interrompt le silence, etc.

When *not* + a numeral is exceptionally to be taken as 'more than', the numeral has to be strongly stressed, and generally to be followed by a more exact indication: "the hill is not 'two hundred feet high, but 'three hundred" | "his income is not 200, but at least 300 a year" | Locke S. 321 Not one invention, but fifty — from a corkscrew to a machine-gun | Defoe R. 342 not once, but two or three times | Gissing R. 149 books that well merit to be pored over, not once but many a time | Benson A. 220 he would bend to kiss her, not once, not once only.

But *not once or twice* always means 'several times', as in

Tennyson 220 Not once or twice in our rough island-story
The path of duty was the way to glory.

In Russian, on the other hand, *ne raz* 'not (a) time', thus really without a numeral, means 'several times, sometimes' and in the same way *ne odin* 'not one' means 'more than one'; corresponding phenomena are found in other languages as well, see a valuable little article by Schuchardt, *An Aug. Leskien zum 4. juli 1894* (privately printed). He rightly connects this with the use in Russian of the stronger negative *ni* with a numeral to signify 'less than': *ni odin* 'not even one'.

What the exact import is of a negative quantitative indication may in some instances depend on what is expected, or what is the direction of thought in each case. While the two sentences "he spends £ 200 a year" and "he lives on £ 200 a year" are practically synonymous, everything is changed if we add *not*: "he doesn't spend £ 200 a year" means 'less than'; "he doesn't live on £ 200 a year" means 'more than'; because in the former case we expect an indication of a maximum, and in the latter of a minimum.

Or, perhaps, the explanation is rather this, that in the former sentence it does not matter whether we negative the nexus or the numeral (he does-not-spend £ 200 | he spends not-£200), but in the latter it changes the whole meaning, for "he does-not-live on 200" states the impossibility of living on so little, and "he lives on not-200 a year" (which is rendered more idiomatic if we add an adverb: on not quite 200 a year) states the possibility of living on less than 200. In the former sentence the numeral thus is not negated at all. Compare also: *he is not content with 200 a year* and *he is content with not 200 a year*. — In the proverb "Rome was not built in a day" (where *a* is the old numeral and equals *one*) the meaning also, of course, is that it took more than one day to build Rome. Thus also in Rolland *JChr.* 8. 98 on *ne bâtit pas un art musical en un jour*.

Where a numeral is not used as a point in an ascending scale, its negative is really contradictory; "the train doesn't start at seven" says nothing about the actual time of starting, which may be either before or after seven. But "he won't be here at seven" implies "we can't expect him till after seven", because an arrival before 7 o'clock would naturally imply his being here also at that hour.

As *half* is a numeral, *not half* generally means 'less than half': *the bottle is not half full*. In slang, *not half bad* means, however, 'not at all bad, quite good'. In the following quotation, *not half-alive* (with strong stress on *half*) means 'more than half alive', as shown also by the continuation: Bennett C. 1. 285 At any rate she was not half alive; she was alive in every particle of herself. In the same way, in rustic speech, "she didn't half cry" means that she made a tremendous noise (Wright, Rustic Speech 117).

Not quite the average generally means 'below the average'; sometimes, however, *average* is taken as a depreciating epithet, and then the negative may be appreciatory: Dewey, School and Soc. 61 Here is another piece of work which is not quite average; it is better than the average.

Not above 30 means either 30 or less than 30. But *less than 30* may in English be negated in two ways: *not less than 30* means either 30 or more than thirty, and *no less than 30* means exactly 30, implying surprise or wonder at the high number. "He has not less than ten children" — I am not certain of the exact number, but it is at least ten. "He has no less than ten children" — he has ten, and isn't that a large family? In the same way with *more*. Cf. on this distinction between *not* and *no* with comparatives MEG. II. 16. 83 ff. and Stoffel, Studies in English 87 ff.

In Latin both *non magis quam* and *non minus quam* are favourite expressions for equality, though of course used in

different connexions: *Cæsar non minus operibus pacis florebat quam rebus in bello gestis* | *Pericles non magis op. pacis fl. quam r. i. b. g.* (Cauer, *Grammatica militans* 52).

There is really no perfect negative corresponding to *as rich as*, comprising both 'richer' and 'poorer', for *not so rich as* (note the change of the first conjunction) excludes 'richer' and means 'less rich'.

We have already seen (p. 40) that *a little* and *little* differ, the former being a positive and the latter almost a negative term. We may arrange these terms (with *a few* and *few*) into a scale like this:

1. much:	much money	many (people)	very careless
2. a little:	a little money	a few (people)	a little careless
3. little:	little money	few (people)	little careless

only that *little careless* is not quite idiomatic, as *little* is not often used with depreciatory adjectives; cf. on the other hand *little intelligent*.

Now if we try the negatives of these we discover that negating 1 turns it into 3: *not much (money) = little (money)*; *not many (people) = few (people)*; *not very intelligent = little intelligent*. But a negative 2 becomes nearly synonymous with 1 (or stands between 1 and 2): *not a little (money) = much (money)*; *not a few (people) = many (people)*; *not a little intelligent = very intelligent*.

Examples of *a few* and *a little* negated:

Sh. H. 8. I. 2. 18 I am solicited not by a few, And those of true condition [= by not a few] | Sh. Lr. I. 1. 286 Sister, it is not a little I haue to say, Of what most neerely appertaines to vs both [Q not a little, F not little] | Bunyan P. 147 At which they were not a little sorry (ib. 124) | Allen in First 46 it gained me at once the friendship of not a few whose friendship was

worth having | Ruskin Sel. 1. 410 a phenomenon which puzzles me not a little.

While it seems to be usual in all languages to express *contradictory* terms by means either of derivatives like those mentioned p. 42 or of an adverb corresponding to *not*, languages very often resort to separate roots to express the most necessary *contrary* terms. Hence such pairs as *young* — *old*, *good* — *bad*, *big* — *small*, etc. Now, it is characteristic of such pairs that intermediate stages are found, which may be expressed negatively by *neither young nor old*, etc.; the simple negation of one of the terms (for instance *not young*) comprising both the intermediate and the other extreme. Sometimes a language creates a special expression for the intermediate stage, thus *indifferent* in the comparatively recent sense of 'neither good nor bad, what is between good and bad', *medium-sized* between big and small. There may even be a whole long string of words with shades of meaning running into one another and partially overlapping, as in *hot* (*sweltering*) — *warm* — *tepid* — *lukewarm* — *mild* — *fresh* — *cool* — *chilly* — *cold* — *frosty* — *icy*. If one of these is negated, the result is generally analogous to the negating of a numeral: *not lukewarm*, for instance, in most cases means less than lukewarm, i. e. cold or something between cold and lukewarm.

If we lengthen the series given above (*much* — *a little* — *little*) in both directions, we get on the one hand *all* (*everything*), on the other hand *nothing*. These are contrary terms, even in a higher degree than *good* and *bad* are, as both are absolute. Whatever comes in between them (thus all the three quantities mentioned above) is comprised in the term *something*, and we may now arrange these terms in this way, denoting by A and C the two absolutes, and by B the intermediate relative:

A	B	C
all (n.) everything] something	[nothing

and correspondingly

all (pl.) everybody] some somebody	[none nobody
all girls] some girls (a girl)	[no girl(s)
all the money] some money	[no money.

In exactly the same way we have the adverbs:

always] sometimes	[never
everywhere] somewhere	[nowhere.

Let us now consider what the result is if we negative these terms. A negative *A* means *B*:

not all, not everything	= something,
not all, not everybody	= some,
not all girls	= some girls,
not all the money	= some (of the) money,
not always	= sometimes,
not everywhere	= somewhere.

This amounts to saying that in negating an *A* it is the *absolute* element of *A* that is negated. Thus always when the negative precedes the absolute word of the *A*-class: Ten-nyson 222 We are not cotton-spinners all, But some love England and her honour yet | they are not all of them fools | I do not look on every politician as a humbug | NP. '17 this change is not all gain | Wells Br. 325 Not all Hugh's letters were concerned with these technicalities | Mason R. 179 it seemed that not all the pallor was due to the lamp | he is not always so sad | non omnis moriar.

When a negated *all* in this sense is the subject, we may have the word-order *not all* before the verb as in the sentences just quoted from Wells and Mason, or in the Dan. and G.

proverb "Ikke alt hvad der glimrer er guld" | "Nicht alles, was glänzt, ist gold"; or the subject may in some way be transposed so as to allow the negative to go with the verb, as in the more usual form of the Dan. proverb "Det er ikke guld alt som glimrer", in G. "Es ist nicht alles gold, was glänzt"; Tobler quotes MHG. "ez en-ist nicht allez gold daz da glizzit" and Rutebeuf "n'est pas tout or quanqu'il reluit". Cf. also Schiller's "Es sind nicht alle frei, die ihrer ketten spotten", and the proverb "Es sind nicht alle jäger, die das horn gut blasen".

But very often *all* is placed first for the sake of emphasis, and the negative is attracted to the verb in accordance with the general tendency mentioned above (p. 44). This is often looked upon as illogical, but Tobler, in an instructive article on Fr. "Tout ce qui reluit n'est pas or" (Vermischte beitr. z. franz. gramm. 1. 159 ff.) rightly calls attention to the difference between sentences like "nicht mitglieder können eingeführt werden" (non-members may be introduced), where only one member of a positive sentence is negative (what I call special negative) and the Fr. proverb, where the negation is connected with the verb, "dem kern der aussage", and the expression consequently is "ein im höchsten grade angemessener, indem er besagt: von dem subjekte "alles glänzende" darf "gold sein" nicht prädiert werden".

English examples of this arrangement are very frequent: Ch. B. 2708 but *every man may nat* have the perfeccioun that ye seken | Sh. Merch. II. 7. 65 *All that glisters is not gold* | Lr. II. 4. 199 *All's not* offence that indiscretion findes, And dotage termes so | AV. 1. Cor. 6. 12 All things are lawfull vnto mee, but *all things are not* expedient | Walton A. 106 *every one cannot* make musick | Richardson G. 72 thank Heaven, *all scholars are not* like this | Johnson R. 152 *every one is not* able to stem the temptation of public life | Goldsmith 20 As *every person may not* be acquainted with this

pastime | Milt PL. 1. 106 and Shelley 119 *all is not lost* | Byron 436 But *all men are not* born to reign | Lamb. E. 1. 103 *All Valentines are not* foolish | Browning 2. 170 *All women are not* mothers of a boy, Though they live twice the length of my whole life | Ward M. 16 any fool can get up a Blue Book; only, *all the fools don't* | Harraden S. 62 every one is lonely, *but every one does not* know it | Wilde Read. Gaol 3 For each man kills the thing he loves, Yet *each man does not* die | Wells Br. 281 *All our men aren't* angels.

French examples from old and modern times have been collected by Tobler; I add from my own reading Mérimée Deux Hér. 88 *Tout le monde n'a pas* l'esprit de comprendre les chefs d'œuvre | Rolland JChr. 5. 162 *Tout le monde n'est pas* fait pour l'art | ib. 5. 295 *Tout le monde ne peut pas* tirer le gros lot.

In Dan. the same order is not at all rare: *Alt er ikke* tabt, etc. Note the positive continuation, which shows that 'some' (or 'many') is meant, in Kierkegaard Stad. 138 Men *alle ere ikke* saa vise som Socrates, og indlade sig ofte ganske alvorligt med een, der gjør et dumt spørgsmål.

In German Tobler mentions the possibility of the same: *alle druckfehler können hier nicht* aufgezählt werden, etc.

With regard to Greek Krüger in his Griech. sprachl. § 67 insists on the distinction *ou pánta orthós epóiēsen* nicht alles — wohl aber manches; *pánta ouk orthós epóiēsen* alles nicht richtig — sondern falsch; *orthós pánta ouk epóiēsen* mit recht hat er alles nicht gethan — sondern unterlassen; but he admits exceptions for the sake of emphasis, especially with contrasts with *mén* and *dé*; he quotes from Xenophon *Pántes mèn ouk élthon, Ariaíos dè kaì Artáoos*. —

On the other hand, when a word of the A-class (*all*, etc.) is placed in a sentence containing a special negative (or an implied negative), the result is the same as if we had the

corresponding *C*-word and a positive word; thus the assertion is absolute:

all this is unnecessary = nothing is necessary,
 everybody was unkind = nobody was kind,
 he was always unkind = he was never kind,
 everybody fails = nobody succeeds,
 he forgets everything = he remembers nothing.

The same effect is rare when we have a nexal negative with one of the *A*-words; cf. Rolland JChr. 8. 141 *Tous ces gens-là ne sont pas humains* [i. e. none of them is]. Tobler also has a few examples from Fr., thus La Bruyère: *maxime usée et triviale que tout le monde sait, et que tout le monde ne pratique pas* | id. *Toute jalousie n'est point exempte de quelque sorte d'envie . . . ; l'envie au contraire est quelquefois séparée de la jalousie*. I know no English examples of this.

The difference between the two possible results of the negation of a word like *all* is idiomatically expressed by the contrast between two adverbs, as seen in

he is *not altogether* happy (Sh. Wiv. I. 1. 175 I am not altogether an asse) | *pas tout-à-fait* | *ikke helt* | *nicht ganz* — result B;

he is *not at all* happy (he is *not* happy *at all*) | *pas du tout* | *slet ikke* | *gar nicht* (*ganz und gar nicht*) — result C.

It may perhaps be doubtful whether we have B or C as a result in the common phrase Dan. “Det gjorde jeg *ikke for alt i verden*” = G. “Das täte ich *um alles in der welt nicht*” (E. “I shouldn’t like to do it for anything in the world” more often than “. . . for all the world”). It is, however, more natural to take it to be an equivalent of ‘nothing’, and in the corresponding Fr. idiom *rien* is used, see e. g. Rolland JChr. 5. 83 (*des mondains, qui . . . pour rien au monde n’eussent renoncé à l’honneur*).

There is a third possibility, when *not* is for the sake of emphasis put before *all* in the sense of ‘not even’, though it should properly

go with the verb as a nexal negative; *all* here means the sum of... (Cf. the distinction made in MEG II. 5.4 between "all the boys of this form are stronger than their teacher" (if working together) and "all the boys of this form are able to run faster than their teacher", (i. e. each separately). Thus Sh R2 III. 2.54 *Not all* the water in the rough rude sea Can wash the balme from an anoynted king | Locke S 341 *Not all* the trying of Zora and all the Ladies Bountiful of Christendom could give her her heart's desire. Cf. with nexal negative Sh R 3 J. 2. 250 On me, whose *all not equals* Edwards moytie | Rolland JChr 7. 193 *toutes les idées ne comptent guère*, quand on aime.

If now we examine what results when a word belonging to the *C*-class is negated, we shall see corresponding effects, only that immediate combinations are not frequent except in Latin, where *non-nemo*, *non-nulli* means 'some', *non-nihil* 'something', *non-nunquam* 'sometimes'. Here thus the result clearly belongs to class B.

The same is the case in the frequent idiom *not for nothing* = 'not in vain' or even 'to good purpose' as in Sh. Merch. II. 5. 25 it was not for nothing that my nose fell a bleeding on blacke monday last | Kipl. J. 2. 66 Not for nothing have I led the pack | Hope Ch. 190 she would not have done so for nothing | Raleigh Sh. 42 he was not the eldest son of his father for nothing. — In the same way in other languages: Dan. han er *ikke for intet* (*ikke for ingenting*) sin faers søn | Fr. Rolland JChr. 4. 314 Ce *n'était pas pour rien* qu'elle avait ces yeux hardis.

It is more usual to place the two negatives in two sentences as in "one cannot say that nothing is finer" (= something is finer) or at any rate in an infinitival combination as in Locke S. 285 "It's not good for a man to have no gods" (= it is good to have some gods). Here too the result belongs to class B.

Inversely if we begin with the word belonging to class C and place the negative adverb after it. Thus again in Latin *nemo non videt* 'everybody sees' | *nihil non videt* 'he sees everything' | *Quum id ipsum dicere nunquam non sit ineptum* (Cic.) 'as it is always foolish'; the result thus belongs to class A.

The same result is obtained when one of these words is followed by a word with a negative prefix or with implied negative meaning:

nothing is unnecessary	=	everything is necessary,
nobody was unkind	=	everybody was kind,
he was never unkind	=	he was always kind,
nobody fails	=	everybody succeeds,
he forgets nothing	=	he remembers everything.

When the negative is a separate word, the result is the same; but in English as in Danish such sentences are generally avoided because they are not always clear or readily understood; it is rare to find combinations like Thack. N. 55 not a clerk in that house did not tremble before her (= all the clerks trembled) | Locke S. 228 no other man but you would not have despised the woman (= every other man would have despised). There is, however, no difficulty if the two negatives are placed in separate sentences, as in "There was no one present that did not weep" (= everybody wept); here *that not* is often replaced by *but, but that, but what*, see ch. XII. In Dan. "der var ingen tilstede, som ikke græd" or, with a curious negative force of *jo*: "... som jo græd". Similar constructions are frequent in other languages as well; cf. Dr. Johnson's epitaph on Goldsmith: *Nihil tetigit quod non ornavit*.

'Everything' is also the result in such combinations as Rolland JChr. 5. 133 L'art est toujours pur; *il n'y a rien que de chaste en lui*.

The ordinary treatment of both A- and C-words when negated may be brought under one general rule: when the absolute notion (A or C) is mentioned first, the absolute element prevails, and the result is the contrary notion (A . . . not = C; C . . . not = A). If on the other hand, *not* comes first, it nega-

tives the absolute element, and the result is the intermediate relative (not $A = B$; not $C = B$).

It seems to me that the tripartition here established, —

- A. all
- B. some
- C. none,

is logically preferable to the tripartition in Kant's famous table of categories, —

- A. allheit
- B. vielheit
- C. einheit,

as *many* (vielheit) and *one* (einheit) are both of them comprised under "some"; Kant does not take "none" here, but unintelligibly places negation under the heading "quality", though it is clearly a quantitative category. (See on the confusion caused by these Kantian categories in some philologists' treatment of negation, p. 69 ff.).

The following remarks may also be of some interest to the student of logic. We may establish another tripartition between

- A. necessity
- B. possibility
- C. impossibility,

and if closely inspected, these three categories are found to be nothing else but special instances of our three categories above, for necessity really means that *all* possibilities are comprised. Note now: *not necessary* = possible; *not impossible* = possible; *it is impossible not to see* = necessary.

The verbal expression for these three categories is:

- A. must (or, need)
- B. can (or, may)
- C. cannot,

and we see their interrelation in instances like these:

he *must* run = he *cannot* but run (cannot help running),
 no one *can* deny = every one *must* admit,
 nobody *need* be present = everybody *may* be absent,
 he *cannot* succeed = he *must* fail,
 he *cannot* forget = he *must* remember.

In the same way we have the Lat. expression for necessity *non potest non amare*, and the corresponding Fr. as in Rolland JChr. 5. 54 *car il ne pouvait pas ne pas voir qu'ils se moquaient de lui* | Meillet *Caract. des langues germaniques* 50 *une variation qui ne peut pas n'être pas ancienne*. Even with *ne plus*, JChr. 9. 12 *il l'entendait partout, il ne pouvait plus ne plus l'entendre*. With indirect negation we have the same, *ib.* 9. 49 *Et le moyen de ne pas faire la comparaison! [= you must]* — different from “*Pas moyen de faire la comparaison*” [= impossible].

If to the three categories just mentioned we add an element of will with regard to another being, the result is:

- A. command
- B. permission
- C. prohibition.

But these three categories are not neatly separated in actual language, at any rate not in the forms of the verb, for the imperative is usually the only form available for A and B. Thus *take that!* may have one of two distinct meanings, (A) a command: ‘you must take that’, (B) a permission: ‘you may take that’, with some intermediate shades of meaning (request, entreaty, prayer). Now a prohibition (C) means at the same time (1) a positive command to not (take that), and (2) the negative of a permission: ‘you are not allowed to (take that)’; hence the possibility of using a negative imperative as a prohibitive: *Don't take that!* | *Don't you stir!* But hence also the disinclination in many languages to use

a negative imperative, because that may be taken in a different and milder sense, as a polite request, or advice, not to, etc. And on the other hand formulas expressive at first of such mild requests may acquire the stronger signification of a prohibition. In Latin the negative imperative is only found poetically (*Tu ne cede malis*, Virgil), otherwise we have a paraphrase with *noli* (*Noli me tangere*) or a subjunctive (*ne nos inducas in tentationem*); in Spanish the latter has become the rule (*no vengas* 'don't come').

In Danish, where *Tag det ikke!* is generally employed = 'I ask you, or advise you, not to take it', a prohibition is expressed by *La vær å ta det* (lad være at tage det), which has also the advantage of presenting the negative element first, or colloquially often by *Ikke ta(ge) det!* (*not* + *infin.*), which like the corresponding German formula (*Nicht hinauslehnen*) has developed through children's echo of the fuller sentence: *Du må ikke tage det!* (*Du darfst nicht hinauslehnen!*).

In other languages separate verb-forms ('jussive') have developed for prohibitions, or else negative adverbs distinct from the usual ones (cf. Greek *mē*), see Misteli, *Charakteristik der typen des sprachbaues* p. 22.

This will serve to explain some peculiarities in the use of E. *must* and *may*. As we have seen, a prohibition means (1) a positive command to not . . .; thus: *you must* (positive) *not-take that* (negative); and (2) the negative of a permission: *you may-not* (negative) *take* (positive) *that*. But in (1) we have the usual tendency to attract the negation to the auxiliary (see p. 44), and thus we get: *you mustn't take that*, which never has the sense of 'it is not necessary for you to take that' (negative *must*), but has become the ordinary prohibitive auxiliary. On the other hand, in (2) we have the competition with the usual combination of (positive) *may* + negative infinitive, as in "He may not be rich, but he is

a gentleman"; this makes people shrink from *may-not* in a prohibition, the more so as *may* is felt to be weaker and more polite than the more brutal *must*. The result is that to the positive "we may walk on the grass" corresponds a negative "we mustn't walk on the grass".

See on such semantic changes as a result of negatives Wellander in *Språkvetenskapl. sällskapets förhandlingar 1913—15 p. 38.*

The old *may not* in prohibitions, which was extremely common in Sh., is now comparatively rare, except in questions implying a positive answer (*mayn't I* = 'I suppose I may') and in close connexion with a positive *may*, thus especially in answers. In our last quotation it is probably put in for the sake of variation: Sh. Lr. IV. 5. 16 'I must needs after him' . . . 'Stay with vs' . . . 'I may not' | Sh. Err. III. 2. 92 such a one, as a man may not speake of, without he say sir reverence | Marlowe E. 939 You may not in, my lord. May we not? | Congreve 249 Mayn't my cousin stay with me? | Di. X. 17 how it is that I appear before you I may not tell | Hope D. 59 Mayn't I see the dodges? | ib. 90 May not I accompany you? | Hardy R. 73 Perhaps I may kiss your hand? — No, you may not | Benson J. 164 May I tell you? 'No, you may not' | Wells U. 303 they may study maps beforehand . . . but they may not carry such helps. They must not go by beaten ways | Merriman V. 175 the Polish Jew must not leave the country, may not even quit his native town, unless it suits a paternal Government that he should go elsewhere.

Positive *may* and negative *must not* are frequently found together: Ruskin T. 102 Your labour only may be sold; your soul must not | Stevenson A. 26 Prose may be rhythmical, and it may be as much so as you will; but it must not be metrical. It may be anything, but it must not be verse | Hope R. 86 I mustn't kiss your face, but your hands I may

kiss | Shaw 2. 251 You may call me Dolly if you like; but you musnt call me child.

May is thus used even in tag questions after *must not*: Austen S. 62 I must not tell, may I, Elinor? | Di. D. 16 You mustn't marry more than one person at a time, may you?' 'Certainly not.' 'But if you marry a person, and the person dies, why then you may marry another person, mayn't you?' 'You MAY, if you choose'.

On the other hand, *must* begins to be used in tag questions, though it is not possible to ask *Must I?* instead of *May I?* Thus: GE M. 2. 50 I must not go any further, must I? | Caine P. 136 I suppose I must not romp too much now, must I?

I may add here a few examples of *may* denoting possibility with a negative infinitive (*you may not know* = 'it is possible that you do not know'); in the first two quotations *not* is attracted to the verb: Hughes T. 2. 222 you mayn't know it, but... | Locke W. 269 What may be permissible to a scrubby little artist in Paris mayn't be permitted to one who ought to know better | Shaw 1. 16 newcomers whom they may not think quite good enough for them | Hope D. 91 I may not be an earl, but I have a perfect right to be useful.

With *may* we see another semantic change brought about by a negative: to the positive *may, might* corresponds a negative *cannot, could not* (not *may not, might not*): NP. 17 this *cannot* do harm and *may* do good | Cowper L. 2.8 I *might* prudently, perhaps, but I *could not* honestly, admit that charge [of careless writing] | Kingsley H. 357 his dialectic, though it *might* silence her, *could not* convince her | Birmingham W. 94 He *might* be a Turk. — No, he *couldn't*.

CHAPTER IX

Weakened Negatives.

Negative words or formulas may in some combinations be used in such a way that the negative force is almost vanishing. There is scarcely any difference between questions like "Will you have a glass of beer?" and "Won't you have a glass of beer?", because the real question is "Will you, or will you not, have. . . ."; therefore in offering one a glass both formulas may be employed indifferently, though a marked tone of surprise can make the two sentences into distinct contrasts: "Will you have a glass of beer?" then coming to mean 'I am surprised at your wanting it', and "Won't you have a glass of beer?" the reverse. (In this case *really* is often added.)

In the same way in Dan. "Vil De ha et glas øl?" and "Vil De ikke ha et glas øl?" A Dutch lady once told me how surprised she was at first in Denmark at having questions like "Vil De ikke række mig saltet?" asked her at table in a boarding-house; she took the *ikke* literally and did not pass the salt. *Ikke* is also used in indirect (reported) questions, as in Faber Stegek. 28 saa har madammen bedt Giovanni, om han ikke vil passe lidt paa barnet.

A polite request is often expressed by saying "Would (or, Do) you mind taking. . . .", and, as *mind* means 'object to', the logical answer is *no* = 'I don't mind'; but very frequently *yes* or some other positive reply (*By all means!* etc.) is used, which corresponds to the implied positive request: Pinero S. 21 D.: When you two fellows go home, do you mind leaving me behind here? M.: Not at all. J.: By all means. | Ward E. 128 Do you mind my asking you a question? — By all means! What can I do?

Not at all is frequent as an idiomatic reply to phrases of politeness, which do not always contain words to which *not at all* can be logically attached: Di Do 32 "I'm sorry to give

you so much trouble". "Not at all". [does not negative the other's feeling sorry, but the giving trouble; also *ib* 363] | *Di D.* 355 "Thank you very much for that!" "Not at all, I said loftily, there is no reason why you should thank me" | *Shaw J.* 205 I beg your pardon. — Not at all | *id* 1.48 Excuse me. [Trench is heard replying 'Not at all', Cokane 'Dont mention it, my dear sir.']

In exclamations a *not* is often used though no negative notion is really implied; this has developed from the use of a negative *question* = a positive statement: "How often have we not seen him?" = 'we have often seen him' | "What have we not suffered?" = 'we have suffered everything' (or, very much). As an exclamation of this form is a weakened question (as shown also by the tone), we see that in these sentences the import of the negation is also weakened, so that it really matters very little whether a *not* is added or not, as illustrated clearly by the varied sentences in our first quotation: *Stanley Dark Cont.* 2.482 What a long, long and true friendship was here sundered! Through what strange vicissitudes of life had they not followed me! What wild and varied scenes had we not seen together! What a noble fidelity these untutored souls had exhibited! | *Spect* 166 What good to his country might not a trader have done with such useful qualifications? | *Doyle NP.* 1895 Ah, my friend, what did I not fear at that moment! | *Galsworthy M.* 34 How often have I not watched him. . . . How often have I not seen them coming back, tired as cats.

Somewhat differently in *Harraden S.* 71 I don't know how long I should not have gone on grumbling | *Bennett B.* 121 no one could say how soon he might not come to himself | *Gosse Mod. E. Lit.* 23 What Chaucer might not have produced had he lived ten years longer no one can endure to conjecture.

In Dan. exclamations *ikke* is extremely frequent: "Hvor

var han dog ikke rar!" | Pal-Müller 6.380 Hvor har ei da du liidt! | K. Larsen Sidste krig 124 Hvilken større glæde kunde jeg ikke faa her paa jorden.

In German *nicht* was frequent in exclamations in the 18th c.: "wie ungesucht war nicht der gang seines glücks"; now the positive form is preferred (Paul, Wörterb. 383).

In concessive clauses and phrases, *never (so)* is often used concurrently with *ever*, which seems to be gaining ground. (Cf. Abbott § 52, Storm E. Ph. 702, Alford Q. 62, Bøgholm B. 88).

Never so after *though* and *if*: Ch. B. 355 For though his wyf be cristned never so whyte, She shal have nede to wasshe away the rede | More U. 299 he shall sterue for honger, though the commen wealthe floryshe neuer so muche (ib. 54,55,241). AV. Job. 9.30 If I make my handes neuer so cleane, yet shalt thou plunge me in the ditch | Milton A. 32 any deceased author, though never so famous in his life time | Bunyan G. 11 had I but seen a priest (though never so sordid and debauched in his life) || More U. 38 yf it were neuer so muche | Sh. Mids. III. 2.334 if thou dost intend Neuer so little shew of loue to her, Thou shalt abide it.

It is very frequent in clauses with inverted word-order and no conjunction: Ch. Duch 873 were she never so glad, Hir loking was not foly sprad (ib. 913, 1107) | Roister 48 a wower be he neuer so poore Must play and sing before his bestbeloues doore | More U. 286 they thinke it not lawfull to touch him, be he neuer so vityous | Sh. John III. 3.31 and creepe time nere so slow, Yet it shall come, for me to doe thee good | Milton S. 212 wisest men Have err'd. . . . And shall again, pretend they ne're so wise | Fielding T. 4.301 forgive her all her sins, be they never so many | Ruskin F. 95 go they never so glibly | Merriman S. 179 there was a sullen silence which Paul could not charm away, charm he never so wisely || Cf.

also Roister 81 lette neuer so little a gappe be open, And . . . the worst shall be spoken | Goldsmith 658 curb her never so little, she kicks up, and you're flung in a ditch.

Other examples of *never so*: Sh. R. 2 V. 1.64 thou wilt know againe, Being ne're so little vrg'd another way | Carlyle H. 39 there will not again be any man, never so great, whom his fellowmen will take for a god | id R. 2.258 the pain ceased, except when the wounded limb was meddled with never so little | id F. 2.209 I have heard a hundred anecdotes about William Hazlitt; yet cannot by never so much cross-questioning even form to myself the smallest notion of how it really stood with him | Emerson 308 Private men keep their promises, never so trivial.

Some examples of *ever so* may serve to show that the signification is exactly the same as of the negative phrase: Swift 3.271 every man desired to put off death, let it approach ever so late | id J. 492 There is something of farce in all these mournings, let them be ever so serious | ib. 545 Pray write me a good-humoured letter immediately, let it be ever so short | Burns 3. 272 The honest man, tho' e'er sae poor, Is king o' men for a' that | Kinglake E. [p ?] how easily my reason, if ever so slightly provoked, would drag me back to life | Ruskin C. 68 a chance of being useful, in ever so humble a way | Gissing R. 8 no one will be vexed, linger I ever so late.

In Dan. concessive clauses with *om* we may similarly use either *aldrig* or *nok*: "jeg gør det ikke, om han så ber mig aldrig så meget om det" or "om han så ber mig nok så meget om det". The negative purport of *aldrig* is here so little felt that one may even sometimes find *ikke* after it, Am. Skram Lucie 193 Det er så, om hun så aldrig så meget ikke ved om det = 'however ignorant she may be of it'.

In Russian *ni* after a relative (interrogative) pronoun has the same generalizing effect as Eng. *-ever*: *kto by ni sprocil*

'whoever asks', *kak ni dumal* 'however much he thought' (H. Pedersen, *Læsebog* 132).

In the Scandinavian languages there is a curious way of using *ikke for aldrig det* in the signification 'not for the whole world': Kierkeg. *Stad.* 234 Ak! jeg tør ikke spørge et menneske om noget, ikke for aldrig det | Goldschm. *Hjeml.* 1.48 Man vilde ikke have gjort det samme, ikke for aldrig det | Blicher *Bindst.* 48 a vel ikke træk kjowlen aa ham faar aalle de | Lie *Naar sol g. n.* 5 hun vilde ikke truffet toldinspektøren i nat-troje for aldrig det | Strindb. *Utop.* 52 Han vilde icke sälja den för aldrig det. — Rarely without *ikke*: Larsen *Spring.* punkt 138 han vilde have givet aldrig det for at kunne have bekæmpet sin uro.

Among weakened negatives should also be mentioned *nay* (ON *nei*): when one has used a weak expression and finds that a stronger might be properly applied, the addition is partly a contradiction, partly a confirmation, as going further in the same direction. Hence, both *nay* and *yea* may be used in the same sense (note that both were in ME. and early MnE. less strong than *no* and *yes*, respectively). Thus Sh. *Gent II.* 4.179 we are betroathd: nay more, our mariage howre Determin'd on | *Mids III.* 2.313 threatned me To strike me, spurne me, nay to kill me too | *Buny P.* 189 I should be as bad, nay worse, then I was before | *Seeley E.* 89 the Mediterranean Sea. . . . the chief, nay, almost the one sea of history.

Cf. *yea*: Sh. *Merch IV.* 1.210 here I tender it for him in the Court, Yea, twice the summe, if that will not suffice.

[*Nay* is preserved with the old negative meaning in connexion with *say*, probably for the sake of the rime, as in *Ridge S.* 54 no one had the right to say him nay | *Parker R.* 77 with no one to say him nay].

In Dan. both *ja* and *nej* may be used in correcting

or pointing a statement: "han er millionær, nej mangemillionær" or "... , ja mangemillionær".

A weakened negative is also found in the colloquial exaggeration *no time* (or humorously *less than no time*) = 'a very short time': Wells T. 17 Gip got it in no time | Hope R. 203 The news will filter through the town in no time | Sterne 83 and all this in five minutes less than no time at all.

A different case is found with *no end*, which is used colloquially for 'an infinite quantity', i. e. 'very much' or 'very many'; in recent times this is even found where no quantity is thought of: *no end of a fine fellow* = 'a very fine fellow', *no end of a man* = 'a real man' or 'a great man': Di X. 101 the Alderman had sealed it with a very large coat of arms and no end of wax | Thack S. 128 everybody must make no end of melancholy reflections | Tenn L. 2.285 I have sometimes no end of trouble to get rid of the alliteration | Mac Carthy 2.402 Parliament had passed no end of laws against it | Kipling S. 119 We'll take an interest in the house. We'll take no end of interest in the house | Gissing G. 96 I'm doing a lot of work. No end of work — more than I've ever done | Hankin 2.16 Mrs. H. has had no end of a good time (also ib. 2.167, 3.107) | Swinburne L. 188 she followed, in no end of a maze one would think || Ward M. 17 they'll make me out no end of a fine fellow | Pinero M. 38 I feel no end of a man | id. B. 12 This beastly scrape of Theophila's has been no end of a shocker for me | Kipling S. 171 we're no end of moral reformers | ib 272 About noon there was no end of a snowstorm | ib. 284 I sent him no end of an official stinger | Swinburne L. 43 you ought to make no end of a good hitter in time. . . . a rod with no end of buds on.

CHAPTER X

Negative Connectives.

It is, of course, possible to put two negative sentences together without any connective ("he is not rich; his sister is not pretty") or loosely joined by means of *and* ("he is not rich, and his sister is not pretty"); but when the two ideas have at least one element in common, it is usual to join them more closely by means of some negative connective: he is neither rich nor pretty | neither he nor his sister is rich | he neither eats nor drinks. Negative connexions may be of various orders, which are here arranged according to a purely logical scheme: it would be impossible to arrange them historically, and nothing hinders the various types from coexisting in the same language. If we represent the two ideas to be connected as A and B, and understand by *c* a positive, and by *nc* a negative connective (while *n* is the ordinary negative without any connective force), we get the following seven types:

- (1) *nc* A *nc* B;
- (2) *nc*¹ A *nc*² B (*c*¹ and *c*² being different forms);
- (3) *nc* A *c* B;
- (4) A *nc* B;
- (5) *n* A *nc* B;
- (6) *n* A *nc*¹ B *nc*²;
- (7) *n* A *n* B *nc*;

Not unfrequently an ordinary negative is found besides the negative connective. — What is here said about two ideas also applies to three or more, though we shall find in some cases simplifications like *nc* A, B, C, *nc* D instead of *nc* A *nc* B *nc* C *nc* D.

In the first three types the speaker from the very first makes the hearer expect a B after the A; in (4), (5), and (6)

the connexion is indicated after A, but before B; and finally in (7) it is not till B has been spoken that the speaker thinks of showing that B is connected with A.

The connectives are often termed disjunctive, like (*either...*) *or*, but are really different and juxtapose rather than indicate an alternative; this is shown in the formation of Lat. *neque...neque*, which are negative forms of *que...que* 'both...and', and it very often influences the number of the verb (neither he nor I *were*), see MEG. II. 6.62. *Neither...nor* thus is essentially different from *either not...or not*, which gives the choice between two negative alternatives, as in Spencer A. 1.380 [Carlyle] *either could not or would not think coherently*.

(1) *ne* A *ne* B.

The best-known examples of this type — the same connective before A and B — are Latin *neque...neque* with Fr. Sp. *ni...ni*, It. *né...né*, Rum. *niĉ...niĉ*, and Gr. *oúte...oúte*, *mête...mête*. In the old Germanic languages we had correspondingly Got. *nih...nih*, and (with a different word) OHG. (Tatian) *noh...noh*; but in *ne...ne* as found in ON, OS. and OE the written form at any rate does not show us whether we have this type (*ne* corresponding to Got. *nih*) or the unconnected use of two simple negatives, corresponding to Got. *ni...ni*; see on the latter Neckel KZ. 45,11 ff. There can be little doubt that the close similarity of the two words, one corresponding to *ni* (Lat. *ne*) and the other to *nih* (*neque*), contributed to the disappearance of this type in these languages.

A late Eng. example is (NED. 1581): they *ne* could *ne* would help the afflicted.

There is another and fuller form of this type in Eng., namely *nother...nother* (from *ne* + *ōhwæðer*), which was in use from the 13th c. to the beginning of the ModE. period,

e. g. More U. 211 whether they belyue well or no, nother the tyme dothe suffer us to discusse, nother it ys nowe necessarye. In the shortened form *nor . . . nor* it was formerly extremely frequent, as in Sh. Meas. III. 1.32 Thou hast nor youth nor age. This is found as an archaism even in the 19th c., e. g. Shelley PU. 1. 740 Nor seeks nor finds he mortal blisses.

(2) the type $nc^1 A nc^2 B$,

that is, with two different connectives, both of them negative, has prevailed over (1) in later stages of the Germanic languages. Thus we have ON *hvártki* (*hvar̥ki*) . . . *né*; *hvártki* corresponds to Goth. *ni-hwaþar-hun* with dropping of the original negative *ne*, the negative sense being attached to *-gi* (*ki*). In G. we have *weder . . . noch*, in which similarly initial *ne* has been dropped; *weder* has quite lost the original pronominal value ('which of two') which *whether* kept much longer in E.

In Engl., on the other hand, the *n*-element has never been lost, but is found both in the old formula *nother* (*nahwæðer*, *nohwæðer*, *nawðer*, *nowðer*) . . . *ne* and in the later (from the ME. period) *neither* (*naiðer*, *nayther*) . . . *ne* as well as in the corresponding forms with *nor* instead of *ne*.

In the second member, the old *ne* as in Caxton R. 88 "I shal neyther hate hym ne haue enuye at him", was used archaically by Spencer and sometimes by his imitators (Shenstone, School-Mistress; Byron, Childe Harold, I and II, etc.)

Apart from this, the normal formula in the ModE. time is *neither . . . nor*: neither he nor his sister has come | he has neither wit nor money | Swift 3.336 I could neither run with speed, nor climb trees | he neither loves nor hates her.

Where there are more than two alternatives, it is not at all rare to omit the connective with the middle ones or one of them: Sh. Meas. III. 1.37 thou hast neither heate, affection, limbe, nor beautie | id. Cæs. III. 2.226 I haue neyther writ nor

words, nor worth, Action nor Utterance, nor the power of speech.

The conjunction may even be omitted poetically before all except the first alternative: Sh. Lr. III. 2.15 Nor raine, winde, thunder, fire are my daughters | Wiv. IV. 2.62 neyther presse, coffer, chest, trunk, well, vault | Byron DJ. 10.53 as Nor brother, father, sister, daughter love | ib 10.57 connected In neither clime, time, blood, with her defender. This type, which is found only with more than two alternatives, has been placed here for convenience, but might have been given as an independent type: *nc A B C D....*

(3). Next we come to the type: *nc A c B*.

This is different from the preceding one in that the second connective is a positive one, the same as is used in alternatives like *either....or, aut....aut, ou....ou, entweder....oder*. Here the negative force of *nc* is strong enough to work through A so as to infect B. This is the type in regular use in modern Scandinavian, as in Dan. *hverken....eller*, Swed. *varken....eller*. Examples: han er hverken rig eller smuk | hverken han eller hans søster er rig | han hverken spiser eller drikker, etc.

In English *neither....or* is by no means uncommon, though now it has been generally discarded from literary writings through the influence of schoolmasters: Sh. Meas. IV. 2.108 That you swerue not from the smallest article of it, Neither in time, matter, or other circumstance (acc. to A. Schmidt only 3 or 4 times in Sh.) | Swift 3.199 they neither can speak, or attend to the discourses of others | id. 3.336 I had neither the strength or agility of a common Yahoo | id. P. 6 replies which are neither witty, humorous, polite, or authentic | Defoe. R. 26 I neither saw, or desir'd to see any people | ib. 17, 101, 106 etc. | ib. 58 having neither sail, oar, or rudder | ib. 81 | Scott Iv. 167 a cloak, neither fit to defend the wearer from cold or from rain | id. A. 2.36 | Carlyle R.

1. 73 thrifty men, who neither fell into laggard relaxation of diligence, or were stung by any madness of ambition | Tenn. 309 he neither wore on helm or shield The golden symbol of his kinglihood | Trollope D. 2. 140 I am suffering neither from one or from the other.

Defoe, who very often has *neither . . . or*, has the following sentences, which are interesting as showing the effect of distance: where *neither* is near, *or* suffices, where it is some distance back, the negative force has to be renewed: R. 138 I neither knew how to grind or to make meal of my corn, or indeed how to clean it and part it; nor if made into meal, how to make bread of it | *ib.* 291 having neither weapons or cloaths, nor any food.

In the following sentence *brother or sister* forms so to speak one idea (Ido epicene *frato*), hence *nor* is not used between them: Austen S. 253 neither she nor your brother or sister suspected a word of the matter.

“He knew neither how to walk or speak” (NP. '05) also shows that *or* is preferred when two words are closely linked together; if we substitute *nor*, we should be obliged to continue: *nor how to speak*. A closely similar sentence is found in Bunyan P. 107 they neither know how to do for, or speak to him. — *Ib.* 204 thou neither seest thy original, or actual infirmities; here if we substitute *nor*, it will be necessary to repeat *thy* before *actual*; but if we change the word-order, it will be possible to say “thou seest neither thy original nor actual infirmities”. (In other places Bunyan uses *neither . . . nor*, thus *ib.* 106, 108).

The use of *or* after *neither* cannot be separated from the use of *or* after another negative, as in the following instances; it will be seen that *or* is more natural in those marked (a) because the negative word can easily cover everything following, than in (b) or (c): (a) Marlowe F. 718 Faustus vowes neuer to looke to heauen, Neuer to name God, or to pray to him | *ib.* 729,

ed. 1616, but ed. 1604 nor | Di. Do. 156 he lived alone, and never saw her, or inquired after her | Austen P. 310 she knew not what to think, or how to account for it | Tenn. L. 3. 105 I haven't seen Palgrave yet or Woolner.... I have not written to Browning yet or seen him | Wells Br. 179 Nobody was singing or shouting.

(b) Defoe R. 359 a pleasant country, and no snow, no wolves, or any thing like them | Wells T. 70 there were no looking-glasses or any bedroom signs about it | Parker R. 240 there were no clinging hands, or stolen looks, or any vow or promise.

(c) Di. D. 114 and not a hair of her head, or a fold of her dress, was stirred | *ib.* 125 not a word was said, or a step taken | Caine C. 95 because your religion is not my religion or your God my God.

Note also the change in "No one supposes that the work is accomplished now or could be accomplished in one day" and ".....is accomplished now, nor could it be accomplished in one day". — The continuation with *hardly* is interesting in Lamb. E. 1. 155 because he never trifled or talked gallantry with them, or paid them, indeed, hardly common attentions.

(4) A *ne* B,

that is, a negative conjunction "looking before and after" and rendering both A and B negative, is comparatively frequent in ON and OE with *ne*; from Wimmer's *Læsebog* I quote: *kyks né dauðs nautkak karls sonar | hønd of þvær né høfuð kembir*; from OE *Beow.* 858 *suð ne norð* | 1100 *wordum ne worcum*. (The passages mentioned in Grein's *Sprachschatz* 2d ed. p. 493, are not parallel: in *Beow.* 1604 "wiston ond ne wendon" must be understood 'they wished, but did not think'; in *Andr.* 303 and *Gu.* 671 the great number of preceding *ne*'s account for the omission in one place, cf. above 105 f.).

See Delbrück, p. 55 f., where also instances of OHG. *noh* may be found: *laba noh gizami* 'weder labung noch rettung' | *kind noh quena*, etc. Paul, Wörterb. has a few modern instances, Wieland: in wasser noch in luft | Goethe: da ich mich wegen eines termins der herausgabe noch sonst auf irgend eine weise binden kann. — The examples show that Delbrück's restriction to "einem zweigliedrigen nominalen ausdrück" is too narrow; nor can I admit the correctness of his explanation that "*ni* erspart wurde, weil eine doppelte negation in dem kurzen satzstück als störend empfunde wurde". Neckel says, more convincingly: "In solchen ausdrücken steht *ni(h)* apò koinoû. Die unmittelbare nachbarschaft mit beiden gliedern erlaubt, es auf beide zu beziehen". And then prosiopesis comes into play, too.

In later Engl., though not often in quite recent times, we find *nor* used in the same way without a preceding negative: Caxton R. 89 my fader nor I dyde hym neuer good | Townl. 33 for Jak nor for gill will I turne my face | Marlowe E. 1633 The king of England, nor the court of Fraunce, shall haue me from my gracious mothers side | Eastw. 439 so closely conuaide that his new ladie nor any of her friendes know it | Sh. Meb. II. 3. 69 Tongue nor heart cannot conceiue, nor name thee | Bunyan P. 127 they threatned that the cage nor irons should serve their turn | Austen S. 227 they were both strongly prepossessed that she nor her daughters were such kind of women | Carlyle R. 2. 257 She struggled against this for an instant or two (maid nor nobody assisting) | Hawthorne T. 126 My father, nor his father before him, ever saw it otherwise.

It will be seen that all these are examples of principal words (substantives or pronouns); it is very rare with verbs, as in the following quotation, where *no longer* shows that the negative notion is to be applied to both auxiliaries: Swift J. 117 but I can nor will stay no longer now | cf. also Shelley

88 he moved nor spoke, Nor changed his hue, nor raised his locks.

On a different use of the same form (A *nc* B), where A is to be understood in a positive sense, see below p. 114.

(5) n A *nc* B.

In this type the negativity of A is indicated, though not by means of a connective. The negative connective (*nc*) before B is the counterpart of *also* or *too*; and some languages, such as G., have no special connective for this purpose, but use the same adverb as in positive sentences (*auch nicht*); in Fr. the negative comparative *non plus* is used either with or without the negative connective *ni*. Dan. has a special adverb used with some negative word, *heller ikke, heller ingen*, etc.; *heller* (ON *heldr*) is an old comparative as in the Fr. expression and signifies 'rather, sooner'. In Engl. the same negative connectives are used as in the previous types, but in rather a different way; but *no more* may also be used.

Examples of type 5: Sh. As. V. 2. 61 I speake not this, that you should beare a good opinion of my knowledge. . . . *neither* do I labor for a greater esteeme | Merch I. 1. 43 My ventures are not in one bottome trusted. . . . *nor* is my whole estate Vpon the fortune of this present yeere | Bunyan P. 17 as yet he had not got rid thereof, *nor* could he by any means get it off without help | Ruskin P. 1. 120 never attaching herself much to us, *neither* us to her | id. F. 42 the royal Dane does not haunt his own murderer, — *neither* does Arthur, King John; *neither* Norfolk, King Richard II.; *nor* Tybalt, Romeo | Bradley S. 29 Nothing makes us think. . . . *Nor*, I believe, are the facts ever so presented. . . . *Neither*, lastly, do we receive the impression. . . . | Locke S. 186 She said nothing, *neither* did he.

But neither is used in the same way: Brontë J. 118 She had no great talents. . . .; but *neither* had she any deficiency

or vice | MacCarthy 2. 52 He did not for a moment underestimate the danger; but neither did he exaggerate its importance | Gissing B. 63 they were not studious youths, but neither did they belong to the class that G. despised. — *And nor* in the same sense is rarer: Cambridge Trifles 194 Thackeray, for instance, didn't take a degree, *and nor* did — oh, lots of others.

Very often the sentence introduced by *neither* or *nor* is added by a different speaker, as in AV. John 8. 11 Hath no man condemned thee? . . . No man. . . *Neither* doe I condemne thee; in the 20th c. translation: Did no one condemn you? No one. . . . *Nor* do I condemn you.

A repetition of the negation is very frequent in these sentences: Sh. Merch. III. 4. 11 I neuer did repent for doing good, Nor shall not now | id. Ven. 409 I know not loue (quoth he) nor will not know it | Bacon (q Bøgholm 86 with other examples) nor they will not utter the other | Congreve 231 I don't quarrel at that, nor I don't think but your conversation was innocent | ib. 251 | Swift J. 61 nor you shall not know till I see you again | ib. 115 Steele. . . . came not, nor never did twice, since I knew him | Wordsworth P. 8. 451 nor shall we not be tending towards that point | Hazlitt A. 15 I have never told any one; nor I should not have mentioned it now, but. . . . | ib. 23 I cannot live without you — nor I will not | ib. 97 I never saw anything like her, nor I never shall again | Swinburne S. b. S. 42 For the life of them vanishes and is no more seen, Nor no more known [probably in imitation of El.E.].

Bacon, according to Bøgholm B. 85, nearly always carries through the distinction *neither* + vb. + subj. (neither do I say) without *not*, and *nor* + subj. + vb. with *not* or other negative (nor they will not utter); it will be seen from my examples that the latter construction is the more frequent one with other writers as well.

Instead of *neither* or *nor* we have also the combination

no more (cf. French above), as in Jerrold C. 60 I don't like W. *No more* do I much (this *much* shows that *no more* is used without any consciousness of its original meaning) | Hughes T. 2. 133 Brown says you don't believe that. *No more* I do. — The same with repeated negation B Jons. 3. 182 I would swear to speak ne'er a word to her. By this light, *no more* I will not. — Cf. also Di. D. 132 (vg.) *nor more* you wouldn't!

(6) n A nc¹ B nc².

This differs from (5) in having a supplementary connective placed after B.

Nor with subsequent (*nother* or) *neither*: More U. 197 nor so nother | Sh. Cæs. II. 1. 327 It is not for your health. . . . Nor for yours neither | Sh. As. I. 2. 31 loue no man in good earnest, nor no further in sport neyther | Milton A. 34 it stops but one breach of licence, nor that neither | Congreve 267 nor I do not know her if I see her; nor you neither | Swift J. 364 I can know nothing, nor themselves neither || *ib.* 130 I could not keep the toad from drinking himself, nor he would not let me go neither, nor Masham, who was with us.

(7) n A n B nc.

Here the connexion between the two negative ideas is not thought of till both have been fully expressed, and *neither* comes as an afterthought at the very last. Examples: Sh. LL. IV. 3. 191 it makes nothing sir. If it marre nothing neither, The treason and you goe in peace away together | Defoe G. 66 I'll not spend beyond it. I'll ne're run in debt neither | *id.* R. 2. 47 they would not eat themselves, and would not let others eat neither | *id.* R. 312 | Fielding T. 4. 302 To which the other making no answer. . . . Allworthy made no answer to this neither | Scott Iv. 481 blush not. . . . and do not laugh neither | Austen M. 25 I hope things are not so very bad with you neither | Ruskin P. 1. 53 I had no companions to quarrel

with, neither | ib. 2. 130 Fifteen feet thick, of not flowing, but flying water; not water, neither, — melted glacier rather (frequent in Ru., e. g. P. 2. 288, Sel. 1. 206, C. 201) | Shaw C. 147 I did not come to recommend myself. . . . and Miss C. might not think it any great recommendation neither.

Instead of the afterthought-*neither* which we have now seen so frequently in this chapter most people now prefer *either*, which seems to have come into use in the 19th c., probably through the war waged at schools against double negatives. Examples after negative expressions: Scott (NED) Thy sex cannot help that either | Browning 1. 524 [I] am unmoved by men's blame or their praise either | Doyle M. 130 poor chap, he had little enough to be cheery over either | Benson D. 10 Maud, tell the boy he need not wait. You needn't either, unless you like.

After a positive expression *either* is used as an afterthought adverb to emphasize the existence of alternatives; the NED has an example from ab. 1400; Shakespeare has it once only: Tw. II. 5. 206 "Wilt thou set thy foote o' my necke?" "Or o' mine either?" Cf. also Di (q) A beautiful figure for a nutcracker, or for a firebox, either | Kingsley H. 274 Ah, if all my priests were but like them; or my people either!

As this use after a positive expression is much older than that after a negative, Storm (E. Ph. 698) cannot be right in believing that the former is "übertragen" from the latter.

It should be noted that we have very frequently sentences connected with previous *positive* sentences in the same ways as we have seen in types (5, 6, 7) with negative ones. This generally serves to point out a contrast, but sometimes the logical connexion between the two sentences is very weak, and the final *neither* then merely "clinches the argument" by making the negative very emphatic. In Sh. Hml. III. 2. 4 ff. we have two illustrations corresponding to types (5) and (7): Speake the speech as I pronounc'd it. . . . But if you mouth it, as many of your players do, I had as liue the town-cryer had spoke my lines: *Nor* do not saw the ayre with your hand thus. . . . Be not too tame *neyther*.

Other examples: Sh. Cæs. I. 2. 238 I sawe Marke Antony offer him a crowne, yet 'twas not a crowne neyther, 'twas

one of these coronets | Swift J. 66 the best thing is Dr. Swift's on Vanbrugh; which I do not reckon so very good neither | *ib.* 121 there, I say, get you gone; no, I will not push you neither, but hand you on one side | Defoe R. 5 I resolv'd to run quite away from him. However, I did not act so hastily neither as my first heat of resolution prompted | Wordsworth 109 I travelled among unknown men, In lands beyond the sea; Nor, England! did I know till then What love I bore to thee. — Cf. also the frequent literary formulas of transition "Nor is this all" and "Nor do we stop here".

While this use of *nor* is perfectly natural, there is another way of using it which is never found in prose though it is a favourite formula with some poets. *Nor* here connects not two complete sentences, but only two verbs, of which the first is to be taken in a positive sense (cf. Dyboski, Tennysons sprache u. stil 2). Thus Tennyson 208 *Ida stood nor spoke* (= 'she stood and did not speak, she stood without speaking') | *ib.* 219 *He that gain'd a hundred fights, Nor ever* [= and never] *lost an English gun* | Browning 1. 518 *it concerns you that your knaves Pick up a manner nor discredit you* [= and (do) not] | *ib.* 522 *things we have passed Perhaps a hundred times nor cared to see* | *ib.* 582 *wait death nor be afraid!*

These instances may be compared with the ON quotations given by Neckel p. 10: *sat hann, né hann svaf, ávalt* | *gumnum hollr, né gulli*, etc.

The negative connectives *neither* and *nor*, which we have treated in this chapter, are characteristic elements of idiomatic English; thus *nor do I see any reason* is always preferred to *and I see also no reason* (cf. the cause of this, above p. 58). In some few cases, however, we find *also* in a negative sentence, but there is generally some special reason for its use, as in Defoe Pl. 44 *But I must also not forget that. . . . (not forget = 'remem-*

ber') | Wells Br. 117 but then too was there *not also* a national virtue? (= wasn't there a n. v. besides) | ib. 194 Everything may recover. But *also nothing* may recover (*also* = there is another possibility) | Dickinson C. 6 No one is tied, but *also no one* is rooted (= but on the other hand, no one; the contrast is expressed more elegantly than in: but neither is any one rooted).

In rare instances a negative is put only with one of two (or three) verbs though it belongs to both (or all): Ch. A. 507 He sette nat his benefice to hyre, And leet his sheep encombred in the myre, And ran to London. . . . But dwelte at hoom [Skeat: we should now say — 'nor left'] | Devil Edm. 524 Didst thou not write thy name in thine own blood and drewst the formall deed | Cowper 323 The winds play no longer and sing in the leaves [= no longer p. and s.].

A frequent way of making one *not* serve to negative two verbs is seen in "The winds *do not play and sing* in the leaves" (. . . *are not playing and singing* . . .).

In Dan. *ikke* sometimes is put only with the last of two verbs connected by means of *og*, but only when their signification is closely related as in Goldschm. 8. 60 "jeg hykler og lyver ikke"; otherwise *ikke* has to be repeated: "han spillede ikke klaver og sang ikke (heller)". But if the first verb indicates only a more or less insignificant state or circumstance of the main action denoted by the second verb, *ikke* is put with the first verb: "sid ikke dær og sov" | "jeg går ikke hen og glemmer det". The explanation is that *og* in this case is a disguised *at*, originally followed by the infinitive, see Dania 3. 167 ff., 249 ff.

Where a positive and a negative sentence are combined, English uses the adversative conjunction *but* (like Dan. *men*, G. *aber*), whereas French prefers *et*: I eat, but I don't drink | the guard dies, but does not surrender: je mange, et je ne bois pas | la garde meurt et ne se rend pas. Negation thus is

more vividly present in an English consciousness than in a French mind, since the combination of positive and negative is always felt as a contrast.

CHAPTER XI¹

English Verbal Forms in -n't.

Not was attracted to the verb, even before it was reduced to *n't* as an integral part of a coalesced verbal form; thus instead of *will I not* we find *wol not I* as early as Ch. (A.3131); both positions in Ch. E. 250 *Wol nat oure lord yet leve his vanytee? Wol he nat wedde?*

From MnE. times may be noted:

Caxton R. 84 *art not thou pryamus sone. . . . art not thou one of the possessours* | Roister 52 *Will not ye, then will they* | ib. 56 *Did not you make me a letter* | ib. 79 *do not ye. . . .* | ib. 79 *be not ye. . . .* | Sh. R. 3. I. 2. 117 *Is not the causer. . . .* | ib. I. 4. 286 *So do not I* | ib. III. 2. 6 *Cannot thy master sleep* | ib. III. 4. 29 *Had not you come* | Sh. LLL. IV. 1. 51 *Are not you* | Sh. Tw. III. 4. 202 *Now will not I deliuer his letter* | Sh. As. IV. 1. 89 *Am not I your Rosalind* | AV. Psalm. 139. 21 *Doe not I hate them. . . . and am not I grieved* | Fielding 3. 431 *did not I execute the scheme, did not I run the whole risque? Should not I have suffered the whole punishment if I had been taken, and is not the labourer worthy of his hire?* | ib. 448 *were not these men of honour?* | Franklin 159 *Had not you better sell them?* | Austen P. 40 *They are wanted in the farm, Mr. Bennet, are not they?* (thus continually in conversations *ib.*: *is not he. . . . will not you. . . . could not he. . . &c*) | Beaconsfield L. 7. . . . *had not he instinctively felt. . . .*

¹ This and the following two chapters deal exclusively with English grammar.

There is some vacillation between the two word-orders; in Sh. Ro. 1786 we have "Doth not she thinke me an old murderer", but Q.1 has "Doth she not. . . ." Swift in his "Journal to Stella" generally has "did not I", "should not I", etc., but sometimes as p. 17 "Did I not say"; and the latter word-order is even nowadays affected by many writers, though "Didn't I say" has now for generations been the only natural form in everyday speech.

The contracted forms seem to have come into use in speech, though not yet in writing, about the year 1600. In a few instances (extremely few) they may be inferred from the metre in Sh., though the full form is written, thus Oth. IV. 2. 82. *Are not* you a strumpet? No, as I am a Christian | ib. IV. 2. 161 But neuer taynt my loue. I *cannot* say Whore (but *Cant* in Alls I. 3. 171 F. stands for *can it* [be]). — Van Dam's examples (Sh.'s Prosody and Text p. 155) are most of them questionable, and some unquestionably wrong. König (Der vers in Sh's dramen 39) has only the following instances Oth. IV. 2. 161 (as above), H6A. II. 2. 47 (may not), H5. IV. 5. 6 (but the folio arranges the line: O meschante Fortune, do not runne away — with *do not* as two syllables), Err. II. 1. 68 (know not; line metrically doubtful).

In writing the forms in *n't* make their appearance about 1660 and are already frequent in Dryden's, Congreve's, and Farquhar's comedies. Addison in the *Spectator* nr. 135 speaks of *mayn't*, *can't*, *sha'n't*, *won't*, and the like as having "very much untuned our language, and clogged it with consonants". Swift also (in the *Tatler* nr. 230) brands as examples of "the continual corruption of our English tongue" such forms as *cou'dn't*, *ha'n't*, *can't*, *shan't*; but nevertheless he uses some of them very often in his *Journal to Stella*.

Among the forms there are some that are so simple that they call for no remark, thus

mayn't [meint]
hadn't [hædnt]
didn't [didnt]
couldn't [kudnt]
wouldn't [wudnt]
shouldn't [ʃudnt]
mighn't [maitnt]
daren't [dɛːənt]
mustn't [mʌsnt] with natural dropping of [t]
 MEG. I. 7. 73.

Thus also

hasn't [hæznt]
isn't [iznt]
doesn't [dʌznt]
haven't [hævnt]
aren't [aːnt]


are simple enough, but it should be noted that these are recent restitutions after *has*, *is*, etc., which have succeeded, partially at least, in ousting other forms developed formerly through phonetic shortening, see below.

Cannot [kæən(n)ət] becomes *can't* with a different vowel, long [aː]; Otway 288 writes *cannot*, but pronounces it in one syllable. Congreve 268 has *can't*. In the same way, with additional dropping of [l], *shall not* becomes [ʃaːnt]. The spelling was not, and is not yet, settled; NED. records *sha'nt* from 1664, *shan't* from 1675, *shann't* from 1682 (besides Dryden's *shan'not* 1668); now both *shan't* and *sha'n't* are in use. For the long [aː] in these see MEG. I. 10. 552.

In a similar way I take it that *am not* has become [aːnt] with lengthening of the vowel and dropping of [m]. This may have been the actual pronunciation meant by the spelling *an't* (cf. *can't*, *shan't*) in earlier times, see e. g. Swift P. 90 I a'n't well (also ib. 97) | id. J. 75 I an't vexed | 83 I an't

sleepy | 152 an't I | Defoe. G. 98 I an't to be a tradesman; I am to be a gentleman: I an't to go to school | Congreve 250 I an't deaf | id. 251 I an't calf enough | Sheridan 208 (Sir Oliver) | id. 211 (Sir Peter) | Austen S. 280 I an't the least astonished at it | Dickens X. 59 (vg.) I an't so fond of his company | Bennett W. 1. 152 An't I good enough? | James A. 1. 37 You are what my wife calls intellectual. I an't, a bit. Cf. below on *ain't*.

Elphinstone 1765 (1. 134) mentions *an't* for *am not* with 'sinking' of *m* and *o*, but does not specify the vowel sound.

Nowadays [a'nt] is frequently heard, especially in tag-questions: I'm a bad boy [a'nt ai?]; but when authors want to write it, they are naturally induced to write *aren't*, as *r* has become mute in such combinations, and the form then looks as if it originated in a mistaken use of the plural instead of the singular (which is in itself absurd, as no one would think of using [a'nt it] or [a'nt hi']). I find the spelling *aren't I* or *arn't I* pretty frequently in George Eliot (M. 1. 34, 43, 63, 2. 164; A. 441, 451, S. 84, 226), but only to represent vulgar or dialectal speech. In the younger generation of writers, however, it is also found as belonging to educated speakers: Wilde Im 10 I am always smart. Aren't I? | Benson D. 126 Aren't I a wise woman? | id. D. 2. 192 I am a very wonderful woman, aren't I | ib. 297 | Benson N. 319 [aristocrat:] I'm a first-class ass, aren't I | Hope C. 100 you are precious lucky. — Yes, aren't I? | Pinero Q. 203 Well, aren't I, my lord? | Wells N. 513 [an M. P.:] Aren't I in a net? | id. H. 41 | id. V. 245 (Ann. Ver. herself) | Hankin 3. 55 I *am* pretty, aren't I? | Galsworthy P. 2. 57 Aren't I going to get you to do your frock? | ib. 73 | Bennett T. 53 I'm always right, aren't I? | id. C. 1. 113 | Oppenheim M. 180 aren't I lucky? 

This form is mixed up with other forms in Quiller Couch

T. 113 That's a wall, ain't et ? An' I'm a preacher, arn't I ?
An' you be worms, bain't 'ee ?

The form [aːnt ai] is found convenient and corresponds to the other *n't*-forms; it obviates the clumsy *am I not* and the unpronounceable *amn't I*, which I find written in Ol. Schreiner's Peter Halket 202. — But as [aːnt] may be taken as developed from *aren't*, it may sometimes in children's speech lead to the substitution of *are* for *am* in positive sentences, as when one of Darwin's little boys remarked: 'I are an extraordinary grass-finder' (Darwin L. 1. 116).

Are not becomes [arnt], which regularly becomes [aːnt]; we find spellings like Swift P. 90 ar'n't you sorry | 94 ar'n't you asham'd ?

Thus frequently in 19th c.

But there is also another frequent form, which *may* have developed phonetically from the older alternate form with long ME. [aː], see MEG. I. 4. 432, and dropping of *r* (ib. 7. 79); this gives the result [eint]; cf. the spellings in Swift J. 81 an't you an impudent slut | ib. 93, 131 | Defoe G. 129 An't you rich | Fielding T. 4. 99 (Mrs. Honour) a'n't (3d person pl.) | ib. 1. 86 you an't | ib. 4. 256 you ant | Austen S. 234 [lady:] they are very pretty, an't they | ib. 237 you an't well | an't in Trollope B. also in the speech of educated people, e. g. 411, 483 || Austen S. 196 [old lady:] Mind me, now, if they ain't married by Midsummer | Shaw C. 116 youre joking, aint you ? | Norris P. 245 Ain't you glad you aren't short of wheat.

Ain't in the first person sg. probably has arisen through morphological analogy, as nowhere else the persons were distinguished in the *-nt*-forms. Examples: Tenn. L. 2. 21 Ain't I a beast for not answering you before ? | Mered H. 346 (young lord:) I ain't a diplomatist. It is probable that some at least of the 19th c. quotations above for *an't I* are meant as [eint ai].

Have not became [heint]; note the older pronunciation of *have* as [heiv], also [hei], written so often *ha'* (Sh. Wint. I. 2. 267 *Ha' not* (2. syll.) *you seene Camillo*); the spelling *han't* or *ha'n't* is frequent, e. g. Congreve 230 *han't you four thousand pounds* | Swift P. 32, 92 *you ha'n't*, 155 *I han't* | Swift J. 22 *Han't I*, ib. 40, 43, 63 etc. | Defoe R. 2. 164 *I han't* | id. G. 129, 132 | Fielding 1. 377 *han't you heard* | Sheridan 290 *I ha'n't a moment to lose* | Hardy R. 34 *I han't been* | id. L. 201 *Ha'n't I mused her?*

Instead of *han't* the spelling *ain't* also occurs as a vulgarism (*h* dropped).

Do not becomes *don't* [dount], which is found, e. g., in Swift J. 17, etc., Defoe G. 12, 45, 137, and innumerable times since then.

For *will not* we have *won't* [wount], developed (through *wonnot*, found in Dryden and other writers of that time) from the ME. form *wol*. It is written *wont* in Defoe R. 2. 166, but generally *won't*, thus Rehearsal 41, Congreve 237, Farquhar B. 335, Defoe G. 48, 66, Fielding T. 1. 237, etc., etc.

The [s] was frequently dropped in *isn't*, *wasn't*, *doesn't*, (thus expressly Elphinstone 1765 I. 134) and this gives rise to various forms of interest. For *isn't* we find *'ent* (facilitatis causa, Cooper 1685) and in the 18th c. the form *i'n't*, which Fitzedward Hall (M. 236) quotes from Foote, Richardson, and Miss Burney. But the vowel is unstable; Swift P. 32 writes *e'n't*; and if we imagine a lowering and lengthening of the vowel (corresponding pretty exactly to what happened in *don't*, *won't*, and really also in *can't*, etc.), this would result in a pronunciation [eint]; now this must be written *an't* or *ain't*, and would fall together with the form mentioned above as possibly developed from *aren't*. *An't* is found in the third person as early as Swift J. 105 *Presto is plaguy silly to-night, an't he?* | ib. 147 *An't that right now?* | 179 *it an't my fault* | 273 In the 19th c. *an't* and *ain't* are frequent for *is not* in

representations of vulgar speech; see quotations in Storm EPh. 709 and Farmer & Henley, also e.g. Austen S. 125 I don't pretend to say that there ain't | ib. 270 What an ill-natured woman his mother is, an't she ? | ib. 287 if Lucy an't there.

But now it is not felt as so vulgar as formerly; Dean Alford (Q. 71) says: "It ain't certain. I ain't going.... very frequently used, even by highly educated persons". And in Anthony Hope (F. 40, 45, C. 57) people of the best society are represented as saying *it ain't* and *ain't it*. Dr. Furnivall, to mention only one man, was particularly fond of using this form.

The form *wa'nt* or *wa'n't* for *was not* is pretty frequent in Defoe, e. g. G. 51 you was.... wa'nt you ? | id. R. 8 I warrant you were frighted, wa'n't you.

I find the same form frequently in American writers: Howells S. 10 we wa'n't ragged | ib. 15 I wa'n't (often, in all persons) | London V. 329 he wa'n't | Page J. 350 (vg.) I wa'n't after no money.... 'T wa'n't me.

A variant is written *warn't*, where *r* of course is mute, the sound represented being [wɔːnt]; it is frequent vulgarly in Dickens, e. g. Do. 77 If I warn't a man a on small annuity | ib. 223 (vg) it warn't him | id. F. 24 see if he warn't | Galsworthy P. 86.

Don't for *does not* is generally explained from a substitution of some other person for the third person; but as this is not a habitual process, — as *do* in the third person sg. is found only in some few dialects, but not in standard English, and as the tendency is rather in the reverse direction of using the verb form in *s* with subjects of the other persons (*says I, they talks*, etc.), the inference is natural that we have rather a phonetic process, *s* being absorbed before *nt* as in *isn't*, etc., above. The vowel in [dɔʊnt] must have developed in the same way as in *do not*, if we admit that the mutescence of *s*

took place before the vowel in *does* was changed into [ʌ]. *Don't* in the third person is found in Farquhar B. 321, in Defoe G. 47 (my brother don't kno'), Sheridan D. 277 and very frequently in the 19th c. Byron uses it repeatedly in the colloquial verse of *Don Juan*, (3. 10, 9. 44, 10. 51, 13. 35, 14. 29), where *doesn't* is probably never found, though *does not* and *doth not* are found. Dickens has it constantly in his dialogues, chiefly, but not exclusively, in representing the speech of vulgar people (see e. g. Do. 13, 16, 22, 31; D. 84, 188, 191, 376, 476, 590; X. 45 educated young man); and he sometimes even uses it in his own name (as Do. 500 How Susan does it, she don't know | ib. 541 he don't appear to break his heart). The form is used constantly in the conversations in such books as Hughes's *Tom Brown*. Kingsley H. 76 makes a well-bred man say "She don't care" (cf. ib. 146), similarly Meredith H. 489 an M.P., Philips L. 226 a perfect gentleman, Egerton K. 101 a lady. That this use of *don't* could not by any means be called a vulgarism nowadays, however much schoolmasters may object to it, will also appear from the following quotations (the two last American): Shelley L. 727 I have just heard from Peacock, saying, that he don't think that my tragedy will do, and that he don't much like it | Austen S. 193 it don't signify talking | Ward F. 184 [a lord:] Well, it don't matter | id. M. 86 [a celebrated traveller:] that don't matter | id. E. 64 [a young diplomatist:] It don't sound much | ib. 65 he don't take Manisty at his own valuation | ib. 254 [an ambassador:] That don't count | ib. 258 [a lady:] He don't care | Shaw D. 93 Sir Patrick: Why dont he live for it ? (cf. id. 1. 4, 174, 178, 179, 203, 204, etc.) | Wells L. 19 it don't matter a bit (said Mr. Lewisham) | Norris O. 231 it stands to reason, don't it ? | Herrick M. 187 it don't make any difference.

Here, as with *ain't*, the distinction of person and number has been obliterated in the negative forms.

Daren't stands for both *dare not* (*dares not*) and *dared not*, the latter through a natural phonetic development (MEG. I. 7. 72; cf. also ESt. 23. 461). The use in the present needs no exemplification (Shaw 1. 198 I darent talk about such things); in the preterite we have, e. g. Thack P. 3. 83 Her restlessness wakened her bedfellows more than once. She daren't read more of Walter Lorraine: Father was at home, and would suffer no light | Ward D. 1. 99 Her spirit failed her a little. She daren't climb after him in the dark | Kipl. L. 126 the ship's charts were in pieces and our ships daren't run south | Shaw. 2. 195 you know you darent have given the order if you hadnt seen us | id. C. 114 otherwise I darent have brought you here | Bennett T. 326 We were halted before I could see. And I daren't look round.

Dare not is often written as a preterite, even by authors who do not use *dare* (without *not*) as a preterite; this of course represents a spoken [dɛːənt]. (Tennyson, Doyle, Kipling, Shaw, Hall Caine, Parker).

There is a negative form of the (obsolescent) preterite *durst*, in which the first *t* is often omitted; it is sometimes used as a present (thus a Norfolk speaker, Di. D. 407; Captain Cuttle id. Do. 75). Recent examples, to which are added after || some dialectal forms: Kipl. SS. 166 they dursn't do it | Shaw. 2. 91 They dussent ave nothink to do with me || Masefield E. 39 I durn't | Barrie MO. 100 daurnd | Twain H. 1. 17 I dasn't scratch it.

The sound [t] is also left out in the colloquial form [juːsnt] for *used not*; an American lady told me that this was childish: "no grown-up person in America would say so", but in England it is very often heard, and also often written, see Pinero S. 189 my face is covered with little shadows that usen't to be there | Wilde W. 37 I usen't to be one of her admirers, but I am now | Shaw C. 11 Usent it to be a lark ? | ib. 193 I'm blest if I usent to have to put him up | id. J. 255, M. 192, 202 | Hankin 2. 47

Usen't we to be taught that it was our duty to love our enemies? | Benson D. 2. 288 Usen't the monks to keep peas in their boots?

Ben't seems now extinct except in dialects (*bain't*); it was heard in educated society in Swift's time, see P. 105 if you ben't hang'd | ib. 110 if that ben't fair, hang fair.

Dialectal *n't*-forms for the second person sg. occur, for instance in Fielding T. (Squire Western): *shatunt* '(thou) shalt not', *wout unt* = 'wouldst not', *at'n't* or *at unt* 'art not', and others.

For *needn't* I find an abbreviated American form several times in Opie Read's *Toothpick Tales*, e. g. 108 yer neenter fly off'n the handle.

There is a curious American form *whyn't* = 'why didn't' or 'why don't' (Payne, Alab. Wordl.); in Page J. 57 a negro asks: *Whyn't you stay?*

In children's speech there is a negative form corresponding to *you better do that* (from *you'd better*), namely *Bettern't you* = 'had you not better'; Sully St. of Childh. 177.

The *n't* forms are colloquial, but may be heard in university lectures, etc. They are not, however, used much in *reading*, and it sounds hyper-colloquial, in some cases even with a comical tinge, when too many *don't*, *isn't* are substituted for *do not*, *is not*, etc. in reading serious prose aloud. In poetry the contracted forms are justified only where other colloquial forms are allowed, e. g. Byron D. J. 5. 6 They vow to amend their lives, and yet they don't; Because if drown'd, they can't — if spared, they won't.

Naturally the full forms admit of greater emphasis on the negative element than the contracted forms; [kænət] is hardly ever heard in colloquial speech unless exceptionally stressed, and then the second syllable may have even stronger

stress than the first (cf. the italics in Di. D. 241 I cannot say — I really *cannot* say). In Byron's DJ. a distinction seems to be carried through between *cannot* when the stress is on *can*, and *can not* when it is on *not*. *Will not* is more emphatic than *won't* in Ridge G. 219 "I won't have it! I will not have it!" But this does not apply to the two forms in Pinero Q. 213 It's not true! it isn't true! — The difference between the full and the contracted form is sometimes that between a special and a nexal negative (see ch. V.); cf. Sweet, NEG. § 366: "In fact such sentences [as *he is not a fool*] have in the spoken language two forms (hij iznt ə fuwl) and (hijz not ə fuwl). In the former the negation being attached specially to an unmeaning form-word must necessarily logically modify the whole sentence, just as in *I do not think so* (ai dount piŋk sou), so that the sentence is equivalent to 'I deny that he is a fool'. In the other form of the sentence the *not* is detached from the verb, and is thus at liberty to modify the following noun, so that the sentence is felt to be equivalent to *he is no fool*, where there can be no doubt that the negative adjective-pronoun *no* modifies the noun, so that (hijz not ə fuwl) is almost equivalent to 'I assert that he is the opposite of a fool'."

On the distinction between *may not* and *mayn't*, *must not* and *mustn't* in some cases see p. 94 ff.

The contracted forms are very often used in tag questions (He is old, isn't he? | you know her, don't you? etc.), and in such questions as are hardly questions at all, but another form of putting a positive assertion: Isn't he old? = 'he is very old' (you cannot disagree with me on that point) | Don't you know? = 'you surely must know'. In a real question, therefore, it is preferable to say and write, for instance: "Did I meet the lady when I was with you? If not, *did you not* know her at that time?" because "... didn't you know her?" would seem to admit of only one reply.

With regard to the standing of the contracted forms and the way in which they are regarded by the phonetician as opposed to many laymen, there is a characteristic passage in H. C. Wyld's *Hist. Study of the Mother Tongue*, p. 379: "We occasionally hear peculiarly flagrant breaches of polite usage, such as (iz nɒt it) for (iznt it) or (æm nɒt ai), for the now rather old-fashioned, but still commendable, (sint ai) or the more usual and familiar (a'nt ai), or, in Ireland, (æmnt ai). These forms, which can only be based upon an uneasy and nervous stumbling after 'correctness', are perfectly indefensible, for no one ever uttered them naturally and spontaneously. They are struck out by the individual, in a painful gasp of false refinement".

In Northern English and Sc. we have an enclitic *-na* (<OE *nā*); thus frequently in GE. A. *donna, mustna, wasna, wonna, thee artna, ye arena*; in Burns *dinna, winna, wadna, wasna*, etc. — *Canna* is used by Goldsmith 560 as *vg.*, not as specifically Sc.

CHAPTER XII

But.

The word *but*, in many of its applications, has a negative force. At first it is a preposition, OE *be-utan*, formed like *without*, and acquiring the same negative signification as that word. But gradually it came to be used in a variety of ways not shared by *without*. It is only with the negative applications that we are here concerned.

But is a kind of negative relative pronoun, meaning 'that (who or which)...not', but only used after a negative expression.

Examples: Sh. Err. IV. 3. 1 There's not a man I meete
but doth salute me | Merch III. 2. 81 There is no vice so

simple, but assumes Some marke of vertue on his outward parts | Lr. II. 4. 71 there's not a nose among twenty, but can smell him that's stinking | Milton A. 56 seeing no man who hath tasted learning, but will confesse the many waies of profiting | Walton A. 15 there are none that deserve commendation but may be justified | Ruskin Sel. 1. 370 there is no existing highest-order art but is decorative | Stevenson B. 110 there was not one but had been guilty of some act of oppression | Dickinson S. 117 I see around me none but are shipwrecked too.

In most cases the relative pronoun represented by *but* is the subject of the clause; but it may also be the object of a verb; rarely, however, the object of a preposition placed at the end of the clause: Sh. Mcb. 1. 6. 9 no iutty, frieze, Buttrice, nor coigne of vantage, but this bird Hath made his pendent bed || Ruskin Sel. 1. 261 there is not a touch of Vandyck's pencil but he seems to have revelled on.

This relative *but* is extremely frequent after an incomplete sentence (without a verb), as in Sh. Alls. II. 3. 68 Not one of those, but had a noble father | Lamb. R. 39 Not a tree, not a bush, scarce a wildflower in their path, but revived in Rosamund some recollection | Quincey 418 and probably not one of the whole brigade but excelled myself in personal advantages | Carlyle H. 132 no one of us, I suppose, but would find it a very rough thing | Thack N. 205 Not one of the Gandishites but was after a while well inclined to the young fellow | Ruskin S. 46 nothing so great but it [a mob] will forget in an hour | Stevenson IHF. 8 no gentleman but wishes to avoid a scene.

The negative idea that conditions this use of *but* may be expressed indirectly, or it may be what has been termed above an incomplete negative. It is sometimes wrongly asserted that Shakespeare did not use this *but* after an interrogative sentence with negative import. Examples: Sh. Ven. 565 What waxe

so frozen but dissolves with tempring? | *Lucr.* 414 What could he see but mightily he noted? What did he note, but strongly he desired? | *Milton SA.* 834 what murderer. . . but may plead it | *Pope RL.* 1. 95 What tender maid but must a victim fall To one man's treat, but for another's ball? || *Thack N.* 674 Scarce a man but felt Barnes was laughing at him | *ib.* 235 There is scarce any parent however friendly with his children, but must feel sometimes that they have thoughts which are not his or hers | *Spencer Ed.* 22 Scarcely a locality but has its history of fortunes thrown away over some impossible project | *Galsworthy F.* 277 Scarcely a word of the evening's conversation but gave him. . . the feeling. . . || *Lamb. E.* 2. 219 Few young ladies but in this sense keep a dog | *Wells T.* 111 And few of the men who were there but judged me a happy man | *Bennett C.* 1. 102 Few of these men but at some time of their lives had worn the clog.

In some cases *but* is followed by a personal pronoun in such a way that both together make up a relative pronoun (*but they* = 'who. . . not', etc.); the phenomenon may be compared with the popular use of *that* or *which* followed by *he* or *him*, etc. *But*, in this case, is not a real relative pronoun, but rather a "relative connective". Examples: *Malory* 732 there were but few knyghtes in all the courte, but they demed the quene was in the wronge | *Sh. Mcb.* III. 4. 131 There's not a one of them but in his house I keepe a seruant feed | *Stevenson MP.* 161 You can propound nothing but he has a theory about it ready-made | *id. B.* 115 Not a man but he is some deal heartened up | *Ruskin Sel.* 1. 172 not one great man of them, but he will puzzle you, if you look close, to know what he means | *Wilde S.* 81 Women are a decorative sex. They never have anything to say but they say it charmingly [with intentional ambiguity].

In the same sense as the relative pronoun *but* we have also, from the beginning of the 18th c., the combination

but what. As applied to persons (= who..not) this is now vulgar, but does not seem to have always been felt as such: Swift J. 489 there is not one of the Ministry but what will employ me | Defoe R. 2. 4 I had no agreeable diversion but what had some thing or other of this in it | Goldsmith 6 scarce a farmer's daughter within ten miles round but what had found him successful | Austen E. 29 not that I think Mr. M. would ever marry any body but what had had some education | id. P. 306 there is not one of his tenants but what will give him a good name | Quincey 220 political economy.... is eminently an organic science (no part, but what acts on the whole, as the whole again reacts on and through each part) | G. E. A. 98 There's nobody round that hearth but what's glad to see you | Benson D. 2. 129 there is nothing else about me but what is intolerable | Bennett A. 20 there is no village lane within a league but what offers a travesty of rural charms.

But as a conjunction = 'that not' is frequent in an object clause after a negative expression, e. g. Sh. Ro. V. 3. 132 my master knowes not but I am gone hence | Ado I. 3. 32 it must not be denied but I am a plaine dealing villaine | Mids. II. 1. 237 do not beleue But I shall doe thee mischief in the wood | Walton A. 11 then doubt not but the art will prove like a vertue | Bunyan P. 75 I know not but some other enemy may be at hand | ib. 233 | Congreve 130 I don't know but she may come this way | Spect. 5 it is not impossible, but I may make discoveries | Swift J. 284 I doubt not but it will take | Defoe R. 25 I make no doubt but he reacht it with ease | Fielding 3. 420 I make no question, but I shall be able to introduce you | Goldsmith 16 Nor can I deny but I have an interest in being first | Wordsworth P. 5. 81 Much I rejoiced, not doubting but a guide was present | GE. A. 247 there was no knowing but she might have been childish enough |

Stevenson B. 113 Doubt not but he will lend a favourable ear.

But evidently in all these cases means the same thing to the popular speech instinct; it stands as the natural conjunction where the notion is negative. But it is easy to see that it really stands for two strictly opposite ideas, according as the main sentence is simply negative or doubly negative, i. e. positive. In the former case *but* gives a negative force to the dependent clause, in the latter case it does not. Thus, the first quotation from Sh. means 'my master knows not otherwise than that I am gone hence', he believes that I am gone, he does not know that I am not gone; but in the second quotation, if for "it must not be denied" we substitute the equivalent "it is certain", we must say "that I am a plain-dealing villain" without any *not*. The use of *but* in such cases, therefore, is on a par with the redundant use of negatives in popular speech (above, p. 75) and, like that, has now been generally discarded in educated speech and in writing, so that the usual expression now is "it must not be denied that I am. . . ." ("Here, *that* is now considered more logical" NED).

In the same sense *but that* is also used: Sh. Alls. V. 3. 167 I neither can nor will denie, But that I know them | Milton A. 5 deny not but that it is of greatest concernment | ib 28 | Walton A. 11 'tis not to be questioned, but that it is an art | Defoe R. 91 not doubting but that there was more | Fielding T. 3. 81 I made no doubt but that his designs were strictly honourable | Johnson R. 102 I cannot be persuaded but that marriage is one of the means of happiness | Sheridan 273 I have no doubt but that bolts and bars will be entirely useless | Cowper L. 1. 210 it is hardly possible but that some of the family must have been bitten | Franklin 181 not knowing but that he might be in the right | Scott Iv. 288 I fear not but that my father will do his best | Di. Do. 151 they can hardly

persuade themselves but that there is something unbecoming in the conduct | *id.* N. 582 I didn't know but that perhaps somebody might be passing up the stairs | Tennyson 464 Let no man dream but that I love thee still | Trollope W. 115 It is not to be supposed but that much pain will spring out of this question | Ruskin T. 212 I do not doubt but that I shall set many a reader's teeth on edge (*ib.* 148) | *id.* C. 102, 115 | *id.* F. 35 I have no fear but that you will one day understand all my poor words | Ward M. 234 he could not doubt but that she would face it.

And finally *but what* may be used; this however, is recent and generally considered more or less vulgar: Di. N. 131 wouldn't it be much nicer...? I don't know but what it would (*ib.* 608) | GE. A. 28 There's no knowing but what you may see things different after a while (frequent in GE.) | Trollope D. 3. 153 I am not going to say but what I am gratified (*ib.* 230) | Mered H. 5 I shouldn't wonder but what that young chap'll want to be a gentleman | Bennett A. 209 We'd no thought but what we should bring you thirty pounds in cash | Housman J. 333 I shouldn't be surprised but what it could be recognized | Wells V. 196 I shall never hear it but what this evening will come pouring back over me | Norris O. 546 I am not so sure but what yesterday's terrible affair might have been avoided.

The use of *but what* cannot be easily accounted for; the NED attempts no explanation, but simply brands the use as "erroneous" in all cases (*but* 12c, 30). Perhaps *but what* first began in the relative employment (see p. 129f.), where *what* has sometimes approximately its usual force (as in the quotation l. c. from Defoe); and as *but what* was thus felt to be the equivalent of *but that*, it was substituted for that combination in other cases as well.

The negative idea in the main sentence may of course be expressed indirectly or by such a word as *little*: Milton A. 12

who denies but that it was justly burnt | Bunyan G. 32 how can you tell but that the Turks had as good scriptures. . . . as we have | Scott Iv. 482 who knows but the devil may fly off with the supper | Browning l. 407 Who knows but the world may end to-night ? | Hewlett Q. 150 there is little doubt but he soon tired.

By the side of the elliptical expression *Not that*. . . . mentioned above (p. 54) we find *not but*, *not but that*, and *not but what*, e. g. Behn 307 not but he confessed Charlot had beauty | Defoe R. 149 not but that the difficulty of launching my boat came into my head | Goldsmith 2 Thus we lived several years in a state of much happiness, not but that we sometimes had little rubs | Cowper L. 1. 328 Not but that I should be very sorry | GE. A. 297 Not but what I'm glad to hear o' anybody respectable coming into the parish | Hankin 2. 10 As long as Wilkins was here things were better. Not but what we had our quarrels even then.

An infinitive is also found after *doubt not but* (obsolete) as in Sh. R. 2. V. 115 I doubt not but to ride as fast as Yorke | Bunyan G. 23 not doubting but to find it presently | Walton A. 17 I doubt not but to relate to you many things | Fielding 3. 548 he doubted not but to subvert any villainous design.

After verbs like *hinder*, *prevent*, *forbid*, etc., the use of *but (that)* = '*that not*' is now obsolete; ex.:

Sh. Oth. II. 1. 195 The heauens forbid But that our loues and comforts should encrease.

But (but that, but what) is also used in the negative sense of 'that. . . not' after a comparison with *not so*:

More U. 239 the bandes can neuer be so stronge, but they wyll fynde some hole open to crepe owte at | Sh. Merch. III. 2. 163 she is not yet so old But she may learne. . . . Shee is not bred so dull but she can learne | Milton A. 8 they were not therein so cautious but they were as dissolute in their

promiscuous conversing | Stevenson V. 25 there is nothing so monstrous but we can believe it of ourselves | id. MB. 301 Pepys was not such an ass, but he must have perceived it || Caxton R. 38 I was not so moche a fool but that I fonde the hole | Sh. Mids. III. 2. 298 I am not yet so low, But that my nailes can reach vnto thine eyes | Di. X. 3 he was not so dreadfully cut up by the sad event, but that he was an excellent man of business on the very day of the funeral | Stevenson T. 221 I was not so thoughtless but that I slacked my pace | Hope R. 128 you'll bury the king? 'Not so deep but that we can take him out again' | Harraden S. 11 you are not too ill but that they may be a happiness to you || GE. S. 100 not so long ago but what there were people living who remembered it | Trollope B. 399 she did not however go so fast but what she heard the signora's voice | ib. 452.

Similarly after a comparative: Bunyan G. 24 that I should have no more wit, but to trifle away my time | Caine M. 138 What more natural but there's something for yourself.

But was formerly very frequent after *no sooner*, where now *than* is always used; thus also more rarely *but that*. The last quotations show *but* in the same way after similar expressions: Marlowe F. 1191 I was no sooner in the middle of the pond, but my horse vanisht away (thus also Dekker S. 12, 25, Bunyan G. 12, 30 etc. Otway 221, Swift J. 484) | Defoe R. 102 he was no sooner landed, but he moved forward towards me | id. R. 2. 40 | Spect. 92 he no sooner got rid of his enemy, but he marched up to the wood | Franklin 125 || Sh. H. 5. I. 1. 24 The breath no sooner left his fathers body, But that his wildnesse.... Seem'd to dye too || Goldsmith 628 he's scarce gotten out of one scrape, but he's running his head into another (scarce.... but, also Dekker S. 25) | Bunyan P. 3 he had not run far from his own door, but his wife perceiving it, began to cry after him.

But serves to introduce the necessary result 'so that . . . not'. The NED says: "Now generally expressed by *without* and *gerund*: 'you cannot look but you will see it', i. e. without seeing it. Formerly sometimes *but that*." This expression "formerly" perhaps is too severe: I give below an example of *but that* from a very recent (Amr.) novel; also one of *but what*.

It never rains but it pours | Roister 18 ye passe not by, but they laugh | Byron D. J. 3. 108 nothing dies but something mourns | GE. A. 102 I'll not consent but Seth shall have a hand in it too || Williamson L. 87 you can't look up or down the river, but that on every hill you see a château || Stevenson JHF. 178 the child would never pass one of the unfettered but what he spat at him.

But, or more frequently *but that*, serves to introduce a clause of condition, = 'if . . . not'; an old combination, which has long been obsolete, was *but if*. Examples of all three: Caxton R. 64 how shold ony man handle hony, but yf he lycked his fynGRES || Roister 85 this man is angry but he haue his [gains] by and by | Sh. Oth. I. 3. 194 I here do giue thee that with all my heart, Which but thou hast [? for: hadst] already with all my heart I would keepe from thee || Sh. Err. IV. 1. 3 And since I haue not much importun'd you; Nor now I had not, but that I am bound To Persia | Bunyan P. 51 I had been here sooner, but that I slept | ib. 55 I could have staid. . . . but that I knew I had further to go | Franklin 40 I should have taken Collins with me but that he was not sober | MacCarthy 2. 151 they would not be mentioned here, but that they serve to explain some misconceptions | Ward M. 78 I would offer myself for the post but that I feel sure that you would never follow anybody's advice | Locke B. V. 64 But that I considered it to be beneath my dignity as a man, I should have wept too.

The same *but* = 'if not' is also found in the following idiom:

Sh. Merch. III. 1. 75 it shall goe hard but I will better the instruction | Scott Iv. 89 it will go hard with me but I will requite it.

The same idea is very often expressed in betting terms as in the following quotations. But it should be noted that though "ten to one but he comes" means originally 'you may bet ten to one if he does not come', the negative idea has now disappeared, and it means 'the chances are that he does come'; to the old phrase *it is odds but he comes* therefore corresponds the modern *the odds are that he comes*. Besides *but* we find in the 18th c. also *but that*.

Swift J. 26 it is odds but this Mr. Dyot will be hanged | Di N 66 the odds are a hundred to one, but Swillenhausen castle would have been. . . . || B. Jo. 3. 198 'tis twenty to one but we have them | Bunyan P. 143 a hundred to one but he dies there | Defoe R. 2. 189 it would be a thousand to one but he would repent | Spect. 28 it is ten to one but you learn something of her gown | Fielding T. 1. 11 it is two to one but it lives | Austen M. 4 give a girl an education, and introduce her properly into the world, and ten to one but she has the means of settling well || Goldsmith 261 Whenever the people flock to see a miracle, it is a hundred to one but that they see a miracle | Sterne 12 'tis ten to one but that many of them would be worse mounted.

With *but* in the sense 'if. . . not' should also be placed the common elliptical idiom *but for*: But for him we should have succeeded, i. e. 'if it had not been for him, if he had not hindered it'.

By a curious transition *but* has come to mean the same thing as 'only'; at first it required a preceding negative: *I will not say but one word*, i. e. 'not except (save) one word'.

compare the form used in nothern dialects *nobbut*. But then the negative was dropped out, and *I will say but one word* came to be used in exactly the same signification. The curious thing is that exactly the same thing has happened in German, where *nur* at first required a negative word before it (it originated in *ne wære*); cf. also vg. Fr. "je dis qu' ça". In English the old negative idiom may still be used to some extent with *can*, as in Byron D. J. 1. 208 I can't but say [= I can but say] | Read K. 64 I can't come to but one conclusion.

Similarly in the following sentence the words *for no purpose* might be omitted without changing the meaning of the whole: Macaulay E. 4. 79 lying newspapers were set up for no purpose but to abuse him.

Old examples of *but* in this way after a negative are easily found in the dictionaries; I shall therefore give only one: Ælfric 1. 114 *nan man ne bið gehealden buton þurh gife Hæ-landes Cristes* (thus before another preposition). The expression is strengthened by *only* in Sh. Merch. III. 5. 51 discourse [will] grow commendable in *none onely but* parrats.

The same redundancy is found when the negative is not expressed: Mi A. 6 I finde *but only* two sorts of writing which the Magistrate car'd to take notice of | Ruskin Sel. 1. 261 caring *only but* to catch the public eye.

As *but* and *only* are thus synonyms, by a natural reaction *only* acquires some of the properties at first belonging exclusively to *but*.

Only that comes to mean 'except that' (or something very similar to that) and eventually even 'if...not', exactly like *but that*. Examples: [Malory 736 I wille not graunte the thy lyf, only that thou frely relece the quene] | Swift J. 86 I will not answer a word of it, only that I never was giddy since my first fit | Ridge S. 41 he would have been more antagonistic at this stage, only that the doorkeeper's wife was a

good soul | Hope D. 227 She'd have done it sooner only that in her heart she credits me with a tragedy | Doyle S. 4. 116 We should not have troubled you only that our friend has been forced to return to the East.

Only when = 'except when': GE. A. 110 Do you come every week to see Mrs. P.? Yes, sir, every Thursday, only when she's got to go out with Miss D. | *ib.* 141 I'll never fight any man again, only when he behaves like a scoundrel.

Only also by itself, without *ihat*, may stand for 'if. . . not' or at any rate come near to that signification: Thack H. 20 they would have had an answer, only the old lady began rattling on a hundred stories | Doyle B. 169 I should not have noticed this one [letter] only it happened to come alone | London M. 42 I'd introduce you to her, only you'd win her.

Only for is sometimes used like the more usual *but for* = 'if it had not been for' (cf. above p. 136): GE. A. 374 I should have thought she was a beggar-woman, only for her good clothes | Caine E. 112 Only for his exile I shouldn't have been here at all [very frequent in Caine] | Shaw. 1. 143 we should have been here quarter of an hour ago only for his nonsense | Birmingham W. 308 only for me there'd never have been the pier built | Stacpoole C. 168 he would have sworn that this man was Müller, only for the fact that he knew that Müller was dead | London V. 515 he wouldn't have had any community property only for you.

In American slang I find *only* with a preceding negative: Ade A. 84 I could *n't* turn up *only* sixty cents. This shows another reaction on the use of *only* from *but*.

Let me also mention the possibility of a negative answer after *only* because it is = *none but*. "If we were to ask the question 'Had you only the children with you?' a person south of the Tweed would answer '*no*', and a person north of the Tweed '*yes*', both meaning the same thing—viz, that only the children were there. I think I should myself, though a

Southron, answer *yes*". (Quoted from an English correspondent, Storm 703, who also gives literary quotations for *no* in answers to questions with *only*, from Miss Burney, George Eliot, Trollope, Sweet).

CHAPTER XIII

Negative Prefixes.

Un-, in-.

The most important negative prefixes are *un-* and *in-*, both etymologically going back to the same Arian form, *n-* (syllabic), reduced from the negative word *ne* (which gave also the Greek *a* "privativum", see below. *Un-* is the native English form, while *in-* is the Latin form, known to the English through numerous French and Latin words, and to some extent also productive in English itself. A good deal of hesitation has prevailed between the two prefixes, though now in most cases one or the other has been definitely preferred. We shall speak first of the form, next of the choice between the two prefixes, and finally of their meaning.

In-, according to the rules of Latin phonology, has the alternate forms *ig-* as in *ignoble*, *il-* as in *illiterate*, *im-* as in *impossible*, *ir-* as in *irreligious*.

In a few words, the sound of a word is changed, when this prefix is added:

<i>pious</i> [paɪəs]	<i>impious</i> [ɪmˈpiəs]
<i>finite</i> [faɪnaɪt]	<i>infinite</i> [ɪnˈfɪnɪt]
<i>famous</i> [feɪməs]	<i>infamous</i> [ɪnfəˈməs]

In the last word, the signification too is changed (see p.145).

Pretty often *un-* is preferred before the shorter word, and *in-* before the longer word derived from it, which is generally also of a more learned nature; thus we have

unable	inability
unjust	injustice
unequal	inequality

Austen P. 239 some excuse for incivility if I *was* uncivil.

Un- is preferred where the word has a distinctly native ending, as in

ungrateful	ingratitude.
------------	--------------

Hence also the following examples of participles in *-d* with *un-*, while the adjectives in *-able* have *in-*: Byron Cain I. 1 all the *unnumber'd* and *innumerable* multitudes | Page J. 175 Their faces, *undistinguished* and *indistinguishable* in the crowd | Swinburne Sh. 212 the fragments we possess of Shakespeare's *uncompleted* work are *incomplete* simply because the labour . . . was cut short by his timeless death | Gissing G. 90 *unmitigated* and *immitigable* | NP. '17 after an *unexplained*, but not *inexplicable* delay.

It should also be noted that while most of the *in-* words are settled once for all, and have to be learned by children as wholes, there is always a possibility of forming new words on the spur of the moment with the prefix *un-*, see, for instance the contrast in Whiteing No. 5. 267 the *irresponsible* and *unresponsive* powers.

Hence also the difference between *unavoidable* from the existing verb *avoid*, and *inevitable*: there is no Engl. verb *evite*.

In other instances we find *un-* alternating with some other prefix in related words:

unfortunate	misfortune
unsatisfactory	dissatisfaction
uncomfortable	discomfort

In a great many cases, the prefix *un-* was formerly used, either alone or concurrently with *in-*, where now the latter is exclusively used. Examples are:

unactive Sh., Mi.
 uncapable Sh., Defoe, Swift, Spect.
 unconstant Sh., Lyly.
 uncredible More.
 uncurable More, Sh.
 undecent Lyly.
 undocile Defoe.
 dishonest More.
 unmeasurable Sh.
 unnoble Lyly, Sh., Fletcher.
 unnumerable More.
 unperfect Sh. AV.
 unplausible Mi.
 impossible Lyly, Sh., AV., Goldsm.(vg.650).
 unproper Sh.
 unsatiable More.
 unsatiate Sh.
 unsufferable Defoe.
 insufficient More.
 untractable Defoe.

Many of these, and similar *un-* words, are still in use in dialects, see EDD. and Wright Rustic Speech p. 31.

Words, in which *in-* was formerly used, while *un-* is now recognized:

incertain Sh.
 incharitable Sh.
 inchaste Peele.
 infortunate Kyd, Sh.
 ingrateful Sh., Mi.
 insubstantial Sh.

(It is not, of course, pretended that these words occur only in the authors named; in most cases it would be very easy to find examples in other writers as well.)

Both *unfrequent* and *infrequent* are in use, the latter, for instance in Zangw. G. 199 not infrequent. *Unelegant* and *unfirm* are rarer than *inelegant* and *infirm*.

The distinction now made between *human* and *humane* is recent; *inhuman* has the meaning corresponding to *humane*, while the negative of *human* is generally expressed by *non-human*, rarely as in Stevenson MB. 166 he was so unaffectedly *unhuman* that he did not recognise the human intention of that teaching.

Corresponding to *apt* we have the Latin and French *inept* with change of vowel and of meaning ('foolish') and the English formation *unapt*; the corresponding sbs. are *ineptitude* and *unaptness*, rarely as in Shaw Ibsen 10 women...their *inaptitude* for reasoning — evidently with a sly innuendo of the other word.

Inutterable was in use in the 17th c. (Mi., etc.), but has been superseded by *unutterable*; it has been revived, however, in one instance by Tennyson, no doubt to avoid two successive words beginning with *un-*: p.383 killed with inutterable unkindliness.

Words beginning with *in-* or *im-* do not admit of the prefix *in-*; hence *un-* even in long and learned words like *unimportant*, *unintelligible*, *unintentional*, *uninterrupted*, etc. *Unimmortal* (Mi. PL. 10.611) is rare. Note also *disingenuous* (e. g. Shelley L. 729).

It is sometimes felt as an inconvenience that the negative prefix is identical in form with the (Lat.) preposition *in*. The verb *inhabit* contains the latter; but *inhabitable* is sometimes used with negative import, thus in Mandv. 161 and Sh. R2. I. 1. 65 Euen to the frozen ridges of the Alpes, Or any other ground inhabitable. The ambiguity of this form leads to the use of two forms with *un-*, a rarer one as in Defoe R. 156 the *unhabitable* part of the world, (but the form *inhabited*

is used *ib.* 188 in the positive sense), and the more usual *uninhabitable*, which is found in *Sh. Temp.* II. 1. 37 and has now completely prevailed. The corresponding positive adjective ('what can be *inhabited*') is *habitable*. Ambiguities are also found in other similar adjectives, as seen by definitions in dictionaries: *investigable* (1) that may be investigated, (2) incapable of being investigated; *infusible* (1) that may be infused or poured in, (2) incapable of being fused or melted; *invertible* (1) capable of being inverted, (2) incapable of being changed. *Importable*, which is now used only as derived from *import* (capable of being imported) had formerly also the meaning 'unbearable', and *improvable* similarly had the meaning of 'incapable of being proved', though it only retains that of 'capable of being improved'. *Inexistence* means (1) the condition of existing *in* something, and (2), rarely, the condition of not existing. Cf. *Growth* § 140 for a few more examples.

With regard to the employment and meaning of these two prefixes it is, first, important to note that their proper sphere is with adjectives and adverbs. They are found frequently with sbs., but exclusively with such as are derived from adjectives, e. g. *unkindness*, *injustice*, *unimportance*, *incomprehensibility*. Similarly *unemployment*, which does not mean the same as *non-employment*, but refers to the number of *unemployed*. Cf. also the rare *unproportion*, from *proportionate*, in *Kinglake* E. 178 the wide unproportion between this slender company, and the boundless plain of sand. *Unfriend* (frequent in *Sc.*) also smacks of *unfriendly*; it is found in *Kipling* K. 202 they were unfriends of mine | *Hewlett* Q. 30 not distinguishing friend from unfriend. *Carlyle's* "Thinkers and *unthinkers*" (*FR.* 107) is a nonce-word.

The negative prefixes *un-* and *in-* are not used with verbs, though *un-* is very frequent with participles, because these are adjectival: *undying*, *unfinished*. (*In-* with Latin parti-

ciples, which in Engl. are simply adjectives: *inefficient*, *imperfect*). On the privative *un-* with verbs see below p. 147.

Not all adjectives admit of having the negative prefix *un-* or *in-*, and it is not always easy to assign a reason why one adjective can take the prefix and another cannot. Still, the same general rule obtains in English as in other languages, that most adjectives with *un-* or *in-* have a depreciatory sense: we have *unworthy*, *undue*, *imperfect*, etc., but it is not possible to form similar adjectives from *wicked*, *foolish*, or *terrible*. Van Ginneken (*Linguistique psychologique* 208) counted the words in *un-* in a German dictionary and found that 98 pct. of the substantives and 85 pct. of the adjectives had "une signification défavorable"; Noreen (*Vårt språk* 5. 567) found similar relations obtaining in Swedish.

The modification in sense brought about by the addition of the prefix is generally that of a simple negative: *unworthy* = 'not worthy', etc. The two terms are thus contradictory terms. But very often the prefix produces a "contrary" term or at any rate what approaches one: *unjust* (and *injustice*) generally imply the opposite of *just* (*justice*); *unwise* means more than *not wise* and approaches *foolish*, *unhappy* is not far from *miserable*, etc. Still, in most cases we have only approximation, and *unbeautiful* (which is not very common, but is used, for instance, by Carlyle R. 1. 118, Swinburne L. 187, Zangwill, and others) is not so strong as *ugly* or *hideous*. Sometimes the use of the negative is restricted: *unwell* refers only to health, and we could not speak of a book as *unwell printed* (for *badly*). *Unfair* is only used in the moral sense, not of outward looks.

While *immoral* means the opposite of *moral*, i. e. what is contrary to (the received ideas of) morality, the necessity is sometimes felt of a term implying 'having nothing to do with morality, standing outside the sphere of morality'; this is some-

times expressed by *amoral* (thus frequently by the late ethnologist A.H. Keane), sometimes by *unmoral*; Stevenson (NED) There is a vast deal in life and letters both, which is not immoral, but simply a-moral | N. P. 1909 children are naturally neither moral nor immoral, but merely unmoral. They are little savages, living in a civilized society that has not yet civilized them | London V. 255 the universe was unmoral and without concern for men. — Cf. from French Rolland J. Chr. 5. 130 Moralité, immoralité, amoralité — tous ces mots ne veulent rien dire.

As *irreligious* is very often used as the opposite of *religious*, Carlyle in one passage avoids this word, in speaking of University College, London, "it will be *unreligious*, secretly *antireligious* all the same, said Irving to me" (R. 1. 293).

Infamous has been separated from *famous* as in sound (cf. p. 139), so in sense; the negative of *famous* is now rather *unfamed*.

Other examples, in which the word with the negative prefix has been separated in sense from the simplex, are

different	indifferent
pertinent	impertinent.

Invaluable means 'priceless', 'very valuable' while the negative of *valuable* is *worthless*.

Un- (rarely *in-*) may be prefixed to participial groups: *unheard-of*, *uncalled-for*, *uncared-for* | Defoe R. 341 the 872 moldores, which was *indisposed of*.

To the same category may be referred Bennett W. 2. 235 that the time was out of joint and life *unworth living* | Whitney Or. Studies 1. 286 were a generation of infants to grow up *untaught to speak* || B. Jo. 1. 25 you have very rare, and *un-in-one-breath-utterable* skill.

There is an interesting Sc. way of using the negative prefix *on-* (= *un-*) before participles, as in Alexander, Johnny

Gibb 235 I'm nae responsible to gae afore Sir Simon on-hed my papers upo' me [= without having]. — This is sometimes mistakenly written *ohn*, as if from G. *ohne*: *ohn been ashamed* (EDD.).

Instead of prefixing *un-* to adjectives in *-ful* it is usual to substitute *-less* for *-ful*, thus *careless* corresponding to *careful*, *thoughtless*, *hopeless*, *useless*; but *unfaithful*, *unmerciful* are used by the side of *faithless*, *merciless*; *unlawful* does not mean the same as *lawless*; *uneventful* and *unsuccessful* are preferred to *eventless* and *successless*; *unbeautiful* is used, but there is no *beautiless*.

Dis-.

The prefix *dis-* (from Lat.) besides various other meanings also has that of a pure negative, as in *dissimilar*, *dishonest*, *dispassionate*, *disagree* (*-able*), *disuse*, *dislike*, *disbelieve* generally implying contrary rather than contradictory opposition, as is seen very distinctly in *dissuade*, *disadvise* (Trollope W. 231 he *disadvised* you from it), *disreputable*, etc. Sometimes the prefix has the same privative meaning as *un-* before verbs (see p. 148), as in *disburden*, *disembarrass*; Carlyle FR. 268 *diswhipped* Taskmaster (nonce-word); *discover* has been specialized and differentiated from *uncover*.

A difference is made between *dis-* and *un-* in Amr. NP. '16 The entrance of a fresh and powerful neutral [U. S.], honestly *disinterested* but not *uninterested* — the former referring to egoism, the latter to more ideal motives. (In Ido the two would be *sen-interesta ma ne sen-interesa*).

As with *in-* we have sometimes here a linguistic drawback arising from the ambiguity of the prefix. *Dissociable* may be either the negative of *sociable* (unsociable) or derived from the verb *dissociate* (separable); in the former case the NED will pronounce a double [s], while Mr. Daniel Jones has single [s] in both, but pronounces the ending in the former [-jəbl], in the latter [jəbl] or [jəbl].

Disannul means practically the same thing as *annul* and thus contains a redundant negative (cf. Span. *desnudar*).

Non-.

A great many words (sbs., not so often adjs.) are formed with the Latin *non-*, especially in those cases where no formations with *un-* or *in-* are available. Juridical terms are probably responsible for the extent to which this prefix has been made use of. Sh. has *nonage*, *non-payment*, *non-performance*, *non-regardance*, and *non-suit*. It will be seen that *non-* is chiefly used with action-nouns; but it is also frequent with agent-nouns, such as *non-combatant*, *non-belligerent*, *non-communicant*, *non-conductor*, cf. also *non-conducting*, *non-member*. See also Di. N. 50 the *non-arrival* of her own carriage | Wells A. 303 in a *non-natural* way | London V. 199 this tangled, *nonunderstandable* conflict | Macdonald F. 245 their *non-importation* resolutions | ib. 309 the United States was born *non-viable* | a *non-stopping* train.

An-, a-.

The Greek prefix *an-* before a vowel, *a-* before a consonant, etymologically identical with *un-* and *in-* (see p.139), is chiefly found in Greek words like *anarchy*, *amorphous*, *achromatic*, but is also in rare instances used in English to form new words (from Latin roots), such as *amoral* (above p.145), *asexual* in Gissing B. 267 the truly emancipated woman is almost asexual.

No-.

No (the pronoun) is sometimes used as a kind of prefix; this is illustrated in MEG. II. 16. 79 by examples like *no-education*, *no-thoroughfare*, *no-ball*, etc. Cf. also Carlyle FR. 57 with such *no-faculty* as he has | ib. 199 The Constitution which will suit that? Alas, too clearly, a *No-Constitution*, an Anarchy | Times Lit. Suppl. 6 Jy '17 there can be no settlement which is not a world-settlement. Even the *no-settlement* which a stalemate would involve would be an *unsettlement* of the whole world. (The latter to the following prefix).

The privative *un-*.

OE had the prefix *ond-*, *and-*, which was liable to lose its *d* before a consonant; it corresponds etymologically to Gr. *anti-* and G. *ent-*. In *answer* it is no longer felt as a prefix; and in *dread* the only thing left of the prefix is *d*: OE *ondrædan*, cf. G. *entraten*, was felt as containing the prep. *on*, and when that was subtracted, *drædan* remained (Pogatscher, *Anglia Beibl.* 14. 182).

In other instances the prefix remained living, but the vowel was changed into *u*, probably through influence from the negative prefix, (cf. *unless*, ME. *on lesse* (*that*), where also the negative notion caused confusion with *un-*). Thus the old *onbindan*, *ontiegan* became *unbindan*, *untiegan* in Ælfrie, mod. *unbind*, *untie*. The two prefixes are now different through stress, the negative words having even and the privative end stress. The privative *un-* serves to make verbs, such as *uncover* 'deprive of cover', *untie* 'loose', *undress* 'take off dress', *undo* 'reverse what has been done, annul, untie', *unmask*, etc., also for instance *unman* 'deprive of the qualities of a man', *unking* 'dethrone' (Sh.), *unlord*.

The following quotations may serve to illustrate the freedom with which new verbs are formed with this prefix: Sh. VA. 908 she treads the path that she *vtreads* againe | John III. 1. 245 *Vnsweare* faith sworne | H. 5 IV. 3. 76 thou hast *vnwisht* five thousand men | Milton PL. 5. 895 Then who created thee lamenting learne, When who can *uncreate* thee thou shalt know | Dryden 5. 193 [he] wishes, he could *unbeget* these rebel sons | ib. 392 to say or to *unsay*, whate'er you please | Defoe P. 25 they were, as it were, alarmed, and *unalarmed* again | Coleridge, Letter 1800 (Campb. LVIII.) before the end of the year I shall have my wings *unbirdlimed* | Byron 582 do not poison all My peace left, by *unwishing* that thou wert A father | Mrs. Browning A. 170 death quite *unfellows* us | Carlyle S. 82 it makes and *unmakes* whole worlds | Twain M. 190 [she] *unhandkerchiefs* one eye.

While infinitives and other pure verb-forms beginning with *un-* can only be privatives, participles with the same beginning may be either negatives or privatives, the written and printed forms being identical in the two cases. Thus *uncovered* may be [ʼʌnʼkʌvəd] ‘not covered’ and [ʌnʼkʌvəd] ‘deprived of cover’; *unlocked* [ʼʌnʼlɔkt] ‘not locked’ and [ʌnʼlɔkt] ‘opened’; similarly *untied*, *undressed*, *unstrapped*, *unbuttoned*, *unharnessed*, *unbridled*, *unloaded*, *unpacked*, etc.

In some cases it may be doubtful whether we have one or the other prefix, e. g. (I reckon here also Swinburne’s *unlove* and *unknow*, though according to the ordinary rules these should be only privatives): Wells V. 124 those *unsexed* intellectuals | Di. D. 117 all sorts of clothing, made and *unmade* | Darwin L. 1. 333 [an anonymous book] has been by some attributed to me — at which I ought to be much flattered and *unflattered* | Swinburne S.b. S. 83 Love or *unlove* me, *Unknow* me or know, I am that which unloves me and loves.

The two prefixes are brought together neatly in Locke S. 246 If charity covers a multitude of sins, *uncharitableness* has the advantage of *uncovering* them.

Sh. and AV. have the illogical verb *unloose* with confusion of *untie* and *loose(n)*.

From the privative verb *to undress* is formed the sb. *undress* (stress on the first syllable, MEG. I. 5. 72) meaning ‘plain clothes’ (not uniform), e. g. Scott A. 1. 298 in military undress.

NB. The rules here given for stress of the two kinds of formations are probably too absolute; as a matter of fact there is a good deal of vacillation. Mr. Daniel Jones, in his *Pronouncing English Dictionary* 1917, does not seem to recognize any distinction between the two prefixes. Most of the unphonetic pronouncing dictionaries give end-stress in all cases.

ADDENDA

P. 19 (Place of G. *nicht*). Collitz, Das schwache präteritum 67 Denn der Rigveda kennt die lautgruppe *skh-*, die ganz den eindruck einer aus dem prakrit stammenden lautverbindung macht, überhaupt nicht | Deutschbein, Syst. d. neuengl. synt. 27 Das frühneuengl. hat die neigung, das object möglichst an das verbum anzuschliessen, noch nicht.

P. 16 (Transition from 'nothing' to 'not'). Cf. on adverbial *none* MEG. II. 16. 69.

P. 39. Carlyle FR. 405 what could he look for there? Exasperated Tickets of Entry answer: Much, all. But cold Reason answers: *Little, almost nothing*.

P. 44 or in some other place combinations like "He regretted that more Englishmen did *not* come here" (NP '17) should have been mentioned.

P. 47. With *not ever* compare the rare *not any* as in Quincey 275 "Had any gentleman heard of a dauphin killed by small-pox?" "No, *not any* gentleman had heard of such a case".

P. 47 f. Times Lit. Suppl. 3 Aug. '17 We have not gagged our Press because we disliked our freedom, but because to this extent the Prussian has triumphed | Madvig Program 1857. 90. Jeg elsker ikke mit sprog, fordi det er eller har været herligt og skjønt ... jeg elsker det, fordi det er mine fædres og mit folks sprog.

P. 51. Mason R 104 Sylvia was determined *not to be* disappointed.

P. 60 (Negative continued as if positive). A reference has here unfortunately fallen out to Siesbye, Nord. tidsskr. f. filol. 3. r. 8 p. 8 ff. and Dania 10 p. 44.

P. 77. English does not always require *being* after *far from*: she is far from pretty, etc.

P. 81 (*Not* with numerals). Brontë J 4 he punished me; not two or three times in the week, nor once or twice in the day, but continually.

P. 89 (Negative with word of A-class, result C). Here should be mentioned words for 'never' like G. *nimmer* and *nie*, OE. *nā*, but then the constituent *ie*, *ā* does not exclusively belong to class A, but also to some extent to class B. — The effect of stress and tone in these cases is sometimes analogous to what we have seen with numerals; cf. Dan "han var ikke syg på hele rejsen", which with strong stress and high tone on *hele* may mean 'he was only sick during part of the voyage', but otherwise means 'not at all'. — A negative may, of course, be annulled by an indirect negative, as in Rolland JChr. 8. 142 Comment, vous me connaissez? — *Comme si tout le monde ne se connaissait pas à Paris* (= Tout le monde se connaît).

P. 123. A characteristic illustration of the way in which educated people look upon *don't* in the third person singular is found in the conversation in Jack London's *Martin Eden*, p. 64f.

Abbreviations of names of authors and books quoted are the same as in my *Modern English Grammar* vol. II, to which I may here refer (Ch. = Chaucer, Sh. = Shakespeare, AV. = Authorized Version of the Bible, Mi. = Milton, Buny. = Bunyan, By. = Byron, Di. = Dickens, GE. = George Eliot, Tenn. = Tennyson, Thack. = Thackeray, Ru. = Ruskin, NP. = newspaper). A few titles of books which are not found in the list there will be given in the third volume of my *Grammar*, if that is ever to appear.

CONTENTS

	Page
I. General Tendencies	4
II. Strengthening of Negatives	14
III. Positive becomes Negative.....	19
IV. Indirect and Incomplete Negation	22
A. Indirect Negation	22
B. Incomplete Negation	38
V. Special and Nexal Negation.....	42
VI. Negative Attraction.....	56
VII. Double Negation.....	62
Affirmative	63
Negative	64
VIII. The Meaning of Negation.....	80
IX. Weakened Negatives	97
X. Negative Connectives	103
XI. English <i>-n't</i>	116
XII. But.....	127
XIII. Negative Prefixes.....	139
Addenda	150

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.

Historisk-filologiske Meddelelser. I, 6.

DIE ÜBERNAHME UND
ENTWICKELUNG DES ALPHABETS
DURCH DIE GRIECHEN

VON

MARTIN P. NILSSON



KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL

BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1918

Wer im akademischen Unterricht griechische Epigraphik behandeln muss, kann der Frage nach der Geschichte des Alphabets nicht entgehen. Wenn man sich aber ein Bild von den Änderungen zu machen versucht, welche das Alphabet erlitten hat, teils bei der Entlehnung von den Phönikern durch die Griechen, teils in der griechischen Sonderentwicklung, so begegnet die Schwierigkeit, dass, abgesehen von den Zusammenstellungen der Handbücher, die Untersuchungen sich dieser oder jener Sonderfrage zuwenden, und dass die Prinzipien, nach welchen die Erklärungen gegeben werden, stark wechseln. Oft folgt sogar derselbe Forscher in seinen Erklärungen neben einander ganz verschiedenen Prinzipien.

Hier ist nicht der Ort die verschiedenen Versuche die Fragen zu lösen zu kritisieren, ich gestatte mir aber das oben gesagte durch einige Beispiele zu erläutern, wodurch auch die hauptsächlichlichen zur Aufklärung der Geschichte des Alphabets gebrauchten Prinzipien charakterisiert werden¹.

LENORMANT meint, dass neue Zeichen durch Änderung der Zeichen für phonetisch verwandte Laute entstehen, X bzw. + aus K, Φ aus ⊕, Ψ sei ein konventionelles Zeichen, d. h.

¹ Die hier behandelten Tatsachen sind allgemein bekannt, so dass es nur in Ausnahmefällen nötig sein dürfte die Belege zu geben. Hier ist auch nicht der Ort die vielen Schriften zur Geschichte des griechischen Alphabets, besonders über die sog. komplementären Zeichen einer ins Einzelne gehenden Kritik zu unterwerfen. Das Material ist zusammengestellt und die Schriften sind exzerpiert von W. LARFELD, Handbuch der griech. Epigraphik I 330 ff., und später in der Griech. Epigraphik³ desselben in MÜLLERS Handbuch der klass. Altertumswiss. I 5, S. 203 ff. und von E. S. ROBERTS, An Introduction to Greek Epigraphy I.

in diesem Falle wird auf eine Erklärung verzichtet. Was die beiden ersten Zeichen betrifft, ist das Prinzip der Erklärung nicht einheitlich. **K** und **X** haben dieselbe Artikulationsstelle aber verschiedene Artikulationsart, **Φ** und **⊕** dagegen dieselbe Artikulationsart aber verschiedene Artikulationsstelle. LENORMANT weist aber auch darauf hin, dass der Lautübergang $\vartheta > \varphi$ sich im Thessalischen findet, z. B. $\vartheta\lambda\iota\beta\epsilon\upsilon\upsilon$ wird $\varphi\lambda\iota\beta\epsilon\upsilon\upsilon$. Hier begegnet ein drittes wohlbekanntes Erklärungsprinzip: wenn ein Laut in einen anderen übergeht, so wird der Lautwert des Zeichens auch dadurch geändert, z. B. $u > y$, $y > i$ im Französischen. Es kann aber, was den erwähnten Fall betrifft, als äusserst unwahrscheinlich betrachtet werden, dass ein Lautübergang eines entlegenen und für das geistige Leben durchaus unbedeutenden Dialekts für das gesamte griechische Alphabet bestimmend geworden ist.

WILAMOWITZ wendet das zweite Prinzip LENORMANTS auf die beiden neuen Zeichen der Aspiraten an; sowohl das Zeichen der labialen Aspirata **Φ** wie das der gutturalen **X +** seien Modifikationen des Zeichens der dentalen **⊕**. Der Ausgangspunkt ist für ihn also die Artikulationsart. Wo man aber ein Zeichen für einen im Alphabet nicht vertretenen Laut braucht, wird es gewonnen durch eine Modifikation des Zeichens für den Laut, der hinsichtlich der Artikulationsstelle, nicht hinsichtlich der Artikulationsart am nächsten verwandt ist. Davon überzeugt man sich leicht in den modernen Sprachen. Das Englische gebraucht z. B. um den dentalen Spiranten auszudrücken, nicht etwa das Zeichen eines Spiranten, sondern das des dentalen Verschlusslautes durch Zusatz eines *h* modifiziert, *th*¹. Der gutturale Nasal wird mit dem Zeichen des gutturalen Verschlusslautes *g*, γ bezeichnet u. s. w.

Andere Forscher gehen von der äusseren Form der Zeichen

¹ Es gibt Ausnahmen; so werden z. B. das velare *r* und das Zungenspitzen-*r* mit demselben Zeichen bezeichnet. Es ist aber für meinen Zweck nicht nötig diese zu untersuchen.

aus. CLERMONT GANNEAU erklärt nach dem Prinzip der Kontiguität die neuen Zeichen als Modifikationen der in der Alphabetreihe unmittelbar vorhergehenden, **F** aus **E**, **+** aus **T** u. s. w. Auf verschiedenen früheren Arbeiten fussend nimmt LARFELD an, dass **Φ** eine Variante von **ϕ**, **+** und **X** von **T**, **Υ** von **Y** sei. Vom Lautwert der Zeichen so vollständig abzusehen richtet sich selbst.

Was die Lautübergänge betrifft, die sich in den Zeichen des Alphabets widerspiegeln können, sind die Schwierigkeiten gross, weil so wenig Sicheres bekannt ist über die Wandlungen der griechischen Aussprache in der älteren Zeit, die hier in Betracht kommt. In einer scharfsinnigen Untersuchung hat KRETSCHMER folgendes Schema aufgestellt um den oft behandelten Unterschied in betreff der komplementären Zeichen in der östlichen und in der westlichen Alphabetgruppe zu erklären.

	Φ	X (= χ und ch)	ΦΣ (= ϕ)	XΣ (= ξ)
West	Φ	Υ (= χ)	ΦΣ	XΣ
			X (= ξ)	Ost Φ X (= χ) Υ (= ϕ) Ξ

D. h. er nimmt an, dass **X** ursprünglich teils die gutturale Aspirata, teils einen gutturalen Spiranten, der bloss in der Verbindung **XΣ** erschien, bezeichnet hat. Im Westen wurde ein besonderes Zeichen für die gutturale Aspirata, **Υ = χ**, geschaffen. Da nun **X** nur in der Verbindung **XΣ** gebraucht wurde, war **Σ** überflüssig und wurde fallen gelassen, also **X = ξ**. Der im Westen mit **X**, im Osten mit **Ξ** bezeichnete Lautkomplex enthält aber später sicher eine Aspirata, nicht einen Spiranten. Um seine Erklärung durchzuführen, muss also KRETSCHMER einen sonst nicht belegten, oder wenigstens nicht bewiesenen Lautübergang *kh* > gutturalem Spiranten mit folgendem Rückübergang in *kh* in der Verbindung *khs* annehmen.

Wenn man zu einer Erklärung der Wandlungen des griechischen Alphabets gelangen will, scheint es notwendig zu sein, einmal dasselbe Erklärungsprinzip in allen prinzipiell

gleichartigen Fällen zu gebrauchen, ferner die Art und Weise zu berücksichtigen, wie in anderen Alphabeten, deren Entwicklung bekannt ist, die Wandlung der Lautwerte der Zeichen vor sich geht und neue Zeichen für bisher durch das Alphabet nicht besonders ausgedrückte Laute geschaffen werden, und nicht ohne gute Beweise eine sonst nicht belegte Art der Wandlung anzunehmen, und schliesslich nicht mit hypothetischen Lautübergängen zu operieren, die aus dem Alphabet abstrahiert werden.

Von fundamentaler Bedeutung ist ein merkwürdigerweise übersehener Punkt: wie wurde das Alphabet überliefert? und welche Folgerungen ergeben sich daraus für unsre Frage? Wir wissen das genau durch Beschreibungen des Elementarunterrichts aus der älteren Kaiserzeit; ich setze die beiden Hauptstellen her. Dion. Hal. Demosth. c. 52 *πρωτον μὲν τὰ ὀνόματα τῶν στοιχείων τῆς φωνῆς ἀναλαμβάνομεν, ἃ καλεῖται γράμματα · ἔπειτα τοὺς τύπους τε αὐτῶν καὶ δυνάμεις*. Quintilian I, 1, 24 *neque enim mihi illud saltem placet, quod fieri in plurimis video, ut litterarum nomina et contextum priusquam formas parvuli discant. obstat hoc agnitioni earum non intendentibus mox animum ad ipsos ductus, dum antecedentem memoriam sequuntur. quæ causa est præcipientibus, ut etiam, cum satis affixisse eas pueris recto illo, quo primum scribi solent contextu, videntur, retroagant rursus et varia permutatione turbent, donec litteras qui instituuntur facie norint non ordine. quapropter optime sicut hominum pariter et habitus et nomina edocebuntur*. Die übliche Methode, welche dem grossen Pädagogen missfällt, war also die, einfach die Namen der Buchstaben in ihrer Reihenfolge einzupauken. Quintilian bemerkt, es entstehe daraus der Übelstand, dass es den Jungen schwierig wird die Zeichen zu erkennen, d. h. die Zeichen mit den Lauten, die sie bezeichnen, zu assoziieren; die Assoziation geht von dem einen Buchstabennamen zu dem in der Reihe folgenden Namen, nicht, wie sie sollte, von dem Namen des Buchstabens zu seinem Zeichen. Die Methode

ist so primitiv, dass man ohne weiteres voraussetzen muss, dass sie immer in älterer Zeit gebraucht worden ist¹. Beweisend für die archaische Zeit sind die beiden Alphabetreihen aus Formello und Cære², in denen die drei tonlosen Sibilanten des phönikischen Alphabets, *samekh*, *sade*, *schin*, alle an ihren Stellen erscheinen, obgleich das Griechische eigentlich nur für einen Verwendung hatte, und in allen bekannten Schriftarten höchstens zwei in Gebrauch sind. Dies ist undenkbar, wenn man nicht durch die Macht der Überlieferung fortfuhr die Reihe in dem Zustand herzuleiern, in welchem man sie von den Phönikern gelernt hatte.

Auch in den Namen der Buchstaben gibt es Spuren, die auf dasselbe deuten. Die Namen der Buchstaben haben Wandlungen erfahren. Sie mussten der Eigenart der griechischen Sprache angepasst werden, was sich z. B. im vokalischen Auslaut zeigt. Es gibt mehrere Änderungen, deren Gründe unbekannt sind, z. B. *γάμμα*, *δέλτα*, *ῥῶ* statt *gimel*, *daleth*, *resch*. Zweimal erscheint eine gerade bei Aufzählungen oft hervortretende Antizipation: *zajin*-ζῆτα nach ἦτα und *mem*-μῶ nach νῶ. Bei dem Aussprechen des Buchstabennamens schwebt schon der folgende dem Gedanken vor, so dass dieser die Form jenes beeinflusst. *λῶτα* ist dagegen den vorhergehenden ἦτα, θῆτα angepasst worden, und die selten vorkommende Form μῶ dem entlegenen ῥῶ.

Abgesehen von den erwähnten Fällen gibt es eine grössere Verschiedenheit zwischen den phönikischen und den griechischen Buchstabennamen nur in betreff eines Vokals und der Sibilanten. Die Zeichen *he-ε* und *ajin-o* haben ihren Lautwert

¹ Dass die Methode des antiken Unterrichts diese war, hat J. VAN YZEREN, Zur Gesch. der griech. Orthographie, N. Jahrb. f. klass. Altertum XXVII 1911 S. 89 ff. hervorgehoben und mit noch anderen Quellenangaben belegt. Der Aufsatz scheint nicht genügende Beachtung gefunden zu haben; er wird z. B. von LARFELD in der letzten Bearbeitung seiner griechischen Epigraphik übergangen. Freilich hat VAN YZEREN auch nicht die Folgerungen der Beobachtung gezogen.

² LARFELD, Handb. S. 350, Gr. Epigr.³ S. 218, ROBERTS I, 17.

geändert; die daraus folgende Unsicherheit hat dazu beigetragen, dass der Name für *o* wie der für *ε* auf den einfachen Vokallaut beschränkt wurde, ein Prinzip, das im Lateinischen für alle Vokale gilt, und das man auch auf die Konsonanten zu übertragen gesucht hat¹. Was die Sibilanten betrifft, ist die Erscheinung sehr verständlich. Denn auch nachdem der tönende, *zajin*, in Anspruch genommen war um *dz* zu bezeichnen, waren noch die drei tonlosen, *samekh*, *sade*, *schin*, übrig, denen im Griechischen nur ein einziger Laut *s* entsprach². Jedoch wurden alle drei bei der Erlernung des Alphabets mitgeschleppt. Selbstverständlich entstanden Unsicherheit und Verwirrung, da drei Zeichen für einen Laut mit einander konkurrierten. Es ist viel darüber gestritten worden, welchem semitischen Namen und welchem griechischen Zeichen die beiden griechischen Namen des Sibilanten *s*, *σάν* und *σίγμα*, entsprechen. Mir scheint es wegen jener Unsicherheit und Verwirrung aussichtslos zu sein irgend einem rationellen Vorgang nachzuspüren.

Wenn also das Alphabet durch Herleiern der Buchstabennamen eingelernt wurde, erhebt sich die weitere Frage: auf welche Weise wurde das Erlernte *in praxi* gebraucht? welcher ist der psychische Vorgang beim Lesen und Schreiben? Darauf gibt im ersten Falle die Sprache eine Antwort. Für 'lesen' gebraucht sie ein Wort, das eigentlich 'sammeln' (lesen, *legere*) oder erkennen und laut hersagen (*ἀναγιγνώσκειν*) bedeutet. Wir müssen von unsrer durch eine ungeheure Übung erworbenen und durch die Form unsrer Schrift unterstützten Lese- und Schreibfertigkeit absehen, wo das Erkennen der Zeichen gewöhnlich völlig unter der Schwelle des Bewusstseins erfolgt und zudem nicht an den einzelnen Zeichen sondern an ganzen

¹ Vgl. W. SCHULZE, Die lat. Buchstabennamen, S.-Ber. der Berliner Akad. 1904 S. 760 ff.

² Lokal wurde *sade* T gebraucht um *σσ* in *τέσσαρες* u. s. w. zu bezeichnen (Halikarnassos, Teos).

Zeichengruppen; wir müssen uns Verhältnisse zum Bewusstsein bringen, wo die Lese- und Schreibfertigkeit gering ist, selten geübt wird, daher nur sehr langsam und mühevoll ist. Als verbindendes Glied zwischen Zeichen und Lautwert dient der Name des Buchstabens, aus dem der Lautwert sich ergibt. Wenn jemand schreibt, und das nötige Zeichen ihm nicht gegenwärtig ist, muss er die Alphabetsreihe hersagen, bis es sich einstellt. Ebenso muss er, wenn er liest und ein Zeichen nicht erkennt, die Alphabetsreihe hersagen, bis er den Buchstaben antrifft, mit anderen Worten, er muss aus der Alphabetsreihe den Namen des fraglichen Zeichens 'auslesen' und so den Lautwert des Zeichens erhalten.

In dem semitischen und dem griechischen Alphabet wird der Lautwert ausnahmslos durch den ersten Laut des Buchstabennamens bestimmt. Dies ist das akrophonische Prinzip. Die erste Forderung an eine Erklärung der Entwicklungsgeschichte des griechischen Alphabets ist, dass sie in Übereinstimmung mit diesem grundlegenden Prinzip bleibe.

Aus dem akrophonischen Prinzip folgt unmittelbar eine Regel von durchschlagender Bedeutung für die Entwicklung des Alphabets. Wenn der Anlaut des Namens eines Zeichens sich aus irgend einem Anlass ändert, so ändert sich der Lautwert des Zeichens dementsprechend. Das typische Beispiel ist der Buchstabe **H**, der in den westlichen und im attischen Alphabet *h*, im ionischen $\bar{\epsilon}$ bezeichnet. Der Name des Buchstabens war *hēta*, der *h*-Laut ging aber in dem ionischen Dialekt sehr früh verloren; WACKERNAGEL hat gezeigt, dass *h* schon bei Homer fehlt und erst später unter attischem Einfluss in den Text wieder eingeführt worden ist. Als der *h*-Laut geschwunden war, war der Anlaut des Buchstabennamens $\bar{\epsilon}$, folglich bezeichnet **H** im ionischen Gebiet $\bar{\epsilon}$, η ¹. Dieselbe Er-

¹ Dies Verhältnis bildet den längst gefundenen Ausgangspunkt meiner Anschauungen. Es ist mehr als einmal gezeigt worden, mit besonderem Nachdruck von VAN YZEREN a. a. O. S. 91.

scheinung begegnet auch in anderen Alphabeten, z. B. in den Runen. Die alte *j*-Rune, deren Name **jāra* war, wurde, wenn dieses Wort durch die Lautentwicklung die Form *ár* erhielt, zum Zeichen für *a*, und die alte *a*-Rune, deren Name *ansur* war, welches Wort sich zu *qsur*, *óss* entwickelte, wurde demgemäss zum Zeichen zunächst für nasalisiertes *a*, dann für das offene *o*. Im modernen griechischen Alphabet haben von den ersten acht Buchstaben nur zwei denselben Lautwert wie im Altgriechischen; hier ist nicht Wegfall sondern Änderung des Anlauts eingetreten.

Dieses Prinzip muss sich geltend machen nicht nur bei Lautwandlungen innerhalb derselben Sprache, sondern auch bei der Übertragung des Alphabets aus der einen Sprache in die andere. Dabei werden die Dinge noch komplizierter wegen des Unterschiedes im Lautbestand, besonders zwischen zwei in phonetischer Hinsicht so grundverschiedenen Sprachen wie der semitischen, der die Griechen das Alphabet entlehnt haben, und der griechischen, ein Unterschied, der noch in aller Schärfe besteht zwischen den semitischen und den indogermanischen Sprachen. Es gibt in jenen Laute, die für ein indogermanisches Ohr sehr schwierig aufzufassen und für eine indogermanische Kehle fast unmöglich auszusprechen sind, auch wenn es an phonetischer Schulung nicht ganz fehlt. Solche sind vor allen die beiden Kehllaute 'aleph und 'ajin. Den Griechen war es ebenso schwierig wie einem phonetisch ungeschulten modernen Europäer den Kehlkopfverschluss als einen wirklichen Laut aufzufassen. Auch der deutsche Kehlkopfverschlusslaut ist erst von den Phonetikern entdeckt worden; ein Bedürfnis ihn zu bezeichnen ist nie aufgekommen, Ausländer erlernen ihn sehr selten. Die Existenz des *spiritus lenis* scheint nicht auszureichen um dem Griechischen einen Kehlkopfverschlusslaut zu vindizieren. Der *spiritus lenis* ist durch Systematisierung entstanden, wozu das ältere Akzentsystem der Papyri eine Parallele abgibt. Der Anlaut des

Buchstabennamens 'aleph fiel im griechischen Munde weg; der Name lautete mit *a* an, und der Buchstabe erhielt folglich den Lautwert *a*.

Ähnlich verhielt sich 'ajin. Welche Mühe dieser Laut den Griechen auch später, wo sie in steten und regen Beziehungen zu den Semiten standen, verursacht hat, zeigen die wechselnden Versuche ihn wiederzugeben, z. B. in der Septuaginta, Ἀμαλίζ, Ἐβερ, Γάζα, Γομόρρα¹. Zwar hat man ihn als einen eigentümlichen Laut erkannt, ist aber zu keiner Klarheit weder in der Auffassung noch in der Bezeichnung gekommen. Wenn also der Anlaut auch hier von den Griechen nicht berücksichtigt wurde und in Wegfall kam, so würde dieser Buchstabe auch *a* bedeuten müssen, da das *a* in 'ajin hell ist. Er bedeutet aber *o*. PRÆTORIUS, der in einem zu wenig beachteten Aufsatz² die Entstehung der drei griechischen Vokalzeichen *Α Ε Ο* aus den semitischen Konsonantenzeichen durch den Wegfall des Anlauts richtig beurteilt hat, hält es aber für möglich, dass der Buchstabename 'āin, pausalem אֵינִי entsprechend, ausgesprochen wurde. Wenn dem so ist, würde die Übereinstimmung vollständig sein. Es dürfte jedoch vorsichtiger sein nicht mit dieser Annahme zu rechnen, sondern vorauszusetzen, dass die unten zu besprechende Differenzierung sich geltend gemacht hat. Es darf auch darauf hingewiesen werden, dass eine natürliche Affinität zwischen gutturalem Konsonanten und dunklem Vokal im Griechischen zu bestehen scheint. Vor *o* und *u* hat sich *qόππα* lange gehalten zum Unterschied von *κάππα*³.

Nur selten ist die Verschiedenheit so gründlich wie in diesen beiden Fällen. Allbekannt ist, dass ein Laut, der in einer Sprache fehlt, durch den nächstverwandten ersetzt wird. So werden z. B. die griechischen Aspiraten in älteren lateini-

¹ Vgl. GESENIUS-BUHL., Handwörterbuch d. alt. Test. 16 S. 554.

² FR. PRÆTORIUS, Zum semitisch-griech. Alph., Ztschr. der deutschen morgenländischen Ges. LXII 1908 S. 283 f.

³ Vgl. unten S. 17 f.

schen Lehnwörtern durch Tenues wiedergeben (*Poenus, tus, calx*); die schwedischen aspirierten Verschlusslaute haben dieselben Zeichen wie die nicht aspirierten französischen u. s. w. Dem Griechischen fehlte das konsonantische *j* in *jod*; *j* wurde folglich durch den nächst ähnlichen Laut, den Vokal *i*, ersetzt. In betreff des *vav* war die Lage nicht so einfach, da das Griechische sowohl konsonantisches *v* wie vokalisches *u* besass. Ich komme weiter unten hierauf zurück wie auf das noch nicht besprochene Vokalzeichen *E-he*, das auf ähnliche Weise entstanden ist.

Es erhellt schon, dass die vornehmlichste prinzipielle Neuerung der griechischen Schrift, die Vokalzeichen, durch welche erst das Alphabet zu einer wirklichen Lautschrift statt einer latenten Silbenschrift, wie das phönikisch-hebräische Alphabet, geworden ist, sich von selbst eingestellt hat, wenn das semitische Alphabet von einer griechischen Zunge gelernt und gesprochen wurde, wegen der eigentümlichen Verschiedenheit des griechischen Lautsystems von dem semitischen. Ohne dass die Vokale irgendwie bezeichnet wurden, wäre es auch nicht möglich gewesen griechische Wörter verständlich zu bezeichnen, gleich *ἄν, ὄν, ᾠν, ἐν, νό, νώ, νεῖ, νοῖ, νέου, νηῖ, νεφῖ, ἀνά, ἀνεῖ, ἀνῆ, ἄνευ, ἄνου, ἄνω, ἀνίω, ἀνιῶ*; nach Wegwerfung der Vokale ist in allen nur ein *ν* übrig. Die semitischen Sprachen konnten sich dagegen auf Grund ihres eigentümlichen Baues mit einer latenten Silbenschrift begnügen, wo ein Vokal zu jedem Konsonanten hinzugedacht werden konnte. Kein semitisches Wort fängt mit einem Vokal an, im Griechischen gibt es massenhaft Wörter mit vokalischem Anlaut und Vokalzusammenstoss innerhalb der Wörter. Gewisse semitische Konsonantenlaute fehlten im Griechischen. Wegen dieses Umstandes hat das akrophonische Prinzip von selbst den Griechen Vokalzeichen geschenkt.

Bisher ist die Rede gewesen von Veränderungen des Lautwerts einzelner Buchstaben, wodurch Zeichen für in dem

semitischen Alphabet nicht bezeichnete Laute entstehen. Noch häufiger ist, dass ein solches Zeichen nicht zu Gebote steht um dem Bedürfnis nach Bezeichnung eines Lautes entgegenzukommen, der so charakteristisch verschieden ist, dass man es als unrichtig empfindet ihn unter ein für einen anderen Laut gebrauchtes Zeichen zu subsumieren. Das akrophonische Prinzip bewirkt, dass man nicht willkürlich ein lediges Zeichen herausgreifen kann; so konnten die drei semitischen Sibilantenzeichen keine rationelle Verwendung im Griechischen finden, weil der Gebrauch durch ihren durch die Namen bestimmten Lautwert begrenzt war.

Diese Frage, wie Laute, für die es im phönikischen Alphabet an Zeichen fehlte, in griechischer Schrift bezeichnet wurden, wird methodologisch erhellt durch aus anderen Alphabeten, in denen Zeichen für ursprünglich nicht bezeichnete Laute geschaffen worden sind, geschöpfte Beispiele.

Der einfachste Vorgang ist A) Entlehnung aus einem anderen Alphabet. So ist z. B. in den germanischen Sprachen das Zeichen *K* wieder in Gebrauch aufgenommen worden, weil dieses wegen der Änderung des mit *C* bezeichneten *k*-Lautes vor *e*, *i*, *y* ein Zeichen für *k* in diesen Stellungen nicht mehr hatte. Als die Isländer und die Angelsachsen das lateinische Alphabet übernahmen, führten sie in dieses das Runenzeichen *þ* ein um den dentalen Spiranten zu bezeichnen, für welchen das lateinische Alphabet kein Zeichen hatte.

Ein häufigeres und wichtigeres Mittel fehlende Zeichen zu schaffen ist B) Differenzierung auf Grund schon vorhandener Zeichen. Zu Grunde wird das Zeichen des Lautes gelegt, der hinsichtlich der Artikulationsstelle mit dem Laut am nächsten verwandt ist, der durch die neue Bezeichnung von diesem unterschieden werden soll. Die Differenzierung kann auf verschiedene Weise erfolgen. 1) Schon bestehende, bisher nur graphische Varianten desselben Zeichens erhalten verschiedenen Lautwert z. B. *v* und *w* im Deutschen und Eng-

lischen, *i* und *j*, *u* und *v* in den modernen Alphabeten¹. 2) Das Grundzeichen erhält einen Zusatzbuchstaben, durch welchen die Art der Differenzierung angedeutet wird, z. B. die Buchstabenkomplexe, durch welche der *sch*-Laut, der *ng*-Laut u. s. w. in mehreren europäischen Sprachen bezeichnet wird, **FH** = *f* in der ältesten lateinischen Schrift. Da später *v* mit **V** und nicht mit **F** bezeichnet wurde, konnte **H** wegfallen, **F** wurde = *f*. Die Vokalbezeichnungen *ae*, *oe*, *ä*, *ö* gehören nur scheinbar hierher. Sie sind im Lateinischen von wirklichen Diphthongen ausgegangen, welche monophthongiert worden sind. Die beiden Punkte über dem Buchstaben in *ä*, *ö* sind aus einem älteren übergeschriebenen *e* entstanden. Nach diesem Muster ist das schwedische *å* als Zeichen für den aus langem *a* entstandenen offenen *o*-Laut geschaffen, in welchem der Kreis ein übergeschriebenes *o* ist. 3) Eine an und für sich bedeutungslose *Ä*nderung des Grundzeichens deutet den veränderten Lautwert an. Gewöhnlich besteht sie in einem Zusatz. So wurde im Lateinischen **G** von **C** durch einen kleinen Querstrich unterschieden. Von den jüngeren, sechszehnzähligen Runen wurde eine ganze Reihe besonderer Zeichen dadurch geschaffen, dass die alten mit einem Punkt versehen wurden, die sog. punktierten Runen. So wurden z. B. die tonlosen und tönenden Verschlusslaute von einander unterschieden. Hierher gehören *é* und *è* im Französischen und die zahlreichen diakritischen Zeichen besonders des Rumänischen und derjenigen slavischen Sprachen, die das lateinische Alphabet verwenden, das *dagesch* der hebräischen Schrift u. s. w. Weniger oft, und soweit ich mich besinne, nicht in den modernen Alphabeten wird das neue Zeichen durch Verstümmelung des Grundzeichens gewonnen, z. B. in dem indischen Brahmalphabet und **C** = *o*, **O** = *ω* in der Schrift der Insel Melos.

¹ Der Unterschied im Lautwert wurde 1542 von dem Rechtschreibereformator LOUIS MEIGRET vorgeschlagen und durch den Einfluss von PIERRE RAMUS allgemein verbreitet, nach welchem die Zeichen lange *les consonnes ramistes* genannt wurden.

Es liegt in der Natur dieser Erscheinungen und ist meines Wissens ausnahmslos, dass das lautlich am nächsten verwandte Zeichen zu Grunde gelegt wird, wobei die Verwandtschaft hinsichtlich der Artikulationsstelle, nicht der Artikulationsart gerechnet wird. Wo die Artikulationsart sich geltend macht, geschieht es dadurch, dass Laute mit der gleichen Artikulationsart aber verschiedenen Artikulationsstellen durch dieselbe graphische Differenzierung unterschieden werden. Die Artikulationsart wirkt als Systemzwang. Das folgerichtigste und am besten durchgeführte Beispiel einer Neuschöpfung von Zeichen im Grossen nach diesen beiden Prinzipien ist das schwedische Dialektalphabet LUNDELLS, das seine eminente Brauchbarkeit und Leichtigkeit zu erlernen der strengen Innehaltung gerade dieser Prinzipien verdankt. Um ein Beispiel zu geben, werden die Supradentalen durch eine hakenförmige Verlängerung des Zeichens des betreffenden Dentals bezeichnet u. s. w.

Wir wenden uns nun dem griechischen Alphabet zu.

A) Auch hier hat man Entlehnungen aus anderen Schriftsystemen angenommen, diese Hypothesen aber nicht zu einem höheren Grad von Wahrscheinlichkeit zu bringen vermocht. Sicher unrichtig ist die Annahme von PRÆTORIUS, dass die Zeichen Φ χ Ψ einem nordarabischen Lokalalphabet entlehnt seien¹. Diese sog. Safa-inschriften fallen allem Anschein nach, wie mir Professor BUHL mitteilt, in nachchristliche Zeit. Dagegen muss man sich die Hypothese genau überlegen, nach der die komplementären Zeichen des griechischen Alphabets der kyprischen Silbenschrift entlehnt sind². Wenn es glaubhaft gemacht werden könnte, dass diese Zeichen Entlehnungen sind, so würden dadurch unten zu besprechende grosse Schwierigkeiten aus dem Wege geräumt werden. Aus allgemeinen ge-

¹ Ztschr. d. deutschen morgenländ. Ges. LVI 1902 S. 676 ff., vgl. LXII 1908 S. 287 ff.

² Zuletzt vertreten von HOLGER PEDERSEN, Et Blik på Sprogvidenskabens Historie, Universitetsprogram, Kopenhagen 1916 S. 32 A. 1.

schichtlichen und kulturellen Gründen scheint eine Entlehnung aus Kypern nicht sehr wahrscheinlich, obgleich natürlich keineswegs ausgeschlossen. Die mykenische Kultur, die in einer eigentümlichen verrohten Lokalvariante auf Kypern fortlebte, nachdem sie im übrigen Griechenland längst erloschen war, zeigt, dass Kypern gerade in der Zeit, in die jene Entlehnung fallen müsste, von dem übrigen Griechenland kulturell isoliert war. Ehe zwingendere Beweise für die behauptete Entlehnung als die einzige, aber zwar recht auffällige Ähnlichkeit zwischen $\mathbf{X} = \xi$ und dem kyprischen Silbenzeichen $\mathfrak{C} = ksa$ vorgebracht worden sind, ist Zurückhaltung geboten. Zunächst dürfte man den Versuch machen die Geschichte des griechischen Alphabets ohne Einmischung der kyprischen Schrift zu erklären.

B) Also kommt bis auf weiteres nur die Differenzierung für die Entwicklung des griechischen Alphabets in Frage.

1) In dem semitischen Alphabet gibt es zwar nicht, abgesehen von Lokalvarianten¹, nur graphisch verschiedene Zeichen, wohl aber Zeichen für nahe verwandte Laute, deren lautliche Verschiedenheit im Griechischen nichts Entsprechendes hatte. Für das Griechische sind zwei derartige Zeichen Dubletten, und man würde sie daher, wie es bei den Sibilantenzeichen der Fall ist, für einen und denselben griechischen Laut haben verwenden können. Gibt es nun im Griechischen zwei nahe verwandte, aber in anderer Weise verschiedene, sonstwie entsprechende Laute, so bietet sich die Gelegenheit der Differenzierung. Das typische Beispiel ist *teth* Θ und *tav* \mathbf{T} . *tav* ist der gewöhnliche tonlose dentale Verschlusslaut, *teth* ein gleichartiger, aber emphatischer Laut. Man hat sich darüber gewundert, dass *teth* im Griechischen die dentale Aspirata bezeichnet, da *teth* so »unaspiriert wie möglich« ist². Das Verhältnis erklärt sich ohne Weiteres aus

¹ Über \mathbf{F} \mathbf{Y} siehe unten S. 20 f.

² PRÆTORIUS a. a. O. LXII S. 285.

dem Prinzip der Differenzierung. Das semitische Alphabet besass Zeichen für zwei tonlose dentale Verschlusslaute; das griechische Lautsystem besass zwei eben solche, aber in anderer Weise verschiedene Laute. Auf diese wurden die beiden Zeichen übertragen. Warum T dazu kam τ und \oplus ϑ zu bezeichnen, ist wenig wichtig und vielleicht zufällig. Prinzipiell wäre das Umgekehrte ebenso gut denkbar. Die lautliche Identität von *tav* und τ hat wohl den Ausschlag gegeben.

Hier ist der Ort, auf die oben S. 10 f. gestreifte Frage betreffend *'aleph-ἄλφα* und *'ajin-ἰ(μικρόν)* zurückzukommen. Wenn vorausgesetzt werden muss, dass der Anlaut des Buchstabennamens *'ajin* nach Wegfall des Gutturals, ein *a* ist, so bietet das Prinzip der Differenzierung eine Möglichkeit der Erklärung. Da man für die übrigen Vokallaute schon Zeichen hatte, waren zwei vokalisch anlautende Buchstabennamen *aleph* und *ajin* zu verwenden und zwei Vokallaute, *a* und *o*, zu bezeichnen übrig. Durch Differenzierung kam alsdann *aleph* auf den *a*-Laut, *ajin* auf den *o*-Laut. Zu Grunde liegt das Verhältnis, dass der *o*-Laut mit *a* näher als mit irgend einem der anderen Vokale verwandt ist.

Hierher gehört auch die Doppelbezeichnung des *k*-Lautes durch *kaph-κάππα* und *qoph-κόππα*. In älteren griechischen Inschriften wird φ ziemlich regelmässig vor *o* und *u*, κ vor *a*, *e*, *i* verwendet. Hieraus hat man den Schluss ziehen wollen, dass der *k*-Laut im Griechischen vor *o* und *u* mehr guttural war als vor *a*, *e*, *i*. WACKERNAGEL schreibt mir, dass die Artikulationsstelle des *k*-Lautes vor *o* und *u* wahrscheinlich mehr nach hinten lag als vor *e* und *i*. Dies wird jedoch von anderen Forschern bestritten. Auch wenn man diese Frage offen stehen lässt und nicht mit einem wirklichen Unterschied der Aussprache rechnet, ist der Unterschied im Gebrauch aus dem Einfluss der in den beiden Buchstabennamen auf den Anlaut folgenden, verschiedenen Vokale, *a* und *o*, zu erklären. Da jedenfalls der Unterschied im Gebrauch fest war, wurde die Differenzierung

der beiden für das Griechische gleichwertigen Zeichen zur Verwendung für die gutturale Tenuis und Aspirata dadurch verhindert, welche Differenzierung als Parallele des Verhältnisses zwischen T und Θ nahe lag. Als Ψ später durch K verdrängt wurde, gab es schon ein Zeichen für die gutturale Aspirata, so dass Ψ überflüssig wurde und verschwand. Es geht jedoch hieraus eine gewisse Neigung der gutturalen Konsonanten im Griechischen zu den Vokalen *o* und *u* hervor, die für die Beurteilung des Überganges des 'ajin zum Zeichen des Vokals *o* von Wert sein dürfte.

Komplizierter liegen die Verhältnisse in betreff eines anderen semitischen Zeichenpaares, dem im Griechischen nur ein Laut entspricht, *he* und *cheth*; beiden entspricht nur *h*. *he* ist *h*, *cheth* ein heiserer *h*-Laut, der durch stärkere Zusammenziehung des Kehlkopfes gebildet wird. Von den beiden Buchstaben wurde als Zeichen für den *h*-Laut nicht der am meisten gleichartige, E = *he*, aufgenommen, der statt dessen den Vokal *e* bezeichnet, sondern H = *cheth*. Wenn man annehmen darf, dass das Alphabet in Griechenland zuerst von einem *h*-losen Dialekt rezipiert wurde, passt Alles genau. *h* wurde nicht gesprochen, also wurde *he* = *e*. Die Dialekte, die den *h*-Laut hatten, mussten dann notwendigerweise *cheth* für diesen aufgreifen.¹ Wenn dem nicht so ist, bietet diese Differenzierung Schwierigkeiten, weil es sich nicht, wie in den schon erwähnten Fällen, um zwei verwandte Laute handelt. Der Grund, warum H *cheth* für den *h*-Laut verwendet wurde, war wohl dann der, dass der Laut des *cheth* der auffälligste, so zu sagen emphatische *h*-Laut war. Wenn der Anlaut in *he* übergangen oder nicht klar aufgefasst wurde, so dass er in Wegfall kam, ergab sich auf Grund des Buchstaben Namens der Lautwert *e* für das Zeichen. Hierbei dürfte wie

¹ VAN YZEREN a. a. O. weist darauf hin, dass im modernen Griechischen *h* durch den gutturalen Spiranten χ ersetzt wird. Die Analogie ist gut, aber nur wenn der echte *h*-Laut fehlte.

bei der Verschiebung des Lautwerts des *ajin* > *o* auch der Systemzwang, dessen Rolle unten ausführlich besprochen werden soll, sich geltend gemacht haben. Die schon vorhandenen Zeichen für einige Vokale *a*, *i*, *u*¹ haben Zeichen auch für die übrigen mit Notwendigkeit hervorgerufen.

2) Hinzufügung eines Buchstabens zu dem Grundzeichen, um eine fehlende Bezeichnung eines Lautes zu gewinnen, kommt nur in der älteren griechischen Schrift vor, und zwar nur für die labiale und die gutturale Aspirata **TH**, **KH**.

3) Das letzte Mittel der Differenzierung, eine an und für sich bedeutungslose Änderung der Form des Grundzeichens, wird also für die Mehrzahl der Neuschöpfungen des griechischen Alphabets in Anspruch genommen werden. Der Erhellung des Zusammenhangs bereitet es grosse Schwierigkeiten, dass die Griechen nicht wie die Modernen diakritische Zeichen, die die Form des Grundzeichens unberührt lassen, verwendet, sondern die Form des Grundzeichens selbst modifiziert haben. Es kann niemanden wunder nehmen, wenn hierbei die anschauliche Verwandtschaft zwischen den Grundzeichen und den abgeleiteten Zeichen verdunkelt worden oder gar verschwunden ist, so dass der Zusammenhang nicht klar hervortritt. Man sollte nicht vergessen, dass die Formen der Buchstaben sich in der älteren Zeit in einem fließenden, sehr veränderlichen Zustande befunden haben. Auch die Formen desselben Zeichens wechseln so beträchtlich, dass der Zusammenhang an sich nicht klar ist, wir wissen aber, dass er da sein muss und nehmen ihn als selbstverständlich an. Vergleiche z. B. die Formen des *γ*-Zeichens **Γ** **Λ** **Λ** **Ϛ** **Ϝ**, des *λ*-Zeichens **λ** **Λ** **λ** **λ**, des *π*-Zeichens **Π** **Π** **Ϙ** **ϙ** und lateinisch **P**, welches seinerseits eine stärkere Herausbildung der Variante des *ρ*-Zeichens

¹ Es muss von Anfang an möglich gewesen sein den Vokal *u* im Griechischen zu bezeichnen, sei es nun, dass das **Υ** so alt ist wie die Verwendung die Schrift durch die Griechen, sei es, dass **F** anfangs sowohl den Vokal als den Konsonanten bezeichnete, wie später **V** im Lateinischen.

R zu **R** hervorgerufen hat, des ε -Zeichens **Ⲛ** **E** **Σ** **B**, welche letztere Form mit dem β -Zeichen zusammenfiel, wodurch eine dem ursprünglichen Zeichen sehr unähnliche Umgestaltung des **B** = β hervorgerufen wurde **Ⲛ** **Ⲛ** **Ⲛ**, des ξ -Zeichens **Ⲛ** **Ξ** **H**. In der Schreibung der naxischen Nikandreinschrift **Ⲛ** **Ξ** oder **Ⲛ** **Ξ** = ξ , welche letztere Form mit einer Form des *heta*-Zeichens **Ⲛ** zusammenfällt, ist **Ⲛ** bzw. **Ⲛ** unzweifelhaft das *samekh* = ξ , welches in den oben erwähnten Alphabetarien die Form **Ⲛ** hat, mit einem wie häufig pleonastisch hinzugefügten **Σ**, obgleich dies bestritten worden ist, und KRETSCHMER diese Schreibung als Stütze seiner Hypothese des Übergangs des gutturalen Verschlusslautes in einen Spiranten vor *s* angesprochen hat. Wenn nun ausserdem hinzukommt, dass einem Zeichen geflissentlich eine von der Grundform abweichende Gestalt zu besonderem Zwecke gegeben wird, erhellt, dass man an die unmittelbar einleuchtende Verwandtschaft des Grundzeichens und des abgeleiteten Zeichens keine allzu hohen Forderungen stellen darf.

Gleichwie das *jod*-Zeichen für den Vokal *i* verwendet wurde, konnte das *vav*-Zeichen den Vokal *u* bezeichnen; nun lebte aber zur Zeit der Übernahme des Alphabets auch der Konsonant *v* in der Sprache fort. Hier trat die erste Differenzierung durch Neuschöpfung ein, der kein griechisches Alphabet entbehrt. Der Hergang ist klar in der besonderen Form des **F**, welche Münzlegenden der kretischen Stadt *Fáξος* zeigen, **Ⲛ** (linksläufig) oder **Ⲛ**, d. h. **V** bzw. **Y** mit einer hinzugefügten *Hasta*. Sonst herrscht das eigentümliche Verhältnis, dass das Zeichen, das dem semitischen *vav*-Zeichen ähnlich sieht, **Y** = *u*, der Alphabetreihe nachgestellt ist, während an dem Platz des *vav* in der Reihe ein ganz verschieden aussehendes Zeichen **F** = *v* erscheint. Die Zeichen sehen einander so unähnlich, dass man nicht geneigt ist **F** aus **Y** abzuleiten, ausserdem hätte das Grundzeichen auf dem alphabetischen Platz verbleiben sollen. Es scheint nicht unwahrscheinlich, dass

man es in diesem Falle mit zwei semitischen graphischen Varianten zu tun hat, die im Griechischen verschiedene Verwendung gefunden haben. Auf hebräischen Münzen kommt eine *vav*-Form vor, die dem griechischen **F** ähnlich ist. Sicher kann dies aber keineswegs behauptet werden. Diese ist wie die älteste so die dunkelste Differenzierung des griechischen Alphabets.

Die Differenzierung tritt nicht immer ein, wo sie nach dem Lautbestand möglich wäre. Man begnügt sich damit dasselbe Zeichen zwei, sogar mehrere Laute bezeichnen zu lassen, wenn diese sehr nahe verwandt sind. Ob Differenzierung stattfinden soll, ist eine praktische Frage, wobei der auffällige Unterschied der fraglichen Laute eine Hauptrolle spielt. Die zur Differenzierung antreibende Kraft war im Griechischen vor allem der Systemzwang. Durch diesen macht sich die Artikulationsart geltend. Wenn neue Zeichen oder Zeichenkomplexe durch Differenzierung geschaffen werden, gibt, wie oben auseinandergesetzt, das Zeichen für den hinsichtlich der Artikulationsstelle am nächsten verwandten Laut den Ausgangspunkt ab. Wenn es zwei oder mehrere Paare (bzw. Gruppen) von Lauten gibt, in denen jedes Paar durch seine Artikulationsstelle im Gegensatz zu dem oder den übrigen Paaren charakterisiert ist, das eine Glied eines jeden Paares dagegen durch dieselbe Artikulationsart im Gegensatz zu dem anderen Glied jedes Paares (bzw. den übrigen Gliedern der Gruppen) charakterisiert ist, und wenn die Laute des einen Paares jeder mit seinem besonderen Zeichen, diejenigen des oder der übrigen Paare mit demselben Zeichen bezeichnet werden, so ruft dies auf dem Wege der Analogie gesonderte Zeichen auch in dem oder den übrigen Paaren hervor. Das Verhältnis kann durch eine Gleichung veranschaulicht werden. $a : b = c : c$ ist eine unrichtige Gleichung, wenn a und b nicht gleich sind. Die Logik zwingt dazu sie durch $a : b = c : x$ zu ersetzen.

Das typische Beispiel ist die Herausdifferenzierung eines

Zeichens für den langen, offenen *o*-Laut. Durch den Schwund des *h*-Lautes hatte das Zeichen **H** in dem ionischen Alphabet den Lautwert des langen, offenen \bar{e} erhalten. In der grössten der Inschriften aus Abu Simbel ist **E** = ϵ , **H** = η , aber **O** = *o* und ω .¹ \bar{o} war qualitativ und quantitativ von δ auf dieselbe Weise wie \bar{e} von ϵ verschieden. Folglich wird das Verhältnis **E** : **H** = **O** : **O** als unrichtig und ungenügend empfunden; es tritt Differenzierung auch in dem zweiten Paare ein, wir erhalten die Gleichung **E** : **H** = **O** : **Ω**. Als Kontrollbeweis dienen die westlichen Alphabete, in denen der *h*-Laut fortlebte, also **H** = *h* war, und die beiden *e*-Laute folglich nicht verschieden bezeichnet wurden; diese Alphabete unterscheiden auch nicht die beiden *o*-Laute. Das neue Zeichen wird aus **O** gebildet; bezeichnend ist aber, dass die Bildungsweise stark wechselt. An sich gibt es keinen Grund, warum das neue Zeichen dem langen *o*-Laut zugeteilt werden soll. Auf Paros, Thasos und Delos herrscht auch eine der gewöhnlichen entgegengesetzte Verteilung, **Ω** = δ und **O** = \bar{o} . Die Differenzierung geschieht gewöhnlich durch Zusatz eines Striches unter dem Grundzeichen; sie geschieht aber auf Melos und in Knidos³ durch Verstümmelung des Grundzeichens; dort ist **C** = δ und **O** = \bar{o} .

Prinzipiell ebenso klar ist die ältere Differenzierung der Zeichen für Tenuen und Aspiraten, der Zusammenhang zwischen den Formen der betreffenden Zeichen tritt aber nicht mit derselben Anschaulichkeit hervor. Die Gleichung ist hier **T** : **⊕** = **Π** : **ΠH** = **K** : **KH**.² **ϕ** konnte nicht für **KH** eintreten, da es im Gebrauch eine andere feste Verwendung gefunden

¹ Die Abu Simbelinschriften sind eben so wenig einheitlich wie die Abstammung der Söldner, die sie geschrieben haben. Es ist nicht zu verwundern, dass ein Dorier aus Rhodos schreibt *Τήλεφος ἡο Ἰαλώσιος* (trotz der späteren eingeritzten Vaseninschrift ROBERTS a. a. O. I 159 b) und ein Söldner unbekannter Abstammung *Ἡαγεσέρμοο*.

² Theräisch **⊕H** ist m. E. eine pleonastische Schreibung wie **Ξξ**, **Χς**, wobei die Bezeichnung der anderen Aspiraten durch einen Zeichenkomplex in entgegengesetzter Richtung ausgleichend gewirkt haben mag.

³ Bull. de corr. hell. XX 1896 S. 591.

hatte.¹ Der Systemzwang trieb auch hier dazu die labiale und die gutturale Aspirata ebenso wie die dentale mit einem einfachen Zeichen zu bezeichnen. Wir werden also mit Notwendigkeit zu der Annahme geführt, dass die neuen Zeichen aus Π bzw. K herausdifferenziert sind. Schon LENORMANT, TAYLOR und HINRICHS haben angenommen, dass $X +$ aus K entstanden ist, und dasselbe hat HINRICHS für $Y = \zeta$ angenommen. Nach allem, was oben auseinandergesetzt worden ist, muss dies für richtig gehalten werden. Die Möglichkeit dieser Umbildungen ist augenscheinlicher, wenn man die *kaph*-Form des Mesasteines 𐤀 in Betracht zieht. X und Y sind durch den Gebrauch fest gewordene Lokalvarianten, die beide aus K , richtiger aus irgend einer älteren Form des K , herausdifferenziert sind. Nach unserm Prinzip muss Ⓞ aus dem π -Zeichen herausdifferenziert sein. Auch dies halte ich für richtig. Auszugehen ist von der runden Form, die in dem hocharchaischen theräischen und in dem kretischen Alphabet in zwei Varianten vorliegt, Ⓞ , und der semitischen Form des Zeichens Ⓞ , am nächsten kommt. Die Differenzierung geschah dadurch, dass der Bogen des Oberteils zu einem vollen Kreis Ⓞ ausgezogen wurde.

Es gibt eine Ausnahme von dem Systemzwang, es fehlt ein besonderes Zeichen für den gutturalen Nasal η . Dies wirft ein helles Licht auf die allbeherrschende Macht des akrophonischen Prinzips. η kommt nie in Anlaut vor, also ist ein besonderes Zeichen dafür nicht geschaffen worden.

Schliesslich erhebt sich die schwierigste und am meisten umstrittene Frage betreffend die letzte und nicht überall zur vollen Ausbildung gekommene Neuschöpfung des griechischen Alphabets, die sog. Doppelkonsonanten. Auch hier muss die Kraft, die die neuen Zeichen für die Lautkomplexe ξ und ψ hervorgerufen hat, der Systemzwang sein, dessen Ausgangspunkt das aus dem phönikischen Alphabet übernommene

¹ Siehe oben S. 17.

zajin = ζ war. Wenn aber ζ einen einfachen Laut bezeichnet, wie man behauptet hat, so gleitet uns der Ausgangspunkt aus den Händen, und die Schaffung besonderer Zeichen für die Lautkomplexe *ks* und *ps* wird unerklärlich. In dieser schwierigen Frage erlaube ich mir eine briefliche Mitteilung WACKERNAGELS anzuführen.¹

»Z kommt, so viel ich sehe, in vier Bedeutungen vor. 1) für *zd* im Attischen, wo urgriech. *dz* (z. B. in *Ζεός, ῥίζα*) und urgriech. *zd* (z. B. in *ῥζος*) zusammengefallen sind, altes *dz* also in *zd* übergegangen ist. 2) für *dz* (danach auch für *ts*) bei anderen Griechen (BLASS, Ausspr. ³ S. 120 f.; BRAUSE, Lautlehre der kret. Dialekte S. 152 f.) und in Anschluss daran für *ts* (*dz*) in den oskisch-umbrischen Alphabeten. (In einzelnen Dialekten sind urgriech. *dz* und *zd* möglicherweise in der dem Attischen entgegengesetzten Richtung zusammengefallen, d. h. zu *dz*, in anderen mögen z. B. *ῥζον* 'riechend' (mit ζ aus *dj*) und *ῥζον* 'Ast' (mit ζ aus *zd*) phonetisch unterschieden gewesen sein. Daraus die mitunter vorkommende Schreibung *σδ*). 3) für δ (tönenden dentalen Spiranten), wo ζ für etymologisches δ steht (z. B. im Elischen). 4) für *z* hellenistisch z. B. *Ζύρνα*«. Die beiden letzten Fälle kommen hier nicht in Betracht.

Danach halte ich den notwendigen Ausgangspunkt **Z** = *dz* für gesichert. Auch wenn *dz* eine Affrikata ist, ist derselbe gültig; denn populär ist man dazu geneigt eine Affrikata als einen Doppelkonsonanten aufzufassen. Jedenfalls ist die phonetische Gleichung zwischen **Z** und den beiden anderen

¹ WACKERNAGEL, den ich mit Stolz meinen alten Lehrer nennen kann, obgleich meine Studien sich ganz anderen Gebieten zugewendet haben, hat, da ich jetzt eine Frage behandle, die mich mit Notwendigkeit mit dem mir inzwischen ziemlich fremd gewordenen sprachwissenschaftlichen Gebiet in enge Berührung bringen muss, mir nicht nur die angeführten wertvollen Auskünfte bereitwilligst gegeben, sondern hat auch die Güte gehabt eine Fahnenkorrektur dieses Aufsatzes zu lesen.

Doppelkonsonanten nicht vollkommen, denn *dz* ist ein tönender Lautkomplex, *ks* und *ps* dagegen tonlos. Da aber einerseits der Komplex *τσ*, andererseits *bz* und *gz* im Allgemeinen fehlen, kann die Analogie dennoch aufrecht erhalten werden.

Von den vier Sibilanten des Semitischen waren drei tonlos und konkurrierten anfangs mit einander um den einzigen Sibilanten des Griechischen, das tonlose *s*, zu bezeichnen; der tönende, *zajin*, wurde auf den am nächsten verwandten Laut des Griechischen *dz* übertragen. Da dieser Lautkomplex als eine Verbindung eines Verschlusslautes mit einem Sibilanten aufgefasst wurde, so wurden durch den Systemzwang einfache Zeichen auch für die übrigen Lautkomplexe, die aus einem Verschlusslaut mit folgendem Sibilanten bestanden, hervorgehoben. Nach dem akrophonischen Prinzip müssen die neuen Zeichen aus denjenigen Zeichen herausdifferenziert worden sein, die den Anlaut der Lautkomplexe bezeichnen, d. h. das ξ -Zeichen aus **K** und das ψ -Zeichen aus **Π**. Dies trifft für die westlichen Alphabete zu, in welchen **X** = ξ ist. **X** = ξ und **X** = χ sind lokal verschiedene Verwendungen desselben Zeichens, das aus **K** herausdifferenziert worden ist. Wo aber **X** schon für χ Verwendung gefunden hatte, musste ein anderes Zeichen für den Komplex *ks* gefunden werden. Alsdann griff man zum überflüssigen *samekh* **Ξ**, das noch in der Alphabetreihe mitgeschleppt wurde ohne eine Verwendung zu haben. Dies ist eine offene Verletzung des akrophonischen Prinzips; bei dieser späten Schöpfung mag individuelle Willkür eine Rolle gespielt haben wie in den von Einzelnen geschaffenen Schriftsystemen, welche nicht selten die hier dargelegten Prinzipien verletzen. Es dürfte vielleicht nicht unangebracht sein, obgleich es etwas auffallend vorkommen möchte, darauf hinzuweisen, dass es zu der neuen Verwendung des Zeichens **Ξ** beigetragen haben kann, dass es in dem Buchstabennamen, wenn auch nur in der zweiten Silbe, ein *k* gab. Was **Υ** betrifft, passt der Vorschlag GARDTHAUSENS, es als ein halbiertes **Φ**

aufzufassen; vergleiche das durch Halbierung aus O gewonnene C .¹ Weniger gern würde ich an eine willkürliche Verwendung eines dem westlichen Alphabet entlehnten Zeichens denken. Denn dadurch würde man jeden lautlichen Anhalt über Bord werfen. Zu dieser ganzen Frage ist auch zu bemerken, dass die Doppelkonsonanten häufig vertauscht werden. So kommt Ξ für ζ vor auf Thera und in Korinth, I für ξ in Epidauros, Ψ für ξ auf Thera und Melos². Die Bedeutung dieser Erscheinung ist nicht zu unterschätzen. Man dürfte auch mit einer ähnlichen Unsicherheit bei der Schaffung der später allgemein angenommenen Zeichen für die Doppelkonsonanten rechnen müssen. Das trägt zu der Erklärung der Unregelmässigkeiten bei. In der westlichen Alphabetgruppe hat der Systemzwang im Allgemeinen nicht den Komplex ΠΞ ergriffen. Nur in dem ozolischen Lokris und in Arkadien hat er ein besonderes Zeichen $*$ hervorgerufen, das deutlich unter dem Einfluss des $\Upsilon = \psi$ der östlichen Gruppe, das im Anschluss an das $\text{X} = \xi$ der westlichen Gruppe modifiziert wurde, entstanden ist.

Gegen das hier zuletzt Vorgetragene wird der Einwand erhoben werden, dass es nichts sei als das, was nicht ohne Berechtigung 'Stäbchenlegerei' genannt worden ist. Durch beliebige Künsteleien wird der eine Buchstabe in den anderen verwandelt; es ist mehr eine Spielerei als ein ernst zu nehmender Beweis. Hierauf ist zu antworten, dass man, wenn man früher die Geschichte des griechischen Alphabets aus den Formen der Zeichen zu erklären versucht hat, von den Formen ausgegangen ist. Als Beweise für die Entwicklung taugen die Formen wegen ihrer starken Veränderlichkeit nicht. Was die obigen Ausführungen betrifft, bilden nicht die Formen der Zeichen, sondern das herrschende akrophonische Prinzip den Ausgangspunkt. Dieses ergibt die Forderung, dass durch

¹ Ähnlich erklärt TAYLOR Υ als eine Vereinfachung von $\Phi \Sigma$.

² LARFELD, Gr. Epigr. ³ S. 223 f. Die Erklärung kann ich mir nicht aneignen.

Differenzierung entstandene neue Zeichen aus dem Zeichen für den hinsichtlich der Artikulationsstelle am nächsten verwandten Laut gebildet sind. Es wird daher eine unerlässliche Folge, die Formen der neuen Zeichen in dem Licht dieses Prinzips zu untersuchen, und wenn die neuen Zeichen sich auf die betreffenden Grundzeichen zurückführen lassen, so liegt der Beweis für die Richtigkeit dieser Zurückführung nicht so sehr in den Formen der Buchstaben, sondern vielmehr in dem grundlegenden Prinzip selbst. Wenn die Verwandtschaft und die Ähnlichkeit nicht durchweg schlagend sind, ist dies sehr verständlich wegen der starken Veränderlichkeit der Formen der Zeichen, welche es zum aussichtslosen Beginnen macht, die Entwicklungsgeschichte des griechischen Alphabets nur durch ein Studium der Formen der Zeichen zu gewinnen.

In diesen Ausführungen sind durchweg Analogien aus der Entwicklung der Schrift bei anderen Völkern hinzugezogen worden, um die Prinzipien zu erhellen, die zur Entwicklung des griechischen Alphabets den Anstoss geben und sie beherrschen. Folgerichtig hätte die Darstellung zu einer vergleichenden Untersuchung der Prinzipien der Entwicklung der Lautschrift überhaupt erweitert werden sollen. Dazu sind aber paläographische und sprachwissenschaftliche Kenntnisse nötig, die nur der Fachmann auf den betreffenden Gebieten besitzt, so dass ich meinerteils davon absehen muss. Zum Schluss kann ich doch nicht unterlassen die nahe Parallele, welche die Entwicklung der indischen Schrift bietet, wenigstens anzudeuten und stelle zu diesem Zweck die Erklärungen BÜHLERS¹ zusammen ohne mir über ihre Richtigkeit ein Urteil anzumassen. Die formale Ähnlichkeit zwischen den Grundzeichen und den abgeleiteten Zeichen scheint eher geringer als grösser denn im griechischen Alphabet zu sein.

¹ G. BÜHLER, Indische Paläographie in Grundriss der indo-arischen Philologie und Altertumskunde I H. 11 S. 10 ff.

Vermutlich im 8. oder spätestens im 7. Jahrhundert ist das sog. Brahmaalphabet aus einem nordsemitischen Alphabet für die indische Sprache adaptiert worden. Es behält gleichwie das noch benutzte Sanskrit-Alphabet den Charakter einer Silbenschrift, insofern als das *a* jedem Zeichen inhäriert. Jedoch gebot die Notwendigkeit Vokalzeichen zu schaffen, wie eine solche Notwendigkeit vor allem in dem vokalischen Anlaut hervortrat. Aus *'aleph* wird *a* und aus *'ajin* auffälligerweise *e* gewonnen; dies deutet auf eine helle Aussprache des *a* in *'ajin* hin, wie mir WACKERNAGEL bemerkt; *i* ist eine Umbildung von *e*, *u* aus *va* und *o* aus *u* gebildet. Lange Vokale werden durch einen hinzugefügten Punkt oder Strich von den kurzen unterschieden. *tav* und *teth* werden wie im Griechischen verteilt und in Analogie dazu *kaph* und *qoph* auf *ka* bzw. *kha*. Auffällig ist, dass *daleth* für die Aspirata *dha* benutzt wird, und dass die Media *da* aus dieser abgeleitet wird. Die Sibilanten werden so verteilt, dass *zajin* den tönenden palatalen Verschlusslaut *ja*, *sade* den entsprechenden tonlosen Laut *ca*, *schin* den palatalen Spiranten *ša* und *samekh* den dentalen Spiranten *sa* bezeichnet. Zeichen für die übrigen Laute werden aus dem Zeichen des hinsichtlich der Artikulationsstelle am nächsten verwandten Lautes gebildet, z. B. aus *dha* *da* und aus diesem wieder das Zeichen des lingualen *da* und daraus das Zeichen des aspirierten Linguals *dha*. Die Umbildung geschieht entweder durch einen Zusatz oder durch Verstümmelung oder Umkehrung des Grundzeichens.

Die sog. Kharoṣṭhī-schrift ist unter der Herrschaft der Achämeniden im nordwestlichsten Indien aus dem semitischen Alphabet unter Einwirkung des Brahmaalphabets für den indischen Gebrauch zurechtgemacht worden. Dieser Einwirkung entstammen die Inhärenz des *a* in den Konsonantenzeichen und die Bezeichnung der Vokale durch Striche, welche zu dem Konsonantenzeichen oder in konsonantenloser Silbe zu dem einzigen selbständigen Vokalzeichen, dem aus *aleph*

gewonnenen *a*, an je nach dem Vokal verschiedener Stelle hinzugesetzt werden. Lange Vokale werden nicht besonders bezeichnet. Auf Grund dieses Systems ist 'ajin nicht zur Verwendung gekommen. Die Aspiraten werden durch Hinzufügung einer Kurve oder eines Hakens zu dem betreffenden nicht aspirierten Zeichen herausdifferenziert. Folglich ist das eine Zeichen des *t*-Lautes, *teth*, nicht zur Verwendung gekommen. Linguales *ṇa* ist aus *na* gebildet, *ṭa* aus *ta* und eventuell *ḍa* aus *da* oder beide sind graphische Varianten von *daleth*. Die Sibilanten werden so verwendet, dass *zajin ja*, *samekh sa*, *sade ca*, *schin ṣa* bezeichnet, *śa* wird durch *cheth* ausgedrückt.

Eine stärkere Differenz zwischen den beiden Schriftarten tritt nur in der Behandlung des *cheth*-Zeichens hervor, das in jenem *gha*, in diesem *śa* bezeichnet; aber gerade der semitische Laut des *cheth* bereitet den Indogermanen die grössten Schwierigkeiten. Beide Verwendungen sind verständlich. BÜHLERS Darstellung der Adaptierung der beiden indischen Alphabete aus dem semitischen stimmt auf die erwünschteste Weise mit den oben entwickelten Grundsätzen für die Adaptierung und Entwicklung des griechischen Alphabets überein.

Wo ein einzelner auf einmal auf gelehrtem Wege ein neues Schriftsystem für eine Sprache schafft, macht sich die individuelle Willkür geltend und durchbricht zuweilen die Prinzipien. Ein typisches Beispiel ist das gotische Alphabet des Ulfila, das durch Entlehnungen aus dem griechischen, dem lateinischen und der Runenschrift gebildet worden ist. In wieweit mit einem solchen willkürlichen Verfahren zu rechnen ist, ist manchmal sehr schwer zu beurteilen. Vielleicht muss man mit einem solchen gerade in betreff der Runenschrift rechnen, deren Entstehung es bisher nicht gelungen ist in allgemein befriedigender Weise zu erklären. Ihre Originalität zeigt sich in der bisher unerklärten gründlichen Änderung der Reihenfolge der Zeichen und in der Aufnahme einheimischer Buchstabennamen, die wirkliche Wörter sind. Diese Wörter

sind aber konventionell, sie entbehren den Anschluss an Bilder, wie ihn die semitischen Zeichen anfänglich sicher besessen haben; einige Runennamen bedeuten nicht einmal einen Gegenstand oder etwas, das bildlich dargestellt werden kann. Die Namen der Runen sind also völlig konventionell ungefähr wie jene Buchstabennamen, welche zum Zweck grösserer Deutlichkeit mitunter nach der Vorschrift der Fernsprecherkataloge beim Telephonieren statt der gewöhnlichen gebraucht werden. Bei dieser Sachlage ist es nicht zu verwundern, dass trotz vieler und scharfsinniger Erörterungen ein reinliches Resultat nicht erreicht worden ist.

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.

Historisk-filologiske Meddelelser. **I**, 7.

DIE ENTSTEHUNGSGESCHICHTE DES GOETHISCHEN FAUST

VON

CHR. SARAUW



KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL

BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1917

Der Faust ist tolles Zeug und geht über
alle gewöhnlichen Empfindungen hinaus.

Faust ist ein so seltsames Individuum,
dass nur wenige Menschen seine innern Zu-
stände nachempfinden können.

Goethe zu Eckermann.

VORWORT

Seit Jahren war ich mit Studien beschäftigt, die Goethes Faust, die religiöse Idee dieser Dichtung und die geistige Entwicklung des Dichters zum Mittelpunkt hatten. Um Goethes wirkliche Denkart aufzuhellen, mussten diese Untersuchungen nicht allein in den Zusammenhang der Faustdichtung eindringen, sondern zu gleicher Zeit sich in die Breite ziehen, sich über seine ganze vielseitige Produktion ausdehnen. Dabei ergab sich aber allmählich die Unmöglichkeit, den ganzen Inhalt des Gefundenen in einer Schrift über den Faust zusammenzufassen.

Wer sich in Goethes Schriften vertieft, erkennt sehr bald eine eigentümliche Kurve der Entwicklung. Am deutlichsten vielleicht tritt diese in seinen lyrischen Gedichten zu Tage, wo schon die äuszere Form, die von Epoche zu Epoche wechselnde Technik dem Leser diesen Gesichtspunkt geradezu aufdrängt. Die auf vier grundverschiedene Lebensepochen sich verteilende Faustdichtung bestätigt die dort gewonnenen Ergebnisse. Und verfolgt man nun durch Briefe, Tagebücher und andere Aeuszerungen der Persönlichkeit des Lebens labyrinthisch irren Lauf, so glaubt man wohl eine Zeit lang, eben in der chronologisch-biographischen Durchdringung des Stoffes den Schlüssel zum tieferen Verständnis gefunden zu haben.

Aber gerade bei dem chronologischen Sondern macht das sich immer wiederholende Hervortreten der ganz identischen Sinnesart den Forscher immer wieder stutzig. Was er auf

den ersten Blick für Kennzeichen einer Epoche halten möchte, erweist sich bei näherem Zusehen sehr oft als bleibende Geistesform. So erwächst ihm neben der chronologischen Aufgabe diese andere, wichtigere, höhere: die Dauer im Wechsel klarzustellen.

Von dieser Erkenntnis durchdrungen, habe ich mich genötigt gesehen, den Ertrag meiner Forschungen auf zwei Schriften zu verteilen. In dieser lege ich dem Leser vor, was vom chronologischen Gesichtspunkt aus die Faustdichtung zu beleuchten geeignet schien. In einer hoffentlich recht bald folgenden suche ich, mehr in die Breite gehend, die bleibenden Grundlagen der Dichterpersönlichkeit aufzuhellen. Die peinlich strenge Sonderung der beiden Betrachtungsarten liesz sich freilich nicht durchführen und wurde auch nicht angestrebt.

Der Titel der vorliegenden Schrift erfordert wohl einige Worte der Entschuldigung, insofern sie von den vier Faustphasen nur die zweite und dritte eingehend darstellt. Der Grund zu dieser Begrenzung liegt einerseits darin, dass der Urfaustfund uns von der Jugendphase im Ganzen eine ausserordentlich klare Anschauung ermöglicht hat, die die in den meisten Fällen mit Notwendigkeit unsicher bleibende Verteilung der einzelnen Szenen auf etwa zwei Jahre als recht nebensächliche Aufgabe erscheinen lässt, andererseits darin, dass die Entstehung der Altersdichtung im Einzelnen durch äuszere Zeugnisse gut beleuchtet vorliegt. Und Aufschlüsse, die der Leser ohne Mühe anderswo findet, sollten hier nicht unnötigerweise wiederholt werden.

Dafür glaube ich, im dritten Abschnitt das Verständnis der ganzen Dichtung um einiges gefördert zu haben.

Holte, d. 5. September 1917.

DIE ZWEITE PHASE 1788—90

Der römische Faustplan.

Das Fragment, welches Goethe im Jahre 1790 im siebenten Bande seiner "Schriften" bei Göschen in Leipzig erscheinen liesz, weicht von der Urfaustdichtung aus den Jahren 1774—75 beträchtlich ab, und zwar in dreifacher Weise. Die vier letzten Szenen des Urfaust (Valentin und die drei folgenden Szenen in Prosa) behielt der Dichter zurück, sodass das Fragment mit der Domszene abschlieszt. "Auerbachs Keller" ist in Verse gebracht und erheblich geändert, wie auch die Schülerszene in neuer, abkürzender und erweiternder Redaktion vorliegt. Endlich finden wir drei ganz neue Szenen: hinter der Wagnerszene das letzte Stück der Paktszene, in welche die Schülerszene eingefügt ist; hinter "Auerbachs Keller" die "Hexenküche" und unter den Gretchenszenen, hinter der Brunnenszene: "Wald und Höhle".

Zur Feststellung der Abfassungszeit dieser neuen Szenen, die selbstverständlich das Hauptinteresse in Anspruch nehmen, stehen uns nur sparsame Aufschlüsse zu Gebote. Goethe hat am 10. April 1829 zu Eckermann gesagt, dass die "Hexenküche" im Garten der Villa Borghese gedichtet ist. Und in einem in der "Italienischen Reise" gedruckten Brief an Herder, Rom d. 1. März 1788, schreibt er so:

Es war eine reichhaltige Woche, die mir in der Erinnerung wie ein Monat vorkommt. Zuerst ward der Plan zu Faust gemacht, und ich hoffe die Operation soll mir geglückt sein. Natur-

lich ist es ein ander Ding, das Stück jetzt oder vor fünfzehn Jahren ausschreiben; ich denke es soll nichts dabei verlieren, besonders da ich jetzt glaube, den Faden wiedergefunden zu haben. Auch was den Ton des Ganzen betrifft, bin ich getröstet; ich habe schon eine neue Scene ausgeführt, und wenn ich das Papier räuchere, so dünkt ich, sollte sie mir Niemand aus den alten herausfinden . . .

Von der richtigen Deutung dieser hochwichtigen Urkunde hängt das Verständnis von Goethes römischer Tätigkeit am Faust ab. Der Dichter hat in der letzten Februarwoche 1788 sein altes Faustmanuskript aus der Frankfurter Zeit durchgesehen, den Faden wiedergefunden, den Plan 'gemacht' und eine neue Szene geschrieben, in welcher er den Ton des Ganzen, seinen alten Stil so genau getroffen zu haben meint, dass kein Leser das Neue vom Alten wird unterscheiden können.

Bevor wir die Frage nach dem Plan erörtern können, müssen wir wissen, von welcher neuen Szene Goethe spricht. Dies ist aber noch heute eine offene Frage. SCHERER entschied sich ("Aus Goethes Frühzeit" S. 103 f.) für "Wald und Höhle", was aber ganz unmöglich ist; denn welcher Leser wäre stumpfsinnig genug, die herrlichen Blankverse des Monologs mit den alten Knittelversen zu verwechseln! Goethe täuschte sich, meint Scherer, wenn er den Faden wiedergefunden zu haben glaubte; unsere Szene gerade beweist das Gegenteil. Sie kann nirgends eine recht passende Stelle finden. — Daraus hätte Scherer schlieszen sollen, dass Goethe nicht an "Wald und Höhle" denkt. Diese Szene hat damals noch nicht existiert.

Andere Forscher nehmen an, dass die neue Szene die "Hexenküche" sei; aber das befriedigt auch nicht. Denn das Hauptmotiv der "Hexenküche", die Verjüngung mittelst des Hexentranks, gehört erst recht nicht zum alten Plan, hat mit dem wiedergefundenen Faden nichts zu tun; auch ist

diese Szene in einer Tonart geschrieben, die Goethe nie zuvor versucht hatte.

Ich werde den Beweis führen, dass die Paktszene gemeint ist, indem gerade auf sie alle Angaben des Briefes vorzüglich passen. Zunächst aber muss ich ihren damaligen Umfang feststellen.

Im Originaldruck fängt die Szene so an:

FAUST. MEPHISTOPHELES.

FAUST.

— — — — —
 Und was der ganzen Menschheit zugeteilt ist,
 Will ich in meinem innern Selbst genießen . . .

also ganz abrupt mit zwei reimlosen Versen, mitten in einer Periode, mitten in einer Rede, die im Fragment durch die sieben Striche ausdrücklich als fragmentarisch gekennzeichnet ist. Eigentlich genügt dieser Tatbestand um schlieszen zu lassen, dass Goethe den bereits geschriebenen Eingang der Rede zurückbehielt. Es ist aber herkömmlich, die Sache ganz anders zu beurteilen: man nimmt an, dass alles jenen Versen voraufgehende erst in der Schillerzeit hinzugekommen ist. Diese Ansicht hat besonders SCHERER wissenschaftlich begründet. ("Aufsätze über Goethe", 1886, S. 285 ff.).

Während nämlich noch im Jahre 1875 FRIEDRICH VISCHER ("Goethes Faust", S. 342) durch die nachträgliche Ausfüllung der Lücke vollkommen befriedigt war, bot Scherer alles auf um zu beweisen, dass zwischen dem 1790 Gedruckten und dem später Hinzugekommenen unvereinbare Gegensätze bestanden. 'Der Faust von 1790, der mit seinem Geist das Höchste und Tiefste greifen, der sein eigen Selbst zu dem Selbst der ganzen Menschheit erweitern will, der noch ganz Titan, ungebrochen, hohen Strebens voll ist und dem durch Mephisto erst seine Kleinheit klar gemacht werden muss,

darf keineswegs behaupten, wie der Faust von 1808 es tut, dass sein Busen vom Wissensdrang geheilt sei, oder dass ihm lange vor allem Wissen ekle (1749). — Dazu ist zu bemerken, dass die Worte ‘mit meinem Geist das Höchste’ und Tiefste greifen’ keineswegs den Wunsch nach wissenschaftlicher Erkenntnis, sondern den nach Erlebnis ausdrücken: Faust will mit seinem Geist, in seinem innern Selbst das Wohl und Weh der Menschheit durchleben. Hier ist gar kein Gegensatz zwischen dem Faust von 1790 und dem von 1808. Zur Beleuchtung der Ausdrucksweise vergleiche man etwa den Brief an Frau von Stein vom $\frac{1}{5}$ 80: ‘Ich schicke Ihnen das Höchste und das Tiefste, eine Hymne und einen Schweinstall. Liebe verbindet alles’; oder den an Lavater vom $\frac{23}{8}$ 80; ‘Ich bin dein immer bewegter, im höchsten und niedrigsten, in Weisheit und Torheit umgetriebener’. Und ganz im Sinne Goethes schreibt SCHÖLL in seinem “Goethe”, S. 132: ‘Sollte er sich seiner Welt bemächtigen, so musste er in ihren Höhen und Tiefen sich auf- und abschwingen, von ihren verschiedenen Kreisen die Erfahrung, heimisch darin sein zu können, sich verschaffen’. — Hätte Scherer mit seiner Auffassung recht, so bestände innerhalb des Fragments selbst ein Widerspruch, indem Mephistos Worte (1851): ‘Verachte nur Vernunft und Wissenschaft’, voraussetzen, dass Faust seinen Wissensdrang aufgegeben hat.

Scherer findet, dass Faust in den Versen 1750—59 ein anderes Programm habe als in 1770 ff. — gewiss mit Unrecht. Faust will sich in das Rauschen der Zeit, ins Rollen der Begebenheit stürzen:

Da mag denn Schmerz und Genuss,
Gelingen und Verdruss
Mit einander wechseln, wie es kann;
Nur rastlos betätigt sich der Mann.

Von diesem zusammengesetzten Programm hört Mephistopheles, mit Absicht oder aus Mangel an Verständnis, nur

das eine Wort Genuss und verspricht, jedes Bedürfnis nach Wollust zu befriedigen. Da braust Faust auf:

Du hörst ja, von Freud' ist nicht die Rede.

Dem Taumel weih' ich mich, dem schmerzlichsten Genuss,
Verliebttem Hass, erquickendem Verdruss.

Er entwickelt also dasselbe Programm, schärfer und tiefer; er arbeitet sich zu einer Höhe empor, von wo er über die ganze Menschheit hinausschaut, deren Freuden und Leiden er auf den eigenen Busen häufen will, um sein Selbst zu ihrem Selbst zu erweitern und mit ihr zu Grunde zu gehn. Dies ist ein Klimax — aber ein Klimax ist noch kein Widerspruch. — Die Verse 1768—71 soll man nicht pressen, die wortreich sich überstürzende Rede in kein logisches Schema zwingen. Ein Gegensatz zwischen 'Schmerzen' und 'genieszen' ist nicht vorhanden, da Faust die Schmerzen genieszen will, der Genuss ihm der schmerzlichste ist.

Auch KUNO FISCHERS Einwand ("Goethes Faust", 1902, S. 249) hat nichts auf sich: 'Dieser Mephistopheles, der dem Faust irdische Vernunft und irdisches Masz förmlich predigt, ist doch nicht derselbe Dämon, der kurz vorher ihm zugerufen hat: "Euch ist kein Masz noch Ziel gesetzt!"' — Der Unterschied besteht lediglich darin, dass Mephisto, oben noch nichts verstehend, nach Fausts stürmischem Erguss endlich begreift, wovon die Rede ist, und ihm nun die Undurchführbarkeit seines Vorhabens vorhält.

Ohne Zweifel ist dies alles aus einem Gussel!

Mephistos Worte im Monolog nach Fausts Weggang (V. 1851):

Verachte nur Vernunft und Wissenschaft,
Des Menschen allerhöchste Kraft,

die, trotz der Ausführung MINORS (I 307), sich im Fragment auf garnichts beziehen, setzen ganz deutlich das erst 1808 gedruckte

Des Denkens Faden ist zerrissen,
 Mir ekelt lange vor allem Wissen (1748)

voraus. Und in gleicher Weise bezieht sich Mephistos

Lass nur in Blend- und Zauberwerken
 Dich von dem Lügengeist bestärken

unzweifelhaft auf Fausts Worte:

In undurchdrungenen Zauberhüllen
 Sei jedes Wunder gleich bereit!

Also ist Mephistos Monolog später als die Verse 1748 ff. geschrieben. Damit muss ich für erwiesen halten, dass Goethe bei der Herausgabe des Fragments eine bereits geschriebene grössere Partie der Paktszene zurückbehielt.

Und es kann garnicht zweifelhaft sein, wie viel damals geschrieben war. Vor Vers 1635 'Hör auf mit deinem Gram zu spielen' ist eine Naht leicht erkennbar. Der Eingang der Paktszene bis 1634 gehört ganz deutlich in die Schillerzeit: das lehren die Hindeutungen auf die Selbstmordszene, das lehrt auch die Form, besonders der Geisterchor, wie ja im schärfsten Gegensatz zu allen ältern Szenen fast alle Partien aus der Schillerzeit Chorgesänge enthalten. — KUNO FISCHER bemerkt a. a. O. S. 367: 'Der Wechsel der Stimmungen des Faust ist wegen der stürmischen Gewalt seiner Affecte ausserordentlich jäh und überraschend; wir hören mit einigem Befremden, dass er mit Lippen, die noch von dem schrecklichsten aller Flüche zittern, schon den Mephistopheles fragt: Und was soll ich dagegen dir erfüllen?' — Der wirkliche Grund ist der, dass der Fluch dreizehn Jahre nach der Verhandlung über den Vertrag geschrieben ist.

Auf die so abgegrenzte alte Paktszene passen nun, wie gesagt, die Worte im Briefe an Herder vollständig und ausgezeichnet. Es ist dies eben die zentrale Szene des ersten Teils, der Knotenpunkt, in welchem die Fäden der ersten

alten Szenen sich mit den Fäden der Gretchentragödie verbinden. Und hier ist der alte Ton wirklich getroffen.

Goethe hat die Handlung seines Faust nie vorher noch nachher so knapp und übersichtlich zusammengefasst, wie er das hier in den Versen 1744 ff. tut. Der Monolog und die Unterredung mit dem Erdgeist werden so resümiert:

Ich habe mich zu hoch gebläht,
 In deinen Rang gehör' ich nur.
 Der grosze Geist hat mich verschmäht,
 Vor mir verschlieszt sich die Natur.
 Des Denkens Faden ist zerrissen,
 Mir ekelt lange vor allem Wissen.¹

Und in unmittelbarem Zusammenhang hiermit wird das Programm für die folgende Handlung entworfen:

Lass in den Tiefen der Sinnlichkeit
 Uns glühende Leidenschaften stillen!
 In undurchdrungenen Zauberhüllen
 Sei jedes Wunder gleich bereit!

Dies ist Auerbachs Keller und die Gretchentragödie. — So sehen wir, was Goethe damit meint, er habe den Faden wiedergefunden.

In Kleinigkeiten mag er sich trotzdem geirrt haben. Die Hindeutung auf den Doktorschmaus (V. 1712) könnte, wenn unsere Szene in die Schillerzeit gehörte, nur ein Versehen sein, denn auf den Pakt folgt unmittelbar die Wegfahrt durch die Luft, so dass die Teilnahme an einem Schmaus ausgeschlossen bleibt. Und bei meiner Auffassung der Dinge steht es wohl um den Einfall nicht besser. — Die auf der Rückreise aus Italien bei Murr gefundene Notiz über Faust als *scholasticus vagans* kann den Vers 1324, nicht aber unsere Stelle inspiriert haben. — Schwerer wiegt die durch nichts als des Dichters eigenes Altern begründete, recht störende Festsetzung von Fausts Alter:

¹ Dieser Vers entspricht dem Urmonolog: Wissensqualm 396 u. dgl.

Allein bei meinem langen Bart
Fehlt mir die leichte Lebensart (2055 f.),

die dann die leidige Hexenküche nach sich zog.¹ Dagegen ist die psychologische Entwicklung gerade sehr gut. Die vernichtende Enttäuschung bei der ablehnenden Haltung des Erdgeists ruft in ganz natürlicher Weise den Vorsatz hervor, das Leben in Lust und Qual zu durchtoben, alle Schmerzen und Freuden der Menschheit zu durchleben und schliesslich zu Grunde zu gehen. Dass der Dichter es mit diesem Zerseitern² wie auch mit des Schiffbruchs Knirschen im Urfaust nicht sehr ernst meint, dürfen wir als ausgemacht betrachten; wir können uns ganz gut bei Mephistos Worten (3368) beruhigen:

Wo so ein Köpfchen keinen Ausgang sieht,
Stellt es sich gleich das Ende vor.

KUNO FISCHER hat in "Goethes Faust", 1887, S. 404 ff. (1902, S. 208 ff.) auf einen angeblichen Widerspruch zwischen Mephistos Monolog (V. 1851 ff.) und dem Pakt hingewiesen. 'Die Wette heiszt: Du wirst mich nie befriedigen, nie erquicken; wenn du es fertig bringst, hast du gewonnen! Und derselbe Mephistopheles, der auf diese Wette soeben „Topp“ gesagt, sollte bei sich im Stillen beschlieszen: Ich werde alles aufbieten, damit er nie befriedigt, nie erquickt werde, ich will alles tun, um zu verlieren?' — Dieser angebliche Widerspruch kommt aber nur dadurch zu Stande, dass Kuno Fischer die durchaus verschiedenen Begriffe Befriedigung und Erquickung gleichsetzt. Faust erklärt, dass

¹ Das dem Urdruck beigegebne Kupfer von Lips stellt demgemäss Faust als einen etwa fünfzigjährigen Mann mit groszem Barte dar.

² Dies Bild als Ausdruck der pessimistischen Stimmungen, die auch dem groszen Optimisten nicht unbekannt waren, hat Goethe früh liebgewonnen. 'Also nur, trefflicher Mann, eh ich mein geflicktes Schiffchen wieder auf den Ocean wage, wahrscheinlicher dem Tod als dem Gewinnst entgegen . . .', schreibt er im Traktat "Von Deutscher Baukunst". Zuversichtlicher klingt das Gedicht "Seefahrt" (11^o 76).

ihn keine Genüsse befriedigen werden. Mephisto verspricht sich, er werde seinen Schützling in die Genüsse so tief eintauchen, dass er nicht herauskommen könne: er soll, wie eine Fliege im Sirupstopf, zappeln, starren, kleben; umsonst wird er, im Uebermasz der Genüsse, Erquickung erleben.

Wenn alles, Begier und Freud und Schmerz
Im stürmenden Genuss sich aufgelöst,
Dann sich erquickt ...

hiesz es im "Prometheus". Diese Erquickung, die Befreiung vom Ueberdruss, von der Uebersättigung des übermäßigen Genusses, wird Faust begehren, eben weil kein Genuss ihn auf die Dauer befriedigen kann. Die Stelle korrespondiert mit V. 3249 f. — Dieser ungebändigt vorwärts dringende Geist, sagt Mephisto, verschmäht in seinem übereilten Streben die Freuden der Erde. Dem will ich das Gegenteil lehren: er soll unter meiner Anleitung in den Genüssen stecken bleiben. Kann ich ihn nicht in seinem Sinne befriedigen, so werde ich ihn jedenfalls depravieren. Staub soll er fressen, und mit Lust. So oder so muss er der Hölle verfallen.

Die Paktszene von 1635 an bildet eine rhythmische und stilistische Einheit, die sich den, unter sich freilich recht verschiedenen, alten Szenen sehr gut anschlieszt. Die Verse der Paktszene zeigen zwar zum grözern Teil regelmässigen Wechsel von Hebung und Senkung, wie das Goethes italienischer Technik entspricht. An manchen Stellen aber tritt dafür ein unregelmässiger Rhythmus ein, die Verse bleiben zum Teil unter dem Masz von vier Hebungen, dreisilbige Senkungen kommen vor. So gleich 1639 ff.:

Doch so ists nicht gemeint,
Dich unter das Pack zu stoszen.
Ich bin keiner von den Groszen;
Doch willst du mit mir vereint

Deine Schritte durchs Leben nehmen,
 So will ich mich gern bequemen,
 Dein zu sein, auf der Stelle.
 Ich bin dein Geselle u. s. w.

So ferner 1756 ff.: Da mag denn Schmerz und Genuss . . . ;
 1793 ff.: Des Löwen Mut . . . , 1823: Ist das drum weniger
 mein. Diese Annäherung an die Prosa, wie sie in den Partien
 der dritten Phase nicht leicht vorkommt (vgl. etwa V. 1032,
 V. 1206 ff.), treffen wir in "Wald und Höhle" wieder:

Einmal ist sie munter, meist betrübt,
 Einmal recht ausgeweint,
 Dann wieder ruhig, wie's scheint,
 Und immer verliebt.

Sie beruht darauf, dass der Dichter, bemüht seinen alten
 freien Ton zu treffen, in Uebertreibungen verfiel. — Der
 Stil der alten Paktszene ist wie in mancher Urfaustpartie
 knapp, scharf, trocken und hebt sich von dem breiten, von
 lyrischer Stimmung geschwellten, manchmal auch sententiösen
 Stil der Schillerphase scharf genug ab. Im ganzen durfte
 Goethe glauben, er habe hier den alten Ton getroffen.

Diese Szene, die also Goethes Arbeit am Faust in den zwei
 letzten Monaten seines römischen Aufenthalts eröffnet, lässt
 nun auch bei genauer Prüfung gewisse Spuren von der Um-
 gebung erkennen. Zwar fehlt hier jede Andeutung der Land-
 schaft, der Architektur, des Interieurs. Aber gewisse Wen-
 dungen, die dem Dichter in Deutschland fern liegen mussten,
 boten sich ihm in Rom ungesucht dar. Als Beispiel unverein-
 barer Gegensätze führt Mephisto (V. 1795 f.) an: 'Des
 Italieners feurig Blut, Des Nordens Daurbarkeit'. Diesen
 Gegensatz hatte Goethe in Rom tagtäglich vor Augen. Und
 V. 1730 fragt Faust:

Was willst du, böser Geist, von mir?
 Erz, Marmor, Pergament, Papier?

Die dem Dichter vorschwebenden antiken Urkunden auf Marmortafeln und Bronzeplatten konnten ihm in Weimar schwerlich, in Rom gar leicht zu Gesicht kommen.¹ Dass aber Goethes Anwendung von Bildern u. dgl. gewöhnlich an die ihn gerade umgebenden Verhältnisse oder an seine jeweiligen Beschäftigungen anknüpft, ist bekannt (HEHN, Gedanken über Goethe, 1900, S. 331, der auf RIEMER, Mitteilungen 2, S. 51, verweist). Einige Belege mögen hier ihre Stelle finden. Im März 1798 erwarb Goethe das Gut Ober-Roszla. Zwei Monate später (^{12/5}) schreibt er als alter Landwirt an Schiller: 'Die Ausführung (der "Achilleis") wäre ganz unmöglich, wenn sie sich nicht von selbst machte, so wie man keinen Acker Weizen pflanzen könnte, da man ihn doch wohl säen kann. Ich sehe mich nach dem besten Samen um und an Bereitung des Erdreichs soll es auch nicht fehlen, das übrige mag denn auf das Glück der Witterung ankommen'. — Im September 1775 berichtet er der Auguste Stolberg: 'Fuhr auf dem Wasser selbst auf und nieder, ich hab die Grille selbst fahren zu lernen'. Im selben Briefe heisst es dann bildlich: 'Ich lasse mich treiben, und halte nur das Steuer dass ich nicht strande. Doch bin ich gestrandet, ich kann von dem Mädgen nicht ab'. — Im Jahre 1784 stellt er mit der jüngst erfundenen Montgolfiere Versuche an; in einem Briefe an Knebel (^{17/11}) bezeichnet der Ballon das geistige Streben des Menschen. — Am 24. Juli 1793 schreibt er aus dem Lager bei Marienborn an Jacobi: 'Ich werde eine meiner Batterien nach der andern auf die alte theoretische Festung (der Newtonianer) spielen lassen und bin meines Successes zum Voraus gewiss'. — Zu einer Zeit, wo er neulich angefangene Magnetstudien eifrig betrieb, im Juni 1798, schreibt er an Schiller: 'Sobald ich mich von Jena entferne, werde ich gleich von einer andern Polarität (dem Herzog) angezogen, die mich dann wieder eine Weile

¹ Vgl. den Brief an Herder vom ^{2/12} 86.

fest hält'. — Im Januar 1818 hatte er in Jena die Studenten auf der jüngst erfundenen Draisine reiten sehen. Am 3. Februar schreibt er an seinen Sohn: 'Es ist mir viel daran gelegen nicht retardiert zu werden, denn das Leben lauft doch schneller unter uns weg als das neuerfundene Räderwerk unter dem Hintern der Studenten.' —

Wie Goethe in dieser Periode seinen Tasso objektiv behandelt, so sieht er auch seine Faustfigur von auszen. So mischen sich Züge ein, die zum Naturell des Dichters nicht recht stimmen.

Allein mit meinem langen Bart
Fehlt mir die leichte Lebensart.
Es wird mir der Versuch nicht glücken;
Ich wusste nie mich in die Welt zu schicken.
Vor andern fühl ich mich so klein;
Ich werde stets verlegen sein.

Ich glaube, dass Goethe hier nach einem Modell gearbeitet hat, und zwar dass Karl Philipp Moritz dieses Modell war. Goethe lernte diesen Sonderling zu Ende des Jahres 1786 in Rom kennen und erkannte in ihm mit Staunen einen Geistesverwandten.

'Er ist wie ein jüngerer Bruder von mir, von derselben Art, nur da vom Schicksal verwahrlost und beschädigt, wo ich begünstigt und vorgezogen bin. Das machte mir einen sonderbaren Rückblick in mich selbst. Besonders da er mir zuletzt gestand, dass er durch seine Entfernung von Berlin eine Herzensfreundin betrübt'. (14/12 86) — 'Moritz wird mir wie ein Spiegel vorgehalten. Denke dir meine Lage, als er mir mitten unter Schmerzen erzählte und bekannte, dass er eine Geliebte verlassen, ein nicht gemeines Verhältnis des Geistes, herzlichen Anteils pp. zerrissen, ohne Abschied fortgegangen, sein bürgerlich Verhältnis aufgehoben!' (20/1 87) — 'Moritz schleicht wieder herum, dem bin ich nun wieder nützlich und mein Umgang wird wichtigen Einfluss auf sein künftig Leben haben, er ist gar gut, vernünftig, empfänglich und dankbar, wenn man ihm eine Stufe weiter hilft.' (10/2 87) — 'Mir

ist es angenehm, dass sich Moritz aus seiner brütenden Trägheit, aus dem Unmut und Zweifel an sich selbst zu einer Art von Tätigkeit wendet; denn da wird er allerliebste. Seine Grillenfängereien haben alsdann eine wahre Unterlage und seine Träumereien Zweck und Sinn.' ("Moritz, als Etymolog". Italien).

Züge dieser verwandten und doch so verschiedenen Natur hat Goethe in Rom seinem Faust geliehen. Er selbst übernahm inzwischen bis zu einem gewissen Grade die Rolle des Mephistopheles. Denn wir hören aus manchen Reden Mephistos in der Paktszene und sonst ganz deutlich Goethes eigene Stimme heraus. Mephisto, der Faust in die Welt lockt,¹ ist Goethe, der den kranken und geistig gequälten Freund bearbeitet, um ihm die Grillen und Sorgen zu vertreiben.

Hör auf mit deinem Gram zu spielen . . .

Drum frisch! lass alles Sinnen sein,
 Und grad mit in die Welt hinein!
 Ich sag es dir: ein Kerl, der spekuliert,
 Ist wie ein Tier, auf dürrer Heide
 Von einem bösen Geist im Kreis herumgeführt,
 Und rings umher liegt schöne grüne Weide.

Dies ist der psychologisch-biographische Grund der Aenderung des Verhältnisses zwischen Faust und Mephisto. Im Urfaust ist Mephisto der Diener, ein Leporello, der des Winkes seines Herrn gewärtig ist und dafür rasonnieren darf. In den römischen Szenen ist er unbedingt der Führende, die Triebfeder der Handlung. Und wenn er im Monolog Vernunft und Wissenschaft als des Menschen allerhöchste Kraft bezeichnet, so entspricht das Goethes damaligem Standpunkt.

¹ Die sechs Hengste mit den 24 Beinen (V. 1824 ff.) darf man nicht, wie MINOR I 305 (MINOR-SAUER 83), den vier Pferden mit 16 Beinen im Jugendbrief an Herder noch dem Vorspann des Sonnengottes im Egmont gleichsetzen. Vier Pferde gehören vor eine Quadriga; sechs Pferde spannt man vor eine Vettura, wie vor Klopstocks Reisewagen in "Er und sein Name". — Vgl. auch Tagebuch ¹/₄ 80.

Der Urfaustfund hat die Analyse von "Wald und Höhle" um ein Bedeutendes gefördert. ERICH SCHMIDT konnte in seiner trefflichen Einleitung ("Goethes Faust in ursprünglicher Gestalt", 7. Abdruck p. LXI ff.) nachweisen, dass der Schluss dieser Szene, von 'Nur fort' an, aus der alten Valentinszene herausgeschnitten und, mittelst der mit 'Genug damit' anhebenden Versreihe, mit einer erst in Italien gedichteten Partie (Monolog in Blankversen, Dialog in Knittelversen) verbunden ist. Nur dieser ersten Hälfte gebührt von Rechts wegen die Ueberschrift "Wald und Höhle"; denn der Schluss der Szene spielt sich, wie im Urfaust, auf der Strasse vor Gretchens Hause ab: nur so sind die Worte 'Geh ein und tröste sie, du Tor!' natürlich und klar. Im Verbindungsstück schwankt der Dichter zwischen beiden Lokalitäten hin und her. In der zweiten Hälfte dreht sich alles um Gretchen; in der ersten Hälfte wird auf sie gar kein Bezug genommen, ja Mephistos erste Worte lassen, genau verstanden, den Gedanken an sie garnicht aufkommen.

Ohne Zweifel ist Goethe bei der Schlussredaktion des Fragments gegen die eigene Dichtung gewalttätig vorgegangen, er hat disparate Bestandteile zusammengezwängt und das nur äusserlich Verbundene an willkürlich bestimmter Stelle untergebracht. Im Fragment steht die Waldszene hinter "Am Brunnen", insofern besser, als das aus der Valentinszene entlehnte Stück fast in jeder Zeile voraussetzt, dass Gretchen bereits verführt ist: 'Sie, ihren Frieden musst' ich untergraben', u. s. w. Bei der endlichen Redaktion stellte Goethe sie vor die Spinnradscene, wodurch die Widersprüche ganz unerträglich werden. Noch schwerer wiegt, dass die tiefgreifende Entwicklung, die Fausts Verhältnis zur Natur erfahren hat, durch eine kurze Unterbrechung der erotischen Verbindung keineswegs sich begründen lässt, vielmehr als psychologische Unmöglichkeit erscheinen muss. In der Paktscene hiesz es noch: 'Der grosze Geist hat mich verschmäht,

Vor mir verschlieszt sich die Natur'. Und nun, völlig unvermittelt: 'Erhabner Geist, du gabst mir, gabst mir alles, Warum ich bat . . . Gabst mir die herrliche Natur zum Königreich'.

Hieraus erwächst uns das Recht und die Pflicht, zu fragen, welche Absicht Goethe mit der Szene hatte, bevor er mit seinem gewaltsamen 'Genug damit!' abbrach, für welche Stelle innerhalb des Faustdramas die ursprüngliche Szene "Wald und Höhle" bestimmt war. Dass sie 'ohne strengern Zusammenhang mit der alten Dichtung' (ERICH SCHMIDT a. a. O. p. LXI) gedichtet sein sollte, ist sehr unwahrscheinlich. Also: wo kann sie stehen? wo kann sie nicht stehen?

Zunächst ist klar, dass "Wald und Höhle" nicht vor der Hexenküche vorausgehen sollte, denn Fausts Worte von 'jenem schönen Bild' (3248) blieben dann unverständlich. Unmittelbar auf die Hexenküche konnte die Szene auch nicht folgen, da Faust seine sinnlichen Triebe nicht passenderweise verfluchen kann, wenn er sich soeben alle Mühe gegeben hat, um sie zu erwecken. Ebensowenig kann sie innerhalb der Szenenreihe, die den Verlauf des erotischen Verhältnisses darstellt, untergebracht werden, denn sie hat mit diesem Verhältnis nichts zu tun. Es gibt im ganzen ersten Teil nur eine einzige Stelle, wo sie ohne Anstoss stehen kann: die Lücke hinter der Valentinszene. Also ist sie für diese Stelle gedichtet.

Als Goethe in Rom sein altes Manuskript durchlas, mussten ihm mit Notwendigkeit zwei Lücken fühlbar sein. Die eine, hinter der Wagnerszene, liesz für die Einführung Mephistos und für den Pakt Raum offen; die andere klaffte zwischen der unvollendeten Valentinszene und den drei abschließenden Prosaszenen. Der Prosadialog "Trüber Tag" setzt den Tod Valentins, dann Fausts Abwesenheit während der Schwangerschaft, des Umherirrens, der Verhaftung und Verurteilung

Gretchens voraus. Fast ein Jahr trennt diese Szene von der vorhergehenden Handlung.¹ In dieser Zeit hat Mephisto den Faust 'in abgeschmackten Freuden' eingewiegt; erst jetzt hat dieser, wir sehen nicht wie, das traurige Schicksal der verlassenen Geliebten erfahren. — Auch diese Lücke wollte Goethe ausfüllen.

Nun sah bereits SCHERER (a. a. O.), dem ERICH SCHMIDT (p. LIX) sich anschlieszt, dass die Szene "Trüber Tag" die Quelle von "Wald und Höhle" ist. Denn die Worte der alten Prosa:

Groszer herrlicher Geist, der du mir zu erscheinen würdigtest,
der du mein Herz kennst und meine Seele, warum musstest du
mich an den Schandgesellen schmieden, der sich am Schaden
weidet und am Verderben sich letzt! . . .

diese Worte liegen augenscheinlich dem Monolog zu Grunde:

Erhabner Geist, du gabst mir, gabst mir Alles
Warum ich bat . . .

Du gabst zu dieser Wonne,
Die mich den Göttern nah und näher bringt,
Mir den Gefährten, den ich schon nicht mehr
Entbehren kann . . .

Ist aber "Wald und Höhle" aus "Trüber Tag" entstanden, so hat die neue Szene die alte ersetzen sollen. Dies ist ein zweites Indizium für die ursprüngliche Stellung von "Wald und Höhle". "Trüber Tag" sollte, wie Scherer erkannte, aufgeopfert werden. Aus dieser Szene und ihren Voraussetzungen sollte ein ganzer Komplex von Szenen mit "Wald und Höhle" an der Spitze geschaffen werden.

Es kommt noch besser. Wir finden in "Wald und Höhle" eine merkwürdige Anspielung auf ein Verdienst, das sich Mephisto als Lebensretter Fausts erworben haben will. Es sind diese Verse:

¹ Die ganze Handlung des ersten Teils dauert von der Osternacht bis zum Walpurgistag des folgenden Jahres, also reichlich ein Jahr.

Vom Kribskrabs der Imagination
 Hab' ich dich doch auf Zeiten lang kuriert;
 Und wär' ich nicht, so wärst du schon
 Von diesem Erdball abspaziert.

Die beiden ersten Verse korrespondieren offenbar mit jener Aufmunterung:

Drum frisch! lass alles Sinnen sein,
 Und grad' mit in die Welt hinein . . .

Aber die letzten Worte lassen sich im fertigen Drama mit garnichts verbinden. Bezieht man sie, wie SCHERER (a. a. O. S. 106 f.) und nach ihm viele andere, auf den Selbstmordversuch in der Osternacht, so gelangt man ohne Gewähr zu einem vom endlichen sehr verschiedenen und dazu recht unwahrscheinlichen Plan der Handlung. Auch gestattet unsere Stelle die Deutung nicht, dass Mephisto sich als Verhüter des Selbstmords introduzieren sollte, da doch die Worte ihrem natürlichen Verständnis nach besagen, dass er erst den Faust kuriert, dann sein Leben gerettet hat. Wenn dagegen "Wald und Höhle" hinter der Valentinszene stehen sollte, so beziehen sich die Worte ganz einfach auf die im Kampfe mit Valentin geleistete Hülfe. Ich denke, dies entscheidet.

Mephisto eröffnet den Dialog in "Wald und Höhle" mit einem Programm:

Habt Ihr nun bald das Leben gnug geführt?
 Wie kann's Euch in die Länge freuen?
 Es ist wohl gut, dass man's einmal probiert;
 Dann aber wieder zu was Neuen!

Unmöglich kann er damit die Rückkehr zu Gretchen befürworten wollen. Denn die Wiederaufnahme eines unterbrochenen Verhältnisses lässt sich nicht als 'was Neues' bezeichnen, das wäre vielmehr 'was Altes'. Also hat er nach dem ursprünglichen Gedankengang einen ganz anderen, seinen Zwecken besser entsprechenden Plan. Nach der Verführung Gretchens

ist dort nichts mehr zu machen: nun ist es auf andere Abenteuer abgesehen.

Den schlepp' ich durch das wilde Leben,
Durch flache Unbedeutenheit . . .

ist sein Programm in der Paktszene, und dies ist durch Auerbachs Keller und Gretchen noch nicht genügend verwirklicht.

In der Hexenküche sagt Mephistopheles zur Hexe:

Und kann ich dir was zu Gefallen tun,
So darfst du mir's nur auf Walpurgis sagen.

Also lagen die erst in der Schillerzeit ausgeführten Brocken szenen bereits 1788 in Goethes Plan. Die Walpurgisnacht sollte zeigen, was mit den abgeschmackten Freuden des Urfaust gemeint war. "Wald und Höhle" sollte zu "Walpurgis" führen.

Es ist nun gerade sehr wahrscheinlich, dass Goethe in Rom im Februar 1788 die Idee zu seiner Walpurgisnacht bekommen hat. Er hatte soeben dem römischen Karneval beigewohnt, und manche Motive lieszen sich von dort auf den Brocken übertragen. Gemahnt es nicht an den Corso, wenn es heiszt:

Das drängt und stöszt, das ruscht und klappert!
Das zischt und quirlt, das zieht und plappert!
Das leuchtet, sprüht und stinkt und brennt!
Ein wahres Hexenelement!

Erdrückendes Gedränge und ohrzerreissender Lärm, Lichter und Hitze und Gestank, das Theater, das auf dem Brocken etwas unwahrscheinlich vorkommt, vor allem die unverfrorenen Unanständigkeiten, Baubo hier und Baubo dort ("Aschermittwoch"). Das Ganze ist, wie gesagt, viel später ausgeführt; dass aber römische Erlebnisse zu Grunde liegen, scheint mir nicht zweifelhaft.

Wir dürfen voraussetzen, dass die Walpurgisnacht "Wald und Höhle" mit der Kerkerszene verbinden sollte. Der aller-

dings frühestens 1799 niedergeschriebene Walpurgisentwurf, der uns einen vollständigeren Plan als die endliche Ausführung kennen lehrt, wird, wenn auch nicht im Einzelnen getreu, die römischen Intentionen widerspiegeln. Nach dem Aufstieg folgt hier noch die Satanscour auf dem obersten Gipfel und der Abstieg. Mephistopheles und Faust reiten davon, sie wollen südwärts, schlagen aber eine falsche Richtung ein und kommen an einer Richtstätte vorüber. 'Hochgerichterscheinung und Chor'. Dies sollte wohl die geniale, winzige Urfaustszene ersetzen, in welcher Faust und Mephisto auf dem Wege zum Kerker auf schwarzen Pferden am Rabenstein vorüberbrausen. — 'Gedräng. Sie ersteigen einen Baum. Reden des Volks. — Auf glühndem Boden. Nackt das Idol. Die Hände auf dem Rücken. Bedeckt nicht das Gesicht und nicht die Scham. Gesang. Der Kopf fällt ab. Das Blut springt und löscht das Feuer. Nacht. Rauschen.

Geschwätz von Kielkröpfen. Dadurch Faust erfährt.

Faust Meph.'

Hier sollte Faust Hülfe zur Befreiung Gretchens fordern. Durch diese Episode sind Mephistos Pläne zunächst gekreuzt.

So erst erhält die Waldszene die ihr zuge dachte Bedeutung. Sie eröffnet — nach Verlauf von fast einem Jahre — einen neuen Akt des Dramas und stellt einen neuen Abschnitt von Fausts Leben dar. Nach dem Totschlag muss Faust selbstverständlich entfliehen. Er lässt die Geliebte im Stich und flüchtet sich in die Wildnis. In der Einsamkeit der freien Natur gewinnt er seine Forscherfreude wieder, versöhnt sich mit dem Erdgeist — während Gretchen im Elend umherirrt und ihrem Schicksal entgegengeht. Der Monolog gibt also im Rückblick die vermisste Darlegung von Fausts Entwicklung. Mit einem Liebesverhältnis hinter sich, mit einem Totschlag auf dem Gewissen, ist ihm Vertiefung in die Natur; in das eigene Innere Bedürfnis geworden. Das Glück, das ihm dieses Leben gewährt, ist jedoch kein unge-

mischtes. Der ihm beigeseellte böse Geist gönnt ihm diesen Frieden nicht, diese Wonne,

Die mich den Göttern nah und näher bringt . . .
 Er facht in meiner Brust ein wildes Feuer
 Nach jenem schönen Bild geschäftig an.

Das Bild aus dem Zauberspiegel der Hexe schwebt ihm immer vor, Liebesverlangen stört seine Naturbetrachtung und lässt ihn in steter Unruhe schweben.

Du bist schon wieder abgetrieben,
 Und, währt es länger, aufgerieben
 In Tollheit oder Angst und Graus.

Hier, wo die alte Waldszene abbricht, sollte sich Mephistos Aufmunterung zu Walpurgisnacht anschlieszen.

Die Gegend, die in "Wald und Höhle" dargestellt ist, lässt sich mit vollkommener Sicherheit bestimmen. Der Wald ist der Thüringer Wald und die Höhle ist Goethes Höhle unter dem Groszen Hermannstein am Kickelhahn bei Ilmenau. Keine Höhle hat in Goethes Leben, auch dem erotischen, eine solche Rolle wie diese gespielt. Er hat sie kurz nach seinem Eintritt in Weimar kennen gelernt (Tagebuch $\frac{7}{5}$ 76) und ein ganz eigenes Verhältnis zu ihr gewonnen. Einige Stellen aus den Briefen an Frau von Stein werden dies zeigen. Er schreibt d. $\frac{22}{7}$ 76:

Ich hab auf der andern Seite angefangen was zu zeichnen, es geht aber nicht, darum will ich lieber schreiben, in der Höhle unter dem Hermannstein, meinem geliebten Aufenthalt, wo ich möcht wohnen und bleiben . . . Addio, ich will mich an den Felsenwänden und Fichten umsehen. — Es regnet fort. —

Hoch auf einem weit rings sehenden Berge.

Im Regen sitz' ich hinter einem Schirm von Tannenreisen, warte auf den Herzog, der auch für mich eine Büchse mitbringen wird.

Die Täler dampfen alle an den Fichtenwänden herauf . . .

Den 24. Ich muss das schicken. Vorgestern schrieb ich das.

Addio. Dächtest du an mich, wie ich an dich denke! Nein ich wills nicht! — Will mich in der Melancholie meines alten Schicksals weiden, nicht geliebt zu werden, wenn ich liebe.

Den $\frac{8}{8}$ desselben Jahres:

Heut will ich auf den Hermannstein und womöglich die Höhle zeichnen, hab auch Meissel und Hammer die Inschrift zu machen, die sehr mystisch werden wird. Ihr Zettelchen hab ich kriegt, hab mich viel gefreut — Ich schwör dir, ich weisz nicht wie mir ist. Wenn ich so denke, dass Sie mit in meiner Höhle war, dass ich ihre Hand hielt, indess sie sich bückte und ein Zeichen in den Staub schrieb!!! Es ist wie in der Geisterwelt, ist mir auch wie in der Geisterwelt. Ein Gefühl ohne Gefühl.

Zwei Tage später schreibt er:

Adieu Engel, ich mag dir nichts weiter sagen, du hast alles, was ich getan habe, von dir loszukommen, wieder zu Grunde gerichtet.

Vier Jahre nachher, d. 6. Sept. 80, hat er sich auf dem Gickelhahn gebettet und schreibt von dort der geliebten Frau:

Meine beste, ich bin in die Hermannsteiner Höhle gestiegen, an den Platz, wo Sie mit mir waren, und habe das S, das so frisch noch wie von gestern angezeichnet steht, geküsst und wieder geküsst, dass der Porphyr seinen ganzen Erdgeruch ausatmete, um mir auf seine Art wenigstens zu antworten. Ich bat den hundertköpfigen Gott, der mich so viel vorgerückt und verändert und mir doch Ihre Liebe und diese Felsen erhalten hat, noch weiter fortzufahren und mich werter zu machen seiner Liebe und der Ihrigen.

Der Grosze Hermannstein ist einer jener isolierten Felsen, wie sie auf den fichtenbewachsenen Höhen des Thüringer Waldes hie und da zu Tage treten, ein viergipfliger Porphyrknollen, weder sehr hoch noch sehr grosz, der aus dem Erdreich hervorragt. Der Boden ringsumher ist mit z. T. sehr groszen Fichten bestanden. Eine der gröszten masz im Jahre 1914, wenig unter Mannshöhe, mehr als drei Meter im Um-

fang. An der Nordseite ist Goethes Höhle, ein dreigliedriger Raum, vorn eine offene Halle, in der Mitte ein hohes Gewölbe, ganz innen eine immer engere und niedrigere Nische, die aber einem sitzenden oder liegenden Manne reichlichen Platz gewährt. Durch die West-Nord-West gehende Öffnung der Höhle erblickt man die den Wänden der Kluft entsprossenden Bäume. Sonnenlicht fällt von 5. Uhr Nachmittags durch den Eingang der Höhle.

Und wenn der Sturm im Walde braust und knarrt,
 Die Riesenfichte, stürzend, Nachbaräste
 Und Nachbarstämme quetschend nieder streift,
 Und ihrem Fall dumpf hohl der Hügel donnert,
 Dann führst du mich zur sichern Höhle . . .

Hieraus kann man denn wissen, dass "Wald und Höhle", biographisch zu reden, Goethes erstem Jahrzehnt in Weimar entspricht, oder vielmehr gewisse wesentliche Seiten seiner damaligen Lebensführung widerspiegelt: seine naturwissenschaftlichen Studien, die gerade von Ilmenau ausgegangen sind, und andererseits sein zu gleicher Zeit beglückendes und qualvolles Verhältnis zu Frau von Stein.

Allerdings mögen römische Erlebnisse (An Carl August ^{16/2} 88) damit verwoben sein; denn der letzte Absatz des Monologs kann doch nur besagen, dass Leporello-Mephisto, den Faust 'schon nicht mehr entbehren kann', dem Waldbruder die Befriedigung seiner sinnlichen Bedürfnisse vermittelt. Die Worte: 'Er facht in meiner Brust ein wildes Feuer Nach jenem schönen Bild geschäftig an' korrespondieren mit den Schlussversen der Hexenküche: 'Du siehst, mit diesem Trank im Leibe, Bald Helenen in jedem Weibe' und werden dann im Walddialog von Mephisto bestätigt. Dass es sich um niedere Liebschaften handelt, ist nicht zu bezweifeln.

Nach seiner Rückkunft aus Italien verbrachte Goethe noch im selben Jahre einige Septembertage in Ilmenau.

Den 1. Oktober erstattet er dem Herzog kurzen Bericht über seinen Aufenthalt und fügt hinzu: 'Seit meiner Rückkunft habe ich fleißig an meinen *Operibus* gearbeitet und hoffe nun bald über den Tasso das Uebergewicht zu kriegen.' — Wie sich hieraus kein Anhalt für die Annahme ergeben kann, dass "Wald und Höhle" erst in Deutschland geschrieben wäre, so spricht anderes vielmehr für römischen Ursprung. Goethe war sehr wohl im Stande, ja es entsprach seiner Art besser, eine Gegend zu schildern, wenn sie ihm nicht mehr unmittelbar vor Augen stand. Das Wahrscheinliche ist, dass die ursprüngliche Waldszene noch in Rom gedichtet ist, und dass gerade die durch die Rückreise bewirkte Störung die spätere Abänderung des Plans verschuldet hat.

Jedenfalls müssen die drei neuen Szenen des Fragments in der Reihenfolge gedichtet sein, wie sie im Drama stehen: die Paktszene, wie wir gesehen haben, bereits im Februar 1788, etwas später die "Hexenküche", noch später "Wald und Höhle". Wie die Paktszene mit der Altersbestimmung den Gedanken an eine Verjüngung hervorrief, so die Hexenküche mit dem Zauberspiegel eins der Motive von "Wald und Höhle".

Der römische Faustplan tritt am klarsten hervor, wenn wir uns die Handlung in Akte zerlegt vorstellen. Es muss auffallen, dass der erste Teil des Faust, im Gegensatz zu Goethes sonstiger Praxis, keine Akteinteilung aufweist. Der Faust ist eine *history* wie Götz und Egmont: wie bei diesen hatte es Goethe gewiss auch beim Faust, von Haus aus und noch in Rom, auf ein fünftaktiges Drama abgesehen. Und die Einteilung ergibt sich in Wirklichkeit ganz von selbst. Jeder Akt stellt eine andere Epoche von Fausts Leben, eine Häutung, dar. Die Einschnitte sind so scharf und tief, dass man sich garnicht irren kann. Der erste

Akt umfasst Fausts Leben im Studierzimmer und gipfelt in der Paktszene, die mit der Wegfahrt durch die Luft einen notwendigen Aktschluss bildet. Der zweite Akt führt uns Fausts Leben in der kleinen Welt vor: Auerbachs Keller,¹ die Hexenküche und die Gretchenszenen bis zu Valentins Tod, der wiederum einen ausgeprägten Aktschluss bezeichnet. Der dritte Akt zeigt uns Faust in der freien Natur: "Wald und Höhle" ist ein ausgeprägter Aktanfang, "Walpurgis" und "Hochgerichtserscheinung", wodurch 'Faust erfährt', schlieszen sich an, und der mislungene Versuch, die verlassene Geliebte aus dem Kerker zu befreien, macht den Beschluss. Der vierte Akt sollte dann die bereits im Volksschauspiel ausgeformten Motive, Fausts Leben an einem Fürstenhofe mit einer daran geknüpften Helenaepisode ausführen. Angedeutet ist dieser Plan in der Paktszene durch Mephistos Worte:

Wir sehn die kleine, dann die grosze Welt,

und in der Hexenküche, aus deren Zauberspiegel uns die Helena entgegenblickt. Für den fünften Akt bleibt dann übrig: Faust auf des Lebens Höhe, sein Tod und seine Apotheose.

Noch auf der Rückreise haben Goethes Gedanken, wie ich zu vermuten wage, bei diesem Schlussakt seines Dramas verweilt. Er ersteigt das Dach des Mailänder Doms, von wo

¹ Recht wunderlich ist die von einigen Forschern vertretene Ansicht, dass "Auerbachs Keller" im Urfaust eine andere Stellung in der Handlung als später gehabt, in meiner Ausdrucksweise: zum ersten Akt gehört haben sollte. Das ist völlig ausgeschlossen. Die Szene trägt im Urfaust wie auch späterhin die Ueberschrift: Auerbachs Keller in Leipzig, auch war die Oertlichkeit jedermann bekannt. Dann müsste Faust Professor in Leipzig gewesen sein und sollte es gewagt haben, auf sein Incognito hin, vor den Studenten als Zauberer aufzutreten! Die zechenden Gesellen sind aber sofort darüber im klaren, dass die Eintretenden Ausländer sind! Die Szene hat im Urfaust genau dieselbe Bedeutung wie späterhin, als Fausts erste Station auf der Fahrt in die Welt.

der Blick über die lombardische Ebene nach dem weitausgreifenden Bogen der Alpenkette hinüberschweift. Er schreibt darüber dem Herzog (^{23/5} 88):

Ich sah die Hügel um den Comer See, die hohen Bündner und Schweizer Gebirge vor mir wie ein Ufer liegen, an dem ich nach einer wunderlichen Fahrt wieder landen werde.

Die ganze Situation des aus seinem Arkadien zurückkehrenden Dichters erinnert so lebhaft an Fausts Rückfahrt von seinem Ausflug nach dem Peloponnes:

Der Einsamkeiten tiefste schauend unter meinem Fusz,
Betret' ich wohlbedächtig dieser Gipfel Saum,
Entlassend meiner Wolke Tragewerk, die mich sanft
An klaren Tagen über Land und Meer geführt . . .

dass man in jenem brieflichen Bericht den Keim der dichterischen Darstellung zu erkennen glaubt. Gewisse entgegengesetzte Schwierigkeiten werden sich schon beseitigen lassen.

Nur drei lückenhafte Akte hat Goethe von diesem Drama nach Deutschland zurückgebracht, und als er im folgenden Jahre, nach Erledigung anderer Arbeiten, darauf zurückkam, war der günstige Augenblick verpasst. Er entschloss sich, eine notdürftige Redaktion der Fragmente zu veröffentlichen. Indem er nun die Valentinszene zerschnitt, statt sie zu vollenden, ein Stück davon mit "Wald und Höhle" verband und die neue Kombination vom alten Platz weg nach hinten rückte, wurden nicht nur zwei Szenen schwer geschädigt, sondern auch die klare Gliederung des römischen Plans auf immer zerstört, die sinngemäße Ausfüllung der zweiten Lücke für immer ausgeschlossen. Ein böser Genius hat ihm dabei die Hand geführt. Als er um die Jahrhundertwende den Schluss der Valentinszene ausführte, begann er mit der Festsetzung der Walpurgisnacht auf 'übermorgen' — sodass Faust wirklich zwei Tage nach der Erschlagung des Bruders seiner Geliebten sich den niedrigen Ausschweifungen auf dem Brocken

hingeben soll. Und bei der Schlussredaktion wusste er nichts Besseres als die polternde Jugendprosa von "Trüber Tag" stehen bleiben zu lassen. Es klafft noch immer eine Lücke zwischen dieser Szene und der unvollendeten Walpurgisnacht.

DIE DRITTE PHASE 1797—1801

Schiller und Schelling.

Die Entwicklung, die Goethe in Italien durchmachte, war der Fortsetzung des Faust wenig förderlich. Er hatte sich von den Idealen seiner Jugend so weit wie möglich entfernt. Der neue Stil, den er aus vertrauterer Kenntnis der Antike heraus sich nun zu eigen machte, sein typischer Stil vertrug sich schlecht mit dem genialischen Naturalismus seiner Jugend; und die mystisch-religiöse Idee der alten Faustkonzeption war dem Schüler der Griechen recht fremd geworden. Dann drängten sich auch allerlei andere, poetische und besonders wissenschaftliche Interessen dazwischen. Hieraus erklärt sich leicht, dass er 1789 sich entschloss, den Faust nur als Fragment zu veröffentlichen, und dass Jahre verflossen, bis er es über sich gewinnen konnte, die Dichtung aufs neue vorzunehmen.

Die Hauptquelle für unser Wissen von der Arbeit am Faust in der dritten Periode sind die Briefe an Schiller. Kurze Tagebucheintragungen schlieszen sich ergänzend an, so dass wir für diese Epoche viel bessere Aufschlüsse als für die beiden ersten besitzen. Auf Grund dieser überlieferten und noch weiterer mit Scharfsinn erschlossener Data hat die Forschung die chronologische Reihenfolge der in der Schillerzeit hinzugekommenen Partien teilweise festgestellt, wobei freilich manches unklar und unsicher blieb. Da ich verschiedene Fragen neu beleuchten und genauer beantworten

zu können glaube, will ich den ganzen Gegenstand noch einmal von Grund aus durchprüfen.

Bereits im November 1794 äuszerte Schiller den Wunsch, die noch ungedruckten Teile des Faust zu sehen, aber Goethe konnte es nicht über sich gewinnen, auch nur das Manuskriptpaket zu öffnen. Auch später versäumt Schiller keine Gelegenheit, zur Fortsetzung anzutreiben, aber erst im Jahre 1797 rafft Goethe sich auf. Eine Tagebuchnotiz vom 5. Juni zeigt, dass er damals an "Oberons goldener Hochzeit" arbeitete, die freilich nicht von Haus aus für den Faust bestimmt war. Ein paar Wochen später aber, während der durch eine geplante Reise nach Italien bewirkten Unruhe, entschlieszt sich Goethe Hand anzulegen. Es ist für die fast geringschätzigte Art und Weise, auf welche er damals sein Werk ansah, sehr charakteristisch, dass er zu einer Zeit, wo er sich für nichts Besseres sammeln konnte, gerade diese Arbeit vornehmen wollte. Er schreibt darüber an Schiller d. 22. Juni:

Da es höchst nötig ist, dass ich mir, in meinem jetzigen unruhigen Zustande, etwas zu tun gebe, so habe ich mich entschlossen an meinen Faust zu gehen und ihn, wo nicht zu vollenden, doch wenigstens um ein gutes Teil weiter zu bringen, indem ich das was gedruckt ist, wieder auflöse, und mit dem was schon fertig oder erfunden ist, in grosze Massen disponiere, und so die Ausführung des Plans, der eigentlich nur eine Idee ist, näher vorbereite. Nun habe ich eben diese Idee und deren Darstellung wieder vorgenommen und bin mit mir selbst ziemlich einig. Nun wünschte ich aber, dass Sie die Güte hätten, die Sache einmal, in schlafloser Nacht, durchzudenken, mir die Forderungen, die Sie an das Ganze machen würden, vorzulegen und so mir meine eigenen Träume, als ein wahrer Prophet, zu erzählen und zu deuten.

Da die verschiedenen Teile dieses Gedichts, in Absicht auf die Stimmung, verschieden behandelt werden können, wenn sie sich nur dem Geist und Ton des Ganzen subordinieren, da übrigens die ganze Arbeit subjectiv ist, so kann ich in einzelnen

Momenten daran arbeiten und so bin ich auch jetzt etwas zu leisten im Stande.

Unser Balladenstudium hat mich wieder auf diesen Dunst- und Nebelweg gebracht, und die Umstände raten mir, in mehr als Einem Sinne, eine Zeit lang darauf herum zu irren.

Schillers vorläufige Antwort vom 23. Juni hat keineswegs die prophetische Bedeutung gewonnen, die man ihr wohl beigelegt hat. Schiller meint zwar, dass die Natur des Gegenstandes Goethe eine philosophische Behandlung auflegen werde und dass die Einbildungskraft sich zum Dienst einer Vernunftidee bequemen müsse. Aber wenn nun auch Goethe sich am folgenden Tage mit dieser Traumdeutung zufrieden erklärt, so berechtigt uns nichts zu der Annahme, als hätte ihn Schiller veranlasst, einen neuen Plan für die Dichtung zu entwerfen oder irgend durchgreifende Abänderungen der alten Idee vorzunehmen. Was hierüber von einigen Forschern vorgebracht wurde, beruht auf völligem Missverständnis des Briefwechsels und entbehrt jede reale Grundlage. Schillers Worte von der notwendigen 'Vernunftidee' beziehen sich direkt auf Goethes Bemerkung von der eigenen 'Idee', die er ausführen wolle, und sollen ihn in seinem Entschlusse bestärken. Auch war Schiller kaum in der Lage, wirksame Hülfe zu leisten. Er kannte nur das gedruckte Fragment, woraus selbst sein durchdringender Geist nicht klug werden konnte.¹ Seine Erwägungen knüpfen hauptsächlich an die römischen Szenen an. Die Worte: 'Die Duplicität der menschlichen Natur und das verunglückte Bestreben das Göttliche und das Physische im Menschen zu vereinigen, verliert man nicht aus den Augen', beziehen sich auf den Monolog in

¹ Den 17. Juli 1795 dankt W. v. Humboldt Schiller 'für die ausführliche Nachricht von Goethes Faust'. 'Der Plan ist ungeheuer'. Schillers Brief ist nicht erhalten; seine Aeuszerungen im Juni 1797 sprechen nicht dafür, dass ihm Goethe seine Absichten mit der Faustdichtung eröffnet hätte. Oder waren ihm die Mitteilungen nicht mehr erinnerlich?

“Wald und Höhle”. Im Briefe vom 26. Juni weist er mit der Bemerkung über den Kampf zwischen Verstand und Vernunft und wie der Teufel — so sagt bereits Schiller und meint er sage was rechts — wie der Teufel die Vernunft gegen Faust in Schutz nimmt, deutlich auf das Schwanzstück der Paktszene hin. Schwer vermisst er einen Aufschluss darüber, wie die Volksfabel sich dem philosophischen Teil des Ganzen anschmiegen werde — also vor allem, wie das Bündnis mit dem Teufel zustande kommen sollte.

Es war vom Faust mehr geschrieben und der Plan stand fester, als Schiller wissen konnte. Es handelte sich für Goethe nur um die Ausführung seines Plans, der eigentlich nur eine Idee sei, also seines alten Plans, der, in Frankfurt entstanden, in Rom aufs neue durchgedacht war. Zu diesem Zwecke verfasst er am 23. Juni ein Ausführlicheres Schema zum Faust, und am folgenden Tage schreibt er die Zueignung. Ist der Ton der Briefe humoristisch, fast sarkastisch, so ist die Stimmung der Zueignung elegisch: mit tränenumflortem Blick schaut der Dichter auf die Jugendzeit zurück. Aber hier wie dort fühlt er den schroffen Gegensatz zwischen dem damaligen und dem jetzigen Ich, zwischen der trüben Phantastik der Jugend und dem klaren Künstlerwillen des Mannesalters:

Ihr naht euch wieder, schwankende Gestalten,
 Die früh sich einst dem trüben Blick gezeigt.
 Versuch' ich wohl euch diesmal fest zu halten?
 Fühl' ich mein Herz noch jenem Wahn geneigt?

Man bemerke, wie genau diese Stanze nach Gedankengang und Ausdrucksweise zu den gleichzeitigen Briefen stimmt. ‘Dunst und Nebel’ ist das Element der Faustdichtung: ‘Diese Symbol-, Ideen- und Nebelwelt’, heisst es in einem Brief an Schiller vom 24. Juni. Und vor allem muss ‘jener Wahn’ den Plan bezeichnen, ‘der eigentlich nur eine Idee ist’, den

jugendlichen Plan der Faustdichtung. Von einer neuen Idee, von einem neuen Plan ist keine Rede.¹

Goethe hat im Sommer 97 vom Faust schwerlich mehr als die Zueignung ausgeführt.² Dagegen spricht er in den Briefen wiederholt von Schema und Uebersicht; die Arbeit daran hat die zehn Tage bis zum 1. Juli ausgefüllt, worauf wieder ein Stillstand eintrat. Die Briefe wimmeln von wegwerfenden Ausdrücken wie 'barbarische Composition', 'eine Arbeit die sich zu einer verworrenen Stimmung recht gut passt', u. dgl. . . . 'Ich werde sorgen, dass die Teile anmutig und unterhaltend sind und etwas denken lassen', — aber: 'das Ganze wird immer ein Fragment bleiben'. Am 1. Juli schreibt er an Schiller: 'Meinen Faust habe ich, in Absicht auf Schema und Uebersicht, in der Geschwindigkeit recht vorgeschoben, doch hat die deutliche Baukunst (Unterhaltungen mit dem Kunsthistoriker Hirt) die Luftphantome bald wieder verscheucht. Es käme jetzt nur auf einen ruhigen Monat an, so sollte das Werk zu männiglicher Verwunderung und Entsetzen, wie eine grosze Schwammfamilie, aus der Erde wachsen. Sollte aus meiner Reise nichts werden, so habe ich auf diese Possen mein einziges Vertrauen gesetzt. Ich lasse jetzt das Gedruckte wieder abschreiben, und zwar in seine Teile getrennt, da denn das Neue desto besser mit dem Alten zusammenwachsen kann.' Und am 5. Juli: 'Faust ist die Zeit zurückgelegt worden, die nordischen Phantome

¹ 'Die philosophische Fassung des Faustmythus, welche Schiller gefordert hatte', soll nach KUNO FISCHER (II S. 172, 1902) darin bestehen, dass Faust in der neuen, durch den Prolog eingeführten Dichtung 'dem Herrn wie dem Satan als Repräsentant oder Typus der Menschheit gilt'. Ich kann dies nicht für richtig halten: Faust ist vielmehr, auch im Prolog, ein *Unicum*, 'ein so seltsames Individuum, dass nur wenige Menschen seine innern Zustände nachempfinden können'.

² Woraus KUNO FISCHER (1887, S. 291, vgl. S. 277) und andere schlieszen, dass Vorspiel und Prolog zugleich mit der Zueignung bereits im Juni 1797 entstanden seien, lässt sich zwar ahnen. Aber auf die Riemersche Chronologie ist kein Verlass.

sind durch die südlichen Reminiscenzen auf einige Zeit zurückgedrängt worden, doch habe ich das Ganze als Schema und Uebersicht sehr umständlich durchgeführt.'

Am 30. Juli reiste er nach der Schweiz ab — über Frankfurt, was für die Faustdichtung nicht ganz gleichgültig ist — und kam Ende November wieder nach Hause. Er kam mit guten Vorsätzen: 'Ich werde wohl zunächst an meinen Faust gehen, teils um diesen Tragelaphen los zu werden, teils um mich zu einer höhern und reinern Stimmung, vielleicht zum Tell, vorzubereiten.' (⁶/₁₂ 97). D. 20. December beschlieszt er, "Oberons goldene Hochzeit" in den Faust aufzunehmen; d. 25. December schreibt er an Hirt mit Bezug auf dessen Abhandlungen über den Laokoon: 'Verzeihen Sie wenn ich über diese schwierige Materie mich sobald nicht äuszern kann, ich bin für den Moment himmelweit von solchen reinen und edlen Gegenständen entfernt, indem ich meinen Faust zu endigen, mich aber auch zugleich von aller nordischen Barbarei loszusagen wünsche.' — Dass aber trotzdem nichts zustande gekommen ist, lehrt mit dürren Worten die nicht zu übersehende Bemerkung im Brief an A. W. Schlegel vom 24. Februar 1798: 'Mir ist dieser ganze Winter für das poetische Fach ungenutzt verstrichen.'

Aus dem Tagebuch ersehen wir, dass Goethe erst am 9. April 1798 den Faust wieder vorgenommen und dann bis zum 21. daran gearbeitet hat. An diesem Tage schreibt er an Frau Schiller: 'Faust hat diese Tage immer zugenommen; so wenig es ist, bleibt es eine gute Vorbereitung und Vorbedeutung. Was mich so lange Jahre abgehalten hat wieder daran zu gehen, war die Schwierigkeit den alten geronnenen Stoff wieder ins Schmelzen zu bringen. Ich habe nun auf Cellinische Weise ein Schock zinnerne Teller und eine Portion hartes trocknes Holz dran gewendet und hoffe nun das Werk gehörig im Fluss zu erhalten.' — Durch genaue Interpretation dieser Worte lässt sich bestimmen, worin die Ar-

beit jener Tage bestanden hat. In Cellinis Biographie IV. 6, wo vom Guss des Perseus erzählt wird, lesen wir, wie zunächst die geronnene Masse flüssig gemacht wird 'durch einen halben Zinnkuchen, der ungefähr sechzig Pfund wiegen konnte' und einige Trachten von jungen Eichen. 'Diese Holzart macht ein heftiger Feuer als alle anderen' . . . 'Da ich aber bemerkte, dass das Metall nicht mit der Geschwindigkeit lief, als es sich gehörte, überlegte ich, dass vielleicht der Zusatz durch das grimmige Feuer könnte verzehrt worden sein, und liesz sogleich meine Schüsseln und Teller von Zinn, deren etwa zweihundert waren, herbeischaffen und brachte eine nach der andern vor die Kanäle; zum Teil liesz ich sie auch in den Ofen werfen, so dass jeder nunmehr das Erz auf das beste geschmolzen sah und zugleich bemerken konnte, dass die Form sich füllte.' — Goethe unterscheidet also vom alten geronnenen Stoff etwas eigentlich nicht Zugehöriges, welches er hinzutut um ihn flüssig zu machen; und dieses Verfahren wird als eine gute Vorbereitung und Vorbedeutung bezeichnet. Ich halte es für ausgemacht, dass diese Worte, besonders 'Vorbereitung', nur auf eine in der Schillerphase entstandene Partie passen, und zwar auf das Vorspiel auf dem Theater. Diesen Dialog, der mit dem alten Faustdrama nicht mehr zu tun hat als die zinnernen Teller mit dem Perseus, hat Goethe gerade in der Absicht geschrieben, um sich zur Fortsetzung des Faust aufzumuntern, sich zur gehörigen poetischen Temperatur zu erwärmen und so die geronnene Masse wieder flüssig zu machen; wogegen kein integrierender Teil des Dramas als 'Vorbereitung' bezeichnet werden kann. Die Deutung von MORRIS, Goethe-Studien² I, S. 14 überzeugt mich nicht; ebensowenig die von WITKOWSKI, Goethes Faust, II, S. 90. Und wenn Goethe am 28. an Schiller schreibt: 'Ebenso will ich meinen Faust auch fertig machen, der seiner nordischen Natur nach ein ungeheures nordisches Publikum finden muss,' so stimmt diese Bemerkung

über den Geschmack des Publikum gut genug zu den Erörterungen des Vorspiels. Viel mehr als dieses ist bei dieser Gelegenheit schwerlich fertig geworden; es heizt am 18. April: 'Faust rückt alle Tage wenigstens um ein Dutzend Verse.' Das stimmt zu der Voraussetzung, dass die wenig mehr als 200 Verse in 14 Tagen geschrieben sind. Will man auf die Bemerkung von der lyrischen Stimmung des Frühlings (11. April) Gewicht legen, so fehlt es dem Vorspiel nicht an lyrischen Partien. Am 24. April sollte Iffland sein Gastspiel in Weimar anfangen; es ist immerhin möglich, dass die Erwartung dieser 'Gegenwart von einem braven Knaben' mit eine Rolle gespielt hat.

Wichtig und interessant ist der Brief an Schiller vom 5. Mai 1798: 'Meinen Faust habe ich um ein gutes weiter gebracht. Das alte noch vorrätige höchst confuse Manuscript ist abgeschrieben und die Teile sind in abgesonderten Lagen, nach den Nummern eines ausführlichen Schemas hinter einander gelegt; nun kann ich jeden Augenblick der Stimmung nutzen, um einzelne Teile weiter auszuführen und das ganze früher oder später zusammenzustellen.' — Damit ist wohl dieselbe Abschreibung und Verteilung des Manuskripts gemeint, die bereits im Briefe vom 1. Juli des vorigen Jahres erwähnt wurde. Von der Numerierung haben wir noch Spuren auf manchen Paralipomena sowohl zum ersten als zum zweiten Teil. Daraus ergibt sich, dass der zweite Teil als solcher bereits damals nach gewissen Hauptlinien schematisiert war. Die alten Paralipomena dazu sind in der Weimarer Ausgabe unter der Ueberschrift 'Aelteste Phase' zusammengestellt. Uebertrieben erscheint immerhin die Auslassung bei Boisserie ³/_s 1815 (I, S. 255): 'Das Ende . . . ist auch schon fertig und sehr gut und grandios geraten, aus der besten Zeit.' — Aus dem zitierten Briefe geht weiter hervor, dass die Kerkerzene damals in Verse gebracht worden ist.

Kurz nachher geschah aber etwas, dem ich für die Fortsetzung des Faust eine sehr grosze Bedeutung beilegen möchte: der Eintritt des jungen Schelling in Goethes Sphäre.¹

Es klingt wie eine Ankündigung dieser Epoche, wenn im Vorspiel auf dem Theater die Lustige Person den alternden Dichter so zum Schaffen aufmuntert:

Dann sammelt sich der Jugend schönste Blüte
Vor eurem Spiel und lauscht der Offenbarung,
Dann sauget jedes zärtliche Gemüte
Aus eurem Werk sich melancholsche Nahrung,

und mit den ewig gültigen Worten² schlieszt:

Wer fertig ist, dem ist nichts recht zu machen;
Ein Werdender wird immer dankbar sein.

Gerade in diesem Jahre scharte sich die Jugend der Romantik mit Begeisterung um den bewunderten und verehrten Meister zusammen, und wenn in diesem aufblühenden Kreise ein Werdender sich dankbar erwiesen hat, so ist es der damals 23jährige Schelling. Die Schillerphase der Faustdichtung heiszt mit Unrecht so, die romantische Phase sollte man sie nennen; denn nicht Schillers Geist, sondern der Geist der Romantik durchdringt die in diesen Jahren entstandenen Teile des Dramas.

¹ Vgl. Aus Schellings Leben. In Briefen. I (1775—1803), 1869. — HAYM, Die romantische Schule, 1870, S. 552—660. — Goethe und die Romantik. Briefe mit Erläuterungen, I. Herausgegeben von Schüddekopf und Walzel, 1898 (Schriften der Goethe-Gesellschaft, 13. Band). — M. PLATH, Der Goethe-Schellingsche Plan eines philosophischen Naturgedichts (Preuszische Jahrbücher 106 (1901), S. 44—74. — BOUCKE, Goethes Weltanschauung, 1907.

² Diese Betrachtung war damals Goethe geläufig. An H. Meyer ²⁰/₅ 96: 'Denn freilich auf junge Leute müssen wir denken, mit denen man sich in Rapport und Harmonie setzen kann, von ältern, bei denen sich die Ideen schon fixiert und die sich schon eine eigne Lebensweise vorgesetzt haben, ist nichts zu hoffen.' — An Schiller ²⁶/₁₂ 95: 'Es ist recht gut dass die Rezension des poetischen Teils der Horen in die Hände eines Mannes aus der neuen Generation gefallen ist, mit der alten werden wir wohl niemals fertig werden.'

Briefe und Tagebücher gestatten uns, die Anknüpfung und Ausgestaltung der Beziehungen Goethes zu Schelling zu verfolgen. Der Name Schelling taucht im Tagebuch zum ersten Mal am 1. Jan. 1798 auf: 'Früh Schellings Ideen'. Ueber diese "Ideen zu einer Philosophie der Natur" verhandelt er in den folgenden Wochen mit Schiller (^{3/1}, ^{6/1}, ^{13/1}), und zwar im ablehnenden Sinne: 'Ich glaube wieder bei Gelegenheit des Schellingischen Buches zu bemerken, dass von den neuern Philosophen wenig Hülfe zu hoffen ist.' Und weiter: 'In Schellings Ideen habe ich wieder etwas gelesen, und es ist immer merkwürdig sich mit ihm zu unterhalten; doch glaube ich zu finden, dass er das, was den Vorstellungsarten, die er in Gang bringen möchte, widerspricht, gar bedächtig verschweigt, und was habe ich denn an einer Idee, die mich nötigt meinen Vorrat von Phänomenen zu verkümmern?' (^{21/2}). Doch werden Goethes seit Anfang Mai betriebene, für seine Weltanschauung so wichtige, Magnetstudien hauptsächlich durch Schellings Schrift angeregt worden sein. Dann erfolgte aber, besonders auf Fichtes Betreibung, nachdem Schelling in den letzten Tagen des Mai Goethe einen Besuch abgestattet hatte, bei welcher Gelegenheit Goethe sich nicht versagen konnte, mit ihm optische Versuche anzustellen, die Berufung Schellings zum Professor in Jena. 'Schellings kurzer Besuch', schreibt Goethe an den Minister Voigt (^{21/6} 98), 'war mir sehr erfreulich; es wäre für ihn und uns zu wünschen, dass er herbeigezogen würde. Ich nehme mir die Freiheit, sein Buch, "von der Weltseele", Ihnen als eigen anzubieten, es enthält sehr schöne Ansichten und erregt nur lebhafter den Wunsch, dass der Verfasser sich mit dem Detail der Erfahrung immer mehr und mehr bekannt machen möge.' — Den 5. Juli konnte Goethe dem jungen Professor die Entscheidung melden. Nach jenem Dresdner Aufenthalt, der Schelling mit dem Kreis der Romantiker in Verbindung brachte und in ihre Kunstinteressen einweihte,

traf er am 5. Oktober in Jena ein, um seine Tätigkeit als Dozent anzufangen. Sein "Erster Entwurf eines Systems der Naturphilosophie" wurde 'zum Behuf seiner Vorlesungen' gedruckt und den Zuhörern bogenweise mitgeteilt. Tagebucheintragungen unterm 12. November, 19. Januar, 19. September, 23. September, 2.—13. Oktober bezeugen Goethes Anteil — gewiss mit Rat und Tat — an diesem Unternehmen und der sich bald anschließenden "Einleitung". 'Schelling arbeitet jetzt seine Ideen zum Behuf seiner Vorlesungen nochmals aus', schreibt Goethe an Knebel (^{31/12} 98), 'sie müssen freilich noch manchmal durchs Läuterfeuer, bis sie völlig rein dastehen, er ist aber auch noch jung und das Unternehmen ist grosz und schwer.'

Aus den amtlichen Beziehungen und wissenschaftlichen Interessen erwuchs schnell ein freundschaftliches Verhältnis; wiederholt war Schelling Goethes Gast, so im Winter 1799—1800 um die Weihnachtszeit (Aus Schellings Leben I, S. 246), und ebenfalls im folgenden Winter. Wie Goethe die Verbindung Schellings mit Caroline Schlegel gefördert hat, soll hier nur angedeutet sein. Zusehends lebt sich Schelling in Goethes Betrachtungsweise ein, jede neue Schrift von seiner Hand bekundet die immer stärkere Hinneigung, so das "System des transscendentalen Idealismus", so die "Allgemeine Deduction des dynamischen Processes" (§ 21 Anm.), so die "Vorlesungen über die Methode des academischen Studium". Und im selben Masz steigert sich die Wärme Goethes in brieflichen Auslassungen (^{19/4} 1800, ^{27/9} 1800), wobei er freilich nie unterlässt, sich die eigene Denkart zu wahren. Noch in den "Annalen" gedenkt Goethe mit groszer Befriedigung jener Tage. Zu 1798: 'Schellings Weltseele beschäftigte unser höchstes Geistesvermögen. Wir sahen sie nun in der ewigen Metamorphose der Auszenwelt abermals verkörpert.' Zu 1799: 'Schelling teilte die Einleitung zu seinem Entwurf der Naturphisosophie freundlich mit; er

besprach gern mancherlei Physikalisches, ich verfasste einen allgemeinen Schematismus über Natur und Kunst.'

Es kann nicht meine Aufgabe sein, Goethes Bedeutung für Schellings Entwicklung darzulegen: an mancher Stelle der Schellingschen Schriften ist Goethes Einfluss, vor allem in biologischer und kunsttheoretischer Hinsicht, mit Händen zu greifen. Was Goethe seinerseits Schelling verdankte, waren nicht sowohl neue wissenschaftliche Impulse, als vielmehr die Klärung und Befestigung naturphilosophischer Ansichten, mit denen er sich seit langen Jahren trug, 'die Abrundung des (dynamischen) Vorstellungskomplexes und die endgültige Formulierung des dualistischen Grundgesetzes auf monistischer Basis' (BOUCKE, a. a. O. S. 244). Im fünfjährigen Verkehr mit Schelling gewannen die Grundbegriffe der Polarität und der Steigerung, die schon lange vorher in Goethes Gedankenwelt als Denkgewohnheiten zu spüren sind, die Allgewalt, womit sie fortan sein geistiges Leben beherrschen.

Wir machen uns also keines Widerspruchs schuldig, wenn wir, in den damals entstandenen Partien des Faust Spuren von Schellings Persönlichkeit und Denkweise aufsuchend, auf seine Anregung Gedanken zurückführen, die von Haus aus in Goethes Konzeption embryonisch vorhanden waren, erst jetzt aber poetische Gestaltung gewannen.

Es muss schon auffallen, dass Faust, den Goethe in Rom geflissentlich zum alternden Mann gemacht hatte, nun wieder jung, fast unreif erscheint. Der Herr sagt im Prolog im Himmel:

Wenn er mir jetzt auch nur verworren dient,
So werd' ich ihn bald in die Klarheit führen.
Weisz doch der Gärtner, wenn das Bäumchen grünt,
Dass Blüt' und Frucht die künftgen Jahre zieren.

Einen ältlichen Professor kann man nicht mit einem grünenden Bäumchen vergleichen. Dagegen passen die Worte

sehr schön auf den jungen Schelling. — Festgehalten wird dies freilich nicht, vgl. 1001, 1546.

Ebenfalls im Prolog stehen diese Worte des Herrn zu den echten Göttersöhnen:

Das Werdende, das ewig wirkt und lebt,
Umfass' euch mit der Liebe holden Schranken . . .

Gewiss hat Goethe sein Lebenlang die Natur als ein Werdendes betrachtet; aber dass er hier, nicht ohne Härte, statt eines poetischen Ausdrucks einen philosophischen Terminus einführt, will doch erklärt sein. Das weist entschieden darauf hin, dass der Prolog in einer Epoche der Spekulation entstanden ist, und zeugt vermeintlich vom direkten Einfluss Schellings, dessen Erster Entwurf die Natur gerade als ein im Werden Begriffenes darstellt ("Das unendlich Werdende", S. 8 (1799).) Und aus dieser Schrift fällt, wie ich glaube, einiges Licht auf die bis jetzt sehr dunklen Worte. Nach Schelling entstehen die Produkte der Natur dadurch, dass der allgemein tätigen repulsiven Kraft eine attraktive Kraft fortwährend Schranken setzt (ebd. S. 9 ff.). Attraktion heisst in Goethes Sprache 'Liebe', und so sollen die Worte andeuten, wie Natur im Schaffen lebt, ihr 'Wechselspiel von Hemmen und von Streben'.

Die optimistische Lebensbetrachtung des Herrn:

Des Menschen Tätigkeit kann allzu leicht erschlaffen,
Er liebt sich bald die unbedingte Ruh;
Drum geb' ich gern ihm den Gesellen zu,
Der reizt und wirkt und muss als Teufel schaffen,

bildet eine genaue Parallele zu dem physiologischen System, welches Schelling im Ersten Entwurf S. 82 f. aufstellt:

Das Princip des Lebens zeigt sich, wo es sich äuszert, als eine Tätigkeit, die jeder Anhäufung des Stoffs von auszen, jedem Andrang äuzrer Kraft sich widersetzt; aber diese Tätigkeit äuszert sich nicht, ohne durch äuzern Andrang erregt zu sein,

die negative Bedingung des Lebens also ist Erregung durch äuszre Einflüsse. — — — Dieses Ankämpfen der äuszern Natur erhält das Leben, weil es immer aufs neue die organische Tätigkeit aufregt, den ermattenden Streit wieder anfacht; so wird jeder äuszre Einfluss auf das Lebende, welcher es chemischen Kräften zu unterwerfen droht, zum Irritament, d. h. er bringt gerade die entgegengesetzte Wirkung von der, welche er seiner Natur nach hervorbringen sollte, wirklich hervor.¹

Und Mephisto, der von allen Geistern, die verneinen,² dem Herrn am wenigsten zur Last ist, definiert sich weiterhin im selben Sinne als einen 'Teil von jener Kraft, die stets das Böse will und stets das Gute schafft.' Das Wort 'als Teufel' bedeutet 'als negative Grösze' im Sinne des Polaritätssystems.

Mit Mephistos Selbstdefinitionen in der Beschwörungsszene hat freilich KUNO FISCHER (II, S. 347 ff., 1902) ein wunderliches, pseudo-geistreiches Spiel getrieben. Er fasst die Sache so, dass Mephisto, blosz um Fausts Neugierde zu erregen und seine Aufmerksamkeit zu fesseln, diese Definitionen jede nach einem andern philosophischen System aufstellt, so dass jede folgende Definition die vorhergehende über den Haufen wirft. Die erste, soeben angeführte Definition betrachtet Fischer als Optimismus à la Leibniz. Die zweite:

Ich bin der Geist, der stets verneint!
 Und das mit Recht; denn alles was entsteht
 Ist wert dass es zu Grunde geht;
 Drum besser wär's, dass nichts entstünde . . .

¹ Damit soll garnicht geleugnet sein, dass Goethe seit früher Jugend ähnlichen Ansichten huldigte. So in der Sulzer-Rezension (1772): 'Die Natur härtet, Gott sei Dank, ihre echten Kinder gegen die Schmerzen und Uebel ab, die sie ihnen unablässig bereitet, so dass wir den den glücklichsten Menschen nennen können, der der stärkste wäre, dem Uebel zu entgegnen, es von sich zu weisen und ihm zum Trutz den Gang seines Willens zu gehen.'

² Vgl. an Schiller 7/12 96.

soll Pessimismus sein. In der dritten, die Mephisto als Teil der Finsternis im Gegensatz zum Licht bezeichnet, erkennt Fischer Dualismus. Ueber die vierte, die ihn als machtlosen Zerstörer hinstellt, erfahren wir nur, dass sie die vorhergehenden über den Haufen werfe.

Einiges Nachdenken wird es klar machen, dass alle vier Definitionen, der Goethe-Schellingschen Denkart gemäsz, monistisch-dualistisch sind, indem das Dasein als sich entzweiende Einheit aufgefasst wird, wobei es mit der monistischen Betrachtung des Antagonismus zwischen Licht und Finsternis allerdings etwas hapert. Und alle vier Definitionen sind optimistisch oder pessimistisch, je nachdem die Sache vom Standpunkt Gottes oder des Teufels betrachtet wird, mit andern Worten: Fausts und Goethes Ansicht ist optimistisch. Mit Unrecht bezeichnet Fischer Fausts Antwort:

Nun kenn' ich deine würd'gen Pflichten!
 Du kannst im Groszen nichts vernichten
 Und fängst es nun im Kleinen an

als an dieser Stelle völlig unmotiviert. Fischer übersieht die Hauptsache: dass Faust längst erkannt hat, wer vor ihm steht, und seinen Mann auch einzuschätzen weisz.

Wenn nun Faust die vier Definitionen so zusammenfasst:

So setzest du der ewig regen,
 Der heilsam schaffenden Gewalt
 Die kalte Teufelsfaust entgegen,
 Die sich vergebens tückisch ballt!

so drückt der Dichter einen Grundgedanken aus, der von Haus aus in seiner Faustkonzeption lag. Wir wissen, dass der Jüngling von einem ernsten Drange beseelt war, 'das ungeheure Geheimnis, das sich in stetigem Erschaffen und Zerstören an den Tag gibt, zu erkennen' ("Geschichte meines botanischen Studiums"). Wir erkennen leicht, dass er dieses Hauptproblem von seinen mystisch-naturphilosophischen Lehr-

meistern übernommen hatte: es bildet den Hauptinhalt der *Aurea Catena Homeri*, deren Untertitel schon bezeichnend genug ist:

Eine Beschreibung von dem Ursprung der Natur und natürlichen Dingen, Wie und woraus sie geboren und gezeugt, auch wie sie in ihr uranfänglich Wesen zerstört werden, auch was das Ding sey, welches alles gebäret und wieder zerstört, nach der Natur selbst eigener Anleitung und Ordnung auf das einfachste gezeigt, und mit seinen schönsten *rationibus* und Ursachen überall illustriert.

Wenn ihr nicht verstehtet, was irdisch ist:

Wie wollet ihr denn verstehen, was himmlisch ist?

Und wir können durch die ganze Jugendproduktion Goethes die Grübeleien über diese große Frage des Daseins verfolgen. Dass der Dichter in Straszburg, neben seiner Jurisprudenz, nicht nur Anatomie, sondern auch Geburtswissenschaft studierte ("Dichtung und Wahrheit" IX), hängt wohl mit diesem Interesse zusammen. 'Was wir von Natur sehn, ist Kraft, die Kraft verschlingt, nichts gegenwärtig alles vorübergehend, tausend Keime zertreten jeden Augenblick tausend geboren', heisst es in der Sulzer-Rezension (DjG. VI, S. 223). Das Gedicht "Der Wanderer" betont den Gegensatz zwischen den Ruinen der Vorzeit und der lebenden Tier- und Menschenwelt, die sorglos weiter baut und über Gräbern das Leben genieszt. In der Satyros-Kosmogonie ist das ursprüngliche Chaos 'ohne Zerstören, ohne Vermehren'; erst nach dem Erquellen des Urdings im Uding gebären sich Hass und Liebe, das All wird ein Ganzes:

Sich täte Kraft in Kraft verzehren,
Sich täte Kraft in Kraft vermehren.

Im Eingangsmonolog derselben Dichtung betrachtet der Einsiedler in heiterer Naturandacht Geburt und Tod der Tier-

und Pflanzenwelt. In trüber Stimmung sieht Werther (18. August) in der Natur nichts als ein ewig verschlingendes, ewig wiederkäuendes Ungeheuer. Das Wesen des Erdgeists ist Geburt und Grab. In Lavaters physiognomischem Fragment über Friedrich Stolberg (Dichtung und Wahrheit XIX, Loeper S. 89; v. D. HELLEN, Goethes Anteil an Lavaters physiognomischen Fragmenten S. 182 ff.) steht der von v. d. Hellen unbeachtete Satz, der gewiss Goethes Eigentum ist: 'Die Gesichtsfarbe, sie ist nicht die blasse des Alles erschaffenden und Alles verzehrenden Genius'. Jedes Wort in Goethes Beiträgen zu Lavaters Werk verdient die genaueste Aufmerksamkeit, weil er hier, bei der grenzenlosen Subjektivität seiner Beschreibungen, dem Leser tiefe Einblicke in seine damalige Auffassung seiner selbst gestattet. In diesem Sinne lese man die Charakteristik des Tiberius (DjG. V, S. 333; v. D. HELLEN S. 194):

Ein böser Geist vom Herrn ist über ihm, sein Herz ist gedrängt . . . Unmutiges Nachdenken quält ihn. Vergebens, dass über seinen Augen reiner Verstand wohnen, in lichten Verhältnissen sich weiden könnte! Sein Blut, schwarz wie sein Haar, färbt ihm alle Vorstellungen nächtlich. Halb grimmig hebt sich die Nase; leiser, ängstlicher Trutz ist im gehobenen Munde; scheu und doch fest ist das ganze Wesen. Man bringe in Gedanken alle Züge zur Ruhe [dies für den angehenden Erforscher der Metamorphosen unendlich charakteristisch!], giesze in seine Adern wenige Züge besänftigender, belebender, schaffender Frühlingsluft, verdünne sein Blut, und spüle die Zerstörungsbegier, die von ihm selbst beginnt, ihm aus den Sinnen; so habt ihr ihn zum groszen, edlen, guten Mann wiedergeboren . . .

Wie hier vor unseren Augen, vielmehr in Goethes Augen, sich Goethe-Werther in Goethe-Faust umgestaltet, so können wir erraten, welchen Genius von blasser Gesichtsfarbe Goethe zu Fritz Stolberg in Gegensatz bringt und, wie es scheinen will, — dem Erdgeist an die Seite rückt! Doch warum nicht?

Der Antagonismus des Makrokosmos besteht gleichmässig auch im Mikrokosmos. 'Wohl sagst du,' schreibt Goethe einmal an Lavater (April 81?), 'dass der Mensch Gott und Satan, Himmel und Erde, alles in Einem sei; denn was sind diese Begriffe anders als Concepte, die der Mensch von seiner eignen Natur hat?'

Für diesen Antagonismus, der im Urfaust, schon weil die Einführung Mephistos damals noch nicht zustande kam, wenig klar zu Tage tritt,¹ fand Goethe in den Schellingschen Tagen im Magnet, dem Urphänomen der Urphänomene, ein wundersames Symbol, 'ein Symbol für alles übrige, wofür wir keine Worte noch Namen zu suchen brauchen' ("Maximen und Reflexionen". Hecker 434). Und mit überlegener Klarheit, wie sie dem Urfaustdichter noch nicht zu Gebote stand, konnte er nun, auf der Höhe seines Schaffens, in den Definitionen Mephistos seine Weltansicht als Grundidee der Faustdichtung niederlegen.

Faust fühlt sich, beim Selbstmordversuch in der Osternacht, bereit,

Auf neuer Bahn den Aether zu durchdringen,
Zu neuen Sphären reiner Tätigkeit.

Was er will, ist sehr klar: er will durch freiwilligen Tod den Wunsch verwirklichen, der ihm als Erdenbewohner unerfüllbar bleiben muss, als schaffende Potenz in das Weltgetriebe einzugreifen. Wieso aber diese Tätigkeit rein zu nennen ist, lässt sich ohne Bezugnahme auf Schellings Ausdrucksweise nicht sagen. Bei Schelling bedeutet 'reine Tätigkeit' eine 'Tätigkeit mit Verneinung alles Seins', wie er auch von einem 'reinen Sein mit Verneinung aller Tätigkeit'

¹ Zu beachten ist, dass Merck bereits in einem Briefe vom ²⁰/₁₀ 80 als 'Mephistopheles' bezeichnet wird, Merck, der 'bei allen seinen Arbeiten verneinend und zerstörend zu Werke ging' ("Dichtung und Wahrheit" XII).

spricht (Vorlesungen über die Methode des academischen Studium, 1803, S. 89)¹.

Es ist dies also dasselbe Programm der Rastlosigkeit, das Faust bei der Paktschlieszung ausspricht, nur in höherer Sphäre; es ist der gleiche Schaffensdrang, wie er viel später in "Eins und Alles" Ausdruck findet:

Und umzuschaffen das Geschaffne,
Damit sich's nicht zum Starren waffne,
Wirkt ewiges, lebend'ges Tun.
Und was nicht war, nun will es werden
Zu reinen Sonnen, farb'gen Erden;
In keinem Falle darf es ruhn.

Es soll sich regen, schaffend handeln,
Erst sich gestalten, dann verwandeln;
Nur scheinbar steht's Momente still.
Das Ew'ge regt sich fort in allen,*
Denn alles muss in Nichts zerfallen,
Wenn es im Sein beharren will.

Und ebendiese Hoffnung auf ein unendliches Werden verkündet das Osterlied, indem es, das Evangelium Goethischen Ansichten anpassend, den Auferstandenen sofort gen Himmel fahren lässt:

¹ Vgl. ferner Steffens in Schellings Zs. f. speculative Physik I (1800), S. 12: 'Die reine Tätigkeit ist der ideelle Erklärungsgrund der gesammten Natur'; auch S. 20; und besonders Eschenmayer ebenda II. 1 (1801), S. 6 f.: 'Mein Geist und die Natur stehen einander gegenüber: In mir ist Freiheit, in der Natur Gesetz; insofern ich mich so erblicke, bin ich Spontaneität, reine Tätigkeit, Prinzip des Werdens, die Natur hingegen toter Mechanismus, Passivität, bloßes Sein. Aber die Natur dringt mir die Produkte ihrer Gesetzmäßigkeit auf und ich dringe ihr die Produkte meiner Freiheit auf . . . Insofern ich empfinde und anschau, stehe ich unter der Macht der Natur, mein Vorstellen richtet sich ganz nach ihr, ich bin also nicht bloß reine Tätigkeit, bloßes Prinzip des Werdens, in mir ist sonach auch ein von außen bewirktes Sein, d. h. ich bin auch Natur . . . Auch im freien Handeln bin ich noch beschränkt, ich kann den vorhandenen Stoff weder tilgen noch neuen erschaffen, meine ganze Macht ist bloß aufs Bilden und Modifizieren desselben eingeschränkt . . .'

Hat der Begrabene
 Schon sich nach oben,
 Lebend Erhabene,
 Herrlich erhoben;
 Ist er in Werdelust
 Schaffender Freude nah . . .

Christus wird ganz als Mensch, oder vielmehr als Uebermensch, gefasst. 'Um sich künftig als grosze Entelechie zu manifestieren, muss man auch eine sein'. — Wie die Werdelust, der Schöpfungsgenuss des Heilands vorbildlich die Jünger zum tätigen Leben in Gott anfeuern soll, so soll die Verkündigung des Evangeliums dem sich nach dem Tode sehenden Faust die Tätigkeit als einziges Heilmittel gegen das Siechtum des Lebensüberdrusses ans Herz legen.

Und auch als Bibelübersetzer erinnert Faust an Schelling. Denn wenn er das Thema 'Im Anfang war das Wort' in der Weise variiert, dass er für 'Wort', 'Sinn' und dann 'Kraft' setzt, schliesslich aber mit Hilfe des Geists auf einmal Rat sieht und getrost schreibt: 'Im Anfang war die Tat', so beruhigt er sich augenscheinlich bei einer Schellingschen Idee. Was er will, ist eben die Festsetzung des dem Dasein zu Grunde liegenden Prinzips, und dieses Prinzip heisst nicht mehr wie etwa bei Leibniz oder Herder oder dem jungen Goethe 'die Kraft', sondern wie bei Schelling 'die Tätigkeit, die Aktion'¹. Warum dieser Unterschied Goethe nicht gleichgültig war, lehrt deutlich sein Aufsatz "Bildungstrieb" (1820): '... Das Wort Kraft bezeichnet zunächst etwas nur Physisches, sogar Mechanisches, und das, was sich aus jener Materie organisieren soll, bleibt uns ein dunkler, unbegreiflicher Punkt' . . . Besser sagen wir also 'Tätigkeit'. — Faust durchläuft also als Uebersetzer die Stufen der ideali-

¹ Da diese Worte die in Schellings Erstem Entwurf fast am häufigsten gebrauchten sind, darf ich mir die Anführung von Belegen erlassen.

stischen und der mechanistischen Naturphilosophie um bei der dynamischen stehen zu bleiben.

Endlich kann nicht zweifelhaft sein, dass das in mancherlei krausen Abstraktionen sich ergehende Schema des wichtigen Faustparalipomenon I, welches man ins Jahr 1799 zu setzen pflegt, ebenfalls vom Einfluss Schellings nicht unberührt ist. Ich lege dabei auf die Bezeichnung des Erdgeists als 'Welt und Thaten Genius' kein Gewicht, da gerade 'Thatensturm' schon im Urfaust steht. Um so mehr betone ich das Folgende: 'Streit zwischen Form und Formlosen. Vorzug dem formlosen Gehalt Vor der leeren Form. Gehalt bringt die Form mit Form ist nie ohne Gehalt. Diese Widersprüche statt sie zu vereinigen disparater zu machen.' Diese wunderliche Zusammenfassung des Inhalts der Wagnerszene klingt wörtlich an eine Stelle in Schellings Erstem Entwurf S. 27 an:

Da nun in der Natur alles . . . continuirlich im Werden begriffen ist, so wird es in demselben weder zur absoluten Flüssigkeit noch zur absoluten Nichtflüssigkeit (Starrheit) kommen können. Dies wird das Schauspiel eines Kampfs zwischen der Form und dem Formlosen geben. Jenes immer werdende Product wird continuirlich auf dem Sprung vom Flüssigen in's Feste, und umgekehrt auf dem Rückgang vom Festen in's Flüssige begriffen sein.

Um diese Widersprüche disparater zu machen, wollte Goethe damals, wie es scheint, den Schüler zu Wagner in Kontrast stellen. Das Schema geht so weiter: 'Helles kaltes wissensch. Streben Wagner. Dumpfes warmes — — Schüler.' Es wird also dem Vertreter der leeren Form ein kaltes, dem Vertreter des formlosen Gehalts ein warmes Streben beigelegt. Dem entspricht, dass Schelling am angeführten Ort die Wärme als das Prinzip aufstellt, das der Nichtflüssigkeit (der Starrheit) schlechthin entgegenwirkt und kontinuierlich bestrebt ist, alles in der Natur zu fluidisieren, wobei

natürlich 'das Gestaltlose = dem Flüssigen' ist (S. 26). — Auch der Ausdruck 'die ganze Natur' ist Schellingisch, z. B. "Von der Weltseele" S. 128. 154. 180 f., "Erster Entwurf" S. 28: 'Die ganze Natur, nicht etwa nur ein Teil derselben, soll einem immer werdenden Producte gleich sein'; vgl. S. 207. 213. 214. 219. 248. 310 u. s. f. — Endlich knüpft Goethe mit seinen Kategorien Tatengenuss nach auszen und Schöpfungsgenuss von innen sichtlich an Schellings "Entwurf" S. 67 ff., S. 86 f., "Einleitung" S. 53 an. Es ist bei Schelling davon die Rede, wie irgend eine individuelle Natur gegen den allgemeinen Organismus sich behaupten könne? (beiläufig gesagt, eine echt Goethische Frage! "Wanderjahre" I. 10.). Da der allgemeine Organismus absolut assimilierend wirkt, muss der individuelle Organismus ebenfalls darauf ausgehen, alles sich zu assimilieren, alles in der Sphäre ihrer Tätigkeit zu begreifen. In dieser Handlung (der Entgegensetzung) scheidet sich für sie Innen von Aeuszrem. Sie ist eine Tätigkeit, die von Innen nach Auszen wirkt . . . 'Den Gegensatz zwischen Innrem und Äuszrem muss man zugeben, wenn man in der Natur überhaupt etwas Individuelles zugibt. Denn nun wird gegen jede innere Tätigkeit, d. h. gegen jede Tätigkeit, die sich selbst zum Mittelpunkt konstituiert, die äuszre Natur ankämpfen. Durch diesen Antagonismus wird die innere Tätigkeit selbst zu produzieren genötigt werden, was sie ohne denselben nicht produziert hätte. Die organische Gestalt und Struktur z. B., wohin auch die Mannichfaltigkeit einzelner Organe gehört, deren jedes sich seine besondere Funktion nimmt, ist die einzige Form, unter welcher die innre Tätigkeit gegen die äuszre sich behaupten kann.' — Vergl. zur Sache noch "Maximen und Reflexionen", Hecker, Nr. 391—93¹.

¹ Richtiges bereits bei HARNACK, Essays und Studien (1899), S. 285, dessen Behauptung, 'dass Goethe durch Schelling zuerst auf die Monadenvorstellung hingewiesen worden ist', ich freilich nicht beipflichten kann.

Was inhaltlich die dritte Phase der Faustdichtung von den älteren Entwicklungsstufen unterscheidet, ist bekanntlich die verschiedene Auffassung von der Sendung Mephistos. In den älteren Szenen ("Trüber Tag", "Wald und Höhle") ist er vom Erdgeist gesendet, nach dem Prolog handelt er mit Erlaubnis des Herrn. Diese Neuerung, die Goethe selbst nicht als störend empfand, greift nicht tief ein: sie bekundet keine neue Ansicht vom Wesen des Verneiners. So viel ist zuzugeben, dass der Prolog im Himmel, indem er den Herrn und die himmlischen Heerscharen einführt und mit einem Hymnus auf die kosmischen Revolutionen das Drama eröffnet, der Faustdichtung eine Universalität verleiht, die sie bis dahin nicht besaß. 'Du, Geist der Erde, bist mir näher', sagt Faust im alten Monolog. Seit damals war Goethe mit dem Universum vertrauter geworden, sein Studiengang hatte ihn von der Biologie zunächst zur Optik, dann zu anderen physikalischen Gegenständen geführt. Und die aufblühende Naturphilosophie belehrte ihn täglich von der Notwendigkeit, die ganze Natur in den Bereich seiner Studien zu ziehen, um die Einheitlichkeit ihrer Prinzipien zu erkennen. Goethe hat im Jahre 1799 sogar astronomische Studien getrieben, jedenfalls einen Monat lang die Mondphasen durch das Teleskop verfolgt. Am 11. Februar 1800 ladet er Schiller zu einer astronomischen Partie ein, den Mond und den Saturn zu betrachten. 'Bei allem diesen lag ein groszes Naturgedicht, das mir vor der Seele schwebte, durchaus im Hintergrund', sagt er in den Annalen. Das Naturgedicht ist bekanntlich nie zustande gekommen; zu den vielen kleineren Gedichten, Splittern und Spänen, die vom Plan und von Goethes damaliger Richtung auf das Weltall Zeugnis ablegen, gehört auch der Hymnus der Erzengel.

Auszer dem Verhältnis zu Schelling ist, wie MORRIS in seinen Goethe-Studien² I, S. 84 ff. nachgewiesen hat, Goethes Beschäftigung mit Miltons *Paradise Lost* im Juli und August

1799 als chronologischer Anhalt verwertbar. Spuren von dieser Lektüre finden wir im Paralipomenon I, in der Walpurgisnacht und in der Selbstmordszene. Der Feuerwagen, der 'auf leichten Schwingen' an Faust heranschwebt (702), hat mit den *chariots winged* bei Milton VII 199 eine unverkennbare Verwandtschaft und macht es unmöglich, Selbstmord und Osterlieder in den April 1798 zu setzen. Da nun Goethe, nach dem Tagebuch zu urteilen, im Jahre 1799 nur an zwei Septembertagen am Faust gearbeitet hat (Paralipomenon I?, Walpurgis-Entwurf?), so bleibt für alles bis jetzt nicht Datierte nur die Zeit vom April 1800 bis April 1801 frei. Da weiter feststeht, dass die Arbeit im September 1800 das Helenadrama zum Gegenstand hat, und da die Walpurgisnacht, welcher sich die Vollendung der alten Valentinszene angeschlossen haben wird¹, nach Datierungen des erhaltenen Manuskripts in den Anfang des November 1800 und auf den 7. bis 9. Februar des folgenden Jahres fällt, so bleiben nur noch zwei grössere Arbeitsperioden übrig, und zwar die Zeit vom 11. bis 24. April 1800 und die Zeit vom Februar bis zum 7. April 1801. Diesen beiden Perioden entsprechen nun zwei von einander charakteristisch unterschiedene Gruppen von Szenen, die sich ohne Schwierigkeit in das chronologische Schema einreihen lassen.

Der Prolog im Himmel gehört mit der Beschwörungsszene eng zusammen: hier wie dort ist die Stimmung optimistisch, der Gehalt vorwiegend naturphilosophisch; Haupt-

¹ Vgl. PNIOWER, Goethes Faust. Zeugnisse und Excurse zur Entstehungsgeschichte, 1899, S. 78 f. — Es mag hier die Bemerkung stehen, dass der Dialog des Zusatzes strophisch gegliedert ist, wie 3726—31 so 3716—21:

Heraus! Heraus! — Herbei ein Licht!
 Man schilt und rauft, man schreit und ficht. —
 Da liegt schon einer tot! —
 Die Mörder sind sie denn entflohn? —
 Wer liegt hier? — Deiner Mutter Sohn. —
 Allmächtiger! welche Not!

augenmerk ist die Einführung und Definition Mephistos. Da nun die Beschwörung auf den 16. April 1800 (Brief an Schiller) zu fixieren ist, so folgere ich, dass beide Parteien in den Tagen vom 11. bis 24. April entstanden sind. In diesen Tagen aber hat Goethe sich erweislichermassen mit naturphilosophischen Fragen beschäftigt, wie sein Brief an Schelling vom 19. bezeugt.

Die übrigen Füllstücke der groszen Lücke sind ebenfalls unter sich eng verwandt, besonders die Selbstmordszene mit dem Anfang der Paktszene (1530—1634). In beiden waltet der tiefste Pessimismus vor, hier wie dort will Faust sterben (1570 ff.). Wörtliche Anklänge sind häufig: vgl. 1579 f. mit 732 f., 1585 mit 781, 1598 mit 648. Dass dieser letzte Lückenbüsser sich weder mit der optimistisch gestimmten Beschwörungsszene noch mit dem ganz andersartigen, mehr verwegenen Ton der alten Paktszene gut verträgt, ist ganz einfach daraus zu erklären, dass er viele Monate nach ersterer, viele Jahre nach letzterer, unmittelbar nach der Selbstmordszene geschrieben wurde. Anderseits ist mit dieser "Vor dem Tor" zu verbinden. Zwar ist der Ton hier nicht durchweg pessimistisch, nur die Reden über die Pest tragen diesen Charakter. Gerade hier aber erfindet Goethe den Vater Fausts, der sonst nur in der Selbstmordszene (677) erwähnt wird. Da letztere Stelle, wegen des beiläufigen Charakters der Erwähnung, aus jener den Mann ausführlich und eindringend charakterisierenden geflossen sein muss, so steht die chronologische Reihenfolge: 1. Vor dem Tor, 2. Selbstmord und Osterchor, 3. Eingang der Paktszene, vollkommen fest. Nun setzt man mit guten Gründen (PNIOWER, Goethe-Jahrbuch 16, 160 ff.) "Vor dem Tor" in den Februar 1801; vom 7. Februar bis 7. April ist Goethe dem Tagebuch nach am Faust tätig gewesen: in diese Zeit von zwei Monaten werden denn alle drei Parteien fallen müssen. Goethes Meldung an Schiller (3/4. April 1801), in der groszen Lücke werde nun bald nur der Disputationsaktus fehlen, lässt sich nunmehr

so deuten, dass er, nach Beendigung der Selbstmordszene, die Paktszene gerade unter den Händen hatte. — Natürlich gelten diese Datierungen der Ausführung, nicht der Konzeption der Szenen; als bloße Rubriken des Schemas mögen sie schon im Juni 1797 angelegt worden sein.

Den Pessimismus, die dunklen Stimmungen zu Anfang der Paktszene wollte ERICH SCHMIDT (Jubiläumsausgabe 13, 294) darauf zurückführen, dass Goethe im Januar 1801 todkrank war. Das liesze sich hören, immerhin könnte man einwenden, dass die heitere Stimmung der Rekonvaleszenz doch wohl bald jene dunklen Stimmungen verdrängen musste. Ich möchte darauf hinweisen, dass in einer Pause jener schweren Krankheit dem damals tief gebeugten Schelling Goethes Gastfreundschaft und Seelsorge zu Teil wurde. Der Brief Carolinens (²⁶/₁₁ 1800), der in beweglichen Worten Schellings Zustand schildert und Goethes Hilfe erfleht, ist der schönste Beleg für die engen persönlichen Beziehungen Schellings zu Goethe:

Wenn Ihre eigene Hoffnungen von Schelling und alles was er schon geleistet hat, wenn er selbst Ihnen so lieb und werth ist, wie ich es glaube, so werden diese Zeilen ihre Entschuldigung finden, ungeachtet ihrer Seltsamkeit, die Sie bitten sollen ihm zu helfen. Ich weisz in der Welt niemand auszer Ihnen der das jetzt vermöchte. Er ist durch eine Verkettung von gramvollen Ereignissen in eine Gemütslage geraten, die ihn zu Grunde richten müsste, wenn er sich ihr auch nicht mit dem Vorsatz hingäbe sich zu Grunde richten zu wollen. Es kann Ihnen fast nicht unbenemerkt geblieben sein, wie sehr sein Körper und seine Seele leidet, und er ist eben jetzt in einer so traurigen und verderblichen Stimmung, dass sich ihm bald ein Leitstern zeigen muss . . .

Ist es unwahrscheinlich, dass der treue Seelsorger manche an Schelling beobachtete Züge für seine Faustdichtung verwendet hat?

Die früher verbreitete Datierung der Szene "Vor dem Thor" in die Frankfurter Zeit ist längst als abgetan zu be-

trachten, sie ist durch stilkritische und andere Gründe völlig ausgeschlossen. PNIOWER, dem wir unter andern entscheidende Gründe für unsere Datierung verdanken (Goethe-Jahrbuch 16, 160 ff.), wollte allerdings trotzdem gewisse Partien der Szene, besonders 1068—1099, in die Jugendzeit setzen.¹ Aber auch dies geht gar nicht an. Es besteht zwar eine schlagende Aehnlichkeit der Motive zwischen Fausts Sonnenuntergangsrede und dem Wertherbriefe vom 18. August. Daraus darf man aber keineswegs auf Gleichzeitigkeit schlieszen. Die an sich herrliche Fauststelle ist ein Cento, wie die dreifache Verwendung des im Himmelraum einsam schwebenden Vogels lehrt. Die Lerche hatte Goethe im Gedichte "An die Entfernte" (1789 gedruckt), den Adler in den "Briefen aus der Schweiz" I und den Kranich im "Werther" benutzt. Er arbeitet hier deutlich mit Entlehnungen aus der eigenen Poesie.

Und gerade der Vergleich mit dem Werther schlieszt die Gleichzeitigkeit aus. Werther redet vom Ozean, weisz aber nichts davon zu sagen, als dass er 'unbekannt' und 'ungemessen' sei. Es ist an beiden Stellen vom wirklichen Ozean die Rede, nicht etwa von dem Meere, das flutend strömt gesteigerte Gestalten. Das Meer hatte Goethe in der Wertherzeit noch nie gesehen und hielt sich demgemäsz an negative Bestimmungen. Faust dagegen kennt das Meer:

Schon tut das Meer sich mit erwärmten Buchten
Vor den erstaunten Augen auf.

Dieses Meer ist ein gesehenes, dem Dichter steht eine ganz konkrete Küstenlinie vor Augen, selbst die Temperatur ist ihm gegenwärtig. Nun hat Goethe das Meer überhaupt nirgends als in Italien gesehen, die erwärmten Buchten sind der Golf von Neapel so gewiss wie der wilde Berg die Alpen, und damit ist gegeben, dass auch diese Stelle erst nach 1788 geschrieben ist.

¹ Ueber das Schäferlied vgl. jetzt PNIOWER im Jahrbuch der Goethe-Gesellschaft I, 1913, S. 99 ff.

Es kommt noch ein Weiteres hinzu. Werthers Landschaften haben keine Farben, und dies ist für die Dichtungen aus Goethes Frühzeit durchweg charakteristisch. Erst nach der Frankfurter Zeit, vielleicht seit der ersten Harzreise, wenn wir der "Farbenlehre, Did. Teil", § 75 glauben dürfen, jedenfalls seit der zweiten Schweizer Reise 1779, wie die Briefe in reichlichem Masz bezeugen, ist sein lebhaftes Interesse den landschaftlichen Farben zugewendet. Dann hat er in Italien, wo er sich zum Maler auszubilden suchte, das landschaftliche Kolorit mit leidenschaftlichem Eifer studiert. Man vergleiche seine "Beiträge zur Optik" I, §§ 4 und 18. Von dieser Entwicklung des künstlerischen Sinnes legt nun die Szene "Vor dem Tor" ein beredtes Zeugnis ab. Immer wieder wird unser Auge auf die Farbenwirkungen hingelenkt: auf den Gegensatz von Grün und Weisz (905—10), auf die bunten Trachten der Menschen (936), auf die bunten Schiffe (865). Und wie die Sonne untergeht, schimmern die grünumgebenen Hütten in Abendsonne-Glut, wir sehen alle Höhen entzündet und den Silberbach in goldne Ströme fliesen. Dieselbe Technik begegnet uns in der fast gleichzeitigen Walpurgisnacht: die unvollkommne Scheibe des roten Monds (3851), die ewig grünen Paläste (3944), die tausendfärbigen Mäuse (3900), und Herrn Mammons mannichfach erleuchteter Palast.

Sehr bemerkenswert ist die entschieden mildere Darstellung Wagners in dieser Szene gegen das im Urfaust gegebene Bild. Der trockne 'Schleicher', wie er seit dem Fragment mit bedauerlicher Verwischung der Charakteristik heisst — 'Schleicher' ist mehrdeutig und unpassend — war im Urfaust ein trockner 'Schwärmer'. Dieses ist aber, wie PETSCH in einer tüchtigen Arbeit (Goethe-Jahrbuch 29, S. 88 ff.) nachwies, ein spezifisch Herderscher Ausdruck. Petsch verwies u. a. auf Herders "Philosophie und Schwärmerei" (Nov. 1776; Suphan IX, 497 ff.):

Wichen aber die Gegenstände in ihrer Fülle hinweg, und man wollte den Dunst der warmen Abstraktion, als solchen, ohne jene, unmittelbar haschen und nachempfinden; den Augenblick ward alles Lüge, Nachäffung, kalte Wortschwärmerei über warme Gegenstände, wie es nur je die sinnlose Wortgrübelei und blühende Jüngerphilosophie über kalte Gegenstände gewesen . . . Ein Mensch, der von gesundem Verstande ohne gesunden Verstand, von richtigen Begriffen ohne richtigen Begriff, von ewiger Toleranz mit möglichster Intoleranz spricht, welchen gelindern Namen kann er sich versprechen als — Schwärmer?¹

Mit diesem Herderschen Schlagwort verbindet nun Goethe 'trocken', keineswegs im üblichen übertragenen Sinne, sondern in der Bedeutung 'unproduktiv, unfruchtbar', etwa wie Hamann (Werke II, S. 79) sich ausdrückt: 'Weil Sokrates also zu trocken war, selbst Erklärungen und Lehrsätze zu erzeugen . . .' Vgl. auch 'trocknes Sinnen', Faust 426. So tritt der Gegensatz zu Fausts schöpferischer Natur scharf hervor. — Nichts könnte zur ursprünglichen Wagnergestalt besser stimmen als diese Charakteristik: der unfruchtbare Wortkrämer ("den golde Frasemager"), und nichts ist falscher als die Auffassung Wagners als harmlosen, geistig beschränkten Kleinforschers, die, nicht ganz ohne Goethes Schuld, heute die landläufige ist. Er hat vielmehr das Zeug zum 'groszen' Mann. Die kleinen Meister hat Goethe sein Lebenlang zu schätzen gewusst: hier geizelt er mit schärfster Satire das Hohle. — Der Polyhistor Wagner ist im Urfaust vor allem Historiker, ein rhetorisch geschulter Apostel der herrlichen Aufklärung. Wenn nun Faust die Geschichtschreibung mit einer Haupt- und Staatsaktion vergleicht, wo den Puppen treffliche pragmatische Maximen in den Mund gelegt sind, so bezieht sich dies augenscheinlich auf die von Herodot bis auf Ranke übliche Art und Weise, die historischen Personen in fiktiven

¹ Vgl. "Geschichte Gottfriedens" (Jubiläumsausgabe Bd. 10, S. 242): Der schwärmt wer nichts fühlt, und schlägt mit seinen Flügeln den leeren Raum.

Reden die Tendenz des Verfassers aussprechen^s zu lassen. — Zum Verständniß des Ganzen kann man auch heute noch die älteste Auslegung mit Ausbeute lesen: in der zehnten der Schellingschen Vorlesungen über die Methode des academischen Studium.

Wie nur dem Kopf nicht alle Hoffnung schwindet,
 Der immerfort an schalem Zeuge klebt,
 Mit gier'ger Hand nach Schätzen gräbt,
 Und froh ist, wenn er Regenwürmer findet!

Was sollen hier die Regenwürmer? Wollte der Dichter etwas aus dem Erdboden hervorgeholtes Wertloses bezeichnen, warum dachte er nicht an Glimmersteine oder Aehnliches? Die Regenwürmer sind bekanntlich sehr nützliche Tierchen, die als Bearbeiter des Erdbodens in der Haushaltung der Natur eine wichtige Rolle spielen. Doch hat Goethe dies sicherlich nicht gewusst. Dagegen war ihm gewiss bekannt, welchen Gebrauch der Mensch von den Regenwürmern macht: sie dienen dem Angler zum Ködern. Wagner ist aber gerade ein Angler, der die dummen Fische unter dem Publikum fangen, sie 'zu guten Dingen durch Ueberredung hinbringen' will. Bewundrung von Kindern und Affen will er erhaschen. So scheint dies Bild zum Ganzen zu stimmen.

Diese scharf beleuchtete Gestalt war dem Dichter bereits in der römischen Epoche, noch mehr um die Jahrhundertwende recht fremd geworden. Der eigene Lebenswandel hatte ihn nicht nur dem Erdgeist, sondern auch dem Gelehrtentum näher gebracht. Das verfluchte dumpfe Mauerloch ist ihm nunmehr die enge Zelle, wo die Lampe freundlich wieder brennt. Auch er kennt nun die holden und schönen Winternächte, in welchen uns die Geistesfreuden von Buch zu Buch tragen. So ist in der Schilderung Wagners die Satire dem Humor gewichen. Dieser Gelehrte ist nun ein harmloser Stubenhocker, ein Feind von allem Rohen, der mit naiver

Bewunderung zu seinem groszen Lehrer emporschaut und dessen geistigen Drang nicht im mindesten versteht. Auch ist er, dank des Dichters literarischen Studien, aus der Aufklärungszeit in das 16. Jahrhundert zurückversetzt worden.

Die humoristische Auffassung ist dann die bleibende. Als ergötzlichste Chemikererscheinung tritt er uns noch in der Altersdichtung entgegen:

Wer kennt ihn nicht, den edlen Doktor Wagner,
Den Ersten jetzt in der gelehrten Welt!
Er ists allein, der sie zusammenhält,
Der Weisheit täglicher Vermehrer.
Allwissbegierige Horcher, Hörer
Versammeln sich um ihn zu Hauf.
Er leuchtet einzig vom Katheder;
Die Schlüssel übt er wie Sankt Peter,
Das Untre so das Obre schlieszt er auf.
.
Monate lang, des groszen Werkes willen,
Lebt' er im allerstillsten Stillen.
Der zarteste gelehrter Männer,
Er sieht aus wie ein Kohlenbrenner,
Geschwärtzt vom Ohre bis zur Nasen,
Die Augen rot vom Feuerblasen,
So lechzt er jedem Augenblick;
Geklirr der Zange gibt Musik.

Selbstverständlich wird er von Mephistopheles gefoppt.

IDEE UND URKONZEPTION

Es ist eine Unmöglichkeit, die Entstehungsgeschichte des Faust innerlich aufzuhellen, ohne auf das einzugehen, was doch die Seele dieser Dichtung ist: die religiöse Idee, die in ihr zur Gestaltung gelangt ist. Um dies zu können, müssen wir, soweit es möglich ist, die religiöse Entwicklung des Dichters, seine von Epoche zu Epoche sich ändernden Ueberzeugungen verfolgen, oder vielmehr, da eine solche weitergreifende Untersuchung den Rahmen dieser Schrift sprengen würde, in einem für die Faustdichtung besonders wichtigen Bereich, dem der Unsterblichkeitsidee, die wechselnden Standpunkte festlegen. Ohne eine solche Aufklärung würde gerade die Hauptsache unverstanden bleiben.

Der Faust ist keine christliche Dichtung. Goethe hatte spätestens im Jahre 1773 der Kirche und dem Christentum auf Nimmerwiedersehn das Valet gegeben. Zwar hatte er, nach seiner Rückkehr aus Leipzig 1768, mit den Frankfurter Herrnhuter-Kreisen in Verbindung gestanden, doch lösten sich die Beziehungen wegen unvereinbarer Glaubensunterschiede bald wieder auf. Der pietistische Geist des Klettenbergischen Kreises hat keinen anhaltenden Einfluss auf ihn ausgeübt.

Um so tiefer aber hat die durch ebendiesen Kreis vermittelte Kenntnis der von Paracelsus und weiterhin den Neuplatonikern abhängigen theosophisch-naturphilosophischen Litteratur den Geist des Jünglings geprägt. Dies ist zwar halbweg bekannt, aber doch nirgends genügend beachtet. Ich

werde in einer gleichzeitig mit dieser entstandenen, sich ihrem Abschlusse nähernden Schrift dartun, dass die van Helmont, besonders Franz Mercurius durch seine "Paradoxalen Diskurse", einen weitgreifenden und tiefdringenden Einfluss auf den zwanzigjährigen Dichter ausgeübt haben. Goethes 'ungemeine Meinungen' sind grösztenteils auf diese Quelle zurückzuführen.

Indem ich denn hier diese Abhängigkeit Goethes als erwiesen voraussetze, gehe ich sogleich an die Darstellung des Helmontschen Unsterblichkeitsglaubens, und zwar nach der (mir allein zugänglichen) Londoner Ausgabe von 1685, *Paradoxal Discourses Concerning the Macrocosm and Microcosm*.

All whatsoever is, must be without beginning or end, and consequently have an Eternal Nature and Being in itself, which without end or ceasing, must further and further work out itself, and that in order to its rising to a still higher and higher degree of perfection; but yet so as it never can become God himself, though continually it be made more and more like unto him.

(II, p. 5 f.).

Der erste Satz kehrt im Werther wieder: 'Wie kann ich vergehen, wie kannst du vergehen, wird sind ja!' (DjG. IV, 321). Und Prometheus erklärt:

Wir alle sind ewig! —
 Meines Anfangs erinnr' ich mich nicht,
 Zu enden hab' ich keinen Beruf,
 Und seh das Ende nicht.
 So bin ich ewig, denn ich bin!

Was darauf bei Helmont folgt, ist offenbar das Faustische

Zum höchsten Dasein immerfort zu streben.

Nach Helmont kann diese Vollendung¹ nur mittelst der Palingenesie, der Seelenwanderung, bewirkt werden:

¹ Vgl. Goethes 'Vollendung' (ursprünglich für 'Heilige Sehnsucht' im "Divan"); 'vollendet' = 'selig'.

Must not we then conclude, from the power a man hath to obtain the highest perfection possible in this World, that the said power must at one time or other be brought into act and perfected? And that in this World, seeing it is very probable that man must attain his end, where he hath had his [relative] beginning? For seeing man consists of many parts, and that during his Life time he doth (not) only work out some few of them to any perfection . . . Must not he therefore also have different times allotted him for the working out of those parts to perfection? And what other medium can we imagine for to attain to this perfection, than by dying to their former body . . . And do we not thus perceive the reason, why men must be several times born into this World? (II, p. 151).

In ganz entsprechender Weise argumentiert Goethe in den zwar spät gedruckten, jedoch im wesentlichen aus seiner Frühzeit stammenden "Briefen aus der Schweiz" I:

Dass in den Menschen so viele geistige Anlagen sind, die sie im Leben nicht entwickeln können, die auf eine bessere Zukunft, auf ein harmonisches Dasein deuten, darin sind wir einig, mein Freund, und meine andere Grille kann ich auch nicht aufgeben, ob du mich gleich schon oft für einen Schwärmer erklärt hast. Wir fühlen auch die Ahnung körperlicher Anlagen, auf deren Entwicklung wir in diesem Leben Verzicht tun müssen: so ist es ganz gewiss mit dem Fliegen.

Goethe findet also in seinem Flugdrang die Gewähr für ein künftiges Leben. — Dass dieser Drang zum Mystiker-temperament gehören mag, dafür spricht auch eine Stelle bei Gerhard Hauptmann, "Der Narr in Christo, Emanuel Quint", S. 72. — Die Idee der Palingenesie hat Goethe übrigens auch sonst oft ausgesprochen: in einem berühmten Gedicht an Frau von Stein; in einem Brief an Wieland (Nr. 437 der Weimarer Ausgabe); in Briefen an Frau von Stein ^{2/3} 79, ^{2/7} 81: 'Wie gut ist es dass der Mensch sterbe um nur die Eindrücke auszulöschen und gebadet wieder zu kommen.' (vgl. Helmont, II p. 152: *Is it not necessary that by Death they lose the remembrance of their former Images?*);

gegen Falk ²⁵/₁ 13; gegen Sulpiz Boisserée ¹¹/₈ 15 (I S. 267); und in den "Wanderjahren" III. 15 mit Rücksicht auf Makariens Entelechie.

Mit dem Unsterblichkeitsglauben verbinden sich bei Helmont wie bei Goethe monadologische Vorstellungen, wie ich an anderm Ort des nähern ausführen werde. In diesen Vorstellungskomplex gehört ferner die, übrigens der täglichen Erfahrung entnommene, Idee, dass für die Entwicklung, für das aufwärts strebende Leben, die stetige Erneuerung des Körpers wie des Geistes nötig ist. Helmont sagt:

And doth it not follow from all this, that the whole man, according to all his parts (not the meanest or least point excepted) must be subject to a continual and never-ceasing Revolution? (II p. 94 f.). — Every three Months the whole man is totally renewed in all his parts. (II p. 8).

Die Goethekenner wissen, welche auszerordentliche Bedeutung unser Dichter der periodischen Erneuerung beilegt, wie er mindestens seit 1770 seine 'Epochen' beobachtet ('Uebermorgen ist mein Geburtstag; schwerlich wird eine neue Epoque von ihm angehen', schreibt der fast 21jährige; vgl. ¹/₉ 79, ¹⁷/₆ 82, ²¹/₁₁ 82, ⁹/₇ 86, ²⁸/₈ 87 u. s. w.); wie er 'alte Schalen' abstöszt, verbrennt (Tagebuch ⁷/₈ 79; an Frau v. Stein ⁶/₁ 87); wie lieb ihm das Bild der Häutung ist: 'Sie zerren an der Schlangenhaut, die jüngst ich abgelegt'. — 'Ich habe das Zeug (den 4. Band der "Schriften" 1779) heute früh durchgeblättert, es dünkt einen sonderbar, wenn man die alt abgelegten Schlangenhäute auf dem weissen Papier aufgezogen findet'. An Frau v. Stein ¹⁴/₅ 79. — 'O Lotte, was für Häute muss man abstreifen, wie wohl ist mirs, dass sie nach und nach weiter werden, doch fühl ich, dass ich noch in manchen stecke'. ⁹/₁₀ 81. — 'Sowohl was im Divan orientalisches als was darin leidenschaftlich ist, hat aufgehört in mir fortzuleben; es ist wie eine abgestreifte Schlangenhaut am Wege liegen geblieben'. Mit Eckermann ¹²/₁ 27. — Den

Vorgang der Häutung konnte bereits der Knabe im väterlichen Hause an den Seidenwürmern beobachten. Dass aber Helmonts Ansicht für Goethe maßgebend und vorbildlich war, geht aus der theosophischen Wendung, die beide der Sache geben, hervor. Helmont entwickelt den tief sinnigen Gedanken, dass *no renovation can be brought about without dying, and that all dying is suffering* (II p. 9). Dies ist unverkennbar Goethes 'Stirb und werde'. Damit wird dann weiter zusammenhängen, dass Prometheus die erotische Verbindung als "Tod" bezeichnet (MORRIS, Goethe-Studien² I, S. 241 f.). — An Helmonts Vorstellung erinnert zwar die Ausführung Spinozas, Eth. IV Prop. 39 Schol.; doch ist gewiss nicht Spinoza sondern Helmont Goethes Quelle.

Mit diesem Vorstellungskomplex hat Goethe früh seinen Geniekultus verbunden. Dem groszen Künstler, dem 'göttergleichen', dem seine schöpferische Tätigkeit das 'Götterselbstgefühl' gewährt, wohnt in vorzüglichem Masse ewiges Leben inne. So dem Baumeister des Straszburger Münsters: 'Wieder an deinem Grabe und dem Denkmal des ewigen Lebens in dir über deinem Grabe, heiliger Erwin!' ("Dritte Wallfahrt", Juli 1775). Das Genie ist ein Halbgott: 'Denn in dem Menschen ist eine bildende Natur, die gleich sich tätig beweist, wann seine Existenz gesichert ist. Sobald er nichts zu sorgen und zu fürchten hat, greift der Halbgott, wirksam in seiner Ruhe, umher nach Stoff ihm seinen Geist einzuhauchen.' ("Von deutscher Baukunst", 1773). So ist Ossian ein Halbgott: 'O Freund! ich möchte gleich einem edlen Waffenträger das Schwert ziehen und meinen Fürsten von der zückenden Qual des langsam absterbenden Lebens auf einmal befreien, und dem befreiten Halbgott meine Seele nachsenden.' ("Werther" 12. Okt.). Doch auch der grosze Staatsmann ist, jedenfalls nachdem Goethe selbst hohe Aemter bekleidet hatte, ein Halbgott ("Tasso" 790 ff.). 'So bringt

ein Volk seine Helden hervor, die, gleich Halbgöttern, zu Schutz und Heil an der Spitze stehen', sagt er zu Eckermann^{13/2} 29. Und so ist Faust, der von Schöpfungsdrang erfüllte, ein Halbgott (1612), wo es aufs Loben, ein Uebermensch (490), wo es aufs Tadeln ankommt.¹

Das Donnerwort des Erdgeists, auf welches Faust zusammenstürzt:

Du gleichst dem Geist, den du begreifst,
Nicht mir!

ist die ablehnende Antwort auf die Selbstüberhebung:

Ich bin's, bin Faust, bin deinesgleichen!

Es ist eine viel erörterte Frage, warum der Erdgeist den Beschwörer zurückstößt, und wer der Geist ist, dem Faust gleicht? Gewiss nicht Mephistopheles, wie einige annehmen; mindestens wäre das unwahr.² COLLIN sagt: 'Er gleicht nur seinem Geiste, nicht dem Erdgeist'; das wäre doch aber zu selbstverständlich.

Der Mensch gleicht dem Geist, den er zu schätzen weisz, den er verehrt. In "Des Künstlers Vergötterung" (1774) stehen diese Zeilen:

Heil deinem Gefühl, Jüngling, ich weihe dich ein
Vor diesem heiligen Bilde! Du wirst Meister sein.
Das starke Gefühl, wie gröszer dieser ist,
Zeigt dass dein Geist seinesgleichen ist.

¹ Die Ausdrucksweise des jungen Goethe war wohl durch FABRICII Bibliographia Antiquaria, 1716, p. 276, beeinflusst: Angelorum nomine pro bonis spiritibus usi sunt . . . et præcipue Hierocles, qui p. 37 ἀγγελικὸν θεῶν γένος memorat, atque inter Deum δημιουργόν et hominem tria ait intercedere: Deos immortales, Heroas et dæmonas terrenos . . . Notat idem Hierocles p. 41. Heroas (qui ἡμίθεοι Hesiodo) ab aliis dici δαίμονας ἀγαθοὺς . . . ab aliis ἀγγέλους . . . At per dæmones terrenos Hierocles non intelligit malos spiritus . . . sed vero animos hominum sapientia præstantium, quos ἰσοδαίμονας & ἰσαγγέλους appellat p. 46 . . . Ueber diese Quelle vgl. unten.

² Auf Vers 1745 ist kein Verlass.

Und bereits in der Rede "Zum Schäkesspears Tag" (1771) heisst es:

Wir ehren heute das Andenken des grössten Wandrers und tun uns dadurch selbst eine Ehre an. Von Verdiensten, die wir zu schätzen wissen, haben wir den Keim in uns.

In diesem Sinne ist der Tadel in der Farce "Götter Helden und Wieland" (1773): 'Das verdiente einige ahndungsvolle Ehrfurcht (Wielands vor Euripides)' zu verstehen. Und noch der greise Goethe wiederholt das alte Lied:

Nicht das macht frei, dass wir nichts über uns anerkennen wollen, sondern eben dass wir etwas verehren, das über uns ist. Denn indem wir es verehren, heben wir uns zu ihm hinauf und legen durch unsere Anerkennung an den Tag, dass wir selber das Höhere in uns tragen und wert sind, seinesgleichen zu sein. (Mit Eckermann ^{18/1} 27).

Der Erdgeist duldet keine Ueberhebung. Er will Ehrfurcht. Denn mit Göttern soll sich nicht messen Irgend ein Mensch.

Die Ehrfurcht ist der Kern Goethischer Alters-Religiösität. In den "Wanderjahren" (II. 1) entwickelt er aus diesem Grundbegriff ein ganzes System. Wie hier die Ehrfurcht vor dem Göttlichen aus der Ehrfurcht vor Eltern, Lehrern, Vorgesetzten abgeleitet wird, so ähnlich bereits in der Ode "Das Göttliche" (vor Nov. 1783):

Und wir verehren
Die Unsterblichen,
Als wären sie Menschen,
Täten im groszen,
Was der Beste im kleinen
Tut oder möchte.

Der edle Mensch
Sei hilfreich und gut!
Uermüdet schaff' er

Das Nützliche, Rechte,
Sei uns ein Vorbild
Jener geahneten Wesen!

Die Ehrfurchtsreligion des alten Goethe ist dem Geniekultus des Jünglings entsprossen.

Der Geniekultus zielt aber auf die Unsterblichkeit ab.

Ein jeglicher muss seinen Helden wählen,
Dem er die Wege zum Olymp hinauf
Sich nacharbeitet . . .

sagt Pylades in der "Iphigenie" (763 ff.). Genau dasselbe Bild hatte Goethe schon in der Rede "Zum Schäkesspears Tag" verwendet: Jeder, der sich fühlt, macht große Schritte durch dieses Leben, eine Bereitung für den unendlichen Weg drüben. Auf dieser Reise macht die Betrachtung der gigantischen Schritte des größten Wanderers unsere Seele feurig und groß. — Die Halbgötter dienen dem Strebenden als Führer zur Unsterblichkeit.

Es ist reizvoll, mit dieser ältesten selbständigen Aeuszerung Goethes über die Unsterblichkeitsfrage die Denkrede auf die Herzogin Anna Amalia zu vergleichen, die mehr als ein Menschenalter später (1807) verfasst, denselben Gedanken festhält:

Das ist der Vorzug edler Naturen, dass ihr Hinscheiden in höhere Regionen segnend wirkt, wie ihr Verweilen auf der Erde; dass sie uns von dorthier gleich Sternen entgegenleuchten, als Richtpunkte, wohin wir unsern Lauf bei einer nur zu oft durch Stürme unterbrochenen Fahrt zu richten haben; dass diejenigen, zu denen wir uns als zu Wohlwollenden und Hilfreichen im Leben hinwendeten, nun die sehnsuchtsvollen Blicke nach sich ziehen, als Vollendete, Selige.

Aber jene in jugendlich-burschikosem Ton dem großen Briten, dem 'Stern der höchsten Höhe', dargebrachte Huldigung zeigt besonders deutlich die Verbindung des Geniekultus mit dem Helmontschen Gedanken: 'Dieses Leben, meine

Herren, ist für unsere Seele viel zu kurz . . . keiner erreicht sein Ziel, wornach er so sehnlich ausging . . .' Und leise deuten die Worte: 'Freilich jeder nach seinem Masz' darauf hin, dass wir 'nicht auf gleiche Weise unsterblich sind' (Mit Eckermann ^{1/9} 29), ein Gedanke, dem der Greis manchmal recht scharfen Ausdruck gibt.

Die Eigenart Fausts besteht vor allem darin, dass er in göttlicher Weise schaffen will. Dies hat Goethe in dem 1801 geschriebenen Monolog hinter der Wagnerszene mit vollkommener Deutlichkeit so ausgedrückt:

Ich, Ebenbild der Gottheit, das sich schon
 Ganz nah gedünkt dem Spiegel ew'ger Wahrheit,
 Sein selbst genoss in Himmelsglanz und Klarheit,
 Und abgestreift den Erdensohn;
 Ich, mehr als Cherub, dessen freie Kraft
 Schon durch die Adern der Natur zu fließen
 Und, schaffend, Götterleben zu genießen
 Sich ahnungsvoll vermasz, wie muss ich's büßen!
 Ein Donnerwort hat mich hinweggerafft.

Dass die Fausterklärung von hier auszugehen hat, erkannte bereits JOHANNES FALK, dessen Ausführungen im Büchlein, "Goethe aus näherm persönlichen Umgang dargestellt", 1832, SS. 71, 240—50, freilich über das Ziel hinausgeschossen und ohne Einfluss auf die Forschung geblieben sind. Dann hat COLLIN in seiner Schrift, "Goethes Faust in seiner ältesten Gestalt", 1896, S. 12 ff. und 65 f., dieselbe Frage behandelt, ohne aber den Gegenstand recht zu durchdringen. Reifer und besser ist seine Ausführung im Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, 1914 Nr. 7, 237 f. Bevor letztere Arbeit erschien, hatte ich die ganze Frage schon lange geprüft und war zu ähnlichen Ergebnissen gelangt.

Da die persönliche Frage nach dem Verhältnis dieses Motivs zu Goethes eigenem Gemüts- und Geistesleben sich nicht ohne weitgreifende Untersuchungen, wofür hier kein Raum ist, gründlich erörtern lässt, muss ich mich hier mit dem Hinweis begnügen, dass der dem zwanzigjährigen Genie eingepflichtete Mystikerdrang, sich an Gott anzunähern, sich womöglich mit Gott eins zu machen, seinem schöpferischen Triebe die Richtung auf ein göttliches Schaffen sehr wohl geben mochte. Ich werde an anderm Orte, in weiterem Zusammenhang, auf dieses Problem zurückkommen; hier gilt es in erster Linie, den Tatbestand der Faustdichtung festzustellen.

Das Motiv tritt uns in den ältesten Szenen so gut wie in den späteren entgegen.¹ Faust hat sich der Magie ergeben,

Dass ich erkenne, was die Welt
Im Innersten zusammenhält,
Schau alle Wirkungskraft und Samen,
Und tu nicht mehr in Worten kramen.

Der ganze junge Goethe! vielmehr, der ganze Goethe! Denn erkennen heisst nicht, nach Art und Weise der Wortphilosophen, denen Goethe immer gram war, das Dasein auf eine Formel bringen. Erkennen heisst schauen und schaffen. Und der Erdgeist donnert in Worten, die genau dasselbe besagen wie jener spätere Faustmonolog, dasselbe wie Mephistos Hohn in "Wald und Höhle", den erschrockenen Beschwörer nieder:

Welch erbärmlich Grauen
Fast Uebersenschen dich! Wo ist der Seele Ruf?
Wo ist die Brust, die eine Welt in sich erschuf
Und trug und hegte, die mit Freudebeben
Erschwoll, sich uns, den Geistern, gleich zu heben?

¹ Den Zusammenhang des ersten Monologs, der seit SCHERER zu so vielen Erörterungen Anlass gegeben hat, werde ich an anderem Ort aus Goethes Eigenart erklären.

Ob 'Geister', wie hier, oder 'Götter', wie in den jüngeren Partien (3242; 652), gesagt wird, das bleibt sich gleich; denn Goethe gebraucht auch sonst diese Wörter als Synonymen. Diese Wesen gehören zu den polytheistischen Elementen, womit seit seiner Frühzeit sein 'Pantheismus' verquickt war. Auf die reizende Aufgabe, Goethes Dämonologie darzustellen, kann ich mich hier nicht einlassen; vielleicht werde ich an anderem Ort meine Sammlungen nutzbar machen können. Nur so viel ist gleich zu betonen, dass die Götter von Gott zu unterscheiden sind: der Erdgeist webt der Gottheit lebendiges Kleid. 'Gott verzeih den Göttern, die so mit uns spielen!' schreibt Goethe an Kestner (²⁵/₄ 73), worin man keinen Scherz erblicken darf.¹ — Es ist also Fausts Bestreben nicht, wie FALK meinte, darauf gerichtet, 'die Götter von ihren alten und ruhigen Sitzen zu vertreiben und sich dafür selbst als Schöpfer einzusetzen.' Sein 'Titanismus' ist leere Phrase. Wohl aber will er, als Gott unter Göttern schaffend, 'mit der Natur eins sein'.

Auf dieses hohe Streben muss Faust, musste Goethe für dieses Leben Verzicht leisten. Das schmerzliche Gefühl bei dieser notgedrungenen Entsagung zittert bei dem Dichter noch spät nach. In diesem Sinne lese man etwa seine Aeuszerrungen über den Wert der Philosophie im Briefe an Jacobi vom ²³/₁₁ 1801: 'wenn sie unsere ursprüngliche Empfindung,

¹ Provisorisch nehme ich an, dass Goethe durch FABRICII *Bibliographia Antiquaria*, 1716, p. 232 sq. (vgl. unten), beeinflusst war: *Plures igitur inferiores Deos veluti providentiae Divinae & gubernationis Mundi administratos & Angelos sub uno DEO summo Demiurgo venerandos sibi duxerunt, inque horum cultu ferme fuere frequentiores, sive quod supremum illum nulla cogitatione attingendum nulla satis digna prosequendum veneratione, adeoque omni cultu externo superiorem esse solo mentis recessu intimo venerandum & admirandum existimarent: sive quod inferioribus Diis commissam crederent a summo illo mundi administrationem, cultumque omnem qui his tribueretur in supremum illum Regem omnium & parentem existimarent redundare.* — Der Deus *μυριόμορφος* (p. 233) erinnert an Goethes 'hundertköpfigen Gott', oben S. 25.

als seien wir mit der Natur eins, erhöht, sichert und in ein tiefes ruhiges Anschauen verwandelt, in dessen immerwährender *συγκρισις* und *διακρισις* wir ein göttliches Leben fühlen, wenn uns ein solches zu führen auch nicht erlaubt ist, dann ist sie mir willkommen.' — Dieses Gefühl des göttlichen Lebens in der Natur hat im Monolog "Wald und Höhle" seinen klassischen Ausdruck gefunden. Das Forscherglück ist der Ersatz, den der Erdgeist dem in seine Schranken zurückgewiesenen Stürmer gewährt. 'Wenn wir ja im Sittlichen durch Glauben an Gott, Tugend und Unsterblichkeit uns in eine obere Region erheben und an das erste Wesen annähern sollen, so dürft' es wohl im Intellektuellen derselbe Fall sein, dass wir uns durch das Anschauen einer immer schaffenden Natur zur geistigen Teilnahme an ihren Produktionen würdig machten.' ("Anschauende Urteilskraft", 1820).

Unleugbar wird das Verständnis der ältesten Faustdichtung dadurch erschwert, dass Faust bei der Beschauung des Zeichens des Erdgeistes Worte ausspricht, die auf ganz andere Pläne deuten:

Ich fühle Mut, mich in die Welt zu wagen,
 Der Erde Weh, der Erde Glück zu tragen,
 Mit Stürmen mich herumzuschlagen
 Und in des Schiffbruchs Knirschen nicht zu zagen.

Diese Worte können kein Verlangen nach göttlicher Schöpferfähigkeit ausdrücken, sie müssen auf das Leben unter den Menschen abzielen. Aber warum denn nicht? Muss eins das andere ausschließen? Faust will eben beides, Mensch im übermenschlichen Sinne und schaffender Gott sein.

Und dieses menschlich-übermenschliche Programm bleibt übrig, nachdem Faust vom Erdgeist zurückgestoszen und an

Mephistopheles angewiesen ist. Es eröffnet den Teil der Pakt-szene, der im Fragment gedruckt wurde:

Und was der ganzen Menschheit zugeteilt ist,
 Will ich in meinem innern Selbst genießen,
 Mit meinem Geist das Höchste und Tiefste greifen,
 Ihr Wohl und Weh auf meinen Busen häufen,
 Und so mein eigen Selbst zu ihrem Selbst erweitern,
 Und, wie sie selbst, am End auch ich zerscheitern.

Als Goethe dies im Jahre 1788 schrieb, sah er seinen Faust sehr objektiv an und konnte ihm durch Mephisto mit nüchternen Worten entgegenhalten lassen, dass dergleichen keinem Menschen möglich sei. Und nach einem aufbrausenden 'Allein ich will!' muss Faust dem Erfahrenen recht geben.

Das Programm der Rastlosigkeit, worum es sich beim Teufelpakt, oder vielmehr bei der Teufelswette, handelt, gehört gewiss zu den ältesten Teilen der Faustkonzeption. Denn es hängt mit Helmonts Unsterblichkeitslehre eng zusammen und lässt sich in Goethes eigener Denkart früh nachweisen. Der kaum 21jährige gibt (^{24/s} 70) Hetzler iun. rücksichtlich seiner Studien guten Rat und fügt hinzu: 'Dabei müssen wir nichts sein, sondern alles werden wollen, und besonders nicht öfter stille stehen und ruhen, als die Notdurft eines müden Geistes und Körpers erfordert.' — Der Gedanke gehört dem Faust eigen, wenn auch der Ausdruck etwas zahm geraten ist. Ungefähr um diese Zeit hat Goethe nach Montfaucon sich diese Inschrift notiert ("Ephemerides", p. 10): *Flaminio Vaccae sculptori Romano, qui in operibus quae fecit, nunquam sibi satisfecit.* Gewiss weil ihm der Inhalt kongenial war. — Ein Brief an Lavater vom ^{26/4} 74 schlieszt mit diesen Worten: 'Adieu Bruder, ich bin nicht lass, so lang ich auf der Erde bin, erobr' ich wenigstens gewiss

meinen Schritt Lands täglich!' — Im Briefe an Auguste Stolberg vom $13\frac{1}{2}$ 75 kennzeichnet er sich selbst als jemand, 'der weder rechts noch links fragt: was von dem gehalten werde was er machte? weil er arbeitend immer gleich eine Stufe höher steigt, weil er nach keinem Ideale springen, sondern seine Gefühle sich zu Fähigkeiten, kämpfend und spielend, entwickeln lassen will'.¹ — Es steckt in diesen Worten ein Stück Faustgeschichte, die gewonnene Erkenntnis, dass man das Ziel nicht im Sprunge, sondern Stufe für Stufe, durch Arbeit erreicht. — Dann folgen diese stolzen Worte an Lavater (ca. $20\frac{1}{9}$ 80): 'Das Tagewerk, das mir aufgetragen ist, das mir täglich leichter und schwerer wird, erfordert wachend und träumend meine Gegenwart; diese Pflicht wird mir täglich teurer, und darin wünscht ichs den grössten Menschen gleich zu tun, und in nichts gröszerm. Diese Begierde, die Pyramide meines Daseins, deren Basis mir angegeben und gegründet ist, so hoch als möglich in die Luft zu spitzen, überwiegt alles andre und lässt kaum augenblickliches Vergessen zu. Ich darf mich nicht säumen, ich bin schon weit in Jahren vor, und vielleicht bricht mich das Schicksal in der Mitte, und der Babylonische Turm bleibt stumpf — unvollendet. Wenigstens soll man sagen, es war kühn entworfen, und wenn ich lebe, sollen wills Gott die Kräfte bis hinauf reichen'. — Man erinnert sich an die Worte Egmonts: 'Ich stehe hoch und kann und muss noch höher steigen, ich fühle mir Hoffnung, Mut und Kraft. Noch hab ich meines Wachstums Gipfel nicht erreicht, und steh ich droben einst, so will ich fest, nicht ängstlich stehen.'

In bescheidnerer Form, jedoch mit nicht geringerer Festig-

¹ Now we know that nobody can reach the uppermost round of a Ladder but by passing all that are between it and the lowest; and to pass over all these in the Life of one Body, is not possible. And in case any one should go about to leap over some of these steps, would not he find this altogether impracticable? . . . Paradoxal Discourses II 156.

keit, und nun wieder mit Ausblick auf das künftige Leben, wird in einem Briefe an Knebel vom $3/12$ 81 dem gleichen rastlosen Streben Ausdruck gegeben: 'Das Bedürfnis meiner Natur zwingt mich zu einer vermanichfaltigten Tätigkeit, und ich würde in dem geringsten Dorfe und auf einer wüsten Insel ebenso betriebsam sein müssen, um nur zu leben. Sind denn auch Dinge, die mir nicht anstehen, so komme ich darüber gar leichte weg, weil es ein Artikel meines Glaubens ist, dass wir durch Standhaftigkeit und Treue in dem gegenwärtigen Zustande ganz allein der höhern Stufe eines folgenden wert und, sie zu betreten, fähig werden, es sei nun hier zeitlich oder dort ewig.'

Dies ist das geheime Glück, worauf er im Briefe an Lavater vom $8/10$ 79 hindeutet: 'Mein Gott dem ich immer treu geblieben bin hat mich reichlich gesegnet im Geheimen, denn mein Schicksal ist den Menschen ganz verborgen, sie können nichts davon sehen noch hören.' Dies ist der verborgene Knoten, der sein zersplittertes Leben zusammenknüpft (An Knebel $21/11$ 82): 'Wie ich mir in meinem väterlichen Hause nicht einfallen liesz, die Erscheinungen der Geister und die juristische Praxin zu verbinden, eben so getrennt lass ich jetzt den Geheimderat und mein anderes Selbst, ohne das ein Geh. R. sehr gut bestehen kann. Nur im innersten meiner Pläne und Vorsätze und Unternehmungen bleib ich mir geheimnisvoll selbst treu und knüpfe so wieder mein gesellschaftliches, politisches, moralisches und poetisches Leben in einen verborgenen Knoten zusammen. *Sapienti sat.*'

Eben weil der Dichter so veranlagt war, aus innerem Drang und mit Bewusstsein seine Lebensführung so gestaltete, konnte er seinen Faust keinen eigentlichen Vertrag mit dem Teufel, mit der negativen, antiproduktiven Kraft schlieszen lassen. 'Was willst du armer Teufel geben? Ward eines Menschen Geist, in seinem hohen Streben, Von deines-

gleichen je gefasst?' So ist der Pakt nur eine Wette, die der Rastlose gewinnen muss. Faust verpflichtet sich nur zu dem, was er ohnehin tun würde.

Das Streben meiner ganzen Kraft
Ist grade das, was ich verspreche.

Das Stillstehen ist ihm eine Hölle: Wie ich beharre, bin ich Knecht.¹ Doch Mephistopheles, der sich das Ewig-Leere liebt, begreift ihn nicht.

Wenn durch Fausts leidenschaftliche Stimmung beim Paktabschluss der ethische Wert seines Strebens zunächst getrübt ist, so sehen wir nach dem verwegenen Drauflosstürmen allmählich seinen Charakter sich läutern, und Stufe um Stufe erklimmt er die Höhe, wobei Mephistopheles zusehends an Bedeutung verliert.

Der Schlussakt der Altersdichtung führt mit berechnender Absicht noch einmal am Lebensende Fausts das ganze Motiv der Wette vor. Ein gespensterhaftes Weib schleicht sich zum Greise ins Gemach: 'Hast du die Sorge nie gekannt?' — In grosartigem Rückblick überfliegt Faust sein verflossenes Leben und zieht wie vor Alters dies Fazit:

Im Weiterschreiten find er Qual und Glück,
Er! unbefriedigt jeden Augenblick!

Die Sorge setzt ihm scharf zu:

Wen ich einmal mir besitze,
Dem ist alle Welt nichts nütze . . .

Die Erlahmung des Willens

Heftet ihn an seine Stelle
Und bereitet ihn zur Hölle.

¹ If ever this continual Renovation, Melioration, and Glorification of the Creatures of God should come to cease, the Creatures by this means, viz. by ceasing from rising higher and higher, would either come to a stand, or else go backwards towards nothing, neither of which can be admitted . . . Paradoxal Discourses II p. 3.

Mit Verwünschung scheidend haucht sie ihn an, dass er erblindet. Doch der Greis lässt sich nicht beugen. Er schreitet zur Vollendung des groszen Werks, das darauf berechnet ist, sein Volk in ewig rastloser Tätigkeit zu erhalten, die Spur von seinen Erdetagen nicht in Aeonen untergehn zu lassen. Und im Vorgefühl von solichem hohen Glück spricht er nun das verhängnisvolle 'Verweile!' aus, worauf sein Tod erfolgt.

Ich will über die Ansprüche Mephistos aus seinem Rechtstitel mich mit den nichts Verstehenden in keinen Streit einlassen. Lieber führe ich die schönen und tiefen Worte FRIEDRICH VISCHERS an:

Nun ist dies Schauen Fausts zunächst zwar nur ein Schauen in eine Zukunft, diese Zukunft ist aber eine Zukunft, worin er ein Wachsendes schaut, also wieder nicht ein Stillstehendes, und so geht sein Blick von Zukunft in Zukunft, geht ins Zeitlose, ins Unendliche, er ruht aus im Bilde des nie Ruhenden, er steht still bei dem nie Stillstehenden, er sagt: Verweile! zu einem Augenblick, der die Ewigkeit in sich schlieszt. ("Goethes Faust", S. 338).

Es ist eine merkwürdige Tatsache, dass Goethe, hart an der Schwelle des neuen Jahrhunderts, in dessen ersten Jahren mit Ueberwindung des Rationalismus eine ungeheure religiöse Reaktion losbrechen sollte, sich von seinem theosophisch-spiritistischen Jugendstandpunkt mit starken und immer stärkeren Schritten entfernte und zum 'steifen Realisten' sich entwickelte. Diese entschiedene Wendung zum Rationalismus, die seit 1781 sich vorbereitete, seit der Mitte der achtziger Jahre eine vollbrachte Tatsache war, ist aus dem Bedürfnis seiner innersten Natur zu erklären. Die Selbsterziehung, die Reinigung des eigenen Gemütes, die er nach den wilden ersten Weimarer Jahren sich zur Pflicht machte, die Wahrheitsliebe, die die falschen Triebe des eigenen Naturrells mit Falkenaugen erspähte und mit unerbittlicher Strenge

verfolgte, mußte allen religiösen Selbsttäuschungen ein Ende machen. Zu Anfang der achtziger Jahre löst sich nach heisser Kontroverse das Verhältnis zum früher verehrten und geliebten Züricher Propheten; das Bündnis mit Herder, der Vormacht der religiös Freisinnigen, wird erneuert, um dann lange Jahre in Kraft zu bleiben; die treue Erfüllung hoher amtlicher Pflichten und die gewissenhafte Versenkung ins naturwissenschaftliche Detailstudium lenken seinen nunmehr geschärften Blick auf die Realität des Daseins; alle Phantastik wird ihm verhasst. Der Brief an Knebel vom 17/11 84 kündigt wie ein Sturmvogel die neue Wendung an:

Wie es vor alten Zeiten, da die Menschen an der Erde lagen, eine Wohltat war, ihnen auf den Himmel zu deuten und sie aufs geistige aufmerksam zu machen, so ists jetzt eine grözere, sie nach der Erde zurückzuführen und die Elastizität ihrer angefüllten Ballons ein wenig zu vermindern.

Die im Winter 1784—85 betriebenen Spinozastudien¹ haben seine neuen Ueberzeugungen zur Reife gebracht; wahrscheinlich gerade durch die Einwirkung Spinozas ist ihm damals auch sein Unsterblichkeitsglaube abhanden gekommen. Dieser aus dem chronologischen Zusammentreffen gezogene Schluss wird durch Aeuszerungen des alten Goethe zum Kanzler Fr. v. Müller einigermaßen bestätigt.²

¹ SUPHAN, Goethe und Spinoza (in der Festschrift zu der zweiten Säcularfeier des Friedrichs-Werderschen Gymnasiums zu Berlin, 1881).

² Auf die religiösen Ansichten des Lucrez dürfe man sich gar nicht einlassen. Es habe schon damals eine gewaltige Furcht vor dem Zustande nach dem Tode in den Köpfen der Menschen gespukt . . . Lucrez sei, dadurch ergrimmt, in das Extrem verfallen, von dieser Furcht durch seine Vernichtungslehre mit einem Male heilen zu wollen. Man spüre durch das ganze Lehrgedicht einen finstern, ingrimmigen Geist wandeln, der sich durchaus über die Erbärmlichkeit seiner Zeitgenossen erheben wolle. So sei es immer gewesen, auch bei Spinoza und andern Ketzern . . . Lucrez komme ihm in seinen abstrusen Lehrsätzen immer wie Friedrich II vor, als dieser in der Schlacht von Collin seinen Grenadieren, die eine Batterie zu attackieren zauderten, zurief: Ihr Hunde, wollt Ihr denn ewig leben? (^{20/2} 21).

So geht er 1786 nach Italien, wo ihn die Bräuche der katholischen Kirche anwidern, wo die Lehre des Christentums ihn zu immer neuen Invektiven reizt. War ihm schon längst der Mirakelglaube eine 'Lästerung gegen den groszen Gott und seine Offenbarung in der Natur' (an Lavater ⁹/s 82), so überschüttet er nun, in Briefen und Tagebüchern, die kirchlichen Glaubenssätze mit dem lustigsten Spott. Um seinen damaligen polemischen Humor zu kennzeichnen, führe ich als ein Beispiel aus vielen diese Probe an:

Heute fiel mir recht auf, wie doch eigentlich der Mensch das Unsinnige, wenn es ihm nur sinnlich vorgestellt werden kann, mit Freuden ergreift, desswegen man sich freuen sollte Poet zu sein. Was die Mutter Gottes für eine schöne Erfindung ist, fühlt man nicht eher als mitten im Catholicismus. Eine VERGINE mit dem Sohn auf dem Arm, die aber darum SANTISSIMA VERGINE ist, weil sie einen Sohn zur Welt gebracht hat. Es ist ein Gegenstand, vor dem einem die Sinne so schön stillstehen, der eine gewisse innerliche Grazie der Dichtung hat, über den man sich so freut und bei dem man so ganz und gar nichts denken kann; dass er recht zu einem religiösen Gegenstande gemacht ist. (⁸/10 86).

Im antiken Heidentum findet er sein Heil. Man muss seinen "Winckelmann" ("Heidnisches") lesen, um recht zu erkennen, was er unter 'heidnischem Sinn' versteht.

Jenes Vertrauen auf sich selbst, jenes Wirken in der Gegenwart, die reine Verehrung der Götter als Ahnherren, die Bewunderung derselben gleichsam nur als Kunstwerke, die Ergebenheit in ein übermächtiges Schicksal, die in dem hohen Werte des Nachruhms selbst wieder auf diese Welt angewiesene Zukunft gehören so notwendig zusammen, machen solch ein unzertrennliches Ganze, bilden sich zu einem von der Natur selbst beabsichtigten Zustand des menschlichen Wesens, dass wir in dem höchsten Augenblicke des Genusses wie in dem tiefsten der Aufopferung, ja des Untergangs eine unverwüstliche Gesundheit gewahr werden.

Dies war in den römischen Tagen sein eigenes Credo.

In Verona kommen ihm die ersten antiken Grabmäler zu Gesicht (¹⁶/9 86).

Und die Grabmäler sind herzlich und rührend . . . Mir war die Gegenwart der Steine höchst rührend, dass ich mich der Tränen nicht enthalten konnte. Hier ist kein geharnischter Mann auf den Knien, der einer fröhlichen Auferstehung wartet, hier hat der Künstler mit mehr oder weniger Geschick immer nur die einfache Gegenwart der Menschen hingestellt, ihre Existenz dadurch fortgesetzt und bleibend gemacht. Sie falten nicht die Hände zusammen, schauen nicht gen Himmel; sondern sie sind was sie waren, sie stehn beisammen, sie nehmen Anteil an einander, sie lieben sich . . .

Man sieht leicht, dass er in diesen Worten seinem alten Glauben absagt. Noch deutlicher freilich, wenn er in Bologna (¹⁹/10. 86) dem Bilde der heiligen Cecilie 'eine Dauer in die Ewigkeit wünscht, wenn man gleich zufrieden ist, selbst aufgelöst zu werden'. Und unnötig scharf, trotz anscheinender Rücksichtnahme gestaltet er nach der Rückkehr dieses Beileidsschreiben an Friedrich Stolberg (²/₂ 89):

Ich nehme mehr Teil als du glaubst an der tröstlichen Erfahrung, die mir dein Brief mitteilt: dass deine liebe Agnes in den letzten Zeiten sich dir reiner, himmlischer, verklärter als in ihrem ganzen Leben dargestellt und dass sie dir scheidend einen Vorschmack, eine Ahnung seligen und vollendeten Bleibens zurückgelassen.

Wenn ich auch für meine Person an der Lehre des Lucrez mehr oder weniger hänge und alle meine Prätensionen in den Kreis des Lebens einschliesze; so erfreut und erquickt es mich doch immer sehr, wenn ich sehe, dass die allmütterliche Natur für zärtliche Seelen auch zartere Laute und Anklänge in den Undulationen ihrer Harmonien leise tönen lässt und dem endlichen Menschen auf so manche Weise ein Mitgefühl des Ewigen und Unendlichen gönnt.

Der Forscher freilich freut sich des unzweideutigen Zeugnisses.

Es kann nicht wunder nehmen, dass diese Geistesrichtung die in Rom geschriebenen Teile des Faust prägt. Derselbe Spott über religiöse Gegenstände, wie wir ihn im Tagebuch

fanden, tritt uns auch hier unverhüllt entgegen. In der Tat, nur in den Szenen der Fragmentphase kommen solche Invektiven vor. Natürlich sind sie dem Mephistopheles in den Mund gelegt, wir haben aber schon oben gesehen, dass in diesen Partien Mephisto des Dichters Sprachrohr ist. Es musste für Goethe eine wunderliche Aufgabe sein, bei solcher Gesinnung seine Jugenddichtung fortzuführen. Keineswegs hatte er das mystische Grundmotiv aus den Augen verloren. Denn wenn Faust in der Paktszene sein eigen Selbst zum Selbst der Menschheit erweitern will, wenn er in "Wald und Höhle" den Göttern nah und näher kommt, so ist dies noch ganz aus der Gemütswelt des einstigen Theosophen heraus gesprochen. Aber der Realist Goethe weisz sich zu entschädigen:

Ein überirdisches Vergnügen!
 In Nacht und Tau auf den Gebirgen liegen,
 Und Erd und Himmel wonniglich umfassen,
 Zu einer Gottheit sich aufschwellen lassen,
 Der Erde Mark mit Ahnungsdrang durchwühlen,
 Alle sechs Tagewerk im Busen fühlen,
 In stolzer Kraft ich weisz nicht was genieszen,
 Bald liebewonniglich in alles überfieszen,
 Verschwunden ganz der Erdensohn,
 Und dann die hohe Intuition — (*mit einer Gebärde*)
 Ich darf nicht sagen, wie — zu schlieszen.

So verhöhnt der römische Goethe, durch den Mund Mephistos, die Mystik seiner Jugend!

Nicht ohne weiteres klar ist Fausts Stellungnahme zur Unsterblichkeitsfrage in der alten Paktszene.

Das Drüben kann mich wenig kümmern;
 Schlägst du erst diese Welt zu Trümmern,
 Die andre mag darnach entstehn.
 Aus dieser Erde quillen meine Freuden,
 Und diese Sonne scheineth meinen Leiden;
 Kann ich mich erst von ihnen scheiden,
 Dann mag, was will und kann, geschehn.

Man ist auf den ersten Blick geneigt, diese Worte im rein negativen Sinne aufzufassen, und die Kenntnis von Goethes damaliger Ansicht leiht dieser Deutung eine scheinbare Stütze. Nun ist Faust aber nicht mit dem damaligen Goethe identisch. Andererseits kommen ähnliche Ansichten auch in Goethes gläubigen Perioden zum Ausdruck, wie wir im Verfolg sehen werden. Es ist deshalb korrekter, die Stelle streng nach dem Wortlaut aufzufassen, so zwar dass Faust das Drüben nicht leugnet, jene Zukunft aber auf sich beruhen lässt, worin denn gerade nicht die temporäre, sondern die bleibende Ansicht Goethes zu erkennen ist.

Wie sehr Goethe infolge seiner letzten Häutung seinem alten Ich und seinen alten Freunden entfremdet war, als er aus Italien zurückkehrte, darüber hat er in der "Zwischenrede" wie im Pempelforter Abschnitt der "Kampagne in Frankreich" sein Bekenntnis abgelegt. Wie zum Jacobischen Kreise, so stand er zu vielen andern. Der steife Realist zog sich in sich selbst zurück, vertiefte sich in optische, dann auch philosophische Studien. Leise bereitete sich indessen im Laufe der neunziger Jahre ein neuer Umschlag vor. Kant, dessen Gedankenwelt der Dichter erst jetzt näher trat, blieb nicht ohne Einfluss. Dann hat Schiller die Entwicklung befördert.¹ Verfolgt man diese an der Hand der urkundlichen Zeugnisse, so kann man sich des Eindrucks nicht erwehren, dass ästhetische Reflexion dem Rückschlag den Boden bereitet hat. Es handelte sich für die verbündeten Dichter um die Einigung über theoretische und praktische Grundsätze für epische und dramatische Dichtung. Auf Grund gemeinschaftlicher Erwägungen arbeitete Goethe im April 1797

¹ Du würdest mich nicht mehr als einen so steifen Realisten finden, es bringt mir groszen Vorteil, dass ich mit den andern Arten zu denken etwas bekannter geworden bin . . . An Jacobi ^{17/10} 96.

die kleine Poetik aus, die die Bestrebungen der folgenden dreißig Jahre deutscher Litteratur gleichsam *in nuce* enthält. Hier werden nun auch die 'Welten' festgestellt, in welchen sich Epos und Drama bewegen, und zwar: die physische, die sittliche und die dritte Welt: 'die Welt der Phantasien, Ahnungen, Erscheinungen, Zufälle und Schicksale. Diese steht beiden offen, nur versteht sich, dass sie an die sinnliche herangebracht werde; wobei dann für die Modernen eine besondere Schwierigkeit entsteht, weil wir für die Wundergeschöpfe, Götter, Wahrsager und Orakel der Alten, so sehr es zu wünschen wäre, nicht leicht Ersatz finden.' Damit ist ausgesprochen, dass der Rationalismus als Nährboden der Dichtung nicht genügt, dass sie das Uebersinnliche, das Wunderbare nicht entbehren kann.

Schon bevor diese Poetik, deren Keim übrigens in den "Lehrjahren" V. 7 zu finden ist, ihre theoretische Form gewann, hatte Goethe sie in der Praxis ausgeübt, und zwar in den letzten Büchern des "Wilhelm Meister". Mit einem plötzlichen Ruck, 'von einem sonderbaren Instinkte befallen', wie er (^{18/3} 95) an Schiller schreibt, hatte er das religiöse Buch seines Romans, die "Bekenntnisse einer schönen Seele" in Angriff genommen. Seine Jugendfreundin, die eigentliche Muse seiner ältesten Faustdichtung, führt ihn jetzt, wie vor fast dreißig Jahren, zur übersinnlichen Welt zurück. Seine Stellung dem Religiösen gegenüber ist freilich zunächst die des Skeptikers. Bei der schönen Seele 'beruht das Ganze auf den edelsten Täuschungen und auf der zartesten Verwechslung des subjektiven und objektiven'. Schillers Antwort auf diesen Brief verrät, wie blutwenig er über Goethes ursprüngliche Anlagen und jugendliche Geistesrichtung unterrichtet war. — Wie die schöne Seele kränkelt, so sind auch in den folgenden sich rasch anschließenden Büchern vorzugsweise die Kranken, die Abnormen, die schwachen Charaktere religiös veranlagt: Mignon, der Harfenspieler, Sperata, der unter die

Herrnhuter gehende Graf; die Gesunden sind nicht religiös, sondern ethisch veranlagt: der Inhalt ihres Lebens ist unselbstische Tätigkeit (Therese, Natalie). *Memento vivere* ist die Devise dieses Romans, und die Frage nach einem Leben nach dem Tode wird eher verneint als bejaht. 'Wenn das schöne Verhältnis wenigstens für diesmal aufgehoben ist', V. 1. 'Und wenn es nicht erlaubt ist, seine traurigen Tage freiwillig zu endigen, so hebe ein frühzeitiger Wahnsinn das Bewusstsein auf, ehe der Tod, der es auf immer zerstört, die lange Nacht herbeiführt!' VIII. 2. Bei Mignons Bestattung (VIII. 8) werden wir auf 'das Jauchzen himmlischer Geschwister, das den müden Gespielen dereinst wieder aufweckt' gewiss weniger Gewicht legen dürfen als auf die stattgefundenen Balsamierung. 'Wenn die Kunst (des Arztes) den scheidenden Geist nicht zu fesseln vermochte, so hat sie alle ihre Mittel angewandt, den Körper zu erhalten und ihn der Vergänglichkeit zu entziehen'. Nur ästhetische Spielereien dürfen wir in den Träumen und Visionen sehen, die als sich erfüllende Weissagungen uns vorgetäuscht werden (VII. 1, V. 3), oder gar im Wunsche des kleinen Felix (V. 16): 'Höre! bringe mir einen Vater mit!' der ebenfalls Zukünftiges ankündigt. Dies alles ist nicht Glaube, sondern Kunst und macht im sehr weltlichen Buche einen leidigen Eindruck des Angeflickten und Unechten.

In "Hermann und Dorothea" (IX 46 ff.) lässt Goethe den Pfarrer sagen:

Des Todes rührendes Bild steht

Nicht als Schrecken dem Weisen, und nicht als Ende dem Frommen.
 Jenen dringt es ins Leben zurück und lehret ihn handeln;
 Diesem stärkt es, zu künftigem Heil, im Trübsal die Hoffnung:
 Beiden wird zum Leben der Tod . . .

Also ist auch noch hier das 'Gedenke zu leben' der Standpunkt des Weisen. — Noch im Jahre 1797/8 fleht die Euphrosyne:

Lass nicht ungerühmt mich zu den Schatten hinabgehn!
Nur die Muse gewährt einiges Leben dem Tod.

Also auf die Namensdauer, auf die Erhaltung des schönen Körpers und auf rüstige Tätigkeit im irdischen Leben, darauf sind die Sterblichen angewiesen.

Man versteht, dass Goethe damals zweifeln mochte, ob sein Herz jenem Wahn der alten Faustidee noch geneigt sei!

Doch ihm war seine Jugend wieder lebendig geworden. Und es war ihm selbst wie den ihm Nahestehenden auffällig, wie er in diesen Jahren sich verwandelte, sich verjüngte. 'Sie müssen', schreibt ihm Schiller (17/1 97), 'eine gewisse, nicht sehr kurze, Epoche gehabt haben, die ich Ihre analytische Periode nennen möchte, wo Sie durch die Teilung und Trennung zu einem Ganzen strebten, wo Ihre Natur gleichsam mit sich selbst zerfallen war und sich durch Kunst und Wissenschaft wieder herzustellen suchte. Jetzt dünkt mir kehren Sie, ausgebildet und reif, zu Ihrer Jugend zurück, und werden die Frucht mit der Blüte verbinden. Diese zweite Jugend ist die Jugend der Götter und unsterblich wie diese.' Und Goethe antwortet: 'Ich . . . leugne nicht, dass mir die wunderbare Epoche, in die ich eintrete, selbst sehr merkwürdig ist . . .'

Und Jugend begehrt der Dichter im "Vorspiel auf dem Theater":

So gib mir auch die Zeiten wieder,
Da ich noch selbst im Werden war.

Dieser Wunsch ist Goethe dadurch erfüllt worden, dass ein geistesverwandter Jüngling sich ihm mit inniger Neigung und Verehrung anschloss, ihm den verschütteten Brunnen seiner eigenen Frühzeit wieder aufdeckte, die erstarrten Knospen seiner jugendlichen Ideen zum Aufblühen brachte. Der Hang zur Mystik, den Goethe gewaltsam zurückgedrängt hatte, lag tief in seinem Innern zusammengerollt und harrete

nur der Sommersonne, um sich aufs neue zu entfalten. Doch möge man nie vergessen, dass Goethe sehr wohl gewusst hat, nach Schillers Wort, die Frucht mit der Blüte zu verbinden. Der neue Standpunkt ist eine eigentümliche Synthese des Realismus und des Idealismus.

Jedenfalls hat die Naturphilosophie den Sieg der Unsterblichkeitsidee herbeigeführt. Das Jahr 1799 bildet die Scheide. Von da an konnte Goethe seiner Faustidee wieder gerecht werden. Es kann hier von poetischen Kunstgriffen keine Rede sein. Jeder hört heraus, dass die Töne echt sind:

Vernunft fängt wieder an zu sprechen
 Und Hoffnung wieder an zu blühen,
 Man sehnt sich nach des Lebens Bächen,
 Ach nach des Lebens Quelle hin.

Zum neuen Jahr (1800) konnte Goethe seinem alten Freunde Jacobi die eingetretene Umwandlung melden:

Seit der Zeit wir uns nicht unmittelbar berührt haben, habe ich manche Vorteile geistiger Bildung genossen. Sonst machte mich mein entschiedener Hass gegen Schwärmerei, Heuchelei und Anmaszung auch gegen das wahre ideale Gute im Menschen, das sich in der Erfahrung nicht wohl ganz rein zeigen kann, oft ungerecht. Auch hierüber, wie über manches andere belehrt uns die Zeit, und man lernt: dass wahre Schätzung nicht ohne Schonung sein kann. Seit der Zeit ist mir jedes ideale Streben, wo ich es antreffe, wert und lieb . . .

Den Fauststellen aus dem Jahre 1801, die den Glauben an die persönliche Fortdauer voraussetzen (705, 789), schlieszen sich in den Werken der folgenden Jahre manche andere an, zum Teil freilich mit stärkerer oder schwächerer Akkommodation ("Natürliche Tochter" V. 1542 ff.: spätgriechischer Glaube,¹ der sich mit Goethes Denkart einigermaßen deckt; "Epilog zu Schillers Glocke" in der ursprünglichen Fassung;

¹ Vgl. ROHDE, Psyche² II 384.

“Wahlverwandtschaften” am Ende). Gut drückt der Schluss von “Winckelmann” (1805) Goethes Ansicht aus:

Und in diesem Sinne dürfen wir ihn wohl glücklich preisen, dass er von dem Gipfel des menschlichen Daseins zu den Seligen emporgestiegen, dass ein kurzer Schrecken, ein schneller Schmerz ihn von den Lebendigen hinweggenommen.

Die Denkrede auf Anna Amalia (1807) ist schon oben S. 69 angeführt.

Die nähere Begründung dieses Glaubens haben wir in vertrauten Gesprächen des alten Goethe mit nahestehenden Freunden zu suchen, besonders bei Eckermann. ‘Die Ueberzeugung unserer Fortdauer entspringt mir aus dem Begriff der Tätigkeit; denn wenn ich bis an mein Ende rastlos wirke, so ist die Natur verpflichtet, mir eine andere Form des Daseins anzuweisen, wenn die jetzige meinem Geist nicht ferner auszuhalten vermag’ (⁴/₂ 29). — ‘Ich zweifle nicht an unserer Fortdauer, denn die Natur kann die Entelechie nicht entbehren; aber wir sind nicht auf gleiche Weise unsterblich, und um sich künftig als grosze Entelechie zu manifestieren, muss man auch eine sein’ (¹/₉ 29). — Damit ist das Beileidsschreiben an Zelter (¹⁹/₃ 27) zusammenzuhalten: ‘Wirken wir fort bis wir, vor oder nach einander, vom Weltgeist berufen, in den Aether zurückkehren! Möge dann der ewig Lebendige uns neue Tätigkeiten, denen analog in welchen wir uns schon erprobt, nicht versagen! Fügt er sodann Erinnerung und Nachgefühl des Rechten und Guten was wir hier schon gewollt und geleistet, väterlich hinzu; so würden wir gewiss nur desto rascher in die Kämme des Weltgetriebes eingreifen. Die entelechische Monade muss sich nur in rastloser Tätigkeit erhalten; wird ihr diese zur andern Natur, so kann es ihr in Ewigkeit nicht an Beschäftigung fehlen . . .’ Und noch deutlicher als diese völlig authentische Auslassung sind seine Worte zu Falk im Ge-

sprach nach Wielands Tode (^{25/1} 13): 'Wahrlich, das nebelartige Wesen irgend eines Kometen in Licht und Klarheit zu verfassen, das wäre wohl für die Monas unsers Wieland's eine erfreuliche Aufgabe zu nennen; wie denn überhaupt, sobald man die Ewigkeit dieses Weltzustandes denkt, sich für Monaden durchaus keine andre Bestimmung annehmen lässt, als dass sie ewig auch ihrerseits an den Freuden der Götter als selig mitschaffende Kräfte Teil nehmen. Das Werden der Schöpfung ist ihnen anvertraut.' Der ganze Faust! — Zum Kanzler v. Müller sagte er (^{23/9} 27): 'Ich muss gestehen, ich wüsste auch nichts mit der ewigen Seligkeit anzufangen, wenn sie mir nicht neue Aufgaben und Schwierigkeiten zu besiegen böte. Aber dafür ist wohl gesorgt, wir dürfen nur die Planeten und Sonnen anblicken, da wird es auch Nüsse genug zu knacken geben.' Und am ^{8/6} 21: '. . . Und so war ich stets und werde es bleiben (mir getreu), solange ich lebe, und darüber hinaus hoffe ich auch noch auf die Sterne; ich habe mir so einige ausersehn, auf denen ich meine Späße noch fortzutreiben gedenke.' — Unter den "Maximen und Reflexionen" aus dem Nachlass (Hecker 1037) findet sich folgendes: Jemand sagte: "Was bemüht ihr euch um den Homer? Ihr versteht ihn doch nicht!" Darauf antwortet' ich: Versteh' ich doch auch Sonne, Mond und Sterne nicht; aber sie gehen über meinem Haupte hin und ich erkenne mich in ihnen, indem ich sie sehe und ihren regelmässigen Gang betrachte, und denke daher, ob auch wohl etwas aus mir werden könnte.

Rastlose Tätigkeit, Beständigkeit, Treue bedingen die persönliche Fortdauer:

Denn die Gesinnung, die beständige,
Sie macht allein den Menschen dauerhaft.

So löst sich jene grosze Frage
Nach unserm zweiten Vaterland;

Denn das Beständige der ird'schen Tage
Verbürgt uns ewigen Bestand.

(“Zur Logenfeier des $\frac{3}{9}$ 25”).

‘Den Beweis der Unsterblichkeit muss jeder in sich selbst tragen, ausserdem kann er nicht gegeben werden. Wohl ist alles in der Natur Wechsel, aber hinter dem Wechsel ruht ein Ewiges.’

(Mit v. Müller $\frac{15}{5}$ 22).

Manchmal kommt zugleich Goethes aristokratischer Zug zum Vorschein. So gegen Ende des Helenadramas (Faust 9981), wo die Panthalis zu den Trojanerinnen spricht:

Wer keinen Namen sich erwarb, noch Edles will,
Gehört den Elementen an; so fahret hin!
Mit meiner Königin zu sein, verlangt mich heisz;
Nicht nur Verdienst, auch Treue wahrt uns die Person.

Den Frauen den Zutritt zu gestatten, war er überhaupt nicht sonderlich geneigt (mit Eckermann $\frac{25}{2}$ 24). Diese Gesinnung kleidet er im “Divan” mit sichtlichem Behagen in muhammedanisches Gewand:

Frauen sollen nichts verlieren,
Reiner Treue ziemt zu hoffen;
Doch wir wissen nur von vieren,
Die all dort schon eingetroffen.

(“Auserwählte Frauen”).

Und nun wird uns die alte Faustidee, wie sie Goethe etwa 1799 im Paralipomenon I schematisiert hat, völlig klar werden. Wer das handschriftliche Original oder das im Band 17 des Goethe-Jahrbuchs (1896), S. 209 mitgeteilte Facsimile einsieht, unterscheidet leicht eine ursprüngliche Niederschrift von späteren Zusätzen. Wir halten uns der besseren Uebersichtlichkeit halber an erstere. In drei Zeilen übereinander steht:

Lebens Genuss der Person	1 Theil
Thaten Genuss zweyter	————
Schöpfungs Genuss	Epilog im Chaos

Man sieht sofort, dass der Inhalt des ersten Theils sehr wohl als 'Lebensgenuss' bestimmt werden kann: 'Was der ganzen Menschheit zugeteilt ist, will ich in meinem innern Selbst genießen'; auch dass der zweite Teil, besonders die letzten Akte des uns vorliegenden zweiten Theils, wo Faust als Feldherr und Staatsoberhaupt auftritt, den 'Tatengenuss' zum Gegenstand haben. Aus dem 'Schöpfungsgenuss' dagegen konnte man bisher nicht klug werden. Doch kann der Sinn nicht im mindesten zweifelhaft sein. Es ist von etwas die Rede, was jenseits des zweiten Theils liegt, also nach Fausts Tode eintritt. Demnach muss 'Schöpfungsgenuss' die 'Werdelust', die 'schaffende Freude' der durch den Tod freigewordenen Entelechie, die 'um sich die Welt bildet, deren Intention geistig in ihr liegt', ausdrücken. Zum Ueberfluss fügt Goethe dann 'von innen' hinzu, da ja seiner Ansicht zufolge alles organische Wachstum durch eine innere Ursache bewirkt wird.

So lesen wir denn aus diesen drei Zeilen heraus, dass das Drama vom Lebensgenuss durch den Tatengenuss zum Schöpfungsgenuss führen soll. Und dieser Plan ist denn auch, wenn schon nicht ganz ungetrübt, in der Altersdichtung durchgeführt worden.

Die ganze Faustidee hat Goethe, in leicht scherzender Form, in diesem wunderlichen Briefe an Frau von Stein (^{18/9} 80) angedeutet:

Da ich zu Werke ging Ihnen . . . ein hübsch und neu Lied aufzuschreiben, kam der Herzog, und wir stiegen, ohne Teufel oder Söhne Gottes zu sein, auf hohe Berge, und die Zinne des Tempels, da zu schauen die Reiche der Welt und ihre Mühseligkeit und die Gefahr sich mit einemmal herabzustürzen. Nachdem wir uns denn ganz bedächtlich entschlossen Stufenweis von der

Höhe herabzusteigen und zu übernehmen was Menschen zugeschrieben ist, gingen wir noch in den anmutigen Spaziergängen heroischer Beispiele und geheimnisvoller Warnungen herum, und wurden von einer solchen Verklärung umgeben, dass die vergangene und zukünftige Not des Lebens, und seine Mühe wie Schlacken uns zu Füßen lag, und wir, im noch irdischen Gewand, schon die Leichtigkeit künftiger seliger Befiederung, durch die noch stumpfen Kiele unserer Fittige spürten.

Goethe vergleicht offenbar den Inhalt ihres Gesprächs mit der charakteristisch dreigliedrigen Handlung der Faustdichtung: Anmazung, Besinnung, Vergöttlichung. Was er mit dem Herzog besprochen hat, das erraten wir, wenn wir im zweiten Akt der "Iphigenia" die Unterredung lesen, in welcher Orest und Pylades, *alias* Goethe und Carl August, ihre Jugenderinnerungen auffrischen (666—96).

Es mag nun zwar gegen den hier entwickelten Grundgedanken der Faustdichtung zu streifen scheinen, dass Faust selbst, in der Unterredung mit der "Sorge", kurz vor seinem Tode, gleichsam jeden Gedanken an das Jenseitige abweist:

Der Erdenkreis ist mir genug bekannt,
 Nach drüben ist die Aussicht uns verrannt;
 Tor! wer dorthin die Augen blinzelnd richtet,
 Sich über Wolken seinesgleichen dichtet!
 Er stehe fest und sehe hier sich um;
 Dem Tüchtigen ist diese Welt nicht stumm.
 Was braucht er in die Ewigkeit zu schweifen!

Für viele Faustleser ist dies gewiss Goethes letztes Wort an die Menschheit über den Unsterblichkeitsglauben, und der Schluss der Dichtung scheint ihnen hohl und leer. Indessen beruht diese Auffassung auf Verkennung der eigentümlichen Stellung Goethes zur ganzen Frage. Von seiner frühesten Jugend bis zu seinem Tode hat er mit grösster Entschiedenheit daran festgehalten, dass der Gedanke an ein zukünftiges Leben der gesunden und vollen Entfaltung des irdischen Lebens nicht den mindesten Eintrag tun dürfe. Bereits in

der "Geschichte Gottfriedens" (1771) stehen diese bezeichnenden Reden:

Maria.

Schwester, Schwester, Ihr erzieht keine Kinder dem Himmel.

Elisabeth.

Wären sie nur für die Welt erzogen, dass sie sich hier rührten, drüben würds ihnen nicht fehlen.

Goethe will demgemäsz, dass Fausts Unsterblichkeitsdrang ein unbewusster sei. Man möchte seiner Ueberzeugung diesen paradoxalen Ausdruck geben: Nur wer ohne Gedanken an das Jenseits das irdische Leben führt, ist des künftigen Lebens würdig. Deshalb verabscheute Goethe Damengeplauder über die Ewigkeit. 'Die Beschäftigung mit Unsterblichkeitsideen ist für vornehme Stände und besonders für Frauenzimmer, die nichts zu tun haben. Ein tüchtiger Mensch aber, der schon hier etwas Ordentliches zu sein gedenkt und der daher täglich zu streben, zu kämpfen und zu wirken hat, lässt die künftige Welt auf sich beruhen und ist tätig und nützlich in dieser' (mit Eckermann ^{25/2} 24). — In schonendster Form drückt seine maszvolle Ablehnung eines wohlgemeinten Bekehrungsversuchs seine Ansicht aus:

Redlich habe ich es mein Lebelang mit mir und andern gemeint und bei allem irdischen Treiben immer aufs Höchste hingeblickt; Sie und die Ihrigen haben es auch getan. Wirken wir also immerfort, so lang es Tag für uns ist; für andere wird auch eine Sonne scheinen, sie werden sich an ihr hervortun und uns indessen ein helleres Licht erleuchten. Und so bleiben wir wegen der Zukunft unbekümmert! (An Auguste zu Stolberg ^{17/4} 23).

Bereits in den Frankfurter Gelehrten Anzeigen von 1772 stehen diese Worte (Morris 1915, S. 234): 'Es tut uns weh, wenn wir den erhabenen Gedanken von unserer Unsterblichkeit so entheilt sehen müssen! Wir denken ihn nie anders als mit Ehrfurcht, und nur in der Stunde, wo unsere Seele grosz und rein genug ist, mit Gott zu reden.'

Am besten fasst seine Gedanken das Divangedicht "Talisman" zusammen:

Ob ich Ird'sches denk' und sinne,
 Das gereicht zu höherem Gewinne.
 Mit dem Staube nicht der Geist zerstoben,
 Dringet, in sich selbst gedrängt, nach oben.

Nach Fausts Tode erfolgt zunächst, nach mittelalterlich-christlicher Vorstellung, der Kampf zwischen Engeln und Teufeln um die Seele des Verschiedenen. Man findet dies wohl ungereimt, oder man sieht darin gar eine schändliche Uebertölpelung des ehrlichen, treuherzigen und rechtschaffenen Mephistopheles. — Zur Beleuchtung der Sache führe ich diese Worte Goethes zu Falk (²⁵/1 13) an: 'An eine Vernichtung ist gar nicht zu denken; aber von irgend einer mächtigen und dabei gemeinen Monas unterwegs angehalten und ihr untergeordnet zu werden, diese Gefahr hat allerdings etwas Bedenkliches.' Dieselbe Ansicht scheint im Buch VII von "Dichtung und Wahrheit" durchzuschimmern, wo Goethe, die Sakramente der katholischen Kirche in sympathetischer Weise auslegend, die Gemütsverfassung des Gläubigen beim Hinscheiden so darstellt: 'Er fühlt sich entschieden überzeugt, dass weder ein feindseliges Element, noch ein misswollender Geist ihn hindern könne, sich mit einem verklärten Leibe zu umgeben, um in unmittelbaren Verhältnissen zur Gottheit an den unermesslichen Seligkeiten Teil zu nehmen, die von ihr ausfließen.' Jene bedenkliche Gefahr dürfte im Kampf symbolischen Ausdruck gefunden haben.

Mephistopheles verliert die Wette, verliert 'die hohe Seele, die sich ihm verpfändet', weil das Positive stärker ist als das Negative, weil Fausts Entelechie zu jenen gehört, die 'gar stark und gewaltig' sind. Nicht der Frömmigkeit, sondern der Geisteskraft öffnet sich das Tor von Goethes Himmel.

Goethe hat sich über die Himmelfahrt des Faust gegen Eckermann (^{6/6} 31) folgendermaßen geäußert: 'Uebrigens werden Sie zugeben, dass der Schluss, wo es mit der getretenen Seele nach oben geht, sehr schwer zu machen war, und dass ich bei so übersinnlichen, kaum zu ahnenden Dingen mich sehr leicht im Vagen hätte verlieren können, wenn ich nicht meinen poetischen Intentionen durch die scharf umrissenen christlich-kirchlichen Figuren und Vorstellungen eine wohlthätig beschränkende Form und Festigkeit gegeben hätte.' So wissen wir, dass die kirchliche Schale einen dem persönlichen Glauben des Dichters entsprechenden Kern birgt. Und dieser Kern lässt sich leicht herauschälen. Als Leitmotiv durchklingt diese Chorgesänge und Solos das Wort: Liebe. Diese Himmelfahrtsszene ist ein Hohes Lied auf die Liebe des Alls, die schaffende Kraft des Daseins.

Schon in früher Jugend hat Goethe seinen Himmelfahrtshymnus gesungen. Denn das Gedicht "Ganymed", das vielleicht bereits 1772 in Wetzlar entstanden ist, ist ja ein solcher Versuch, die Vereinigung der Seele mit dem liebenden All anzudeuten.

Hinauf, hinauf strebts.
 Es schweben die Wolken!
 Abwärts die Wolken!
 Neigen sich der sehnenden Liebe.
 Mir, mir!
 In deinem Schosze
 Aufwärts!
 Umfangend umfassen,
 Aufwärts
 An deinem Busen
 Allfreundlicher Vater!

(Text nach DjG. IV 41).

Auch diese Idee, die Idee der kosmischen Liebe, hat Goethe von Helmont übernommen. Denn nach Helmont besteht der

Kreislauf der Natur, der groszen wie der kleinen Welt, in einem fortwährenden *drawing in and giving out again, with great lust and desire, as if it were drawn by a Magnet . . . And how can this be anything else but love itself?* (Par. Disc. *passim.*). Vgl. auch *Principia Philosophiae* p. 85 sqq.

Auch bei Goethe ist die Liebe allgegenwärtig: 'Allgegenwärtige Liebe, Durchglühst mich! ("Pilgers Morgenlied"). — 'Ja, wenn Sie nur ein ächtes Gefühl von der allgegenwärtigen Liebe hätten' (An Trapp ^{28/7} 70, DjG. VI 134). — Sie belebt alles: 'Wie viel Nebel sind von meinen Augen gefallen und doch bist du nicht aus meinem Herzen gewichen, alles belebende Liebe! Die du mit der Wahrheit wohnst, ob sie gleich sagen, du seist lichtscheu und entfliehend im Nebel! ("Dritte Wallfahrt", 1775). Der ewig belebenden Liebe Vollschwellende Tränen betauen die Trauben ("Herbstgefühl 1775"). — 'Beseelte Gott den Vogel nicht mit diesem allmächtigen Trieb gegen seine Jungen, und ginge das Gleiche nicht durch alles Lebendige der ganzen Natur, die Welt würde nicht bestehen können! — So aber ist die göttliche Kraft überall verbreitet und die ewige Liebe überall wirksam.' (Mit Eckermann ^{29/5} 31).

Magnetes Geheimnis, erkläre mir das!

Kein grösser Geheimnis als Lieb' und Hass.

("Gott Gemüt und Welt").

Als unwiderstehliche Naturkraft finden wir die Liebe bereits in der Sulzer-Rezension (Frkf. Gel. Anz. 1772, S. 667):

Wir ehren die Schönheit von ganzem Herzen, sind für ihre Attraktion nie unfühlbar gewesen; allein sie hier zum *primo mobili* zu machen, kann nur der, der von den geheimnisvollen Kräften nichts ahndet, durch die jedes zu seines Gleichen gezogen wird, alles unter der Sonne sich paart und glücklich ist.

Ebendieser Rezensent schrieb ein volles Menschenalter später diese tief eindringenden, unvergesslichen Worte:

Nach wie vor übten sie eine unbeschreibliche, fast magische Anziehungskraft gegen einander aus.

. . . Dann waren es nicht zwei Menschen, es war nur ein Mensch im bewussten, vollkommenen Behagen, mit sich selbst zufrieden und mit der Welt. Ja, hätte man eins von beiden am letzten Ende der Wohnung festgehalten, das andere hätte sich nach und nach von selbst, ohne Vorsatz, zu ihm hinbewegt.

(“Wahlverwandschaften” II 17).

‘Liebevoller Schöpfungsgott’ füllt die Seele des Genies, als Bedingung des künstlerischen Erzeugens und Gebärens.¹ Und die ewigen Götter wohnen in sich selbst in brütender Liebeswärme, um die Keime von tausend Welten zu erschaffen (“Geschichte Gottfriedens”). Nicht umsonst denn hat Goethe in der Himmelfahrtsszene auf den Schöpfungsgenuss der Entelechie durch das immer wieder betonte Liebesmotiv hingewiesen:

Wie strack, mit eignem kräftigen Triebe,
Der Stamm sich in die Lüfte trägt,
So ist es die allmächtige Liebe,
Die alles bildet, alles hegt.

So sind die Naturerscheinungen

Liebesboten, sie verkünden,
Was ewig schaffend uns umwallt.

Die Hand des Greises hat gezittert, doch sein Gefühl war stark und tief!

Im Gespräch mit Eckermann (⁶/₆ 31) hebt Goethe als für das Verständnis besonders wichtig diese Strophe hervor:

Gèrettet ist das edle Glied
Der Geisterwelt vom Bösen:
“Wer immer strebend sich bemüht,
Den können wir erlösen.”
Und hat an ihm die Liebe gar
Von oben teilgenommen,
Begegnet ihm die selige Schar
Mit herzlichem Willkommen.

¹ Vgl. “Der Sammler und die Seinigen”. Sechster Brief.

‘In diesen Versen, sagte er, ist der Schlüssel zu Fausts Rettung enthalten. In Faust selber eine immer höhere und reinere Tätigkeit bis ans Ende, und von oben die ihm zu Hülfe kommende ewige Liebe’. — Wir werden uns durch den akkommodierenden Zusatz über die ‘göttliche Gnade’ nicht irre machen lassen. Wir beherzigen vielmehr Goethes alten Zweifel: ‘Die Liebe des Alls, wenn es lieben kann wie wir lieben’ (an Lavater ^{7/5} 81). Wir fassen die Strophe im naturphilosophischen Sinne auf, wissen wir doch längst, dass die ‘selige Schar’ sich aus den schaffenden Naturkräften zusammensetzt, gibt es doch keine andere Seligkeit als das Schaffen!

‘Erlösung ist ein himmlisch leichter Zwang’, heizt es im meteorologischen Gedicht, “Howards Ehrengedächtnis”. Einen solchen Zwang übt die Liebe des Alls auf die liebevoll emporstrebende Entelechie aus:

Wenn starke Geisteskraft
Die Elemente
An sich herangerafft,
Kein Engel trennte
Geeinte Zwienatur
Der innigen beiden,
Die ewige Liebe nur
Vermag’s zu scheiden.

So singt der Chor der Engel, ‘Faustens Entelechie herbringend’ (ältere Lesart, siehe die W. A. zu 11954). Das heizt: nur die Liebe des Alls vermag es, die Entelechie (‘die starke Geisteskraft’) von dem ‘herangerafften Element’, dem noch anklebenden Erdenrest zu trennen.¹

Löset die Flocken los,
Die ihn umgeben!
Schon ist er schön und grosz
Von heiligem Leben.²

¹ Vgl. SCHNEIDERREIT, Goethe-Jahrbuch 33, S. 39.

² ‘Heiliges Leben’ bedeutet Produktivität, so bereits im Briefe an Johanne Fahlmer vom Charfreitag ^{9/4} 73. Vgl. Werther, 18. Aug.: das innere glühende heilige Leben der Natur.

Diese 'Erlösung' bedingt das Vermögen der Entelechie, aufs neue zu schaffen, neuen Stoff in ihren Kreis zu ziehen.

Sieh! wie er jedem Erdenbände
Der alten Hülle sich entrafft,
Und aus ätherischem Gewande
Hervortritt erste Jugendkraft!

Seeing it cannot be said, that perfection is come, before the end has reached its beginning and the beginning united itself with the end, in order to a new Birth and production. (Parad. Disc. II. 2).

Ob es durchweg gelingen will, das Beiwerk vom Kern zu sondern, mag dahinstehen. Eine Stelle will ich noch auslegen, weil FRIEDRICH VISCHER sie verspottet hat. Es sind die Worte der Seligen Knaben:

Er überwächst uns schon
An mächtigen Gliedern,
Wird treuer Pflege Lohn
Reichlich erwidern.
Wir wurden früh entfernt
Von Lebechören;
Doch dieser hat gelernt,
Er wird uns lehren.

Faust als Knabenlehrer! — Gewiss! Es handelt sich aber selbstverständlich um die *Ars amandi* im kosmogonischen Sinne. Und zwar so, dass Fausts Entelechie sich aus diesen Knabenseelen ihr neues Monadensystem bildet.

Sei er zum Anbeginn,
Steigendem Vollgewinn
Diesen gesellt!

Und dann heisst es wieder, rein menschlich schön:

Vergönne mir, ihn zu belehren,
Noch blendet ihn der neue Tag.
— Komm! hebe dich zu höhern Sphären,
Wenn er dich ahnet, folgt er nach.

Einer Anregung EDVARD LEHMANN'S und JOHANNES PEDERSENS folgend, die, als ich vor ihnen die Faustidee entwickelte, gleich darauf hinwies, stelle ich fest, dass es sich in diesen Schlussreden um die Idee des *ἱερός γάμος* handelt. Diese Idee hat Goethe, wie aus den "Ephemeriden" (SCHÖLL, Briefe und Aufsätze von Goethe", 1857, S. 103) hervorgeht, im Jahre 1770 durch FABRICII Bibliographia antiquaria p. 234 sqq. kennen gelernt. Ich führe die Stelle nach der zweiten Ausgabe, Hamburg 1716 an:

Sexum in Divinis commenti sunt plerique vel hominum similitudine ac modulo Numina formantes metientesque, vel potius ut duo illa quibus omnia constant vim activam quidem et effectricem Deorum, passivam vero facultatem et materialem causam Dearum nomine significarent, et quum Numina sua confunderent cum natura rerum, statuerunt Deos *ἀρρενοθήλεις*, mares simul fæminasque, hoc est qui soli ad rerum generationem conferrent hoc, quod in hominibus et cæteris animantibus mas et fæmina. Dilucidius hoc pateret, si ad nos pervenisset liber Hipparchi Stagiritæ . . . Expēdenda interim quæ de *ἱερωῶ γάμω* disputant Pythagorici et Orphici . . .

Die Vorstellung vom männlichen und weiblichen Prinzip des Universum war ihm schon aus den Paradoxalen Diskursen bekannt: *The Warm Lights are those that are Male or Day-lights. The cool Lights may be termed Female or Night-Lights.* (I p. 1). — *The Night is the Day's Wife* (p. 2) etc. etc. — Vgl. *Opuscula, Principia Philosophiæ* p. 66: *In qualibet visibili creatura corpus est & spiritus, sive principium magis activum & magis passivum; quæ commode appellari possunt mas & fæmina propter illam quam cum marito & uxore habent analogiam . . .* Sie klingt noch im Vorwort zur Farbenlehre wieder: 'Man hat ein Mehr und Weniger, ein Wirken ein Widerstreben, ein Tun ein Leiden, ein Vordringendes ein Zurückhaltendes, ein Heftiges ein Mäszigendes, ein Männliches ein Weibliches überall bemerkt und genannt . . .'

Diese Idee hat Goethe schon im Jahre 1771 in der "Geschichte Gottfriedens" (Jubiläumsausgabe Bd. 10, S. 242) verwertet:

Lägen wir in einer uranfänglichen Nacht, eh das Licht geboren ward. O, ich würde an deinem Busen der ewigen Götter einer sein, die in brütender Liebeswärme in sich selbst wohnten, und in einem Punkte die Keime von tausend Welten gebären, und die Glut der Seligkeiten von tausend Welten auf einen Punkt fühlten.

Deutlich schwebt hier die Idee des *ἐρὸς γάμος*, daneben die des *θεὸς ἀρρενὸς ὀθηλος* dem Dichter vor. Die Liebesbrunst steigert sich bis zum göttlichen Schöpfungsgenuss. — Die Vorstellung vom Gebären oder Erschaffen 'in einem Punkt', die im "Ewigen Juden" (V. 3 ff.) wiederkehrt: 'die Wunder, die . . . in unserm unbegriffnen Gotte *per omnia tempora* in Einem Punkt geschehn' — scheint auf Helmonts *Principia Philosophiae* p. 26 seq. zurückzugehen:

Ex iis, quae supra dicta sunt, facile jam responderi potest ad perplexam illam quæstionem, utrum videlicet Deus omnes creaturas creaverit simul, an vero aliam post aliam? Si enim vox Creare Deum respicit ipsum, sive internum mandatum voluntatis ejus, id factum est simul, si vero respicit creaturas, id factum est successive etc.

Jene Idee, die in Briefen an Kestner und Lotte vom ^{8/10} 72, ^{10/4} 73 sich hinter schalkhaften Wendungen versteckt, die noch in Goethes letztem Briefe an Auguste Stolberg durchzuschimmern scheint, ist im Werther mehr als angedeutet:

Und was ist das? dass Albert dein Mann ist! Mann? — das wäre denn für diese Welt — und für diese Welt Sünde, dass ich dich liebe, dass ich dich aus seinen Armen in die meinigen reizen möchte? Sünde? Gut! und ich strafe mich davor: Ich hab sie in ihrer ganzen Himmelswonne geschmeckt diese Sünde, habe Lebensbalsam und Kraft in mein Herz gesaugt, du bist von dem Augen-

blicke mein! Mein, o Lotte. Ich gehe voran! Geh zu meinem Vater, zu deinem Vater, dem will ich klagen und er wird mich trösten bis du kommst, und ich fliege dir entgegen und fasse dich und bleibe bei dir vor dem Angesichte des Unendlichen in ewigen Umarmungen.

Dann kehrt die Idee des *εἰρὸς γάμος* in Goethes Produktion erst 1816 im Divangedicht "Selige Sehnsucht" wieder:

Sagt es niemand, nur den Weisen,
Weil die Menge gleich verhöhnet:
Das Lebend'ge will ich preisen,
Das nach Flammentod sich sehnet.

In der Liebesnächte Kühlung,
Die dich zeugte, wo du zeugtest,
Ueberfällt dich fremde Fühlung,
Wenn die stille Kerze leuchtet.

Nicht mehr bleibest du umfangen
In der Finsternis Beschattung,
Und dich reizet neu Verlangen
Auf zu höherer Begattung . . .

Auch diese Idee von dem Zustandekommen des Schöpfungsgenusses durch die Verbindung des männlichen Prinzips mit dem Ewig-Weiblichen war gewiss bereits in der Urkonzeption des Faust vorhanden.

Man kann den Faust sehr wohl als Dramatisierung der religiösen Idee Helmonts betrachten. Gegeben war die Vorstellung von einem immerwährenden Streben, sich Gott möglichst gleich zu machen. Goethe legt sich nun die alte Fabel des Volksschauspiels so zurecht, dass ein genialer Jüngling das göttliche Schaffensvermögen im Sprung erlangen will, dann aber, zurückgestoszen, sich stufenweise emporarbeitet. Bei diesem Ringen wird ihm als Gegenspieler

ein Vertreter des negativen Prinzips, der Geist des Zerstörens, beigelegt. Indem nun das negative Prinzip nur dazu dient, durch Reizung das positive Prinzip zur Betätigung zu bringen, muss Mephistopheles gegen seinen Willen Fausts Entwicklung fördern, und so steigt Faust von Stufe zu Stufe, bis er nach dem Tode erreicht, was ihm auf Erden nicht gestattet war.

‘Es sind über sechzig Jahre, dass die Konzeption des Faust bei mir jugendlich von vorne herein klar, die ganze Reihenfolge hin weniger ausführlich vorlag.’ Diese Worte, die Goethe wenige Tage vor seinem Tode an Wilhelm v. Humboldt richtete, dürfen wir für zuverlässig halten. Sie verlegen die Entstehung des Plans den Hauptlinien nach in die Zeit vor 1772, und wir haben keinen Grund, diese Behauptung zu verwerfen. Zwar sind im Laufe der Jahre manche, auch wichtige, Züge dieses Plans geändert worden, viele neue hinzugekommen, aber gewisse Grundgedanken hat der Dichter von Anfang bis zu Ende festgehalten. Zur Urkonzeption gehört vor allem die leitende Idee, wie sie im Paralipomenon I angedeutet ist. Das tut sie, weil sie die zentrale Idee von Goethes eigenem Leben ist, als solche in frühzeitigen Zeugnissen sich spüren lässt, ja bis in die mythische Weisheit zurückverfolgt werden kann, woraus er in seiner Jugend Nahrung sog. Er hat in jenen Jahren sich mit solchen übermenschlichen Gedanken wie sein Faust getragen. Als er gegen die menschlichen Schranken sties, so liesz er die Hoffnung nicht fahren, dereinst sein Ziel zu erreichen, verschob aber die Verwirklichung, wie die Erfüllung fehlgeschlagener Liebeshoffnungen, auf das künftige Leben. Er fühlte die Ahnung geistiger und körperlicher Anlagen, auf deren Entfaltung er in diesem Leben Verzicht tun musste. Aber durch stetes Weiterschreiten von Stufe zu Stufe, durch rastlose produktive Tätigkeit war er bemüht, sich des höheren Lebens würdig zu machen. So ward ihm die irdische Akti-

vität und Produktivität eine Vorschule, eine Uebung, ein Anrecht auf schöpferische Tätigkeit im künftigen Leben.

Alles Vergängliche
Ist nur ein Gleichnis;
Das Unzulängliche,
Hier wirds Ereignis.
Das Unbeschreibliche,
Hier ists getan;
Das Ewig-Weibliche
Zieht uns hinan.
